

GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY**

CALL No. **705 Syr**

D.G.A. 79.





SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE

SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL
ET D'ARCHÉOLOGIE



publiée sous le patronage
du Haut-Commissaire de la République française en Syrie.

TOME XVIII

34326

Avec de nombreuses figures et 49 planches hors texte.



705
Syr

Ref 913.005
Syr

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN (VI^e)

1937

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL

LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 34326

Date 31.7.58

Ref. No. 705/Sya

ANTIQUITÉS SYRIENNES

PAR

HENRI SEYRIG

19. — Note sur Hérodien, prince de Palmyre.

On connaît depuis très longtemps le texte d'une dédicace gravée sous une niche de l'arc monumental de Palmyre, en l'honneur d'un certain Hérodien, roi des rois. Mais l'identification de ce personnage n'a fait aucun progrès depuis le jour, lointain également, où Clermont-Ganneau a proposé ⁽¹⁾, avec toutes les réserves que méritait une simple hypothèse, de reconnaître en lui le fils mineur au nom duquel Zénobie avait pris le pouvoir en 267 ou 268, après l'assassinat d'Odénat. Les textes littéraires, de valeur très médiocre, s'accordent à nommer ce prince Hérénoïen, ce qui n'aurait pas créé une difficulté insurmontable si l'identification avait eu pour elle un argument positif. Or, M. Cantineau a donné dans son utile *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, il y a quelques années, une lecture extrêmement améliorée de cette dédicace. Il est aisé de montrer que la nouvelle leçon ne se borne pas à ruiner les hypothèses antérieures : elle permet d'identifier le prince à coup sûr.

Voici, à peu de chose près, le texte donné par M. Cantineau comme lisible et complet : tous mes efforts n'ont abouti à le perfectionner qu'en des détails insignifiants ⁽²⁾. Le nom du prince est attesté par des lectures plus anciennes.

[B]ασιλῆα βασιλέων ἡμεῶν[...] καὶ[.....] βασιλεύας τὸν κατὰ
 [H]ε[ρ]οδιαν υἱὸν ἀνδοτάρχου Σεπ[τιμίου] Ἡρακλ[ίου] καὶ ἡγεῖνος Ἀγρόπ[ου]
 [...] ἡμεῶν σ[...] καὶ[— — — — —]
 C[...] ΠΗΚΕΝΘΗΝΑ[— — — —] ΟΤΕΡΟΙΚΤΡΑ [— — — —] καὶ ἡμεῶν
 [ε]ὐλο[ύ]με[ν]ος

(1) CLERMONT-GANNEAU, *Recueil d'archéologie orientale*, 2, p. 194-201.

(2) CANTINEAU, *Inventaire des inscriptions de SYRIA. — XVIII.*

Palmyre, 3, 3. — Ligne 1 : après βασιλέων, tout semble indiquer que l'on doit lire καὶ ; puis vient une lacune de deux lettres, puis on

Le point sur lequel M. Cantineau a fait faire au texte un progrès décisif, est celui qui concerne la victoire persique d'Hérodien, que l'on ne pouvait même soupçonner jusque-là. Mais quelle est cette victoire ?

On se rappelle que l'armée perse, après la défaite de Valérien (fin de 259 ou début de 260), avait occupé une partie de la Cappadoce et de la Cilicie, ainsi qu'Antioche et la Syrie du Nord. Pourtant, les Romains s'étant ressaisis, Sapor jugea prudent de se replier. Odénat, indécis jusque-là, prit parti contre lui, et, dans une campagne dont les détails restent problématiques, le vainquit. Rappelé sur ces entrefaites en Syrie pour y combattre l'usurpateur Quietus, il parvint à supprimer celui-ci (en 262), sur quoi Gallien lui conféra le commandement de toutes les troupes dans les provinces orientales, et deux ans plus tard le titre d'*imperator*. Odénat fit alors contre les Perses une seconde campagne, où il descendit jusque devant Ctésiphon (264). Trois ou quatre ans plus tard (267-268), il périssait assassiné ⁽¹⁾.

Les Palmyréniens n'ont fait la guerre aux Perses ni avant la campagne de 261, ni après celle de 264. La victoire mentionnée dans notre texte a donc été remportée sous le règne d'Odénat, ce qui suffit à éliminer l'hypothèse de Clermont-Ganneau, qui regarde Hérodien comme un enfant mineur à la mort de ce prince. Le problème se réduit donc à chercher un personnage qui remplisse les trois conditions suivantes : 1° porter le titre de *roi des rois*, lequel n'est pas un titre de courtoisie, mais celui d'un prince régnant ⁽²⁾ ; 2° avoir été vainqueur des Perses ; 3° n'avoir pas survécu à Odénat, comme ce fut le sort d'Hérennien, car lui survivre, avec un pareil titre, c'était lui succéder, ce qui serait contraire aux données historiques que l'on possède. Or, l'Histoire auguste mentionne un personnage qui satisfait à toutes ces exigences ⁽³⁾. C'est le fils

omicon ou un *oméga*, puis sans doute NTH ; la lacune suivante est de 12 lettres, y compris [Σ]. A la fin, on reconnaît le titre de la colonie, qui semble avoir été placé en cul-de-lampe au milieu de la ligne. Peut-être la ligne 4 mentionnait-elle les *επαρχοι* de la colonie.

⁽¹⁾ Sur cette date : PAKISTAN, cité par SYRIS, *Hérennienus 1* (Pauly-Wissowa).

⁽²⁾ C'est le titre porté par Odénat lui-même à l'instar des rois de Perse : CANTINEAU, *op.*

cit., 3, 19 ; *Journal asiatique*, 1933, p. 217 s.

⁽³⁾ *Scriptores historiae augustae, triginta tyranni*, 15 : (Odénat) *assumpto nomine primam regali cum uxore Zenobia et filio majore erat nomen Herodes, ... contra Persas profectus est. — (idem) a consobrino suo Maximo... interventus est cum suo filio Herode, qui et ipse, post reditum de Perside, cum patre imperator est appellatus* ; 16 : *Herodes, non Zenobia matre sed priore uxore genitus, cum patre accepit imperium.*

ainé d'Odénat, d'un premier lit. Il fit avec son père la guerre persique; au retour de celle-ci, il fut associé par lui à la royauté; enfin, il partagea son destin funeste dans l'attentat de Méonius. L'Histoire auguste appelle ce jeune prince Hérode, ce qui vaut bien Hérénnien. C'est évidemment lui que mentionne notre texte, en nous faisant connaître son nom véritable, ou du moins la transcription la plus officielle de son nom palmyrénien⁽¹⁾.

Un heureux hasard me permet d'ajouter à cette identification le portrait du prince retrouvé. Cette image, frappée sur un jeton de plomb (pl. VI, 1-2)⁽²⁾ avec la légende $\text{ΗΡΩΔΙΑΝΟC O BACIAEYC}$, donne les traits d'un homme imberbe, coiffé d'une haute tiare conique⁽³⁾, qui est ornée d'une espèce de crête comme celle des rois d'Osrôène ses contemporains (pl. VI, 3). Sur la nuque, la tiare laisse échapper un gros flot de cheveux, qui rappelle les effigies des Sassanides. Une bandelette, dont on voit flotter les extrémités, servait à nouer, soit ces boucles, soit peut-être un diadème, qui ceignait très habituellement les tiaras royales. — L'effigie du revers est moins facile à comprendre. Personne n'hésiterait sans doute à y reconnaître une femme, avec sa coiffure côtelée et son chignon, s'il ne s'y ajoutait une couronne de laurier, peu habituelle aux princesses, et la même légende qu'à l'avvers. Est-ce une image maladroite du même Hérodien, qui serait figuré d'une part en roi de Palmyre, d'autre part, en *imperator* romain? Je n'oserais l'affirmer.

Le musée de Damas a acquis ce plomb d'un collectionneur dont presque toutes les pièces avaient été recueillies à Antioche, et sa légende grecque permet de croire que c'est bien dans cette ville, et non à Palmyre, qu'il a été frappé. Hérodien et son père durent être maîtres d'Antioche aussitôt après s'être débarrassés de Quietus. — Cette origine est encore confirmée par un autre jeton du même musée (pl. VI, 4-5)⁽⁴⁾, qui a été acheté, lui, comme provenant d'Antioche. On y voit, d'une part, le buste d'une femme couronnée de

⁽¹⁾ On a proposé parfois d'identifier le prince que l'Histoire auguste nomme Hérode avec le fameux Worôd des inscriptions de Palmyre (voir la discussion dans FÉRAUD, *Essai sur l'histoire de Palmyre*, p. 90 s.); notre identification paraît devoir mettre un terme au débat, puisque le nom de Worôd est transcrit en grec par Ὠδερύδης .

⁽²⁾ Diamètre 21 mm. Après la légende grecque, on distingue un signe qui ressemble un peu à la lettre palmyrénienne P. Je ne sais comment l'interpréter. Il est à peine utile de dire qu'en araméen, le nom de Palmyre est TDMWR .

⁽³⁾ Sur cette tiare, voir plus loin, p. 26.

⁽⁴⁾ Diamètre actuel 17 mm.

teurs — c'est la reine Zenone elle-même, comme le montre la légende ZH NOBIA H BACIAICCA. De l'autre côté on distingue, en regard l'envers de la pièce, une Victoire tournée à droite, debout sur un globe (sur notre planche, par suite d'une erreur, ce revers a été figuré la tête en bas). Les deux jetons appartiennent évidemment à la même série.

20 Armes et costumes iraniens de Palmyre.

Les seuls matériaux que l'on utilise le costume palmyrène remontent à une époque où les monuments de Palmyre n'avaient été pulvérisés qu'en petit nombre. Aujourd'hui les recueils de MM. Chebot et Higbald, ainsi que les rapports de la mission de Dura fournissent la base qui manquait jusqu'à ce jour, auquel il me suffira d'ajouter, grâce aux dessins que je dois à l'amitié de M. Anzy, un choix des fragments qui gisent encore dans les caropoles. De plus le champ des comparaisons a été notablement élargi par les publications récentes qui donnent accès aux antiquités des Parthes, de la Perse sassanide, de la Bactriane et du Turkestan chinois comme à celles des Scythies, des Sarmates et des nomades de l'Asie centrale. La brève esquisse que je voudrais présenter se borne au schéma général, quoiqu'il y ait cependant quelques traits à l'image le plus rapprochée que l'on se fait des rapports de la Syrie avec l'empire des Parthes, rapports dont un notable et vaillant de M. Rostovtzeff⁽¹⁾ vient à la fois de tracer les grandes lignes et de préciser plus d'un détail.

La dualité qui marque si fort toute la civilisation des Palmyréniens se fait sentir aussi dans leur mode de vie. De même que leurs inscriptions sont bilingues, le même que leurs arts se traduit les motifs helléniques et ceux de l'Orient⁽²⁾, de même leur costume est-il tantôt le vêtement drapé des Grecs, tantôt l'habit coque des Iranéens. Total le à première vue par son caractère.

Il est singulier que les Palmyréniens n'aient transmis leur image à la pos-

(1) LINDERBACH, *Ephemera für numismatische Epigraphik*, 1, p. 87-89; HENRY, *Revue archéologique*, 24, 1926, p. 10.

(2) ROSTOVITZKY, *Dura and the Problem of*

Parthian Art, *Yale Classical Studies*, 2, 1926, p. 177-180.

(3) *Syria*, XV, 1924, p. 165.

territoire sous ces deux costumes, tous deux étrangers. Le costume indigène est absent de leurs portraits¹ peut-être parce que cette sculpture funéraire est un art d'apparat, où il semblait plus flatteur de paraître à la mode de Séleucie du Tigre ou d'Antioche. Quoi qu'il en soit, c'est dans les scènes mythologiques qu'il faut chercher le vêtement local, simple tunique à manches accompagnée d'une étoffe qui enveloppe les jambes et se roule en bandin sur les reins, selon un usage déjà attesté chez certains soldats assyriens². Ce costume est porté par lors les personnages maîtres (divins ou mortels), on ne sait dans la scène de la procession du chameau, qui est sculptée sur une porte du temple de Bel, et dont le caractère arabe est certain³. À quoi l'on ajoutera que les dieux arabes Azou⁴, Maan, Saad, Abgal, Ashar⁵, sont vêtus de même, et que la mise de ces protecteurs des caravanes, devant bien avoir quelque chose de commun avec celle des caravaniers. — Peut-être faut-il mettre encore parmi les costumes indigènes la longue robe à manches⁶ parfois curieusement troussée comme sur les reliefs du monument le Coannagme⁷ et du temple de Bel⁸.

Les bourgeois de Palmyre ont donc préféré au costume local le costume grec et le costume parthe. Le premier, et le plus simple, est de beaucoup le plus fréquent. Il ornait presque seuls les innombrables bustes funéraires. On a pu se demander si le second était la marque d'une caste ou d'une nation⁹.

⁽¹⁾ Voir cependant certains costumes très simples, par ex. Jannolt, *Studien über palmyrenak Skulptur*, pl. I, 3.

⁽²⁾ Tchernav-Darom et Durand, *Til Barsip*, p. 40.

⁽³⁾ *Syria*, XV, 1934, p. 159. Cf. Vaux, *Revue biblique*, 44, 1935, p. 397a.

⁽⁴⁾ Jannolt, *Studien über palmyrenak Skulptur*, pl. VII, 2.

⁽⁵⁾ Les images de tous ces dieux sont sculptées sur les monuments découverts par M. Schlumberger dans la Palmyrène du Nord-Ouest, et qui seront prochainement publiés. Voir, en outre, le dieu Keraunos (*Syria*, 13, 1932, pl. XVIII, 4) et deux dieux sur le relief du Wadi el-Miyah (*ibid.*, pl. LVI) dont l'un est peut-être Nann, sans doute un *Archevalogischer Anzeiger*, 1935, p. 820). Kalia, à

Bouré, Ashar ou Kead, armé d'un bouclier rond (Hartoghter, *Yale Classical Studies*, 3, 1933, fig. 40) et un dieu chamelier (*ibid.*, fig. 44).

⁽⁶⁾ Voir certains prêtres de Doum (Gumont, *Fouilles de Doum*, pl. XXXII), et divers personnages palmyréniens (Gumont, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, pl. XXVIII, 13 et 14).

⁽⁷⁾ Rouman et Poucheyre, *Reise in Kleinasien und Nordsyrien*, p. 320.

⁽⁸⁾ *Syria*, XV, 1934, p. 176 s.

⁽⁹⁾ Il arrive, par exemple, que de deux personnages couchés sur le même lit, dans un bas-relief funéraire dont le caractère familial semble évident, l'un soit vêtu à la grecque, l'autre à la parthe. C'est le cas d'un des reliefs de l'extérieur Ouest du tombeau de Iarhal (*Syria*, 17, 1936, pl. XLVI). Dans le relief fu-

mais il ne le semble pas. Toujours brodé, et presque toujours chargé d'une ou deux armes d'apparat, il ne se voit guère que dans les saftiches et les haouels, ou se déployait un certain faste — ce devait être un leot de gala pour les riches et leur maison.

La mode du pantalon régnait en Iran depuis une époque reculée. Nous le savons par les reliefs funéraires des Achéménides⁽¹⁾, ou le trône du grand roi est entouré par de nombreuses figures, dont chacune représente avec son costume une province. Le pantalon y est donné aux peuples du Nord exposés à un climat rigoureux⁽²⁾ : Médes, Parthes, Bactriens, Sogdiens, Choraziens établis près le cratère d'Arat, Arméniens, Cappadociens, Tatars et Saces, auxquels il faut ajouter les Sathies qui y joignaient une botte ou jamorne à haute tige : les Ariens, les Arachosiens et les peuples de la Drangiane, tous trois indigènes des hautes régions qui forment aujourd'hui le Sud de l'Afghanistan et sa frontière vers le Chorassan. Les peuples du Sud, au contraire, ont des vêtements drapés, parmi lesquels on distingue celui des habitants de la

nécropole de Nausteh, ce personnage est vêtu à la perse, ses fils à la grecque (Syria, 15, 1934, pl. XXV, 2). D'autre part, le relief du temple de Bôl, où l'on voit une scène d'offrande près d'un palmier (ibid., pl. XXIII), fait alterner les sacrificateurs vêtus à la grecque et à la parthe, et il semble bien que l'on soit en droit de regarder les uns et les autres comme des prêtres. Enfin l'habit parthe revêt aussi bien des personnages imberbes et coiffés du mortier, que des personnages barbus dépourvus du mortier, en qui l'on voit avec raison sans doute, respectivement, des prêtres et des laïcs. Voir *Isenolt, Berytus*, 2, 1933, p. 11.

(1) HENNING, dans SAUER et HENNING, *Iranische Felsreliefs*, p. 43. L'identification des diverses figures doit être corrigée d'après ce qui est dit, dans un *addendum* au même ouvrage, p. 251. — Je ne distingue pas bien la contradiction que l'on paraît trouver entre les deux textes où Hérodote parle du costume des Perses et les monuments où ce costume est représenté. Hérodote écrit d'une part 1, 135) que les Perses ont adopté le costume

des Médes, et, d'autre part, décrivant les contingents perses (7, 61), il leur attribue le pantalon, ce qui semble confirmer son premier dire, puisque le pantalon, d'après les reliefs de Persépolis, est l'habit des peuples du Nord, en particulier des Médes. Cependant les reliefs de Persépolis habillent les Perses de la robe drapée. Mais ces monuments, les plus officiels que nous ait laissés la civilisation perse, s'en tiennent aux données les plus strictes de la tradition, ils nous montrent le costume national sous son aspect le plus pur, aspect qui paraît d'ailleurs n'avoir jamais été complètement abandonné par la cour des Achéménides, comme en témoignent les images du grand roi et celles de l'aristocratie phénicienne qui l'imitait. Le passage d'Hérodote sur le changement de mode semble donc clair. Cf. SAUER, *Darstellung der Perser in der griechischen Kunst*, Cobourg 1933, p. 46 s.

(2) Voir les intéressantes remarques que fait, sur la diffusion de cette mode, le voyageur chinois Yé-Tsao, cité par FAURIEL, *Art gréco-bouddhique*, 2, p. 93.

Perside et de la Susiane, une ample robe, sans manches rapportées. Le grand roi porte toujours cette robe, comme fait aussi l'aristocratie phénicienne, qui imite la mode de ses suzerains perses ¹. Le pantalon dut être bientôt préféré comme vêtement de chasse et de guerre. Hérodote dit qu'il était porté même par les contingents de Perside ², et les satrapes, les guerriers en sont vêtus sur les monnaies et les intailles néo-persanes d'Asie Mineure ³. Le sac esophage d'Alexandre qui semble donner au image idéale de ce qui était la tenue de campagne sous les derniers Achéménides ⁴, en revêt tous les Perses

Il est probable que le pantalon resta surtout au vêtement militaire jusqu'à l'avènement des Parthes. Les villes phéniciennes, au l'un a porté la robe persique jusqu'à la conquête romaine, ne l'ont même jamais connue. En revanche, son port est attesté à Samosate dès le début du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ sur le monument royal, à Palmyre des règnes de Libère sur les reliefs du temple le Bel. Dans les régions aréennes, votre information semble d'abord contradictoire. Hérodien¹⁰ décrit l'empereur Hénogabale, pu état issu des rois-prêtres d'Émèse, accomplissant les rites syriens autour de la pierre noire qu'il avait apportée de sa patrie à Rome. Or, ce jeune prince avait les jambes entièrement couvertes des niples aux coudes d'un vêtement brodé d'or et de pourpre. Il se peut donc que les grandes familles d'Émèse se vêtissent à l'arménienne comme celles de Palmyre. Mais si est vrai que ces régions intermédiaires ont fourni un grand nombre de monuments où le pantalon est revêtu par des dieux, comme à Dolicho¹¹, à Chalcis du Belus¹², à Epipha-

p. 61 n., *Canadian, Berytus*, 1, 1934, pl. XI. — Cf. *Syrda*, XV, 1934, p. 158, note 2, et *Harkness, Inus Excavations at Burn, Sixth Season*, p. 22.

ЕІ И МОТОР, 7, 61 ж.

3) BÄHLER, *Ferriachmeioides*, p. 20, pl IV, 15 a. — Sur les gemmes (les grénipores) FLEISCHMANN, *Antike Gemmen*, pl XI a. MAXIMOV, *Archaeologischer Anzeiger*, 1928, p. 457 a.; MOORTGAT, *Hellus und die Kunst der Achmenoiden*, p. 44 a.

(*) Monna, *Catalogue des sculptures des musées impériaux ottomans*, 4, p. 181; sur le degré de véracité de ces bas-reliefs pour ce qui est du costume, voir SCUDERI, *Dorates*.

ung der Perser in der griechischen Kunst,
p. 48; 51

(*) Humann et Pleustein, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, pl. XXX 5.

10. HEBRONIAN, II, 3, 12. Τοῦτο δὲ ἐστὶ θεοῦ ἡ
 βλάστησις, ἡ ἀνάστασις τοῦ ἐκ νεκρῶν ὄντος
 ἡμεῶν, ἡ ἀνάστασις τοῦ ἀποθανόντος καὶ
 τοῦ ἐκ νεκρῶν ἀνίσταμένου, καὶ τὰ πάλιν φανερωθέντα καὶ
 ἀναφανέντα ἐν μέλει τοῦ θεοῦ καὶ ἡμεῶν καὶ πάντων
 τῶν ἐν τῷ κόσμῳ.

[7] COMANT, *Études syriennes*, p. 191, cf. nos notes dans *Syria*, 14, 1933, p. 319 n.

⁽²⁾ Syriac, XV, 1934, pl. XXI, 2. Il est probable que les spécialistes pourraient assigner une date assez précise à ce torse, grâce aux caractéristiques de son style.

més¹, à Emèse², à Baalbek³, à Dionysiadé ou Balaneos⁴, à Petra⁵, elles n'en ont pas fourni un seul ou un mortel sort accoutre de la sorte, et le silence est frappant, au moins dans ces contrées, et les monuments sont aussi nombreux qu'en Arabie et en Bactriane⁶. Cette contradiction se résoudra si l'on admet que la population civile n'a jamais, ou presque jamais, adopté le costume iranien, tandis que ses dieux l'ont adopté en leur qualité de dieux militaires, en un temps où il personnifiait le guerrier. Le plus ancien exemple syrien de cette mode, pour un dieu, se trouve sur une cuirasse moudane du second règne de Hémétrius II (129-125), monnaie dont le type d'émission n'est malheureusement pas connu⁷. Plus tard, les mêmes dieux ne manquèrent pas d'adopter la cuirasse hellénistique pour se mettre au goût du jour⁸. Sans doute le costume iranien des Parthes n'a-t-il eu dans l'usage de la cour qu'à l'exception des Arsacides⁹, et ne se répandit-il qu'après dans la population civile des régions où s'exerça l'influence de la nouvelle dynastie. A Palmyre, il fut porté jusqu'aux derniers jours de la ville.

La forme la plus simple est celle que porte le dieu Aphlad sur une stèle de Doura¹⁰. C'est un personnage armé, assis au noiset, et dont les plus forment comme autant d'arceaux autour de la jambe. Cette forme se rencontre à Palmyre sur un fragment de calcaire tendre, découvert sous le sol de la cour du temple de Bél, où il était employé dans une fondation avec des fragments épigraphiques et architecturaux qui sont parmi les plus anciens de la

terres à la cuirasse telle que la grande simplicité de son motif et de son ornementation par le tracé presque droit de son corps, et par l'absence sans aux jointures de la cuirasse lobe qui distingue ce genre de sculptures l'époque de Nûra Mesora, et que des six places des images sur un coin n° 384, sembler se classer dans un groupe tout les temples les plus recués n'est pas postérieures à l'époque de Claude (Garrucci, *Aegyptus* 2, 193, p. 116). Il renvoie par ailleurs tout dans le 1^{er} siècle avant notre ère comme la stèle de l'Al-Hamra à Doura. Coe, *Excavations at Doura*, p. 41.

(1) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120, pl. XXXI 1. Également Lamm, *Four more tablets from the region of N. E. of Hamra*, p. XLIII 2.

(2) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(3) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(4) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(5) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(6) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(7) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(8) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(9) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(10) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(11) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(12) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(13) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(14) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(15) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(16) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(17) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(18) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(19) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

(20) Bessmer, *Syria*, V, 1924, p. 120.

ville¹. La stèle d'Aphlad elle-même remonte l'ailleurs à la première moitié du I^{er} siècle. Par la suite, cette forme n'apparaît plus que sur certaines images divines⁽²⁾, qui doivent reproduire d'anciennes idoles, notamment celles de Bel.

Les reliefs monumentaux du temple de ce dieu, qui remontent aussi au I^{er} siècle⁽³⁾, figurent divers personnages en pantalon, mais ce vêtement y est presque entièrement dissimulé par de hautes jambières. Son étoffe n'y apparaît qu'une seule fois, sur la cuisse du dieu Malakhbel, dans l'échancrure de la jambière. Sa forme semble large et tombante (on ne voit pas de plis), et sa couture est parée d'un galon sur la face interne (seule visible) de la jambe. Sur les monuments plus tardifs, le pantalon est assez étroit, et le galon, toujours placé sur la face antérieure, va s'amincissant vers le bas (fig. 1)⁽⁴⁾. Ce galon ne fait défaut, je crois, que sur deux reliefs du III^e siècle, dont il sera question plus loin (p. 20). Le pan-



FIG. 1. Costume palmyrénien (musée de Palmyre; 150/200 après J.-C.).

¹ Comme le montre une série de faits qu'il est impossible d'exposer ici, la cour du sanctuaire de Bel fut considérablement agrandie, probablement au milieu du I^{er} siècle, après la construction du temple. Les terrassements qu'entraînèrent ces travaux se firent en partie au moyen de matériaux de construction qui avaient appartenu à des édifices démolis du sanctuaire. Une partie de ces débris, qui présentent un intérêt considérable pour l'histoire de l'art palmyrénien du début du I^{er} siècle, a été exhumée, mais reste encore inédite.

² Syria, XIII, 1932, pl. XLII, LV, p. 191, fig. 4; etc.

³ Syria, XV, 1934, pl. XXII et XXIII. — Une heureuse hypothèse de M. Rostovtzeff (*Yale Classical Studies*, 3, 1933, p. 255) suppose que chacun de ces reliefs a pu être dédié par un donateur différent, qui choisissait son sujet et

son sculpteur. Cela paraît assez probable en effet, et rendra un peu plus incertaine la date de ces tableaux, puisque la décoration des parties hautes du temple, qui n'a jamais été achevée, a pu s'être prolongée sur un certain nombre d'années. Mais je crois, en gros, que ces sculptures remontent toutes à la première moitié du I^{er} siècle. Leur style, que j'ai analysé ailleurs, est si différent de celui que l'on rencontre à la fin du siècle (Ingholt, *Acta archaeologica*, I, 1930, p. 194 s.; buste daté de 65-66, à comparer avec le buste du dieu Shadnafa, daté de 55, Gagnon, *Notes d'inscriptions de Palmyre*, pl. XXII 1-3; voir *Studien über palmyrenische Skulptur*, pl. I-4) qu'il faut bien supposer que quelques décades pour son développement.

⁴ Par exemple, Gagnon, *Notes d'inscriptions de Palmyre*, pl. XX, 1 et 2, 150-200.

lalon est toujours rentré dans la chaussure : une fresque de Doura⁽¹⁾ et certains vêtements très analogues trouvés en Mongolie⁽²⁾ semblent montrer qu'il n'était pas ouvert, mais pouvait chauffer tout le pied, comme faisaient au moyen âge certaines chaussettes, terminées par ce que l'on nommait le chausson.

Le pantalon semble pareil, jusque dans son ornementation, à celui que l'on portait en Perse sous les derniers Achéménides, et que montre le sarcophage d'Alexandre⁽³⁾.

La jambière était un long tube d'étoffe ou de cuir, échancré à la cuisse et généralement pourvu d'un large galon. Sur les reliefs du temple de Bal⁽⁴⁾, ce galon règne devant, et la jambière est échancrée derrière ; sur les reliefs plus tardifs⁽⁵⁾, le galon règne sur la face externe, et la jambière, montante derrière (fig. 22), est échancrée sur la face interne (fig. 2) ou sur le devant (pl. I). Le galon devait servir à la suspension et s'attacher à une ceinture de dessous. Le système n'est pas visible sur les monuments syriens, parce que la jupe de la tunique ou de la cuirasse le cache, mais certains reliefs perses⁽⁶⁾ en montrent le détail (pl. II, 1). Peut-être qu'il permettait de remonter à volonté la jambière : par exemple pour l'équitation l'échancrure disparaissant alors sous la tunique et l'on réduisait ainsi les plis, qui tombaient sur le pied quand l'individu était debout⁽⁷⁾.

Les jambières n'étaient pas spéciales aux Palmyréniens, comme le montre une statue trouvée à Chalcis du Bélos et qui pourrait remonter d'après les formes de sa cuirasse au début de notre ère⁽⁸⁾. Leur origine est évidemment

Berytus, 2, 1935, pl. XXXIII, 1. Des pantalons de ce type sont figurés à Assour sur un monument parthe (ANDRAE, *Partherstadt Assur*, pl. LVIII, c) et dans un graffiti (*Ibid.*, p. 109, fig. 46).

⁽¹⁾ CUMONT, *Fouilles de Doura*, pl. XLIII.

⁽²⁾ TACHAU, *Excavations in Northern Mongolia*, pl. XI, 1 et 2. Il s'agit de pantalons de soie, d'une forme qui rappelle ceux de Palmyre, et qui sont munis d'un chausson de feutre. Il est très possible que les Parthes aient apporté avec eux ce vêtement des

steppes asiatiques.

⁽³⁾ Voir plus haut, p. 7, note 4.

⁽⁴⁾ *Syria*, XV, 1934, pl. XXII.

⁽⁵⁾ LACROIX, *Berytus*, 2, 1935, pl. XXIX. Cf. *Syria*, XVII, 1936, pl. XXXV.

⁽⁶⁾ Voir plus loin.

⁽⁷⁾ Voir les trois reliefs de cavaliers que nous publions, pl. III, et celui du cavalier combattant l'anguipède : *Syria*, XV, 1934, pl. XX.

⁽⁸⁾ *Ibid.*, pl. XXI, 2. Voir plus haut, p. 7 et de 8.

iranienne comme celle du pantalon. Il est vrai que les rares monuments parthes n'en offrent pas d'exemple apparent, mais la mode en est répandue chez les Sassanides dès le début de leur règne. Ces rois protégeaient leurs jambes d'un vêtement dont les plus légers forment comme un nuage au flanc du cheval, et qui, écrit par les modernes comme un pantalon, peut sembler tel en effet sur la plupart des images. Mais si l'on examine de près les reliefs de Sapor I^{er} (241-272)⁽¹⁾, on voit que la tunique, sous ce prince, était fendue particulièrement haut sur les côtes et montrait le bord supérieur de la jambière, pourvu d'un gros bouton ; à celui-ci s'attachait un ruban, qui disparaissait sous la tunique pour être fixé à une ceinture invisible. Ce système apparaît au mieux sur le relief de l'investiture de Sapor I^{er}, à Nakch i Radjab, dont je donne une vue de détail (pl. II, 1), mais on le distingue aussi sur les autres images du même roi, et le bord de la jambière se voit même sur un plat d'argent, à l'image équestre de Sapor II (310-379)⁽²⁾. Il est donc permis de reconnaître des jambières dans le vêtement de tous les rois de cette dynastie.

Comme les Sassanides n'ont pas emprunté cette mode aux Palmyréniens — chez qui elle avait cessé de régner soixante-quinze ans avant leur avènement⁽³⁾ —, il faut que les uns et les autres l'aient reçue des Parthes. On peut se demander des lors, si les lourds pantalons que portent les souverains parthes sur les stèles d'Assur⁽⁴⁾ ne sont pas plutôt ces jambières



FIG. 2. — Torse d'un échantillon de la tunique de Palmyre; 100 l. 50 après J.-C.

(1) Une description d'ensemble de ces reliefs a été donnée par M. HARTMANN, *Revue des Arts asiatiques*, 5, 1928, p. 122 s. Voir le détail dans SARTT et HOUZEAU, *Iranische Felsreliefs*. On se rend compte, lorsqu'on a eu le privilège de voir tous ces reliefs sur place, qu'ils sont encore très loin d'avoir été adéquatement étudiés et publiés. Dans la plupart des cas, la photographie est impuissante à en rendre le détail, et devrait être accompagnée de dessins.

(2) SMIRNOV, *Trésors d'argenterie orientale*, n° 80; ORBELI et TAVAKA, *Orfèvrerie sassanide*, pl. XV; SANKH, *Kunst des alten Persien*, pl. CVIII.

(3) Elle disparaît vers 150 : HANOUZ, *Berytus*, 2, 1938, p. 68 s. Voir plus bas.

(4) ASCHRAK, *Die Partherstadt Assur*, pl. LIX, où sont indiquées les discussions sur la date (de 90 av. J.-C. à 141 après J.-C.).

que les Palmyréniens leur ont empruntées, et dont les Sassanides devaient renouveler plus tard l'aspect en les taillant dans un tissu vapoureux.

Certaines fresques du Turkestan chinois ajoutent sensiblement à notre connaissance de ce curieux vêtement. Les tableaux de la « grotte des seize porte-glaives », à Kyzil⁽¹⁾, peints sans doute dans la première moitié du vi^e siècle, représentent des chevaliers « tochariens », vêtus de hautes jambières dont l'ouverture, ouverte sur la face postérieure de la jambe, laisse échapper l'étoffe gonflante d'un pantalon aux vives couleurs (fig. 3) : la suspension est dissimulée, comme à Palmyre, sous la tunique. Certaines fresques



Fig. 3. Chevaliers « tochariens » (d'après Karawwedol, Kyzil, vi^e siècle).

de Bezeklik⁽²⁾, postérieures d'un siècle à celles de Kyzil, figurent des marchands de la même nation, aux jambes revêtues soit de jambières soit de bottes, dont la tige monte jusque vers le genou : un oeillet percé près du bord supérieur livre passage à un cordon, par lequel cette tige était suspendue à une ceinture placée sous la tunique (pl. II, 2)⁽³⁾. On se demandera si ces dispositifs n'ont pas été empruntés aux Sassanides, avec lesquels les « Tochariens » ont en commun plus d'un accessoire de leur costume et de leur armement. Mais le même système, dont la singularité est si frappante, passe pour se rencontrer, bien des siècles auparavant, sur les stèles de

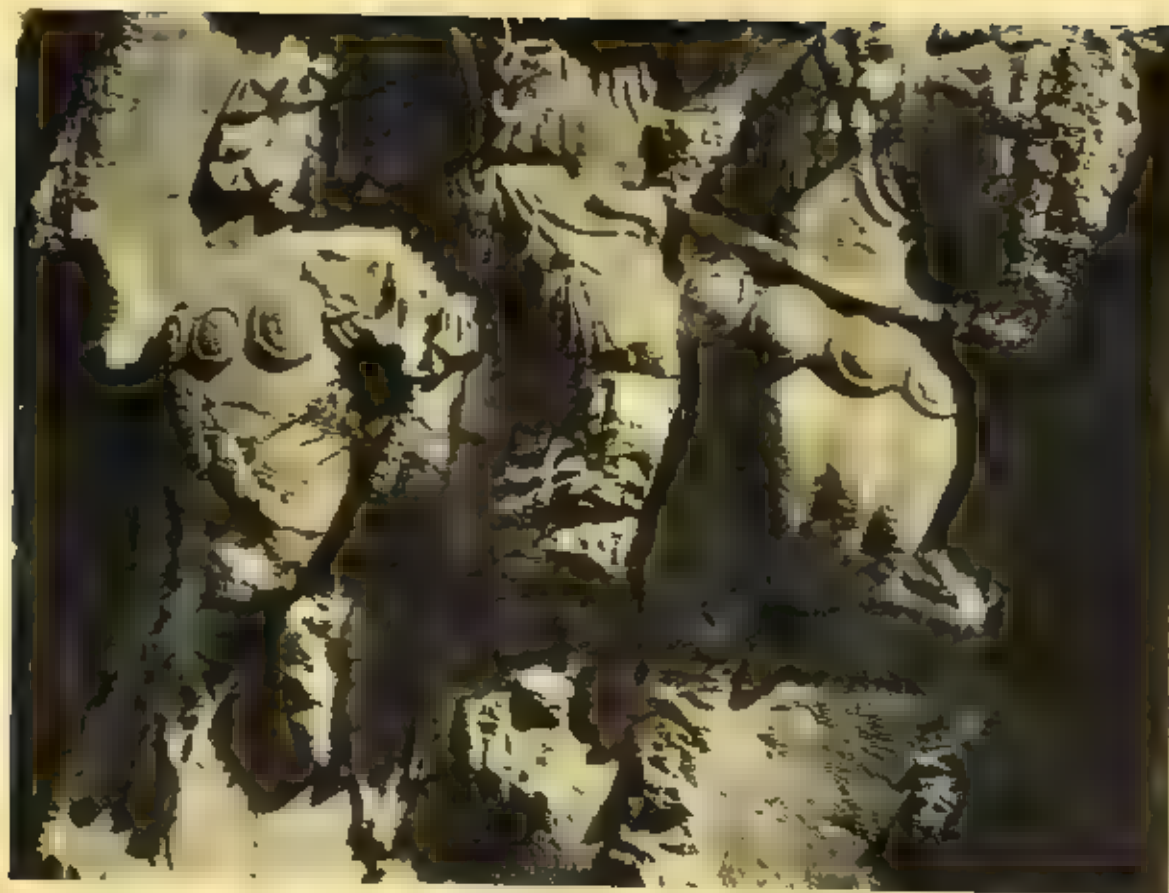
Pierre que les nomades iraniens ont laissées derrière eux entre Caucase et Mongolie⁽⁴⁾. Si cette assertion était prouvée, la suspension des jambières ou des bottes à la ceinture serait donc un usage très ancien des steppes de l'Asie

⁽¹⁾ SWEN. *Alt-türkische Kunst in Chinaisch-Turkistan*, p. 58, fig. 116, *Alt Asien*, p. 27 s., d'où notre figure.

⁽²⁾ LE COQ, *Auf Helms Spuren in Ost-Turkistan*, p. 73. *Von Land und Leuten in Ost-Turkistan*, p. 134. WALDSCHMIDT, *Gandhara, Katschu, Turfan*, pl. XVII c. Nous devons à l'obligeance du *Museum für Völkerkunde*, à Berlin, la photographie que nous publions.

⁽³⁾ Photographie due à la courtoisie du *Museum für Völkerkunde*, à Berlin.

⁽⁴⁾ LE COQ, *Auf Helms Spuren in Ost-Turkistan*, p. 73. L'assertion de Le Coq n'a été confirmée au musée de l'Ermitage, sans toutefois que l'on ait pu me montrer un monument où elle se vérifiait. Sur les stèles en question, on trouve, voir STAKNOVSKI, *Asienbildende Kunst*, p. 470, fig. 475. ERNST, *Steinmütterchen* (*Reallexikon der Vorgeschichte*).



Détail d'un relief de Sapor I à Nakch i Rostem



Détail d'une fresque de Bezeklik marchands tochariens.

dont sont descendus les Parthes. On a vu, d'autre part, que de longues bottes ou jambières accompagnaient le pantalon, aux temps achéménides, chez les Arachusiens et leurs voisins. Tous ces faits montrent assez de quel milieu le costume de Palmyre est sorti.

La mode des jambières, à Palmyre, est tombée en désuétude vers le milieu du second siècle¹. Ce lourd vêtement n'était sans doute plus qu'une survivance², et les cavaliers eux-mêmes se contentèrent désormais d'un pantalon³. Pourtant cet usage perse ne disparut pas entièrement du bassin méditerranéen. Le sé de l'Égypte a conservé quelques paires de jambières dont M. Pfister a reconnu la parenté avec le costume palmyrène, et qui se teignent à la couleur par un frot⁴. À l'époque ces vêtements datent du v^e siècle, et leur usage a peut-être atteint le Nil en passant par Byzance, où il était la règle chez les soldats et les voyageurs⁵.

La tunique orientale se distingue, à Palmyre, par ses longues manches ajustées. C'est la jupe aussi de la romaine, même sur un buste, car les sculpteurs représentent le héros de sa manche, tandis qu'ils figurent par les pans la robe et verticaux, sur les épaules des personnes velues

¹ *Journal asiatique*, 2^e série, t. III, p. 384.

² La disparition des jambières à Palmyre semble n'avoir eu en effet qu'un effet singulier (sur l'art) et n'en eut d'autre que d'enlever à une profession encore les broussailles. Cette tunique-pantalon des Mèdes, sous l'ancien vêtement, n'a plus le caractère du simple confortableness.

C'est ce qu'on voit sur l'accompagnement de Mithra (pl. XXXV, 1) où le personnage accompagné de deux chevaux, et vêtu d'une tunique-pantalon, s'apprête à monter le cheval. Voir aussi les reliefs des sanctuaires du désert, p. 38, note 2.

³ *Courtonne, Notice des arts antiques*, p. 3, p. 28, p. 231 et *Textes Recueils Numismatiques*, pl. XV, 7, 1932, p. 195 (sur la date de ces jambières), p. 243, p. 838.

Neuf chapiteaux des exemples nous frappaient des égyptes de Lappace. Je ne vois pas d'Égyptes rupestres de la Cyprien, qui

paraissent s'en servir. La grande variété de leurs figures, le voir à la personne, se en un seul instant. Ce sont les autres d'art, p. 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

à la grecque, la chute molle des fausses manches que forme le vêtement drapé ⁽¹⁾.

Soit par hasard, soit plutôt que les modes anciennes fussent encore empreintes de simplicité, les premiers reliefs palmyréniens représentent des personnages décorés de galons. Sur la poutre du temple de Bél² ou des sacrifi-

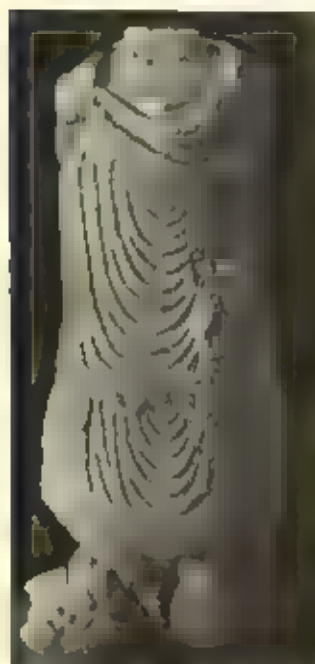


FIG. 1. — Torse d'un prêtre
à Sô el-ah el, 100-150 après
J. C.

ciateurs sont vêtus alternativement à la grecque et à la parthe, ces derniers portent sur leurs pantalons une longue tunique sans ornement, qui ne paraît plus sur les monuments postérieurs. De même deux cavaliers sculptés peut-être encore au premier siècle (pl. III), portent-ils une très élégante tunique plissée, mais nue. Au second siècle, il n'en est plus ainsi, et de nombreuses images permettent de suivre les progrès d'un luxe croissant.

Sur les reliefs de la première moitié de ce siècle ⁽³⁾, la tunique parthe est une simple blouse, coupée comme un fourreau droit, qui forme par devant et par derrière une sorte de tablier arrondi, soit par une coupe appropriée, soit qu'il fût traussé sur ses coutures latérales. Tantôt cette forme est seulement esquissée ⁽⁴⁾ (fig. 4 et 5), tantôt très prononcée ⁽⁵⁾ (fig. 1), mais elle doit répondre à la forme analogue que l'on observe sur les reliefs sassanides de la seconde période, comme à Tuzi Hestan ⁽⁶⁾ et sur les coupes des mêmes rois (fig. 8) ;

et peut-être, plus tard encore, sur certains reliefs du Gandhara et dans certaines fresques du Turkestan chinois ⁽⁷⁾. Il semble que nous ayons là, une

¹ Comparer par exemple les deux bustes d'officiers en tunique à manches que j'ai publiés dans *Syria* (XIV, 1933, pl. XX), avec les bustes de prêtres officiants en tunique grecque, Ingholt, *Studien über palmyrenak Skulptur* pl. II, 3, IV, 2, IV, 4.

² *Syria*, XV, 1934, pl. XXIII.

³ Ce sont les reliefs du 1^{er} groupe de

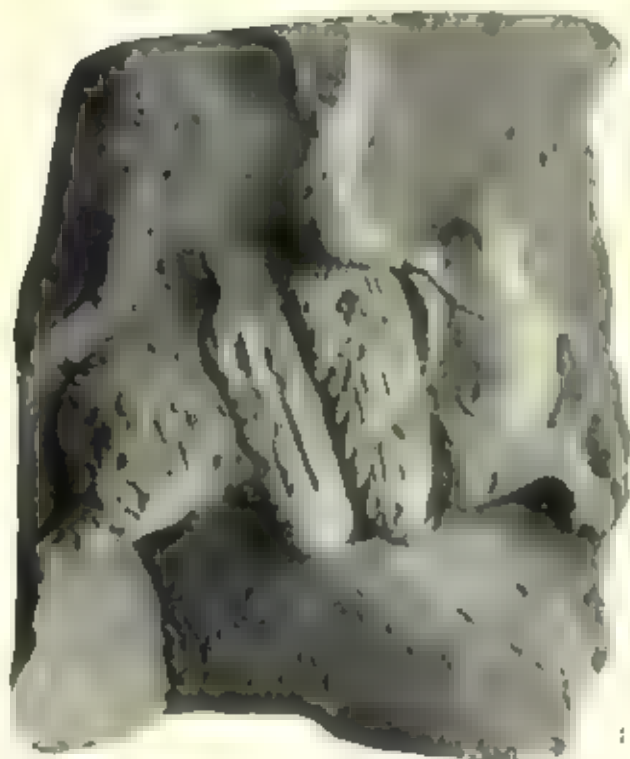
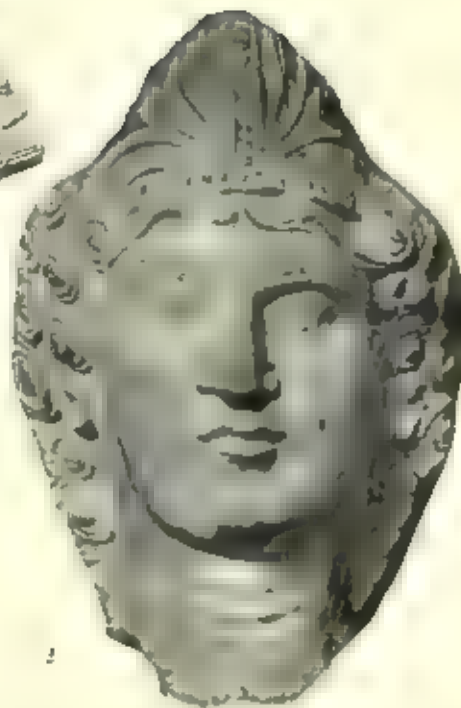
M. Ingholt (*Studien über palmyrenak Skulptur*, p. 90 s.; *Berytus*, 2, 1935, p. 68). Cf. *Syria*, 47, 1936 pl. XXXVI.

⁽⁴⁾ Ingholt, *Berytus*, pl. XXIX et XXX.

Id., *Syria*, VII, 1926, pl. XXXIV, 1.

⁽⁵⁾ H. L. H. — *Am Tur von Aneen*, p. 63, *Revue des arts asiatiques*, 1912, p. 138.

⁽⁷⁾ Le Coq, *Nidderthal*, fig. 223 (divinité du



SCULPTURES PALMYRÉNNES

fois de plus, un usage parthe dont les rares monuments de cette nation n'ont pas conservé la trace, mais qui a été adopté à Palmyre et a survécu chez les Sassanides, ou a été remis en honneur par eux. — Cette blouse est serrée par une mince ceinture, souvent posée très bas, et sur laquelle la chute de l'étoffe tend à former un repli. Des galons parent l'encolure, le bord inférieur et les poignets. Il arrive aussi qu'un large galon descende de l'encolure sur le devant, soit jusqu'en bas ¹, soit pour finir en cul-de-lampe au-dessous de la

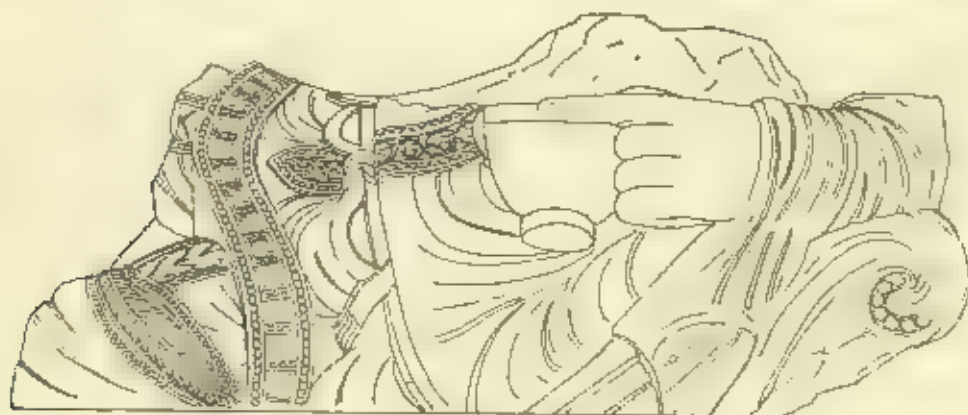


FIG. 5. — Défunt au banquet (hypogée d'Athénatien, 100-150 après J.-E.).

ceinture ² (fig. 5), mais c'est là une particularité très rare, probablement due à l'influence d'un vêtement qui devint courant à l'époque suivante, et que nous allons décrire.

Vers le milieu du second siècle, en effet, avec le pantalon porté sans jambières, paraît une tunique d'une forme nouvelle ³, coupée pour faire au dessous de la taille une large jupe fendue sur les côtés, et dont le bord inférieur, parfois

Qumtura. Cf. HROZNY, *Jahrbuch der preussischen Kunstausschüsse*, 41, 1920, p. 142. Cependant, cette forme ne semble guère se voir que sur les images de personnages accroupis, du sorte qu'elle répond peut-être plutôt à la position du vêtement qu'à sa forme. Voir aussi HACKIN, *Recherches archéologiques au col de Khair Khaneh*, p. 8 s.

¹ INGHOLT, *Berytus*, 2, 1933, pl. XXX, 1.

² Le relief que nous publions est inédit. Il a été découvert dans l'hypogée d'Athénatien

fils de Zabdatab. *Isis*, LV, 1955, p. 58-77, par M. AUB, qui en terminait le déblaiement. Cette opération a montré que l'hypogée contenait, outre l'exèdre de Maqui, d'autres trichlinia, aujourd'hui ruinés, à l'un desquels appartenait notre relief.

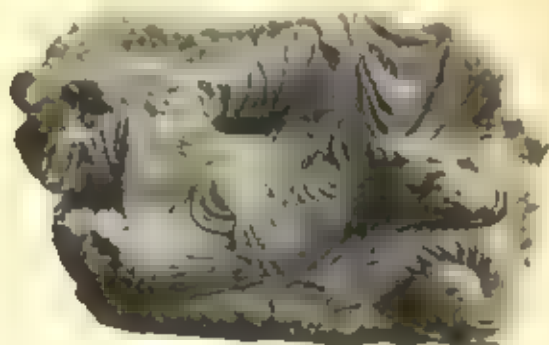
³ Les exemples de cette tunique sont très nombreux : CHABOT, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, pl. XX, 1, XX, 7, XXXII, 12, INGHOLT, *Berytus*, 2, 1933, pl. XXVII ; XXXII ; XXXIII, 1, pour la date : *ibid.*, p. 69.

droit (fig. 1), dessine parfois aussi à droite et à gauche comme deux pointes (p. 6 et pl. V.) ; ce dernier détail se rencontre surtout à Palmyre au III^e siècle, et caractérise également divers monuments sassanides tardifs¹¹ (fig. 8). — La



Fig. 6. — Jeune page de l'exèdre de Naqqal (sud). Sarrs, 129 après J.-G.)

ceinture, cette fois, est placée à la taille. Les galons, devenus plus larges, sont presque toujours¹² augmentés d'un galon médian qui joint l'encolure au bord inférieur ; ce galon orne également la tunique de la statue trouvée à Atrous¹³ (fig. 11). De tels vêtements, courants aussi à Doura et encore attestés chez les premiers sassanides¹⁴, représentent un retour de la mode parthe à un



Enfant au banquet (tourbeu 17^e s. après J.-G.; voir note 2)

le plan de la mission allemande; personnage étendu au banquet, dans le même costume que le précédait notre fig. 7

¹¹ Coupe de Chosroës I^{er} Ousro, et Tachar Offenseur sassanide, pl. XIII (notre fig. 8), coupe de Chosroës II SARRS, *Kunst des alten Persien*, pl. CXLIV. — A Palmyre, ce détail caractérise encore la costume de Voreol à l'époque sévérienne : ISACOLT, *Berytus*, 3 1936, pl. XIV.

¹² Il y a quelques exemples où une tunique toute garnie de galon mène au collet même au second étage de la tour funéraire d'Elahbél, figurant un serviteur au paillard et en tunique, celle-ci dépourvue de galon médian, servant un personnage dont la tunique a les galons habituels ; autre relief inédit, dans le tombeau confiné au temple funéraire, au Nord de celui-ci (n^o 173 et sur

le plan de la mission allemande; personnage étendu au banquet, dans le même costume que le précédait notre fig. 7

¹³ Cette statue, découverte par le baron Max Oppenheim, a été publiée par M. HANSEN, *Am Tor von Atrous*, p. 35 s., pl. XXV, et attribuée à tort à Bas et-Ain. Elle est aujourd'hui conservée à Atrous, aux sources du Hallah. J'en dois des photographies à la grande obligeance du baron Oppenheim.

¹⁴ LAMBERT, *Fontilles de Doura*, pl. XLV et XCIX ; *ib.*, *Byzantion*, 2, 1925, p. 161 s. ; *Excavations at Dura Europos*, Fourth Season, pl. XX, 2 ; *Fifth Season*, pl. XXXVI, 3 ; *Sixth Season*, pl. XXVI, 6 ; etc. ; ROSTOVZOFF, *Pale Classical Studies*, 6, 1933, fig. 57 ; 71 ;



Triumph funéraire de Maqza
PALMYRE

antique usage, très bien attesté sur le sarcophage d'Alexandre pour les derniers Achéménides⁽¹⁾. — Il arrive parfois⁽²⁾ qu'un petit ruban pende de l'encolure sur l'épaule gauche : sans doute la tunique était-elle fondue sur cette épaule pour permettre le passage de la tête, et le ruban servait-il à fixer les pans ainsi fortés. Un autre d'ail. assez rare à Palmyre⁽³⁾, mais commun à un grand nombre de figures dans les fresques de la synagogue de Doura, est plus difficilement explicable. C'est un petit empiècement triangulaire, placé au-dessus du sein gauche dans l'angle formé par l'emmanché et le gilet médian (fig. 9) : c'est peut-être la survivance d'un revers qui se produisait quand on pratiquait l'encolure dans la tunique, mais il est singulier que l'on ne trouve ce revers que d'un côté, alors qu'il devait se produire à droite également. Cet ornement est parfois accompagné du petit ruban dont nous avons parlé.

Au III^e siècle le costume devient plus riche encore, et l'on voit des tuniques ornées de deux gilets, qui tombent des épaules et vont jusqu'au bord inférieur⁽⁴⁾ (fig. 10 et 16). A Doura, certaines tuniques sont brodées de grands rinceaux⁽⁵⁾. En même temps une certaine confusion paraît se produire entre le costume oriental et le costume grec, et les



FIG. 8. — Coupe de Chusroës I^{er} l'Ermitage.

76 et 78. Comparer certains des *grævæ* d'Ulton, reproduits *ibid.*, fig. 31. — Pour les Sassanides, voir un graffiti de Persépolis Heuzey, *Archéologique History of Iran*, p. 80, fig. 12. Ruban pour le Turcoman chinois *Гаджарский, Ал кутча*, fig. 43, 2^e registre à gauche.

⁽¹⁾ Voir plus haut, p. 7, note 4.

⁽²⁾ De Miann, *Catalogue de la collection de Clercq*, 4, pl. XXX.

⁽³⁾ Duessaun, *Bulletin des Musées de France*, 1, 1932, p. 450, *Isanolt, Berylus*, 2, 1935, p. 80 et pl. XXXV, 2, et les peintures de la synagogue de Doura.

⁽⁴⁾ Deux bas-reliefs imités notre fig. 10 du site du tombeau III de l'aviation (n° 186 de la mission allemande; cf. *Garnier, Syria*, 7, 1929

p. 90) et à notre fig. 16 le grand tombeau devant le temple taïnénaire n° 173 de la mission allemande); un troisième, publié plus loin, fig. 16. Même costume dans certaines fresques de Doura : Rostovtzeff, *Yale Oriental Studies*, 5, 1935, fig. 79 a. Tous les monuments cités figurent des personnages au banquet. — Il ne faut pas confondre ce vêtement avec la tunique grecque à deux bandes, sans vraies manches (par exemple *Isanolt, Berylus*, 2, 1935, pl. XXXIV, 1, relief tiré du tombeau dit de l'aviation).

⁽⁵⁾ Synagogue de Doura. *Excavations at Dura, Sixth Season*, p. 335, les broderies ne sont pas visibles sur les planches, mais très nettes sur les fresques elles-mêmes.

longues manches de la tunique taillée sont remplacées quelquefois par de courtes manches flottantes, qui rappellent celles de la tunique drapée¹⁾.

Presque tous les ornements que nous avons vus jusqu'ici consistent en galons. Cet usage est bien parti- comme l'attestent les reliefs du monument de Commagène et les monnaies des Arsacides. Ainsi les galons qui ornent les vêtements d'Orodes I^{er} (57-58) représentent-ils l'aigle et le foudre ailé, ou encore un griffon²⁾; sur ceux de

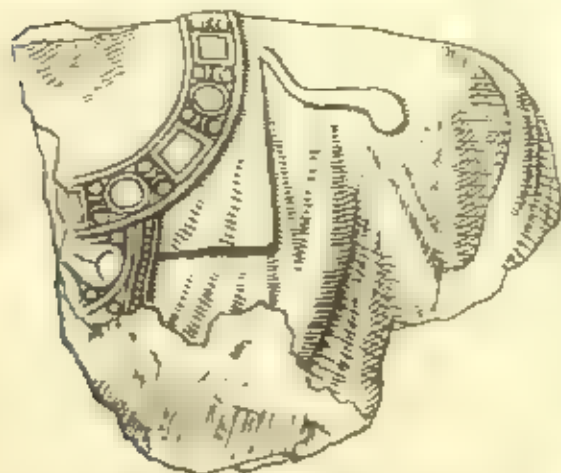


FIG. 9. — Détail de l'encolure (musée de Palmyre, 150 après J. C.)

Phraate IV (37-32), on voit un griffon et une Victoire, ou un aigle et une étoile, ou encore des torsades et des rinceaux³⁾. Ces sujets, pour oriental que soit le vêtement, sont grecs, et il est intéressant de les relever dans le costume de ces rois philhellènes. A Palmyre, les motifs des galons sont de deux sortes. Les plus nombreux sont d'origine occidentale — on y trouve le chien-courant⁴⁾, la torsade, les rameaux

de chêne et de laurier, toute une variété de tiges d'acanthie, des rinceaux à fleurs. Les autres représentent les pierres, et sont étrangers au repertoire méditerranéen. Le rang de perles se rencontre déjà sur les plus anciens monuments de Palmyre. Mais dès le début du second siècle apparaissent des

¹⁾ Tel est le cas d'un des deux reliefs cités en tête de la note 4, et du relief cité immédiatement après.

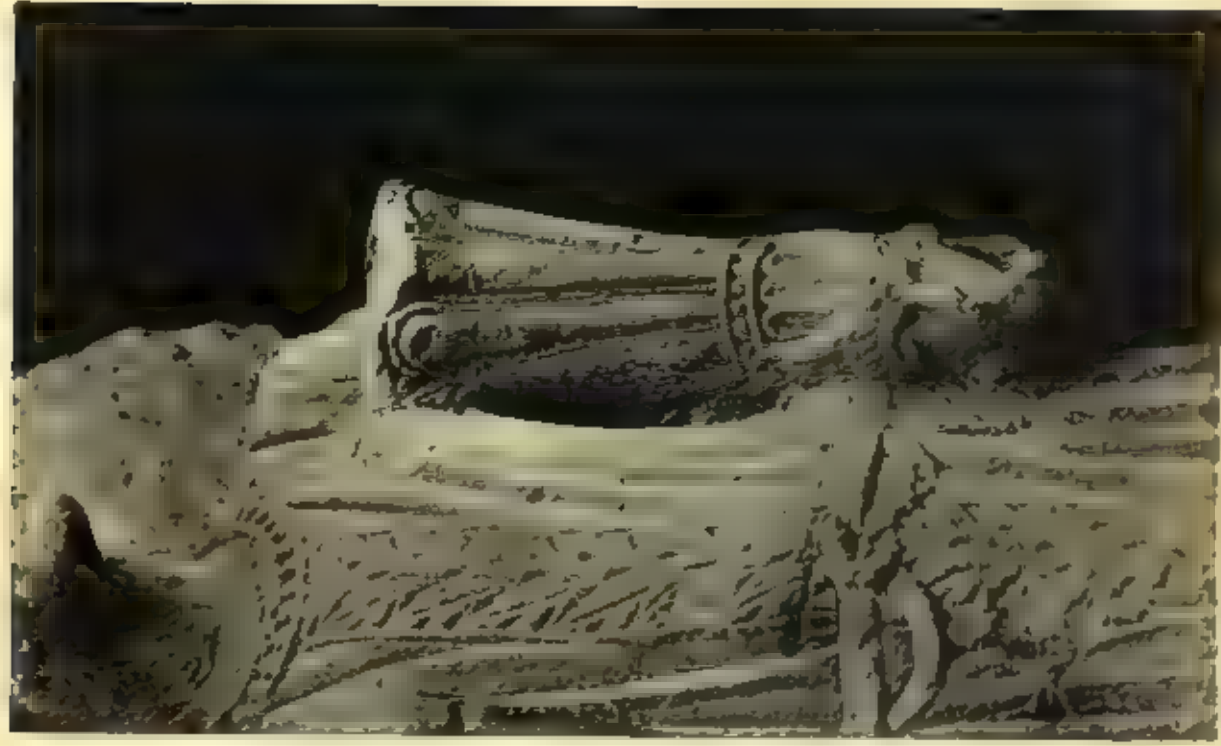
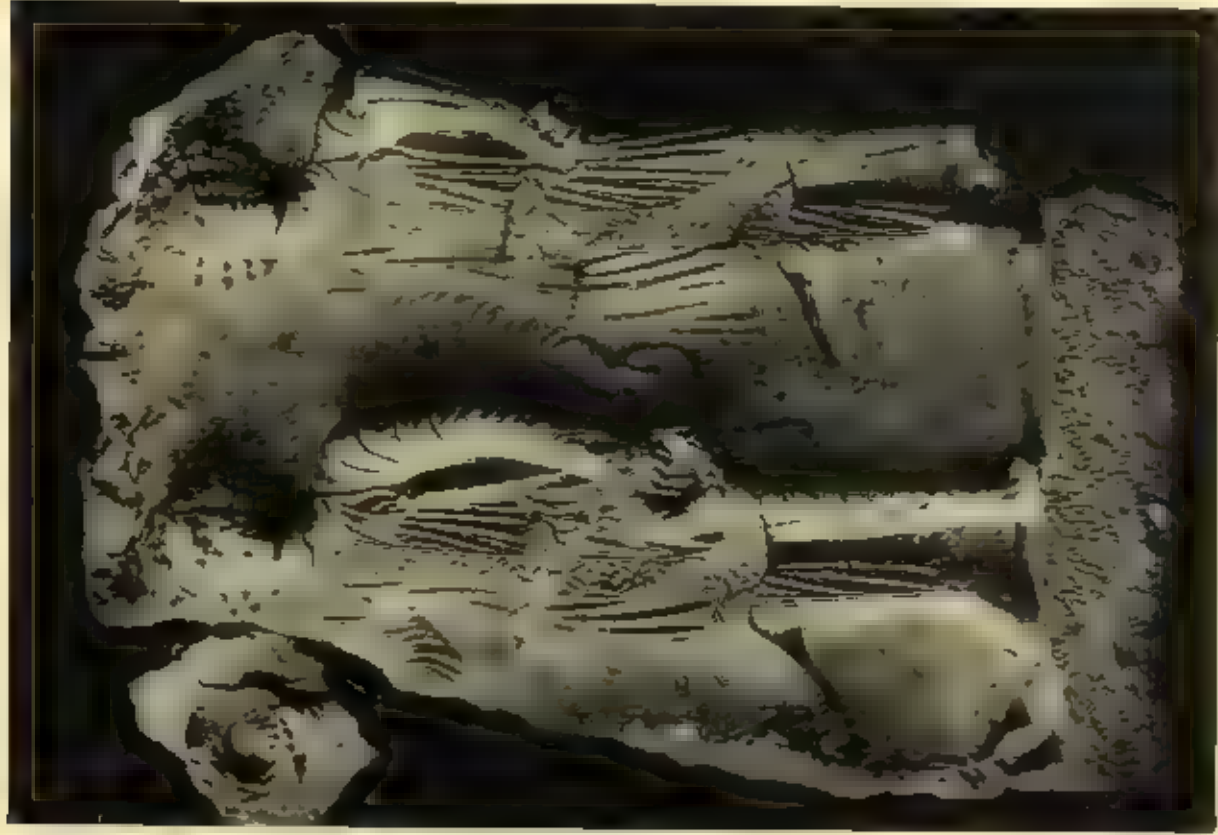
²⁾ Moncaz, *Numismatique de la Perse antique*, pl. XI, 11 et 12; *Collection Numismatique Catalogue Navale*, 12, 1926, 2951.

³⁾ Moncaz, *op. cit.*, pl. XIV, 8. *British Museum Catalogue, Parthian*, pl. XVIII, 41, XIX, 9; Petrovich, 2290, 2295, 2310 ss. De même chez les Sassanides. Moncaz, pl. XXVII, 2, 4, etc.

⁴⁾ Déjà courant dans les bâtimens parthes d'Assour et de Warka Cf. HARTFIELD *Samarra*

I, p. 33.

⁵⁾ En dehors des représentations figurées, dont nous publions un exemple, il convient de mentionner ici la place que tient le rang de perles (qu'il faut bien distinguer du rang de perles et de pilonnettes de l'architecture classique) dans l'architecture la plus ancienne de Palmyre, place dont témoignent les fragments inédits cités plus haut, p. 9, note 1. L'influence occidentale croissante (en architecture comme en sculpture) n'a pas tardé à chasser complètement ce motif, qui ne se



Relief provenant du tr. el marn de Maqqat
Musée de Bas. bel.

galons¹ qui imitent de sculptueuses parures de pierres fines, lulliers à quatre feuilles, ou en cabochons, ou en miroirs (fig. 5, 6, 9, pl. V, 1, 2). La statue de Aïn-Arous⁽²⁾ porte un pantalon et une tunique dont les galons sont couverts d'un sens de petites perles (fig. 11), qui peuvent bien avoir été le produit véritable des pêcheurs du golfe Persique et l'on se souvient des perles dont sont cousus les habits les rois de Perse. A Palmyre, les hommes portent rarement

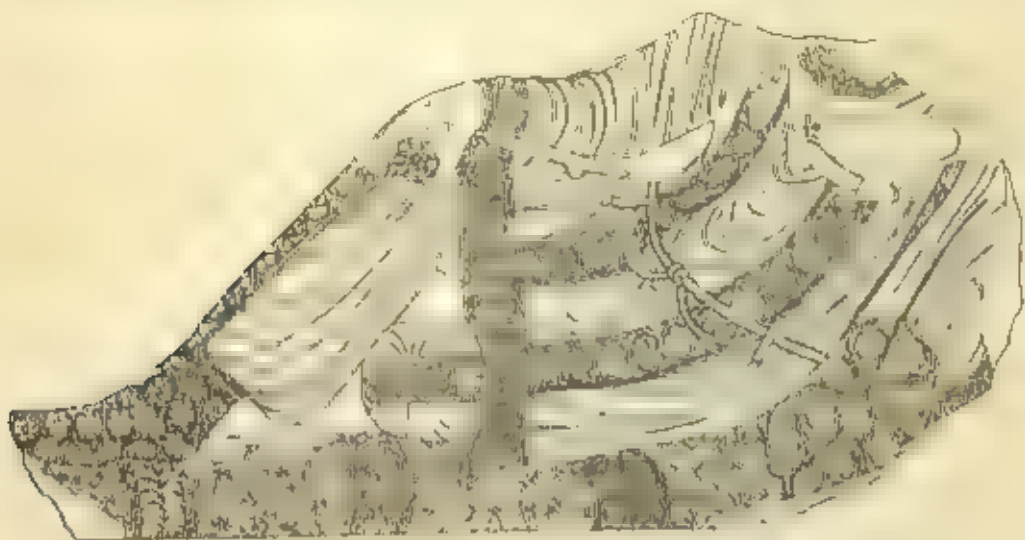


FIG. 10. — Dédant au banquet (statue dit de l'antation; III^e siècle).

les bijoux, mais l'ornement de leurs costumes prouverait à lui seul que leurs modes sont celles du pays de la perle : celles de la cour parthe ou les parures de cette espèce, on le sait encore par les monnaies, n'étaient pas en moindre vogue qu'elles ne le furent plus tard à la cour sassanide³. Ces rangs de perles

rencontre plus, je crois, sur aucun monument encore existant, mais dont le rôle à Palmyre rappelle celui qu'il devait jouer plus tard dans l'art des Sassanides et dans les arts qui en sont dérivés. HERRMANN, *Ausgrabungen in Samarra*, p. 40.

(1) Ils sont déjà très courants dans les sculptures du premier groupe de M. LAMBERT (100-150).

(2) Syria, XVII, 1936, p. 340, fig. 7, A, p. 341.

(3) HERRMANN, *Am Tor von Asien*, p. 55 a.,

pl. XXV. Voir plus haut, p. 46, note 3.

(4) Monnaies d'Artaban I^{er} (128-123) et de ses successeurs. *British Museum Catalogue, Parthia*, pl. V a. — Chez les Sassanides HERRMANN, *Am Tor von Asien*, pl. XLIV; MONTAN, *Numism. de la Perse antique*, pl. XLIV a. — Déjà chez les Grecs le vêtement couvré de perles caractérisait les Perses. On consultera utilement, sur ce point et sur l'influence que ces modes exercèrent à Rome même, les nombreux témoignages qu'a recueils

deux larges bandes unies. Tout ce décor trahit la technique du tissage. Il était probablement exécuté en pourpre, comme M. Pfister a pu le démontrer pour les fragments qu'il a analysés. — Cette tunique se portait sur un paglalon sans galons.

Parmi les étoffes trouvées dans le tombeau d'Elahbél figure aussi un fragment de tunique à décor lisse en gobelin⁽¹⁾, formant sur chaque épaule un médaillon et deux pendentifs. J'ai cherché vainement la trace de cette mode sur les sculptures de Palmyre. Les médaillons placés aux épaules sont connus surtout par des vêtements trouvés en Égypte, et par des monnaies et des



FIG. 12. — Dénudé au banquet (tombeau dit de l'aviation; III^e siècle).

mosaïques récentes⁽²⁾. Il est vrai qu'à Doura un relief en fournit un exemple douteux, et un graffiti montre un affranchi dont la tunique porte, à défaut des médaillons d'épaules, un ornement brodé aux genoux qui révèle une mode du même genre⁽³⁾. Malgré ces deux monuments, je serais porté à voir dans la tunique de Palmyre un vêtement tardif, à ranger parmi les lemnos qui attestent la persistance d'une agglomération urbaine après le sac de la ville⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ PRISTEN, *Textiles de Palmyre*, p. 10 (T 20) et pl. VI; et maintenant *Nouveaux Textiles*, p. 48.

⁽²⁾ KERNICK, *Catalogue of Textiles from Burying-Grounds in Egypt*, 1, p. 43, n° 4 et pl. I (IV ou V^e siècle), etc. Mosaïque funéraire de Trobinus Justus sur la voie Julienne (*Archaeologischer Anzeiger*, 1912, p. 291). L'apparition de ces médaillons sur les por-

traits impériaux ne semble pas antérieure à la tétrarchie. ALFÖLDI, *Römische Mitteilungen*, 49, 1934, p. 60; 50, 1935, p. 60.

LEMOY, *Les fouilles de Doura-Europos*, p. 266, pl. XCIX, 1; *Byzantion*, 2, 1925, p. 146. — KERNICK, dans *Excavations at Dura Europos, Fifth Season*, p. 153, pl. XXXVI, 1.

⁽⁴⁾ Sur cette histoire tardive de Palmyre, voir FÉVRIER, *Essai sur l'histoire de Palmyre*,

Son décor d'entrelacs rappelle d'ailleurs celui des tuniques égyptiennes du iv^e siècle.



FIG. 13. — Stèle du fils d'Apollonios (musée de Palmyre; 100-150 après J.-C.).

Par dessus leur tunique, qui se passait sur la tête, les Palmyréniens endossaient quelquefois une veste. Le vêtement, sans doute exceptionnel, est rarement figuré.

Un petit bas-relief (fig. 13¹) en montre, si fruste qu'il soit, une première variété, dont je ne connais pas d'autre exemple. On y voit un personnage tenant dans ses mains des attributs multiples et portant les larges jambières qui furent à la mode jusqu'au milieu du second siècle, une tunique dont on aperçoit l'encolure, et une veste croisée à gauche, ornée de parements ans, qui lui descend aux genoux.

Une veste analogue se voit sur quelques monuments du troisième siècle (fig. 14 et pl. IV²), ou elle paraît réservée aux personnages les plus distingués. De même longueur que la tunique, elle est bordée d'un riche galon et fendue sur les cotés³ mais bien loin d'être croisée sur le devant, elle semble coupée pour rester ouverte.

Enfin le relief romain d'Aghloul et de Malabbél représente le second de ces dieux dans une singulière juquette ouverte⁴ qui est certainement une variété de la même veste.

Ces vêtements ont leurs modèles dans le monde iranien, notamment dans

p. 124 s., et ma note dans *Syria*, XII, 1931, p. 321 s.

⁽¹⁾ Ce relief porte deux inscriptions multiples en caractères palmyréniens (CARTIERARIS, *Journal des inscriptions de Palmyre*, 3, 183).

⁽²⁾ Outre les reliefs de Maqqai (LANGE, *Berytus*, 2, 1935, p. 63 s.; notre pl. IV), je cite un relief trouvé dans le tombeau de Anjlam et Zabida (CARTIERARIS, *Mélanges publiés par la société des archéologues*, 4, 1929, p. 3 s., et pl. II, fig. 2, au second plan, et d'ailleurs impossible à discerner clairement

sur cette photographie); et un fragment représentant la partie inférieure d'un personnage debout, conservé au dépôt de Palmyre (notre figure 14). Enfin quelques figures des fresques de la synagogue de Doura.

⁽³⁾ On remarque ce détail sur le relief où Maqqai est debout.

⁽⁴⁾ HALL, *Führer*, 3^e éd., 4, p. 367, n° 888; COMONT, *Fouilles de Doura*, p. 105. — Je publierai dans le prochain fascicule de *Syria* une photographie satisfaisante de cet intéressant monument.

la *caudys* des Mèdes, dont le monument royal de Commagène fournit encore un très intéressant exemple. Plus tard les Parthes, et les Perses leurs successeurs, portent souvent une veste croisée, fermée seulement à l'aide d'une ceinture, et formant une jupe fendue sur les côtés ⁽¹⁾. Les parements sont ornés de perles ou de pierres, imitées par le tissage ou la broderie. Des vestes analogues se portaient au Turkestan chinois ⁽²⁾ et certains peuples de l'Asie centrale en sont vêtus dans les reliefs du Gandhara ⁽³⁾. Mais il est instructif, ici encore, de consulter les reliefs funéraires des Achéménides ⁽⁴⁾. On y trouve un groupe de six nations, qui portent une longue veste fermée devant, et serrée par une ceinture : ce sont les Sogdiens, les Chorasmiens, les Amyrtiens, les Saces à bonnet pointu, les Saces d'Europe et les Skudra de Thrace. En d'autres termes ce costume était répandu sur les steppes du Nord, de la Russie aux confins du Tibet. S'il en fallait une con-



FIG. 14. — Fragment d'un personnage en veste ouverte (mosaïque de Palmyre, 150-250 après J.-C.).

(1) Ce vêtement remplace le vêtement grec des premiers Arsacides sur les monnaies des rois de la région de Samarcande, à l'Émirat. Il est particulièrement net sur les effigies de face (*British Museum Catalogue, Parthia*, pl. XI, 1). Chez les Sassanides, voir par exemple la statue de Sapor I^{er} à Chapour (*Revue des arts asiatiques*, 3, 1912, pl. XL, fig. 12). Également la statuette d'un cavalier (Sauné, *Musée des arts*

Perse pl. LIV, 1) Enfin une figurine en terre de la région de Samarcande, à l'Émirat. Sauné, *Revue des arts asiatiques*, 3, 1912, p. 351.

(2) La Coq, *Bilderatlas, passim*.

(3) Foucault, *Art gréco-bouddhique*, 2, p. 103, fig. 353, également Rostovtzeff, *Asia Classical Studies*, 5, 1915, fig. 32.

(4) Voir plus haut, p. 6, note 1.

firmation on la trouverait dans le costume des Scythes sur leurs propres monuments par exemple, sur le vase de Tchertomlitsk (fig. 15)⁽¹⁾. Il s'agit donc, une fois de plus, d'un vêtement eurasien, descendu avec les peuples du Nord jusqu'en Perse et en Syrie.

Un mot suffira pour le manteau des Partho-vendéens, formé d'une simple pièce d'étoffe carrée ou rectangulaire, souvent ornée d'un gland aux angles, souvent aussi bordée d'un galon ou de franges ou d'une série de glands. Alors que la houle, chez les femmes, agrafe le manteau sur l'épaule gauche, elle est placée sur l'épaule droite chez les hommes⁽²⁾. Un relief médié⁽³⁾ (fig. 16)



FIG. 15. Scythes sur le vase de Tchertomlitsk (d'après Albans).

daté de 260, montre un manteau orné d'un riche motif en forme de H⁽⁴⁾, analogue à ceux qui parent le vêtement de Conon sur la célèbre fresque de Doura et les manteaux de tant de personnages dans les peintures de la synagogue.

Il n'y a pas grande variété non plus dans les chaussures qui accompagnent l'habit parthe. Ce sont des bottines simples, ou, plutôt des chaussons sans semelle, à très large tige où le pied pénètre aisément et où les plis du pantalon pouvaient être ramassés. Un ruban et une boucle circulaire permettaient de serrer un peu la tige. Cette chaussure, que portent aussi la statue de Am-Arous et, sur le monument de Commagène, les ancêtres perses du roi, est souvent brodée avec la plus grande richesse⁽⁵⁾ — c'est la chaussure orlée d'or que les auteurs grecs attribuent aux Perses⁽⁶⁾ et que certains Séleucides semblent avoir portée également⁽⁷⁾. Mais c'était la vraie chaussure d'appartement. Pour

⁽¹⁾ Muxa, *Scythians and Greeks*, p. 159 s. et les monuments de Kul Obak, *ibid.* p. 171 s., et la tiare de Karagodeuachik, *ibid.* p. 218 etc.

⁽²⁾ Citons une exception à cette règle : c'est le buste du cavalier Vibius Apollinaris (*Syria*, XIV, 1933, pl. XX, 3), où la houle est sur l'épaule gauche.

⁽³⁾ Ce relief orne un sarcophage que M. Amy vient de découvrir dans un tombeau n° 473 b

de la publication allemande) au Nord du temple funéraire.

⁽⁴⁾ Voir PRISTEN, *Neuere Funde de Parthien*.

⁽⁵⁾ Voir un type plus rare : *Syria*, 17, 1936, p. 249, fig. 10, 1.

⁽⁶⁾ Voir les textes réunis par M. ALBANI *Römische Mitteilungen*, 49, 1934, p. 16 s.

VALENT MAXIM., II, 4, ext. 4.

sortir, on la protègeait d'un soulier bas, pourvu d'une semelle nouée sur le cou-de-pied, et qui laissait la cheville libre (fig. 17). Le soulier qui n'a rien de proprement iranien¹² est lui aussi représenté sur le monument de Commagène¹³, où il est orné d'un galon brulé et de ses longs rubans. Lorsque on les compare à ceux des Sassanides, font comprendre que ces princes étaient chaussés de même.

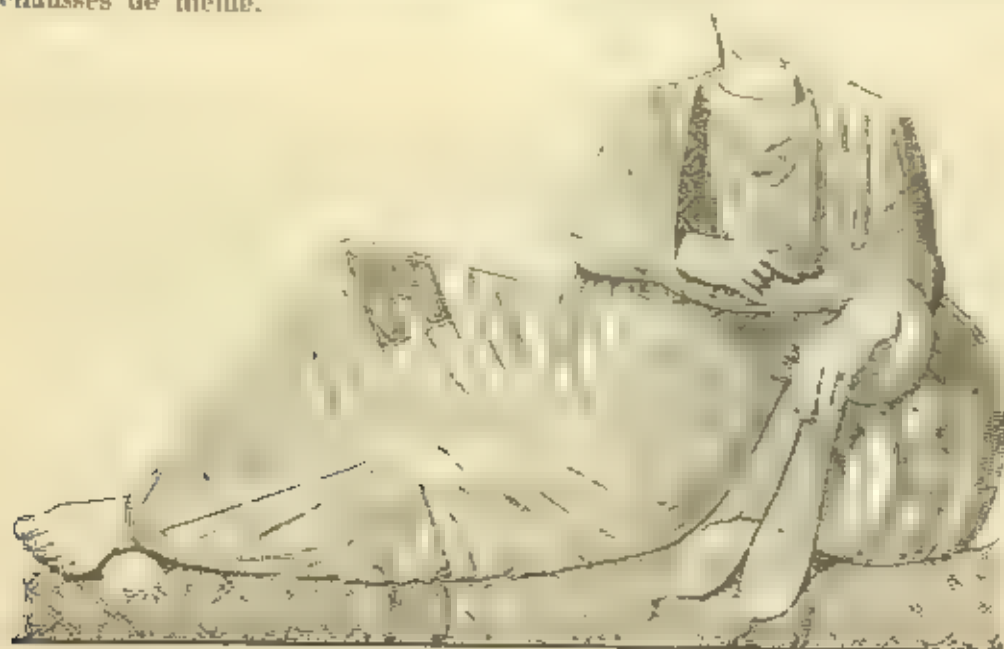


FIG. 18. — Défunt au banquet (tombeau 179 b; 250 après J.-C.).

Les Palmyréniens sont généralement légers sans couvre-chef, sauf lorsque la qualité sacerdotale leur impose le port du mortier cylindrique¹⁴. On ne connaît pas l'origine de cette coiffure, qui rappelle autant celle des Achéménides que celles des prêtres phéniciens. Mais parfois aussi l'on portait un bonnet à ceuque (pl. III, 21), qui peut être orné de galons le long du bonnet

¹² Le relief dont nous publions la photographie est du Louvre : c'est celui de Talme fils de Haggagô (Grawer, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, pl. XXXII, 13). Le même bradoquin (Syrin XVII, 1938, p. 249, fig. 10, 2.

¹³ POTTIER, *Cilicarnus* (Dictionnaire des antiquités), fig. 2030, PENNIEZ, *Terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*,

n° 399-401.

¹⁴ KLIMANN et PICCHER, *Briefe in Klein- und Nordafrika*, pl. XXXIX, 1.

¹⁵ IGNOLI, *Berytus* I, 135, 31.

¹⁶ ROSTOVZEV, *Caravan Cities*, pl. XXIII, 1. L'exemplaire que nous publions appartient à la glyptothèque de Copenhague, dont la direction a bien voulu nous permettre de le reproduire.

semble une forme modeste du haut bonnet iranien — que portent les ancêtres perses sur le monument de Commagène, les rois scythes dans les monuments de l'Inde⁽¹⁾, plus tard les Sassanides⁽²⁾, et aussi, à Doura, les archéghètes du *nathreum*⁽³⁾ et les personnages royaux de la synagogue. Une autre variété de la haute tiare semble avoir été portée dans les derniers temps de la ville par les princes de Palmyre — comme on le voit sur le portrait d'Herodien, fils d'Odenat (pl. VI, 1). Mais elle est ornée alors d'une espèce de crête, dont la nature est douteuse. Le couvre-chef est identique à celui des rois contemporains d'Osroène, que montrent les monnaies d'Édesse (pl. VI, 3), et rappelle la tiare de certains Arsacides⁽⁴⁾.



FIG. 17. — Double chausse (relief du Louvre; 150-250 après J.-C.).

L'instant qu'ils revêtent le costume iranien, tous s'équipent d'une arme, sinon de deux. Il ne peut s'agir là que d'une parure, car les Palmyréniens ne semblent pas avoir senti le besoin de s'armer lorsqu'ils s'habillaient à la grecque. Aussi bien cet usage frappait-il vivement ceux qui n'y étaient pas accoutumés. Ammien Marcellin, contemporain de nos reliefs, mais natif d'Antioche, où ces modes n'avaient pas le même succès, les note comme une coutume remar-

quable.

Le port de l'habit parthe est inséparable du port des armes. Qu'il s'agisse de grands seigneurs étendus au banquet ou des pacifiques celibataires qui leur versent à boire, de prêtres officiants ou de petits porteurs de couronnes, dès

⁽¹⁾ Sur la forme de ce bonnet chez les anciens Perses : SCHORR, *Darstellung der Perser*, p. 40 s.

⁽²⁾ VESSELY, *Sculpture of Mesopotamia*, pl. IV; GRADNER, *Coinage of the Greek and Sassanid Kings in the British Museum*, pl. XXV s.

⁽³⁾ Relief de Nisibis à Nisibis : ROUSSEAU, *Le Palais de Nisibis*, p. 85; PERZEL, *Revue des arts asiatiques*, 5, 1928, p. XLV; MORAND, *Le Palais de Nisibis*, p. 102.

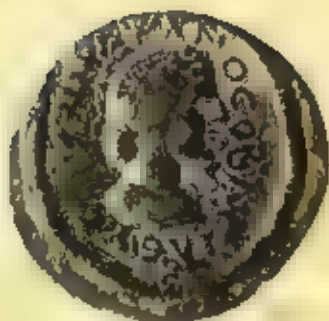
⁽⁴⁾ Sur la forme de ce bonnet chez les anciens Perses : SCHORR, *op. cit.*, p. 40 s.

⁽⁵⁾ ROSTOMATOV, *Iranian Classical Studies*, 5, 1935, fig. 76 s.

⁽⁶⁾ British Museum, *Caricatures of Persians*, pl. XI; Plate III, pl. XXXVI. Artaban le V. est déjà vu déjà de son tiare à crête sur les Perses que représentent certains vases grecs, comme une amphore de Clazomenes. FORTWÄNGLER et RACHMOLD, pl. LXXXVIII, cf. SCHORR, *op. cit.*, p. 40 s.



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10



11

1 et 2, Tessère d'Herodius 3, Aigle N d'Ostiasse 4 et 5, Tessère de Zenobia
 6, Contorniate Bague d'or de Panticapée 7, 8, Tapissière à Achéménides
 9, Monnaie de Probus 10 et 11, Monnaies de Libera

quable des Perses¹⁾, qui tous, sans distinction, portaient des glaives au flanc jusque dans leurs festins et dans leurs solennités. Ainsi voit-on à Kyzil, d'innombrables peintres de fresques faisant leur besogne avec une formidable rapière au côté²⁾. En portant des armes avec l'habit parthe, les Palmyréniens se conformaient donc à l'usage iranien.

L'épée des Palmyréniens, toujours portée à gache, fut longue et ressemble à celle que l'on voit sur les reliefs parthes³⁾. Si l'on prend mesure sur les reliefs de l'exedre de Maqqû, et si l'on admet que les jeunes gens qui y sont représentés mesurent 1 m. 70, leur épée avait 88 cm. La lame, dont la nervure est sensible sur les plats du fourreau, est à deux tranchants, et mesurerait 62 cm. La garde est formée par une pièce droite, ou presque droite, qui s'ajuste à l'entrée du fourreau en dessinant par une pointe le départ de la nervure. Enfin, la poignée, cylindrique, s'évasait légèrement pour former un pommeau, parfois ciselé (fig. 18), et ne mesurerait pas moins de 21 cm., y compris la garde. Le fourreau est lisse et la nervation de sa pointe empêche de dire s'il était muni d'une boulerolle. Vers le tiers de sa longueur, on a double incision, ou peut-être un passant rapporté, permettant d'y passer le haidrier⁴⁾. Celui-ci n'étant pas mis en bandoulière, à la romaine, mais ceignant les reins, à la mode iranienne, l'on distingue de la ceinture qui maintenant la tunique. Le haidrier semble toujours très lâche; on se demande s'il était fixé à la tunique,



FIG. 18. — Pommelle et épée de Maqqû (200 après J. C.).

¹⁾ Ammian Marcellin 23, 6, 73 *omnes tamen principes, vel inter epulas festoque dies, gladiis vincti accubantur*. Cf. Pline, *Epistola*, 2, 21 où il s'agit d'Antoine en ballit de tête coust de gemmes, avec le poignard paron ad talum nectentes).

²⁾ La Gog, *Bilderatlas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittelalters*, fig. 7-7.

³⁾ Adams, *Die Partherstadt Assur*, pl. LIX b.

⁴⁾ Detail particulièrement éluré sur le relief du Wadi Miyah : Syria, XIII 1932, pl. LVI. Systèmes identiques chez la plupart des peuples iranien ou iranisés : monument de Comagène (Humbert et Perrot, *Revue de*

Asiatische Studien, pl. XXXVI, 2); escorte de Sapor I^{er} à Ninkh I Bonatom (Sassan et Henze, *Iranische Reliefsteine*, pl. XI); statue de Chosroï roi Kouchan : Harnowka, *Frühindische Plastik*, pl. 78 b; relief gandharu du musée de Lahore (Foucault, *Art gréco-bouddhique*, I, p. 405; La Gog, *Bilderatlas*, fig. 16) et sculptures de Hadda (Barnou, *Fouilles de Hadda*, pl. CX a.), plaque d'or alchémise avec chaîne en sautoir (Mann, *Scythians and Greeks*, p. 278). Voir Girard, *Das Schwert der Skythen* (in *Sarmatien*, p. 66 s.), qui explique par ce système de suspension certains bronzes de fourreaux trouvés en Russie et en Chine.

d'une manière ou d'un autre, du côté opposé à l'épée, mais les seuls monuments sur lesquels il soit visible sur tout son pourtour, la statue d'un prince kouchan, trouvée à Mithra et celle de Sapor I^{er} à Chapour, ne laissent rien voir de tel. L'épée, du reste, devait pouvoir s'agrafer à la taille, car on en croit le distingué sur certains reliefs (pl. V), pour ne pas rendre impossible l'office des serviteurs.

Le caractère le plus marquant de cette épée, qui était fort courant à Palmyre, est vient de sa hauteur considérable de sa poignée. Il en est de même chez la majorité des peuples iraniens, lesquels, d'ailleurs, ne venaient se servir de cette arme à deux mains¹. Tacite attribue, en effet, ce mode de combat aux Sarmates Rhoxolans, et semble même dire² qu'ils s'y livraient à cheval, ce qui la plupart des cavaliers modernes hésitent à croire³. Si le rapport de Tacite est vrai, il conviendrait de limiter sa portée, car je ne crois pas qu'aucun des nombreux documents qui figurent les diverses nations iraniennes au combat n'illustre un tel usage, ni à cheval, ni à pied. Les monuments paraissent d'affirmer au contraire que la règle habituelle de ces peuples était de manier l'épée d'une seule main⁴, et que cette arme n'est donc pas faite en vue d'un service à deux mains. — La hauteur de sa poignée s'explique, en réalité, tout autrement. Les longues épées sont bifurcées à l'anneau, et l'on voit parfois le guerrier passer l'index par-dessus la garde comme sur quelques plats sassanides et sur une certaine fresque du Turkestan chinois⁵, pour ne pas lâcher une arme dont toute la gravité est dans la lame. Mais justement ce

¹ HERRING, *Am. Top. on Asien*, t. III, La Coq, *Bilderatlas*, p. 15.

² Tacite, *Histor.* I, 70 : « *omnesque et utriusque equis equis equis quatuor, utriusque longos utriusque in una requat, auti, lapantibus equis et oniafracturam pandere.* »

³ Un autre exemple : John Evans, *Antiquities of the Western Europe*, I, p. 133, fig. 493 : vers 1600, le cavalier représenté ne s'en servant de sa longue épée qu'à deux mains. Si ce motif représente autre chose que la fantaisie de son auteur, l'usage qu'il reflète reste explicatif.

⁴ Les images de cavaliers épiques, tenant leur épée d'une main sont trop fréquentes pour être

oubliées. Sur le relief de Sar-Machhad (Lehrer, *Revue des arts asiatiques*, 5, 1928, p. 437, n° pl. 5140-17) Bahram II s'apprête à frapper un lion avec une épée à une main. Au Turkestan chinois, dans une fresque qui figure un concours où il s'agit de couper sept arbres à la fois, un cavalier s'en prend à un arbrisseau à deux mains (La Coq, *Wandmalereien*, pl. V). On voit plusieurs autres exemples. Au contraire la bédouine et parfois même à deux mains. V. *Archéologie*, 2, p. 107, fig. 11885, mais pas à cheval.

⁵ Sauer, *Kunst der alten Perser*, pl. CIV, fig. 1 du Musée Turcologique, *Iranica, Antiquities*, fig. 14, fresque 3^e de Zerkh à Herat.

langer disparaît¹ si l'on rapproche de la main le centre de gravité². C'est la le vrai objet de la longue et lourde poignée des épées iraniennes. — Que ce soient celles des rois de Commagène ou celles des rois kouchan³, celles des Sassanides ou celles des chevaliers du Ganjhar et du Turkestan chinois (fig. 3). Comme de telles armes sont étrangères aux Achéménides, et qu'elles caractérisent en revanche les Sarmates⁴ et les Parthes⁵, c'est aux mains de ces derniers qu'elles ont dû descendre des hauteurs de l'Asie centrale vers la Syrie. — A quoi l'on ajoutera que le rocle d'attache du baudrier au fourreau de l'épée se rencontre lui aussi dans tout le domaine iranien. Il est curieux de constater qu'il fut adopté, comme tant d'autres particularités de l'accoutrement des Perses, dans l'usage de la tétrarchie⁶ et de Byzance⁷.

Outre l'épée, le costume iranien de Palmyre comporte encore un poignard, posé à plat sur la cuisse droite (fig. 6, 7, 10, pl. I, V) — souvent on portait même un poignard sur chaque cuisse⁸. Les armes semblent avoir été agrafées ou cousues au bas de la tunique. Elles se distinguent surtout par leur fourreau obtus, muni de quatre lobes latéraux, et parfois orné de dessins géométriques ou d'un rang de perles. La garde, engagée dans les deux lobes supérieurs, semble droite, bien qu'une fresque lui donne, dans un cas, une forme sautoire (fig. 19). La poignée, souvent ornée de cannelures hélicoïdales, est terminée par un gros anneau. Ces poignards n'ont



FIG. 19. —
Dague palmyrène (fresque du tombeau des trois frères 130-250 après J.-C.).

¹ C'est à M. Claude SCHAEFFER que je dois cette intéressante observation.

² Aussi tient-on l'épée tout près de la garde. Voir notamment une coupe gréco-sses (III^e ou IV^e siècle après J.-C.) avec chape au bout. BAUME, *op. cit.*, pl. CXIV sur le groupe auquel appartient cette pièce : ROSTOVETZKY, *Seminarium Koushkanorum*, II, 1933, p. 174 a.,.

³ ROBERTSON, *Iranische Plastik*, pl. LXXVI (statue de Kanichka); *British Museum Catalogue of Indian Coins, Greek and Scythic Kings*, pl. XXVI à XXIX (monnaies de Kanichka et de ses successeurs). Kanichka aurait régné de 78 à 123 : WICKHAM, *Indo-scythien* (Paul-Wissowa).

⁴ GERTENS, *Die Schwerter der Skythen und Sarmaten*, p. 75 a.

⁵ ANDRÉ, *Parthians at Assur*, pl. LIX b, GUMONT, *Fouilles de Doura*, p. 99, 1; ROSTOVETZKY in *Excavations at Dura Europos, Second Season*, p. 196 et pl. XLII, 1.

⁶ Voir plus haut, p. 27 note 4.

⁷ PRINCE et TILLY, *Art byzantin*, pl. 3 a (statues des tétrarques).

⁸ DUBROVSKA, *Iranisch-plastisch*, pl. LXXII Stalichon.

⁹ Plus haut, p. 34. Cf. SYRIEN, 17, 1936, pl. XXXVI, XLVI.

¹⁰ Fresque du tombeau des trois frères Cnapot, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, pl. 16.

leurs pareils en Syrie que sur le monument de Commagene, au il est vrai qu'ils sont ornés avec une autre richesse : cinq masques de lion s'y détachent sur les quatre lobes et sur la poiterolle. Mais la garde est droite, la poignée travaillée en spirale, le pommeau annulaire, comme à Palmyre ⁽¹⁾. Les poignards de Palmyre et de la Commagene ne forment qu'une variété locale d'une nombreuse catégorie d'armes, répandue chez les peuples iraniens, du Bosphore au Turkestan chinois, et que distingue un fourreau lobe ⁽²⁾. La genèse de ces lobes ressort des creillets qui y sont parfois percés ⁽³⁾ : ceux qui se trouvaient près de l'orifice du fourreau servaient au passage d'une belière : ceux qui se trouvaient près de la pointe servaient, soit au passage d'un lacet qui faisait le tour de la cuisse pour empêcher le poignard de balloter, soit, dans le cas des peuples cavaliers, au passage d'une belière supplémentaire pendue au cincturon, et dont certaines fresques du Turkestan chinois montrent encore l'usage ⁽⁴⁾ : conservé par quelques armées modernes. Comme les Commagénien, les Palmyréniens ont reçu cette arme des Parthes, chez qui un heureux hasard, cette fois, en a conservé l'image sur une stèle d'Assour ⁽⁵⁾. On en peut dire autant du pommeau annulaire qui distingue les armes des Scythes et des Huns, et présente un rapport évident, bien que mal défini, avec les poignards de la Chine sous les empereurs Han ⁽⁶⁾. Ajoutons que le port de deux poignards, lui-même en usage parthe, était suivi vers le vi^e siècle par les chevaliers « lochariens » ⁽⁷⁾ et qu'il est attesté dans la Syrie du Nord sur la personne du dieu de Dabule ⁽⁸⁾. Peut-être la même coutume est-elle allée jusque chez les anciens Arabes ⁽⁹⁾.

(1) HOMANN et PUCHTKE, *Reisen in Kleinasien*, p. 324, fig. 47.

(2) GIERENS, *Schwert der Skythen*, p. 39.

Il faut ajouter les armes des rois Kouchan : *British Museum Catalogue of Indian Coins, Greek and Scythic Kings*, pl. XXIV, 9 (monnaie de Hyrcan) ; sur la stèle de ce prince, voir OTTO, *o. o.*, in Pauly-Wissowa.

(3) *Ibid.*, p. 33 ; 78. Cf. ROSTOVTZKY, *Iranians and Greeks*, pl. XXIV, 4 et 5, etc.

(4) LE COQ, *Bildertafel*, p. 47 et fig. 7.

(5) ANWAT, *Partherstadt Assur*, pl. LIX b : la photographie permet seulement de soupçonner

la présence d'un poignard lobé sur chaque cuisse, mais M. DEYAMBEZ a bien voulu me confirmer cette hypothèse après avoir examiné l'original.

(6) ROSTOVTZKY, *Monuments Piot*, 26, 1923, p. 135, GIERENS, *Schwert der Skythen*, p. 73.

(7) LE COQ, *Bildertafel*, p. 17.

(8) SYRIA, XIV 1933, p. 372, note 1.

(9) Passage de ALQAMA sur l'île de Maadî « portant une double cuirasse de fer sur laquelle il y a deux précieuses épées » (*Revue biblique*, 35, 1926, p. 407).

Les remarques que l'on vient de lire et les monuments sur lesquels elles s'appuient, semblent faits pour illustrer le texte où Strabon ¹ décrit l'accoutrement des « Perses » : *les chefs ont pour vêtement un triple pantalon, une double tunique et bottes qui leur descendent au genou, et une double chaussure montante.* Le triple pantalon, c'est le pantalon proprement dit, augmenté des hautes jambures, et probablement d'un caleçon. La double tunique, c'est la tunique proprement dite, sur laquelle est passée la légère veste ouverte. La double chaussure, c'est la haute botte en moelle par dessus laquelle on chaussait le trodèque de sortie. Ce passage de Strabon semble donc confirmer les résultats de notre enquête, et permet de croire que les riches et nombreux monuments de Palmyre nous donnent aujourd'hui, en l'absence de témoignages plus directs, l'image la plus fidèle que l'on puisse avoir du costume de la cour des Parthes dans les deux derniers siècles de leur monarchie.

24 Sur quelques sculptures palmyréniennes

1. *Buste archaïque de Zabdibol* — Le buste que représente notre figure 20 appartient au musée de Dumas ². Son origine précise est inconnue. La plaque sur laquelle il se détache a été arrachée à un tombeau dont elle murait une case, selon l'usage de Palmyre, où les images des défunts, encastrees dans le décor architectural, se présentaient dans un cadre mouluré comme dans l'embrasure d'une fenêtre. Au-dessus de l'épaule gauche est gravée, en caractère local, l'épigraphie suivante :

HBL ZBDBWL
BR ZGWC BH
ZBDBWL

Helus ! Zabdibol fils de Zayoug fils de Zabdibol

Ce buste, que l'on peut attribuer au début du II^e siècle ou aux dernières années du I^{er} grâce aux critères établis par M. Ingholt ³, est parmi les plus

STRABON, G. 3, 10, p. 744 c. : « ὁ δὲ τοῦ
ἐκ τῆς μὲν ἀνατολῆς τριπλῆς, ὑπὸν δὲ χειρὶστας
ἡ τριπλῆ, αὐτὴ τριπλῆ, .. ὑπερὶ ποδῶν ἡ τριπλῆ ».

¹ A. qui est chez un commerçant lamaseen.

Hauteur 80 cm. ; largeur 38 cm.

² Ingholt, *Studies over palmyrene sculpture*, p. 90. Le buste daté qui ressemble le plus à celui de Zabdibol est celui de Ingholt fils de

peine la synthèse : le sculpteur ne cherche évidemment pas à rendre l'aspect du tissu plissé, il en communique la notion. De même les oreilles sont-elles rabattues en avant pour se présenter en entier, telles qu'on les trouvait typiques, et non telles qu'on les voyait telles qu'un esprit plus attaché à la synthèse se les fût représentées. Ce détail montre d'ailleurs à quel point la technique du haut relief était étrangère au sculpteur, qui n'a tiré aucun parti de la hauteur de la bosse pour mettre les organes dans leur vrai plan : il suit encore toutes les conventions du bas-relief.

Parmi tant de formes indifférentes, une intention particulière semble attirer pourtant les yeux. Ces yeux énormes¹, tout aussi irrésistibles que les plis du manteau, semblent vouloir verser un torrent de vie, et c'est sur eux seuls que repose la tâche magique d'animer ce buste ou allaient manquer toutes les apparences de l'être. Le besoin violent de donner une âme à l'image, l'ardeur de la vie que dévoile cette déformation monstrueuse, frappent d'autant plus qu'ils s'allient au mépris de formes que la sensibilité occidentale ne regardait pas comme moins expressives de l'existence. Ce qui intéressait le sculpteur palmyrénien, dans l'âme, n'était au contraire que son contour le plus profond et le plus permanent. Tout ce qui était perceptible aux sens ne lui semblait digne que de servir de support, et se formant à l'indiquer, et s'en remettant, du soin d'exprimer ce qui lui importait vraiment, à l'organe par lequel la vie s'épanche avec le plus de passion. Peut-être cet intense et élémentaire



Fig. 20. — Buste de Zabdabdi trouvé à Damas, vers 100 après J.-C.,.

¹ On les comparera à ceux des sculptures « parthes » de Bours (voir les ouvrages cités à la note précédente). Il ne s'agit pas seulement de l'art parthe tel qu'il apparaît dans les sculptures de Bours, mais bien de celui que révèlent par exemple les monnaies des Arsac-

ides aux yeux énormes et expressifs, leur style linéaire. Voir aussi les sculptures phrygiennes du II^e siècle. RICHOWALD, *Jahrbuch des archäologischen Instituts*, 34, 1919, p. 77 ss.

sentiment de la vie était-il encore nourri par un désir religieux de rendre au défunt dans une image fascinante un peu de l'existence qu'il venait de perdre.

Enfin, et c'est un fait essentiel, les caractères que l'on vient de voir sont inseparables de la conception générale que les Palmyréniens avaient de la sculpture. Jamais ils n'ont vu en elle un art ayant sa fin en lui-même comme nous le concevons en Occident. Ils l'ont uniquement pratiquée comme un art décoratif destiné à orner les parois de leurs monuments. Tous les reliefs que nous possédons sont donc arrachés à un cadre qui leur est indispensable, et que l'on oublie trop souvent quand on parcourt des yeux, dans une galerie de l'Europe, le triste atterrissement de ces figures privées de leur raison d'être.

Les facteurs de la représentation chez un « primitif » palmyrénien, sont donc un esprit essentiellement analytique, une recherche uniquement dirigée vers l'expression de la vie intérieure, expression d'autant plus libre et saine qu'elle n'est distraite par aucun goût des formes, un asservissement rigoureux à la figuration frontale, enfin, une étroite subordination à l'architecture. Ces quatre caractères sont particulièrement sensibles dans les reliefs qui remontent, comme le nôtre, à une époque où le style local n'avait pas encore été contaminé par l'art de l'Occident, le fait sur de tout autres principes. Il est à peine besoin de rappeler que ce sont aussi les caractères de l'art byzantin, dont le buste de Zabdinol nous offre, dès les environs de l'an 400, le plus frappant présage que l'on puisse concevoir.

2. *Les statues de Kasi el-abud* (pl. I et fig. 4). — M. Ingholt a découvert en 1928 dans la vallée des tombeaux, parmi les ruines d'un mausolée que les Arabes nomment Kasi el-abud, *le château blanc*, les deux statues mutilées que nous reproduisons¹. On ne sait à laquelle appartiennent les deux pieds, trouvés en même temps. Les dos ne sont qu'ébauches, et devaient être tournés contre la paroi. Le costume, orné de broderies que le sculpteur a minutieusement reproduites (fig. 21), est parthie, et se compose d'un pantalon de jambières échancrées l'avant et montées derrière (fig. 22), d'une blouse courte et d'un manteau. Un poignard à fourreau lola pend sur chaque cuisse,

¹ Ingholt, *Revue*, 9, 1928, p. 166 et pl. XXIX, 1. M. Ingholt n'a pu malheureusement parvenir à communiquer ici ces statues,

dont l'art n'a pas su tirer pour l'histoire du costume que pour elle la sculpture.

Sous le sein gauche, le contour d'attributs mâles permet de reconnaître encore la cruche à libations et la boîte à encens, ces objets étaient tenus dans la main gauche, d'une façon que j'ai décrite ailleurs ¹, et qui caractérise le moment où le prêtre procède de la main droite à l'offrande de

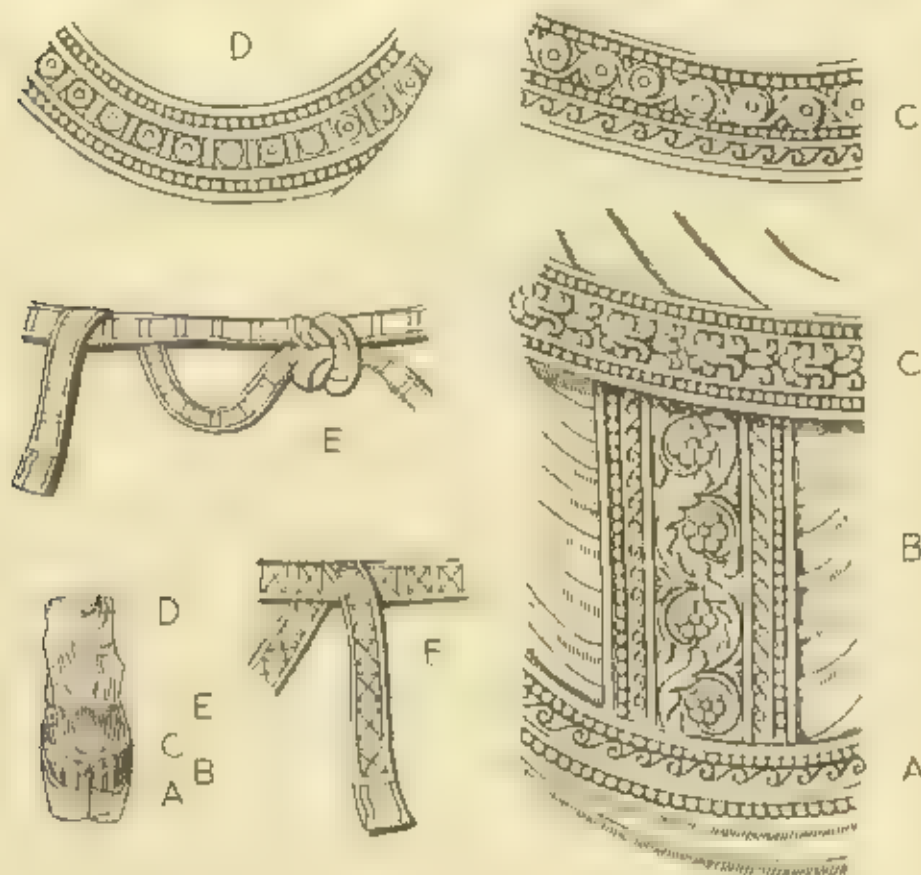


FIG. 21. — Galons des toises de Kne el-ahind (100-150 après J.-C.).

l'encens. Ce détail nous renseigne sur la qualité des personnages et sur leur attitude : chacun devant se tenir à côté d'un pyrée sur lequel il sacrifiait. Un fragment de tête coiffée du mortier, découvert dans le même tombeau, semble donc très bien convenir à l'un d'eux.

Comme l'a montré M. Ungewalt, le costume que portent les deux statues des

¹ *Syria*, XV, 1034, p. 157.

paraît à Palmyre vers 150 après J.-C., de même que la convention par laquelle les plis sont disposés en L, comme autant de colliers. Si l'on cherche un vêtement et une convention analogues parmi les monuments datés, on les trouvera sur le relief de Malko, fils de Tishanush, fils de Hannabalê, conservé à Copenhague et daté de 148⁽⁶⁾.

Les torses de Kasr el-abiad bien que taillés en ronde-bosse suivent la même tradition que le buste de Zabdibol. Le sculpteur, en effet, n'a manifestement pas choisi ce procédé pour y trouver plus de liberté, car ses statues ne sont que des reliefs projetés en avant du mur, sans doute pour donner par leur



Fig. 22. — Torse
de Kasr el-abiad.
A. de 1 m.

sauve plus de splendeur au décor. Ici également, la masse du prisme de pierre s'impose au regard avant les formes humaines qui y sont indiquées. Cette impression est encore plus forte du fait que les deux prêtres, presque identiques, se tiennent parfaitement droits, et que cette symétrie se poursuit dans l'arrangement de leurs habits : on les plis sont exactement disposés dans l'axe du bras ou de la jambe. Tout trait individuel ou accidentel est exclu, et le groupement même des images, de quelque façon qu'on se le figure dans un ensemble malheureusement inconnu, était dépourvu de fantaisie. C'est d'un de ces alignements, fréquents dans les reliefs de Palmyre, et de ces séries illimitées de prêtres identiques regardant droit devant eux et jetant l'encens dans la flamme sans regarder ce qu'ils font. La tradition d'une sculpture analytique et abstraite, rigoureusement consciente de son rôle de motif,

n'est donc pas fautive. Il est vrai que les statues de Kasr el-abiad atteignent plus facilement notre sensibilité que ne fait le buste de Zabdibol. Elles n'ont pas d'incohérences majeures — si peu que ce soit, on croit sentir la forme du corps sous le vêtement — les plis de la tunique, leur chute sur la ceinture, ont un peu de la mollesse du tissu — le manteau est jeté sur l'épaule d'une façon plausible. Il est clair que le sculpteur a voulu, cette fois, traduire certains agréments que son œil avait perçus, et qu'il était en outre servi par une main accomplie. C'est qu'il s, qu'il n'est pas déraisonnable l'attribuer à l'influence de l'Occi-

⁽⁶⁾ Thomsen, *Studier over palmyrensk Skulptur*, p. 31 et, et pl. III, 4. Voir notamment les plis de la tunique sur le ventre.

dant, temperent la rigidité du morceau sans nuire toutefois à cette impression de mesure et de concentration que donnent les œuvres archaïques, et c'est en partie grâce à elles que ces deux lorses, ou règnent d'une manière si sensible la volonté de l'artiste et son parti d'enfoncer les formes, semblent à Palmyre le meilleur produit du style ancien ⁽¹⁾.

3. *La représentation frontale.* — Les deux prêtres sont figurés de face, conformément à la stricte tradition palmyrénienne, sur l'origine et les rapports de laquelle je voudrais dire encore un mot.

La représentation frontale précède la vue de profil chez les enfants et chez les primitifs. Dans les arts du bassin de la Méditerranée et de l'Asie antérieure (ou l'on s'en remet à la statuaire d'établir, quand il le faut, un rapport direct entre le spectateur et l'image ⁽²⁾), le relief et la peinture ont un caractère essentiellement narratif, et semblent avoir abandonné très tôt ce parti, qui nuit gravement au sens historique dès que la scène devient un peu compliquée ⁽³⁾. Il n'en est pas de même dans l'art dont la sculpture palmyrénienne est un rameau, et dont l'art byzantin marque le triomphe en Occident, Ici le besoin d'un lien intime entre le spectateur et l'image paraît avoir été si impérieux, que la figure de face est exclusivement employée même dans les images planes. Un coup d'œil jeté sur les reliefs du temple de Bel suffit à montrer que l'artiste ne se préoccupe que très peu du sens historique. Sa représentation est toute analytique et symbolique. D'une part, il semble s'intéresser surtout à chacun de ses personnages en soi, et le représente sous sa forme la plus évidente ⁽⁴⁾; d'autre part, l'œuvre d'art, à ses yeux, n'a pas son objet en elle

(1) Aucune sculpture ne ressemble davantage, par son esprit, aux statues de Ksar et-ahud que l'image des deux Sapor (383-388) dans leur grotte de Taq i Bostan (Henssler, *Am Tor von Asien*, pl. XXXII) : même vue de face, même symétrie dans l'ordonnance des plis, même indifférence au rapport des vêtements avec l'articulation du corps, même indifférence au rapport des figures entre elles. La forme individuelle des plis, sur aux statues, ne rappelle pas seulement certains vêtements sassanides, mais encore les curieux plis de stuc fixés sur la surface plane du grand

Bouddha de Bamyan : GORDON et DALRYMPLE, *Antiq. bouddhiques de Bamyan*, p. 12.

(2) RUDENWALD, *Bonner Jahrbücher*, 1873, 1879, p. 234, *Oriental*, 7, 1934, p. 293.

(3) On s'en rendra compte en regardant le relief du combat contre l'anguipède, *Syria*, XV, 1934, p. 185 s., 184.

(4) Ce désir de saisir pleinement la personnalité de l'individu dans son image est bien illustré par une particularité dont je dois la connaissance à M. CHAVAN : c'est le fait que l'iconographie chrétienne réserve le profil à la figure de Judas, comme si elle ne redoutait

même, mais reste déterminée par sa fonction décorative. Aussi n'éprouve-t-il pas le besoin d'échanger la face contre le profil, comme y ont été amenés les sculpteurs égyptiens, sumériens et grecs.

Cette disposition a pour corollaire, chez les peuples où elle se rencontre, l'absence de la sculpture en rond-bosse, qui perd sa raison d'être dans un art où l'image plane parle directement ⁽¹⁾. Aussi — pour choisir un exemple local — tous les sanctuaires rustiques fouillés en Palmyre ne par M. Schlumberger ne sont-ils ornés que de reliefs appliqués au fond de la *cella* ⁽²⁾. Peut-être en était-il autrement dans les principaux temples de Palmyre, où l'influence occidentale avait sans doute entraîné l'usage des statues de culte ⁽³⁾. Mais ces statues semblent avoir été de bronze, et importées ⁽⁴⁾, car ce ne sont pas celles qui se dressaient sur les innombrables consoles des colonnades. Quant aux statues de pierre, faites sur place, il n'en existe pour ainsi dire pas ⁽⁵⁾, et c'est de Kuse el-abiaï, qui proprement ne sont pas des statues, ne font que confirmer cette règle.

Le point de la vue de face, qui devait peser l'un peu plus si décisif sur le développement artistique de l'Occident, passe généralement aujourd'hui pour remonter aux Parthes ⁽⁶⁾. S'il est vrai que l'art officiel de la monarchie arsacide ait préféré le profil dans la plupart des cas, le fait qu'il ne l'a pas préféré toujours est doublement significatif. Aussi l'image frontale du roi sur quelques monnaies frappées entre 100 et 50 avant notre ère ⁽⁷⁾ prouve-t-elle infaillible-

ment offrir en pleine vue le visage idéologique du traitre. La même idée fait représenter de face les personnes apotropaïques (Dées, la déesse nue, Méduse), même dans les arts où le profil est de règle.

(1) Rosenwald, *loc. cit.* De là la platitude des statues tardives. C'est certainement ainsi que s'explique la platitude de la tête de bronze récemment découverte à Philippes : LAPAUS, *Bulletin de correspondance hellénique*, 55, 1932, p. 360 n.

(2) SCHLUMBERGER, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1935, p. 234 ; *Archaeologisch-Anzeiger*, 1935, p. 203 s.

(3) La *cella* du temple du 551 est certainement aménagée pour recevoir des statues de culte, et l'on a retrouvé dans une cavitation de la cour le pied d'une statue colossale de

bronze, qui peut avoir été celle d'un dieu.

(4) C'est ce qui ressort du tarif de Palmyre, *cf. Sem.*, 5, 3913, ligne 129 s. : *quod affinet ad aereas (imagines, statuas, decretum est ut sustineretur langum aea, etc.*

(5) On a trouvé à Palmyre une statue de marbre, importée, et une statue de calcaire, certainement faite sur place, mais de type occidental.

(6) Outre les ouvrages que j'ai cités (*Syria*, XV, 1934, p. 165 s. ; voir ROSENWALD, *Yale Classical Studies*, 5, 1935, p. 235 s. ; NORDEN, *Berytus*, 9, 1930, p. 1 s. ; NORDEN, *Archaeological History of Iran*, p. 87.

British Museum et alia que, P. n. h., pl. XII, 4-11. C'est la première fois, semble-t-il, que l'image d'un monarque apparaît de face sur une monnaie grecque.

ment que les artistes de Séleucie tendaient alors à cette représentation, qui donne complètement l'air populaire parthe dès le moment où il nous est connu quelques décades plus tard.¹ À défaut de documents plus anciens, l'on peut admettre que les graveurs en monnaies n'ont probablement cédé qu'à une tradition populaire plus ancienne qu'eux, et peut-être aussi faut-il attribuer une influence parthe l'apparition de la vue de face dans la sculpture de l'Inde au milieu du III^e siècle avant J.-C.² Mais tout cela ne nous conduit pas très haut. À vrai dire, M. Hrosvitzoff³ a rapproché le goût qu'avaient les Parthes pour la vue frontale du goût analogue que manifestent les Sarmates dans la Russie du Sud dès le III^e siècle avant notre ère, et on conclut que ces deux peuples trans-mises rarement hérité cette disposition de leurs ancêtres communs, les nomades de l'Asie centrale. Les documents font malheureusement défaut pour faire de cette intéressante conjecture une certitude, et l'on peut se demander si le phénomène est assez particulier pour qu'il faille nécessairement et toujours lui supposer une source unique.

Les matériaux qui permettront de résoudre le problème en question sont en ore loin d'être rassemblés, classés et datés. M. Hrosvitzoff a réuni les exemples parthes et sarmates, ceux de la Thrace et de l'Asie-Mineure devront entrer en ligne de compte également, et je reproduis ici le croquis d'un relief du dieu Heron en cavalier (fig. 23)⁴, dédié le 28 septembre 67 av. J.-C. à la

(1) Par les graffiti d'Assour, ASSUR, *Die Partherzeit Assur*, p. 100) et du Houra. Les fragments de Séleucie, dont aucune photographie ne malheureusement été publiée jusqu'ici, adoptent invariablement, semble-t-il, la vue de trois quarts (HARRIS, *Archaeological History of Iran*, p. 70 s.), qui n'a qu'une variété de la vue frontale. Elles datent du III^e siècle de notre ère.

(2) ROSENWALD, *Gnomon*, 7, 1931, p. 392 s.

(3) HROSVITZOFF, *Yale Classical Studies*, 5, 1935, p. 240. — J'hésite à partager l'opinion de l'auteur sur un très ancien emprunt de la vue frontale aux peuples montagnards de la haute Mésopotamie, lesquels employaient très bien aussi le profil. L'objection faite à bon droit (*ibid.*, p. 238) à M. HARRIS, qui regarde la vue frontale comme empruntée aux Grecs

— de Bactriane ou d'ailleurs — vaut ici également. « If that were so, the Palmyrene and Dura-actia would use front view and profile promiscuously ».

(4) LEBEAU, *Annales du Service des antiquités de l'Égypte*, 20, 1920, p. 237 s., pl. I et II. — Les peintures et reliefs égyptiens d'époque romaine, où est appliquée la vue de face, ne sont pas encore classés chronologiquement. M. HROSVITZOFF en attribue quelques-uns au II^e siècle : *Aegyptus*, 12, 1933, p. 503. Il serait très important que l'on parvint à dater ces monuments comme tous les reliefs de la Thrace et de l'Asie-Mineure où la même tendance se fait jour. En Syrie également, toute la sculpture hellénistique, où le profil est pratiquement absent (DONNER, *Museo de Soueida*), demande encore à être datée.

sante de Ptolemee VIII, qui montre — car il n'est pas seul en son genre — que des tendances analogues se faisaient jour dès cette époque en Égypte — le torse et le visage sont vus de face, ainsi que la tête du cheval, comme ils le sont chez nos cavaliers palmyréniens¹. D'autre part, M. Rodenwaldt a fait observer



FIG. 23. — Le dieu Hieron en cavalier, d'après un relief égyptien de 67 av. J. C.

que le goût de l'image frontale se manifestait à Rome même, dans l'art officiel du temps de Marc-Aurèle, et qu'il s'agissait là d'une apparition spontanée, ou d'une influence orientale n'avait de part². Tout se passe, en réalité, comme si l'art grec seul avait montré, à cette époque, une répulsion décisive à la transformation de la vue frontale en un principe de composition, comme s'il s'était trouvé seul au milieu de peuples naturellement hostiles à cette représentation qui rappelle celle des enfants, et qui lui semblait engendrer la confusion des qu'on l'appliquait à une scène historique. Si cette tendance populaire a envahi peu à peu le bassin méditerranéen, elle n'a pu le faire qu'au fur et à mesure que déclinaient l'esprit grec, sa conception essentiellement dramatique de l'art, et ses exigences impérieuses dans l'expression des rapports de causalité.

1. *Reliefs du triclinium de Mappa*. — Le petit musée de Bialloë dont a la générosité de M. Michel Aloaf un relief palmyrénien (pl. V), achete jadis d'un collectionneur d'Alep. On y voit de six pages richement velas. Le premier parti en chiton à tête de gazelle, que nous reproduisons en détail pour sa beauté, et dont il obtient sans doute l'origine avec l'index, comme fait un autre échantillon sur un relief du Louvre³, pour laisser jaillir le vin dans les coupes à la demande des convives. L'autre tient une couronne de banquet dans sa main gauche abaissée, la main droite, levée, était levée, mais j'ai pu la reconnaître, tenant aussi une couronne, sur un fragment trouvé dans le *triclinium* de

¹ L'attitude de Hieron et des cavaliers palmyréniens est exactement celle que l'on retrouve dans les sculptures du stupa de Harhai (Bacunovka, *Frühindische Plastik*, pl. XVII) et dans laquelle M. Rodenwaldt voit une influence iranienne : *Gnomon*, 7, 1931, p. 303. Cf. aussi les cavaliers du stupa de Satchi :

Stupa-wiki, *Asien und ihre Kunst*, p. 327.

² Rodenwaldt, *Bonner Jahrbücher*, 133, 1929, p. 232, *Gnomon*, 7, 1931, p. 294, Wasmann, *Jahrbuch des archäologischen Instituts*, 46, 1931, p. 106 s.

³ Isaacow, *Dgyptus*, 2, 1936, pl. XXXII, 4.

Maqqar. Cette restitution ne complète pas seulement le relief, elle nous informe de son origine précise.

Le *trichomon* de Maqqar. — H. A. M. Leight a donné une publication exhaustive, la plus complète récemment, comme le montre notre planche IV, de divers fragments que M. Amy a recueillis en déblayant le reste de l'hypogée ou le s'élevant. On voit que le lit central et celui de droite subsistent seuls, à faces respectives, et à Maqqar et à l'un de ses parents. Le lit de gauche fut défectif, M. Amy n'ayant trouvé que l'effigie qui y était élevée et qui ressemble en tous points à celle qui repose sur le lit de droite. Mais il est certain maintenant, vu la stricte concordance de l'origine, du style et des dimensions, que le relief de Baalbek n'est qu'un fragment du lit perdu. On peut même assurer que c'est le fragment de droite, car la composition de ces reliefs exige toujours que la jambe portante de chaque figure soit la plus voisine de l'axe du tableau *. On restituera donc à gauche les deux pages comme c'est le cas sous le lit de droite. L'abord la figure centrale du relief, qui devait représenter le défunt, et dont quelques vestiges sont encore visibles, puis deux autres pages, la jambe gauche portante. C'est derrière celui que détourne d'abord le au même tableau le jeune cruchère acquies jadis à Mep par M. Sarras, chez le même collectionneur, bien qu'il ressemble au relief de Baalbek par son style. Il ne semble plus y avoir le phos sur la façade du lit pour une figure portée sur la jambe droite. Peut-être le cruchère ornait-il le petit côté du même lit.

Dates de 220, les reliefs de Maqqar sont les plus agréables produits que l'on ait des ateliers palmyréniens du III^e siècle; ils montrent où pouvaient aller autrefois les artisans qui avaient reçu des lettres prolongées de l'Occident, et se prêtent à une utile comparaison avec les reliefs précédents.

Dès l'abord, les différences semblent prépondérantes. Alors que le sculpteur

* *Ibid.*, p. 62-76.

Voire relief sculpté sous le lit de droite. — *Ibid.*, pl. XXVII. L'adjectif, ordonné par le sculpteur, est celui du défunt, est figuré entre deux groupes symétriques de deux serviteurs. La même symétrie est observée dans les portraits du tableau des trois frères. — *Strzykowski, Orient oder Rom*, p. 30.

SYRIA. — XVIII.

Dans d'autres cas, où le défunt n'est pas représenté, on trouve d'autres ordonnances. M. Leight a publié un relief où sont alignés six serviteurs d'un seul côté, sans pareil, *op. cit.*, pl. XXXIV.

SYRIA. — Sur le relief de Baalbek, *op. cit.*, pl. XXXIV.

de Kase et Labad, malgré les procédés de la ronde-bosse, n'avait pas détaché ses figures du fût, les échansons de Magpat au contraire tiennent au mur mais ne font plus corps avec lui pour l'œil et semblent se mouvoir en avant de lui. Au lieu des alignements de personnages identiques qui offrent les reliefs du temple de Iké et auxquels appartenaient sans doute aussi les prêtres de Kase et Labad, le sculpteur a tenté d'introduire dans la longue série des pages une certaine souplesse, il a varié leurs attributs, leurs coiffures, et même, dans les limites d'une exacte symétrie, leur aplomb. Les plis du vêtement, figures jusqu'à d'une manière théorique, sont maintenant plus liés aux formes du corps, de là cette insistance maladive à souligner le hanchement, à marquer sous la tunique la pointe des seins. Le visage cherche à plaire par sa forme, par un certain goût des nuances des demi-teintes qui est surtout sensible dans le traitement des yeux, et qui devait trouver son complément dans l'application de couleurs. Enfin la représentation est moins strictement frontale, les regards sont légèrement déviés vers le côté.

Mais il importe de ne pas exagérer ces convergences, qui n'atteignent guère, par chaque figure prise individuellement, la liberté de latitude n'est probablement due qu'au type, et le sculpteur semblait n'en avoir eu qu'un, et l'avoir adapté aux attributs divers que portent les serviteurs. Quant à l'expression du visage, il est vrai qu'elle est libérée de tout archaïsme, mais la vie qui se réveille si vivement des œuvres plus anciennes a disparu. D'autre part, la composition n'a pas changé depuis le temps d'apollon des reliefs du temple, l'artiste ne connaît toujours que l'alignement de figures isolées, et même la jolie scène du départ pour la chasse exige un coup d'œil attentif si l'on veut comprendre qu'il s'agit d'un seigneur entre ses domestiques, un seul plan, une seule attitude, une seule expression obscurcissent toute hiérarchie pour laquelle le sculpteur s'est remis à d'autres détails de costume. La règle de la vue frontale contribue d'ailleurs à cette confusion, car elle subsiste malgré la tunique vue de trois quarts, qui atteste plutôt le poids de la tradition que la liberté de celui qui l'enfreint.

En d'autres termes, les principaux caractères de la sculpture palmyrénienne n'ont pas changé. Les sculpteurs palmyréniens ont tenté de s'approprier les principes de la représentation grecque, mais les bases psychologiques de cette représentation leur ont fait défaut, et la preuve en est sans

doute dans le fait que les meilleurs parallèles que l'on puisse citer à des reliefs comme ceux de Maqai¹⁹ sont fournis par la sculpture du Gandhara²⁰ par les fresques du Turkestan chinois et peut-être par celles du Sersian. C'est le même type de sensibilité, le même goût pour l'immobilité, pour le repliement sur soi, pour une sorte de grâce inanimée, le même attachement au rôle décoratif de la sculpture. Nous avons reproduit (fig. 3) une fresque de Kyzil où des seigneurs « tochariens » sont alignés selon les mêmes règles, et avec le même sentiment si étranger à l'art classique. Ces rapports lointains ne sont pas fortuits, ils attestent une profonde communauté de tendances, et nous orientent vers le domaine dont Palmyre, à la veille de la floraison byzantine, apparaît clairement comme un avant-poste dans sa résistance à la sensibilité occidentale.

5. *L'attelage déployé*. — Le détail reproduit par notre figure 24 est emprunté à un relief découvert par M. Schlumberger dans le petit temple rustique de Khirbet Aboudouhour, au Nord-Ouest de Palmyre²¹. On y voit un dieu cuirassé, debout dans un bige de guépards, dont le véhicule et l'attelage sont faits pour surprendre des yeux accoutumés aux règles banales de notre représentation. Le char est vu de face; les roues, sortis des deux plans parallèles où les fixe une nécessité sans poésie, semblent avoir pivote pour se mettre toutes deux dans le plan de leur essieu et offrir une orbe pleine aux regards du spectateur; enfin les guépards, vus de profil, se tournent le dos dans une position symétrique. Les têtes de ces animaux sont brisées, mais — bien que les vestiges qu'elles ont



FIG. 24. — Dieu dans un bige de guépards (Khirbet Aboudouhour 202 après J.-C.).

¹⁹ CHANOT, *Chor. L'encyclopédie de Palmyre*, pl. XX. — *Revue Byzantine* 2, 1935, p. 60 s. — un relief du Languis. HASSAN, *Bulletin des sciences de l'Iran* 4, 1934, p. 149, et un fragment que j'ai publié naguère *Syria* XIV, 1933, p. 379.

²⁰ Par exemple le relief de Palmyre. HASSAN, *Musées de l'Iran*, 28, 1935, p. 34.

²¹ SCHLUMBERGER, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1935, p. 251. — *Revue grecque d'archéologie*, 1935, p. 517, fig. 12.

laissées sur le fond n'autorisent par conséquent aucune conclusion — il me paraît certain qu'elles faisaient faire au spectateur pour le regarder des deux yeux, comme le font les têtes de tous les animaux dans les reliefs palmyréniens à représentation frontale⁽¹⁾.

Diverses applications de ce thème chimérique ont just d'une grande vogue dans les derniers siècles de l'art païen. M. Herzfeld en a cité naguère



Fig. 25. Coupe de Klimova (Érythrée)

quelques exemples⁽²⁾, en limitant du reste ses recherches au monde iranien. Le plus ancien monument de sa série, d'ailleurs difficile à dater, remonterait « au III^e siècle » : c'est un cachet sassanide où la Lune apparaît sur un char flanqué de bœufs cabrés. D'autres cachets plus tardifs⁽³⁾, ainsi que la célèbre coupe de Klimova⁽⁴⁾ (fig. 25) et diverses étoffes byzantines imitées de modèles perses⁽⁵⁾ (fig. 26 et pl. VI, 8), attestent la vogue de ce thème en Iran. Les exemples occidentaux que nous ajoutons à cette série

ne l'augmentent pas excessivement, si on ne compte pas plusieurs qui sont exactement datés, et parfois sensiblement plus anciens.

⁽¹⁾ Par exemple, le lion figuré sur le même relief, et dont les deux oreilles ont laissé leurs traces au fond. De même, la tête du cheval de Manqal Inanour, Herzfeld, 2, 1936, p. 63.

⁽²⁾ Herzfeld, *Jahrbuch der preussischen Kunstmuseen*, 41, 1926, p. 103 s. (*Der Typus des Sonnen- und Mondwagens in der sassanidischen Kunst*, *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, 2, 1930, p. 128 s.). — C'est dans le dernier de ces travaux qu'est publié le sceau attribué au III^e siècle.

⁽³⁾ Il faut y joindre maintenant un intéressant cachet sassanide du musée de Munich, publié par Mlle Roca. *Revue des études anciennes*, 37, 1935, p. 294, fig. 6.

⁽⁴⁾ Smirnov, *Argentaria orientalis*, pl. CXVI, n° 306. Orbelli et Tarver, *Orfèvrerie sassanide*, pl. XIX.

⁽⁵⁾ Tissu de Cluny ou de la Chapelle.

Falaz, *Geschichte der Seidenweberei*, fig. 87, Pinner et Tolk, *Art byzantine*, p. 187 a; *Atlas de Münsterbilsen*, Falaz, loc. cit., fig. 74.

⁽⁶⁾ Voir les monuments les plus anciens aux notes suivantes. Vers la fin du III^e siècle, sans doute, le type se répand dans tous les domaines. En voici quelques exemples. Mosaïque Albani, IV^e siècle (S. Reinach, *Repertoire des peintures*, p. 290, 2, sur la date, Humana, *Festschrift Schlosser*, p. 53 s.), peintures du cimetière de Trason, à Saint-Saturain (Reinach, p. 246, 2), mosaïque du palais Maxima à Constantinople (mosaïque de la synagogue de Tarent en Palestine, IV^e siècle (S. Reinach, *Synagogue of Beth Alpha*, p. 54, fig. 49); disque d'or avec quadriga triomphale, IV^e siècle (Watkins, *Catalogue of the Jewellery in the British Museum*, 3007), nombreuses intailles avec le quadriga de Sol,

apparaît sur la monnaie impériale de Rome (pl. VI, 9) sous Probus (276-282¹⁴), donc peu d'années après avoir été sculpté sur notre relief (263). Mais il figure dès le règne de Gordien III (238-244) sur la monnaie de Tralles⁽¹⁵⁾, et, chose curieuse, dès celui de Septime-Sévère (193-211) sur une rare monnaie de Madéba⁽¹⁶⁾ (fig. 27). Ce dernier exemple, d'autant plus caractéristique que l'on ne saurait en attribuer l'invention à cette bourgade de Transjordanie, montre que le type est antérieur aux Sassanides.



FIG. 27. — Monnaies de Madéba en Transjordanie.

Mais quelle en est l'origine ? L'art grec a connu de tels

motifs, mais ils y constituent des archaïsmes, dont les exemples les plus récents remontent jusqu'au IV^e siècle avant J.-C. —

nous en publions deux, une bague de l'antiquité¹⁷ (pl. VI, 7) et un cratère



FIG. 28. — Vase de Münsterhilsen (Bruxelles), d'après Herzfeld.

dont certains peuvent remonter au III^e siècle (WALTERS, *Catalogue of the Gems in the British Museum*, 1603; FOSSIER, *Catalogue of the Gems, Thorvaldsen Museum*, 1803 b; 1686, etc.), médaillon de tapisserie d'Achmida, attribué au IV^e ou au V^e siècle, avec Bacchus et Ariane dans un bûche de canotiers (KNOX, *Catalogue of Textiles from Burial Grounds in Egypt*, 1, pl. XIII, n° 46), verre doré du IV^e siècle (?) représentant un nuage (KISS, *Das Glas im Altertum*, p. 851 s., 873, fig. 359); un aigle (SALLO-POTTIER, s. V. *Cirrus*, fig. 1536), mosaïque de la synagogue de Beth Alpha, VI^e siècle (SUKKAS, op. cit., p. 35, pl. X et frontispice); fresques du Turkestan chinois : Kyell, VII^e siècle (La COQ, *Bildertafeln zur Kunstgeschichte Mittelasiens*, fig. 222), Qumtura et Karish Siman, VIII^e siècle (ibid., fig. 223, 220). Survivance du motif au moyen âge : relief de Venise avec l'ascension d'Alexandre, vers le XI^e siècle (photo. Ali-

nari 20697); coupe cloisonnée d'Innsbruck, XII^e siècle (van HONCKEN, *Amulet*, p. 120 s.); ces deux derniers monuments discutés par JANSEN, *Jahrbuch der preussischen Kunstsammlungen*, 41, 1920, p. 120 s.

¹⁴ MARTINOT et STOKMAN, *Roman Imperial Coinage*, II, 2, pl. V, 4, etc. Dès le règne d'Aurélien le même type, mais sans lion, était apparu sur une rare monnaie, frappée par l'atelier de Sardique, à ce qu'il semble : ibid., p. 274, n° 78.

¹⁵ *British Museum Catalogue, Lydia*, pl. XXXVII, 8; MACHONIAN, *Catalogue of the Hesperian Collection*, 2, pl. LVI.

¹⁶ DUCLOMOT, *Revue numismatique*, 1910, p. 532. Le dieu est identifié au Soleil par les lettres HΛC.

¹⁷ FORTWANGEN, *Antike Gemmen*, pl. I, 47. Je reproduis un monnaie de cette pièce que je dois à l'amabilité du musée de l'Ermilage.

à figures rouges (fig. 28) ¹ et sont donc séparés par cinq siècles au moins de la monnaie de Maseba, ce qui rend toute thèse improbable. En réalité, le char à attelage déployé ne présente qu'un cas particulier de représentation analytique — de la son succés dans les arts où ce principe est prépondérant. Les éléments du sujet y sont dissociés pour être vus sous leur forme la plus typique, sans regard à leur position dans la nature, et il e serait une grave



FIG. 28. — D'un cratère à figures rouges.

relief égyptien ² dont l'auteur a jugé ne pouvoir être compris qu'en figurant à la fois la partie visible et la partie cachée. Le chargement d'un char. Tel est

erreur de croire que ce mode d'expression parût aussi obscur aux peuples qui l'employaient qu'il ne le parût quelquefois à nous. À leurs yeux, il exprimait seul la réalité, et il suffit de lire les pages où Platon lui donne la préférence, comme étant le seul véritable ³, pour saisir à quel point notre propre type de représentation, uniquement fondé sur la sensibilité, nous est particulier ⁴. Je reproduis ici (fig. 29) un

¹ S. Reinach, *Répertoire des vases grecs* 1, p. 368, 3. Notre dessin est emprunté à *Les Jeux*, 1, p. 17, fig. 269. M. Weilermann veut bien me dire qu'il attribuerait ce cratère à la seconde moitié du IV^e siècle. Voir aussi le cratère de Ruvo, Reinach, p. 475 1, Jatta, *Iapygia*, 3, 1932, p. 263, fig. 44 — Il semble bien que les peintres de vases, dans les cas de ce genre, se soient représenté le char au moment où il tournait, mais le type ainsi créé ne s'en rapproche pas moins, dans sa forte stylisation, des types tardifs que nous étudions.

² PLATON (*Sophist.*, 235-236) distingue dans l'art de reproduire les objets, ou mimétiques, deux modes distincts. Le premier, ou leustique, copie les objets en conservant à leurs parties les formes et les proportions qui leur appartiennent : c'est le mode représentatif. Le second, ou phantastique, imite les objets

en leur donnant seulement les apparences que perçoivent nos sens, et admet notamment les raccourcis qui obscurcissent la vérité : c'est le mode illusoire. PLATON prend clairement parti pour le premier (cf. *Republ.*, 598 et suiv.), le second semble particulier aux peuples qui en ont reçu l'héritage de l'art grec classique. Voir sur ce sujet les études pénétrantes de M. Heinrich Schaefer, notamment *Die ägyptische Kunst* (3^e éd., Leipzig, 1930), p. 84, 249 s., 339.

³ On lira dans le livre cité à la note précédente, p. 92, comment un Égyptien de condition aisée reprochait à l'artiste qui venait de le peindre de trois quarts, de lui avoir fait une moustache inégale à droite et à gauche. L'expression de nos sensations visuelles ne représente pas pour tout le monde la « réalité ».

⁴ Schaefer, *op. cit.*, p. 116, fig. 32.

aussi le sort subi par nos guépards, et par les deux roues, que le sculpteur a traitées exactement comme un de ses préloesseurs avait traitée, quelque cent cinquante ans plus tôt, les oreilles de Zandibôl (fig. 20)⁽¹⁾. Il n'y a donc aucune raison de voir dans ce thème autre chose que la stricte application des principes qui caractérisent l'art indigène de la Syrie tel que nous l'avons analysé à Palmyre. Et comme le char à attelage déployé était en vogue dans l'art sassanide, comme d'autre part l'art iranien, dès l'époque des Arsacides, semble avoir plutôt fourni qu'emprunté ses éléments à la Syrie, il paraît probable que l'art syrien a reçu le thème en question des Parthes. Je serais porté d'ailleurs à mettre au compte de cette même origine le caractère symbolique, la symétrie quasi héraldique de cette image, qui rappelle d'une manière frappante certaines images du répertoire sassanide, par exemple celle de l'actel flanqué de deux servants, qui orne tant de monnaies⁽²⁾, ou celle du monarque assis de face (fig. 8.), qui fut popularisée par la peinture, la sculpture, le tissage et l'orfèvrerie⁽³⁾. Le sujet est transformé en symbole abstrait, comme s'il voulait se rapprocher de ces figures quasi géométriques dont les Perses aimaient justement à orner leurs sceaux, et cette tendance intuite de l'artiste répond sans doute à l'attitude essentiellement métaphysique de toute la pensée iranienne⁽⁴⁾.



FIG. 20. — Âne portant un chargement : représentation déployée (relief égyptien, d'après Schaefer).

(1) Un cas analogue est fourni par les nombreuses intailles qui représentent des divinités du type d'Artémis d'Éphèse ou de Jupiter Héliopolitain : les animaux y sont figurés sous leur aspect le plus caractéristique, qui est le profil. — De même les artistes égyptiens figuraient-ils de profil dans les peintures et reliefs, les deux statues qui flanquaient de face la porte des anneaux égyptiens. — SCHAEFER, *op. cit.*, p. 325, fig. 102.

(2) SARRIS, *Kunst des alten Persien*, pl. CXLIII.

(3) TISSOT d'APLON, PEINON et TILLET, *Art byzantin*, 2, pl. LVI. Fresque de Dokhtar (Noshirwân Gandhârâ) GODARD et HACKER, *Antiquités bouddhiques de Bamian*, p. 118.

Triomphe indien de Sapor I^{er} sur le relief de Chapour : HENZDLO, *Revue des arts asiatiques*, 3, 1938, pl. XL. Coupes d'argent SMIRNOV, *Argentaria orientalis*, pl. XVI et XXIV, (GABALI et TAKVA, *Orfèvrerie sassanide*, pl. XIII coupe de Strelka, gouv. de Perm, trouvée en 1927); et. pl. XVIII; voir également les manifestement symétriques des planches XX (forteresse) et XXXII (coupe de banquet près d'un arbre). — La glyptique sassanide témoigne du même goût pour l'arrangement symétrique, ou même pour la disposition des éléments autour d'un axe.

(4) HENZDLO, *Archaeological History of Iran*, p. 17 s. 79.

Pour montrer combien ce genre de représentation était dans l'air à l'époque qui nous intéresse, je citerai encore une monnaie (pl. VI, 10) frappée en 220 à Cébrya de Phrygie. On y voit la *kybele* *postique* de cette ville assise dans une sorte de fauteuil roulant (Imhof-Blumer) et prise que les deux lions qui flanquent la déesse traînent son fauteuil malgré la bizarrerie de l'image, bizarrerie qui souligne encore la vue d'un royal *kybele* ne véhiculé sur une autre pièce (pl. VI, 11) et cette opinion paraît bien être confirmée dans une certaine mesure par la représentation tout à fait analogue du quadrige de Sol sur le tissu byzantin de Munsterbalsen (fig. 26) ¹. — Quant aux roues, leur présentation semblera peut-être moins étrange sur les monuments que nous avons eues lorsque l'on considérera la façon dont les artistes byzantins ont parfois jugé utile de les figurer dans l'attelage d'un char vu de profil. Une boîte d'ivoire d'époque byzantine (fig. 30), d'origine égyptienne, et un médaillon d'or romain (pl. VI, 6), en montrant une *kybele* l'attelage tenant à représenter les deux roues, en a lancé une en avant de l'attelage.

Les monuments du char d'attelage de proie constituaient, lorsque les roues y sont représentées d'une façon symétrique, une classe fermée dont la communauté d'origine se sentait insaisissable. Il n'en est pas nécessairement de même pour les images de chars plus simples où l'artiste, tout en dépeignant l'attelage, a négligé de figurer les roues. Ce dernier thème existe dans l'art grec archaïque en même temps qu'on voit l'attelage est vu de face avec les chevaux en raccourci mais il disparaît à l'époque classique. Sa réapparition

¹ British Museum Catalogue, Phrygia, pl. XVII, 7, et pl. XVIII, 9. — Imhof-Blumer, *Nomismata*, 8, 1913, pl. II, 11 et 12. — Sur la déesse L. ROBERT, *Villes d'Asie Mineure*, p. 217.

² Plus haut, p. 44, note 5.

³ PRIGER et TRUB, *Art byzantin*, 2, pl. CLVIII c. Voir aussi la stèle de Dorylée : NIKON, *Catalogue des sculptures, Musées ottomans*, 3, p. 54 n., n° 841.

⁴ HANCKEN, *Handbuch der römischen Münzkunde*, pl. XXXI. — Un cylindre autrichien (van der Osten, *Ancient Oriental Seals in the Heugl Collection*, n° 41) figure un char qui a récemment été l'objet d'une explication analogue. HANCKEN, *Archiv für Oriental-*

forschung, 10, 1935-1936, p. 370.

⁵ Les images où le buste de Sol est flanqué de protomes de chevaux ont un caractère symbolique, et ne comptent pas les *phalères* d'Elle (British Museum Catalogue, *Jewellery*, 2108) et de Pessinonte (British Museum Catalogue, *Silver Plate*, 327) ; *phalères* campaniennes du L. Capoleius (n° 2. n° 3. n° 4. British Museum Quarterly, 2, 1928, p. 47; etc. — Il ne faut pas leur compte, non plus, des images où le char du soleil émerge des flots ou ne peut guère représenter du fait de simples protomes, et les gravures les ont alors mises de trois quarts : HANCKEN, *Monnaies de la république romaine*, 2, p. 353, 4.

tion, qui témoigne du retour graduel de l'art au principe analytique se produit en Orient, sous l'empire. Une monnaie d'Alexandrie frappée sous Domitien ⁽¹⁾ (en 96) montre un arc de triomphe sur lequel est un quadrigé nettement déployé. On croira peut-être que l'exiguïté du champ en est cause, mais d'autres exemples sont là pour montrer que les graveurs en monnaies savaient parfaitement représenter, même à très petite échelle, les chevaux en raccourci. Au reste la faveur de ce type ne lit que croître. Marc-Aurèle et Lucius Verus sont figurés dans un quadrigé déployé ⁽²⁾, de nouveau à Alexandrie (164-165), et sous Héliogabale la pierre noire d'Émèse apparaît dans un équipage semblable sur la monnaie de Jérusalem ⁽³⁾. La numismatique proprement romaine montre tout d'abord une tendance analogue à partir du règne de Philippe (244-249) ⁽⁴⁾, mais n'a toujours répugné à mettre franchement les chevaux dos à dos jusqu'au jour où elle a adopté tout d'une pièce, sous Aurélien et Probus, le type oriental.

Une autre catégorie d'attelages déployés est celle qui figure sur les monuments de l'Inde et du Gandhara. Le plus ancien exemplaire est sculpté sur la célèbre balustrade de Bodhi Gaya ⁽⁵⁾. M. Herzfeld, qui attribuait cette balus-

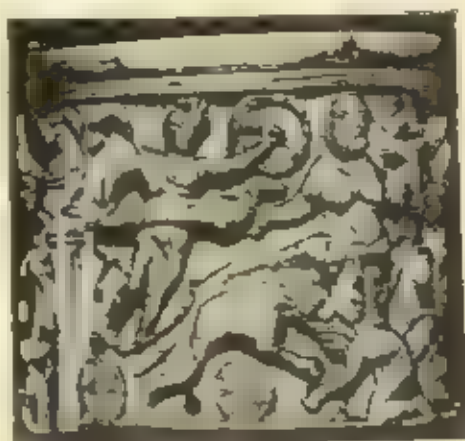


FIG. 30. — Ivoire byzantine, d'origine alexandrine.

⁽¹⁾ *British Museum Catalogue, Alexandria*, pl. XXIX, 342.

⁽²⁾ *Ibid.*, pl. XXVIII, 1389. — Voir aussi une terre cuite du musée de Berlin : Wessely, *Ägyptische Kunst im Museum der Terrakotten*, p. 27, n° 263 (char solaire, avec protomes à droite et à gauche).

⁽³⁾ *British Museum Catalogue, Palestine*, pl. X, 12 ss.

⁽⁴⁾ GREGG, *Medaglioni romani*, pl. CIX, 4, etc.

⁽⁵⁾ GOUMARAWANT, *Sculptures de Bodhi Gaya*, pl. LIII, 2. — Relief d'Elura. FÉLIX et

B. RIGGS, *The Temples of India*, p. 431 s., reproduit par HERZFELD, *Jahrbuch der preussischen Kunstsammlungen*, 44, 1920, p. 116. — Relief de Mathura : VOLZ, *Sculpture de Mathura*, pl. XXVIII a (vers 300 ?). — Monuments gandhariens : haut-relief FAUCHER, *Art gréco-bouddhique de Gandhara*, I, p. 307, fig. 83, palier, aujourd'hui au musée Guimet. HERZFELD, *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, 2, 1930, p. 130 s. ; enfin un beau groupe récemment découvert : RICHES, *Recherches archéologiques au col de Khair-Khushak*, pl. XIV.

trade au letaps I Aoker, et ne pouvait donc lui donner pour prototype les chars sassanides qu'il étudiait, a pensé qu'il y avait là un motif grec, emprunté soit à l'hellénisme pré-alexandrin, soit à l'art gréco-bactre. Mais dans le monde grec, l'attelage déployé est un motif archaïque, qui n'était certain ment plus vivant dans l'art hellénistique de la Bactriane, et dont la propagation vers l'Inde à l'époque archaïque reste mystérieuse. Or, le relief de Bodhi Gaya n'est plus attribué aujourd'hui qu'à la seconde moitié du 7^e siècle avant notre ère⁽¹⁾, et d'autre part, la monnaie de Machha montre que le motif était connu avant l'avènement des Sassanides. Si l'attelage déployé n'a pas pu être inventé indépendamment aux Indes⁽²⁾ — ce qu'il me faut laisser dire par de plus compé-



FIG. 31. — Char à un
roue d'une monnaie
fréenne de Touen-
Houang.

tes (3). Il serait tentant de le rattacher même les emprunts qu'a faits l'art de l'Inde, comme semble bien l'avoir montré M. Rosenwaldt⁽⁴⁾, à l'art parthe.

4. *Le char à une seule roue.* — Je voudrais ici, pour terminer, dire un mot de trois monuments fort curieux qui se rattachent à ceux que l'on vient de voir. M. Pelliot a trouvé dans les grottes de T'ouen Houang certaines fresques, où sont figurées à plusieurs reprises des divinités traversant les airs sur des chars de l'espèce la plus singulière qui soit. L'attelage est réduit à des protomes de chevaux (sont-ils ailes ?) qui semblent émerger des flancs de la caisse, et une énorme roue, unique, est fixée sur le devant (fig. 31)⁽⁵⁾. Les protomes constituent un raccourci familier à l'art iranien, et notamment à celui des Sassanides⁽⁶⁾, ce qui fixe l'origine du type. Quant à la roue unique, un commentateur⁽⁷⁾ y

⁽¹⁾ BACHMANN, *Prähistorische Plastik*, pl. XLIII b.

⁽²⁾ Un relief de la balustrade du stupa de Sanchi (BACHMANN, *Prähistorische Plastik*, pl. LVII; cf. pl. LII; STRZYGOWSKI, *Aus der Bildende Kunst*, p. 328 fig. 333), qui est à peu près contemporaine du relief de Bodhi Gaya figure une série de couples d'armateurs : disposition déployée, et notamment, en bas deux griffons (sans ailes) tenant ou brida par un génie qui apparaît à mi-corps derrière eux.

Bien qu'il n'y ait pas là de char, nous sommes indubitablement en présence du même schéma.

Les reliefs de Sanchi remonteraient à la fin du 1^{er} siècle avant J.-C.

⁽³⁾ ROSENWALDT, *Gnomon*, 7, 1931, p. 292 s.

⁽⁴⁾ PELLIOU, *Grottes de Touen Houang*, pl. CCLXIII.

⁽⁵⁾ ROSE, *Revue des études asiatiques*, 37 1935, p. 289 s.

⁽⁶⁾ LE COQ, *Bildatlas zur Kunstgeschichte Mittelasiens*, p. 30.

à un exemple nouveau de l'antiquité futur dont les Chinois se nourrissent sur les choses d'Occident. Cette opinion ne rend justice ni à la belle et adroite stylisation du motif, ni à son contenu, qui ne s'explique nullement par l'imagination vagabonde des Fils du Ciel. Du reste la même image se retrouve, hellénisée, sur une gemme magique des derniers temps du paganisme (fig. 32)¹ et le musée de Berlin possède un carreau de tapisserie (fig. 33)² trouvé en Égypte, sur lequel on voit un char semblable, grotesquement déformé, mais dériver sans doute d'un modèle analogue, ce qui exclut une invention chinoise et rend presque certain un emprunt à la Perse, dont l'influence est tellement sensible dans le repertoire de la tapisserie copte. Or, cette impression est confirmée par le trait même qui donne son caractère au motif. C'est une ancienne doctrine indo-iranienne, en effet, qui veut que le Soleil traverse les



Fig. 33. Carreau de tapisserie trouvé en Égypte (vii-viii siècles).

espaces célestes sur un char à une roue. Le Rig-Veda atteste ce mythe³, qui reparaît plus tard dans l'hymne avestique à Mithra⁴. Cette pièce, qui remonte au moins au iv^e siècle avant J.-C., décrit Mithra, dont les chevaux blancs traînent le char d'or muni d'une seule roue. Il paraît évident qu'il faut expliquer par cette légende la fresque de Taen Hsing, dont le modèle iranien aura rayonné, dès une époque sensiblement plus ancienne, jusqu'aux bords du Nil pour y être adapté à la mythologie grecque. Si quelqu'un

¹ Je la reproduis ici d'après FORNER, *Préhistoire*, t. 1932, p. 67 fig. 43, n° 8.

² WOLFF et VONAU, *Spitalische und koptische Stoffe aus ägyptischen Grabfunden*, p. 16 et pl. XI.VI, n° 4614. Je dois la connaissance de cette pièce à M. PRIETZ.

³ *Rig-Veda*, I, 164, 29; etc.

⁴ *Avesta*, II, 436. — Je dois à l'amitié de M. HEXEMISER de précieuses informations sur la date et la portée de ces passages, ainsi que sur quelques textes sanscrits récents qui répètent la même doctrine (*Bhavishya purana*, *Sāryasakadarnadmagadira*, cités par SCHERTENOWITZ, *Acta orientalia*, II, p. 331 s).



Fig. 32. Gemme magique gréco-égyptienne (iii^e siècle av. J.-C.).

agréable. Il est difficile de proposer une date pour ce monument insulaire, mais la stylisation très poussée, jointe cependant à la vue de profil si étrangère à l'art de Palmyre, me feraient penser plutôt au I^{er} siècle qu'à la première moitié du deuxième.

Le second de nos reliefs (pl. III, 4 — hauteur 41 cm. — largeur 37 cm.), taillé dans un calcaire très mou, représente un archer galopant. Son origine est inconnue. Le costume et le style rappellent le relief précédent. Le harnachement est augmenté d'une pièce qui descend obliquement de la phalère attachée au portrait, et que l'on distingue mieux sur le relief suivant. L'arc est fixé en arrière de la selle, dans un énorme étau.

Le troisième relief (pl. III, 5 — hauteur 43 cm. — largeur 27 cm.), dont l'inscription seule a été publiée¹, représente « *Lamarsaput le Zabibid, archer* ». On ne sait rien de son origine : ce n'est qu'une stèle funéraire de calcaire mou, grossièrement travaillée. Malgré sa mutilation, l'extrémité de l'épée apparaît derrière la jambe du cavalier. De la phalère du portrait partent deux pièces. L'une sert à rejoindre la sangle, à entre le corps.

HENRI SODIC.

Beyrouth, décembre 1936.

¹ CANTENEAU, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, 6, 121.

LES FOUILLES DE MARI

TROISIEME CAMPAGNE (HIVER 1935-36)

PAGE

ANDRÉ PARROT

La troisième campagne menée par l'expédition du Musée de Louvre sur le site de l'ancienne Mari, commença le 28 décembre 1935 et dura quelque trois mois. Après les recherches à nouveau fructueuses, la Mission s'est tristement tragiquement démise. Le 3 avril 1936, dûs à un accident d'auto, sur la route d'Alep, MM. Paul François et André Bonquis ont été tués, cependant que leurs camarades de voyage, MM. Jean Payen et D. Malta, furent plus ou moins grièvement blessés, le dernier, plus particulièrement. M. Teller, chef du chantier, était resté à Abou-Kémal, échappant ainsi à la catastrophe.

Dans ces circonstances tragiques, tous ceux dont l'aide ne nous avait jamais manqué et qui durant toute la campagne nous avaient un fois encore constamment soutenus, nous ont rendu un sympathie particulièrement précieuse. Je tiens à exprimer ma vive et respectueuse gratitude à M. Seyrig, directeur du Service des Antiquités qui a rendu devant les deux cercueils un si touchant hommage à la mémoire de nos amis, au général Hirsteiger, commandant supérieur des troupes du Levant, au général Martin, directeur du Service de Santé, au général Jacquot commandant les territoires de l'Éphraïme et à son officier à Abou-Kémal, le lieutenant au jourd'hui capitaine Deangeli. Grâce à l'armée et à ses divers services, notre séjour et notre travail à Tell Hariri avaient été considérablement facilités et nos travaux, subventionnés comme précédemment par les Musées nationaux et le Ministère de l'Éducation nationale, s'étaient poursuivis dans d'excellentes conditions.

Ayant renforcé nos collaborateurs par l'engagement d'un nouvel architecte, M. Payen, nous avons pu travailler pendant toute la saison sur deux chantiers. L'un au temple d'Ishtar, l'autre au Palais. M. Payen fut chargé

des relevés du sanctuaire, dont le dégagement s'opéra sous la surveillance de M. Malta, M. Francos consacrant tous ses efforts au Palais. Comme précédemment, M. Baeques eut responsable de la documentation photographique de l'ensemble des secteurs et M. Tellier de l'organisation matérielle de la fouille.

LE TEMPLE D'ISHTAR

Le temple d'Ishtar avait été, nous le rappelons, découvert en 1934⁽¹⁾, puis étudié en 1935⁽²⁾ sur le seul emplacement de la cella 17, où nous avions



FIG. 1. — Fouilles au temple d'Ishtar, vues du Sud (printemps 1935).

dégagé, les uns après les autres, les divers pavements superposés. Les coupes faites au cet emplacement avaient révélé *trois* tables d'offrandes superposées (marquées par nous I, II, III) correspondant à *quatre* sols (deux sols, *b* et *c* pour la seule table II)³. Ces constatations nous amenaient logiquement à une exploration systématique de toute l'aire sacrée (sanctuaire proprement dit et

⁽¹⁾ Syria, XVI, p. 12-22.

⁽²⁾ Syria, XVII, p. 3, fig. 2.

³ Syria, XVII, p. 37.

chambres des prêtres » à laquelle nous avons procédé durant la dernière campagne (fig. 1). Comme nous l'avions supposé, l'emplacement du « temple d'Ishtar », toute une série de sanctuaires sont, en effet, superposés et les trois tables (celle 17) correspondent à trois installations successives recouvrant visiblement le même site (fig. 2). En bref, à cet égard, on peut se représenter maintenant l'histoire du monument.

MARI - TEMPLE D'ISHTAR

COUPES SUR LES NIVEAUX a b c d

— SURFACE DU TELL
NIVEAU DE LA PLANE
— 5 m

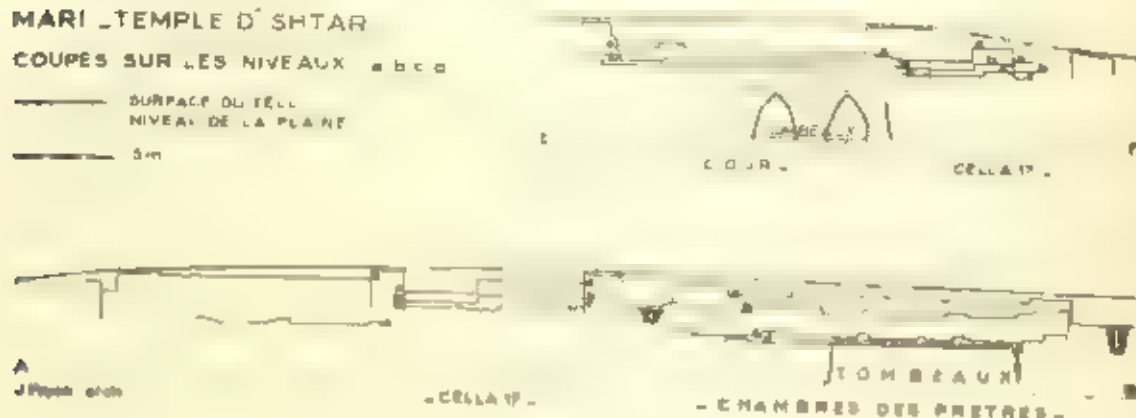


Fig. 2.

En surface, les lambeaux de la dernière installation — construction des rois de Mari de la fin de la III^e millénaire — détruite par Hammurabi lors de la double prise de la ville et qui a été complètement remaniée par l'Assyrien. L'impossibilité d'écarter ce plan — celui-ci nous paraît un « pas » éloquent — ce niveau.

a) Par-dessous, le temple présente au niveau d) d'où est sortie la grosse masse des ex-voto (statuettes, vases en stéatite, pendentif en mosaïque de coquille) et dont nous avons relevé le plan dès la première campagne¹¹. Sanctuaire comprenant le groupement des chambres des prêtres à l'est, et la région plus proprement cultuelle à l'ouest, avec deux cours intérieures (15 et 20) et deux cellas (17-18). Tout est enclos soigneusement, du côté de la ville (nord et est) par une solide muraille en briques cuites et fondations de pierre — du côté de l'extérieur (ouest) par le rempart de la cité — en

¹¹ *Syria*, XVI, pl. V, avec sur ce plan des éléments appartenant au niveau b, ainsi la canalisation qui s'en va vers le sud.

¹² Nous employons la numérotation adoptée dans la première campagne, cf. *Syria*, XVI, p. 15, fig. 1.

briques crues et sur le quatrième côté (sud) par un mur qui a disparu mais que l'on peut supposer et qui bordait une large avenue, voie d'accès à la ville. Nos constatations de 1976 nous montrent donc que le temple d'Ishtar était en bordure de l'agglomération, littéralement à l'osse au rempart et à proximité immédiate d'une des portes de la ville. La *cella* 18 fut consacrée après coup, accolée à la *cella* 17 et elle semble solidaire de la cour 20 à laquelle on avait accès de la rue par un escalier de pierre, dont nous avons retrouvé l'emplacement. Dès lors, il n'est pas interdit d'y supposer que cette partie du sanctuaire (*cella* 18 et cour 20) était plus spécialement réservée aux voyageurs qui, soit à l'arrivée, soit au départ, pouvaient faire leurs dévotions à la déesse. La cour ouverte 15 eut son sol restauré au moins une fois¹, ce qui l'éleva quelque peu au-dessus du niveau *a* de la *cella*. Visque à l'ablation et tables d'offrandes s'y retrouvent comme dans l'installation inférieure. De la cour 15, on descendait donc, dans l'état dernier du sanctuaire, par un escalier de deux marches basses, dans la *cella* 17. Ce temple (niveau *a*) fut détruit, croyons-nous, par Émudja, roi de Lagash⁽²⁾. Les ex-voto qu'on y trouvait et³, y compris ceux découverts encore cette année, seraient donc à dater du début du III^e millénaire, disons entre 2900 et 2800 av. J.-C.⁴

b) Ce sanctuaire avait remplacé une autre installation (niveau *b*) d'un type similaire, mais pourtant avec les différences notifiées (fig. 3). Il y a toujours la même distinction, chambres des prêtres et sanctuaire proprement dit, mais il n'y a plus qu'une seule *cella* 17, la cour ouverte est avec portique et l'aire sacrée ne semble pas avoir été séparée de la ville par une enceinte spéciale. Ce sont là les traits essentiels. Dans le détail de nombreuses différences. Le bloc des chambres est assez irrégulier et par suite du mauvais état des murs dont il ne restait bien souvent que les fondations, les communications parfois n'apparaissent plus. Il semble que l'on ait affectonné particulièrement le plan trapézoïdal, — ce que nous avions déjà remarqué dans le quartier dégagé en 1933⁽⁵⁾. D'autre part, aucune communication directe avec la ville à l'est.

(¹) Il y a donc pour la cour 15, deux sols *a* et *a'*, non indiqués dans les coupes à petite échelle.

(²) Ce fut notre hypothèse dès la première campagne, *Syria*, XVI, p. 137 et le texte du Gilet A, VI, 22.

(³) *Syria*, XVI, p. 22-23, 117-140; XVII, p. 7-11.

(⁴) Cette date nous semble bien confirmée par des trouvailles du printemps 1987 (4^e campagne).

(⁵) *Syria*, XVII, p. 13 et fig. 9.

Le sanctuaire est très simple, une cour ouverte, de forme trapézoïdale, bordée sur deux cotés par un portique à cinq majestueuses colonnes de briques crues. L'évacuation des eaux se fait par un égout qui s'en va vers le sud

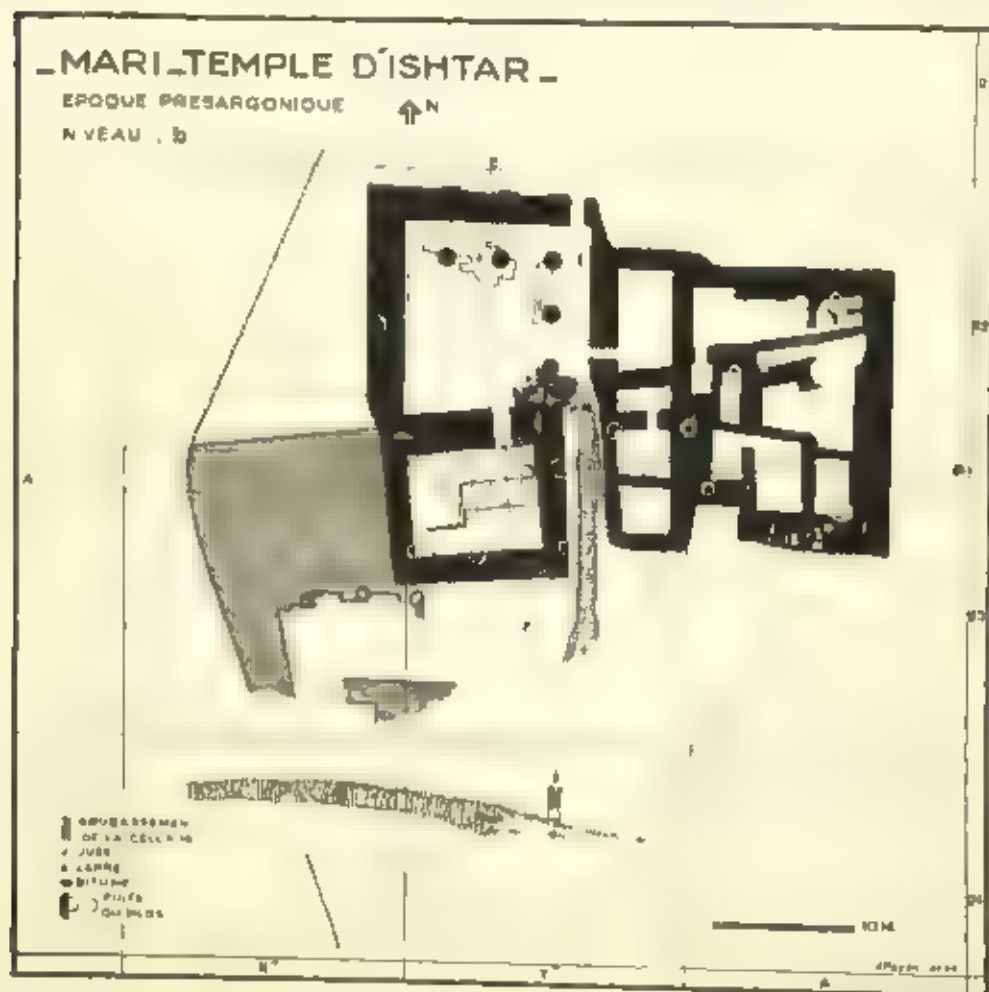


FIG. 3. — (Plan de J. Payen)

où il rejoint un grand collecteur sous la rue. Aucune trace d'autel n'a pu être relevée. La provision d'eau devait être fournie par le puits dont le dernier aménagement (époque de Hammurabi) a fait vraisemblablement

.4 Vérification faite au printemps 1937, ces colonnes ayant subi quelques remaniements,

Il faut peut-être les considérer comme appartenant au niveau c.

disparaître la construction antérieure. Dans la *cella* 17, une table d'offrandes dans l'axe d'entrée et un sol restauré une fois, d'où des dépôts successifs de quatre barcasses (10, 2, 8 et 9) pour un sol, de deux barcasses 15 et 14 pour l'autre.⁽¹⁾

De quand date cette installation du niveau *b*? Nous avons des indices précieux, d'une part dans ce fait qu'en démarrant la construction supérieure (niveau *a*) nous trouvons des objets noyés dans les murs et à notre sens bien caractéristiques, d'autre part, des documents étalés enfouis dans les éboulis des constructions *b*, mêlés pour faciliter les installations suivantes. Ainsi des amulettes en lapis-lazuli ou en pierre, représentant des animaux rouchés, des cylindres du type Fara, des céramiques incrustées de lapis-lazuli, coquille pâle rouge, et fin de petites têtes d'hommes imberbes, très différentes d'allure si on les compare avec les statuettes viriles sorties du niveau *a*. Si, ce que nous pensons, le sanctuaire du niveau *a* est une restauration du début du III^e millénaire, il semble alors que le temple *b* ait été élevé peu avant 3000.

c) Il n'était pas le premier à cet emplacement, car il avait été précédé par un autre (niveau *c*) de même allure générale, chambre des prêtres à l'est, cour et *cella* à l'ouest. Les chambres des prêtres sont de type assez irrégulier et construites selon un module plus petit. La cour ouverte, trapézoïdale, est à portiques sur deux cotés, soutenu par cinq colonnes monumentales, le mur intérieur étant sur trois côtés décoré de pilastres dans l'alignement des colonnes (pl. VII, 1). Le rite d'enfouissement dans son sol, fait de plâtre particulièrement soigné, de barcasses en terre, se retrouve au pied du mur qui sépare cour et *cella*. Cinq récipients sont à droite de la porte, deux sont à gauche. La *cella*, au même niveau que la cour, renfermait déjà une table d'offrandes, elle aussi sanctifiée par des barcasses (11, 12, 6 et 7), le sol ayant été placé après l'accomplissement d'un rite identique (barcasses 16, 5, 4 et 3).⁽²⁾

Le temple, comme celui qui lui succéda, ne semble avoir communiqué avec l'extérieur que par une petite porte, à l'angle nord-est de la cour ouverte. Peu d'objets, à part la céramique sortie des chambres des prêtres. La date à laquelle on peut placer sa construction n'a pas dû être séparée de la restau-

(1) Syria, XVII, p. 5 et fig. 2.

(2) Syria, XVII, p. 5 et fig. 3.

ralien, niveau *k* par un grand intervalle de temps et c'est vraisemblablement au dernier siècle d'avant l'ère que l'on peut le plus légitimement assigner.

d) Le niveau antérieur *d* n'a pu être fouillé entièrement et les remarques que nous apprenons en-dessous ne peuvent l'être que sous réserve, car la zone sous la cour et la *cella*, l'essentiel par conséquent du sanctuaire, n'a pas été étudiée. Cependant le niveau *d* atteint partout dans le secteur des



Fig. 5. — Temple de Bel à Palmyre au niveau *d*. Au premier plan, l'enclos des prêtres.

chambres des prêtres. On montre qu'il était alors occupé par des habitations d'un type différent, d'un style beaucoup plus étalé et très soigneusement construites, sols en plâtre bien lisse, plafonds en briques archaïques cotes dressées. Ces habitations (fig. 4) conçues sur le type de la cour intérieure avec petites chambres tout autour, intactes au sud du quartier des prêtres, avaient par contre souffert à l'emplacement du dit quartier, par l'implantation de deux grands tombeaux jumelés, construits en belles et énormes dalles de pierre et voutés en arc en plein cintre (pl. VII, 2). Ces tombeaux (9 m. de lon-

* On les a rapprochés de ceux découverts au cours de la première campagne et dans



Fig. 1. Bloc de pierre en forme de rectangle, trouvé à la base du mur.



Fig. 2. Bloc de pierre en forme de rectangle, trouvé à la base du mur.

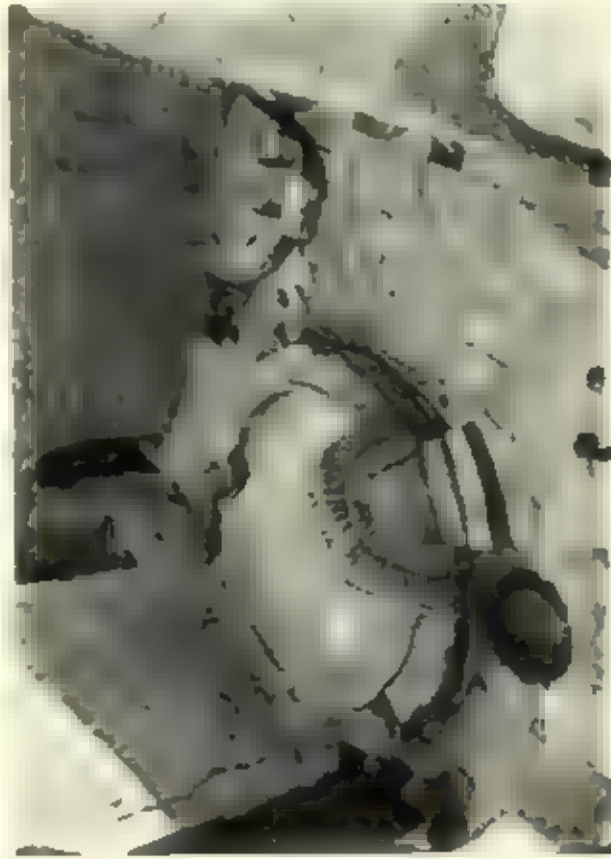


Fig. 3. Bloc de pierre en forme de rectangle, trouvé à la base du mur.



Fig. 4. Bloc de pierre en forme de rectangle, trouvé à la base du mur.

gueur 2 m. 50 de largeur, 2 m. 70 de hauteur) sont de toute façon antérieurs à l'installation (niveau *c*) et postérieurs aux maisons du niveau *d*. Une troisième grande tombe est apparue en fin de campagne, qui s'enfonce en bordure de la cour ouverte du sanctuaire *c*. C'est là une constatation qui nous incite à penser que le sanctuaire *c* est le premier en cet emplacement, d'autant que le sondage dans la *cella* 17 n'a rien révélé sous le sol inférieur.¹

Mais le culte d'Ishtar est cependant attesté dès ce niveau *d*. Car à quelque vingt-cinq mètres à l'ouest des habitations, un sanctuaire plus petit, plus modeste, est apparu, abîmé par l'érosion et surtout par la construction la grosse mur d'enceinte de la ville, mais dont il reste suffisamment pour avoir la preuve que les sanctuaires postérieurs (*c*, *b* et *a*) n'ont fait que reproduire à une échelle plus imposante, un type de sanctuaire caractérisé déjà par une *cella* avec banquettes contrastées, une cour sur laquelle elle s'ouvre et surtout par le motif de l'enfoncement des *cranaques* (deux dans la cour, un à la porte de la *cella*, quatre autres dans une banquette de la lib-*cella* 'tradition' qui s'est donc maintenus invariables à travers toutes les restaurations). Adossés à ce sanctuaire et à l'est, des restes de deux vastes chambres, peut-être habitation du clergé. Enfin, au nord, le petit temple vient baler contre un énorme soubassement de blocs non taillés, sur lequel on éleva le soubassement des fondations de la *cella* 18, dont le sol était à quelque deux mètres au dessus.

Ce premier sanctuaire d'Ishtar nous semble dater des environs de 2200. Il est, rappelons-le, de même époque que les petites maisons défoncées au moment où l'on construisit les grands tombeaux de pierre que nous avons retrouvés vides et qui le furent peut-être par les gens qui construisirent, en cet emplacement, un temple d'Ishtar plus imposant, celui du niveau *c*.

Le dégagement et l'évacuation systématique de tous ces niveaux superposés nous ont rendu une nouvelle série d'ex-voto ou menus débris d'ex-voto, qui ne pouvaient échapper à une recherche plus complète. Certains proviennent des constructions du niveau *a* et étaient restés, ou cachés par les choulis ou recouverts par nos voies d'évacuation : ainsi le corps acéphale d'une femme au rameau, assise sur un siège dont les pieds de devant ont la forme des jambes d'un taureau (1025) ; une petite tête d'homme barbu (1019) ; une tête de femme

ou tout autre secteur et de même époque
Syria, XVI, p. 9 et pl. II, 4.

¹ Ceci est vérifié par les fouilles du printemps 1957.

au nez élimé et aux yeux vidés de leur incrustation (1058); une tête de femme à coiffure ruchée (1026), rappelant un type rencontré précédemment (121),¹. Mention spéciale doit être faite de la tête et du buste d'une statuette d'un



FIG. 5. — Statuette d'homme imberbe (M. 1108).

homme imberbe (1108) (fig. 5). Le crâne rasé, les oreilles largement étalées, le personnage est extrêmement vivant avec ses lèvres petites, finement plissées et ses yeux encore incrustés de coquilles encastées sur fond de bitume. La peau du visage glabre est bien tirée et l'on remarque en haut des joues de véritables balafres en creux, qui furent peut-être incrustées, de même que les sourcils, largement étalés et réunis à la racine. Le torse est mince, et se termine à la ceinture en un tenon d'emboîtement, les coudes sont anguleux et les mains jointes à la mode archaïque. Cette pièce fut ramassée au pied de l'escalier et non loin

de la porte donnant accès à la cour 20. Tous ces objets proviennent du niveau *a*.

De ce même niveau et dans les fondations des murs de la *cella* 18, nous avons trouvé quatre énormes clous de fondation, en deux pièces (1086-1089)

¹ Syria, XVI, p. 124 et pl. XXV, 1.

avec tablettes anépigraphes en lapis-lazuli et gypse, du type de ceux déjà recueillis au cours de la première campagne ¹, mais associés cette fois à des ossements d'animaux immolés rituellement.

Toujours du même niveau *a*, mentionnons enfin de nouveaux éléments du panneau en mosaïque de coquille : tête d'homme imberbe au crâne rasé (1083), tête et buste de guerrier barbu (1101), robes de parade avec écharpe cloutée (1102), bas du corps de deux hommes qui se croisent (1103), ce qui prouve que dans un même registre, les personnages ont pu être distribués dans deux sens différents, vêtements dentelés s'arrêtant à hauteur des genoux et jambes nues (1104, 1105). D'autres petites plaquettes, en coquille et provenant d'autres monuments, avec en légère incision la silhouette d'un homme (1049), d'une deesse, aux vêtements dentelés et flottants (1027) furent recueillies dans les environs.

La démolition des murs du temple (niveau *a*) révéla de nouveaux objets qui y avaient été certainement cachés avec intention : silhouettes en coquille (1082), larguettes de coquille, parcelles de lapis-lazuli et de feuilles d'or. Dans les pavements (*cella* 17) une amulette-pendentif (1227), (*cella* 18) une petite tête d'homme imberbe, en coquille, yeux incrustés (1228).

D'autres pièces plus importantes proviennent du niveau *b* (quartier des prêtres) : belles amulettes fig. 6 en lapis-lazuli, représentant soit un (1018) ², soit deux taureaux barbus accolés (1070) ³. Une autre figure, un taureau androcephale d'un type très particulier, puisque le visage est barbu, mais avec les lèvres rases et des cheveux plaqués sur un crâne aplati (1072). La démolition des murs des chambres 13 et 14 donna deux petites têtes viriles d'une allure toute différente de celles jusqu'ici souvent rencontrées (1063, 1064). L'homme est imberbe, crâne mésaticéphale, rase et profond, la physionomie aux traits arrondis respire la bonhomie et la paix. Mentionnons encore deux beaux cylindres (1080, 1081), le premier à deux registres, tous deux avec les scènes classiques d'animaux luttant et maîtrisés par des hommes ou des êtres

¹ *Syria*, XVI, p. 128 et fig. 11.

² Un taureau strictement semblable (style et matière) a été trouvé en Haute-Égypte, dans la « trésor » de Teou, épave asiatique de quelque mille ans antérieure à la date du

tépôt et dans une tombe d'Ur, *Ur Excavations*, II, pl. 142.

³ Exemptaire semblable à Ur, C. L. Woolley, *op. cit.*, pl. 142.

composites. Ces cylindres sont bien caractéristiques des environs de l'an 3000⁴ et nous permettent de dater les niveaux *a* et *b*, d'autant qu'ils s'ajoutent aux autres objets : amulettes, incrustations de lapis-lazuli, coquilles et pâte rouge sur céramique, ou œufs d'autruche (les a jouer⁵) qui contribuent à constituer un complexe archéologique des plus cohérents.



FIG. 6. — Amulettes en pierre (M. 1079, 1012, 1072).

Des niveaux *c* et *d*, à part la céramique, peu d'objets. Les tombeaux de pierre, malheureusement vides, n'ont donné que quelques tessons. À l'entrée nous avons recueilli de petits dépôts de céramique : jarres, tasses, bols, avec aussi un type inconnu aux niveaux supérieurs, celui d'une flûte, évasée aux deux extrémités et percée de part en part⁶. Les « barcasses » du petit sanctuaire (niveau *d*), sont de forme irrégulière, avec prédominance du type du bol à fond arrondi. Quelques tombes en pleine terre (240, 244, 245, 246) nous ont redonné cette céramique « grenade », rencontrée dès la première campagne, tombes des gens du niveau *c* et de date postérieure aux grands tombeaux de pierre, ce qui confirme nos constatations de 1933⁷. Au cours de notre

⁴ On les rapprochera de ceux trouvés à Ur « dans la partie la plus ancienne de la période du cimetière royal. WOOLLEY *op. cit.*, pl. 196 (17), 198 (12), ou à Fara.

⁵ WOOLLEY, *op. cit.*, pl. 156, pour une

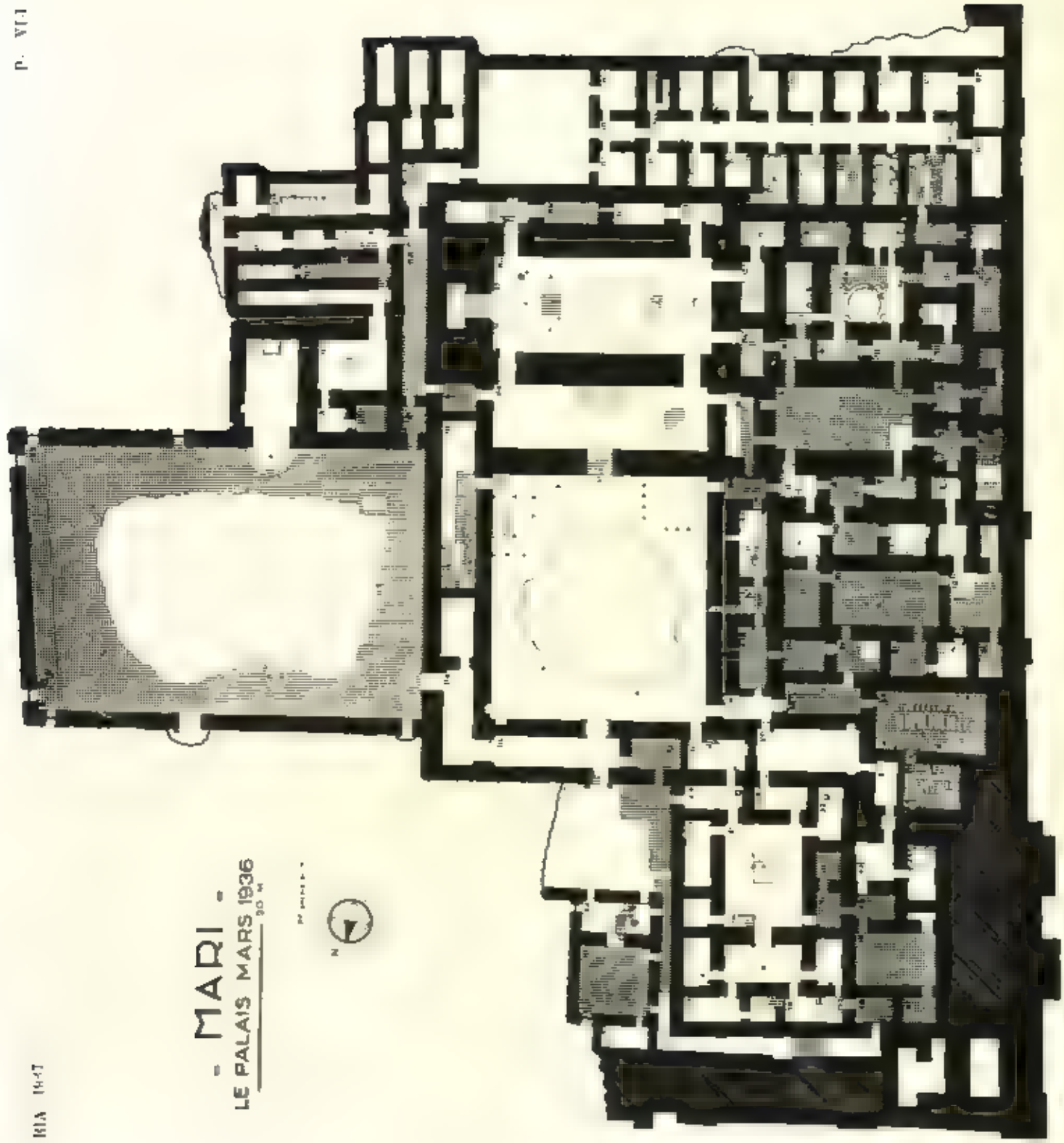
incrustation semblable et p. 158 a pour les dés.

Même type signalé par FRANK ET al. Khafaje, OIC, 20, p. 44, c.

⁷ Syria XVI, p. 8.

MARI -
LE PALAIS MARS 1936
90 m

1/2000



prochaine campagne, nous nous proposons d'achever le déblaiement du niveau *d* et de rechercher les tombes contemporaines de cette installation.

LE PALAIS

Au cours de notre deuxième campagne, nous avions, on s'en souvient, découvert un Palais, dont le dégagement interrompu en avril 1933 avait déjà révélé 69 chambres ou cours, recouvrant une superficie de 5 000 mq⁽¹⁾. Après les travaux de l'hiver 1935-1936, le développement de la construction, préalablement entrevu, se trouve confirmé et par une coïncidence que nous n'avons certes pas cherchée, nous avons fin mars 1936, le double exact du chiffre atteint un an avant, avec 138 chambres ou cours, en ce moment visibles. Seulement, nous ne sommes pas encore au terme du dégagement et l'on peut même se demander si une campagne nouvelle, menée à pleins effectifs, y suffira⁽²⁾.

Un simple aperçu du plan (pl. VIII) atteste d'ailleurs, immédiatement, l'énormité de la zone construite. Celle-ci dépasse déjà un hectare et demi, avec ce monument qui mesure 133 mètres sur une face, 120 mètres sur une autre, d'une et l'autre non à becses. La grande cour trapezoidale (131) apparue en fin de campagne, qui prolonge considérablement vers l'est les lignes des bâtiments, repousse d'autant leurs limites orientales. On le comprend mieux encore si l'on reporte sur le plan altimétrique les relevés à la date de mars 1936 et, sans conteste, ceux-ci démontrent que ce qui reste encore enfoui risque de représenter presque la moitié de la construction totale. Celle-ci s'étire donc vers le point culminant du tell (14 m. 50) et apparaît avoir été en étroite relation avec le monument caché en cet endroit où des le début nous avons cru retrouver les restes d'un esquisse de *siqqarat*. Les travaux prochains nous permettront sans doute de mieux saisir cette relation.

Nous avons précédemment souligné l'ampleur et l'étonnante conservation du Palais. Celles-ci ne se sont pas démenties et il est superflu d'y revenir. La description de divers éléments du monument l'attestera d'ailleurs encore. Nous soulignons en outre que le climat et la qualité du sol ayant aidé à la

(1) *Syria*, XVII, p. 44 et sq.

Syria, — XVIII.

(2) Elle n'y a pas suffi (avril 1937).

conservation de l'édifice, son agencement nous est remarquablement saisissable et qu'il restera peu de points obscurs dans cette architecture du III^e millénaire.

Le problème de l'éclairage semble réglé ainsi que nous l'avions esquissé : la lumière pénétrait grâce aux cours intérieures, ouvertes, jusqu'au plus profond des pièces, par les très hautes trumeaux des portes. Il n'est nul besoin de supposer des lanternes et il n'y a aucune trace de fenêtres au rez-de-chaussée.

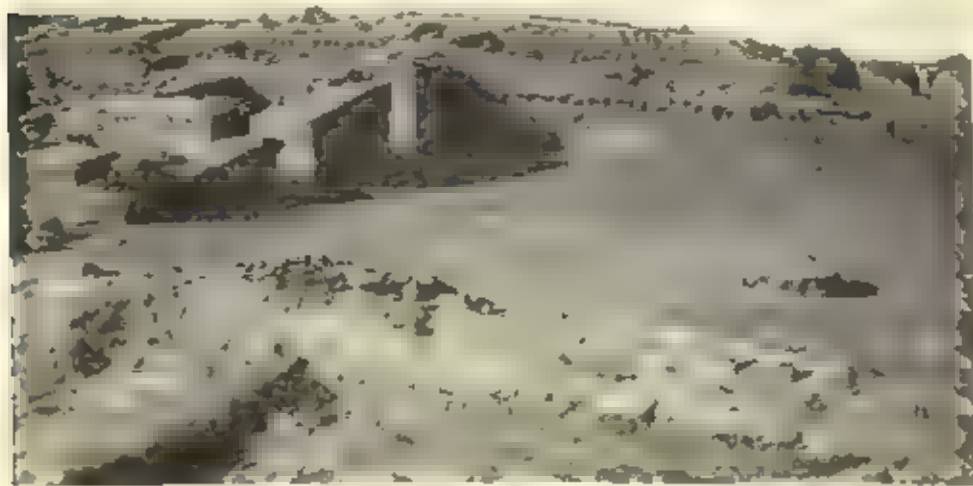


FIG. 7. — Palais de Mar : trous de poutres. Au premier plan, ceux d'une galerie sur la cour 87, au centre et de gauche à droite, ceux des plafonds des chambres 80 et 82.

puisque nous avons maintenant la preuve — du moins à nos sens — que sur la partie centrale (sud et ouest de la pièce 61) y eut un étage. Celui-ci est repéré (dans les chambres 80 et 82) par les alignements des trous de poutres (fig. 7), soutenant le plafond du rez-de-chaussée, ou si l'on veut le plancher du premier étage (cette poutre son était très serrée (14 poutres, chambre 80, 11 ou 12, chambre 82) et prévue pour des bois très épais (on le comprend, car nous avons retrouvé dans les éboulis le « plancher » fait d'un dallage de carreaux cuits), disposés à une hauteur moyenne de 4 mètres, au-dessus du sol du rez-de-chaussée. Toujours grâce aux éboulis nous savons que les terrasses dans cette zone haute, s'élevaient à près de dix mètres au-dessus du niveau inférieur et qu'elles étaient ainsi fabriquées sur la trame des

poutres, on étendait des claies en joncs ou en petites branches tressées, sur lesquelles on posait un lit de larges briques crues. Par dessus on coulait une couche de plâtre très compact et l'eau des pluies était dirigée par une pente soigneusement prévue vers une gouttière en terre cuite qui la canalisait au-dessus de larges drains s'enfonçant à une dizaine de mètres sous les fondations. Ainsi celles-ci n'étaient pas sapées par l'infiltration qui n'est d'ailleurs à redouter que pendant la saison des pluies, de janvier à avril.

Le dégagement a révélé des installations aussi soignées que celles de l'an passé et similaires en bien des points. La région occidentale qui n'est apparue était affectée aux cuisines, offices et réserves. Toute cette zone fut remuée à plusieurs reprises et principalement après la destruction du Palais, en vue d'une réoccupation à l'époque assyrienne. Ceci complique singulièrement la datation dans ce secteur, car souvent on se procure quelque hésitation dans l'attribution des divers éléments architecturaux.

Dans la cour intérieure 70, ouverte, deux fours étaient aménagés, tous deux autrefois voûtés (pl. VII, 3). À l'angle sud-est, débordant sur le passage entre 70 et 76, ce qui démontre son installation tardive, un four avec voûte en briques demi-circles placées en encorbellement avec les restes d'un escalier ou marches encore visibles prenant appui sur la voûte et plaque à l'angle de la cour, permettant sans doute de surveiller plus facilement le tirage réglé par en haut. À peu près au centre, mais adossée au mur nord, le deuxième four, circulaire (diamètre 3 m. 60), avec voûte en briques crues effondrée prenant appui sur une sorte de margelle et un arc double en briques cuites délimitant l'entrée. Le pavement de ce four est en plâtre compact et ne présentant aucune trace d'un feu violent, qui n'avait pas davantage marqué les briques de la voûte. Sur le plâtre, nous avons simplement relevé quelques débris de sote ou de branches carbonisées, comme à pu en laisser un brasero déposé en cet endroit. Pour cette raison et en regard à la découverte dans la pièce voisine (77) d'un choix étonnant de moules en terre cuite ne pouvant aller au feu, nous avons pensé que ce deuxième four pouvait être une « cave » à laitages ou à fromages, déposés là à la température favorable alimentée par un brasero et conservée d'autant plus facilement que la porte de l'arc est très aisément fermée, vu ses petites dimensions (h. : 0 m. 73 ; larg. : 1 m.).

De cette cour (70), on passait facilement avant les remaniements assyriens,

dans la zone méridionale, avec sa distribution régulière et petits magasins (86-104 et 89-97), de part et d'autre d'un long et étroit couloir (99 bis). On retrouve dans cette région, un agencement traditionnel et bien connu dans les palais crétois¹. Ces dépendances doivent d'ailleurs se prolonger encore vers le sud et vers l'est, mais le dégagement n'a pu en être poursuivi faute de temps, nos recherches ayant dû se porter sur la partie centrale où nous avions hâte de reconnaître les abords de la salle du trône (63).

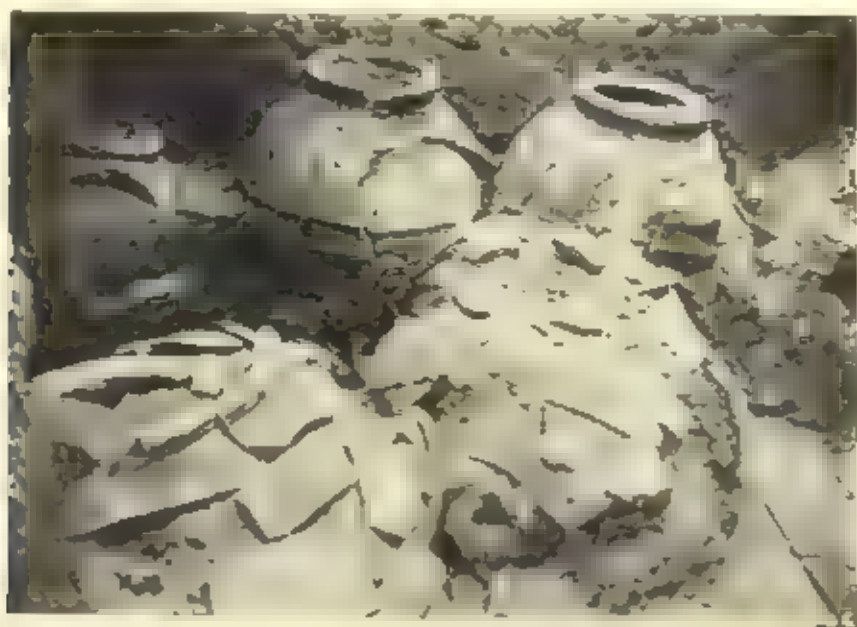


FIG. 8. — Grandes jarres d'un cellier du Palais (chambre 78).

Avant de passer à la description de cette zone toute différente, signalons tout au moins la découverte de deux celliers, l'un (78) au sud-ouest de la pièce 63, avec huit énormes jarres (hauteur = 1 m. 15 — diamètre = 1 m. 10), encore *in situ*, mais, sauf une intacte, assez endommagées par les effondrements (fig. 8), l'autre (116) à l'est d'une grande cour (106), avec onze jarres *in situ*, toutes encastrées dans une large banquette courant le long des murs² et facilement accessibles grâce à de petits escaliers et à des paliers permettant de verser ou

⁽¹⁾ Palais de Phaistos, avec son couloir des magasins, à l'ouest.

⁽²⁾ Ce qui rappelle l'agencement crétois,

ainsi L. HARTOGH et CH. BOSSAUX, *Fouilles exécutées à Mallia*, pl. XXIV.



11 - passage du vent au large de la chaise



2 - défilé du podium, au sud du lac, au sud de la route de la grotte - la route du lac



3 - Le pont au sud de la chaise, au sud de la chaise, au sud de la chaise



4 - Le pont au sud de la chaise, au sud de la chaise, au sud de la chaise

de puiser avec la plus grande commodité (pl. VII, 4). Les jarres sont de très gros modèles, leur hauteur intérieure variant entre 1 m. 25 et 1 m. 45. D'autres jarres, plus potides, furent ramassées cassées, qui étaient diversement décorées (col mouluré, panse avec triple bandeau corde ou dessins incisés).

Mais toutes ces installations — quoique parfaitement intactes, ne peuvent nous retenir plus longtemps. Nous en arrivons maintenant au complexe, plus important encore, des grandes cours. L'an passé, nous avons terminé le déblaiement de la grande salle oblongue (65) et de la chapelle surélevée (66) avec sa volée de dix belles marches, son portail adossé et la statue renversée du patesi Ishjup-ildu¹. Dès janvier 1948, nous reprenons le dégagement par le nord, et ceci révélait bientôt de nouvelles installations de type culturel, qui montrent bien que les palais mésopotamiens du III^e millénaire étaient non seulement des résidences royales, des édifices attribués aux services d'administration de l'Etat, ce qui est le cas dans une capitale comme Mari, mais que la religion y tenait non seulement une place dans le culte privé du prince, mais qu'elle s'y manifestait encore par des cérémonies publiques, avec un grand concours de peuple. Ce qui nécessitait des aménagements spéciaux, si bien qu'au milieu du Palais, c'est un véritable temple qui apparaît, avec deux installations cultuelles, conçues selon deux types différents : d'une part, dans la salle 65 oblongue, la chapelle surélevée s'ouvre sur le petit côté; d'autre part, dans la pièce 64, elle aussi oblongue — un *palatium*, adossé au long côté, est face à l'entrée et dans l'axe d'au moins trois portes. On pourrait donc dans le Palais de Mari, retrouver les deux conceptions, « norbique » et « babylonienne » du sanctuaire.

Nous ne disons rien de la chapelle surélevée, et de la salle du trône 65, décrites l'an passé. La fouille a montré qu'elles étaient en étroite relation avec la pièce contigue 64, grâce à deux larges portes de communication. Dans cette salle rectangulaire (25 m. 50 x 8 m., au milieu du long côté, un *palatium* (hauteur : 0 m. 92) est adossé à la paroi (pl. IX, 1). On y accède de chaque côté par un escalier de trois marches. Le tout est en briques crues (sauf la face supérieure du *palatium* qui est, en partie, faite de longues dalles de pierre) avec un revêtement de plâtre, de même, en plâtre une plinthe de fond interrompue

¹ Syria XVII p. 19 et sq. Au lieu d'une cour nous voyons maintenant en 65, une pièce couverte.

au centre, plus long à droite qu'à gauche et au sol qui répond au développement de la plinthe et à la projection à l'cube du *podium*. Un baldaquin dont il restait la marque des deux supports antérieurs (pl. IX, 2) enfoncés respectivement à 0 m. 43 et 0 m. 31 dans le sol, retrouvait l'ensemble, étant en outre solé par d'un panneau mural, en bois, quatre registres (hauteur 1 m. 75) repérés facilement par les trous de scellement.

Le *podium* était décoré (pl. IX, 3) sur sa face supérieure (2 m. 33 x 2 m. 41) par huit panneaux simulant le faux marbre, encadrant un rectangle central peint en ocre rouge clair et bordés sur les quatre cotés par une longue bande représentant une spirale blanche sur ocre jaune à enroulement multiples. Sur une partie de la bande ouest et dans les intervalles des spirales, surgissent de l'intérieur, des flammes en deux couleurs : ocre jaune et blanche. Cette peinture est posée sur une mince pellicule de plâtre (4 mm. à 1 mm. 5) recouvrant une plaque de terre (1 cm.) posée à même la pierre.

La destination cultuelle de ce *podium* semble évidente, surtout quand on songe qu'une grande statue — celle de la déesse au vase jaillissant — fut renversée à quelques pas. Mais on ne retrouve sur la face supérieure, aucune trace d'un tassement marqué à cet endroit par la pose d'une statue, non plus que celles qu'y auraient laissées les pieds d'un trône, si l'on songeait à voir sur le cube l'emplacement du siège royal, aux heures d'audience officielle. D'autre part, la situation du *podium* et le symbolisme de la décoration, où les spirales et les flammes rappellent visiblement les cérémonies cultuelles de l'eau et du feu, indiquent nettement l'utilisation rituelle de ce monument remarquablement conservé.

Celui-ci, nous l'avons dit plus haut, est face à un large portail (3 m. 40) (pl. IX, 4) qui semble n'avoir jamais eu ferme aucune trace de crapaudine et s'ouvre sur une grande cour (106, rectangulaire (29 m. x 26 m.), au sol entièrement plâtre (alors que le passage 64-106 est dallé de carreaux cuits et que la pièce 64 a son sol en terre battue). Tout y était extraordinairement soigné : les encadrements des portes (il y en a 6) étaient relevés de bandes peintes en rouge ; les murs revêtus de plâtre étaient décorés d'une triple bande¹, ocre rouge, bleu de cobalt, ocre rouge, des plinthes en plâtre finie

¹ Même principe dans les chambres 13 et 46, mais avec une autre combinaison de cou-

leurs : noir, ocre rouge clair, ocre rouge, pl. 18 et pl. IV, 1.



1. In the upper part of the photograph, the object is a large, dark, rectangular object, possibly a piece of equipment or a container, with a lighter-colored, possibly metallic, surface on the right side. The object is set against a dark background.



2. In the lower part of the photograph, the object is a large, dark, rectangular object, possibly a piece of equipment or a container, with a lighter-colored, possibly metallic, surface on the right side. The object is set against a dark background.



3. In the upper part of the photograph, the object is a large, dark, rectangular object, possibly a piece of equipment or a container, with a lighter-colored, possibly metallic, surface on the right side. The object is set against a dark background.



4. In the lower part of the photograph, the object is a large, dark, rectangular object, possibly a piece of equipment or a container, with a lighter-colored, possibly metallic, surface on the right side. The object is set against a dark background.

courant au pied des parois. Mais cette décoration était spécialement poussée sur le mur oriental, avec plusieurs fresques, les unes placées très haut et malheureusement effondrées et réduites en miettes dans les écroulements, une autre beaucoup plus bas et encore *in situ*, à droite du portail (106-64) et relativement bien conservée. Notre regretté collaborateur, P. Frantz, arriva à force de patience et d'intuition, à rassembler quelques éléments des panneaux effondrés. Quant à la fresque *in situ*, elle fut déposée avec succès en juillet 1936 par le grand spécialiste qu'est M. Pearson, architecte de la mission de Dura-Europos, assisté de notre collaborateur, G. Teller. Nous proposant de faire prochainement une étude spéciale de ces peintures, nous ne nous y arrêtons pas davantage.

Dans cette grande cour ouverte (pl. X et XI) il était indispensable qu'une décoration aussi riche fût protégée de la pluie, du soleil et des intempéries en général. C'est à cela que répondent certainement vingt-cinq petits tubes de pierre, percés d'un trou, et enfoncés dans son sol, suivant certains alignements (pl. VIII). Il s'agit évidemment du logement de lampes molales destinées à supporter une couverture légère et modifiable suivant les nécessités. Il est probable, l'aitre part, que les toitures des chambres diverses, contiguës à la cour 106, débordaient largement sur elle, constituant ainsi un avant-toit protecteur. Celui-ci abritait non seulement les bandes géométriques peintes, mais surtout la fresque *in situ*, elle, en dehors de la couverture mobile, d'après la disposition des supports. Par contre, un « bassin » (pl. XI, 2) assez énigmatique, plaqué au mur est, semblait doublement protéger. Ce bassin, rectangulaire (2 m. 93 × 1 m. 90 × 0 m. 28) est fait de briques, en l'iles intérieurement et extérieurement de plâtre (fig. 9). On peut se demander si cela suffit pour assurer l'étanchéité, mais on ne voit pas bien alors à quoi pouvait servir cet aménagement. Songerait-on à une « caisse » destinée à des plantations ?

Ne signalant ici que les traits essentiels de l'architecture du monument, indiquons que l'on quittait cette cour sur le côté nord par un autre grand portail (pl. XI, 3 et 4) dans l'axe du *prothion*, ce qui créait une magnifique perspective. Ce portail (pl. XI, 4) est d'un type couronné, avec des saillants (plaques de plâtre blanc) et des rentrants (les vultures peints en ocre rouge), destinés certainement à servir de logement à des poutres mobiles, évidemment

en relation avec la fermeture et l'ouverture du passage, la cour 106 n'étant pas accessible en tout temps. La circulation était d'ailleurs assurée en dehors d'elle et si la grande porte du Palais, que nous n'avons pas encore repérée, est au nord ou à l'est, on pouvait circuler entre l'extérieur, les appartements royaux (bloc de la cour 31), les écoles (24, 25), la zone réservée aux fonctionnaires (autour des cours 1 et 15) et les cuisines et communs (région de la

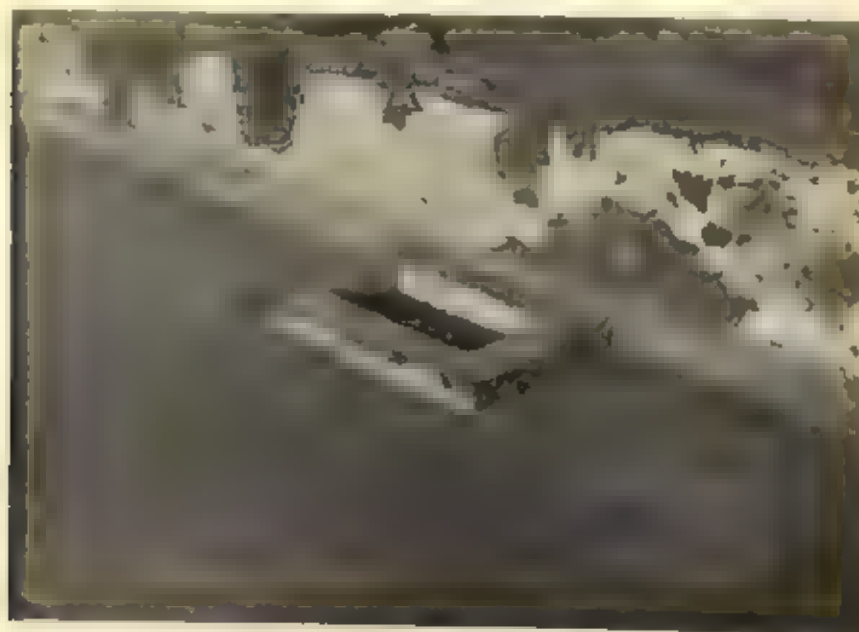


FIG. 9. — Le « basson » de la cour 106 qui fut trouvée à l'été de la dernière campagne, jetant

sur la cour 76) sans avoir à traverser les zones 106, 104 et 105, apparemment réservées aux cérémonies d'apparat et aux offices cultuels. De même le roi quittant ses appartements (cour 31) pouvait littéralement sans être vu des étrangers, gagner l'emplacement de son trône (salle 65) à quelque quatre-vingts mètres de sa chambre.

Nous pensions, alors que notre travail de déblaiement progressait au delà de la cour 106, vers le nord-est, par les couloirs 112 et 114, que nous allions arriver rapidement à « la porte ». Nos calculs furent trompés une fois de plus, quand, au sortir du couloir 114, nous débouchâmes dans une nouvelle cour (131), la plus grande de toutes (49 m. \times 33 m. en chiffres ronds), le forme



Cour 106 et pièces en ruines

PALAIS DE MARI

N. B. à droite, mur 1 1 00. (voir p. 11)

trapézoïdale, du moins dans l'état actuel, en relation avec une nouvelle *cella* (132) qui ouvre sur le long coté de la base, par un large portail qui prolonge un très bel escalier semi-circulaire en briques cuites. J'ai parlé d'une *cella*, car on retrouve, dans l'axe de l'entrée, un podium bas sur des enduits de terre effondrés; de nouvelles peintures à représentations cultuelles sont apparues, dont le dégagement n'a été qu'amorcé. C'est cette décoration qui m'incitait à voir dans cette petite pièce une nouvelle chapelle, mais si l'on trouve que cela constitue trop d'installations cultuelles dans ce palais, on ne fera nulle difficulté d'y reconnaître une chambre de réception, le podium bas, en terre, marquant l'emplacement du roi.

Le développement de cette cour percée de 9 portes, sans compter le portail de la pièce 132, repousse d'autant les limites extérieures du Palais. L'issue principale est au nord et c'est par là qu'il faudra vraisemblablement progresser par de nouveaux couloirs en chueane, vers « la porte » principale sur l'extérieur. Le long couloir 68¹, que nous avons cru, l'an passé, devoir nous y conduire, ne fait



FIG. 10. Escalier entre couloir 68 et chambre 137, avec in situ une brique de Zimrilim.

¹ Marqué 69 sur le plan de l'an passé Syria, XVII pl. V), parce que là où nous avions cru devoir trouver deux chambres 64, 65, il n'en est apparue qu'une, 64, d'où on remonte

ment forcé dans notre réinterprétation. Celle-ci indique d'ailleurs la progression dans ordre des recherches. La coupe trapézoïdale 131 a été par erreur marquée 133 sur le plan

qu'assurer les communications entre la partie centrale, la grande cour trapézoïdale et une nouvelle zone construite, à un niveau supérieur, ce qui a rendu nécessaires soit un escalier entre 68 et 117, fig. 10, soit des plans inclinés en terre battue entre 87 et 68 bas, entre 117 et 127. Cette zone est caractérisée par les pièces très allongées, à allure de magasins. Malgré son installation qui rappelle celle des écoles (24 et 25), la salle 122, avec ses files de petites banquettes, le terre a dû servir de dépôt. Six jarres étaient restées, au milieu des allées, rappelant par leur décoration celles du collier 116.

LES DOCUMENTS RECUEILLIS DANS LE PALAIS

Les découvertes amorcées l'an passé se sont poursuivies au cours du dégagement et à un rythme accéléré. Si le Palais fut sacré consciencieusement, tout ne fut pas emporté en vain : la guerre et il en restait suffisamment pour compenser largement l'évacuation onéreuse de milliers de mètres cubes de terre.

Il y eut d'abord une énorme moisson épigraphique : quelque 41 000 textes ont été recueillis cette année, en deux lots concentrés dans deux pièces distinctes (n° 108 et 115) (pl. VII, 4). Textes de première importance puisque ce sont en majeure partie des lettres qui, à cet égard, l'a reconnu M. F. Thureau-Dangin, constituent la correspondance diplomatique du dernier des rois de Mari, Zimri-Ilum, avec ses ambassadeurs, commissaires, espions, avec aussi Hammurabi, roi de Babylone¹⁾. On peut dire que grâce à cette moisson dont l'étude

Une de ces tablettes de forme carrée (3 cm. 5 de côté), vient d'être lue par M. G. Dossin, qui y a retrouvé, non seulement la mention d'Ugarit mais aussi la preuve que la renommée du Palais de Mari s'étendait

jusqu'à la cité syro-phénicienne, na point qu'« l'homme » d'Ugarit (*Naš Šamnu*) en écrivit à Hammurabi. Voici la transcription et la traduction de ce petit texte, telles qu'elles m'ont été transmises aimablement par M. Dossin.

TRANSCRIPTION

A-na [Zi-i]m-r[i] - li - im
 qí — b[i] — ma
 um-ma ha-a-m m u r a p i
 a-ba-ka — [ma]
 5. ad U-gar-ri-ki
 ki-a-am is-pa-ra-am
 um-ma — mi.
 hi Z[i]-im-r[i]-li-im

Tranche.

TRADUCTION

A Zimri-Ilum
 lis ceci
 Ainsi parle Hammurabi,
 ton frère.
 5. L'« homme » d'Ugarit
 vient de te écrire
 ce qui suit
 « Indique-moi

a été commencée par MM. Dossin et Jean, c'est non seulement toute l'histoire du Moyen-Euphrate qui reapparaît et avec quel détail, mais celle même de la grande période de Babylone, à la fin du III^e millénaire. Une centaine de tablettes provenant des chambres 77 et 79 a été remise à MM. Boyer et Nougayrol, et Mlle Rutten a été chargée de l'étude de 32 foies inscrits, ramassés dans la chambre 108. Plusieurs bragues inscrites⁽¹⁾ ont été, cette année encore, recueillies dans les débris, avec le nom d'un *shakkanak* de Mari, Hum-ashar,

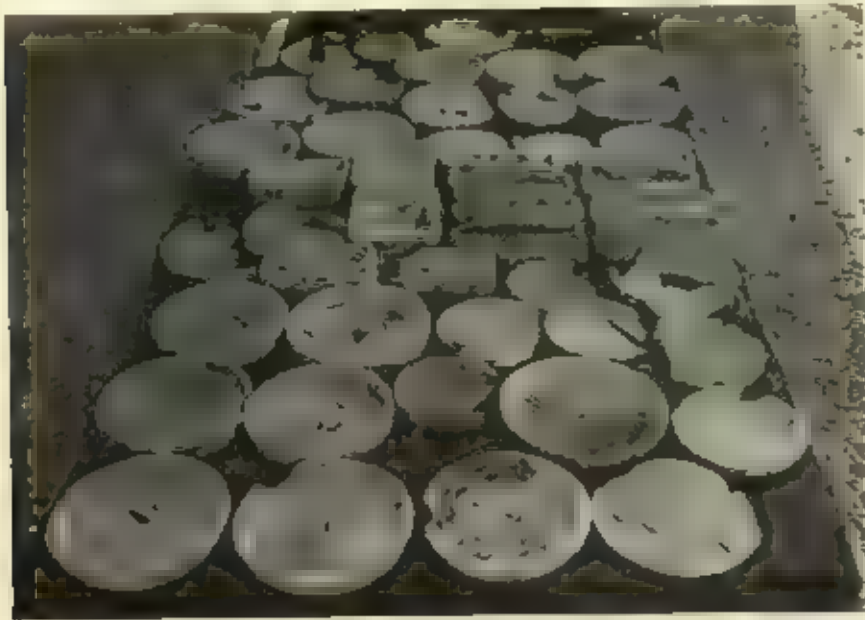


FIG. 11. — Collection de 47 moules, recueillis dans le Palais (chambre 77).

dans un escalier (fig. 10) entre 68 et 117, *in situ*, avec celui de Zarithim « roi fort », dernier occupant du Palais.

Parmi les autres documents recueillis, citons d'abord une importante collection de 47 moules (fig. 11) ayant servi à décorer certains plats déposés

Revers. *ku-ul-ti-ma-an-ni*
10 *lu-mu - ur*
lu-mu-mu - lu-mu-mu-mu
cuul-mu-mu-mu-mu-mu-mu-mu

la demeure de Zarithim
10 Je dis le soir »
Maintenant, par ce même courrier,
je le dépêche son fils

M. Dossin a fait une communication sur ces tablettes, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 15 janvier 1937

⁽¹⁾ THOMAS-DAGGIA, RA, XXXIII 1936, 160.
171, 172-179

sur la table royale (pl. XII). La pièce où ils furent ramassés (n° 77) étant très proche des fours (voir 70), nous pensons, étant donné certaines caractéristiques de ces moules (terre ne pouvant aller au feu et pour certains, difficile le décaillage), qu'ils furent utilisés pour la confection de pâtisseries, laitages et fromages. Tous produits artistiquement décorés et ornements.



FIG. 12. M. n. 1033 : taureau passant sur la montagne.

1125, 1126, 1127), quatre d'un lion couché et hurlant, la queue relevée et une étoile ou un soleil à sept rais sur la nuque (1040, 1041, 1123, 1124)¹⁰. Autour des deux bouquets s'affrontent, de part et d'autre d'un ariste dont ils devorent les jeunes pousses (1033) (pl. XII, 1) ou dont la silhouette stylisée est plantée sur la montagne (1036) (pl. XII, 1). Ici, un taureau efflanqué, qui passe à gauche, sur la montagne (1040 et fig. 12). Et quatre personnages barbus et nus (pl. XII, 2) hormis l'étroite ceinture, dansent une ronde en se tenant

côté des thèmes purement géométriques (pl. XII, 2) (cercles concentriques, chevrons emboîtés, lignes parallèles, rosaces simples ou doubles) on trouve des motifs plus compliqués, combinant le géométrique et la représentation d'animaux. Ainsi des cortèges de chiens, chacals, chèvres, gazelles, lauriaux, lions, répartis dans les zones concentriques ou groupés dans la zone centrale. On trouve aussi un répertoire différent : un hérisson qu'entourent ses sept poils ; des poissons en files serrées, des vols d'oiseaux.

Parfois on rencontre des moules en forme d'animaux : ainsi quatre exemplaires d'un poisson (1015,

¹⁰ Cette caractéristique sert à souligner le symbolisme religieux, jusque sur la table royale... Pour l'association de l'emblème so-

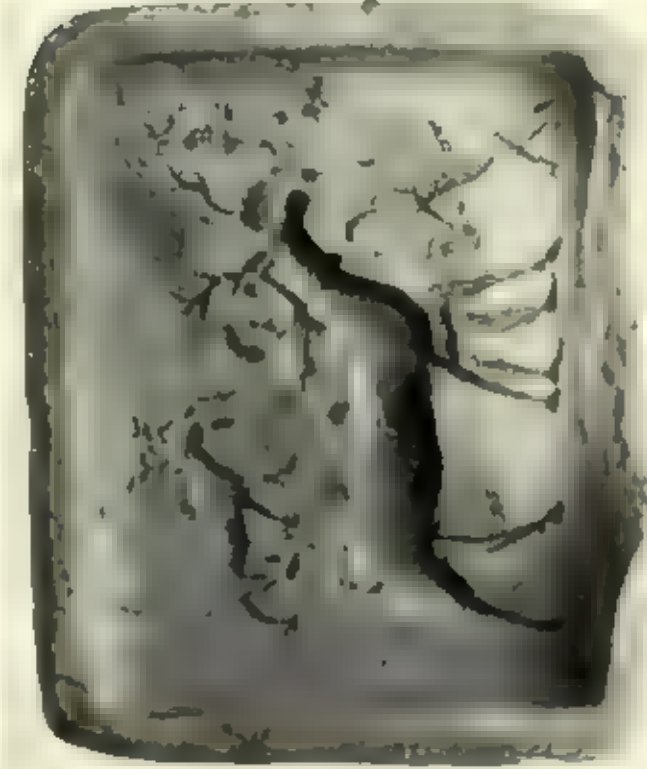
lère et du Lion TOULAC-GARCIN, *op. cit.*, *Trach.*, p. 72-73.



1. Monnaie No. 130 et 131. — Collection du Cabinet des Médailles, Paris.



2. Monnaie No. 132 et 133. — Collection du Cabinet des Médailles, Paris.



3. Monnaie No. 134. — Collection du Cabinet des Médailles, Paris.



4. Monnaie No. 135. — Collection du Cabinet des Médailles, Paris.

par la main et en serrant en même temps le vase de la féculte d'eau sur le rameau (1129). Trois moules rectangulaires (1044, 1124, 1122) reproduisent les traits d'une femme nue, assise et les mains se soutenant les seins (fig. 13). Le personnage est paré de bracelets et de colliers et ses cheveux sont serrés dans un turban¹⁰.

Enfin, deux autres moules témoignent d'un vrai talent de composition, avec le souci de marquer les différences de plan. Sur l'un d'eux, un homme conduit un cerf qu'il maintient par les bois, cependant qu'un *sloughi* se jette sur le poitrail de l'animal (pl. XII, 3). L'autre cerf s'avance à l'arrière-plan, qui est sans doute le petit du prisonnier (1032). Sur l'autre (pl. XII, 4), un lion bondit sur la croupe d'un lauréat qui passe à gauche. Dans le champ, deux animaux plus petits, sans doute des veaux, s'éloignent (1037). La simple nomenclature de ce « service » indique assez la variété de sa décoration et l'ingéniosité des décorateurs sans oublier les goûts raffinés du roi et de ses hofes.

Le travail de la pierre est cette fois encore fort bien documenté, que ce soit dans les petites dimensions ou dans la grande statuaire. Le patési Ishiqu-don révélait un art, somme toute assez rude et plus soucieux de la simplicité des lignes que d'élégances raffiner. Deux monuments recueillis cette année sont d'une allure et d'une inspiration toutes différentes. Il y a tout d'abord un petit relief de pierre (1300), représentant une déesse de haut rang — elle porte une tiare à quatre rangs de cornes — respirant le parfum d'une fleur. La déesse,



FIG. 13. — Moule 1044 : femme nue assise, au l'arène.

¹⁰ Cette coiffure bien définie rappelle étrangement — elle a testée par des figurines retrouvées par Mackay dans le Sinal, à l'est

de l'Indus, *ILN*, 14 nov. 1936, p. 86, sq et fig. 24 et 25, 24 nov. 1936, p. 941, fig. 37.

de profil à gauche la tête est représentée de face — est sublimée avec la plus grande finesse et le sculpteur en a fait une merveille de ciselure (pl. XIV, 1). La femme a les cheveux ondules sur le front et enroulés sur la nuque en un long chignon — cependant qu'une « anglaise » tombe sur l'épaule gauche. Cette élégance dans l'ordonnance de la chevelure se retrouve dans la parure, collier à multiples rangs, quatre bracelets à chaque poignet.

Le vêtement est peut-être la longue robe « deux pièces » à volants superposés et à longues mèches ondulees formant une sorte de cape qui épouse la forme des épaules d'où sortent les avant bras, nus jusqu'aux coudes. Le bas du vêtement s'évase en forme de cloche — suivant la mode du temps, une très longue natte tombe dans le dos¹⁾, s'enroulant peu au-dessus des talons en une boucle terminale. Les deux mains sont levées — côte à côte — mais il ne s'agit pas du geste classique de l'adoration, car entre la main gauche et le nez, un petit morceau de fritte représente certainement une fleur que la déesse respire et qu'elle tient par la tige.

Le relief était rehaussé d'un placage d'argent dont il reste des traces sur la tête, l'épaule gauche, la paume de la main droite et le ruban du chignon. Et en etui de même des pieds, recouverts d'une feuille de même métal qui n'a subsisté que sur l'arrière du pied droit et le devant du pied gauche. Cette petite plaquette (hauteur 0 m. 13), fut recueillie dans la cour 131, près de la porte 114. Elle avait dû appartenir à une incrustation, dont elle s'était détachée au moment du pillage du Palais.

Le second document est la statue d'une déesse au vase jaillissant (pl. VIII, ramasser en plusieurs morceaux au pied du podium — pièce 64 — fig. 14). Haute d'un peu moins de 1 mètre 50, elle est coiffée d'une sorte de casque-perruque à un rang de cornes, ce qui indique son rang inférieur dans l'échelle des divinités. Debout, elle tient des deux mains l'arytalle classique. Malgré la mutilation antique du nez et les yeux vides de leur incrustation, le visage est d'une grande finesse de traits (pl. XIV, 2) avec les joues bien modelées et les lèvres ou un sourire esquissé. Le menton est court, en légère galoche, avec un double menton qui d'ailleurs n'a rien d'exagéré.

¹⁾ De même la déesse au vase jaillissant, décrite plus loin et une stauette de même époque, mutilée, recueillie dans la puits du

temple d'Ishtar (Syria, XVI, pl. XXVI, 2), en printemps 1934.



TROIS VASES DE LA VÉESSE AU VASE JAUNE
PALAIS DE MARI

Les cheveux de la perruque tombent en ondes épaisses de chaque côté sur les épaules et sont noués sur la nuque en un lourd chignon aux lignes géométriques accusées, qui maintient un large ruban. Dans le dos, suivant la mode précédemment attestée à Mari (buste du temple Elshar et plaquette (1300) décrite plus haut), tombe très bas une natte ronde que serrent plusieurs cordants (pl. VII, 1). Les oreilles sont cachées par ce que nous interprétons d'abord comme des bandeaux nattés, mais M. Seyrig nous a suggéré qu'il vau-

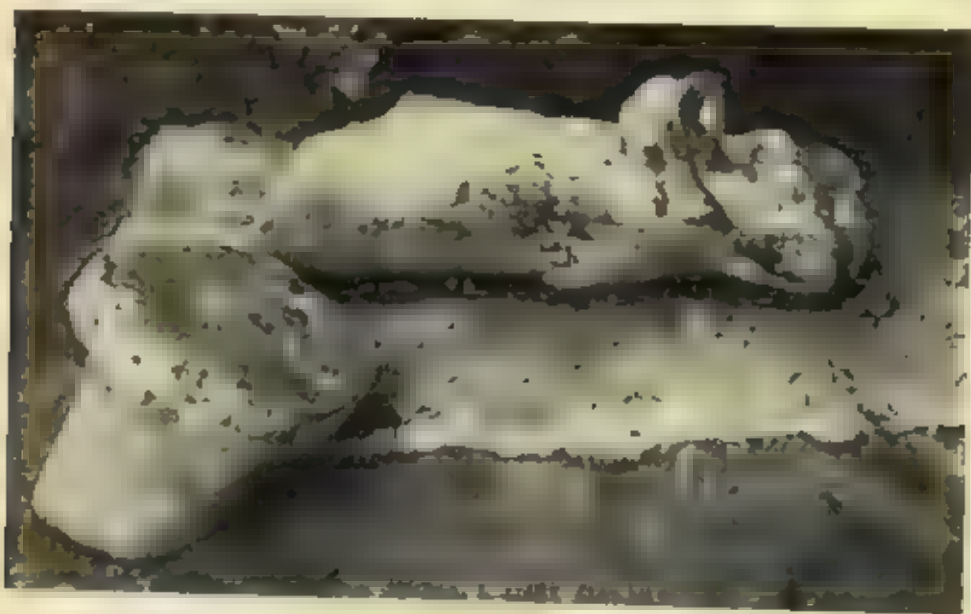


Fig. 14. — La déesse au visage jaillissant, acéphale, *in situ*, au pied du pylône de la cour et

deait mieux y voir ces couvre-oreilles mobiles en métal précieux que l'on rencontre à Palmyre, longtemps après. Nous nous rallions à cette hypothèse, qui explique en même temps que cette partie ait été peinte en rouge.

La femme porte au cou un collier de perles rondes, de différentes grosseurs, à sextuple rang et trois brachets à chaque pignol. Elle est vêtue d'une longue robe qui moule étroitement les formes et tombe jusqu'à terre, en s'évasant légèrement. Sur le devant, elle se trouve échancrée, pour que puissent sortir les pieds nus, posés à plat, côte à côte. Il semble que jusqu'à la taille, très haute, la robe soit faite de bandes croisées en biais, avec des manches très courtes, ornées d'une bande festonnée. Sous la ceinture, formée

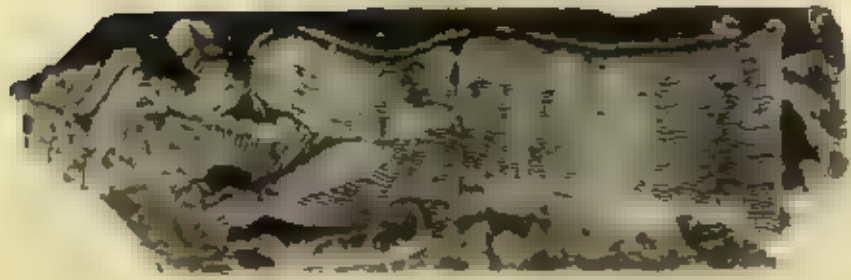
de deux bandes juxtaposées, le tissu pourtant uni est segmenté horizontalement par quatre logers évidements, rappel évident des volants superposés du costume féminin du temps et décor verticalement de lignes ondulées incisées, qui se tournent en spirale. Il semble qu'on ait voulu ainsi représenter les eaux vivifiantes dans les flots desquelles ces puissances sont dessinées, montant ou descendant.

Le vase que tient la déesse est non seulement creux, mais il communique avec un canal inférieur qui traverse la statue verticalement et s'ouvre à la base même du socle. Très certainement nous avons là un exemple incontestable de « statue vivante ». L'eau d'un réservoir extérieur, disposée à la hauteur voulue, devait être amenée dans la statue et se répandant par le vase incliné, devenu à la lettre, un « vase jaillissant »¹. Ainsi les pèlerins et les visiteurs du roi, étaient témoins de ce miracle bien fait pour les éblouir, de l'eau fertilisante dispensée par la déesse à ses adorateurs.

L'emplacement de la statue n'est pas facile à préciser. De ce que la face supérieure du podium ne présente aucun trou de lassement, nous avons cru pouvoir conclure que ce n'est pas là qu'elle fût dressée. On l'aurait pourtant fort bien vue sous le baldaquin et dans l'ordinaire des portes. L'installation hydraulique suggérée par le canal intérieur de la sculpture et l'eau ruisselante, semblent d'autre part postuler des aménagements bitumes. Or, ceux-ci sont particulièrement nets aux abords et dans la chapelle surélevée 66, à priori excellent emplacement. Seulement, on s'explique mal que l'escalier de cette tribune ne porte aucune trace comme celle qu'aurait laissée un gros bloc de gringolant d'une hauteur de dix marches. On le voit, toute localisation s'avère actuellement impossible, et sans doute faut-il attendre la fin du dégauchement pour user être plus affirmatif. Cependant, nous pensons que c'est dans une ou dans deux des trois zones déjà déblayées (106, 64, 65), qu'il faut redresser les deux grandes statues de nos deux dernières campagnes : celle du père Ishup-dian et celle de la déesse au vase jaillissant, le premier peut-être en face ou non loin de la divinité.

¹ Pour tout ce qui concerne ce symbole
Heuz y. *Orb, neg. arabicae de l'Art*, n. 138 et p.

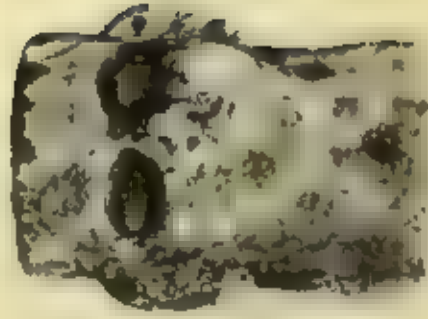
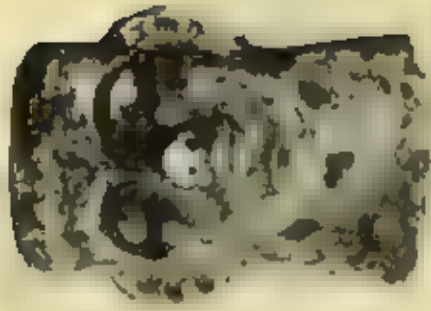
et 4 (trouv.) d'ensemble de E. VAN BUREN, *The
Hittite vase and the cult of the goddess*.



1 Plaque de pierre (M. 1300)
Déesse respirant le parfum d'une fleur



2 Tête de la déesse au vase au parfum
MARJ



3 et 4 Masques en stéatite vernissée
hommes, mberbes
(M. 1393 et 1342)

..

Le développement de la fouille au cours du printemps 1936 a précisé et confirmé les conclusions que nous avions présentées au terme de la deuxième campagne¹. Le Palais de Mari fut construit à la fin du III^e millénaire et ce, semble-t-il, par une suite dynastique dont nous connaissons déjà cinq représentants : Hum-ishar, Ishup-ilum (ces deux noms interchangeables), Iagilum, Iahbulim et Zimrilum, celui-ci étant le dernier occupant². La ruine est, sans doute aucun, et comme nous l'avons immédiatement indiqué, l'œuvre du roi de Babylone, Hammurabi. La masse des archives apportera certainement des révélations très explicites sur la défaite de la capitale du Moyen-Euphrate, datée, on le sait, de l'an 33 de Hammurabi et achevée en l'an 35³. Qu'un conflit dut opposer Babylone et Mari s'explique tout autant par des nécessités politiques que par des réalités géographiques. Dès l'instant où Babylone étendait sa suprématie totale sur le Sud-mésopotamien et jus qu'aux rives du Golfe Persique, Mari devait prévoir la lutte. En effet, Hammurabi, maître du Sud, ne pouvait accepter d'avoir sur ses frontières Nord, une puissance assez solide pour lui couper la route de l'Anatolie et de la Méditerranée.

A en juger par la prospérité qu'implique le Palais que nous dégageons, les rois de Mari ne devaient pas pouvoir se résoudre à n'être que des alliés choisis et éternellement soumis. Ils avaient conscience de leurs forces et de leurs fronts, toutes choses que Hammurabi, fut amené à écraser sans merci. Les tablettes recueillies par milliers, détailleront les épisodes de cette lutte d'abord diplomatique⁴, mais évoluant rapidement jusqu'au choc de deux armées. Zimrilum dut s'incliner. Le palais incendié, les fresques saignées, les statues mutilées, attestent la violence de l'assaut et l'acharnement des combattants. Mari était à jamais vaincue et la capitale du Moyen-Euphrate ne devait plus se relever de cet écrasement.

Dans ses ruines qui s'ensablent, une petite garnison assyrienne s'installe,

¹ Syria, XLII, p. 25 sq.

² Les rois s'appelaient d'ailleurs à quatre autres fois Mari, une des preuves p. 136 à compléter par un cinquième, Ibi-ilum (fouilles 1937).

³ *Beitrag zur Assyriologie* II, 18, 181.

⁴ Un document remarquable a d'ja été publié par THUREL HANSEN, *B.A.*, XXVIII (1936), p. 414-417.

quelque soit si des après. En les gouverneurs restant quelques-unes des salles du palais, celles qui ont le moins souffert de la destruction babylonienne⁽²⁾. Les grandes routes, dont les murs sortent encore de terre, deviennent des cuolos funéraires et la colonie assyrienne y enterre ses morts. C'est cette nécropole absolument intacte que nous avons retrouvée à mesure que la fouille progressait (fig. 15). Quelques tombes avaient été creusées dans les

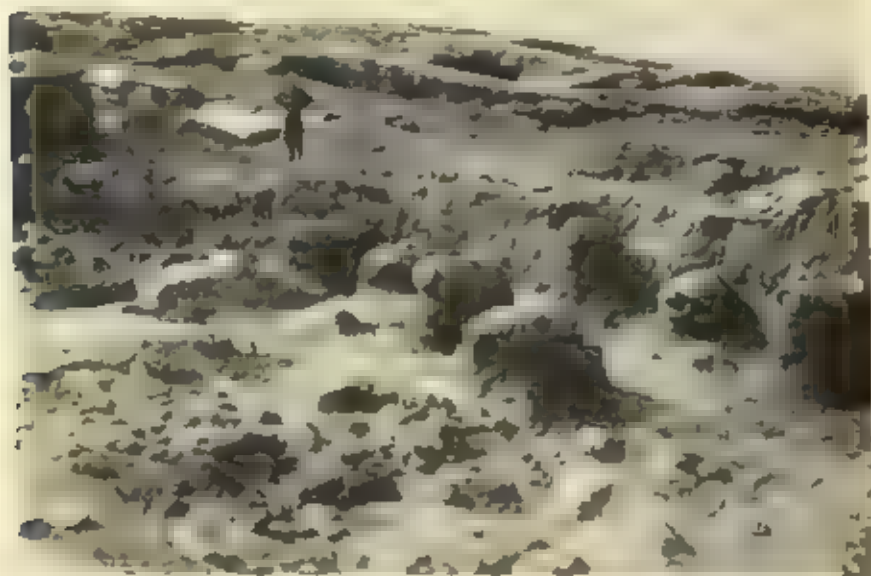


FIG. 15. — La nécropole assyrienne dans les débris de la cour 100.

murs très épais de la salle 60, mais la plupart étaient nettement localisées et groupées à l'intérieur des cours 106 et 111 et plus généralement le long des murs. Certaines n'ont été établies qu'en défonçant le dallage, surtout dans la cour 111. Pres de 140 sépultures, intactes, ont été ainsi dégagées, qui ont abandonné un abondant et très varié mobilier.

On déposait le corps soit en pleine terre, soit dans de grosses céramiques

⁽¹⁾ Sur cette installation assyrienne, THUREAU-DANGES, *RA*, XXXI, p. 438-439. D'après ce que nous retrouvons, il s'agit, ce semble, d'un détachement de fonctionnaires et de soldats, installé dès le 7^e-8^e siècles av.

J.-C. Il faut peut-être remonter de quelques siècles, le gouverneur Shamash resh-a-sir.

⁽²⁾ Ainsi, probablement les chambres 51, 52, 53, 68 bis, 74, 75, 100-104.



Récipients en bronze vernissée trouvés dans la nécropole assyrienne,
(souts 106 et 13, du palais).



2 Bijoux des tombes assyriennes : un collier en bronze et cornues en pierre
(tombe 23) ; parure en disques et rosace en or (tombe 35)



3 Mobilier funéraire de la tombe 36 : vase, bronze, pierre et or
MAR

rapprochées deux à deux, ouverture contre ouverture (fig. 10). Le cadavre est placé habituellement sur le côté, jambes fléchies, mais dans de nombreux cas on trouve aussi des enlaves étendus rigoureusement sur le dos, jambes allongées. Les tombes sont très nettement orientées sensiblement est-ouest. Des enfants sont enterrés dans le cimetière des adultes, soit en pleine terre, soit dans une céramique de même type mais de module plus petit. Le mobilier funéraire est riche et caractérise par l'élégants récipients en fritte vernissée



FIG. 10. — Tombe ouverte (n° 236) creusée dans le dalage de la cour 131

(pl. XV, 4), bonbonnières à couvercle, ampoules, coupes, jarres, godets. En même matière, de petits masques d'hommes tuberculés (pl. XIV, 4 et 5), yeux incrustés, avec en guise d'oreilles un appendice rive, percé de trois trous, où l'on devait sans doute passer les fils destinés à fixer l'objet sur le corps du mort et nous avons pu constater qu'il est placé sur le sternum. De nombreux bronzes : bracelets, bagues, miroir, carquois. Trois tombes sont plus spécialement riches : n° 125, avec une élégante parure en tortillons d'or alternant avec des courants plats faits de lapis-lazuli, pâte bleue et cornaline (pl. XV, 2) ; n° 135 avec une parure faite de douze disques en or et d'une rosace à onze pétales cornes d'un fil d'or (pl. XV, 2) ; n° 236 (fig. 10), où la tête du la

femme s'ornant d'une parure en perles de pierres diverses, parfois serties dans des montures d'or, de cinq boucles d'oreilles en or et d'un collier où les éléments de cornaline sont en forme de grenades stylisées (pl. XV, 3). Il est assez malaisé de définir ce qui, dans ces mobiliers, est de fabrication locale et ce qui provient d'importation. Plusieurs scarabées, datés du Nouvel Empire¹, attestent les relations commerciales avec l'Égypte, les frites et en particulier les masques, rappellent étrangement des documents similaires recueillis à Ras Shamra, et même à Suse². Tout cela jalonne assez bien les grandes voies de circulation en pleine activité vers le milieu du II^e millénaire.

Les deux grands fleuves mésopotamiens et singulièrement l'Euphrate, restaient comme précédemment, les routes traditionnelles entre l'Inde et la Méditerranée. On comprend que les rois assyriens aient jugé bon d'avoir à Mari une véritable « tête de pont » qui leur assurait le contrôle facile de la moitié ou moins du trafic oriental, d'autant que les postes d'Hadram et de Turqa, l'un en aval, l'autre en amont de Mari, y participaient encore, et il est infiniment regrettable que la disparition du premier et la quasi impossibilité d'exploration complète du second, nous interdisent de mieux saisir cet aspect de la politique assyrienne sur les rives du Moyen-Euphrate. Cette région de transition restait sur la grande voie commerciale de l'antiquité orientale et il n'est pas étonnant qu'on ait recueilli à Mari des documents aussi dissimilaires que ces scarabées égyptiens et ces perles de cornaline incrustées de pâte blanche, sans doute pacotille internationale véhiculée et brochant, mais le moins précieux de ces échanges commerciaux entre les rives du Nil et les plaines de l'Indus.

ANDRÉ PARROT.

30 novembre 1936.

¹ M. Vasey n'en a retrouvé malgré l'insure, le nom de Ramsès II.

² S. HARTER, *Syria*, XIV, p. 106 et pl. XI 2.

Le masque d'Assur rappelle un type égyptien, Assurak, *Die Jüngeren Ishtar-Tempel in Assur*, p. 78 et pl. 85. Assurak le date entre le xiii^e et le xvi^e siècles av. J.-C.

LA DEESSE 'ANAT

POÈME DE RAS SHAMRA

(Deuxième article, ou V AB, B)

PAR

CH. VIROLLEAU D

La seconde partie de V AB, soit V AB, B, comprend tout ce qui reste de la col. II et les premières lignes de la col. III, lesquelles sont gravées sur un fragment qui ne se raccorde pas matériellement à AO 10638 (= V AB) mais qui fait certainement partie de la tablette ainsi désignée.

Il manquait, à la fin de V AB, A *Syria*, XVII, pp 333-345, quatorze lignes environ, et il en manque une vingtaine au début de V AB, B. La lacune est donc beaucoup trop considérable pour qu'on puisse tenter de relier ensemble les deux morceaux. Comme, cependant, Môt avait reçu précédemment l'ordre de servir *Heqn-B'1*, et qu'on verra bientôt (V AB, B, 56 ss. 'Anat massacrer des populations entières, il est permis de conjecturer que les instructions données à Môt par la déesse n'ont pas été suivies, ou qu'elles n'ont reçu qu'un commencement d'exécution, et que les divers massacres qui vont être décrits représentent autant de châtements infligés par Anat à des collectivités au service de Môt, et qui auraient suivi, dans sa rébellion, l'adversaire constant d *Heqn-B'1*.

De toute façon, V AB, B se compose nettement de trois parties :

I. — Ll. 1-5*, qui constituent la fin d'une scène et dont le sens est, par suite, fort incertain.

II. — Ll. 5^B-37 ou « les combats de 'Anat », épisode complet et bien conservé, qui se subdivise lui-même en plusieurs parties.

III. — Ll. 38-fin, début d'une scène nouvelle, qui se retrouvera d'ailleurs plus loin (D 862 ss), mais dans un état également fragmentaire, et à la suite d'un morceau tout différent de 5^B-37.

I

Fin d'un épisode (ll. 1-5)

Col. 2 1) [] s []
 (2) *kpr* , *šb'* , *bat* ,
 ch , *gdm* (3) *w anhhm* ,
 klut , *šgrt* (4) *bht* 'at
 w(2) *tyrg* , *šlamm* (3) *b w* , *gr* ,

2-3^s. — Littéralement : « le *kpr* des sept filles, (c'est) le souffle vital des chevreaux et des *anhb*. »

kpr, qui ne se rencontre pas ailleurs, peut représenter bien des choses différentes, mais l'explication la plus acceptable paraît être la *šgr*, ar. *šapra*, sorte de coupe. Le *kpr* des sept filles contiendrait le *ch* des chevreaux¹ et des *anhb*, comme la mer contient la *brh* (synon. de *ch*), de l'animal marin — *ankh*, l' AB I, 15-16, cependant, comme on dit aussi (*ibid.*, 14-15) que la brebis (*s*), est la *aps* des lions du désert, *kpr šb' bat* pourrait désigner la plante que brouillent les chevreaux et les *anhb*. Le *šgr*, par exemple.

Sur « les sept filles », voir ci-dessus A 23. Pour *gdm*, cf. II Dan, 6-21 *anhb*, qui se retrouvera plus loin, l. 42, désigne évidemment un autre animal, et, sans doute, un animal de petite taille, comparer ar. *anabab* heb. 32278 quoique l'association du lièvre avec le chevreau apparaisse singulière.

3^s-4^s. — La locution *klut šgrt bht* 'at semble indiquer que la scène se passe devant la porte de la maison de 'Aal. Toutefois l'absence de préposition est surprenante, car on dit ailleurs, II Dan, 5, 6 *bap šgr*. D'autre part, *šgrt* ne peut être que le plur. de *šgr*, bien qu'on dise, en b. h., *še'aron*. Pour *klut*, voir ci-dessus, A 11, il s'agit sans doute, non pas de deux portes, mais des deux battants ou vantaux d'une seule et même porte — *bht*, pour *bt*, est connu déjà mais dans la suite (17 ss.) la forme *bt* se rencontrera seule, à l'exclusion de *bht*.

4^s-5^s. — w(2) *tyrg* « et elle (c'est 'Aal) rencontrera », ou « tu rencontreras toi,

¹ Comparer à *ch gdm* la *apš* 'yl de l' AB 5, 4.

'Anat) », s'il s'agit de la 2^e pers. Même verbe dans II *Dan* . B. 43 (*l aqy gh*) et ci-après, C 11^b (*qrgy*).

La déesse rencontre les serviteurs — les siens propres, ou ceux d'*Heqn-⁹ 'I* — au moment où ils posent (à terre ?) ou déposent (dans la terre ?) le *gr*, ou bien, si *b* a le sens instrumental, la rencontre est provoquée par le dépôt du *gr* ou d'un *gr*. Ce dernier mot, d'un emploi si fréquent, est d'une interprétation très ardue. Dès le début, *gr* s'est trouvé en association avec *gh* et dans des passages où il semble bien qu'il soit question de vases précieux. II AB, 5, 77-78, et où le sens de « coupe » pour *gh*¹⁰ (b. 7723) paraissant assuré, *gr* doit nécessairement désigner aussi un récipient. En tout cas, il s'agit bien d'un objet, et facilement transportable, puisqu'on dit, I^a AB 5, 13^a, *ša gr 'l qlm*, « et vo le *gr* sur tes, deux mains ». Il semble d'ailleurs certain qu'il existe, dans la langue de Ras-Shamra, deux vocables de la forme *gr*. Pour les termes monosyllabiques, les rencontres ou les confusions de ce genre sont fréquentes, on le sait. Il conviendra d'examiner chaque cas particulier, quand, du moins, le contexte permet de discuter le sens, ce qu'on ne saurait faire valablement pour la présente locution, par laquelle se termine un épisode dont nous n'avons, en somme, que les derniers mots.

II

Les combats de 'Anat.

1^o LES PREMIERS COMBATS : II, 5^b-16,

w hln . 'nt . tni (6) *thx*.

b 'mq . *thph* . *lm* (7) *qrgtm*

tachg . *lem* . *hpr y[m]*

(8) *tynt* . *ndm* . *pat* . *hps*

⁹ Et aussi II AB 8 . 2, le mot qui remplace *gr* devant *ca* dans la phrase suivante : *bca Ma* ., dans I^a AB 6, 17-18 et I AB 1, 2^a, c'est *prlm*

qui est parallèle à *gr*, tandis q'il y a ailleurs, II AB 7, 5-6, *gr* et *gpa* et, dans un texte inédit, *nh gr*, *h'I gpa*.

(9) *tḥth* , *k kdr* , *re[s]*

(10) *'lh* , *k orhym kṣ*,

k , *qsm(ʔ)* (11) *ḡrmm* , *kṣ* , *mhr*.

rlt (12) *rest* , *l bmtb*

inst (13) *kpt* , *b ḥḥḥ*,

brkm , *tḡ[ll]* (14) *b dm* , *š²mr*,

ḥlqm , *b mm[ʔ]* (15) *mhrm*.

mfm , *tyrk* (16) *šbm*

b kḥ , *qšth* , *mlut*

TRADUCTION

Et alors 'Anat combat :

(6) dans la vallée, elle meurtre les Fils (7) de la ville,

Elle frappe le peuple du bord de la m[er] :

(8) elle massacre l'humanité du Levant.

(9) Alors, il y a, sous elle, des têtes — ombreuses — comme les *lbt*,

(10) au-dessus d'elle — des poutres — le mal —, comme les sœurselles

et comme ... (11) ... (est) la paume (de la main) du *mhr*.

Ayant jeté (7) (12) les têtes sur sa colline

(et) attache (13) les paumes sur son *ḥḥ*,

elle plonge, ses, de sa genoux (14) dans le sang du *š²mr*

ses deux ..., dans le *mm'* (15) des *mhr*.

, elle pourchasse (16) les vieillards

par le (moyen du) *kḥ* de son arc

52-72 — 'Anat massacre les gens de la Ville.

u hln, seulement ici et ci-après, l 17, ailleurs *hln*, comme en hébreu,
Il AB 1, 27 et ci-après D, 29. Pour l'alternance *m n*, en fin de mot, comp *hm*
et *hn*.

col IX.

五
十
十五
二十
二十五
三十
三十五
四十

一、二、三、四、五、六、七、八、九、十、十一、十二、十三、十四、十五、十六、十七、十八、十九、二十、二十一、二十二、二十三、二十四、二十五、二十六、二十七、二十八、二十九、三十、三十一、三十二、三十三、三十四、三十五、三十六、三十七、三十八、三十九、四十、四十一、四十二、四十三、四十四、四十五、四十六、四十七、四十八、四十九、五十、五十一、五十二、五十三、五十四、五十五、五十六、五十七、五十八、五十九、六十、六十一、六十二、六十三、六十四、六十五、六十六、六十七、六十八、六十九、七十、七十一、七十二、七十三、七十四、七十五、七十六、七十七、七十八、七十九、八十、八十一、八十二、八十三、八十四、八十五、八十六、八十七、八十八、八十九、九十、九十一、九十二、九十三、九十四、九十五、九十六、九十七、九十八、九十九、一百。

[Handwritten musical notation]

又四十一頁

五、

3 34 11

Les deux verbes, *mtbh* et *thab* sont à l'ifftal, comme pour indiquer qu'il y a, non seulement massacre, mais combat ou que 'Anat combat avant de massacrer. L'ifft de *mtbh* est fréquent en accadien, mais, en heb., le verbe ne se rencontre qu'au qal, et il en est de même pour *thb*, dont le sens premier est « fendre, couper », mais qui signifie aussi parfois (*Dele*, vi, 3) « tuer »¹.

'Anat frappe les *bu qrytu* plus loin, l. 20, *bu qrim*) Il y a plusieurs exemples de pluriel de cette sorte, ainsi, e-après, l. 30, *bu sthum*. — *bu qryt* (ou *bu qrt*) est l'équivalent d'accl. *mār āh*, comme *bu rym* de *mār supr*.

De quelle ville s'agit-il ? Peut être de Bēt-Anat en Nephthali, mais il y avait, en Palestine, plusieurs villes qui portaient ce nom², et il y avait aussi, d'après les documents égyptiens, une *Qrt 'nt*³. En tout cas, « la ville » dont il est ici question possédait apparemment une « maison de 'Anat », celle qui était mentionnée déjà à la l. 1 ci-dessus, et qui sera, un peu plus loin, l. 29^b, le théâtre d'un nouveau massacre.

Cette « ville », qu'elle qu'elle fût⁴, s'élevait à proximité d'une vallée, ou « dans une vallée » *h nq*. Dans l'A. T., « la Vallée », c'est ordinairement celle du Jourdain. Il peut en être de même ici.

7-8 — Anat massacre les populations du bord de la mer et l'Humanité du Levant.

Le verbe *gnt* (h גנז), associé ici à *mtbh*, est d'un emploi rare, il n'y a que deux autres exemples : III *Dan*, l. 38 et ci-après, D 41.

hmt et *adn* sont en parallélisme comme chez *Isaie*, מלח, ו, יאסם et יאסם, א. RS, *adn* se rencontre aussi dans *dh adn*, qualificatif de El l. *keret*, 37, 41, 130, 151, 278, 297.

La lecture *hp g[m]* s'appuie sur plusieurs passages de l'A. T., voir en particulier *Ezechiel*, xvi, 10, où Yahvé extermine les gens du *דג הים* (cf. *keret*,

¹ Les verbes *mtbh* et *thb* sont évidemment synonymes et interchangeables. Ainsi parallélisme le corrigé *mtbht* en *mtbh*, chez *Isaie*, li 9, comme le font, fort heureusement, les commentateurs. *mtbh* qui est aussi fréquent à RS qu'en assyrien, tient en somme, la place qu'occupe גנז en hébreu, comp., d'ailleurs,

SYRIA. — XVIII

h hq *ahv* de *Daniel* 100 avec גנז אהב de II *Samuel*, xiv, 7.

² Cf. Au Lods, *h-met*, p. 153 ss.

³ See HANSEN, *Adon*, p. 930.

⁴ Comp. I *keret* 84, où il y a aussi *qryt*, simplement.

p. 9 — comme fait ici 'Anat. On notera cependant que h α correspond à ar α , alors qu'il y a RS — si notre lecture est juste, h α = hp et non pas hp.

hp ym désignerait la côte même de la Palestine, région située à l'ouest de la Vallée et de la Ville. Mais 'Anat frappe aussi « l'humanité de l'Est », *adon* *sol* *Sp* expression un peu vague et qui ne permet point de tracer les limites de l'activité de la déesse. h α rōh = la Levant, *sol* = h α xz inf. est, de *gr* *gūt* *h* α correspond à *acd*, *gūt* *munā*¹⁾.

9-11*. — Conséquences du massacre.

À la suite de ce grand massacre ou de cette série de massacres, il y a aux pieds de 'Anat (dit « sous elle ») les têtes en quantité, et au dessus d'elle — sans doute en l'air — ou dans les airs il y a des mains (dit « paumes») aussi nombreuses que les sauterelles, de sorte que la déesse apparaît maintenant comme enveloppée ou submergée de débris humains. Telle est du moins l'idée qu'il est permis de se faire de la situation, qui est dépeinte, comme les combats mêmes, dans les termes les plus laconiques.

9-10*. — Les mot *ret* (tête) et *hp* (paume) sont au sing. alors qu'il y a évidemment des quantités de têtes et de mains — un peu plus loin, d'ailleurs, 12-13, on lit *ret* et *hpt*. On ne voit pas, d'autre part, clairement pourquoi on lit de *gd* « main », c'est *hp* qui est employé. Les paumes sont aussi nombreuses, est-il écrit, que les sauterelles (qui s'abattent sur les champs) *erhym* est le plur. de *erh*, qui s'est rencontré déjà l. *keret*, 103 et 102 — sous sa forme collective — seule usitée en hébreu — tandis que, en *acd*, le plur. de *ard* est attesté — du moins dans l'écriture idéographique.²⁾

Quant aux têtes, elles sont comparées à une ou à des *kdrt*. Peut-être convient-il de rapprocher ce vocable d'ar كرتة « gerbe de céréales ». Et comme, par analogie avec *erhym*, *kdrt* est sans doute un plur., le monceau de ces têtes que 'Anat a coupées se rait comparer, non pas à une gerbe isolée, mais à un tas de gerbes, ou, comme on dit, à une meule.

¹⁾ Pour *erh* *hpt* = 10ccent — cf. RS 1929, n° 9, 9.

²⁾ De même hS *ac* — heb α z *invar* — tandis que, en *acd*, *gūt* au plur. : *gēac*.

Dans les bas-reliefs assyriens on voit souvent ainsi, dans un coin du champ de bataille, des monceaux de têtes coupées.

10³-11². — Parait compléter ou préciser le sens de la phrase précédente (10²). Cette fois, en effet, il n'y a pas *kp* seulement, mais *kp mhr*, et, à la place de *kerhqm*, on lit *k* (²) *qsm* (²) *grmm*. Il ne s'agit donc plus d'une façon générale, des mains des victimes de 'Anat mais de celles du *mhr* (ou des *mhr*, cf. l. 13² de la déesse. Pour le terme même de la comparaison, il est d'autant plus difficile d'en préciser le sens que la lecture de la fin de *qou a* est pas certaine. Si cependant *qsm* se rattachait à la rac. *qsp*, on pourrait, mais bien entendu sous toutes réserves attribuer à ce mot un sens tel que « coupeux », *grmm* correspondant peut-être, à heb. *גִּרְמָה*, qui désigne un arbre, tel que le platane.

11²-13². — Les trophées de 'Anat.

Le verbe *'tk* se retrouvera plus loin (D 41 avec, peut-être, le sens d'ar. *كع* « se jeter sur, attaquer ». Pour le v. *tas*, qui ne se rencontre qu'ici comp. h. *טאס* « ceindre », I *Roz.* xviii, 46.

Les verbes qui précèdent ceux II 1-6), comme ceux qui suivent (13 ss.) sont tous à l'imparfait. Mais ici *'tk* et *tas* représentent soit le parfait. 3^e p. f. ¹, soit le participe fem. et, s'il s'agit du partic., le sujet peut être 'Anat, ou bien, si le sens est passif, les *est* et les *kpt*, comp., à cet égard, I *Sam.*, v, 4 *וְהָיוּ כְּפִתּוֹת עֵץ מִן הַיַּרְדֵּן וְהָיוּ כְּפִתּוֹת עֵץ מִן הַיַּרְדֵּן*.

Puisque 'Anat a une maison, c'est-à-dire un temple, c'est dans ce temple sans doute qu'on lui rendait un culte, et non pas sur un haut lieu. En conséquence, *hmt* doit signifier simplement hauteur ou colline, la colline sur laquelle s'élevait la Maison.

hmt s'est rencontré déjà II AB I, 14 et 15 I *Dun.*, 17, 59, 60 II AB 7, 35, I AB 6-22. Parallèlement à *hmt*, il y a ici *hls*, qui est ailleurs associée à *'rt* III *Dun.*, I, 17-18 et 28-29, mais en rapport également avec 'Anat. Voir aussi, pour *hls* isolément RS 1929, n° 6 (hymne à 'Anat), l. 6.

¹ Sur l'emploi, ensuite du parfait voir ci-dessus A 4, et 85. — Syriac XVII 338 ss.

**13^e 15^e — 'Anat se plonge jusqu'aux genoux,
dans le sang de ses victimes.**

Par analogie et symétrie avec *tdm* h. *burkamo*, *blqm* dont le signe¹ une partie du corps, au ducl également, peut être le mollet ou le coude

(q. II), le aussi d'après I. 27 voir aussi A. 1, paraît correspondre à heb. *ḥḥ* B. *ḥḥ* « enfoncer » la prépos. *h* suffit d'ailleurs à indiquer, en gras du moins, le sens.

Parallèlement à *tm* « sauter » il y a, n. et plus l'ab. 273 28^e (134-3) *mm* les deux mêmes mots se trouveront aussi au plur. *dmm* et *mm'm*, dans E. 10 et 33 — *mm'* pourrait être une autre forme — par redoublement de la 1^{re} radicale, de *ḥḥ* « entraîner » — comp. avec *mm'm* à côté de *mm'* « enrouer », El-Amarna *mm'm* ou *mm'm*, et heb. *ḥḥ* plur. « estr. », accolé de *ḥḥ* (cependant il est plus vraisemblable que *mm'* est le nom d'un liquide organique — comme le sang même — peut-être distinguait-on le ja entre le sang foncé et le sang clair, comme en Assyrie (cf. H. Hoima, *Assyr. Korpert.*, p. 71¹). On notera aussi que, aux II. 34-32 et après il y a en parallélisme avec *tm* *mm* *mm*, *mm'm* si cette expression tenant la place occupée d'ordinaire, par *mm'*.

Sar mhr, voir *Hamel* p. 182 — *s'mr* figure aussi dans II. Ham. 1, 20, 47 et 2, 2, 17, mais le sens n'est certainement pas gardien — *s'* est un tout autre phonème que *s*, et « garder » heb. *ḥḥ* s'écrit à l'RS *mm'*.

Si 'Anat plonge son corps jusqu'aux genoux dans le sang du *s'mr* et des *mhr*, c'est donc qu'elle a massacré ceux de ses serviteurs qui sont aussi désignés et qui étaient mêlés à la foule des Fils de la Ville aux II. 6-7. Déjà, d'ailleurs, dans l'autre-temps (11^{re}) il avait été question du *mhr* (sang, pour plur. ?), à l'exclusion cette fois du *s'mr*.

15^e 16 — 'Anat pourchasse les vieillards.

mm tpr tdm — *mm*, placé ainsi en tête de la phrase, paraît être m. a. l.

¹ Dans certains cas on distinguait aussi en assyrien, entre le sang *dmm* et le sang fort *mm*, *dmm dmm*.

² On se rencontrera dans divers fragments alphabétiques recueillis en 1916.

et un adv. en *-m*, bien que les adv. de ce genre soient très rares en hebr., et qu'il ne paraisse pas y en avoir d'autres à RS.¹ Si cependant il s'agit d'un adv., on comparera, pour l'origine et le sens, hebr. לָמַט « vers le bas » opposé à לָמָעַל et phén. *lmt*, *lsmun*, l. 11, « en bas ».

La locution signifierait que 'Anat chasse les *šm* en bas, c'est-à-dire vers la vallée ou au fond de la vallée auprès de laquelle ou dans laquelle le massacre a eu lieu. Pour le complément, *šm*, nous l'expliquons par hebr. שָׁמַיִם Job xv, 10)², le subst. abstrait de la même rac. שָׁמַיִם à savoir *šm* h. שָׁמַיִם , s'est rencontré déjà : II AB 4, 66 et on le retrouvera plus loin : E 49.

l kšl qšh mdnt indique de quelle façon Anat s'y prend pour chasser ou pourchasser les *šm*.

Habituellement, *qš* désigne, à RS, une sorte de recipient : c'est l'hebr. קֶשֶׁת voir surtout *kanet* (glossaire), et ci-après, E 11 où *qš* est associé à *ly*. Mais il paraît évident que, dans le présent passage *qš* h. *qšet* « arc » la déesse Anat, ou les déesses apparentées à Anat, étaient d'ailleurs, en Égypte, représentées l'arc au poing³. Quoi qu'il en soit, *mdnt* est apparemment un qualificatif de *qš*, mais nous ne saurions dire ce que signifie cette épithète.

Ce n'est d'ailleurs pas au moyen de son *qš* même que 'Anat chasse les *šm*, mais au moyen du *kšl* de son *qš*. Or si *kšl* se trouve assez fréquemment à RS, le mot paraît être identique à h. קֶשֶׁל , voir, en particulier, ci-après D 40 et 343-32* mais si *qš* signifie vraiment « arc », *kšl* a nécessairement ici un autre sens que celui de « reins » serait-ce la corde de l'arc ?⁴ S'il en est ainsi 'Anat se servirait de cette corde comme d'un fouet.

¹ Comp., cependant, RS 1929, n° 5, 9, *'šm l'šm* 'šm, locution analogue à *mšm lgrš šm*, et dans laquelle 'šm pourrait être un adv. en *-m*, de la rac. לָמַט .

² Il paraît peu probable qu'il s'agisse de « prisonniers » (pour la rac. שָׁמַיִם — *šby*, voir II AB, A, 39, 30). Si *lšl* était le sens, le scribe aurait écrit vraisemblablement, sinon certainement, *šbym*, comp. *škyt* « les pleureuses », I Dan, 111-2 et 183, voir aussi I AB 5, 3.

³ Cf. Dreyse Le LAMUN, les Déeses or-

nées, 232 ss.

⁴ Convient-il de rapprocher *kšl* de l'ar. *kul*? Mais *kul* a un sens très particulier, le mot étant défini en ces termes par Fr. Jouan-son, *Arabic Dictionary*, « a string hanging from a bow for beating cotton ». — Voir, d'autre part, sur le rapport qu'il peut y avoir entre *kanet* et ar. *malna* = « corde (d'un arc) », les observations de P. BENOIST, *Choix de textes*, p. 44, n. 36, et *Emploi mélangé des noms de parties du corps*, p. 132.

2° NOUVEAUX COMBATS DE 'ANAT (ll. 17-23^a).

- (17) *ω hln . 'nt . l bth . tngyn*
 (18) *tbtql . elt . l hktb*
 (19) *wt sh't tmtsh*
b'mq (20) *tbtsh . bu . qrtm .*
tš'r (21) *kaut . l mhr .*
š'r . šhnt (22) *l xhem .*
hltmm . l g'zr
 (23) *med . tmtshn .*

- (17) Et alors 'Anat, vers sa maison, s'en va
 (18) elle se dirige, la déesse, vers son palais
 (19) et, jusqu'à satiété, elle le frappe ;
 dans la Vallée 20 elle meurt les Fils de la Vallée
 elle ... (21) les sièges au mhr
 (et de) ... les tables (22) aux soldats,
 les marchepieds aux g'zr.
 (23) Elle frappe fort.

A peine le premier combat (2-16) est-il terminé, 'Anat en engage un autre, qui a lieu dans la Vallée comme le précédent, et dont les premières victimes sont encore les Fils de la Vallée. La déesse s'en prendra ensuite à ses différents serviteurs, aux *mhr*, dont il a été question déjà et aussi à d'autres, les « soldats » et les *g'zr*.

17 20^a. — La scène est semblable à celle qu'on vient de voir 55-7^a. Même début *ω hln 'nt* et même fin *b'mq tbtsh bu qrtm*, mais, dans l'intervalle, 'Anat est représentée se dirigeant vers sa maison (*bt* ou *hkt*) pour la frapper « jusqu'à satiété ». D'autre part, 'Anat est doublée en *elt* : la déesse *, exemple rare, sinon unique⁽¹⁾.

Pour les locutions *l bth tngyn*, *tngt* — *l hktb*, cf. II, *Dan.* 2, 24-25

⁽¹⁾ Le double — ou le surnom — de 'Anat ou de *Bilt-'nt* est habituellement *yhnt* (ou *yment*)

lemm ; voir d'ailleurs ci-après, 323-33, V AB, C 8-9, et déjà IV AB (Syria, XVII, 152).

« sa maison » ou « son palais »), cela désigne sans doute ceux qui habitent cette demeure ¹ et qui seront désignés plus loin (20^b, 22, 29-30^a).

L'équivalent heb. de *ts'h't* est *עצור* (*Isac*, xxiii, 18, 19, 2, *K'eret*, xxxix, 19, 1q., 1, b), qui s'emploie au sens propre « manger jusqu'à satiété »; mais ici, le sens est, apparemment, figure. La même idée est exprimée plus loin (29) sous une autre forme.

20^b-22 — La construction *ts'h' (impf.)* — *sr* (infinitif) est assez fréquente, on le sait (I AB 5, 18-20) — Pour l'heb. voir Jérox, *Grammaire*, p. 310.

Le verbe *sr* s'est rencontré ci-dessus A 4-5 (*qm ys r*). Mais il était alors employé d'une façon absolue, tandis que, ici, le complément est représenté par des termes concrets et de sens certain : « se gis, tables et marchepieds »². La préposition *l* qui accompagne le verbe indique que ces différents meubles sont mis, par Anat, en direction de telle ou telle catégorie de serviteurs, et cela sans doute dans l'intention de blesser ou de tuer ces serviteurs, car *ts'r* est inséré entre *ts'ish* (20^a) et *ts'ishu* (23^a), verbes synonymes et de signification précise. Ainsi, à défaut d'autres armes Anat emploierait les différents meubles qui lui tombent sous la main, une fois qu'elle s'est dirigée vers sa maison et qu'elle y a — peut-on croire, pénétré.

Pour le plur. *ksat*, voir déjà II AB 6, 12. Le plur. de *stah* est, de même, identique à l'hébreu — mais, en heb. le plur. de *klm* (ici *klmm*) n'est pas attesté.

Sur *mhr*, au sing., — alors que les termes parallèles *abe* (22^a) et *qzi* (22^b) sont au plur. —, voir ci-dessus, 1^a x³). Les « soldats » (*shem*, heb. *שָׁמַר*), c'est-à-dire, sans doute les soldats de 'Anat' ³ devaient constituer une sorte de milice sacrée.

Un mot *qzrm* s'est rencontré déjà SS 44 : *'l est sh'd qzrm*. D'autre part, *qz* est, on le sait (voir *Danet*, p. 87 ss.) le nom d'un dieu. Enfin, dans un texte inédit (voir déjà *Syria*, XVII, p. 343, n. 1) la locution *sm el qzrm* « le nom⁴ du dieu des qzr » se trouve en parallélisme avec *sm el mtn* « le nom⁵ du dieu des héros (') ». Parallèlement *qzrm* est associée, ici, aux soldats *shem*.

¹ Comp. *ablm*, I *Dan* 242, 222 et *m. pt* I *Keret*, 84.

² Voir aussi NK 35-36 : *ys r mserm*.

³ Pour un autre meurtre *qm* du *mhr* de

Anat par Anat elle-même, cf. III *Dan* 1, 38.

⁴ On sait que Keret était, quant à lui, le soldat de la déesse Sulek (*Keret*, p. 84).

⁵ On « la plante », cf. *Syria*, XVII 344.

23^a L'adv. *mod* est connu déjà I K 23 II AB 15, 77 94, 100 et *Syria* XV, 80. Pour *mod*, adj. (?) de la même racine voir I^a AB. 3 16 17, 22, 23, pour *mod*, I K 88 et [178].

3^e AUTRES COMBATS DE 'ANAT (ll. 23^b-32^a).

- w t'n (24) *thysb* , w *thdy* , 'nt
 (25) *tg(ʔ)kl* , *klth* , b *ghq* ,
ymlu (26) *lth* , b *lmlt* ,
klth , 'nt (27) *tsyt* ,
h bykm , *tgʔ h dm* (28) *s'mr* ,
hlym , b *mm'* , *mhrm*
 (29) *ʔ ish* , *tmthx*
b ht (30) *thysb* , *lm* , *ʔlmm* ,
qmh (31) *ʔ(ʔ) dm* , *s'mr*
gmq , *lmm* (32) *ʔ(ʔ) dm* , b *ʔ'* .

- Et elle répond (24) en menaçant et en se rejoignant, 'Anat
 (25) Il (?) . . . , son foie, de rien
 il se remplit, (26) son cœur, de joie.
 Le foie de 'Anat (27) . . .
 quand elle plonge ses deux yeux dans le sang (28) du *s'mr*,
 ses deux . . . dans le *mm'* du *mhr*.
 (29) Jusqu'à ce qu'elle soit rassasiée, elle frappe
 Dans la maison, (30) elle meurt les Fils de la Table.
 Il efface (31) la . . . , le sang du *s'mr*;
 elle est versée, l'huile (32) de paix (?), dans (ou sur) le s'.

Suite ou autre version (?) du même combat, ou bien encore autre combat.
 Et, cette fois, non seulement 'Anat frappe, mais elle prend plaisir au mas-
 sacre jusqu'à s'en rejouer de toute son âme. Puis, comme précédemment
 (13^{es} ss.), elle se plonge dans le sang de ses victimes *s'mr* et *mhrm*, et l'on
 ajoute qu'elle frappe jusqu'à satiété et qu'elle meurt, dans sa maison, les
lm-ʔlmm, dont il n'avait pas été question jusqu'à présent.

23^b-24. Le début *et l'a* ne laisse pas de surprendre, car personne n'a adressé la parole à 'Anat, et si le v. *'ag* signifie seulement ici, comme il arrive, « déclarer », on ne voit point que 'Anat soit prête à prendre la parole et à abandonner l'action dans laquelle elle est, tout entière, engagée, 'Anat, en effet, frappe (*thsh*, comme ci-dessus 16^b et 20^a) et elle se réjouit, *thdy*, mais intérieurement et sans rien dire à quiconque. Sur le v. *hdy* (הדי), voir *Daniel*, glossaire.

25-26^a Développement de l'idée exprimée ci-dessus. *kbl* « foie » est du genre fem., cf. plur. *kblt*, I *Dan.*, 116. Pour le v. *tydd* dont la 1^{re} radice est incertaine, il a, nécessairement, un sens très voisin de celui de קדש, avec lequel il est en parallélisme. Pour קדש avec 3 cf. *Job*, xi, 11 *saht* = הִשְׁתַּחֲוֶה, pour le verbe *saht*, voir II AB, 2, 28, 5, 97. IV AB, 3, 18.

26^b-27^a — *kbl* 'ut *tsyt* paraît exprimer simplement, sous une autre forme, l'état de choses qui vient d'être décrit, mais il est difficile de se rendre compte, étymologiquement et grammaticalement, d'une forme telle que *tsyt*. Puisque *kbl* est du genre fém., *tsyt* pourrait être tenu pour le participe gal d'un v. *tsy*, voir ci-dessus 116 ss. 'tkl et sot, apparente ou non à סֵט = שֵׁט « à moins qu'il ne s'agisse précisément du subst. סֵטָה « salut, force », et, si en est ainsi, le sens serait : « le foie de 'Anat (est) (toute) saine, ou en état de pleine santé ». Construction très prugante, sans doute, mais qui donnerait à la locution un sens parfaitement conforme à l'ensemble du contexte.¹

27^a-28 Si 'Anat a recouvré la santé ou la plénitude de ses forces, c'est parce qu'elle s'est plongée dans le sang, mais s'agit-il de ce sang qu'elle a pris déjà (cf 13-15^a), ou d'un nouveau sang de la même sorte, qu'elle prendrait maintenant ? Il est bien difficile de le dire, et comme d'ailleurs le v. *tylt* est à l'imprf. (ou présent) le sens peut être : le foie de 'Anat..., chaque fois qu'elle... ».

29^a 'd *tsb'*, au lieu du *et sh'* de I 19. Exemple rare à Hs. de la conjonction 'd; voir aussi 'd *thb'* bk, I AB, 1, 9^a.

29^a-30^a. *h bt thsh bn shnm* si symétrique à 62-7^a *b'mq thsh bn qytn*, mais on ne saurait conclure de ce rapprochement que les *bn shnm* sont identiques aux *bn qytn* et que, par conséquent, « la Ville » s'appelait *Sotdn*. Sans

¹ De toute manière 'Anat est satisfaite, pour reprendre la locution égyptienne par

laquelle 860 l désignait les chevaux attelés à son char de guerre.

doute, l'adj. *elhu sîhuq* s'est rencontré dans Tg 17 (*Syria*, XV, 244 ss.), mais il s'agissait alors d'un document proprement « ugaritique », et d'une espèce tout autre que le Poème d'*Ugarit* ! Il apparaît, en conséquence, beaucoup plus probable que les *bu-šîhuq* étaient ceux des serviteurs du temple qui avaient charge de garder les tables (cf. *Actes des Ap.*, vi, 2), ces tables dont il était question ci-dessus, 21^b, et qui se retrouvent ci-après 16^b 17^a. Cependant, la locution pourrait signifier aussi les convives, ceux qui sont assis à la même table (cf. *Sir.*, vi, 10 שֵׁנֵי בֵּרֵךְ, le même que *bu-qûm* désigne ceux qui vivent dans l'enceinte d'une même cité).

30^b 32^a. — Le sang du « des *šîhuq*, qui a été versé trois fois » en même temps que celui de beaucoup d'autres personnes — efface *rac* *šîhuq* la *bu p*. Des trois lettres qui composaient en tout le 3^e sens est lisible — nous avons pensé, d'abord, qu'il s'agissait de *ebt* « huile » (cf. 32^a) et que, tous ces sacrifices ayant satisfait « Anat, la femme que la déesse portait au cœur se trouvant maintenant dissipée. Cependant, et bien que, en héb. *šîhuq* s'emploie souvent au figuré, il ne paraît pas, épigraphiquement, possible de retenir cette explication.

La phrase qui suit est aussi très obscure, car même si *šîhuq* est parallèle à *dm* (voir ci-dessus, 132-133), nous ne saurions dire ce que représente le *p* dans lequel « l'huile de paix » est versée. Notons seulement que ce même mot s' se retrouve dans un passage tchét. de la légende de Korot : *qd b p' šîhuq* ¹⁰, « elle étend la main sur le *p* ».

Le parallélisme des deux phrases (30^a 31^a et 31^b 32^a) n'est d'ailleurs pas, et comme il arrive souvent, rigoureux. Car si l'on dit que le sang est celui du *šîhuq*, il n'y a aucune indication du même genre pour *šîhuq* *dm*, si du moins l'on admet avec nous que *dm* est un qualificatif de *šîhuq*, le *d* de *šîhuq* n'étant, d'ailleurs, lisible qu'en partie.

יָדָאֵה אֲנַת־שֵׁנֵי בֵּרֵךְ וְרָחֵם עַל דָּמָהּ בַּיָּמִין בַּיָּמִין (II, 32-37)

elhu sîhuq, *šîhuq* (33) [1] *elhu sîhuq*.

elhu sîhuq, *šîhuq* *dm*.

¹⁰ En héb. שֵׁנֵי בֵּרֵךְ — La phrase de *Korot* citée ci-dessus est suivie et, en quelque sorte, expliquée par celle-ci : *elhu sîhuq* *dm*.

pose le pied sur la terre — les vi-times de telle sorte que *p* se trouve en parallélisme avec *dm* et doit avoir un sens analogue.

- (34) [t]r^hh^a , y^hh^a , b^a dm^a . š²mr
 (35) [n]g^hb^a't^h , b^a mm^a , mhr^m
 (36) [t(P)^hš^a]'r , m(P)^hm(P)^ht , š^a ksut ,
 šthnt (37) k(P)^h šthn ,
 hdnm , tšar , š^a hdnm

Elle lave sa main, la Vierge (33) 'Anat.

(elle lave) ses doigts, la Protectrice des peuples.

(34) [Elle] lave sa main dans le sang du š²mr,

(35) (elle lave) ses doigts, dans le mm^a du mhr.

(36) Elle ... les ... aux (ou : sur les) sièges,

les tables (37) à (ou : sur) la table ;

Les marchepieds, elle (les) ... aux ou : sur les marchepieds.

32-36 — On lit d'abord (32^b-33) que la Vierge 'Anat (redoublée en *Yhnt-lonm*, voir ci-dessus, p. 94, n. 1) se lave la main (ou : les mains) ou les doigts²¹, puis 34-35, on précise en ajoutant que c'est dans le sang du š²mr que la déesse lave sa main (ou : ses mains), et dans le mm^a des mhr qu'elle lave ses doigts. Tous ces termes se sont rencontrés déjà, ci-dessus 1.13-15^a, mais c'était alors ses genoux (ou ses h^hym) que 'Anat plongeait dans le sang. Pour *rhy b^a dm*, comp. *Pnuumer*, lvm, 11.

36-37. — Trois locutions, de sens ambigu, où reparaissent les différents meubles (*ksut*, *šthnt* et *hdnm*) qui étaient énumérés déjà 20^b-22. En outre, le verbe employé ici, au début, à savoir [t^h]'r paraît être le même qu'à la l. 20^b, mais ensuite (37^b) il y a tšar, forme verbale assonant à tš^ar et de valeur analogue sans doute, mais dont le sens, comme d'ailleurs celui de š^ar, nous échappe. Si d'autre part, il y a bien deux fois, le même mot, et au plur., *hdnm*, dans la 3^e phrase, dans la 2^e, il y a *šthnt* et ensuite *šthn*, et, dans la 1^{re}, au lieu de *ksut* qu'on attendrait après le verbe (*ts^ar*) on lit *mm^a(²)* ou, en tout cas, un autre mot que *ksut*.

Tout cela est fort obscur, et c'est à peine si l'emploi de la prépos. *š* per

²¹ A la l. 10 de RS 1929, n° 9, on est tenté de lire [t]r^hh^a et et y^hh^a. Voir aussi RS 1929, n° 11, 18-19, que nous proposons de comprendre ainsi : tr^hh^a Bll 'at, tpr^a šh []

remm, en attendant à š^a un sens analogue à celui de *rhy b^a dm* voir ci-dessus, p. 94, n. 1.

met de conjecturer que 'Anat rapproche les uns des autres différents objets, ou, plus précisément, des meubles de la même espèce, comme si elle voulait remettre de l'ordre dans sa maison, maintenant que le combat a pris fin et qu'elle se fait à tour compte. Il faut que *l* n'a pas seulement le sens de « à vers », mais que cette particule tient lieu aussi de *ṣ*, quand elle accompagne des verbes de mouvement tels que *grā*, *grā* et *rhy*.

III

Illustrations faites par 'Anat pour obtenir la rosée (ll 38-40).

- (38) [l]hym . mk . w lrbh
 (39) [f] l . šmm . šmm . wrg.
 rbb (40) [H]kb 'rpt.
 H . šmm . tskh
 (41) [rbb³] l(ṣ)shh kshhm
 Col. 3. (42) Hpp . mhh[m .]
 d alp. šd] (43) gah . b hm [.]
 [H ...] (44) [] m.
 l(ṣ) []

- (38) Elle puise (?) son eau et la répand (en disant) :
 (39) « [La rosée des cieux, c'est la graisse de la terre.
 • Multiplie (-la) (40) (ô) Chevaucheur des nuées !
 • La rosée des cieux, tu la verseras,
 (41) « [tu (la) multiplieras] (et) tu (?) la verseras (en quantité, comme) les étoiles !
 (42) « tu ... les mhh,
 • [car le alp . šd] (43) son gu (est) dans la mer.
 • [La rosée . . . [44] . . .

38. [*l'hspt mh w tsh* — En héb. $\text{הִסְפִּיתַם מֵהַיָּם וְהַיָּם}$ signifie parfois (*Isae.* xxx, 14, *Agge* ii, 16 « puiser »¹⁾. C'est sans doute le sens de RS *hspt*; sur l'alternance *w/t*, voir ce qui est dit ci-dessus, A, 13^a (*Syria*, xvii, 341); comp., d'autre part, *mym hspt*, dans l *Dan.*, 50 51 et 55. Il en résulte que *mh* est pour *mgh* « son eau », c'est-à-dire l'eau de 'Anat, déesse dont l'un des qualificatifs, du reste, est *qr mym*, l *Dan.*, 151, 152. Cependant c'est là un cas d'élision qui paraît être unique en son genre²⁾.

rsh semble être employé ici d'une façon absolue. S'il en est ainsi, le verbe aurait, comme ar. *rahatsa* en pareil cas, le sens d'« inonder, répandre sur le sol, » l'eau qui vient d'être puisée par 'Anat elle-même. Il se peut cependant que *l'hspt*... de 39^a soit le complément de ce verbe *rsh* bien qu'il existe, à RS, un verbe spécial (dénominalif³⁾ *hl*, attesté par l *Dan.* (glossaire).

39^a — Si 39^a est indépendant de 38, la locution *l'hspt ana hrs* constituerait une déclaration lumineuse, prononcée par 'Anat au moment où elle prend la parole, car il est évident que, à partir de 39^a, la déesse s'adresse à *Rkb-'rpt*. De toute façon, d'ailleurs, on comparera 39^a à *Genèse*, xxvii, 28, 29 et autres passages semblables.

L'effusion de sang, considérable, que 'Anat a provoquée précédemment préparait-elle l'opération qui va avoir lieu et en était-elle comme la préfiguration? On pourrait le penser, si cette scène (38 ss.) ne se retrouvait pas plus loin (D 86^b ss.) dans un tout autre contexte.

39^b-40^a. — Anat, donc, se étant tournée vers *Rkb-'rpt* lui dit d'abord: *rbb* (quel-facilité, sans doute), c'est-à-dire « multiple ». Le complément n'est pas exprimé, mais il s'agit évidemment de la rosée, *hl*, dont il vient d'être question, 39^a, et qui se retrouvera, d'ailleurs, dans la phrase qui suit, 40^a. — Au sujet de l'association de *hl* avec l'idée de multiplication (rac. 22^a, voir ci-dessus, A, 24^b-25^a (*Syria*, XVII, 344 ss.)).

40^a. — *hl hnam tsbh*, si le complément manquant dans 39^b-40^a, ici, en revanche, il est exprimé deux fois: « la rosée des cieux, tu la répandras (rac. 70^a) ». Ou dit de même, III AB, B 24-22: *hlm elm tphlm*, « alors, les dieux, tu les appelleras ».

¹⁾ Ordinairement, « puiser » se dit *leh* (אָהַר), ainsi l *Karel* 113, 210.

²⁾ On écrit bien *ph* « sa bouche », mais le

mot isolé est *p*, et non *py*, tandis que « eau » = *my*, au pl. *mym*.

41 Complète partiellement, et avec doute, d'après le passage ci-dessus allégué D 80^v ss. La rosée versée par *Hkb-'rpt* devra être aussi abondante que sont nombreuses les étoiles dans le ciel. Tel paraît être le sens — en effet, quoi qu'il y ait *kkkm*, — alors qu'on attendrait *k kkkkm*, — et cela aussi bien dans D que dans B. Au lieu de *i ?skh*, on peut lire *nskh* s'il y a, en tout cas, *nskh* dans D, ainsi, 'Anat s'associerait personnellement à l'œuvre qu'elle ordonne à *Hkb-'rpt* d'entreprendre.

42-fin Passage restitué également d'après D 80-90 — mais de signification très incertaine. Anat continue de s'adresser à *Hkb-'rpt* et elle lui dit d'abord *hpy anbm*; or, en héb., *hpy* signifie « frapper des mains » sur sa poitrine ou sur un tambourin » et le couple next, *anbm*, est le plur. de ce mot *anbb*, qui, nous l'avons vu ci-dessus, l. 3, désigne un animal, le lièvre peut-être.

'Anat complète sa pensée en disant *d alp sd tnh bqm*, locutio qui s'est rencontrée déjà ap. l. *Dm.*, 205, et sur laquelle voir *Dmct.* p. 178.

CH. VIROLLEAUD.

BIBLIOGRAPHIE

F. THUREAU-DANGIS et MAURICE DUNAND, avec le concours de LUCIEN CAYRO et GEORGES DORRIS. — *Til-Barsib* Bibliothèque archéol. et hist. du Service des Antiquités en Syrie et au Liban, t. XXIII. Un vol. de texte in-4° de 167 p. avec 42 fig. et 1 pl. en couleur; un album de 39 planches. Paris, Paul Geuthner, 1930.

Dès 1920, par une lettre de M. Paul Verdizet⁽¹⁾, l'attention de nos lecteurs a été appelée sur le Tell Ahmar, identifié avec Til-Barsib par Hogarth et Campbell Thomson. M. Thureau-Dangis a rendu compte lui-même du sondage qu'il entreprit en 1927⁽²⁾, après ses travaux à Arslan Tash. Cette fructueuse reconnaissance l'engagea à mener trois campagnes⁽³⁾ (1929-1931) avec la collaboration de M. Maurice Dunand. Le volume que nous annonçons au présent, trop modestement peut-être, les importants résultats.

Le site de Til-Barsib sur la rive gauche du moyen Euphrate, un peu en aval de Karkémish, a été occupé dès le IV^e millé-

naire comme l'atteste entre 25 et 22 mètres au-dessous de la surface du Tell, la céramique peinte contemporaine de celle d'el-Obeid (pl. XXXV-XXXVI). Les assiettes sont grandes avec Ninive 2. Vers la fin de la période apparaît le décor en feston bien représenté à Tell Arpachiyah.

Le Tell a continué à être habité et à s'élever de plus de 8 mètres sans qu'on nous signale autre chose que des murs en brique.

Au-dessus, apparaît une nécropole dont M. Dunand présente une étude détaillée. Le principal hypogée consiste en une tombe à puits où deux cadavres occupaient une moitié de la tombe tandis que, dans l'autre moitié, étaient entassés 7.043 pièces céramiques intactes. Ces vases ont été disposés dans les tombes vides et à l'état de neuf. On peut donc supposer qu'il s'agit d'une offrande symbolique, chaque membre du village ou du clan ayant apporté au mort un ou plusieurs vases. Entre le lot céramique et les deux cadavres on avait déposé quelques bronzes, notamment une superbe hache dont la douille est ornée de quatre lions dressés. M. Dunand montre que tout ce matériel a des attaches très étroites avec la civilisation mésopotamienne; il en rapproche les plus anciennes tombes de Mischrifé (Qajna, et environs, dont on doit à

⁽¹⁾ Syria, VI (1928), p. 209 et suiv.

⁽²⁾ Syria, X (1929), p. 168 et suiv.

⁽³⁾ Thureau-Dangis, *Un apôtre des peintures assyriennes de Til-Barsib*, Syria, XI (1930), p. 113-132.

M. Meunil du Buisson des descriptions précises, appuyées de tableaux fort commodes (¹). Notre impression est que l'hypogée de Til-Barsib est d'époque un peu plus récente que le tombeau IV de Qafna que nous faisons tout au plus remonter au 12^e siècle. L'abondance à Til-Barsib des « coupes à champagne » de type développé, n'est pas un signe de haute époque. A Qafna ce type céramique n'apparaît qu'au 17^e siècle, mais on peut admettre que c'est avec quelque retard. L'hypogée de Til-Barsib serait ainsi à placer aux environs de 1800, autrement dit à la fin de la XII^e dynastie égyptienne, comme les tombes 1 et 3 de Dnebi. Quoiqu'il en soit, les tombes contemporaines de Til-Barsib et de Qafna signalent un même groupe ethnique.

Les vestiges qui apparaissent ensuite dans l'ordre chronologique appartiennent à d'importants monuments sculptés hittites, dont deux stèles avec texte hiéroglyphique hittite. M. Thureau-Dangin estime qu'elles ont été dressées à Til-Barsib avant le 1^{er} siècle, à moins qu'elles ne représentent des trophées de guerre. On est tenté de se ranger à cette seconde hypothèse, vu l'état sporadique des vestiges hittites sur le site et l'absence de construction correspondante.

Puis vient une installation araméenne datant de l'époque où Til-Barsib comptait comme ville royale du Bit-Adini ; elle tombe en 856 aux mains de Salmanassar III. La domination assyrienne s'est brillamment affirmée dans cette place où la route de Tell Khulaf (Guzana), Harran, Arslan

Tash (Hadata) aboutissait à l'Euphrate. La mission Thureau-Dangin y a dégagé un palais du type de ceux d'Assur-Tash, que décorait une suite importante de peintures. M. Th.-D. incline maintenant à rapporter les plus anciennes au règne d'Adadnirari III. Une réfection partielle est attribuée à Assourbanipal.

La peinture, posée à la colle sur fond blanc, n'utilise que le noir, le rouge et le bleu en teintes plates. Comme pour les bas-reliefs contemporains découverts en Assyrie, toute la décoration sert à exalter les exploits de chasse ou de guerre du roi.

M. Thureau-Dangin publie d'importants textes assyriens relevés sur le site, notamment l'étrange inscription du *lartan* Samê-ilu, qui rédige un bulletin de victoire contre l'Écartin sans même mentionner son roi Salmanassar IV. Il y a là une documentation de prix et l'on voit que la fouille de Til-Barsib aura été vraiment féconde en renseignements de toute sorte, qui sont mis en œuvre de main de maître.

(11)

CHARLES VIKOLMAUD. — *La légende phénicienne de Danel*, texte cunéiforme alphabétique avec transcription et commentaire, précédé d'une introduction à l'étude de la civilisation d'Elgarit (*Mission de Ras Shamra* dirigée par CLAUDE F.-A. SCHAEFFER, tome I, — Bibliothèque archéol. et hist. du Service des Antiquités, t. XXI.) In-4^e de 242 pages avec XVII planches. Paris, Geuthner, 1936.

Cette belle publication inaugure une collection dont le plan, très méthodique, est exposé par M. Schaeffer dans l'avant-propos. Les découvertes de Ras Shamra

(¹) Du Meunil du Buisson, *Syria* 1930, pl. XXXI-XXXIV, et son volume *Le site archéologique de Michrife-Qafna* (1935), p. 144-167 (tombeau IV).

qui, on peut le dire sans emphase, ont complètement renouvelé notre connaissance du Proche Orient en général, et de la Phénicie en particulier, y seront éditées en deux séries, l'une contenant les documents épigraphiques, l'autre les monuments archéologiques. Dans ce volume nous avons *La Légende de Danel*, indiquée par le sigle D, et dans le volume suivant *La Légende de Keret, roi des Sidoniens*, qui a pour sigle K. On ne saurait trop insister sur les titres que l'auteur s'est acquis à la reconnaissance des orientalistes, en s'attachant à la besogne ingrate de copier, transcrire, traduire des textes souvent obscurs, énigmatiques, écrits dans une langue dont la connaissance évolue en même temps que paraissent de nouveaux documents.

La légende de Danel, qui fait l'objet principal de l'ouvrage que nous analysons, n'appartient pas au cycle ordinaire des légendes épiques et mythologiques de Ras Shamra. Le nom du héros, Danel, ne ressort pas dans la contexture des épisodes merveilleux où figurent les protagonistes du panthéon d'Ugarit. Nous avons affaire ici à une de ces légendes traditionnelles, analogue, selon nous, à celles d'Adapa, d'Eliana, d'Alarhis, etc., dans la littérature de Sumer et d'Accad, ou mieux encore à l'épopée de Gilgamesh qui fut diffusée dans tout l'ancien Orient. De Danel nous n'avons que des *membra disiecta*, à savoir quatre tablettes ou fragments de tablettes (*). Or « les quatre documents réunis, s'ils

étaient intacts, feraient un total de 1 200 lignes, au moins; mais, de ces 1 200 lignes, il en reste à peine 400. Il paraît superflu d'ajouter que rien n'autorise à penser que la légende tenait, tout entière, dans ces quatre tablettes; il est, au contraire, bien vraisemblable qu'il y en avait d'autres encore, appartenant au même cycle » (p. 85).

La mise en scène est précédée de la présentation des personnages par M. Virolleaud (p. 87 ss.). Le nom du protagoniste est *Dan-él*, lu *Dan-El* « El est juge », nom qui a été aussitôt rapproché par M. Dussaud du sage Daniel mentionné dans *Kérahel*, XIV, 14 et 20, entre *Né* et *Job*, puis (*ibid.*, XXVIII, 3) dans l'apostrophe au roi de Tyr : « Voici que tu es sage plus que *Daniel* ! » Le *ketib* est partout *Dan* !; mais il est probable qu'on lisait Daniel, comme le suggère le *Qeré*, de même qu'on prononçait *Elméléch* le nom transcrit *El melk* à Ras Shamra (p. 87, n. 1; Syria, XV, p. 244). Le personnage n'a rien de commun avec le voyant légendaire Daniel, qui appartient à la littérature de basse époque, celle du temps d'Antiochus Epiphane (*).

(*) Pour ma part, je serais assez porté à rapprocher Danel d'une autre figure légendaire, celle de Dan, l'ancêtre des Danites. Le nom de Dan, fils de Jacob, est hypocoristique de *Dan-él*, de même que Jacob provient de *Ya'aqobh-él*. Le Danel d'Ugarit est ainsi campé dans la légende (I D, 21-25 et II D, 5, 6-8, trad. Virolleaud).

Il est vrai qu'il est d'usage d'avoir la porte des portes, c'est-à-dire la porte de la porte, et (et là) il juge le procès de la porte... la porte établit le droit de l'orphelin.

Cette allusion illicite au nom de Danel « El est juge », je la retrouve dans la vieille bédou-

(*) Admirablement reproduites en héliogravure dans les pl. XII-XVII. Les copies très fidèles de M. Virolleaud sont données dans les pl. I-XI.

Il semble hors de conteste, d'après les passages cités dans les pages 87-89, que le héros Danai porte un double nom et un double titre. C'est le procédé commun aux poèmes homériques et aux antiques légendes accadiennes. Le Noé babylonien, *Uta-napishtim*, est aussi *Atarhasis*, « le très intelligent ». Les deux appellations parallèles de Danai sont *da-el mi rp'd* et *gér mi hrnmy*. Le premier *gér*, comme le suggère l'auteur (p. 88, n° 3), équivaut à l'hébreu *'er* « le vocalisateur volontiers *gérér* participe au sujetif verbal » celui qui aide, l'aukt-

dition de Jacob, l'un des plus anciens morceaux poétiques de l'Ancien Testament (mon ouvrage, *La poésie biblique*, p. 39 et), tout au moins, en jeux de mots, en figures étiologiques.

Dan juge son peuple
Comme une des tribus d'Israël
(Gen., xxi, 18.)

Le rôle joué par les Danites dans la fondation du sanctuaire de Dan, avec son idole et son prêtre (*Juges*, xvi-xviii), le changement du nom de la ville de Laish en celui de Dan et du nom de Dan, leur père » (*ibid.*, xviii, 27-31), la survivance du culte idolâtrique de Dan au temps des Rois, sous la forme du veau d'or (*I. Rois*, xii, 29), autant de traits qui mettent les Danites à part des autres tribus et qui suggèrent de chercher des relations entre eux et Danai, ce héros étant peut-être la figure mythique d'où serait issue celle de Dan. Le nom de Dan a survécu dans celui de *tell-el-Qadi* « tell du Juge » près de Danias. Un coup d'œil sur la carte montre que Danites et Sidoniens ont pu être en rapports constants. Et c'est à Sidon que se sont élaborées les légendes poétiques de Danai et de Kérat (cf. p. 123). L'étude de M. Dussaud, dans *Syria*, 1936, p. 243 et., met profondément en relief « les cultes cachés » aux sources du Jourdain d'après les textes de Ras Shamra.

(laire 14) ». On trouve quelquefois dans les textes de Ras Shamra la juxtaposition *el gér* qui est interprétée « le dieu *gérér* » (p. 89). Il y a lieu de se demander si le dieu *gér* n'est pas issu d'une équivoque. La locution où apparaît *el gér* est constamment *yld 'el gér*, doublet de *hu 'el mi Mi* « Moi, le fils des dieux ». La composition de la seconde formule inciterait à comprendre la première « *gér*, aîné d'*El* », ou, dans le cas particulier de l'**AB*, I, 126-130, « *gér*, aîné du fils d'*El* ». Par un système d'équations dont raffolent les mythographes d'Egypte, nous avons ainsi une nouvelle identification. Danai-Ghózer devient une figure de *Mut* sur la terre. Ainsi nous ne nous étonnerons plus d'avoir pour Danai le qualificatif *Mi-rp d'* « Mut qui guide » et pour Ghózer celui de *Mi-hrnmy* « Mut de Hram ».

(1) Ce qui expliquerait les *gér* « aux latrines », parallèles aux *ghim* « soldats » (p. 88, n° 3). Le passage *inévitable*, qui est mentionné *ibid.*, se traduirait : « Bénissez le nom d'*El*, auxiliaires ! » Selon M. Dussaud (*HR*, 1932, I, p. 215), *gér* correspondrait à *Parahé gharér* « abondant ». Depuis, il a abandonné cette explication pour celle de *'ezer*, appliqué à Yahué (*HR*, 1935, I, p. 31 et note 4).

(2) La forme *Hram*, supposée par l'éthiunique *hrnmy*, est certainement un pluriel ou un duel, comme dans les noms géographiques hébreux *hraman* et *hramyon*. Or l'éthiunique *hram* rappelle singulièrement *Harda* qui est donné comme frère d'Abraham (*Genèse*, xi, 28-29, 31), mais qui, à l'origine, a pu être un nom de ville comme c'est le cas pour *Nidhr* (*Gen.*, xi, 32 et.) et même pour *Lubán*. Pour *Nidhr*, cf. Dussaud, *HR*, 1936, p. 446 et J. Lewy, *HR*, 1934, II, p. 43 et. Pour *Lubán*, J. Lewy, *loc. cit.*, p. 44 et. Je ne puis pour le moment, à cause de la différence de la gutturale initiale, identifier *Harda* avec la ville de *Haran*, comme l'a pu le proposer

Daniel se ramène donc, en dernière analyse, à une hypostase du Môt (¹), tantôt « guérisseur », tantôt divinité d'une localité dont le nom était probablement *Haranayim*.

On vaudra bien m'excuser de m'être attardé à définir le héros de la légende de Daniel. Les équations qui précèdent sont d'autant plus suggestives qu'elles permettent de reconnaître dans 'qdt qui est le « fils de Daniel », un fils de Ghôzôr, d'où son nom de 'qdt-qzr (p. 96 ss.). Il a pour sœur Pgt que M. V. propose de lire *Pagat* (p. 90 s.). Il me semble qu'on pourrait rapprocher Pgt du n. pr. Pâ'dâ, l'une des sœurs sœurs mentionnées dans *Exode*, I, 15. Les lectures *Aqhat* et *Pagat* sont donc voisines. Elles permettent de ne pas réduire à une juxtaposition de consonnes les noms des héros de la légende. Le frère et la sœur jouent un rôle très important dans les péripéties du drame. Avant de chercher à définir ce rôle, les lecteurs feront bien de parcourir les pages 100-130 qui sont intitulées « vue d'ensemble ». Ils constateront « qu'il y a certaines analogies, un parallélisme assez net, dans les grandes lignes du moins, entre le mythe d'*Alayn* — où

'Anat, sœur et protectrice du fils de Baal, attaque et tue Môt — et la légende de Daniel, où 'Anat, aidée d'Ypan, tue Aqhat, fils de Daniel-môt-rûpe ou de *Gîzer-môt-haranayim* » (p. 110). M. V. s'est efforcé de saisir le sens du mythe et d'en retracer les épisodes. Il a, en particulier, groupé sous les titres « scènes rituelles », « scènes de sacrifice et cérémonies diverses », les principales données sur le culte pratiqué en Phénicie septentrionale dès les origines de la religion qui devait donner au monde l'Adonis mourant et ressuscité. Dans les trois morceaux de la légende transcrits et traduits à partir de la page 128 nous pouvons dire qu'il reste autant d'obscurités que de clartés. Tel petit passage apparaîtra limpide, comme celui où Daniel rend la justice (p. 130 s., p. 203 s.), mais il sera encadré entre des épisodes dont on se demande l'exacte signification. À chaque instant, dans les sous-titres en caractères gras, l'auteur est obligé de suppléer aux lacunes du texte, aux insuffisances de la traduction, aux incohérences apparentes de la composition. Cet effort louable ne peut qu'être apprécié par tous ceux qui utiliseront cette première interprétation. Mais il reste beaucoup à faire. Si l'oiseau (p. 110 ss.) des aigles ne semble pas très caractéristique (p. 142), la scène où Baal brise l'aile des aigles est du plus haut intérêt (p. 158 ss.), surtout avec l'intervention du père des aigles, *Margab* (p. 162 s.), et de la mère des aigles, *Seniel* (p. 163 s.). Il y aurait peut-être à faire quelques rapprochements avec le mythe accadien d'Etnan, dans lequel les aigles et leur père jouent un si grand rôle (¹).

J. Lowy *loc. cit.*, p. 46). Mais il existe une localité du nom de *Heyle-Hardn* dans la tribu de Gad (*Nombres*, xxxii, 31), qui devint *Heyle-Hardin* dans *Josué*, xxi, 37. Il est piquant de constater que *hardn* peut dériver de *har* « montagne » et que *hârdin* signifie « la hauteur ». Nous aurions dans le nom de lieu *Hram* un dual signifiant « double mont » comme on a *hêrdhâym* « double hauteur » dans *Samuel*, I, 1.

(¹) M. V. n'hésite pas à écrire, à la page 96, « Ydd est un doublet ou une hypostase de Môt ». Selon nous, c'est Daniel-Ghôzôr qui est cette hypostase, ydd n'étant qu'une épithète

(¹) Mon *Choix de textes*, p. 167 ss.

Dans les trois prières de Danel (p. 163 ss.), il s'agit d'obtenir la vengeance du meurtre d'Aqhat. Le roi demande à la déesse 'Ahat de susciter un 'ahry qui fasse trembler la main du meurtrier. Selon M. V. (p. 41, n. 1 et *passim*), le personnage en question, le 'ahry, serait un Horite. Mais on sait, depuis que j'ai traduit les textes de 11:29, que le Horite s'écrivait *ahry* dans l'alphabet d'Ugarit⁽¹⁾. Dans la légende de Danel le mot 'ahry peut très bien représenter « un successeur, un autre », qui se charge de venger le mort. Cette signification conviendrait à 'ahry dans II D, VI, 33, où il s'agit de « autres » femmes, par opposition aux vierges (l. 34). Ces autres femmes seraient celles de la tribu d'Asor, les Ashériles (l. 36). On sait que les gens d'Asor figurent dans la légende de Kérét (l. 114-116).

Dans le passage où, durant sept ans, Danel pleure sur Aqhat (p. 171 ss.), il me semble que le parallélisme ne permet pas de traduire « Aqhat (fils de) Gezer », aux ll. 173-174 et 177-178, mais qu'il faut interpréter de façon suivante (ll. 173-180) :

Il pleure sur Aqhat, Gezer,
Il verse des larmes sur Kedad, Danel-Môt-Rop.
Des jours, des mois, des mois, des années,
Jusqu'à sept ans,
Il pleure sur Aqhat, Gezer,
Il verse des larmes sur Kedad, Danel-Môt-Rop.
Pendant sept ans,

On lira avec le plus vif intérêt le dialogue entre Danel et Pağat, sa fille, sur le sacrifice à offrir aux dieux (p. 174 ss.).

GERSHMAN, *Akk. Texte zum A. T.*, 2^e éd., p. 235 ss.

(1) *RB*, 1931, p. 38.

Pağat est celle « qui connaît la marche des étoiles ». Il est regrettable que le passage où, selon toute vraisemblance, intervenaient les noms de Teraḫ et de Kérét, soit en mauvais état. L'échange de coupes entre Yipau, meurtrier présumé d'Aqhat, et Pağat, vengeresse de son frère (p. 181 ss.), termine la première tablette de Danel (ici encore les lacunes du texte ne permettent qu'une interprétation provisoire).

La deuxième tablette (p. 188 ss.) remet en scène Danel qui se plaint de n'avoir pas de fils. Le héros porte maintenant l'épithète de *uzr 'ilm* que M. V. traduit « *uzr* des dieux », en proposant de rattacher *uzr* à la racine 'zr « ceindre » (p. 199). Certains faits, recueillis par M. V. lui-même⁽¹⁾, tendent à prouver que le signe 'z équivalait parfois à w, avec la valeur u. Je me demande, dans ces conditions, si l'on ne pourrait rattacher *uzr* à la racine *wzr* et voir dans ce mot un équivalent de l'arabe *wazir* (au pluriel *wazira* et '*awzra*), d'où provient « *vizir* ». La fonction de Danel sur terre serait celle de « *vizir* des dieux ». Dans le récit très vivant et très circonstancié des banquets précédant ou suivant la naissance du premier fils de Danel (II D, l. 2-23) une quantité troublante est l'apparition des pluriels '*uzrm 'ilm* « les *uzr* des dieux » et '*uzrm* « les *uzr* » aux ll. 22-23. Le fait est d'autant plus étrange qu'il s'agit encore, tout comme dans les lignes précédentes, du *ba qdā* « le fils saint ». Or, nous avons ici un cas de répétition rythmée, et il est plus que probable que la consonne *m* de '*uzrm* représente ici l'oncologique *ma* dont on trouve

(1) *Syria*, 1934, p. 153, n. 2.

de fréquents exemples à la suite des pronoms, des noms, des verbes, dans le dialecte d'Ugarit⁽¹⁾. Ce serait toujours « le vizir des dieux » qui ferait l'objet du récit.

L'une des plus curieuses parmi les scènes rituelles qui suivent est celle où sont mentionnées les *Koïarôt* (II D, II. 26 ss.). La lettre qui est transcrite est celle que j'ai proposé de rendre par *ê*, tandis que Bauer propose *â*, pour bien marquer qu'elle correspond primitivement au *â* arabe. Elle est transcrite dans l'ouvrage de Montgomery-Harris que je viens de citer en note. On lira dans les pages 105-106 l'intéressante synthèse des données que fournissent les textes, dont un inédit, sur ces nouvelles figures de la mythologie d'Ugarit. Leur nom les apparente avec *Ār*, le *Koïer*, qui est déjà connu sous sa désignation simple, soit sous son binôme *Koïer-êl-Hassu* (p. 106). Elles sont appelées « filles de *Īl* », c'est-à-dire de Hêlal, le croissant lunaire. On leur accole le nom de *snit* dans lequel M. V. a reconnu l'accadien *sinunîtu* « hirondelle ». Dans le passage de Danel qui les concerne, le héros leur sacrifie un bœuf, puis il leur donne à manger et à boire durant sept jours. D'après cette dernière indication, il est possible qu'elles aient été au nombre de sept. Il existe une relation entre elles et le dieu-lune (p. 105). Leur qualité de « filles de Hêlal » permet de voir en elles des divinités astrales. D'autres textes nous fixeront sans doute sur la nature exacte de ces divinités qu'on rencontre

(1) *What is taken as the plural — m in these texts may frequently be this particle* (MONTGOMERY-HARRIS, *The Ras Shamra mythological texts*, p. 101 a).

aux enfers, comme Istar, pour y pleurer un mort (p. 105).

La femme de Danel joue le premier rôle dans la col. V de la deuxième tablette. Le héros, dont on retrace la silhouette en forme de juge, demande à son épouse de préparer l'agneau et le *phêd*, ce dernier mot correspondant à l'accadien *puhêdu* qui désigne le chevreau ou l'agneau au moment de sa maturité⁽¹⁾. Il s'agit d'un sacrifice aux dieux, en particulier à *Koïer-êl-Hassu*. Sacrifice alimentaire : « elle donne à manger, à boire aux dieux » (I. 29). Le nom de la femme de Danel est *Mît-Daty*, le *ê* étant ici encore la consonne correspondante au *ê* arabe. Il est à noter que la femme de *Kerel* s'appelle *Mît-Hry*. L'élément commun *mît* est le féminin de *mî*, qui est le nom du fils d'Aloyn-Baal et de la génisse (p. 100).

Le dialogue, qui remplit la col. VI, est hérissé de difficultés. Relevons les II. 25-29 :

Et répond la vierge "Anal -
Réclame la vie pour Aqhat,
Gizer, réclame la vie,
Et je te donnerai souveraineté,
Et je te ferai dominer
Je te ferai compter, avec Baal, les années,
Avec le fils d'El tu compleras les mois.⁽²⁾

(1) Voir les constatations de B. LUXENBURGER, *Archiv für Orientforschung*, X (1935), p. 157.

(2) Ici encore j'ai cru pouvoir dissocier les personnages Aqhat et Gizer. Si, en effet, l'apostrophe s'adresse à celui-ci, tout devient clair, puisque M. V., qui traduit « le désir des vivants (est tourné) vers Aqhat », reconnaît que « le sens peut être : désirer la vie. ô Aqhat » (p. 217). Ce que la Vierge demande à Gizer, c'est de réclamer la vie pour Aqhat. Les sens d'*erêdu* en accadien justifient la traduction que je propose du verbe '*éri*'

La troisième tablette est ainsi résumée: « Dialogue de 'Anat avec Ypan au sujet de la mise à mort d'Aghat. Le morceau paraît représenter une autre version, plus développée, de l'épisode I D. 76-104 » (p. 116 ss.). Les fonctions augurales, en particulier l'observation du vol des aigles et des vautours, appartiennent en propre à la déesse 'Anat.

Parmi les quelques fragments transcrits dans les pages 228-229, figure une citation d'un inédit qui mérite d'être relouée :

Ce jour-ci et le suivant,
Vous mangerez, Rephalin, vous boirez !
Le troisième, le quatrième jour,
Le cinquième, le sixième jour,
Vous mangerez, Rephalin, vous boirez !

J'ai disposé en hémistiches ce petit couplet pour bien en marquer le rythme. Il éclaire singulièrement la notion du culte des morts chez les Phéniciens. Pour eux, comme pour les Babyloniens et les Assyriens, il faut nourrir et abreuver les défunts. Faute de quoi, il est évident, que des représailles seraient exercées contre les vivants (1).

On voudra bien m'excuser d'avoir insisté sur certains passages de la légende de Danel. Il faut reconnaître que, même après la vigoureuse étude de M. V., les problèmes posés par ces nouveaux documents restent nombreux et difficiles à résoudre. Il y a là de la besogne pour bien des années.

Je serai moins long au sujet de l'introduction. Après un aperçu du site de Ras Shamra et un récit de la découverte des ruines d'Ugarit (p. 1-3), l'auteur reprend

la question des « rapports anciens de la Haute-Syrie avec la Chaldée » (p. 6-11). À propos du fameux texte de Sargon d'Accad, je lui signalerai mon étude sur *La tablette de Sargon l'Ancien* (RB., 1924, p. 19 ss.), ainsi que le commentaire géographique annexé à l'histoire de *Sharrukin* (RB., 1926, p. 542 ss.). Le chapitre sur « Ras Shamra au temps de la XII^e dynastie d'Égypte » met en lumière l'action des Pharaons en Syrie et en Phénicie dans la première moitié du second millénaire avant notre ère. Pour ce qui concerne les Hyksos, les renseignements de l'auteur seront à compléter par le récent article de M. Dussaud, *Quelques prédictions touchant les Hyksos* (RIHR., mars-juin 1934, p. 113 ss.). C'est à propos d'Ugarit « au temps de la conquête égyptienne » (p. 21 ss.) que M. V. publie la très-intéressante ~~étude de M. Dussaud~~ adressée à un certain *I-hi-ra* (p. 23 ss.). L'auteur de cette missive est appelé *Ni-ig-me-ai* qui est identifié à bon droit avec *Niqmad*, le roi d'Ugarit dont il est question au chapitre V (p. 31 ss.). Le dernier signe *ai* ou *as* ayant régulièrement la valeur *ai* dans les textes accadiens d'el-Amarna et de Baghaz-kent, je suis incliné à croire que la vraie lecture est celle proposée par M. Albright *Ni-ig-me-dai*, la terminaison *ai* ou *as* étant l'indice du nominatif (1). Le nom de *Niqmad* dans les tablettes en écriture alphabétique se lit donc *Niqmed*, ce qui nous rapproche singulièrement de la lecture *Nikamedas* postulée autrefois par M. Brongnart en faveur d'une origine touienne (2). Quant au dieu qui figure

(1) Bulletin of the American Schools of Oriental Research, n° 53 (octobre 1936), p. 63.

(2) Archiv Orientalni, 1932, p. 176 ss.

(1) Mon ouvrage, *La Religion assyro-babylonienne*, p. 38 ss.

dans la salutation, il est exprimé par l'idéogramme IM, que M. V. traduit *Tedub*, mais qui est très probablement le Baal phénicien ou le Hadad araméen⁽¹⁾. Il s'agit, dans la lettre, de la fugue d'un ba², c'est-à-dire d'un écuyer⁽²⁾ qui s'est installé dans la ville d'*Aladham*, identique à *Aladha* des inscriptions cunéiformes M. V. conteste cette équivalence, mais les arguments de M. Albright la confirment pleinement. À la l. 14, le verbe *ku-uh-bi-ul* est un permansif, et non pas un impératif. La traduction des ll. 9-16, comme l'a justement reconnu M. Albright, sera donc la suivante : « A présent ils l'ont pris (l'écuyer) et de leur propre main ils ont payé pour lui une mine d'argent : il est engagé et, pour une mine d'argent, il est installé au palais. » La fin se comprend de soi. Niymed protesta contre cette situation faite à un fugitif dont il réclame l'extradition. Le verbe *hala* de la dernière ligne ne signifie pas « lâcher », mais au contraire « retenir ». Donc, aux ll. 17-21 : « Or, il a perdu trois chevaux et il s'est enfui, et maintenant tu ne retourneras pas l'écuyer ! », c'est-à-dire : tu ne refuseras pas de l'extrader !

Le chapitre sur « Niymed, roi d'Ugarit » puisse en revue un certain nombre de désignations ethniques éparses dans les textes alphabétiques de Ras Shamra. Le très curieux document RS., 1929, n° 2, dont j'ai fourni les bases d'interprétation dans *RA.*, 1931, p. 37 ss., est l'objet d'une étude spéciale (p. 38 ss.). Malgré les objections de l'auteur, je ne crois pas devoir

changer l'identification de *Im n* du texte avec *Iawon* de la Bible, et surtout *Iamon* des textes cunéiformes, c'est-à-dire avec l'ionie⁽³⁾.

La proximité de l'île de Chypre me semble toujours favoriser le rapprochement entre *Im* de notre texte et le pays d'*Itaia* (Chypre) qui apparaît fréquemment dans les lettres d'el-Amarna M. V. propose d'y reconnaître le pays d'*Alzi* ou *Alie* vers les sources du Tigre (p. 41). Cette identification n'est pas plus sûre que celle qui transporte au pays de *Dodmū* (région du Haut-Tigre) le *Ddm* des ll. 12, 20, 20. J'ai proposé de voir dans *Ddm* la ville de Didyme et dans son dieu l'Apollon de Didyme (*RA.*, 1931, p. 38). N'est-il pas curieux de trouver dans *RS.*, 1929, n° 17, 5-6, précisément *Hip Ddm*, le dieu Rêshép étant de toute antiquité assimilé à Apollon ? L'argument négatif, invoqué à la page 40, n'aurait de valeur que si nous étions restreints à la documentation grecque. La découverte de faits nouveaux est génératrice d'hypothèses nouvelles. C'est ainsi, par exemple, que le dieu Arouas de Lamonéa, connu par l'inscription du mont Cynthe, à Délos, remonte maintenant à Horon de Yubné qui figure dans les poèmes de Ras Shamra, comme M. V. l'a signalé lui-même dans une communication du 18 octobre dernier à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres⁽⁴⁾.

Le remarquable colophon de l'Al, publié d'abord dans *Syria*, XV, p. 227 et 241 ss., est étudié dans les pages 31-34. Les titres de *Niymed* sont « roi d'Ugarit,

(1) Dussaud, *Le Vrai nom de Baal* (*RA.*, 1936, I, p. 8 a.).

(2) *Alamut*, *loc. cit.*, p. 24, « un groom ».

(3) Voir Hrozt, *Archiv Orientalní*, 1932, p. 169 ss.

(4) Voir *le Temps* du 18 octobre 1936, p. 3.

seigneur de *Yrgb*, maître de *Srmm*. » Le pays de *Yrgb* serait peut-être à rapprocher de *Yargob* dans la région de Bassa (*Deut.*, III, 4, 14; *Rois*, IV, 13). On pourrait comparer l'équivalence *Azuru-Yazur* que j'ai notée jadis à propos de l'itinéraire de Sennachérib sur la côte palestinienne⁽¹⁾. Quant à *srmm*, l'interprétation par « cyprès », d'après *RS.*, 1929, n° 191 18, où j'ai traduit *gt srmm* par « jardin de cyprès », n'exclut pas une signification géographique⁽²⁾. Il s'agirait d'un endroit où les cyprès foisonnent, comme on avait la « montagne des cèdres » (*l'Amanus*) ou la « ville des palmes » (*Jéricho* : *Deut.*, XXXIV, 3; *Juges*, I, 16, etc.).

Le chapitre « Ugarit au temps d'El-Amarna » résume brièvement les données de la correspondance d'Aménophis III et d'Aménophis IV avec les villes de la côte méditerranéenne au temps de la fameuse révolte des Habbiru. A ces documents diplomatiques s'ajoutent les très intéressantes données des archives de Boghaz-keui. J'ai essayé de reconstituer la situation politique d'Amourrou au temps d'El-Amarna, par l'utilisation de cette double source d'informations, dans un article paru dans *RS.*, 1930, p. 188 ss. L'auteur ignore cette étude, comme bien d'autres sur le sujet.

La pénétration de la religion égyptienne dans la Phénicie du Nord, parallèlement à son intrusion à Byblos et à Qetna, est bien mise en lumière, par les déductions que M. V. tire de l'analyse des monuments trouvés à Ras Shamra, comme la stèle de Mami (p. 58 ss.).

(1) *Les pays bibliques et l'Assyrie*, p. 69.

(2) M. Dussaud propose la localisation à *Sermin*, sur la route d'Alep (*Syria*, XVI, p. 238).

C'est à « l'alphabet cunéiforme de Ras Shamra » que le chapitre VIII est consacré. L'auteur raconte l'histoire de son déchiffrement et, sous prétexte qu'« on ne peut pas dire qu'on a déchiffré une écriture inconnue, tant qu'on n'a réussi qu'à lire quelques mots épars » (p. 70), il donne comme date décisive le 20 septembre 1930. Mais il ne faut pas oublier — et M. Schaeffer a eu soin de le rappeler dans son avant-propos — que les caractères de l'alphabet cunéiforme de Ras Shamra avaient été identifiés, en partie, par M. Hans Bauer dès le mois de mai 1930. Dans un article du 15 août 1931, j'avais complété et rectifié ce premier alphabet (*RS.*, 1930, p. 371 ss.). Le 14 septembre 1930, je constatais les différences entre les deux alphabets, différences qui étaient à mon avantage pour les consonnes essentielles *k, m, z, p, q, s* (*RS.*, 1930, p. 377; 1931, p. 32). Du premier coup, je lisais au début du n° 18 *l rō kham* « au chef des prêtres » (*RS.*, 1930, p. 373). Je regrette d'avoir à faire cette rétrospective. Mais il est bon de savoir que, même avec une documentation précaire, Bauer et moi-même nous étions arrivés à des résultats auxquels il ne manquait, pour être définitifs, que la publication des textes dont disposait M. Virolleaud. C'est pourquoi je n'indiquais pas que l'auteur écrive que « à part quelques noms propres et les noms de nombre », le travail que représentait ma « Première traduction des textes phéniciens de Ras Shamra » (*RS.*, 1931, p. 32 ss.) aurait été « au lendemain même de sa publication, à reprendre entièrement » (p. 72). Mon alphabet, docile quand il s'agissait de noms propres ou de noms de nombre, ne s'est pas montré réfractaire aux autres parties du discours.

Je ne perdrai pas mon temps à aligner les noms de mesures et de denrées du n° 12, les noms d'animaux de sacrifice, les termes cultuels des n° 1, 3, 9, ni les autres substantifs, adjectifs, verbes, membres de phrase que j'ai pu dégager de ces textes dont M. V. écrit qu'ils sont encore « presque totalement inintelligibles » (p. 72), ce qui est une forte exagération. J'ai d'ailleurs le plaisir de retrouver ma « première traduction » dans les passages où, après plus de cinq ans, l'auteur risque une interprétation. Par exemple, pour le texte rituel n° 19, j'avais proposé « au jour du sacrifice » (l. 13), « une pour Astarté » (l. 16), « les quatre oiseaux » (l. 17), « le jardin de cyprès » (l. 18). Je lis maintenant dans l'ouvrage de M. V. (p. 80) : « au jour du sacrifice » (l. 13), « une (?) à Astarté... » (l. 16), « quatre oiseaux » (l. 17), « peut-être le jardin (?) du cyprès » (l. 18). De même pour le n° 3 (*RB.*, 1931, p. 40), je traduisais, à la l. 48, *b ym hdi* « au jour de la néoménie » et je constate que M. V. écrit (p. 81) : « On notera particulièrement *b ym hdi* « au jour de la néoménie ».

Mieux que tout autre, le savant éditeur des textes mythologiques de Ras Shamra connaît les difficultés du sujet. C'est pourquoi il s'abstient de donner même un aperçu de la grammaire d'Ugarit. Plus tard seulement il abordera cette synthèse (p. 84). D'ores et déjà les spécialistes sont à l'œuvre. La publication méthodique des documents, sous la direction de M. Schneller, est brillamment inaugurée. Elle permettra aux initiés qui, par les éditions de M. Virolleaud dans *Syria*, avaient déjà une mine d'informations, de pousser à fond l'étude de la langue, de la religion, de la civilisation

d'une race qui a exercé une influence incontestable sur les peuples voisins et en particulier sur les ancêtres d'Israël. Les profanes seront heureux de profiter des résultats acquis et d'en tirer parti pour une meilleure intelligence de l'ancien Orient et des récits bibliques. Dans cet immense domaine, qui vient à peine de s'ouvrir à la sagacité des chercheurs, c'est par le travail collectif que la science recueillera le maximum de fruits.

30 novembre 1936

J. DUROUX

ARTUR UNGER. — *Subartu*. Beiträge zur Kulturgeschichte und Völkerkunde Vorderasiens. Un vol. in-8° de xi et 204 pages. Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, 1936.

L'auteur qui, dès 1923, a eu l'occasion de signaler le rôle historique du pays de Subartu et des Subareens a repris la question sur des bases élargies. Après une introduction (p. 1-23), il groupe en un ensemble fort précis tous les passages mentionnant le Subartu (p. 24-104), puis il en offre une analyse et tire ses conclusions (p. 105-201). C'est là une œuvre magistrale, principalement dans la discussion des textes ; elle jette une grande lumière sur une question difficile.

Par le fait même de son importance, les limites du Subartu sont imprécises, car à sa valeur géographique le vocable a ajouté une valeur politique. Le sumérien fournit le terme *Sagur*, *Sagur* qui, primitivement englobait l'Elam — détail à retenir par les archéologues, — puis est devenu *Subar* ⁽¹⁾ en sumérien classique

(1) Par un processus bien connu qui de Gubel a tiré *Byblos*.

d'où la forme accadienne *Subar-tu*. Cela réfute l'opinion émise récemment, par les partisans de l'hypothèse khurrite, qu'il n'est pas question des Subaréens avant les rois d'Assyrie.

Hugo Winckler tirait de *Subartu*, le nom de la Syrie, que Nöldeke expliquait comme une abréviation du terme Assyrie. Tout en reconnaissant que le matériel est fort lacuneux, M. Ungnad (p. 126) penche pour l'opinion de Winckler.

Dès l'époque d'Akkad, le *Subartu* atteignait à l'ouest le pays de la Montagne des cèdres c'est-à-dire l'Amanus. Cependant l'Amouru existait déjà et paraît limiter une telle extension vers l'ouest. À l'est, le *Subartu* touchait au Gatum. Au sud, il se bornait au territoire d'ash-nuna.

À côté de la valeur géographique et de la valeur politique, il nous semble qu'il faut tenir compte de la valeur ethnique des termes. Le texte Ras Shamra 1923, n° 2 le montre bien, quand il distingue, au xiv^e siècle avant notre ère, le peuple subaréen (*šip šhr*) du peuple khurrite (*šip hry*)⁽¹⁾ qui avait occupé le Mitanni (M. Ungnad observe que Mitanni est un gentil) recouvrant probablement un vieux fonds de population subaréenne. Finalement, le *Subartu* s'identifie à l'Assyrie, ce qui répond à la définition primitive.

Précisément, le savant assyriologue montre que le chef Ušpa qui érige le

temple du dieu Ašur dans la ville d'Assur et le chef Kikia qui fonde le mur de la ville, portent des noms subaréens. Et puisque Assur s'élevait dans une région de langue subaréenne, M. Ungnad estime qu'il serait surprenant que son nom ne fut pas subaréen. Il l'identifie avec l'ancien toponyme *ša-aš-ru*, dont on a plusieurs variantes comme *ša-aš-šu-ru* et il se demande si les Sémites n'ont pas interprété le vocable non-sémitique *Šašur* comme *ša-aš-ur* « la (ville) du (dieu) Ašur ». Toutefois, cette étymologie populaire n'est valable qu'autant que l'identité de *Šašur* avec *Assur* est certaine.

Pour M. Ungnad les Khurrites ne représentent qu'une élite aryenne de chefs qui sont parvenus à dominer l'ancienne population subaréenne répandue sur un large territoire dont le centre serait la vallée du Khabour et non à Nuzi (Kerkouk). Ainsi les textes subaréens de Ras Shamra ne lui paraissent pas une déformation de la langue parlée par les rois mitanniens ; mais la survivance d'une langue subaréenne de l'ouest en usage à Ugarit bien avant le II^e millénaire. Les dieux d'un texte subaréen de Ras Shamra, sur lequel M. Hrozný a le premier attiré l'attention, sont d'anciens dieux vénérés, dès une haute époque, depuis Ugarit — et même le pays anatolien de Qiwadnu — jusqu'à Ninive et à Kerkouk.

De fait, ces conclusions fournissent aux archéologues l'explication des découvertes de ces dernières années, en ce qui concerne la céramique du IV^e millénaire, répandue depuis Ras Shamra jusqu'en Mésopotamie et en Elam et même sur le plateau de l'Iran⁽²⁾. Cependant, la céra-

⁽¹⁾ Le même texte mentionne *ššy* qui n'est pas Chypre, comme le pense encore M. Ungnad, mais Alahé (Vénus), *Daniel*, p. 41. Ainsi autrement dit l'Arxénène, qui précisément confine au *Subartu* et est fréquemment citée avec ce dernier (voir Ungnad, *Subartu*, p. 124), comme c'est le cas dans le texte de Ras Shamra, ce qui est décisif pour l'identification.

⁽²⁾ Voir *Syria*, VII, p. 247.

mique subarienne est spécialement celle qui fleurit dans le pays proprement subarien, autrement dit assyrien, et où la polychromie domine. Quant au décor, il atteint une précision géométrique rare et il offre cette particularité remarquable de réapparaître à l'époque assyrienne (*).

Le mouvement khurrite, peuple de langue voisine, s'est superposé à ce vieux fonds; les chefs khurrites se sont répandus au II^e millénaire jusqu'en Palestine. Toutefois, M. Ungnad ne veut pas en tirer argument pour annexer la Palestine au Subartu: « Que la Palestine même, dit-il, ait été primitivement peuplée d'une population subarienne, on ne peut encore le décider (p. 159). »

Vous ne suivez pas M. Ungnad dans sa recherche des survivances de l'art du Subartu; la question est moins claire et se présente d'une manière plus complexe qu'il ne l'envisage. D'ailleurs, dans le compte rendu qui suit, nous aurons l'occasion de voir intervenir, au II^e millénaire, des éléments d'une autre importance comme sources d'art.

R. D.

ALBRECHT GÖTZE. — *Hethiter, Churriter und Assyrier. Hauptlinien der Vorderasiatischen Kulturentwicklung im II. Jahrtausend v. Chr. Geb.* (Institut pour l'étude comparée des civilisations, série A, XVII). In-16 de 191 pages, 79 planches et 5 cartes. Oslo, H. Aschehoug (W. Nygaard); et Paris, Les Belles Lettres, 1936.

L'excellent philologue et historien qu'est M. Albrecht Götz, met ici à la portée du public instruit les derniers

progrès des études hittites au sens large et les résultats des découvertes archéologiques pour montrer comment, au II^e millénaire avant notre ère, l'action des Hittites et des Khurrites a profondément modifié la civilisation suméro-babylonienne qui, au cours du III^e millénaire, s'était étendue sur toute l'Asie antérieure et comment, de ce nouvel état de choses, est sortie la civilisation assyrienne. Sa démonstration est menée avec une profonde connaissance du sujet et sur bien des points elle emporte la conviction.

En particulier, nous accueillons volontiers les précisions apportées sur la question hittite car, depuis longtemps, nous protestons contre l'abus du terme hittite qu'ont fait les historiens de l'art. La Cappadoce, dont l'hégémonie s'est étendue de 1900 à 1200 av. J.-C., n'a pas été génératrice d'art. Celui qui apparaît tardivement à Boghaz-Keui et à Yazilikaya est directement inspiré de l'art qui, au III^e siècle, règne dans la Syrie du nord et à un degré moindre en Haute-Mésopotamie. Il est caractérisé par le goût pour les animaux fabuleux dont l'origine se trouve dans l'art sumérien du III^e millénaire, le disque solaire ailé, le démon soutenant le ciel de ses mains, le dieu de la tempête et du combat brandissant la hache et le foudre, les dieux montés sur les animaux, les processions cultuelles, etc.

Doit-on attribuer cet art à l'influence exercée par les Khurrites, comme le pense M. Götz? Pourquoi alors ne se manifesta-t-il pas tout d'abord dans le primitif territoire khurrite, en pleine montagne? A priori, il est peu vraisemblable que les populations montagnardes

(*) Consulter à ce sujet *Syria*, XVI (1933), p. 388. Voir aussi le compte rendu ci-après.

de ces époques reculées, pas plus celles du lac de Van, où M. G. fixe le centre khurrite, que celles du plateau anatolien, aient été génératrices d'art, pas plus que les Kassites, qui éteignent la flamme artistique des Babyloniens. L'art qui se constitue dans la seconde moitié du II^e millénaire a son centre en Syrie, ce qui explique qu'il soit imprégné d'une part de traditions babyloniennes et de l'autre de traditions égyptiennes apportées par les Phéniciens. Le disque ailé, le dieu de la tempête sont des motifs d'origine égyptienne adoptés par les Phéniciens et transmis par eux. Nous avons signalé, il y a nombre d'années, l'importance de cet art syrien⁽¹⁾, ces trouvailles faites sur le site de Ras Shamra ont accru le nombre des monuments qui en dépendent et elles ont rendu manifeste l'action des Phéniciens dans l'élaboration des représentations figurées qui ne sont pas, d'autre part, sans ressentir l'influence égéenne.

Quand, après avoir fondé le royaume mittannien, les Khurrites franchissent l'Euphrate et s'installent des chefs à nombre de villes de Syrie et jusqu'en Palestine, ils adoptent cet art dont on leur fait gloire. Leur apport le plus certain paraît être le char léger à deux roues, instrument qui les aide à asseoir leur domination. Cependant, le char à deux roues était déjà en usage chez les Sumériens de la première moitié du III^e millénaire⁽²⁾.

(1) *L'art syrien du II^e millénaire avant notre ère, dans Syria*, VII 1926, p. 247.

(2) Voir le relief de Ur qu'on complète généralement d'après un fragment de Khafadjé Wadlley, *Antiquaries Journal* VIII, pl. V et IX; IX, pl. II; A. Evans, *Palace of Minos*, IV, p. 81.

En tout cas, un perfectionnement technique militaire ne suffit pas à déterminer un progrès en art; on l'a bien vu quand la civilisation du bronze a sombré sous la poussée de hordes mieux armées. Le plot en or de Ras Shamra nous représente, vraisemblablement, un chef khurrite, pratiquant la chasse au char; il eût été naturel d'y trouver une expression ou tout au moins un reflet de l'art khurrite, mais en réalité, l'artiste ugarien a été entièrement dominé par les formules égéennes. L'art qui, au XIV^e siècle avant notre ère, se révèle à Chypre aussi bien qu'à Kerkouk a son centre dans la Syrie du nord, plus spécialement d'Ugarit à l'Euphrate.

Un autre point nous paraît important à mettre en lumière parce qu'il tend à écarter l'hypothèse que l'art khurrite, s'il a vraiment existé, a suscité l'art assyrien, c'est que, dès le IV^e millénaire, certains motifs décoratifs tenus pour spécifiquement assyriens sont déjà constitués⁽³⁾. La constance, avec laquelle le particularisme de cette région s'est affirmé, démontre que les Khurrites y aient joué un rôle culturel important. Bien avant la venue des Khurrites, l'art local a réagi sur l'art suméro-babylonien, alors tout puissant, en ce que ce dernier a adopté des motifs empruntés à un autre climat, en particulier le conifère dressé sur la montagne et accosté de bouquetins. S'il fallait avancer un aïeul pour cette population, qui a manifesté son goût dès le IV^e millénaire dans la céramique de Tell Khafajé, d'Arpachiyab et de Ninive, nous pourrions pour celui de Suba-reen⁽⁴⁾. Submergé par la vague sémi-

(3) Voir *Syria*, 1935, p. 388.

(4) Nous renvoyons sur ce point au compte

lique, au point que la langue locale disparaît devant l'invasion, cependant quelque chose du vieux fonds subsiste.

Les questions discutées par M. Götz sont, comme on le voit, d'une grande importance. On peut espérer que le prodigieux progrès des découvertes dans le Proche-Orient apportera bientôt la solution cherchée. Jusqu'ici et malgré le chaleureux plaidoyer de M. Götz, venant appuyer celui de M. Moortgat, la balance ne penche pas en faveur des Bergvölker et la primauté artistique reste à la plume.

R. D.

N. ROZENVALLER. — Bronzes libanais (Notes et études d'archéologie orientale, 3^e série, 1), dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. XIX, p. 1-22. Beyrouth, 1935.

Dans le nouveau volume des excellents *Mélanges de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth*, nous signalerons plus spécialement à nos lecteurs une étude minutieuse du R. P. Néh Rozenvaller sur un bronze libanais (pl. I) trouvé à Sarrjahâl, à l'ouest de Beir el-Qamar (Liban). Cet exemplaire rentre dans une série de bronzes de la côte syrienne, ou encore de la région de Dan, de 0 m. 24 à 0 m. 44 de hauteur où il est difficile de séparer le vrai du faux.

Nous faisons crédit au bronze de Sarrjahâl ainsi qu'au bronze Tyszkiewicz et nous ne demanderions qu'à adopter la bonne opinion que le R. P., dont nous déplorons la perte, professait en faveur du bronze du Louvre que nous avons re-

tiré des vitrines il y a nombre d'années, si le savant archéologue ne nous fournissait lui-même un argument contraire. En effet, il tient pour faux tous les bronzes déclarés, par un antiquaire syrien décédé, comme provenant d'une cachette découverte à Dan, aux sources du Jourdain. Or, cet antiquaire combattant mes doutes sur le bronze du Louvre, m'a assuré que ce dernier avait fait partie du lot de la soi-disant cachette de Dan.

R. D.

C. BRADFORD WELLES. — *Royal Correspondence in the Hellenistic Period. A study in Greek epigraphy*. Un vol. in-8^e de 403 pages et 12 planches. New Haven, Yale University Press, 1934.

L'ouvrage de M. Welles est depuis deux ans dans les mains de tous ceux qui s'occupent de l'histoire hellénistique. Il contient toutes les lettres des souverains hellénistiques de l'Asie et (en partie) celles des Lagides conservées sur la pierre. Les textes trouvés en Égypte sont, non sans raison, exclus; mais on regrettera l'absence des lettres des rois de Macédoine. Tous les actes reproduits, au nombre 76, souvent après les nouvelles collations de l'auteur, sont accompagnés de très utiles notes historiques et philologiques. Ici, je ne signalerai que les cinq documents, touchant directement la Syrie. Ce sont n° 43, la lettre de Séleucos IV à la ville de Séleucie en Phénicie, publiée pour la première fois Syria, XIII, 255 et n° 71-72, deux lettres royales proclamant la liberté de la même ville en 190 av. J.-C. M. Welles fixe à ces propos, dans son commentaire, deux dates

rendu qui précède et que nous consacrons à l'ouvrage de M. Ungnad, *Subaria*

de l'histoire de la ville : elle a été déclarée « sainte » vers 145, et « sainte et inviolable » avant 138 av. J.-C. Mais je ne crois pas que Welles, 72 (= Michel, *Rec. inscr. gr.* 49, 19 = W. Dittenberger, *Orient. gr. inscr.* 257, 11) soit une lettre d'envoi d'Antiochos VIII à la ville de Séleucie portant à la connaissance de celle-ci le n° 71, la lettre du même monarque à Ptolémée IX. Dans ce cas, la lettre d'envoi aurait précédé sur la pierre le document à communiquer. Or, sur la pierre le n° 71 précède le n° 72. Je crois que le dernier texte est plutôt une lettre de Ptolémée IX, approuvant la décision du roi séleucide. Une lettre d'Antiochos III de l'an 180, n° 44, est la nomination d'un grand prêtre « d'Apollon et d'Artémis, des *Δαίμων* et de tous les autres sanctuaires de Daphné ». Comme le montre une inscription de Suse, le nominatif du pluriel de l'épithète divine est *Δαίμων*. Quel est le sens de ce mot énigmatique *Δαίμων*? Il n'a rien à voir, semble-t-il, avec l'épithète *Δαίμων* d'une Artémis et d'une Aphrodite à Ephèse. Enfin, un décret séleucide (n° 70) octroie des privilèges au sanctuaire de Baalocmea (Hosn Soleiman). Je me permets de renvoyer à mon article dans l'*Aegyptus*, XIII, 349 pour explication de la forme de l'acte et à la note de H. P. Montard dans les *Mélanges de l'Université de Beyrouth*, VIII, 152 pour explication des mots *ἐπιτάγματα ὑπογράμματα τῆς πόλεως* et *ἡ πόλις* qui se trouvent dans le texte du document.

E. BICKSMAN

CANTINEAU. — Inventaire des Inscriptions de Palmyre, fasc. 8 (*suite*). Le dépôt des antiquités. In-8° de 97 pa-

ges. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1938.

M. Cantineau continue à publier son utile recueil. On trouvera dans ce nouveau fascicule les textes conservés au dépôt des antiquités de Palmyre, textes palmyréniens de fondation de sépultures familiaux et de statues ou reliefs funéraires. M. H. Seyrig y a joint quelques textes funéraires latins et des textes funéraires grecs chrétiens du même dépôt.

I. Phyllada tou meghalou Alexandrou, avec une introduction historique par V. A. Pallis. 1 vol. In-8° de 164 pages et 30 figures dont un frontispice en couleurs. Athènes, 1935.

C'est l'histoire légendaire du conquérant macédonien d'après les sources en persanes, rapprochées du roman grec dérivant du pseudo-Callisthène, et illustrées par la miniature persane, que nous donne, dans une belle édition, M. A. A. Pallis.

On sait que les poètes persans Ferdousi, au x^e siècle, et Nizami, au xii^e, ont chanté la geste d'Alexandre ; mais l'affabulation a été poussée jusqu'à faire du héros grec un musulman et un Persan, hommage que le fils de Philippe n'aurait peut-être pas jugé excessif, étant donnée la politique de fusion des civilisations hellénique et perse qu'il avait poursuivie. Même son nom, dont la première syllabe a été prise pour l'article arabe *al*, est tronqué en *Iskender*.

Le texte du roman grec (1) d'Alexandre

(1) GARDNER MILLER a présenté une savante étude sur les versions grecques du roman.

est donné d'après une édition de Venise, du xvii^e siècle, parue en fascicules, ce qui explique le titre.

M. Pallis compare dans ses prolegomènes, les versions orientales avec le texte grec et discute, avec beaucoup d'érudition, les divergences et les questions qu'elles soulèvent, en particulier au sujet du feu grégeois et de la muraille construite contre Gog et Magog.

L'illustration n'est pas la partie la moins intéressante de ce volume (¹). Malheureusement les miniatures qui se rapportent à Alexandre ne se distinguent en rien des autres peintures persanes, le mythe musulman et son iconographie étant complètement en marge de l'histoire, aussi l'opposition est-elle violente avec les quelques effigies grecques authentiques, reproduites.

Les figures, nombreuses, sont particulièrement soignées sur les planches hors texte, au nombre d'une dizaine, et font honneur à la maison Pyrsos. Mais une particularité confère à ce livre un intérêt spécial pour les études sur la miniature musulmane, c'est qu'une partie de son illustration, d'après les collections du Musée du Vieux Séraï de Stamboul, est inédite.

De ce nombre sont les figures 6 et 10, qui toutefois semblent appartenir à un manuscrit qui avait été prêt à l'Exposition d'art persan de Burlington House de

1931 (332 C. du Catalogue), ce qui les daterait, non du xiii^e siècle, mais de 1330.

A. SAKIAN

PERIODIQUES

Dr MESSIL DE BUISSON. — *Inventaire des inscriptions palmyréennes de Doura* (*Revue des Études sémitiques*, 1936, p. xvi suiv.). — M. du Mesnil du Buisson publie ici la première partie d'un inventaire dont je ne saurais malheureusement juger les mérites épigraphiques et philologiques, mais qui rend grand service en réunissant une série de textes très curieux, et en grande partie inédits. Je note parmi ceux-ci :

1. Dédicace d'un sanctuaire à Bêl et Ishtar, datée de 32 av. J.-C., ce qui en fait le plus ancien texte palmyrénien connu. Il faut attendre la publication du sanctuaire lui-même pour juger si vraiment un sanctuaire de Bêl et de Ishtar peut être mis en relation avec un culte funéraire. Le fait semble unique, et, jusqu'à preuve du contraire, sera noté sans doute beaucoup de scepticisme.
2. Inscription trachée sur un vase, et mentionnant peut-être Bêl et Arsu.
3. Dédicace à Asheron et Saad, génies. Ces deux divinités se rencontrent dans les temples de la Palmyrène du Nord, fouillés par M. Schlumberger, et y portent le même titre, ce qui paraît confirmer la lecture. Saad, tout au moins, est un dieu arabe bien connu.
4. Dédicace à Asher.
5. Dédicace bilingue à Baalshamin (Zeus Kyrios), datée de 33 après J.-C.
6. Inscription peinte sur une fresque

dans son article sur *L'Assommoir d'Alexandre* Syria, 1923, p. 85.

¹ L'article de GARNIER, MILLER reproduit des miniatures sur l'assommoir d'Alexandre, d'après le roman français, tandis que F. MACLEAN a donné l'iconographie de la version arménienne dans son *Enluminure arménienne profane*, Genève, 1931.

représentant un banquet, et où les banquetteurs sont recommandés à la bénédiction de Bêl, Iarhibôl, Aglibôl et Arson. L'association d'Arson à la triade de Bêl est fort intéressante, et je crois qu'elle fera reconnaître Arson dans le dieu casque qui est adjoinct à cette triade dans une fresque de Doura et sur un relief de Palmyre cf. *Syria*, XIII, 1932, p. 195, où je suis resté dans le doute; et p. 260, note 3, où il semble bien qu'il s'agisse du même dieu). — 28-32. Dédicaces aux Gads de Palmyre et de Doura, sur les bas-reliefs déjà bien connus du « fondonk » des Palmyréniens. — 33. Dédicace à Iarhibôl, gravée sous une image où je n'ai refusé à reconnaître un autre dieu qu'Aglibôl. Le même dieu, avec les mêmes attributs, figure sur un médaillon de la collection Froehner, avec une dédicace à Baalshamin, qui ne l'identifie pas davantage à celui-ci (cf. *Syria*, XIV, 1933, p. 247, note 4). Une image dédiée à une divinité ne représente pas nécessairement cette divinité, et les cas que je viens de citer, où la même figure est dédiée à deux dieux distincts, sont typiques. — 34. Dédicace à Nébo, gravée au-dessous d'un dieu long-vêtu, lauré, dans lequel je ne puis reconnaître qu'Apollon citharède. M. du Mesnil estime qu'il tient une tablette : j'y vois une cithare, que le dieu touche de son plectre. Une tessère palmyrénienne représente justement Nébo dans cet attirail, et le nom du dieu y est inscrit en légende, non en dédicace, ce qui rend l'identification certaine. On sait, d'ailleurs, que le nom d'Apollon remplace régulièrement celui de Nébo dans les traductions grecques de noms théophores sémitiques : Apollinaris-Barnebo, etc.

HENRI DUBOIS

Orientalistische Literaturzeitung, octobre 1936. — K. Galling, *In der Werkstatt des Hephaistos von Ugarit*, tente de préciser les opérations de Hyc, Hasy dans II AB, I, 23 et suiv. Bon rapprochement de II AB, V 12 (cf. *Syria*, VII, 1930, p. 12) et divers. La cinquième — et la sixième — campagnes de Fouilles à Ras Shamra (Udo Eissfeldt : die Textveröffentlichungen, die zumeist Virsik zu verdanken sind, verdienen hohes Lob). A. de Boucheman, *Matériel de la vie sédentaire* (W. Heffening), Theodor Wiegand, *Mittel* : III, 4, *Das islamische Mittel* (Fr. Taeschner).

Idem, novembre 1936. — J. Sauer, *Zu Sobhy's General Glossary der Dakhra*. Comptes rendus : P. Sattler et G. von Selle, *Bibliographie zur Geschichte der Schrift bis in das Jahr 1930* (H. Jensen : travail méritoire et riche collection de 3.000 numéros; un supplément est fort estimable, car depuis 1930 d'importants travaux ont vu le jour, notamment sur les hiéroglyphes hittites, l'écriture de Mohenjo-Daro, celle de Ras Shamra et l'écriture runique). Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, t. I et E. Honigmann, *Die Ostgrenze des Byz. Reiches*, *ibid.*, t. III (H. v. Mik). H. Frankfort, *Oriental Institute Discoveries in Iraq, 1933-1934* (Douglas Van Buren : interesting and important material).

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Congrès International des Sciences préhistoriques et protohistoriques, deuxième session, Oslo, août 1936. — Quatre cents archéologues environ, appartenant à plus de 30 nations, ont participé au deuxième

Congrès International des Sciences pré- et proto-historiques. Nous résumons quelques communications qui nous paraissent de nature à intéresser plus particulièrement les lecteurs de *Syria*.

M. M. E. L. MALLOWAN étudiant *The Origin of Asiatic Painted Wares* a esquissé une vue d'ensemble sur les différentes catégories de céramique peinte récemment mises au jour dans les tells anciens de la Haute-Mésopotamie et de la Haute-Syrie, notamment celles qu'il avait lui-même découvertes à Tell Arpachyah et Tell Chaker Bazar. Si l'origine ou les origines de ces remarquables productions céramiques restent encore obscures, du moins M. Mallowan a-t-il pu délimiter leur extension géographique. Elle s'étendait depuis le littoral syrien à l'ouest jusqu'à la vallée de l'Indus à l'est. À l'intérieur de cette vaste région on distingue plusieurs familles de poterie peinte présentant certains caractères communs, celle du IV^e millénaire de la Syrie septentrionale et de la Haute-Mésopotamie culminant dans la céramique polychrome d'Arpachyah, de Chaker Bazar, de Tell Halaf, de Joannas-Karkémish et de Ras Shamra étant une des plus caractéristiques.

M. UYVALLA présente quelques remarques sur la succession des différents styles céramiques de Suse. Il nous semble pourtant qu'il n'y a pas lieu de mettre en doute la séquence telle que la plupart des spécialistes l'admettent actuellement. Le regretté Edmond Potliet, peu avant sa mort, l'avait précisée en se fondant sur les observations de M. Contreau au Tépé-Guyard : le style I bis est le plus ancien, précédant I et II.

Nous-même avons exposé la structure stratigraphique des couches infé-

rieures de Ras Shamra et la question de la date de la céramique peinte des hautes époques, question qui avait été délibérément écartée des précédentes discussions. — Trois niveaux céramiques importants, et nettement distincts, ont été observés. Le plus ancien, le niveau V, entre 16 mètres et 17 m. 50 de profondeur, immédiatement superposé au roc naturel, contient une céramique sans peinture. D'aspect primitif, elle s'apparente à la céramique mise au jour par M. Mallowan dans les plus anciennes couches de Tell Chaker Bazar, ainsi qu'à celle, qui, à Tell Halaf, repose sous la « Præhistorische Bunkerkamlik » de M. von Oppenheim. L'outillage en pierre de ce niveau présente une technique de taille fort laide et invite à considérer le V^e niveau de Ras Shamra comme appartenant à l'époque néolithique.

Dans le niveau immédiatement superposé, le IV^e, entre 12 mètres et 16 mètres de profondeur, apparaît une belle céramique peinte dont les spécimens les plus caractéristiques se révèlent être identiques à la poterie peinte mise au jour dans une série de tells proto-historiques de la Syrie septentrionale, de la Haute-Mésopotamie et du plateau iranien voisin : Karkémish, Tell Halaf, Tell Arpachyah, Tell Chaker Bazar, Samarra et Tépé Moussian. Certains vases des couches inférieures de ce niveau sont à rapprocher de la céramique peinte énéolithique de Chypre et de celle de la Thessalie, notamment celle de la Tsani Magouli et Tsangli.

Au IV^e millénaire le littoral de la Syrie du Nord se rattachait donc à une civilisation étonnamment développée ayant eu, de toute apparence, son centre dans

la vallée supérieure de l'Euphrate et du Tigre. Grâce à sa situation géographique, Ras Shamra, d'autre part, a dû être en relation dès cette époque par delà la mer et les îles, Chypre notamment, avec l'Europe sud-orientale.

Vers la fin du IV^e millénaire l'apparition à Ras Shamra de la céramique peinte du style d'El-Obeid tardif et de Jemdet Nasr, caractérisant le niveau III (entre 7 m 50 et 11 mètres), celle qui supplante la poterie polychrome du style d'Arpachiyah et de Tell Halaf, semble être la conséquence d'une montée vers le Nord-Ouest des influences mésopotamiennes, préparant le terrain aux conquêtes qu'illustreront les premiers rois du début de l'époque historique.

Dans la vallée inférieure des deux grands fleuves, la céramique peinte du style d'El-Obeid et de Jemdet Nasr fut abandonnée avant le début de la première dynastie d'Our, vers 3000. Nous ignorons encore s'il en était de même à Ras Shamra; cependant, le fait que d'épaisses couches farcies d'une poterie grossière ou, par endroits, presque stériles, s'intercalent entre les strates de la céramique peinte du niveau III et la base du niveau II fixée par de nombreux monuments au VII^e siècle, indique que cette céramique avait cessé d'être employée à Ras Shamra bien avant le milieu du III^e millénaire.

M. B. Filow rappelant que l'armement thrace était fameux dès le temps d'Homère, a passé en revue un certain nombre de trouvailles bulgares de l'âge du bronze, présentant des affinités avec les produits de l'industrie mycénienne. Les vases en métal précieux du trésor bien connu de Vultashitron, en Bulgarie septentrionale, seraient parents des can-

thares et des poisselles de la IV^e tombe à fosse de Mycènes. De même la grande tombe encore inédite à deux chambres funéraires avec voûte en encoche et munie d'un dromos long de 20 m, trouvée au Maltépé (?) et datant du IV^e siècle av. J.-C., refléterait l'architecture funéraire mycénienne. D'après M. Filow les traditions mycéniennes auraient survécu très longtemps en Thrace grâce à une relative stabilité du fonds ethnique. Il en conclut que la civilisation mycénienne doit y être très ancienne. Sans que le conférencier l'ait lui-même exprimé, on eut l'impression qu'il placerait volontiers en Bulgarie un des foyers de la civilisation mycénienne, ce qui ne pouvait manquer de provoquer une discussion assez animée.

On fit remarquer que si la Bulgarie méridionale a gravité vers le monde méditerranéen, le barrage des Balkans s'opposait à la pénétration vers le nord du pays des influences en provenance du sud. D'autre part, d'après M. H. Vulpé, l'architecture de la tombe à tholos de Maltépé (?) ne prouverait pas une persistance des traditions mycéniennes, mais aurait été introduite en Bulgarie par les guerriers grecs à l'âge du fer.

M. R. W. Hutchinson présenta une étude comparative des haches d'apparat ou haches de combat du monde égéen (*Aegean battle-axes*). La ressemblance entre certaines de ces pièces et des haches hongroises serait attribuable à des influences européennes, voire nordiques, sur l'armement dans les régions méditerranéennes. M. Menghin s'opposa à cette théorie en insistant sur le fait que les haches de combat de provenance nordique, auxquelles il avait été fait allu-

sion, sont plus récentes que celles de l'Égée. M. Gordon Childe contesta lui aussi l'origine nordique de ces types d'armes.

Dans sa communication *Neolithic discoveries in Cyprus*, M. P. DIKAIOS signala les résultats de ses recherches, si activement poussées, dans les gisements chypriotes les plus anciens actuellement connus. Il les divise en deux catégories. D'une part, ceux qui n'ont pas livré de céramique, mais seulement des vases en pierre, comme Petra tou Limni et Phrenaros fouillés par M. Gjerstad, et Khirokittia récemment exploré par M. Dikaïos lui-même. D'autre part, les stations comme Lapithos, Kythrea et surtout celle d'Erimi où M. Dikaïos a fait une récolte particulièrement riche de belle céramique peinte au rouge et rouge-brun sur un épais engobe de couleur blanc-ivoire ou rosé, sont attribuées par lui au néolithique récent. M. Dikaïos estime que ce néolithique récent s'est singulièrement attardé et descend au IV^e millénaire. M. Gjerstad, indépendamment, était arrivé à la même conclusion. A cette époque, l'usage des objets en cuivre était déjà répandu dans les pays voisins de l'île, notamment dans ceux du littoral syro-palestinien. Vouloir attribuer à l'époque néolithique la céramique peinte de Chypre si brillamment représentée à Erimi, site qu'on pourrait choisir comme station éponyme, cela reviendrait à dire que la civilisation chypriote durant le IV^e millénaire avait été considérablement en retard sur celle des régions avoisinantes. Pour notre part, nous ne nous permettrions pas de l'admettre. D'ailleurs, M. Dikaïos a trouvé au milieu des couches d'Erimi une sorte

de crochet façonné en cuivre, ce qui tranche la question. La céramique peinte de Chypre du type d'Erimi est à classer à l'énéolithique.

Mlle ELISABETH DE MANNEVILLE fit une communication sur la statuaire préhistorique, l'architecture et la céramique à Malte. Dans son exposé, illustré de nombreuses projections, elle rappela utilement l'importance de l'île aux époques pré- et proto-historiques. Pour diverses raisons, dont M. Chr. Hawkes se fit l'écho dans la discussion, les préhistoriens s'étaient quelque peu détournés de l'île, où les recherches donnaient l'impression de piétiner sur place.

M. J. L. MYERS, président de la séance, rappela les efforts du sous-comité des recherches dans l'Ouest méditerranéen.

Les communications de MM. S. A. KAYSER et R. O. ALEX firent connaître le résultat des fouilles entreprises en septembre et novembre 1933, sous le patronage de la commission historique turque, au Hüyuk près d'Alaça (Vilayet Çorum). Dirigées par M. Hamit Zubeyr Koşay avec le concours de M. Remzi O. Arik, ces recherches aboutirent à une découverte d'exceptionnelle importance. Sous une couche épaisse de 6 m. contenant dans sa première moitié des objets ottomans, dans la seconde des antiquités romaines, phrygiennes et hittites, on mit au jour entre 6 et 8 m. de profondeur une couche préhistorique dont la céramique se rattache à celle d'Alishar I et d'Ahtatlibel. Dans ce niveau trois grandes tombes superposées avaient été installées. Le mobilier étonnamment riche, comprenait une cruche, une coupe, un diadème et des bijoux en or, de grandes plaques ajourées avec représentation du

svastika, des figurations de cerfs et de bœufs en argent et en bronze incrusté d'argent, de taille exceptionnelle, faisant probablement partie d'une garniture de char. Le style de ces animaux dont l'un, avec son tenon, mesure plus de 40 cm de hauteur, rappelle tantôt des bronzes du Caucase, tantôt les figurations d'animaux sur les passe-guides d'Ouz. L. *Illustrated London News* (21 sept. 1935), et l' *Archiv für Orientforschung*, 1936, p. 98, ont publié un des taureaux en argent (début du II^e millénaire), recueilli au même endroit avant les fouilles systématiques. Parmi les autres objets, il y avait deux armes volives, manifestement trop grandes et trop pesantes pour avoir servi, dont la forme rappelle celle des sol-dissant poignards chypriotes à lame percée et courte soie massive, recourbée, trouvés à Troie. Comme pièces importantes pour la datation de l'ensemble il y a encore des éléments de collier en or faits de deux paires de spirales opposées reliées par un petit tube, analogues à ceux trouvés à Troie, et récemment par M. Parrot, à Mari, ainsi qu'une épingle également en or à tête formée de palettes disposées en rayon, semblable à certaines épingles en argent trouvées dans le niveau II de Ras Shamra.

M. Arick au cours de sa minutieuse présentation du mobilier funéraire mentionna également des squelettes d'animaux, dont l'un avait un anneau en métal placé entre l'os nasal et le maxillaire supérieur. Il s'agit sans doute des bêtes ayant tiré le char et qu'on aurait

dirigées au moyen de rênes attachées à un anneau passé dans la levre supérieure ou dans la cloison des naseaux à la manière des équidés sur la mosaïque en nacre de Mari (cf. Parrot, *Fouilles de Mari, Syria*, 1935, fig. 16).

Ces tombes qu'on est tenté d'appeler royales à cause de la richesse de leur mobilier funéraire, remonteraient, si nous avons bien compris M. Arick, à l'époque néolithique. Après les projections et l'examen de certaines pièces que M. Hamid Zubeyr Kozay nous montre à Ankara et nous fit présenter au Musée d'Istanbul en juin dernier, nous ne pensons pas qu'on puisse dater ces tombeaux antérieurement au III^e millénaire. Cependant, avant de se faire une opinion définitive, il convient d'attendre la prochaine publication de cette belle découverte annoncée dans *Türk Tarih, Arkeologyn ve Etnografya Dergisi*, vol. III.

M. S. A. KISSU expose le résultat de l'examen anthropologique des squelettes trouvés dans ces tombes : il s'agit d'individus de taille moyenne (1 m 60-1 m 64 aux crânes nettement brachycéphales). M. Vallois et le professeur Pillard insisteront sur la pénurie de nos connaissances concernant l'anthropologie des peuples anciens de l'Asie Mineure, ce qui complique l'étude raciale des Hittites. Actuellement la population est surtout dolichocéphale, les minorités brachycéphales étant localisées dans les régions montagneuses.

C. F. A. SCHAEFFER.

Le Gérant : PAUL GEUTHEN

LES FOUILLES DE RAS SHAMRA-UGARIT

HUITIÈME CAMPAGNE PRINTEMPS 1936

RAPPORT SOMMAIRE ⁽¹⁾

PAR

CLAUDE F.-A. SCHAEFFER

Nos recherches ont duré du début du mois de mars jusqu'à la fin du mois de mai 1936. Elles ont été facilitées grâce au concours que les autorités civiles et militaires en Syrie ont, de nouveau, prêté à la mission. Nous tenons à remercier particulièrement M. Henri Seyrig, directeur du Service des Antiquités, M. le général Huntziger, commandant supérieur des troupes du Levant, et M. Schoeffler, gouverneur de l'État de Lattaquié. Nous sommes également reconnaissant à M. le chef de bataillon Delattre, commandant d'armes à Lattaquié, à M. Bohlé et Khazen, directeur des travaux publics, à M. le commandant Charollais, conseiller technique auprès du Gouvernement de Lattaquié, et à M. Benoussi, directeur des services financiers et fonciers, pour leur appui sur place. Des photographies par avion de nos divers chantiers de fouilles, exécutées par M. le capitaine Petit (pilote adjudant-chef (américain)), sur ordre de M. le colonel Lhermite, commandant les forces aériennes du Levant, ont été très précieuses pour nos travaux de relevé et de reconnaissance du terrain.

Subventionnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le Conseil des Musées Nationaux et le Ministère de l'Éducation Nationale, la Mission, à laquelle le Gouvernement de Lattaquié accorda son aide effective, occupa une moyenne de 200 ouvriers, pendant toute la durée des recherches. Le temps a favorisé nos travaux, les dernières pluies d'hiver s'arrêtèrent relativement tôt, tandis que la température du commencement d'été fut étonnante.

⁽¹⁾ Un résumé de ce rapport a été lu le 24 juillet 1936, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il fait suite aux rapports sur les sept précédentes campagnes :

SYRIA XVIII.

SYRIA, X, 1929, p. 285-297, XII 1931, p. 1-14, XIII 1932, p. 1-27, XIV, 1933, p. 93-127, XV, 1934, p. 106-136, XVI, 1935, p. 141-176, XVII 1936, p. 105-148.



M. Georges Chenet, notre fidèle compagnon depuis sept ans, retenu à son foyer par une fièvre paludéenne tenace, contractée pendant la campagne de 1935, n'a pas pu rejoindre la mission.

Comme l'an dernier, M. Jean de Jaeghier et M. Paul Pironin, architectes, assuraient les relevés des constructions mises au jour et aidaient à la surveillance sur les chantiers de recherches.

I — LE PLAN DE LA VILLE BASSE.

Afin de poursuivre le dégagement de la ville du niveau I, celle de l'Égarit phénicienne et mycénienne des ^{xv^e} au ^{xiii^e} siècles, trois chantiers furent mis en action sur le tell, cf. le plan, pl. XXVI, A, B, C.

Voici quelques indications complémentaires relatives au plan des quartiers de la ville occupant l'extrémité nord-est du tell.

Au rempart était adossé, de l'intérieur, une file de spacieuses maisons privées. Elles avaient une sortie sur le rempart au pied duquel s'étendaient les jardins de la ville des deux côtés du nabr⁽¹⁾. Au sud, leurs portes s'ouvraient sur une rue orientée est-ouest, parallèle à l'enceinte et que nous appellerons, rue du Rempart, pl. XXVI, B. Entre cette rue et le pied de l'acropole s'étendait une autre rangée de maisons privées, plus profondes et séparées par des rues ou des impasses orientées nord-sud. L'une, rejoignant perpendiculairement la rue du Rempart, a été dénommée par nous : rue de la Harpe, puisque c'était dans une des maisons attenantes que nous avons trouvée, en 1935, la belle arme reproduite dans notre précédent rapport⁽²⁾.

II. — LE TELL PRÉHISTORIQUE.

¶

La pente de l'acropole ne porte aucune construction. Ses couches supérieures se composent de terre fine, ce qui fait supposer qu'il y avait une ceinture de jardins entre la ville inférieure et la ville haute. Vers le bas de la

⁽¹⁾ Cf. nos observations dans le rapport de la cinquième campagne, *Syria*, XV, 1934, p. 108.

⁽²⁾ Cf. *Syria*, XVII, 1936, pl. XVIII, 2.

pente nous mimes au jour dans le chantier A, pl. XXVI un solide mur légèrement courbe dont la construction à profil incliné rappelle nettement le mur dégagé en 1933 à la base extérieure du rempart¹⁴. La suite des fouilles nous dira s'il s'agit ici d'un ouvrage de défense ou simplement d'un mur de soutènement destiné à éviter les glissements de terre sur cette pente fortement déclive.

Nous avons déjà observé pendant nos précédentes campagnes que sur cette pente les couches des III^e et IV^e millénaires, farcies de fragments de vases peints du type de Jemdet Nasr et d'El Obéid, affleurent la surface. Il n'y a plus de doute maintenant que cette déclivité représente la pente nord de l'ancien tell préhistorique qui était sensiblement de moindres dimensions que le tell actuel. Toute la partie de la vaste colline constituant la terrasse au pied septentrional de l'acropole ne doit sa formation qu'à l'accroissement d'Ugarit à partir du niveau II, c'est-à-dire à partir du début du deuxième millénaire¹⁵.

À cette époque aussi remonte la construction du rempart. Son orientation a déterminé le tracé des rues qui a été maintenu jusqu'au temps de la ville mycénienne du niveau I, lorsque l'ouvrage n'avait plus de valeur défensive¹⁶. Le plan de la ville basse, tel qu'il apparaît sous nos fouilles reflète donc sensiblement le plan d'Ugarit du niveau II, celui du Moyen Empire. Ainsi s'explique certaines superpositions observées entre des bâtiments ou des tombes des deux niveaux.

III. — LE PLAN DE LA VILLE HAUTE.

Des constatations analogues ont été faites dans les quartiers sur l'acropole. Ici, également, les maisons sont construites le long de rues parallèles orientées d'Est en Ouest et divisées en quartiers par des rues ou impasses orientées nord-sud. Les deux grands temples phéniciens dégagés dans cette partie de la ville, dédiés l'un à Baal, l'autre à Dagon¹⁷, se logent très exactement dans ce plan urbain. Leur fondation, nous l'avions constaté l'an dernier, remonte

¹⁴ Cf. le rapport de la cinquième campagne, dans *Syria*, XV, 1934, p. 408 et pl. XI, 1.

¹⁵ Que la ville s'appelât Ugarit dès le début du II^e millénaire un texte de l'époque d'Ham-mourabi mentionnant un « homme d'Ugarit » trouvé à Mari, le prouve. Cf. A. PARROT,

Les fouilles de Mari, dans Syria, XVIII, 1937, p. 74, note 1.

¹⁶ Cf. nos observations dans rapport de la septième campagne, dans *Syria*, XVII, 1936, p. 146.

¹⁷ Cf. notre rapport de la sixième campagne, dans *Syria*, XVI, 1935, p. 155.

au temps du Moyen Empire. La ville mycéenne sur l'acropole a donc également épousé le plan de l'Ugarit phénicienne du temps des Senoussit et des Amenophis. Ses quartiers serrés, traversés par des ruelles parallèles, ses maisons composées de nombreuses pièces et d'une courlette intérieure, supposent une population très dense. Les toits étaient formés par des terrasses horizontales, faites de terre comprimée, cela est prouvé par les nombreux rouleaux en pierre que nous trouvons parmi les ruines (fig. 2). Dans les maisons dégagées pendant cette campagne (châliers B et C, pl. XXVI), l'habitation proprement dite se trouvait au premier étage. Il n'en subsiste que les escaliers en pierre, parfois avec palier de repos, derrière lesquels était discrètement logé le calanet. Les nombreuses chambres et pièces du rez-de-chaussée, à en juger d'après les trouvailles, étaient destinées aux logements des serviteurs. On y conservait aussi les provisions ou les marchandises. Dans l'une, en effet, huit pithoi, hauts de plus d'un mètre, étaient encore alignés, pl. XX, 3. D'une autre pièce, nous retirâmes une sorte d'étiquette en terre cuite de forme triangulaire portant l'empreinte d'un cylindre ainsi qu'une inscription en cunéiformes accadiens mentionnant une quantité de blé¹. Il y avait là aussi des ateliers et des comptoirs où des artisans et des artistes vaquaient à leurs occupations. L'un d'eux était sculpteur. Sa dernière œuvre, la stèle reproduite pl. XVII, était restée sur place, inachevée. Il n'y avait pour la terminer qu'à finir de creuser le champloie au centre du panneau², puis à polir les creux et le cadre de la stèle.

IV. — LA STÈLE DE L'HOMMAGE AU DIEU EL (?)

Faite d'un bloc de serpentine altérée, apportée des montagnes, la stèle figure un offrandant en exercice devant une divinité (fig. 1). Assis sur un trône richement orné, copie fidèle des fauteuils d'apparat du temps du Nouvel Empire, le dieu porte le costume syrien des personnages de marque, telles que les peintures égyptiennes des XVIII^e et XIX^e dynasties le représentent et se composant

¹ Cf. la note de M. E. DUBOIS, à la suite de ce rapport. À comparer aux étiquettes trouvées pendant la cinquième campagne, et publiées en appendice à notre rapport, dans *Syria* XV.

1911, figure 8, p. 124 par M. CH. VIOILLEAUD.

² Dans l'angle formé par ses bras levés du personnage assis et le giron, le creux du champloie n'est pas entièrement terminé.



Stèle figurant une offrande au dieu El. Haut. 1 m⁰⁰,47

RAS SHAMRA-UGARIT

d'une longue chemise dont les plis tombent jusqu'aux chevilles. Au dessus



FIG. 1. — Stele à l'offrande au dieu Y. (°). Cf. pl. XVII. (Dessin de A. SCHAEFFEN-BONNINO.)

d'elle, est ajustée une bande d'étoffe faisant deux fois le tour des hanches

retenue à la taille par une ceinture ⁽¹⁾. Les épaules sont couvertes d'un châle formant pèlerine ouverte par devant, par où passent les bras. Le sculpteur n'a marqué le raccord du bras avec l'épaule gauche que par une ligne très fine indiquant le pli du châle ou sa transparence ⁽²⁾. La double ligne striée faisant le tour du cou représente soit un collier, soit l'encolure brodée du vêtement ⁽³⁾. Les pieds, apparemment nus, reposent sur un tabouret. La coiffure, en forme de tiare tripartite a une certaine ressemblance avec la couronne égyptienne qui caractérise Osiris. À sa base, deux grandes cornes naissent du front ou plutôt de la tempe gauche de la divinité ⁽⁴⁾. À la partie postérieure de la tiare, c'est un ruban ou une mèche de cheveux, qui tombe sur l'épaule et le dos du dieu. Sa figure, vue de profil, montre des traits nettement semitiques caractérisés par un gros nez tombant attaché à un front fuyant, des lèvres bien dessinées, de grands yeux coupés en amande. La lèvre supérieure est garnie d'une petite moustache dont les pointes descendent sur la grande barbe soigneusement frisée à pointe avancée, qui cache le menton. De sa main gauche levée, aux paumes tournées à l'extérieur ⁽⁵⁾, le dieu esquisse le geste d'accueil ou de bénédiction, tandis que dans la droite avancée, il tient un objet en forme de cône renversé duquel s'élève un autre cône de plus petite dimension. Cela pourrait être une fleur stylisée, mais, vues ses dimensions, nous proposerions plutôt d'y reconnaître un brûle-enceus en forme d'une écuelle conique. Les dépôts votifs retrouvés à Ras Shamra nous en ont livré de très nombreux exemplaires présentant parfois encore, au fond du creux, les traces du feu ⁽⁶⁾. La pointe surmontant le bord du vase, sur notre

⁽¹⁾ Le même vêtement est porté par l'un des Syriens captifs figuré sur les plaquettes émaillées du palais de Ramsès III à Medinet-Habou, cf. U. MASPERO, *Archéologie, Histoire générale de l'Art, Égypte*, pl. II, et de même, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, II, p. 152.

⁽²⁾ Sur ce châle formant pèlerine, cf. MASPERO, *Hist. anc.*, II, p. 151 et p. 111. Le même vêtement est porté par l'un des envoyés de Héliopol sur la fresque d'une tombe de Thèbes datée vers 1500, British Museum, n° 37991 et MASPERO, *loc. cit.*, p. 183, première figure à gauche du registre inférieur.

⁽³⁾ Sur ce détail, voy. l'une des plaques de Medinet-Habou dans MASPERO, *loc. cit.*, pl. II, deuxième figure à gauche.

⁽⁴⁾ Ayant figuré les cornes de la ce, l'artiste était obligé de les faire sortir de la tempe au lieu du front.

⁽⁵⁾ L'artiste semble avoir fait confusion et laverté les mains par rapport aux bras.

⁽⁶⁾ Dans ces dépôts les brûle-enceus sont souvent réunis en grand nombre, fig. 3. Nous supposons que ces récipients ayant servi au culte devaient être soustraits à tout usage profane, et c'est pour cette raison qu'on les enterrait.



Pendentes en plata de argenteo, s. V - s. VI
grandes figuras de bronce en plata de argenteo, s. I - s. II

RAS SHAMBALEA

stèle, serait alors une stylisation de la flamme ou de la fumée que dégage la braise odoriférante⁽¹⁾.

Devant la divinité se tient debout un personnage vêtu d'une longue robe serrée à la taille par une ceinture. Il est coiffé d'une haute tiare ornée à la partie frontale de l'uraeus, ressemblant à la couronne blanche des pharaons d'Égypte. Elle se termine par un large couvre-nuque et un fanum tombant jusque sur le dos. Dans la main gauche, le personnage tient une cenochoë de forme élancée apparemment en métal. Nous n'en avons pas l'exact équivalent parmi les vases en terre cuite trouvés jusqu'ici à Ras Shamra. Dans la droite, il lève vers le dieu un objet rituel en forme de sceptre à tête recourbée. Au-dessus des deux personnages est figuré le disque ailé gravé d'une étoile à huit branches⁽²⁾, les ailes touchant d'un côté à la coiffure de l'officiant, de l'autre à la tiare du dieu.

La stèle étant anépigraphie, nous sommes pour l'identification de la divinité et de l'officiant, réduits à des hypothèses. Pour ce qui est de la divinité, il faut, à notre avis, renoncer à la considérer comme étant Ba'al. Ce dieu, dont les textes de Ras Shamra nous rapportent l'humeur combative est figuré sur les nombreux monuments d'Ugarit sous les traits d'un homme plutôt jeune, toujours debout, portant un casque ou une tiare ayant la forme de la couronne de la Basse Égypte. Ses attributs sont la foudre ou la lance et la massue brandie au-dessus de la tête. Or, le dieu sur notre stèle est assis et visiblement d'âge mûr. Il a l'air accueillant, à la fois paternel et majestueux. Nous sommes tenté d'y reconnaître le grand dieu El, celui qui, dans les textes de Ras Shamra est qualifié de roi, père des années⁽³⁾. Placé en tête du panthéon phénicien, El, qu'on appelle le sage⁽⁴⁾, accorde aux autres dieux la sagesse et l'éternité⁽⁵⁾. Comme le rappelle M. Dussaud, les auteurs anciens, notamment

⁽¹⁾ On retrouve un encensoir analogue entre les mains de Ramsès II officiant devant Horus, sur un bas-relief de son temple funéraire. Cf. LEXELUS, *Denkmäler*, Abt. III, pl. 467. Reproduit aussi dans F. VINCIGUARD, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, 1936, t. II, p. 1778, fig. 385. Pour la stylisation de la flamme ou pointe au-dessus de l'encensoir, cf. les candélabres figurés sur les stèles vulvaires de Carthage, G. PUECH et Ch. GU-

YEN, *Histoire de l'Art*, t. III, p. 134, fig. 92-93.

⁽²⁾ Analogie à l'étoile sur les pendeloques en or, pl. XVIII.

⁽³⁾ Cf. VINCIGUARD, *Un poème phénicien de Ras Shamra*, dans *Syria*, XII, 1934, p. 198.

⁽⁴⁾ Cf. VINCIGUARD, *Un nouveau chant du poème d'Alala-Baal*, dans *Syria*, XIII, 1935, p. 133 et 139.

⁽⁵⁾ D'après Dussaud, *Le sanctuaire et les dieux phéniciens de Ras Shamra*, dans *Rev. de*

Philon de Byblos, confirment la prééminence d'El et ils s'accordent à lui reconnaître un caractère solaire très net, le comparant au Kronos des Grecs⁽¹⁾. Précisément, la scène sur notre stèle se passe sous l'égide du disque solaire ailé. Peut-être faut-il conclure de la présence des cornes fixées à la coiffure du dieu à une parenté entre lui et le dieu Ba'al qui porte, lui aussi, des cornes et des cornes de taureau⁽²⁾, avec lesquelles, suivant l'expression même du poète de Ras Shamra, il terrasse et déchire ses adversaires⁽³⁾. Mais le même texte



Fig. 2. — Boureaux en pierre pour les terrasses en terre des maisons d'Ugarit (Long. 1 m. 54, a. 0 m. 10).

nous apprend⁽⁴⁾ que El, également, prenait parfois la forme d'un taureau, appelé Sher-El, le Taureau-El, et ce fut sous cette hypostase qu'il semble s'être uni à Acherai-de-la-Mer, la grande déesse de Ras Shamra. Si notre interprétation est juste, notre stèle offre la première représentation du dieu suprême des Phéniciens d'Ugarit que nous avons trouvée à Ras Shamra.

En ce qui concerne le personnage devant la divinité, sa tiare ornée de uraeus le distingue comme un très haut dignitaire. Peut-être devons-nous y reconnaître le roi d'Ugarit en personne, qui cumulait les pouvoirs temporels et spirituels⁽⁵⁾, à l'instar du pharaon d'Égypte et des autres roitelets de Syrie⁽⁶⁾.

L'énoché dans la main gauche de l'officiant doit contenir le vin, ou ce

⁽¹⁾ *l'Histoire des Phéniciens* (V, figure 32, p. 285, la conclusion : ces deux vertes de fait chez les Sémites, la divinité).

⁽²⁾ R. Dussaud, *La mythologie phénicienne d'après les tablettes de Ras Shamra*, dans *R. H. R.*, CIV, 1934, p. 338.

⁽³⁾ L. P. A. SCHAEFFER, *La stèle de Baal au foudre de Ras Shamra*, dans *Fondation E. Piot, Monuments et Mémoires*, t. XXXIV, p. 9 du tirage à part.

⁽⁴⁾ Cf. V. NOUËL, *Un poème phénicien de Ras Shamra*, dans *Syria*, XII, 1934, p. 424.

⁽⁵⁾ Cf. V. NOUËL, *Nouveau poème d'Achra-Baal*, loc. cit., p. 433.

⁽⁶⁾ L. P. A. SCHAEFFER, *Stèle du Baal au foudre*, loc. cit., p. 12.

⁽⁷⁾ Les rois le Su et de la dynastie d'Asmonazar et leur grands-prêtres d'Astarté, cf. R. Dussaud, dans *Syria*, XIV, 1936, p. 335.

que les poèmes de Ras Shamra appellent « le sang des arbres » ce qui, peut être, était la même chose. Les liquides sont expressément mentionnés dans des offrandes au dieu El.¹¹ L'objet qu'il présente dans sa main droite levée, à première vue, pourrait être considéré comme une torche ayant servi à allumer l'encensoir que tient le dieu. À l'examiner de près, nous croyons reconnaître dans la partie recourbée et rentrée à l'extrémité supérieure du sceptre une tête d'animal muni de cornes. Si nous ne sommes pas victimes d'une illusion, le sceptre ressemble à celui que tient l'officier sur le naos phénicien de Sidon conservé au Louvre. L'identité du geste et des attributs est, en effet, frappante¹². Un sceptre analogue est figuré aussi sur un ex-voto voué à Astarté du Musée du Caire.¹³ Enfin, M. Dussaud a reconnu le même instrument entre les mains du roi de Sidon sur les monnaies de cette ville frappées au IV^e siècle¹⁴. Mais, dans ces trois cas, l'encensoir semble être attaché au sceptre même, tandis que sur la stèle de Ras Shamra il est tenu au dieu.

Reste la question de la date du monument. Pris dans l'ensemble, le style compare à celui des reliefs sur les autres stèles jusqu'ici trouvées à Ras Shamra, pourrait donner l'impression d'être plus tardif. Au contraire, quand on analyse les détails, cette première impression disparaît. En effet, le costume du dieu et la forme de son trône se retrouvent, comme nous l'avons vu, sur des monuments égyptiens du temps des XVIII-XIV dynasties. D'autre part, la scène elle-même, ainsi que les caractéristiques du dieu, répondent aux traditions du culte telles que les textes alphabétiques de Ras Shamra datant des XV-XIV siècles nous les révèlent. Rien ne nous oblige donc *a priori*, à croire notre stèle plus récente que le VII^e siècle, époque finale de l'Ugarit phénicienne et mycénienne. Les indications stratigraphiques sont favorables à cette conclusion. Le monument reposant à 1 m. 25 de profondeur dans une maison

¹¹ Ch. Virolleaud, *Nouveau chant du poème d'Alcin-Baal*, I. c., p. 133.

¹² M. Noël Auzé-Girou avait considéré l'officier sur le naos de Sidon comme une divinité, cf. son étude dans le *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, XXXIV, p. 36; M. Dussaud, qui nous a rendu attentif à cet intéressant monument, a démontré qu'il s'agit en réalité du roi de Sidon (cf. *Syria*,

XIV, 1933, p. 335). Un fragment de stèle présentant un personnage muni du même sceptre provenant de Salda a été publié par Maurice Dupont, dans *Syria*, VII, 1926, p. 127 et pl. XXXIII, 91.

¹³ M. Noël Auzé-Girou, *Un ex-voto à Astarté*, *Bulletin de l'Inst. fr. d'arch. orientale*, XIV, 1925, p. 191 et figure f8.

¹⁴ H. Dussaud, dans *Syria*, loc. cit., p. 335.

qui a été élevée sur les fondations d'une construction de la première moitié du ^{xiv}^e siècle. Elle en épouse exactement le plan et l'orientation. Certains indices, comme le manque de pierres de taille aux angles des murs et aux jambages des portes, semblent indiquer que la reconstruction date de la dernière époque d'Igar, mais quelle le peut-être elle postérieure à la fin du ^{xiii}^e ou au début du ^{xiv}^e siècle.



Fig. 1. — Vue prise du haut des murs de la tour de gauche vers le puits et le sanctuaire.

V. — DEUX NOUVELLES GRANDES TOMES DE L'ÉPOQUE MYCÉNIENNE.

Dans la partie sud du chantier C, sur l'acropole, cf. le plan pl. XXVI, le terrain monte assez brusquement⁽¹⁾ vers l'un des points les plus élevés du tell. C'est la butte désignée 27 m. 76 située à 45 m. à l'est du point culminant coté 34 m. 30, cf. pl. XXV. Le rehaussement du terrain est dû ici aux ruines provenant d'un quartier de maisons dont faisait précisément partie celle dans

(1) L'extrémité nord du chantier C est à 34 m. 18 d'altitude, la limite sud atteint la cote de 27 m. 46, cf. le plan pl. XXV.

laquelle nous avons trouvé la stèle. Lors de leur construction, on avait utilisé les fondations et, en partie même, les murs des bâtiments se trouvant immédiatement au-dessous. Ce sont de spacieuses maisons privées dont chacune contenait, installées sous l'une des pièces du rez-de-chaussée, le caveau de famille. La chambre funéraire est voûtée en encorbellement et précédée d'un dromos avec escalier en pierre, figures 4 et 5. Par-dessus la voûte un sol en terre battue, par endroit encore en place, avait été établi. Son niveau correspondait au sol des autres chambres et pièces de la même maison. En avant du dromos, une porte fut aménagée pour la pièce située au-dessus du caveau avec une sorte d'atrium. Dans l'une des tombes, sous les dalles en partie arrachées de la chambre funéraire, nous trouvâmes une grande jarre enfouie debout dans la terre. Le côté du col devait se trouver au niveau des dalles. C'était la réserve d'eau conformément au rite funéraire observé dans toutes les grandes tombes de l'époque mycénienne trouvées à Ras Shamra. Les deux nouveaux caveaux, comme tous les précédents, avaient été vides de leur contenu des antiquités. Seuls sont restés sur place les fragments céramiques parmi lesquels il y a de nombreux tessons de vases mycéniens peints. Ils permettent d'attribuer avec certitude ces tombes et les constructions dont elles dépendent au xiv^e siècle.

VI. — NOUVELLES TABLETTES CLAYÉFORMES

Dans le chantier C, les couches supérieures du niveau I n'ont livré aucune tablette. Mais, dès que nous atteignîmes les couches du xiv^e siècle, se trouvant ici enfouies sous 2 à 3 mètres de déblais plus récents, nous rencontrâmes plusieurs nouvelles tablettes et fragments. Quelques-unes seront publiées à la suite de ce rapport.

M. Thureau-Dangin a bien voulu se charger de l'étude de certains contrats rédigés en akkadien. D'après l'un d'eux, un citoyen d'Ugarit laisse à sa femme tous ses biens, y compris ses serviteurs et servantes. Les deux fils ne doivent élever aucune contestation et honorer leur mère. La femme mariée semble avoir joui d'une position très respectée dans la société ugaritique¹². A ce

¹² Cf. aussi la lettre adressée par Tabanayau à sa mère que publie M. Edouard Dhorme.

juger par un texte trouvé en 1934, il semble que pendant une minorité, ce fut une reine qui détenait le pouvoir à Ugarit⁽¹⁾.

M. Virolleaud a accepté de déchiffrer les nouveaux textes alphabétiques. Parmi eux, il y a une liste nominative des employés et serviteurs attachés aux sanctuaires de la ville. Il se confirme que pour les affaires relatives aux temples et aux prêtres, ainsi que pour les textes mythologiques, c'est exclusi-

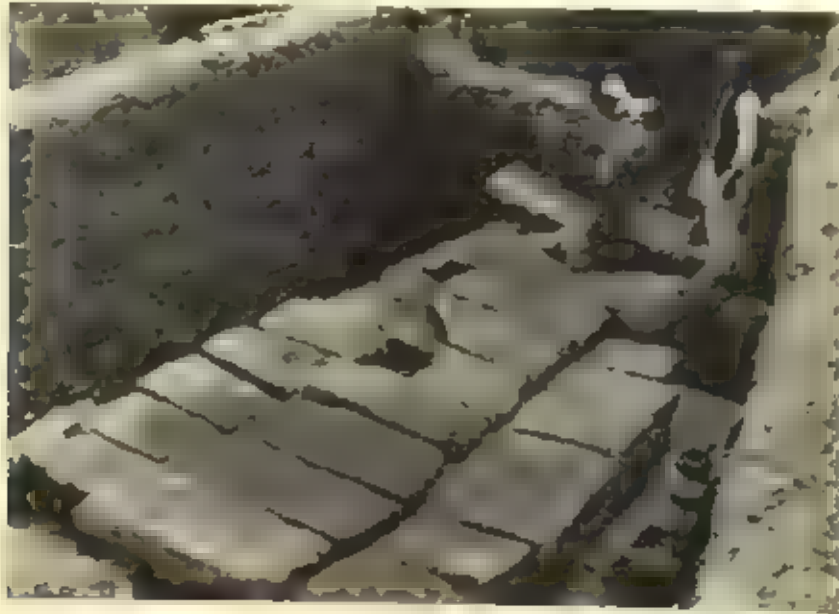


FIG. 4. — Vue extérieure de la grande tombe mycénienne VIII montrant sa disposition dans le sous-sol de la maison et la porte donnant accès au dromos (XIII^e s.).

vement le cananéen, ou proto-phénicien écrit en cunéiformes alphabétiques, qui fut en usage à Ras Shamra Ugarit. On s'en servait de même pour la plupart des documents concernant les affaires intérieures de la ville. C'est par l'écriture alphabétique et en langue cananéenne également, que s'exprimaient, dans leur correspondance privée, les membres de la maison royale. Une lettre découverte pendant cette campagne le prouve. C'est d'après la traduction due à M. Édouard Dhorme un message conçu en des termes extrêmement déférents adresse par Talamiyani (*Tlami*), qui est le « voyant » de la propre sœur

⁽¹⁾ F. THUREAU-DANG « Une lettre ugaritique à Ras Shamra » dans *Syria* XVI, 1935, p. 188.

du roi d'Ugarit, à sa mère. Par contre, quand il s'agissait de rédiger un acte juridique¹ ou de dresser le bilan d'une affaire commerciale², c'est l'accadien et l'écriture babylonienne qui furent souvent employées. Langue diplomatique de l'époque, le babylonien devait également servir pour la correspondance officielle entre Ugarit et les pays voisins. C'est en cette langue, en effet, que sont rédigés les documents émanant des chancelleries étrangères, jusqu'ici retrouvés à Ras Shamra. Une tablette de cette campagne en apporte une nouvelle confirmation. C'est une lettre du roi de Karkemish adressée à A as-la-ri, roi du pays d'Ugarit. M. E. Dhorme, qui se propose de consacrer une étude à cet intéressant document, ne fait savoir que certaines particularités de l'écriture ne se rencontrent que dans les lettres d'El Amarna et dans les textes accadiens de Boghazkeui. Les indices paléographiques concordent donc avec la date que nous avons assignée à la couche renfermant ces textes, la première moitié du xiv^e siècle.

VII. — LE TREMBLEMENT DE TERRE D'UGARIT AU XIV^e SIÈCLE.

L'état dans lequel se présentent les ruines de la couche aux tablettes à la base du niveau I est fort variable. A certains endroits la destruction était radicale; à d'autres, seulement partielle, de sorte que les maisons, après réparation des murs, avaient continué d'être occupées. D'une façon générale, les fondations étaient restées intactes. Les traces d'incendie sont plutôt rares et nettement localisées. Dans certains cas, la partie inférieure de la façade était restée debout, quoique fortement penchée à l'extérieur, tandis que les pierres de taille des assises supérieures gisent au pied du mur comme les éléments d'un puzzle. Dans un des plus beaux bâtiments jusqu'ici dégagés à Ugarit, le mur de la façade construit tout entier en pierres de taille, avait glissé sur sa fondation à partir de la première assise dépassant le sol ancien. Tous ces indices indiquent très nettement un tremblement de terre suivi, par endroits, d'un incendie.

¹ Voy. les contrats mentionnés plus haut.

² F. THUREAU-DANGIN, *Un compteur de laine pourpre à Ugarit*, dans *Syria*, 1934, p. 137.

On sait que le bassin oriental de la Méditerranée, ses côtes et ses îles forment une des régions d'Europe terrestre où les mouvements du sol et du fond de la mer sont les plus fréquents. Combien de fois aux époques histo-

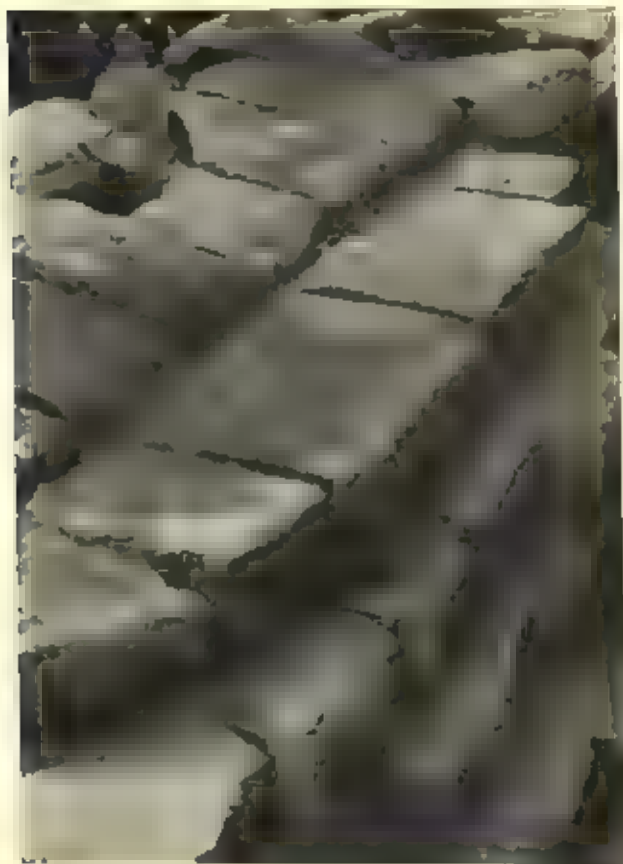


FIG. 5. — Détail de la construction en encorbellement de la chambre funéraire de la tombe mycénienne VII (s. xiv^e s.). A comparer avec la figure 4.

riques les villes du littoral syrien ont-elles été détruites par des tremblements de terre ? Seul, le défaut de renseignements littéraires, fait qu'on ne se doute pas des ravages que la même calamité causa dans ces régions aux hautes époques. On sait qu'à plusieurs reprises, la vaste résidence de Cnossos avait été endommagée ou détruite par des tremblements de terre ⁽¹⁾. Les magnifiques objets retirés des ruines du palais continuent à courir le même risque au Musée de Candie ⁽²⁾. Lors des fouilles de contrôle entreprises ces dernières années par une mission de l'Université de Cincinnati, à Hissarlik, il a été reconnu que la fameuse

sixième ville, celle que l'on

⁽¹⁾ Le dernier en date à Cnossos est celui qui causa la destruction finale du palais à la fin du xv^e ou au début du xiv^e siècle et Sir Arthur Evans, *The palace of Minos at Knossos* vol. IV, part. II, p. 942 et suiv.

⁽²⁾ Le tremblement de terre de 1835 ayant

causé de nouveaux dégâts, la direction du musée s'est efforcée à remanier le bâtiment afin de prévenir les dangers d'effondrement.

⁽³⁾ Karl W. Buxton, *Excavations at Troy*, 1934, dans *American Journal of Archaeology*, XXXIX, 1935 n° 1, p. 17 (du tirage à part).

huitième campagne ¹, nous avons pu nous rendre compte que les effets du séisme sur les maisons avaient été les mêmes à Hassarlik qu'à Ugarit. Les ruines présentent relativement peu de traces d'incendie, par contre, on rencontre beaucoup de murs lézardés, penchés ou écroulés.

Ce qui donne à la constatation de la couche de destruction par tremblement de terre à Ras Shamra tout son intérêt, c'est que nous pouvons dater la catastrophe assez exactement. Les indices archéologiques sont formels : le séisme a dû avoir lieu au cours du xiv^e siècle. C'est à la lumière de cette constatation qu'un passage assez énigmatique de l'une des lettres de Tell el Amarna ayant trait à Ugarit prend une signification nouvelle. Dans ce document, Abimalki, roi de Tyr, signale à Aménophis IV ² qu'Ugarit a été ra-



FIG. 8. — La tombe XXXVII en place, avant l'ouverture. Au dessus de la dalle de couverture (à la hauteur de la pelle de l'ouvrier), on remarque un matelas de terre intact sur lequel repose une forte couche de débris provenant de maisons démolies du xiii^e siècle.

(¹) Nous tenons à remercier

M. Blegen de son aimable accueil et des informations qu'il nous a données sur les lieux. Pendant notre séjour à Istanbul M. Gabriel a bien voulu nous offrir l'hospitalité de l'Institut français d'Archéologie et nous faire profiter de sa profonde connaissance du pays. Nous l'en remercions très sincèrement.

² Le nom du pharaon à qui était adressée la lettre n'est pas mentionné. Mais il est

généralement admis que la plupart des tablettes d'El Amarna datent du règne d'Aménophis IV dans le palais duquel elles furent retrouvées. Les événements relatés dans la lettre d'Abimalki correspondent d'ailleurs parfaitement à la situation en Syrie au temps de ce pharaon, telle que nous la connaissons à partir d'autres sources d'information.

vagées par le feu. Il ajoute, comme pour insister sur la nature particulière de la catastrophe, que l'incendie n'a détruit que la moitié de la ville et que l'autre moitié n'est plus là ¹. Dans une langue aux ressources limitées, cette description peut fort bien s'appliquer à un tremblement de terre ². Si le séisme dont nous avons constaté les effets dans les ruines de la ville de notre premier niveau est le même que celui auquel semble faire allusion le roi de Tyr nous obtenons une date fort précise pour la catastrophe, car la lettre d Abimilki a dû être écrite entre 1375 et 1358 av. notre ère.

Malgré son extrême brièveté la remarque d'Abimilki relative à la destruction d'Ugarit ne manque pas d'être fort précise. Il n'est pas impossible qu'elle se fonde sur une connaissance des lieux. En tout cas, prise à la lettre, elle répond admirablement à la topographie de la ville, telle que nos fouilles la révèlent. En parlant de deux moitiés d'Ugarit, l'on peut que le correspondant du pharaon ait visé, d'une part, la ville sur le tell, située en retrait de la côte, et de l'autre le quartier maritime que nous avons découvert au bord de la baie de Minet el Beida ³. La première aurait particulièrement souffert de l'incendie, tandis que celle qui est située directement au bord de la mer, aurait complètement disparu. Le tremblement de terre avait-il été accompagné d'un raz de marée ayant dévasté le quartier du port d'Ugarit? C'est tout à fait possible, car ces catastrophes sont assez fréquentes sur la côte syrienne. Encore à la fin de l'hiver qui précéda notre huitième campagne, un raz de marée avait mis à mal le port de Beyrouth ainsi que les bas quartiers de plusieurs villes du littoral. Nous avons vu à Djounieh les ruines des maisons dont une partie avait été emportée par les vagues, à plusieurs endroits la route était enlevée et les communications, le long de la côte, coupées pendant plusieurs jours. Sur l'île de Rouad un des énormes blocs de l'enceinte phénicienne avait été arraché et jeté à plus de 50 m. de distance sur la falaise rocheuse de l'île. On déplorait de nombreuses victimes et le récit des énormes vagues déferlant sur la côte et demolissant les maisons le long de la mer était dans toutes les bouches. C'est à un pareil désastre qu'a pu faire allusion la lettre d'Abimilki.

Dès notre troisième campagne d'ailleurs, nous avons observé que les

¹ I. A. Knauff, *Die El-Amarna Tafeln* Leipzig, 1915, p. 623.

² C'est ce que d'ailleurs l'éditeur des lettres

avait déjà supposé Knauff, *l. c.*, p. 1017.

³ Cf. notre rapport de la sixième campagne, dans *Syria*, 1935, p. 164.



« Rue du Kénouart » et tour avec la salle du palais



2. Détail montrant le logement de la poutre



3. La mer avec l'arc en pierre



4. Vue du Kénouart et du palais en pierre

RAS SHAMRA-UGARIT

constructions à Minot-el-Benda, à une date située entre le xv^e et le xiv^e siècles, avaient été détruites une première fois et qu'elles avaient continué, par la suite, à être utilisées après de sérieuses réparations⁽¹⁾. Pendant nos recherches, en 1934, nous avons pu constater que la stratigraphie des couches comporte un niveau inférieur contemporain des xv^e et xiv^e siècles et un niveau supérieur de la fin du xiv^e et du xiii^e siècles⁽²⁾. D'après ces données, le quartier du port avait donc subi au cours du xiv^e siècle une dévastation suivie d'une reconstruction, tout comme la ville sur le tell. Enfin, n'oublions pas que l'un des textes mythologiques jadis conservés dans la bibliothèque d'Ugarit, retrouvé par nous en 1931, contient une authentique relation d'un raz de marée (le texte, publié par M. Virlieu sous le titre de *La révolte de Koser contre Baal*⁽³⁾ et repris par M. Dussaud dans son étude sur *Les éléments déchaînés*⁽⁴⁾), nous fait assister à une terrifiante tempête qui renverse les arbres, tandis que la mer se soulève par des vagues énormes. Montant à l'assaut de la terre elles repoussent les fleuves qui débordent et inondent à leur tour le pays. M. Dussaud



FIG. 7. — Vue de la porte d'entrée avec montants pourvus de ferrures et de l'intérieur de la chambre funéraire de la tombe XXXVII, après enlèvement de la dalle de couverture (cf. fig. 6 et 8 et p. XXI-XXI).

⁽¹⁾ Syria, 1933, p. 13 et 14.

⁽²⁾ Cf. le rapport de la sixième campagne, dans Syria, 1935, p. 169-170.

SYRIA. — XVIII.

⁽³⁾ Syria, XVI, 1935, p. 29.

⁽⁴⁾ Syria, XVI, 1935, p. 196.

pense que la description ne s'applique pas à la région de Ras Shamra même, mais que ce poème, — composé en Phénicie propre, met en scène l'ensemble des éléments d'un *chaînes d'ar centre*. M. Virolleaud admet que pour évoquer l'événement qui, dans la légende primitive se passa peut-être dans une toute autre contrée, celle où habitaient les ancêtres des Ugaritiens, le poète de Ras Shamra avait fort bien pu s'inspirer du souvenir d'une catastrophe locale. M. Virol-

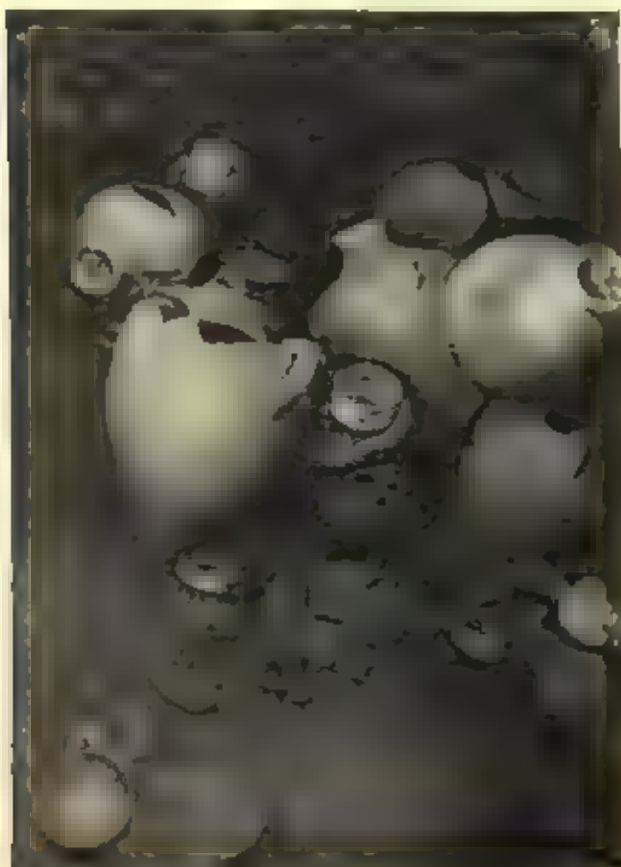


FIG. 8. — Le mobilier céramique entassé dans l'angle N.-O. de la chambre funéraire de la tombe XXXVII (cf. fig. 6 et 7 et pl. XXI, XXII).

leaud qualifie le récit comme l'un des plus caractéristiques de toute la littérature de Ras Shamra qui, en dépit de son extrême brièveté, serait un des plus vivants. Quoi qu'il en soit, il est significatif que dans l'un des poèmes retrouvés à Ras Shamra, il soit fait allusion à ces catastrophes dont les pays le long du littoral syrien avaient à souffrir de tout temps. Celle qui ravagea Ugarit au *xiv^e* siècle, a dû être particulièrement désastreuse.

VIII. — LE CHAINAGE DE POUTRES DANS LES MURS D'UGARIT

En attendant le supplément d'information que nous

Types caractéristiques de la fouille XXXVII fin xiv^e et de

D'après les collections de la fouille de la ville de Hama, Syrie, 1917. (Cf. la fouille de Hama, 1917, p. 100.)

H. S. SHAMRA-GHARIB

du Grand-Prêtre située entre le temple de Baal et celui dédié à Dagon. Une constatation analogue a été faite en 1933 dans le mur du grand édifice à belle façade en pierres de taille qui nous a livré les deux vases historiques en or. Mais, dans tous ces cas, la partie supérieure des murs s'était écroulée et les traces laissées par les poutres étaient relativement peu apparentes. Cette année nous avons déblayé dans le chantier B, cf. le plan, pl. XXVI, une grande maison dont la façade, donnant sur la rue du Rempart, était restée debout jusqu'à deux mètres. On y voit nettement — entre la troisième et la quatrième assise de pierres de taille, à compter de la surface de la rue, le logement d'une poutre dans le sens longitudinal, longue de 11 m. sur 0 m. 20 de hauteur, pl. XX, 1. Au cours des siècles, à mesure que le bois se détreusait, le creux produit s'était rempli de terre d'infiltration mêlée de petite pierraille. A un autre endroit est resté visible le tron résultant de la disparition de la tête d'une poutre traversant le mur en sens transversal. Un tel clamage fait de solides pièces de bois logées dans l'intérieur des murs devait assurer à la maçonnerie une forte cohésion, ce qui était précisément utile dans une région soumise à de fréquents mouvements sismiques. La même technique avait été employée aussi dans les constructions de plusieurs autres villes de l'époque mycénienne, comme Mycènes, Tirynthe, Troie (M^e ville), pour ne citer que les plus connues. Enfin, rappelons les si nombreux exemples de poutrage relevés dans les murs du palais de Cnossos⁽¹⁾, ainsi que les fameuses plaquettes multicolores en fritte trouvées par Sir Arthur Evans dans le même site et représentant des façades de maisons minoennes. Le poutrage des murs y est indiqué par une teinte bois. L'hypothèse que ce mode de construction ait été introduit à Ugarit par des architectes égéens ou mycéniens est tout à fait admissible. Précisément, la maison au poutrage mise au jour dans le chantier B contient une belle tombe voûtée en encorbellement dont les parabolés les plus proches, en dehors de Ras Shamra, sont à chercher en Crète à Isopata⁽²⁾.

(1) Même poutrage à Mallia.

(2) Voy. nos remarques sur l'architecture des autres grandes tombes de l'époque mycénienne mises au jour à Ras Shamra dans Syria X, 1929, p. 291, et les rapports suivants. A ce sujet, on lira également le chapitre non-

sacré par Sir Arthur Evans à la *Structural identity of the corbelled tombs of Ras Shamra with the royal tomb of Isopata and other Cretan group*, dans le IV^e volume de *The Palace of Minos at Knossos*, p. 773 à 776.

IV RAPPORTS ENTRE UGARIT ET LA CRÊTE DES LE MINOEN MOYEN

A quelques metres au Sud de la maison à poutrage, nous avons mis au jour un autre caveau de famille dépendant également d'une habitation de

l'époque mycénienne, tombe XXXVI, fig. 14. Sous le sol de la chambre funéraire, nous trouvâmes deux vases, l'un peint, l'autre en terre rouge lustré du type du niveau II de Ras Shamra, figure 15. A côté de ces vases, nous recueillîmes le fragment d'une tasse à paroi extrêmement mince, couverte d'une peinture polychrome du Minoen Moyen II, figure 16. Il est, sans aucun doute, de la même origine que les vases du meilleur style de Kamarès, ce qui permet de l'attribuer avec certitude aux ^{xix}^e-^{xviii}^e siècles ¹. Concurrém-



FIG. 9 Éléments de cette rasoir en forme d'éventail serpes volives, hameçon, pinces à épiler, aiguilles à chas et épingles en bronze (Diam. du rasoir : 0 m. 172, longueur de la serpe de gauche 0 m. 095, du hameçon : 0 m. 055) (xiv^e s.).

¹ Ce fragment a figuré à l'exposition au Burlington House à Londres, à l'occasion du Cinquantenaire de l'école anglaise d'Athènes

Dans le catalogue, *British archaeological discoveries in Greece and Crete Royal Academy of Art London 1930*, p. 8 et 45, Sir Arthur Evans le décrit comme suit : Part of a vase



Types — Échantillons de — Objets XXXVII et XXXVIII
Échantillon du vase à l'extrémité — n° 32 — contour de la même — plate — n° 31

BAS SHAMRA-EGARI

ment avec d'autres trouvailles analogues antérieurement faites à Ras Shamra¹⁰, il démontre les rapports qui, dès le début du II^e millénaire relient Ugarit à la grande île de la Mer Égée.

V — BIJOUX EN OR ET ARMES EN BRONZE.

Parmi les nombreux objets recueillis à divers endroits de nos recherches, nous signalons une belle série de cylindres en pierres et en hématite du niveau I, ainsi que deux cachets lentéoïdes en pierre portant sur les deux faces des inscriptions en hiéroglyphes hittites¹¹.

Dans le chantier C, à la base du premier niveau, nous trouvâmes un ensemble de bijoux en or, dont sept pendentifs discoïdes ornés de quatre ou de six rayons repoussés et gravés et deux en forme de croissant, pl. XVIII. Nous considérons les premiers comme des emblèmes solaires¹², tandis que ceux en forme de croissant devaient figurer la lune. Deux autres de ces pendentifs représentent une divinité féminine qui est, sans doute, en rapport avec le culte de la fécondité. Sur l'une des plaquettes, sa tête, en haut relief, porte la coiffure bathorique. Les seins et le triangle sexuel sont indiqués avec soin. Entre le



FIG. 10. — Vases à fond pointu en rouge et noir, servant aux libations d'Ilu šim et arba, dans *Syria* 1932, p. 12. (Haut, ± 0 m. 172.)

in the pure polychrome style of the Middle Minoan II a period equated with the reign of Sennuert II (ca. 1916-1888 B. C.), its fine « egg shell » fabric, as well as the correspondence in minute details, proclaims it to be a work of the Palace atelier at Knossos, »

¹⁰ Cf. notre rapport de la septième campagne, dans *Syria* 1936, p. 144.

¹¹ Cf. la note de M. E. Fournet à la suite de ce rapport.

¹² À comparer au disque solaire sur la stèle d'El, pl. XVII.

triangle et le nomel ci, est grave un signe en forme d'épi ou de branche d'arbre qui, sur certains cylindres de Ras Shamra signifie l'arbre sacré¹. Signalons aussi le pendentif composé d'un éclat de roche serpentineuse² qui semble avoir subi le feu avant d'être sertu d'or. La pierre, en elle-même, étant ordinaire, quelle valeur lui attribuant-on pour l'avoir si précieusement en-



FIG. 11. — Position d'un mortier en basalte et d'une croche polie à l'entrée de la tombe XXXII, chantier B, plan pl. XXVI (XV-XIII^e s.).

chassée? Au même ensemble appartient une petite triade en argent, également portée en pendentif et figurant trois personnages debout côte à côte, pl. XVIII. Celui du milieu, porte un masque en forme de tête de taureau. Les deux autres sont coiffés d'une haute tiare évasée au sommet et vêtus d'un long manteau ouvert par devant apparemment bordé de fourrure. L'un d'eux tient dans sa main un bâton recourbé à l'extrémité inférieure. Ces détails rappellent certaines divinités ou certains personnages royaux sur des bas-reliefs et cylindres de provenance anatolienne (Iasli-Kaia, Malatia, etc.)

Il convient de rappeler que les trois catégories de pendentifs en or rencontrés dans ce dépôt en forme de soleil, de lune et d'une déesse de fécondité,

¹ Le même signe se retrouve sur des pendentifs analogues antérieurement trouvés à Ras Shamra Cf. notre rapport de la troisième campagne, dans *Syria* XI (1932) pl. IX.

² La nature de la roche a été déterminée par M. Orsi, sous-directeur du Laboratoire de minéralogie du Muséum d'Histoire natu-

relle, ce dont nous le remercions.

³ R. Dussan, *La mythologie phénicienne d'après les tablettes de Ras Shamra*, dans *Revue de l'histoire des religions* LVI, 1931, p. 376.

⁴ J. W. Jack, *The Ras Shamra Tablets, their bearing on the Old Testament*, Edinburgh, 1935, p. 45.



STATUES de divinités ou de rois — 1 poids — terre de l'empire, cuivre et bronze, XIV^e — XVI^e siècles

1 = 10 des trois dernières — m. 10 — p. 10 — longueur en centimètres — C. m. 17 — poids — 486 gr. —

— AS. SYRIACA UGARIT

propose de les identifier avec les ornements appelés *shabstim* et *sabaronim*, cités dans *Isaïe*, 3, 18.

Parmi les nombreux outils en bronze et armes trouvés pendant cette campagne, nous nous contentons de mentionner ici la hache d'armes, ornée au sommet de la douille d'une tête de lionne en relief ⁽¹⁾ (xiv^e siècle), pl. XIX. Elle provient d'une cachette établie dans une maison du chantier B.

XL. — NOUVEAUX MONUMENTS PONDÉRAUX.

Dans cette même cachette, nous trouvâmes une belle statuette en bronze creux, longue de 17 cm. représentant un laureau couché ⁽²⁾. Venue à la fonte à cire perdue d'une exécution technique remarquable, ce bronze est l'œuvre d'un excellent animalier ⁽³⁾. Comme les nombreuses statuette analogues de moindres dimensions trouvées antérieurement à Ras Shamra, celle-ci servant de poids pesant 460 gr., ce qui équivaut à une mine de valeur intermédiaire entre la mine babylonienne de 505 ou 491 gr. et la mine égypt-



FIG. 12. — Dessin montrant la disposition des deux plateaux de balance et des poids reproduits pl. XXIV.

⁽¹⁾ La tête de lionne au sommet de la douille rappelle évidemment la hache au schiste de Mallia du Minoen moyen I (Cf. J. CHARMONTEAUX et F. CHAPOUTHIER, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1925, p. 23, et dans *Mon. Piot*, 1926, pl. I, II). Mais c'est en Asie qu'il convient, sans doute, de chercher le prototype de ces haches ornées en ronde bosse de têtes de fauves. Nous ne citons que la dernière découverte, celle de la hache de Til-Bersib, cf. F. THORAU-DANON et M. DUNAND, *Til-Bersib*, Paris, 1936, p. 106 et pl. XXVIII, 5. Quant aux pointes à la partie postérieure de la douille, c'est une caractéristique de beaucoup de haches trouvées en Palestine, en Syrie et en Anatolie Ras Shamra

nous a livré plusieurs autres haches de ce type ainsi que des moules, ce qui prouve qu'on les fabriquait à Ugarit même.

⁽²⁾ Le sexe est indiqué.

⁽³⁾ La tête de l'animal est étonnamment petite par rapport au corps. Vu la qualité du bronze, il n'est guère vraisemblable que la disproportion résulte d'une méprise de l'artiste. Il avait sans doute pour modèle une race de bovidés à petite tête. Un spécialiste, le professeur Hiltzheimer, nous fait savoir qu'il existe, aujourd'hui encore, en Europe et en Asie Mineure une race bovine présentant cette caractéristique, désignée par les zoologues sous le nom de *bos taurus longifrons* ou *bos taurus brachycerus*.

lieux le 437 gr. Cette mine de 469 ou 470 gr. est d'ailleurs représentée parmi les monuments ponéraux recueillis à Ras Shamra par d'autres exemplaires, dont l'un également en forme de bovidé couché¹⁰. A Ugarit on ne s'était donc pas seulement dégagé du compte sexagésimal de tradition sumérienne, comme l'atteste un texte commercial trouvé en 1933¹¹, il semble qu'on y avait adopté

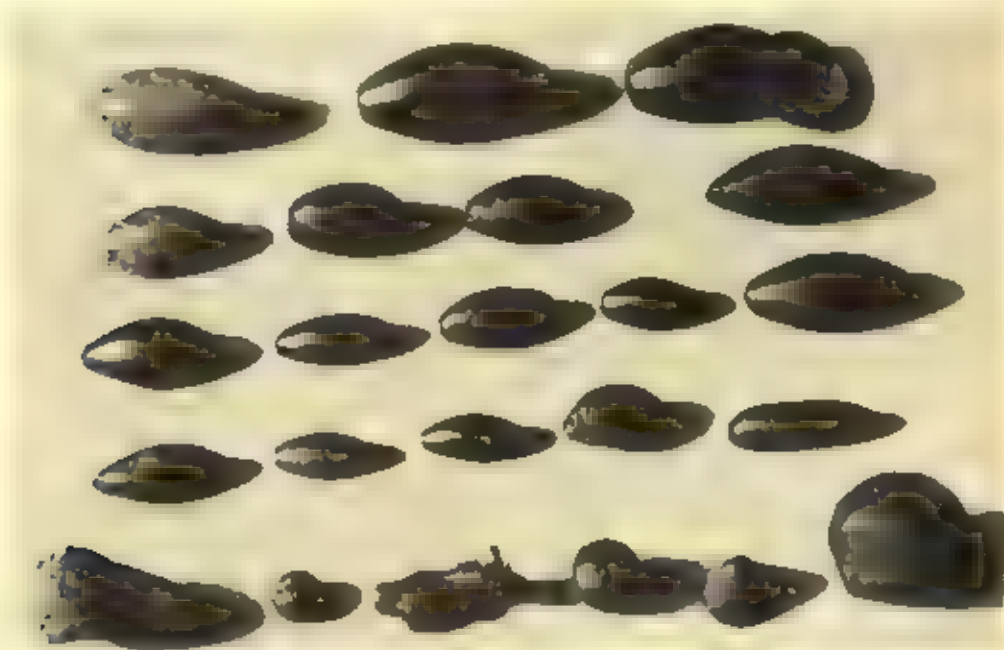


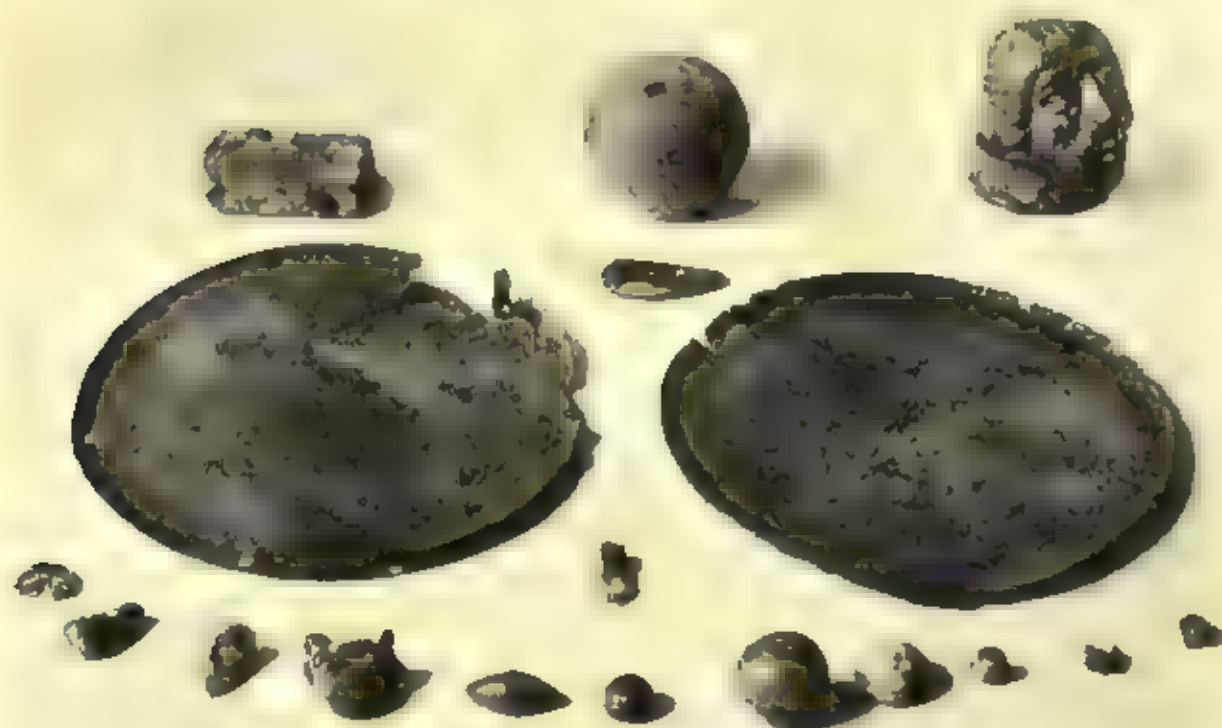
Fig. 14. — Série de poids en nœud d'ore et en pierre.

une mine spéciale, qui — il est fort probable, avant d'être en usage aussi en Palestine. Le poids porte, gravé sur le flanc du taureau, le signe hiéroglyphique Π signifiant *bx* répété deux fois, ce qui, d'après la tradition égyptienne, est à lire 20. Notre mine équivaut donc à 20 unités d'un poids théorique de 23 gr. 50. On pourrait se demander si cette division par 20, ne reflète pas l'ancien système sexagésimal qui, dans la pratique, n'a dû être supplanté que progressivement par la division en 60 parties. En tout cas, nous n'avons pas encore trouvé parmi les nombreux poids de Ras Shamra cette unité de 23 gr. 50. Peut-être

¹⁰ Cf. notre rapport de la sixième campagne, dans *Syria*, 1935, pl. XXXIII, 5.

¹¹ Cf. F. THUREL D'ARNO, *Un simpleur de*

laine pourpre à Ugarit d'après une tablette de Ras Shamra, dans *Syria*, 1934, p. 441.



Poids en forme de tête humaine (1 gr., haut. 0m,038)
 Paire de plateaux de balance et jeu de poids (diam. des plateaux 0m,096).
 XIVe-XIIIe s.

RAS SHAMRA UGARIT

certaines de nos poids oscillant entre 44 et 45 gr. en représentent-ils le double. Il ne faut pas méconnaître qu'à cause du caractère international du commerce d'Ugarit, les poids utilisés dans cette ville étaient réglés sur des unités empruntées à divers systèmes pondéraux. Ainsi la mine égyptienne de 437 gr. y était couramment employée ⁽¹⁾. Cependant une grande partie de nos poids se rattachent néanmoins au système basé sur une mine divisée en 50 sicles qui avait prévalu aussi en Palestine ⁽²⁾. Une autre découverte de cette campagne en apporte la démonstration.

A 2 m. 50 de profondeur, dans une strate intacte du chantier A datant des xiv^e-xiii^e siècles, nous trouvâmes une paire de plateaux de balance en bronze, enfouie intentionnellement. Nous en rencontrons assez souvent à Ras Shamra, soit dans des dépôts en rapport avec des installations rituelles ou votives, soit dans

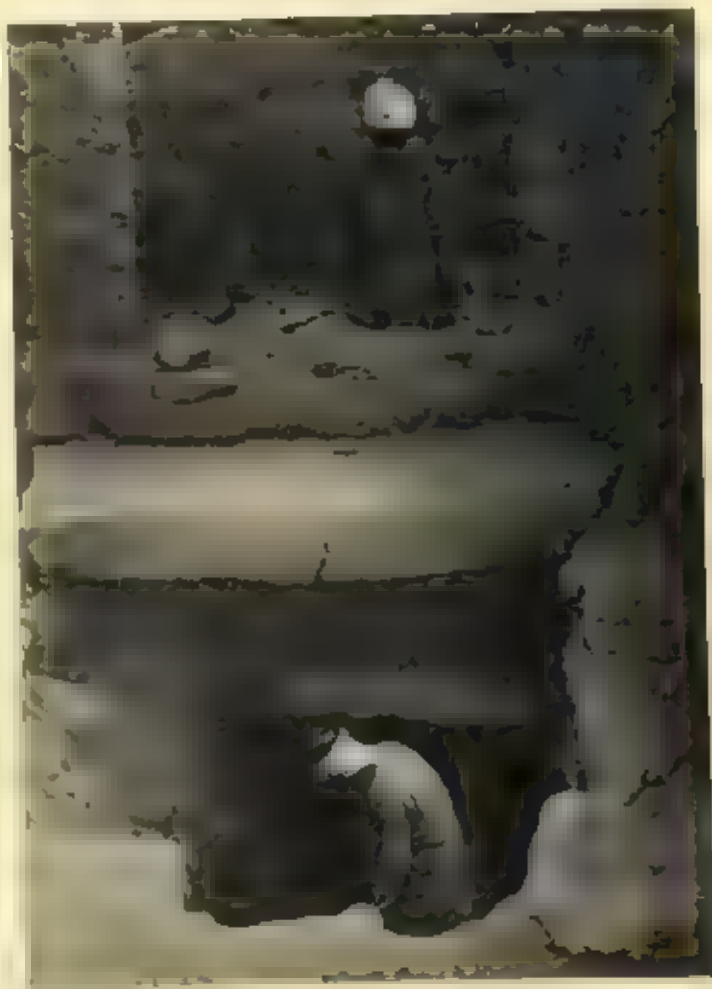


Fig. 14. — Saut sous lequel se trouve la porte d'entrée de la tombe XXXVI (chantier B, pl. X). L'ouvrier qu'on aperçoit dans ce haut se tient debout sur la dalle de couverture de la tombe, l'ouvrier en bas indique le niveau du fond de la même tombe. xiv^e s.

(1) Cf. notre rapport de la première campagne, dans *Syria*, X, 1929, p. 287.

(2) Cf. A. BARROIS, *La métrologie dans la Syria*. — XVIII.

Bible, dans *Revue Biblique* 1931-1933 p. 35 (du tirage à part).

des cachettes ou encore isolément dans des habitations abandonnées. Dans le dépôt trouvé cette année, les plateaux de balance, percés de quatre trous de suspension, étaient entourés de tout un jeu de poids, en tout 6, et d'un certain nombre d'autres objets ¹, fig. 12. Il n'y manquait même pas les grains d'argent d'une fraction de gramme à l'aide desquels on avait l'habitude de parfaire la pesée. Le plus petit des poids en forme de sphère à base aplatie



FIG. 15. Deux vases trouvés sous le sol de la chambre de la tombe XXXVI, cf. fig. 14 et 16. A gauche, vase peint en rouge et noir, à droite, vase rouge lustré.

d'un diamètre de 8 mm, pèse 2 gr. ², le plus lourd, en forme de tête humaine d'un style étonnant, pèse 190 grammes. Les valeurs intermédiaires sont 3 gr. 5, 9 gr. 5, 18 gr. 70 et 94 gr. 55, pl. XXIV.

Nous trouvons dans cette série le sièle de 9 gr. ³ qui double donne le poids de 18 gr. 70 ⁴ multiplié par 10 et par 20 il donne les poids de 94 gr. 55 ⁵

¹ Un élément de moule à pièces, non creusé, deux perles (?) en fritte non perforées, une canne de carrossier (ch en ?) et un petit râteau inachevé figurant une tête humaine gravée sur une pierre bruyère, sorte de stéatite.

² Ce double sièle est représenté à Ras Shamra par de nombreux poids, la plupart en hématile, ; on porte le sigle numérique deux, en forme de deux petits traits parallèles, v. fig. 12.

³ Cette unité, d'après de nombreux autres



et de 190 grammes, multiplié par 50 il aboutit à la mine des 470 grammes. Ce système avec ses fractions de $\frac{1}{4}$ et $\frac{1}{5}$ du siele et ses multiples de 2, 10, 20 et 50 est très cohérent. Le siele de 9 gr. 5 correspond à quelques décigrammes près, au poids de la série palestinienne portant la marque n-s-f, qu'on a appelé neseph. D'autre part, le plus petit des poids de notre série valant un quart de siele est peut-être à mettre en parallèle avec le poids, dit de Samarie à l'Assinolean Museum, pesant 2 gr. 54 et portant une inscription fort discutée, mais qui semble signifier quart du n-s-f⁽¹⁾.

En attendant que nous puissions publier l'ensemble des monuments pondéraux recueillis à Ras Shamra, il est utile de constater que bon nombre d'entre eux, et notamment ceux découverts pendant cette campagne, figure 13, répondent à une mine divisée en 50 sieles. Ils se rattachent ainsi au système palestinien du talent équivalant à 3.000 sieles, qui, d'après l'Exode, était en usage aussi chez les Israélites.

Le mot au sujet du poids en forme de tête humaine, pl. XXIV. Cette figure d'une expression extraordinaire rappelant, à première vue, certains bustes du moyen âge de nos cathédrales, étonne parmi les monuments d'une si haute époque. C'est à notre avis l'œuvre d'un artiste ugaritique. Pour ce qui est de ses sources d'inspiration, il nous semble qu'il faille les chercher en Egypte. À part que le détail de la coiffure à lourde perruque incline dans cette direction, il y a certaines petites sculptures égyptiennes qui montrent ce même surprenant réalisme².

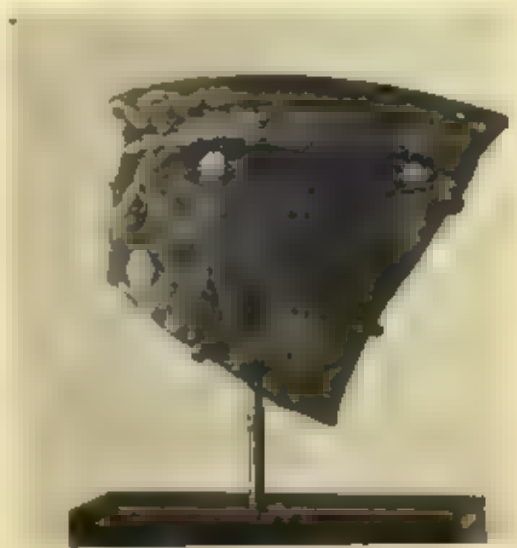


FIG. 16. Fragment de vase criston point en rouge et bleu, du type le kamarrès, Moyen II. Trouvé avec les vases reproduits fig. 15.

poids de Ras Shamra, oscille entre 92 et 98 grammes

⁽¹⁾ Cf. A. BARNETT, l. c., p. 48 et F. VOGEL, *Die Kunst des Alten Orients*, p. 480.

p. 480

⁽²⁾ Nous ne citons ici que les tuteurs du Musée Schenker au Hong. cf. H. SCHENKER et WALTER ANDER, *Die Kunst des Alten Orients*,

III. — UN TRÉSOR DE STATÈRES GRECS ANCIENNES

Pour terminer ce rapport sur la 8^e campagne de Ras Shamra, nous signalons une dernière découverte dont la nature est assez singulière. Il s'agit d'une cachette contenant une quarantaine de statères grecs en argent du vi^e siècle, types très rares et en partie inconnus. La plupart en ont été frappés dans des

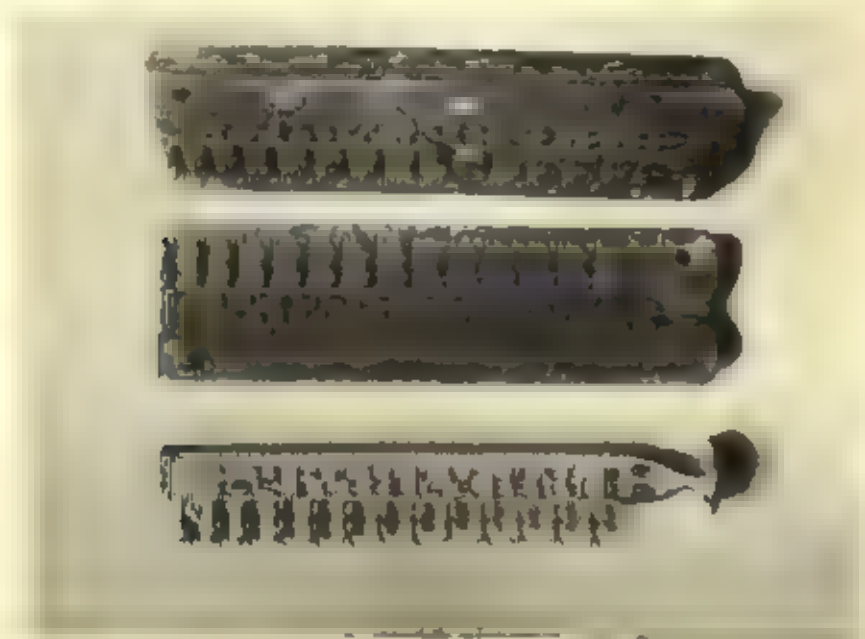


FIG. 17. — Mouls bivalve et empreintes (xiii^e s.).

ateliers des régions thraco-macédoniennes fameuses pour leurs mines d'argent. De cette provenance sont notamment les pièces montrant à l'avvers un satyre ithyphallique poursuivant une ménade. Aux mêmes régions sont à attri-

ber, en 1925, pl. 201, 2. On perçoit cette tendance naturaliste déjà sur certaines sculptures égyptiennes de l'Ancien Empire, notamment sur le portrait du maître-constructeur de vaisseaux de la III^e dynastie conservé au British Museum, cf. SCHAEFER et ANDRAE, l. c., pl. 225, 2, monument sur lequel

M. Sidney Smith, Conservateur au British Museum, a attiré notre attention. — En ce qui concerne le Nouvel Empire il suffit de rappeler les masques d'étude bien connus des sculpteurs de l'époque d'El Amarna, cf. SCHAEFER et ANDRAE, l. c., pl. 359.



(iii) $\text{res}(T) = \text{res}(T_1) \cup \text{res}(T_2)$ and $\text{dom}(T) = \text{dom}(T_1) \cup \text{dom}(T_2)$ with T_1 and T_2 computed by res_dom_A and res_dom_B respectively.



Vue aérienne des ruines de Ras Shamra à la fin de la 8^e campagne, juin 1936

A comparer au plan p. XXVI

Photographie prise par le Capitaine Cheu, 1^{er} Régiment d'Artillerie, 1936

buer les pièces figurant un griffon ailé marchant à gauche ou un sanglier posé sur une branche fleurie (Stagire), tandis que les statères portant l'image d'un bélier couché proviennent de Salamine en Chypre.

Mêlés à ces monnaies, nous avons trouvé deux statères à moitié fondus, ainsi que plusieurs morceaux d'argent brut présentant les traces d'un débitage

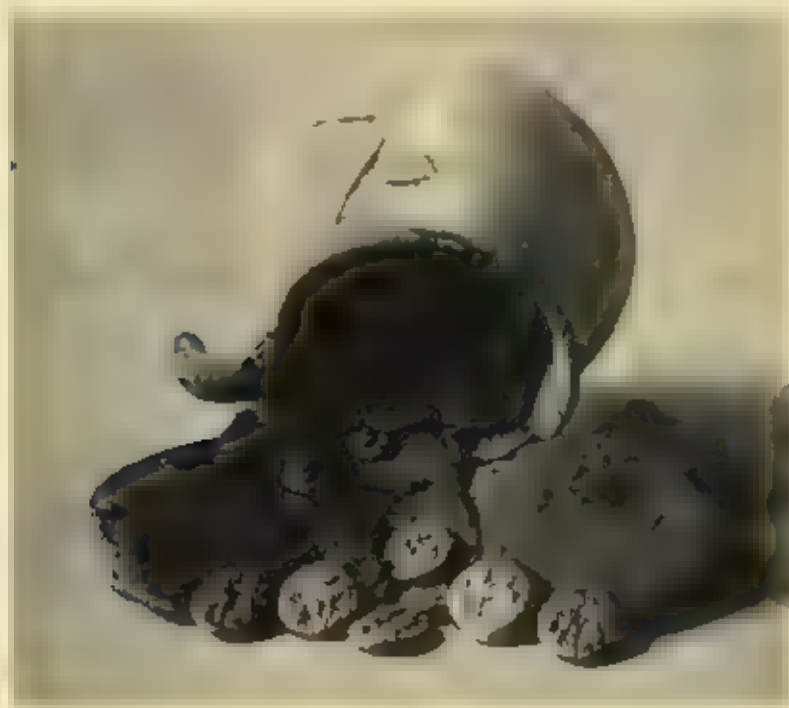


FIG. 18. — Statères grecs du VII^e s. ex. l'âge d'un argent avec le vase qui les contenait.

à coups de ciseau. Parmi ces morceaux, il y en a deux de forme discorde à surfaces plan-convexes. C'est manifestement le métal tel qu'il s'était déposé au fond du creuset. Tout autour, il y avait des pierres fortement brûlées, ce qui prouve que la fonte avait été pratiquée sur place. Des fragments d'un vase écrasé étaient mêlés à l'ensemble, fig. 18.

L'interprétation de cette trouvaille qui nous paraît la plus plausible d'après nos premières recherches est la suivante : il s'agit d'un trésor de monnaies archaïques dont on avait commencé à fondre les pièces. Pour une raison qui nous échappe l'opération fut interrompue. L'un des morceaux présentant la

forme du creuset porte encore, adhérant à la surface, un statère qui était en train de fondre dans la masse, quand, sous le creuset, le feu s'éteignit, entraînant le durcissement du métal en fusion. Le poids des morceaux d'argent indique que le trésor a dû primitivement comprendre environ 150 statères. Il a été enfie à la terre dans la seconde moitié du ^{vi} siècle.

Cette trouvaille nous apprend que les relations commerciales entre Ras Shamra, l'île de Chypre et le monde grec, si actives du temps de l'Ugarit phénicien et mycénien, avaient subsisté jusqu'au ^{vi} siècle. Elles ne devaient se rompre qu'à la suite de la conquête perse et l'avènement de Laodicée au rang de capitale de la cinquième satrapie lors de la réorganisation de la province syrienne sous Darius I^{er}.

C. F.-A. SCHAEFFER.

Saint-Germain-en-Laye, le 1^{er} novembre 1936.

NOTE SUR UN CYLINDRE BABYLONIEN ET UN CACHET HITTITE DE RAS SHAMRA

PAR

EMIL FORRER

Le cylindre à inscription cunéiforme, n° 8346 de Ras Shamra, est à lire

- | | |
|---------------------|---------------------------|
| 1. nu-ûr- (AN-) UD | 1. Nur-Šamaš, |
| 2. TUR ta-rî-bu-um | 2. fils de Taribum, |
| 3. ARAD (AN-) AN-am | 3. serviteur du dieu Ilum |

En ce qui concerne son époque, les indices parlent pour la dynastie d'Hammourabi : 1° la complémention de deux noms propres avec le signe -um de nomination, 2° le nom Taribum que portent au moins trente personnages différents⁽¹⁾ du temps des derniers rois de la première dynastie babylonienne, Sinmuballit, Hammurabi, Samsu-iluna⁽²⁾, Ammi-dilana, Ammi-zaduga et Samsu-dilana. Nous placerions donc le cylindre entre 1973 et 1758, plutôt au début de ce temps, c'est-à-dire à l'époque d'Hammurabi étant donnée la terminaison en -m de tous ces noms. Le nom de Nur-Šamaš, « Lumière du soleil » est trop fréquent pour fournir un argument chronologique. Aussi sa graphie avec le signe ur reste en usage jusqu'au xiii^e siècle avant notre ère⁽³⁾. La transcription *AN um* = ilum(-um) est, autant que nous sachions, la première mention en cunéiformes babyloniens de ce dieu dont on prononça le nom plus tard El. Sous cette forme il occupe une place prépondérante parmi les divinités de Ras Shamra.

(1) H. REXEL, *Early Babylonian Personal Names*, 105, p. 169.

(2) Jusqu'ici inconnu sous Abl-šubû.

(3) Comp. le nom nu-ûr-a. dans le texte publié par O. SCHMIDTKE, *KAV*, 101, 1

Cachet hittite n° 8394 de Ras Shamra, figure 1, A, B. — La science de l'écriture pictographique dite hittite, plus exactement luvitabalezue, c'est-à-dire de l'écriture qu'utilisèrent les Luvien de 2300 à 1200, les Tabalens de 1200 à 700, est toute récente. Pour éviter les sources d'erreur, il est prudent de ne considérer que des monuments en bon état de conservation. Nous ne nous occupons donc ici que du cachet¹ n° 8394 qui, par son excellent état de conservation et sa belle inscription, se présente comme un des meilleurs documents pour l'étude d'inscriptions luvitabalezues.

L'inscription des cachets circulaires hittites ou luvitabalezues commence au milieu en haut et se divise en bas en deux branches de signes analogues qui reviennent le long de la périphérie du cachet vers le haut, cf. le schéma, fig. 1, C. Les signes de la rangée centrale tournent leur face² vers la droite. Les signes des deux branches montantes regardent le commencement de l'inscription, c'est-à-dire la branche centrale. De la sorte les signes de la branche gauche sont tournés à droite, ceux de la branche opposée à gauche. Cette disposition est fort claire sur la face A du cachet, figure 1. Comme nous verrons et lisons de gauche à droite, il est d'usage dans nos transcriptions de placer les signes de façon qu'ils regardent vers la gauche. L'inscription du cachet de Ras Shamra se présente ainsi comme le montre la figure 1, D. Le signe en forme de jambe c³ qui ne se trouve que sur la face A, au milieu et en bas, ne sert probablement qu'au remplissage. Il doit en être de même de la petite croix sur la même face et des quatre signes analogues sur la face B. Remarquons que les deux derniers signes qui figurent à la fin des deux branches de la face A et de la branche gauche de la face B ont été omis dans la branche droite, face B, quoique la place n'y manquait pas. Le graveur a préféré la remplir avec les quatre petites croix, figure 1, B. Cela indique que les deux signes en question n'étaient pas indispensables à l'intelligence de l'inscription. La signification du second de ces deux signes a déjà été déterminée par nous⁴ : il veut dire

¹ La huitième campagne de fouilles de Ras Shamra a fourni un second cachet hittite.

(²) Par exemple, le deuxième signe, en pointe.

³ F. Fournet, *Die hethitische Handschrift Oriental Institute Chicago Studies n° 3* 1932, p. 8.

« pierre ». Sur de nombreux cylindres-sceaux et cachets il se trouve associé à un autre signe, figure 1, E, qui nous a suggéré la lecture : « pierre de cachet », qui correspond, quoique en ordre inverse, à la formule sumérienne Nà-Kisib, « pierre de cachet ».

Sur le deuxième sceau hittite de Ras Shamra (n° 8200) et sur de nombreuses autres pièces⁽¹⁾, on rencontre le signe « pierre » isolément et également à la fin, ce que nous garantit son rapport au cachet même. Sur un cachet achete à Ankara⁽²⁾ ce signe « pierre » est précédé du signe IL comme dans l'inscription de notre sceau de Ras Shamra. Nous lui avons attribué⁽³⁾ la

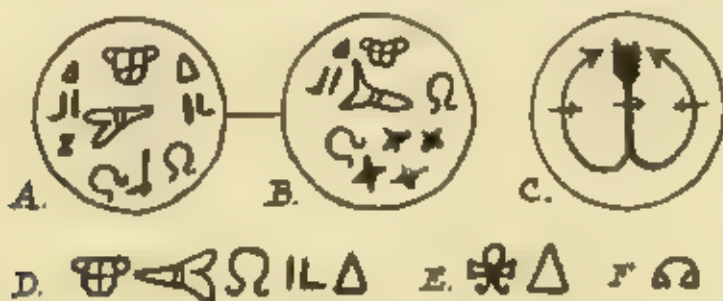


FIG. 1. — Cachet hittite de Ras Shamra.

signification de « joint ». Ainsi, il a pour mission de joindre les « membres » de la phrase. On le rencontre aussi comme idéogramme d'un verbe (« joindre » ?). L'omission de tous les deux signes « joint » et « pierre » sur la face B, branche droite, indique que ces deux signes sont étroitement liés et que leur signification équivaut à « pierre de cachet ». Peut-être pouvons-nous avancer de « joint » vers « jointure » par « nœud » et arriver à « bouton », ce qui rappelle la forme du cachet⁽⁴⁾. Ainsi les deux derniers signes de l'inscription pourraient signifier « bouton-pierre » ou pierre en forme de bouton. En tout cas, le signe IL ne sert pas de trait d'union entre les signes du nom qui le précède et « pierre ». Il est, en effet, employé avec cette signification dans les inscriptions plus longues, mais jamais sur un sceau.

⁽¹⁾ L. MESSERSCHMIDT, *Corpus inscriptionum Aethiopicarum*, pl XL, 16, XLI, 9-10; XLII, 4; XLV, 4, 7.

⁽²⁾ MESSERSCHMIDT, *loc. cit.*, XLII, 7-8.

SYRIA. — XVIII.

⁽³⁾ FOAHER, *loc. cit.*, p. 4.

⁽⁴⁾ En allemand « Knopf » (bouton) est de la même racine que « Knöchel » (os du doigt), et « Knoten » (nœud).

Le nom ne se compose donc que des trois premiers signes de la fig. 1, D, que nous proposons de lire *ba-la-*?. Dans les textes de Boghazkeni nous rencontrons les noms suivants commençant avec *bal* : Balla(s) huit fois, Ballanna(s), Ballarat, Ballatati(s), Ballija(s), Ballih(s), Ballullu, Ballu(s) et Balluvazidi. On pourrait admettre que le cachet de Ras Shamra a appartenu à un personnage du nom de Ballas, le signe Ω n'étant qu'une variante du signe, figure 1, F, ressemblant à l'anse d'un chaudron en métal dont on se sert fort souvent pour indiquer la terminaison du nominatif en -s. Contre cette interprétation parle cependant le fait, que les noms sur les cachets n'ont jamais la terminaison du nominatif, mais sont écrits dans la forme radicale. La signification du signe en forme d'omega nous échappe donc encore.

E. Fournu.

ÉTATS NOMINATIFS ET PIÈCES COMPTABLES PROVENANT DE RAS-SHAMRA

III

CH VIROLLEAUD

Les huit petits textes ou fragments qui sont publiés ci-après proviennent de la huitième campagne de Ras-Shamra. Pour les circonstances mêmes de la découverte, on verra bien se référer au rapport, publié ci-dessus, de M. Cl. F.-A. Schaeffer.

I

RS 8183 + 8201

Partie inférieure d'une tablette qui mesure 13 cm. de large, et dont la hauteur était, par conséquent, de 20 cm. environ. C'était un état nominatif des fonctionnaires ou employés de l'un des temples d'Ugarit, et cela à la belle époque, à en juger par l'écriture, qui est tout à fait « classique ».

Face

[] n (P)

[] b(P)ab . bn []

'bd el . bn . m []

'pîn . bn . îpy (P)

5 mun . bn . krmn(P)

bn . umh

yky . bn . slyn

ypîn . bn . ylh

'zn . bn . ml(P)l

10 krm []

[b]n . îpi[yn]

.

wmn(P) []

['(P)] b(P)dm

[bn] . marn

P rku(P)n

5 'b[d P]

oo[n]h

tu(P)n . bn . ap [] j

n(°)sk . Ma

bn . [] m[] j

Tranche [b]n . krm []	10	bn . kmrm
bn . tm		
bn . pndr(P)		
Rev. 15 bn . nqq		an(P)nm
Aré bhm		
bn . exl		[- -] ann . bn . qqln
bn . abln		mmn(P) . bn . qqln
bn . ell		'bd . el[i] . bn . qqln
20 kphyn . nhlh	15	lgy . b[n] . qqln
n'mm . bn . eryn		mmn [.] hn . gnr
nrn . nhlh		shy [. b]n [.] 'lr
bm . hsn		'bly [- -] bn . p(P) tm
bm . 'bd		grms(P) [] bn [] 'n
25 [] m	20	kra(P)n . nhlh
.		tm [. n]hlh
		[- - bn . '(P)an
		[] 'n [P]

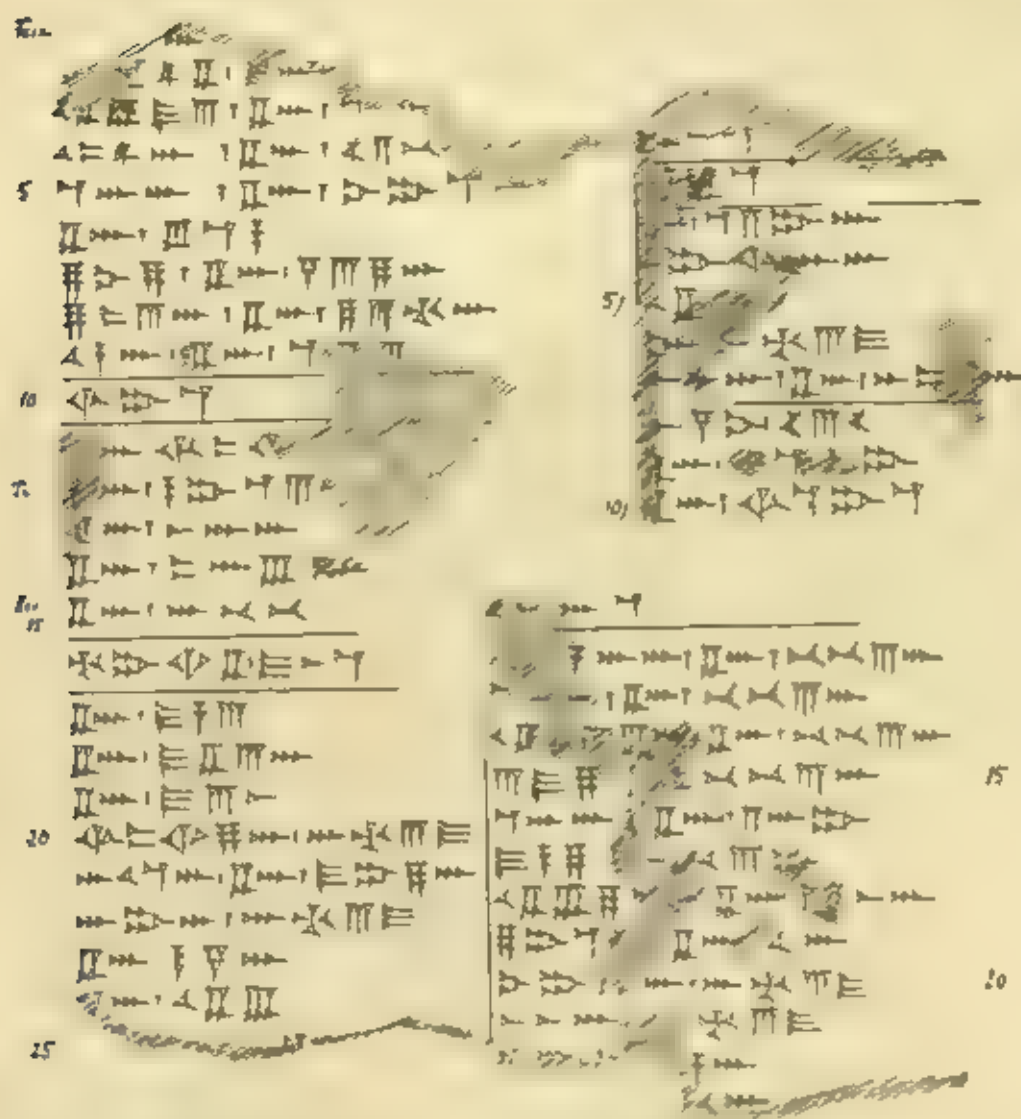
Comme il ne subsiste, de ce texte, que le milieu, représentant à peu près le quart de l'ensemble, il est difficile de se rendre compte de l'ordre adopté par le scribe dans son énumération. Il semble, cependant que, contrairement à l'usage, la col. I de la face se prolonge, par la tranche, sur le revers, et que, en face de cette liste continue, il y a à droite deux autres listes, indépendantes l'une de l'autre et séparées par un « blanc ».

Dans la col. I, chacun des groupes de noms est précédé — ou suivi — d'un vocable, simple ou composé, désignant la classe à laquelle appartiennent les différents prêtres ou employés du temple. Il y a ainsi :

L. 10 *krm*. Le mot pourrait désigner les chanteurs ou chœurs, heb. *קָרָם* ; mais on dit plutôt, comme en heb. d'ailleurs, *מִרְמָם* Nk 30, et *krm* répond vraisemblablement à *קָרָם*, plur. de *קָרָם* « chef » ⁽¹⁾, le mot étant pris ici.

Pour *kr*, prince, voir SS 8. *Mt w kr* et *thid*, 2 et 12 ba *srn*. Cependant si *kr* = *qed* *šarru* « roi », on notera que le nom d'Ewirišarri, s'écrit, à RS (Syria, XIV, pl. XXV n° 2,

l. 1, *škr* et non pas *sr*, tandis que le n. pr. *Arīp-šarru* ou *Arīp-LUGAL* de Nuzi et Morkouk se rencontre à RS T 6, 7) sous la forme *Arpār*



comme il l'est aux livres postextiques (*Estrix*, viii, 29, etc.) dans son sens sacerdotal.

L. 16 *hrs bhtu* — *hrs* figure dans l'épithète du dieu *Hyn* (*d hrs yllm*, *Syrm*, XIII, 117. Le *v* *wn* signifiant essentiellement « creuser, huller », on ne saurait dire ce qu'étaient au juste, les *hrs bhtu*, en tout cas, ce vocable, qui se retrouvera plus loin n° II, 6, est composé de la même façon que *ln equm* (*Syrm*, XIII, 116 ss.), *ln sthm* (V AB, B 30) et *ln smu* ci-après,

col. 2, 10. — *bht*, pour *bt*, maison ou temple, s'est rencontré plusieurs fois déjà.

Dans la col. 2, c'est-à-dire dans les deux listes de droite, la classification apparaît très incertaine. Il y a d'abord, l. 2, [**b*]dm les serviteurs ou les esclaves?; puis l. 8, [*n*(*p*)]sk šls, si c'est *n* qui manque en tête, on comparera l'acd *nisakku* « prêtre qui fait la libation », et si *šls* est pris au sens ordinal, il s'agirait de la 3^e classe des prêtres appelés *nsk*! Viennent ensuite les *bm šmrm*, l. 10, littéralement « les fils de la garde »¹, qu'on retrouvera plus loin (n° IV, 13, 15, 17), mais avec un autre emploi. A la l. 11, il paraît y avoir *šnm*, qui s'est rencontré déjà S 7 et 26 en parallélisme avec **rbm*; voir aussi *šnn* : I Keret, 91.

Les noms propres Ils sont pour la plupart — sinon tous — semitiques, beaucoup sont accompagnés du nom du père, mais souvent le patronymique tient lieu, à lui seul, de nom (voir déjà TG Syria, XV, 244 ss.).

Plusieurs noms sont suivis des mots *u nhlh* (2, 6), qui se sont rencontrés dès le début 1929, n° 10, 2 et 4, ou *nhlh*, 1, 20 et 22, 2, 20-21, et qui signifient apparemment « et) ses héritiers »², formules semblables *Mnn u bnh* « Mnn et ses (ou son) fils » 1929 n° 15, 12, et dans les Poèmes *Asrt u bnh*, « Ašerat et ses fils », I AB, 1, 12 et ailleurs.

Ap[-]n : 2, 7.

Ebln 1, 18; *Ebl* 1, 17, de la rac. עבל « s'en aller »³, cf. עבל n. pr. h. Genèse x. 27, etc.; *Ehy*, 2, 17, identique à עבד n. d'un des fils de Benjamin, Genèse, xvi. 21, en assyr. *ehyd*; *Elt* 1, 19, identique à עבד n. d'un roi d'Israël et de divers autres personnages⁴; *Eryn* 1, 21; *Emh* 1, 6; *Hsn* 1, 23; *Hrmf*] 1, 12.

Iky 1, 7, comp. *Ik-ki-ia*, n. pr. h. a Kerkouk (par ex. Gann, *Rev. Assyr.*, XXIII, 76; ; *Fiku* 1, 8; *Yphn* 1, 8; *Vrmš*] 2, 19; comp. El-Am., 130, 11 *I-ri-*

¹ Il y a lieu de distinguer entre *šmr*, qui est l'héb. שמר et *šmr* (Daniel, II. 1, 39, 47, 2, 2, 47; V AB. B 14 suiv.) dont le sens est indéterminé. Il se peut cependant que *šmr* représente un n. pr. h. — à comparer au Šemiramôt de l'A. T. — et non pas le plur. de *šmr*.

² Pour *nhlh*, « héritage », cf. Syria, XVII, 170.

³ Comp. עבד a. pr. h. (Genèse, xxxvi, 20),

qui est, d'abord, le nom de la déesse 'Anat de la mythologie phénicienne, la forme ancienne du nom s'est d'ailleurs conservée, outre El-Amarna, 170, 49, dans 'Anat, nom du père de Šamgar (Juges, III, 31 et V, 6), comme dans le toponyme Belt-'Anat.

⁴ Autres noms en -yn : TG 11 *Nryn* = *Nu-ri-la-na* de Syria, XVI, 194, TG 8 *Hdyn* = *Hadiann*, à Tell-Halsi, et ci-après *Slyn*, *Šplyn*.

ma-u-aš-ša : *Y* 2)n. 2, 18, *Ara*(2)n. 2, 20 voir ci-après, n° V 6, *Krm*(2)n 1, 5
Ley 2, 15, identique à *El-Am*, 162, 70 (voir déjà *Syria*, XVII, 344, n. 2).

Mm 1, 5 2, 16. Voir déjà 1929 n° 15, 12 *Mm u bnk* et comp. le partic.
 (lunil ou puel) *mmn* : SS, 40, 44, 47 : *Msm* 2, 3, le nom peut avoir rapport à
 l'Égypte, *Mh*(2) 1, 9 *Vmm* 1, 21 ; aussi TG 41 et Poèmes de RS, *passim*
 (v. *Danel*, p. 92), *Nqy* 1, 15, *Vrn*. 1 22, *Slyn* 1, 7, à comparer, peut-être, à
 héb. *Seryon* « panthère ».

'bd 1, 24 et 2, 5 (*), « le serviteur », n. theophore apocope, comp. *ebed*
Juges, ix, 26, etc... *'bd-el*, 1, 3, « le serviteur de El », l'un des surnoms
 de Keret, dans la légende du roi des Soloniens, cf. *'bd elm*, TG 41 — *'bd-ef*[1],
 2, 14 « le serviteur de la déesse », la déesse étant Aserat ¹⁾, épouse de El,
 ou bien 'Anat, sa fille, *'bdy*[] ²⁾ 2, 18, *'Ln*, 1, 9 et peut-être 2, 22,
 identique à [] de l'A. T., s'est rencontré déjà, d'ailleurs, à RS : Stèle B, *Syria*,
 XVI, 178 ss. ; — *'lr* 2, 17 : comp. 1929 n° 14, 5 *b'l br 'lr* ; *'n* 2, 19 et 23 (*),
 voir aussi TG 32, peut-être s'agit-il du dieu *nc* qui a été signalé en Égypte dès
 le temps de la XI^e dynastie ³⁾ ; — *'pn* 1, 4.

Pndr(2) 1, 14, *Snr*, 2, 16, même nom 1929 n° 14, 10, *Qqln* 2, 12 à
 15, comp., pour la forme du moins, *qlqālōn*, *Habac*, 2, 16 ; *Spsqn* 1 20 et 11,
 dérivé de *Spš* « soleil », comme, dans A. T., Šimšōn (= Samson), de Semes :
Šsq(2) 1, 4, n. étranger sans doute, égyptien peut-être, *Tnn* 1, 13 et 2, 7 (*),
 sans doute *tannin*, « le dragon » ⁴⁾ ; *Tia*, 2, 21.



RS 8252

Long. 68 mm. ; haut. 47 mm.

Inscrit d'un seul côté, sauf que la l. 1 se prolongeait jusqu'au milieu du
 revers.

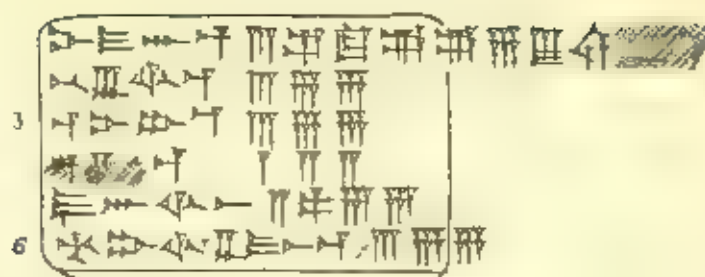
(*) Comp. *Abdi-āširta*, ap. Lettres d'El-Amarou.

¹⁾ Peut-être *bd ylm* (A. T. אֲבִימֶלֶךְ, LXX Αβειμων, le n. div *yw* se rencontrant dans un fragment inédit qui a été cité plusieurs fois déjà, et, en dernier lieu, par A. Vi-

cent, *Éléphantine*, p. 77

²⁾ *Syria*, VIII, 345.

³⁾ Sur le monstre Tannin dans la mythologie de Ras-Shamra, comp. I AB 6, 50 (*Syria*, IV, 337).



1.	<i>khn</i>	3	GUR	ZI-KAL-KAL	6	GIN	KU[BABBAR	6.]
2.	<i>qdm</i>	3		6		6			
3.	<i>mkr</i>	3		6		6			
4.	<i>ms(?)m</i>	1		2		2			
5.	<i>est</i>	2		5		5			
6.	<i>hkr, htm</i>	3		6		6			

Sorte de tarif sacerdotal, extrêmement succinct et aux termes duquel les prêtres *khn*, *qdm* et *mkr* (1-3), ainsi que les *hri-htm* (6) donnent (ou reçoivent)⁽¹⁾ 6 gur de farine dite KAL-KAL, 6 sicles d'ar[gent (et², 6 , tandis que les *est* (5), qui sont des femmes, donnent 1 6 en moins et les *ms(?)m* (4), trois fois moins. Sur les particularités, graphiques ou autres, dont ce document fournit un exemple unique, voir ci-après p. 165 ss.

Les six classes sacerdotales. — 1 2, *khn* et *qdm* se rencontrent aussi, dans ce même ordre, ap. *Syria*, XV, 243 n. 1¹² et ci-après n° III, *khn* (en heb. *koha-*

(1) En l'absence de tout verbe, il est impossible, en effet, de décider s'il y a versement ou recette. De même, s'agit-il de sommes ou quantités qui s'ajoutent les unes aux autres, ou bien qui sont données comme équivalentes ?

(2) Le sens de ce petit texte est évidemment tout autre, — on le voit maintenant —, que celui que nous avions proposé d'abord, non, d'ailleurs, sans grande hésitation. Il s'agit, en réalité, d'un document de la même famille que les n° II et III de La Campagne 1936. D'une part, en effet, il paraît certain qu'il faut lire *lš* « neuf », et non pas *lš*, impf. du v. *lš*, d'autre part, la conj. *se*, étant isolée du mot

suivant par le trait séparatif, on peut tenir pour assuré que si *b*, dans *batm*, représentait la prépos. *b*, cette particule serait également séparée de *nām*, voir des exemples semblables ap. RS 1929, n° 3, ll. 35, 38 et suiv., et *Syria*, XV, 79.

Nous proposons, en conséquence, de comprendre ainsi *khn* (ou *qdm*, *lš* *batm se hmr* « les *kohanim* (ou *qeddim*) (donnent ou reçoivent, neuf *bat* et un *homer* ».

Il s'en suivrait que *bat* désignerait une mesure de capacité, dont le *hmr* serait une subdivision. Sur le *hmr* même, voir ci-après, n° VIII, p. 172 ss. Pour *bat*, cf. 1920, n° 41, 3.

nim) figure également dans le titre *rb khum* (RS 1929, n° 18, 1 et épigraphes des haches, *Syria*, X, pl. LX), lequel est associé à celui de *rb nqdm*, dans la colophon de I AB *Syria*, XV, 227 — *qdsim*, en heb. *qedésim* « les consacrés », designation de sens incertain, du moins pour l'époque où nous reportent les documents de RS.

3. *mkrm*. On pourrait sans doute penser à la rac. מכר et donner au mot le sens de « marchands », mais il semble bien que toutes ces designations concernent les prêtres et le temple, et c'est pourquoi nous expliquons *mkrm* par l'heb. מכשיר , partie luf de מזל II, et traduisons, en gros du moins, par « surveillants ».

4. *msm*. — Bien qu'il y ait un petit intervalle entre *s* et *m*, il n'y a cependant pas assez de place pour une lettre, ni trace d'un signe quelconque. Nous lisons donc *msm*, qui est sans doute heb. מסע « gens de corvée ». Les *missim*, d'ailleurs, donnent (ou reçoivent) trois fois moins que les *khum*, les *qdsim* et les *mkrm*, bien qu'ils soient nommés avant les *enst*, qui donnent 1/6 en moins seulement que les trois premières classes, et avant les *hrs bhtim*, qui donnent autant.

5. *enst*, mot fem. plur. qui s'est rencontré déjà, semble-t-il, ap. I AB 6, 40 (*Syria*, XV, 227) et qui peut désigner simplement « les femmes », *enst* signifiant « homme », RS 1929 n° 1 22, au plur. *nsm* I AB 2, 18 et *passim*, — *enst* pouvant être, à la rigueur, une autre forme de *anšt* III *Danel*, 1, 10 6 16.

6. *hrs bhtim*, comme ci-dessus, n° 1, 1, 16.

Les chiffres — Dans tous les textes de RS qui ont été publiés précédemment, les noms de nombres étaient écrits en toutes lettres, et cela non seulement dans les Poèmes, mais aussi dans les pièces comptables (ainsi 1929, n° 25, 29, *Syria*, XV, 249, — tandis qu'ici, et aussi n° III, ci-après, le scribe s'est servi de véritables chiffres, qu'il a empruntés à la Babylonie, mais en les modifiant légèrement. En effet, 1 (1) est écrit au moyen d'un trait ou « clou » vertical, alors que le mot qui suit (et qui est, il est vrai, sous-entendu) est *gur*; or, en Mésopotamie, c'est toujours, dans ce cas-là, le trait horizontal qui représente l'unité — A la 1 5 les cinq clous du chiffre 5 ne sont pas disposés tout à fait de la même façon qu'à Babylone ou à Ninive. Enfin, dans 2 𐎶 (1 5), 𐎶 signifie visiblement (1 2 *gur*), or, ce signe-là, avec le sens de

¹ Pour que la proportion ou l'équivalence soit constante, vu qu'il y a ensuite (1 5) 3 et 5, au lieu de 6 et 5, II, 1-2 et 6.

1 2 *gur* n'est attesté nulle part en Babylonie, ainsi que M. Thureau-Dangin veut bien nous le confirmer.

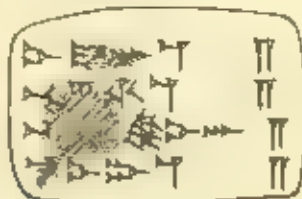
Les noms de mesures. — Chose plus remarquable, et unique jusqu'à ce jour, les noms de mesures qui suivent ces chiffres ¹ sont également babyloniens et écrits, non pas alphabétiquement mais, comme ils le seraient dans un texte babylonien, au moyen de signes ideographiques. Ces noms sont *GUR* (heb. *kor* mesure de capacité pour les céréales, et *GIV*, qui est le *si* le (en acad. *siqlu*, heb. *seql*, a R² *siql* 1929, n° 5. 10), plur. *siqlu*, *Kerit*, 29, *Daniel*, 1, 83)⁽²⁾.

Les noms de denrées ou de matières. — Ces noms sont écrits, de même, ideographiquement, mais on prononçait sans doute, à la place du sumérien *ZI-KAL-KIL* et *KUBABBAR* les mots phéniciens correspondant à ceux-là, l'équivalent de *KUBABBAR* étant, on le sait, *ksp* ou, exceptionnellement (*Kerit*, 71 et 164), *hū*

III

R² 8208.

Long 37 mm. — Inscrit d'un seul côté.



khum 2

qûm 2

m[-] s²kn 2

mkrm 2

Quatre noms, désignant quatre classes de prêtres et suivis, chacun, du chiffre 2 (voir déjà n° II ci-dessus), le sens étant soit « 2 *kohanim*, etc. », soit plutôt : les *kohanim* donnent (ou reçoivent) 2 *gur* (cf. n° II), ou tel autre nom de mesure.

Sur *khum*, *qûm* et *mkrm*, voir n° II, 1-3.

L. 3, à compléter peut-être, d'après II 4, en *m[um]*; pour *ûm*, le mot s'est rencontré déjà, *Syria*, XVI, 183 et *Daniel*, p. 192, mais le sens en est incertain.

¹ A la l. 1 seulement, ces noms étant, aux lignes suivantes, sous-entendus.

⁽²⁾ Pour *GUR* et *GIV*, dans les documents

accadiens de Ras-Shamra, voir *Syria*, XV, 137 ss, et XVI, 194 ss.

IV

RS 8279.

Haut. 56 mm.

I (1) *sbu* *anyt* (?) (2) *'dn* (?) [] (3) *tbq* *ym* *u* (?)
(4) *m'q* [*hym* (?)] (5) *ts'* *m* [] (6) *gr* . *s* [*m*]

II) (7) *sbu* *anyt* (?) (8) *bn* *kšan* (9) *gr* *ts'm*

III) (10) *sbu* *anyt* (?) (11) *bn* *u'ab hr* (?) (12) *pdym*
(13) *hms* . *bn* *sm* *rm* (14) *snrym*
(15) *ts'* . *bn* [*mrn*] (16) *gb'lym* s (?) []
(17) *arb'* [.] [*n kmrm*] (18) *tbqy* [*m*]

I. (1) La troupe du vaisseau (2) de *'dn* (?) (3) (se compose de) gens de *Tbq* et (?) (4) de gens de *M'q* [b] (5) (Il y a) neuf maffelols (?). (6) En tout (?) qu[atre-vingts ? (hommes)].

II) (7) La troupe du vaisseau (8) de Ben-kšan, (9) en tout (?) : quatre-vingt-dix (hommes).

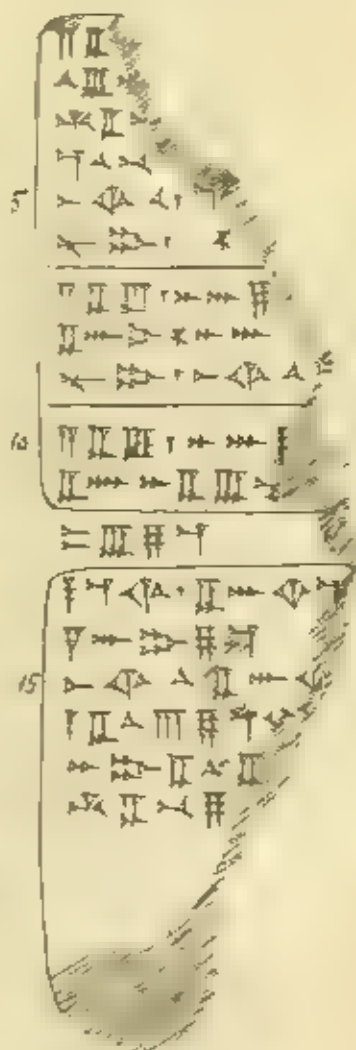
III) (10) La troupe du vaisseau (11) de Ben-*u'ab hr* (?) (12) (se compose de) gens de *Pd*.
(13) Il y a (en outre (?)) cinq gardes (14) de *Snr*,
(15) neuf gard[es] (16) de *Gb'l*,...
(17) quatre g[ardes] (18) de *Tbq*.

Si notre restitution de I, 7, et, par conséquent, des II 1 et 10 est juste, *anyt* serait l'héb. *תַּיִת* « vaisseau »¹, et *sbu*⁽²⁾ *anyt* désignerait la troupe embarquée

¹ Il y a bien place, à la fin des trois lignes I, 7 et 10 pour *-t*. Cependant il n'y avait peut-être que *any* seulement. En héb., il est vrai que « le » sans collectif de « flotte » ; mais d'après *El-Amarna*, n° 245, 28, le mot *anna-*

neen anyt était l'équivalent d'*acd elippu*

² *sbu* et *šbe* aussi ap. *Keret gloss*, pour le plur *šbem* voir V AB D, 22 (*Syria*, XVII) pl. XVI).



sur un navire. Il s'agit donc ici de navires de guerre ou de transports maritimes.

Le nom du 3^e commandant, Ben-*abdr* (13-14), est complété d'après TG 36, où se trouve mentionné un certain *Abdr sury*; et l'on notera que, dans le présent document, Il 13-14, une partie des « gardes » du vaisseau de Ben-*abdr* se composait précisément de gens du pays ou de la ville de *Sur*.

Les hommes de troupe, *sbu* sont désignés d'après leur lieu d'origine, du moins dans les anneaux I et III. Ils sont, d'une part, de *Tbq* (I 3, à compléter d'après I 18) ou de *M'qb* (voir TG 16), et, d'autre part, de *Pd*, cf. RS 1929, n° 14, 3 et *Syria*, XVII, p. 343, n. 5.

A la l. 5, nous proposons de lire *mllhm*, qui serait l'héb. מלחמה, les hommes d'équipage, qu'on appelle aussi, en héb. מלחמה.

Pour le troisième vaisseau, on indique, en plus, le nombre et le lieu d'origine des « gardes », sur *lm lmr*, voir ci-dessus, n° 1, 2, 10 p. 162. Il y en avait dix huit, et de trois pays différents. Sur TG 36, *Gh' /* (TG 27 et 28), qui est sans doute Byblos, et *Tbq* (cf. l. 3).

Dans deux cas, la formule se termine par les mots *gr s* [] (l. 6) et *gr ts'm* (l. 9). Vu le contexte, il s'agit apparemment d'un tout autre vocable ² que ce mot *gr*, si fréquent dans les Poèmes, et sur lequel voir en dernier lieu, *Syria*, XVIII, p. 87. — A la l. 6, on peut lire *s[sm]* « trente », ou *s[sm]* « soixante », ou *s[unym]* « quatre-vingts » ³, et ce dernier nombre est sans doute celui qui convient le mieux, puisque l'effectif du deuxième vaisseau était de quatre-vingt-dix ⁽⁴⁾ hommes.

² *gh lya*, l. 16, est suivi d'une lettre mal formée ou à demi effacée qui paraît être :

³ En arabe, *ghr* s., entre autres sens, celui d'« armée ».

⁽⁴⁾ Pour *l'm*, voir 1929, n° 12, 3 et n° 3, 19,

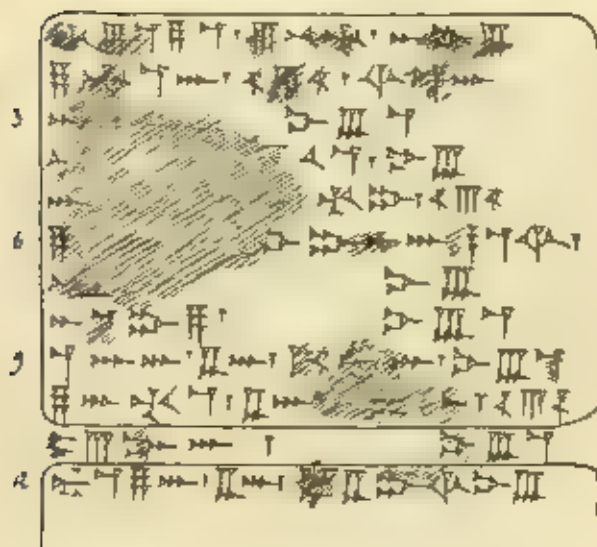
pour *sar*, Il AB 7, 9 pour *lm lmr*, 1929, n° 25, 5 (I AB 1, 2), Il AB 7, 14 et DH 2, 50.

⁴ *ts m ussu* ap. Il AB, 7, 12 et *Syria*, XV, 184 ss.

V

RS 8280

Larg. 85 mm ; haut. 65 mm.



šlmyṁ . lqh . akt

yt(ṣ)mn . šls . šmn

a(ṣ) [*] kdm

[] 'm . kd

5) n(ṣ) [- - - bn . alad(ṣ)] hr . šls

yt [- - - bn .] krm . hms

[] kd

amry . kdm

mn bn . qsh(ṣ) kdm

10) ghm . bn [.] . šls

plm . kdm

ṣ' mgn bn ubrs kd

Pour le premier mot, nous avons lu, tout d'abord et sans hésitation, *šlmyṁ*; cependant, au cours du nettoyage, auquel il était d'ailleurs indispensable de soumettre ce morceau, le début de la 1^{re} lettre a disparu

šlmyṁ désigne apparemment des gens de Salamis en Chypre, qui seraient venus à Lgarit pour prendre (*lqh* au sens d'acheter⁽¹⁾) des vivres, *akt*⁽²⁾

Le terme, de sens très général, *akt*, est, semble-t-il, précisé ensuite⁽³⁾, 1 2, par *šmn* « huile », et, du même coup, on indique qu'il y avait 3 *šmn*, ce qui signifie 3 *gur* (ou tel autre nom de mesure)⁽⁴⁾ de cette denrée. Le verbe *gm*, indiquerait, « il y a bien *l*, que cette huile a été enfouie (מכר) ou stockée.

(1) *akt* aussi ap. Keret, 81, 173 et stèle de Dagon. Syria, XVI, 177. Pour *lqh* et '*ake*' dans A. T., voir Genèse, xiv, 11

(2) Cependant *šls šmn* peut ne représenter qu'une partie d'un approvisionnement plus considérable.

(3) Sur le *gur*, voir ci-dessus n° II; pour le *homer*, ci-après, n° VIII. On dit *šls šmn*, comme ailleurs *alp šap* et *rbi hr* (NK 20-21), sans indiquer expressément l'unité de mesure employée

Cette huile est versée ensuite, ou au moment même, en un certain nombre de cruches ⁽¹⁾, vingt-deux en tout, qui sont réparties entre dix personnes différentes, à raison de une, deux ², trois ou cinq cruches ³ par personne. D'où l'on peut conclure que le contenu d'un *kad* était approximativement le 1/7^e de la mesure dont le nom est sous-entendu, à la l. 2, dans *šmā*.

Les noms des bénéficiaires, dont cinq étaient accompagnés du nom des pères, sont fort endommagés. Ces différents noms donnent lieu aux observations suivantes :

1. 4. [] 'm, cf. ci-dessous, n° VII, 6 [] b'm. — 5. [Abd]hr d'après TG 36 et ci-dessus, n° IV, 14. — 6. *Kram* ou *krm*; cf. ci-dessus n° I, 2, 20. — 8. *Amry*, cf. CLAY, *Personal names*, p. 54. *A-mur-ri(-e)-ia*. — 9. *Mm*; cf. ci-dessus, n° I, 1, 5, 2, 16, *Gšhm*, à comparer peut-être à *ti-ex ka m*, CLAY, *ibid.*, p. 77. — 10. *Fnhm*, de la racine *fnz* (ar. *nām*) à laquelle se rattachent plusieurs noms bien connus d'A. T., p. ex. *Menahem*, *Nehemia*, *Nahum*; *gnhm* est identique au *Ianhamu* des Lettres d'El-Amarna⁴, mais l'étymologie proposée jadis (Kurtzov, p. 1171) n'est pas exacte : le *h* de *Ianhamu* représente *ח* et non pas *ע*. — 11. *Plwn*, cf. pour la forme, *hswm* 1929, n° 12, 3 et *hšwv*, *ibid.* 11. — 12. *T(P)myn*; la 1^{re} lettre paraît être *t* écrit sur *b*, mais ce pourrait être aussi *y*; sur ces noms en *-yn*, voir déjà ci-dessus, p. 162. Le père de *T(P)myn* s'appelle *U'hrš*, et un tel nom paraît assyrien ou grec, cf. *Υέρης*, *Υέρης*.

¹ Voir aussi 1929, n° 13, 2-8 *kd ām m*.

² *kd m* est évidemment le duel, ce nombre étant, on le sait, bien plus fréquemment employé dans la langue de BŠ qu'en hébreu. — *kd*, seul, signifie « une cruche, comme *hmr* = un homer, voir ci-dessus, p. 164, n. 2.

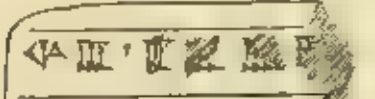
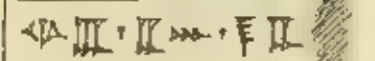
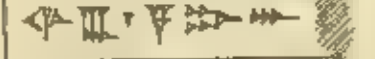
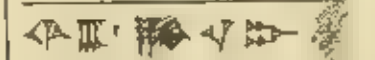
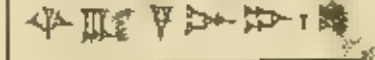
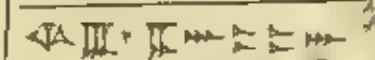
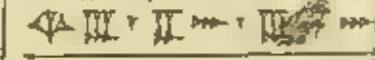
³ Quand il y a plus de deux cruches *kd m*, on écrit le nombre mais on supprime le mot *kd*.

⁴ Comme aussi en *gnhm* des textes égyptiens *ḡnchamw*, *Altken Fremdwort* n° 224.

VI

RS 8277

Haut. 85 mm. — Rien au revers.

		<i>sd . uldy</i> 1
		<i>sd . bn . hb</i> []
3		<i>sd . srn</i> []
		<i>sd . y's²r</i> []
		5) <i>sd . swr</i> .
6		<i>sd . bn ppm</i>]
		<i>sd . bn . uzm</i> .

Énumération de champs désignés par les noms de leurs propriétaires respectifs, ces noms étaient sans doute accompagnés de gentilices, comme dans TG.

1) *Udy*, nom en -y, s'il est complet, cf. *Imry*, ci-dessus, V 8. — 2) Lire sans doute *bn-hb* b.; comp. *Syria*, XVI, 184 5. — 3) *Srn*, heb. *seren*, à RS le nom paraît figurer, au plur., dans la locution *yn srnm* (*Syria*, XVI, 150) — 4) *Y's²r*, nom dérivé d'une 3^e p. de l'impft., comme *Yahm* (ci-dessus, V, 10) et beaucoup d'autres. — 5) *Swr*, comp., pour la forme, *'wr* (h. *'wer*) aveugle ou borgne, *Keret*, II 99 et 187. — 6) *Bn-ppm*, comp., *Pa-ap-pa(-na)* n pr h., np, *CLAY*, *Personal names*, p. 116 et, à Kerkouk, *4-ri-ap-pa-ap-na* (R. A. XXIII, p. 142, n° 1.1 25 — 7) *Uzm* [(?)], comp. *Uznu*, à RS même, dans une tablette accadienne publiée par M. THUREAU-DANGAN, *Syria*, XV, 138, l. 22.

VII

RS 8213

Petite tablette, qui devait mesurer 7 cm. de haut. Hauteur actuelle 4 cm.
Rien au revers.



[b]u 'ntn .
bm agyn []
b[n] 'slā []
bm qty []
5) bm yp* []
[] b m

1-5 Cinq noms propres d'hommes, tous patronymiques, et qui pou-
vaient être accompagnés d'un gentilice.

1) Bu 'ntn « le Fils de 'Anatōn », nom formé sans doute sur 'Anat, comme
Šimšon (u RS 5pšpn)¹ sur Semes — 2) Bu-agyn, comp. T. 35 Bu-agyn
4, Dans Bu-qty, qty, peut être un gentilice, comp. qtk, RS 1929, n° 2, 28 (nlp
qtk) et ddmq ddm, voir Daniel, pp. 36 et 49. — 3) Dans Bu-yp* on reconnaît 7E',
n. pr. h., porté par divers personnages dans AT.

6) [] b'm est sans doute la fin d'un n. de nombre 'ar]h m, quarante, ou
[š]h'm soixante-dix. Voir cependant, ci dessus, V, 4, où []'m ne peut repré-
senter que la fin d'un n. pr. h.

VIII

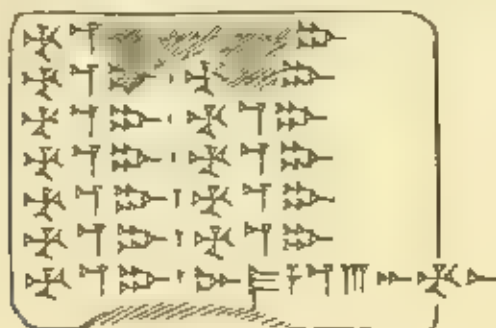
RS 8203

Long. 6 cm. Rien au revers.

De 1 à 7*, il y a treize fois consécutivement le mot hmr, on lit ensuite 7*,
w ezml aht. Le sens est donc « 13 hmr et une ezml ».

hmr s'est rencontré dès le début RS 1929, n° 12, 6.12 18 au sens d'heb.
homer, mesure de capacité pour les céréales. Voir aussi ci dessus, p. 164 n. 2,

¹ Voir ci-dessus p. 163.



lā' bōm w' hmr. Le sens est sans doute le même ici ¹, le nom de la céréale, — l'orge probablement, — n'étant pas mentionné ².

amū paraît être une subdivision du homer, bien que, en héb., le homer se compose de dix *epha*. Comparer l'acd. *asamudu* panier ou « couffin ». De toute façon, le mot est du féminin, comme on le voit par *amū* (הַמְּאָה), ce nom de nombre figurant déjà dans RS 1929, n° 19, 14-16 et 19.

CH. VIROLIEAUD.

¹ *hmr* au sens d'héb. *hamor* « âne » nous avait paru figurer, dans I AB f, 38* (*Syria*, XV, 227); mais il semble préférable de lire, avec M. Ginsberg, *Orientalia*, V, 194, [*y*] *hmr*, en héb. *yahmour* « antilope »; « âne », à UŠ, se dit 'r (ח. רִ'ר), comme on le voit dans II AB, 4, 14-15; I *Danel* 52-53 et suiv. Voir cependant, I* AB f, 19 et *Syria* XV, p. 79, II, 19 et 35. — On sait d'ailleurs qu'il y a un

rapport étroit entre les deux mots *hamor* et *homer*, *homer* désignant proprement une charge d'ânes; de même, en sumérien, le même signe représente les deux mots *imēru*, signifiant l'un âne, et l'autre « ânés ».

² Il en est de même pour *hē*, ci-dessus, n° V, mais il est vrai qu'il y avait, dès la I 2, dans le mot *ānu*, une indication suffisante.

A PROPOS D'UN DÉPÔT DE PROVENANCE ASIATIQUE TROUVÉ A TÔD

PAR

J. VANDIER

Les fouilles⁽¹⁾ que le Louvre et l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire ont entreprises, depuis 1932, à Tôd, petit village de Haute Égypte situé à 30 kilomètres environ au Sud de Louxor, sur la rive droite du Nil, ont mis au jour, cet hiver, un dépôt d'objets de provenance⁽²⁾ asiatique, dont l'intérêt historique est d'autant plus grand que la trouvaille est datée — c'est, en effet, sous le règne d'Amenemhat II (env. 1938-1903) que le dépôt dont il va être question dans cet article avait été enfoui dans les fondations du temple de Tôd.

Le temple est connu, depuis Champollion, pour être un des quatre sanctuaires de Montou en Haute Égypte. Lorsque le site fut choisi par le Louvre, le temple était presque entièrement enfoui sous un kôm, les quelques parois dont le sommet émergent étaient couvertes de représentations et d'inscriptions ptolémaïques et romaines, mais, en 1933, on s'aperçut qu'il restait une façade datée du règne de Sésostriès I^{er}, et remaniée à l'époque ptolémaïque. Lorsqu'on eut achevé de déblayer le fond du sanctuaire on vit apparaître, presque intact, un massif de fondations constitué par trois assises de blocs en calcaire; quelques uns d'entre eux étaient décorés, et marqués aux cartouches des rois de la XI^e dynastie, Montouhotep III et Montouhotep V, on se trouvait donc en présence des fondations du temple de Sésostriès I^{er}, fondations qui avaient été faites avec les débris d'un temple antérieur et qui s'étaient conservées jusqu'à l'époque ptolémaïque. Il fut décidé que tous ces blocs en calcaire

(1) Ces fouilles ont été dirigées depuis le début par M. F. Bisson de la Roque. C'est avec son assentiment que je publie cette note et je tiens à le remercier de son aimable autorisation.

(2) Il ne s'agit, ici, que de la provenance de l'envoi. L'origine et la date de chacun des groupes d'objets seront traitées plus bas p. 179 et seq.

seraient enlevés, et c'est pendant cette opération que furent trouvés les deux grands et les deux petits coffres marqués aux cartouches d'Amenemhat II¹⁰.

Les grands coffres contenaient du lapis-lazuli; des morceaux bruts, des pièces ébauchées, et enfin des pièces travaillées. Parmi celles-ci, on peut citer un très grand nombre de perles et d'amulettes, des sceaux, des cylindres et fragments de cylindres décorés de personnages et d'animaux; deux d'entre eux et plusieurs fragments étaient gravés de signes cunéiformes; les petits coffres contenaient, en dehors de 10 lingots d'or et de 13 lingots d'argent, des pièces d'orfèvrerie, une coupe en or et plus de 150 coupes en argent dont la plupart étaient phées et martelées, un vase, un bracelet, deux bagues, un petit lion, des chaînes, composées chacune de cinq chaînons d'inégales dimensions, et enfin de longues tiges repliées dont les extrémités, en forme de spatules, étaient percées d'un trou. Aucun de ces objets, sauf les quatre coffres, n'était de facture égyptienne.

Une première question se pose : comment ces objets se trouvaient-ils en Égypte? Était-ce le résultat d'une expédition militaire en Asie? Était-ce le produit d'un échange commercial? Ou enfin était-ce un présent, ou un tribut? Avant de discuter la première hypothèse, je crois qu'il importe de résumer ce que l'on sait des rapports entre l'Égypte et l'Asie au Moyen Empire.

Il est établi que les Asiatiques ont occupé au moins une partie de l'Égypte pendant la première période intermédiaire de la fin de la VI^e au milieu de la (X^e dynastie). Bien que le document¹¹ qui mentionne l'expulsion des Asiatiques soit une composition postérieure aux événements, plus littéraire qu'historique,

¹⁰ Ces coffres qui ont été trouvés sous les deux assises supérieures de fondations, à 2 mètres environ de l'enceinte nord et à 7 mètres du fond du sanctuaire, et qui ont été déposés là sous Amenemhat II, c'est-à-dire postérieurement à la fondation du temple (qui date du règne de Sésotris I^{er}), ne peuvent absolument pas être considérés comme un dépôt de fondation.

¹¹ Quelques-uns de ces objets sont reproduits aux planches XXVIII et XXIX.

¹² Il s'agit du papyrus 1116 A recto de Saint-Petersbourg, publié par Goukenchew, *Les*

papyrus hiéroglyphiques, n^{os} 1115, 1116 A et 1116 B de l'Ermitage impérial à Saint-Petersbourg, traduit par Gauthier, *J. E. A.*, 1 (1914), p. 30 et seq., par Kham, *die Literatur der Aegypten*, p. 109 et seq. Les conclusions historiques du papyrus ont été récemment exposées d'une manière tout à fait remarquable par A. Schenker, *der historische Abschnitt der Lehre für König Merikare* (Sitz. d. Bayerischen Akad. d. Wissenschaften. Phil. hist. Abt., 1930, 8, particulièrement p. 42 et seq. (Sur cette même question, on peut aussi consulter Gauthier, *The Admonitions of an Egyptian Sage*, p. 112

on peut tenir le fait pour certain. La rapide victoire des Thébains n'eut d'ailleurs pas été possible si, après avoir franchi la barrière hérakléopolitaine, ils avaient trouvé devant eux des troupes asiatiques.

Des documents extrêmement intéressants, et datant des dernières années de la XI^e dynastie, nous montrent que l'Égypte avait été la proie des étrangers pendant la première période intermédiaire, il s'agit d'un grand nombre de lessons couvertes d'écriture hiéroglyphique, et contenant des malédictions à l'égard de toutes sortes de tribus étrangères parmi lesquelles les tribus asiatiques ont une place de choix. Qu'il y ait eu dans la rédaction de ces malédictions une précaution magique pour repousser les attaques éventuelles des peuples nommés, c'est certain; mais, si l'Égypte n'avait pas eu à souffrir récemment d'incursions de ces tribus, il est peu probable qu'on eût éprouvé le besoin de rédiger contre elles de pareilles menaces.

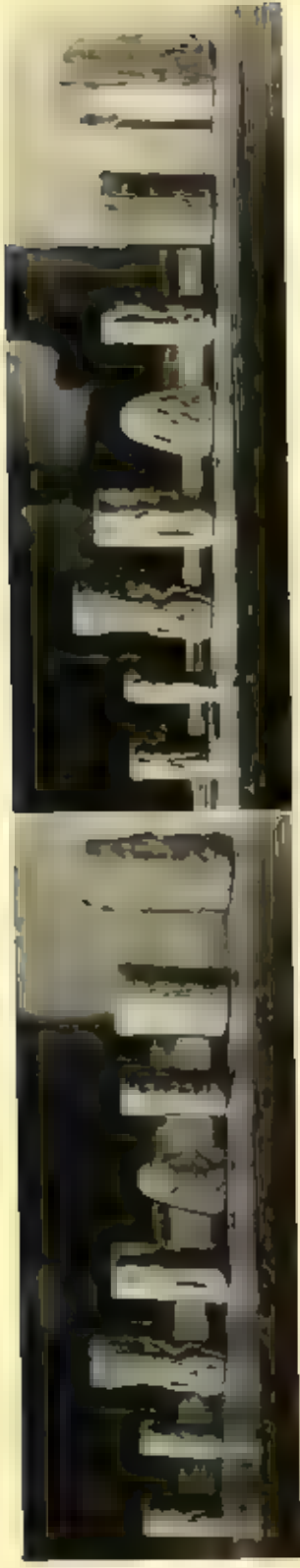
Le passage de la XI^e à la XII^e dynastie ne paraît pas avoir suscité de graves troubles en Égypte. Cependant le premier roi de la XII^e dynastie dut avoir, pour s'imposer, à soutenir des luttes de toutes sortes. Le problème asiatique avait pour lui une telle importance¹ que, malgré ses autres soucis, un de ses premiers soins fut de construire, à la frontière orientale du Delta, un mur, appelé le *mur du Prince*, destiné à protéger l'Égypte contre les incursions asiatiques. C'est ce que nous certifient deux textes littéraires du Moyen Empire: nous lisons en effet dans les prophéties (*post eventum*, du papyrus 1116 B recto de Saint-Petersbourg, à la ligne 66: «*et Amenemhat I^{er} construira le mur du Prince, vie, santé, force, et les Asiatiques ne pourront plus descendre en Égypte en demandant selon leur habitude, de l'eau pour faire boire leurs troupeaux*», et dans le conte de Simonie (B, I 16 et seq.): «*je ne dirigeai vers le Nord et je passai près du mur du Prince qui n'a été construit pour cloquer les Babouins, je me cachai dans un buisson de peur que la sentinelle de service, qui veille sur le mur, ne me vît*».

Ce sont là les premiers documents qui nous renseignent sur les rapports des rois de la XII^e dynastie avec l'Asie. Comme on le voit, ils n'avaient, à

¹ SERN, *die Achtung feindlicher Fürsten, Völker und Dinge auf altägyptische Tongefäßinschriften des M. R.*; cf. DUBOIS, *Nouveaux renseignements sur la Palestine et la Syrie* (Syria, VIII, 1937, p. 216 et sq.); ALT, *die asiatischen Gefahrzonen in den Achtungstexten*

der XI Dyn. (A. Z., 63, 1933 p. 39 et seq.); LAMB, *Israel*, p. 53 et n. 3; ALBRITTON, *The Vocalization of the Egyptian syllable Orthography*, p. 7 et n. 10, MONTET, *Kémi I* (1928), p. 19 et seq., qui date les lessons de la XII^e dynastie.

² Cf. GARDINER, *Admonitions*, p. 112.



DEPOT DE TUD

l'égard de leurs voisins, aucune visée impérialiste, et ils se contentaient de pratiquer une politique défensive qui semble avoir réussi pleinement puisque, avant Sésostris III¹, nous n'avons aucune preuve que la paix ait été rompue entre les deux pays. On peut même admettre que les rapports ont été amicaux en effet, lord Carnarvon avait acheté, en 1920, au Caire, un cylindre en lapis-lazuli portant des inscriptions bilingues hiéroglyphes et signes cunéiformes. La partie hiéroglyphique se lit : *le Roi de Haute et Basse Égypte Schetepibre aime d'Hathor maîtresse de* (le nom de la localité manque)². L'inscription cunéiforme est encore plus fragmentaire : T. G. Pischke³ a proposé de la lire de la façon suivante : *offrande divine du serviteur (?) d'Imenemhat le Roi*⁴. Le style de l'inscription est à peu près celui de l'an 2000. Le roi Schetepibre dont parle l'inscription hiéroglyphique, est donc bien Amenemhat I^{er} et non pas un des deux rois portant le même nom et le même prénom que le fondateur de la XII^e dynastie, et ayant vécu entre la XIII^e et la XVI^e dynastie⁵.

L'existence de ce cylindre est une preuve que les rapports entre l'Égypte et l'Asie n'étaient pas hostiles sous le règne d'Amenemhat I^{er}. L'histoire de Sinouhe dont il a déjà été question, et qui se rapporte à des faits à peu près contemporains, nous confirme dans cette opinion. Sinouhe, pris de panique à la suite de la mort d'Amenemhat I^{er}, se réfugie en Asie : il est très amicalement accueilli par le chef d'une tribu à qui il commence par faire un éloge d'ithyrambique de son nouveau souverain, Sésostris I^{er} ; de cet éloge, je citerai un passage d'après la traduction de M. G. Lefebvre⁶ : *(Sésostris I^{er}) conquerra les pays du Sud, mais il ne s'est pas encore occupé des pays du Nord*⁷ (Pourtant) il a été créé pour frapper les

¹ Cf. *infra*, p. 178. Les témoignages qui semblent contradictoires (Louvre C 1; Beni Hasan I, pl. XLV), sont datés l'un et l'autre du règne d'Amenemhat I^{er} et font sans doute allusion à des incidents de frontière assez naturels à un moment où la situation ne pouvait pas encore s'être stabilisée. Cf. PIER, *Journ. of the Manchester Eg. and Or. Society*, 1914-1915, p. 42 et seq.

² On a trouvé à Byblos une stannette égyptienne en serpentine, datant très probablement du Moyen Empire, et portant l'inscription hiéroglyphique suivante : *offrande royale à Hathor, maîtresse de Dendérah, celle*

qui réside dans Byblos (cf. DUNAND, *Byblos*, VIII, 1927, p. 91 et pl. XXV. Peut-être une formule analogue terminait-elle l'inscription de notre cylindre.

³ *J. E. A.*, VII, 1921, p. 196 et seq. L'article est fait en collaboration avec NEWKIRK.

⁴ Cf. GARDINER, *Libre des Rois d'Égypte*, II, p. 4-7 et 10.

⁵ Cette traduction est encore inédite.

⁶ Sinouhe tient à le taire à rassurer Nenshi (il ne s'est pas encore occupé des pays du Nord) et à l'effrayer (pourtant il a été créé pour frapper les Hittites...). Le passage peut sembler contraire à la logique et à la psychologie.

Retourne et pour raser les cœurs des sables va le trouver, fais-lui connaître ton nom. Ne profère pas le juron. « Malheur à Sa Majesté ». Il ne manquera pas de faire du bien à une contrée qui sera loyale envers lui. Sans doute ne faut-il pas accorder une trop grande confiance à ces textes littéraires du Moyen Empire dans lesquels il entre beaucoup d'imagination et d'exagération, mais je crois que ce serait aussi une erreur que de leur dénier toute créance lorsqu'ils font, comme c'est ici le cas, une allusion à l'histoire contemporaine. Je crois donc qu'on peut admettre que les princes asiatiques avaient accoutumé d'envoyer des tributs aux rois d'Égypte pour se concilier leurs bonnes grâces.

Ce qui ne veut pas dire qu'il suffisait qu'il y eut échange de tributs entre les deux peuples pour que la paix fût maintenue. Un fait certain, c'est que, sous le règne de Sésostris III, pour une raison qui ne nous est pas précisée, les armées égyptiennes pénétrèrent en Asie, dans le pays des Reténou, et s'emparèrent de la ville de Sekemkem. C'est une stèle funéraire d'Ankhes qui nous l'apprend ⁽¹⁾, et c'est actuellement le seul document qui mentionne une incursion égyptienne en Asie, sous la XII^e dynastie. Que s'était-il passé ? Probablement une violation de frontière : une tribu palestinienne avait peut-être pénétré en Égypte pour faire boire ses troupeaux ⁽²⁾ et Sésostris III avait décidé de faire une courte expédition punitive dans le pays des délinquants, s'il s'était agi d'une véritable campagne, nous aurions, semble-t-il, des documents plus nombreux sur l'évolution de la politique asiatique des pharaons, à la fin de la XII^e dynastie. Quelle qu'ait été cette opération militaire, il est certain que le roi d'Égypte dut rapporter de sa campagne un butin. Est-il possible d'attribuer au dépôt de Tod une origine semblable ?

Je crois qu'on peut répondre, sans hésiter, par la négative. D'une part, en effet, nous n'avons aucune mention d'expédition asiatique sous les quatre premiers rois de la XII^e dynastie ⁽³⁾, et d'autre part, tous les renseignements que

car Sinuhe était livré à l'arbitraire du prince de Reténou. Gamuissu, qui avait été frappé par cette difficulté, avait d'abord supposé (*Notes on the Story of Sinuhe*, p. 38-39) qu'il fallait restituer devant *a été créé* la mention du *nom du prince* dont il a été question, mais il est revenu sur son idée (*ibid.*, p. 457) et dans sa dernière traduction (*ibid.*, p. 470) il

s'est rallié à l'opinion de Maspero et d'Erman. Sinuhe était probablement d'avis qu'il obtiendrait plus de son hôte par la crainte que par la douceur.

⁽¹⁾ Cf. GASTAIG, *et Arabia*, pl. V et p. 32-33, BLACKMAN, *J. E. A.*, II, 1915, p. 14.

⁽²⁾ Cf. *supra*, p. 476.

⁽³⁾ Cf. CHANTY *Archiv. Orientalis*, VII, 1935,

nous avons sur les rapports entre Asie et Égypte sont en faveur d'une politique de bonne entente¹⁴, devant ces preuves négatives et positives, il me semble difficile de supposer une guerre entre les deux pays, alors surtout que nous pouvons donner au dépôt de Téd une origine beaucoup plus satisfaisante.

Je ne m'arrête pas à l'hypothèse d'un échange commercial, car il me paraît absolument impossible que le produit d'un troc ait pu être enfoui sous les fondations d'un temple, en hommage à un dieu.

Il ne nous reste donc plus que deux hypothèses. Le dépôt de Téd est un présent ou un tribut. Une inscription hiéroglyphique qui avait été dessinée par un scribe égyptien, sur une des coupes en argent, nous apprend même le nom de celui qui envoya en Égypte ce présent ou ce tribut, nous lisons en effet, *le messager de Neutef*¹⁵. Ce renseignement, tout précieux qu'il est, n'est malheureusement pas précis et nous aurons à faire une série d'hypothèses avant de pouvoir donner, avec réserves, une conclusion à peu près vraisemblable. Mais il nous faut, auparavant, revenir aux objets eux-mêmes.

Ce qui frappe tout d'abord dans ce lot d'objets, c'est leur manque d'homogénéité : alors que les pièces d'orfèvrerie sont décorées de motifs nettement

n° 3, p. 381 et seq.) note que les représentations belliqueuses entre Asiatiques et Égyptiens cessent, dans les carrières du Sinaï avec la XII^e dynastie. Bien plus, il semble, d'après plusieurs exemples datant de la fin de la XII^e dynastie (à partir de Sésostriis III) que les Asiatiques aient aidé les Égyptiens dans leurs expéditions du Sinaï, ce qui nous confirme dans l'idée que l'expédition de Sésostriis III dont il vient d'être question constitue une exception (cf. aussi la n. 4 de la p. 177).

(14) En faveur des échanges amicaux, on peut encore citer le fait suivant : on a trouvé à Misbrifé (ancienne Qatna), près de Hama, en Syrie, un sphinx marqué au nom de la princesse Ita, une des filles d'Amenemhat II, cf. Du Mesnil de Beaucourt, *Syrie*, IX, 1924, p. 46 et pl. XII.

(15) Nous ignorons malheureusement la nationalité de ce Neutef. Le nom, bien qu'il ne soit pas connu par ailleurs, est égyptien et se

traduit littéralement : *n'existe pas son père*, c'est-à-dire, *il n'a pas de père*. Mais ceci ne suffit pas à nous donner l'assurance que Neutef était égyptien. En effet, les Asiatiques portaient quelquefois des noms égyptiens, ainsi le choïkh qui accueillit Sinuhe s'appelaït Neushi, fils d'Amon. Ce dernier est purement égyptien ; quant au premier, il se trouve, avec une orthographe différente il est vrai, dans l'inscription de Mes (publiée par Gardiner) N 2. Notons aussi que Neutef et Neushi sont des noms formés exactement de la même manière. Neushi peut en effet être traduit : *je n'ai pas de jordan* (cf. SAKK, *Achtung feindlicher Fürsten*, p. 48, 48). Il faut signaler enfin que M. F. Bisson de la Roque propose, non sans vraisemblance, de voir dans Neutef un surnom péjoratif donné par les Égyptiens au prince étranger qui envoyait le lot d'objets trouvés à Téd.

égyptiens¹, les objets en lapis-lazuli sont de fabrication certainement mésopotamienne. De plus les amulettes et les cylindres sont de dates diverses : les trois cylindres cancéiformes s'échelonnent entre le xxv^e et le xxi^e siècle² et certaines des amulettes remontent au xxviii^e siècle³. Enfin nous avons, aussi bien pour le lapis-lazuli que pour l'argent⁴ de la matière brute, des objets ébauchés et des objets terminés. Il est peu probable que ces objets aient été réunis en Égypte. Il est beaucoup plus vraisemblable de supposer, comme l'a fait M. Dussaud⁵, qu'ils ont fait, avant de partir pour la vallée du Nil, un stage sur la côte syrienne, et c'est très probablement de là qu'ils ont été expédiés à Amenemhat II. Les fouilles de Syrie qui nous apportent chaque année de nouvelles preuves des rapports étroits qui unissaient l'Égypte et la Phénicie, au Moyen-Empire, nous confirment dans cette supposition. Nous aurons à tenir compte de ces remarques dans la discussion des hypothèses que je vais exposer maintenant.

1° Nentef était un Égyptien envoyé comme gouverneur dans une localité phénicienne dont nous ignorons le nom, par Amenemhat II à qui il aurait envoyé, par reconnaissance ou par devoir, le lot d'objets trouvés à Tôd comme présent ou comme tribut. Nous savons, en effet, grâce à de très intéressants documents publiés par M. Montet⁶ que de tels gouverneurs existaient, au moins à Byblos, sous la XII^e dynastie, et avant Amenemhat III.

2° Nentef était un prince syrien qui, dans le désir de se concilier les bonnes

⁽¹⁾ Au sujet de ces coupes M. Dussaud a eu l'extrême obligeance de me communiquer la note suivante : « Les trouvailles, en Crète, n'ont pas fourni de collection pareille pour le 22^e siècle, mais les terres en céramique dites de Kamarès, en Crète, impliquent l'existence de tels objets en métal. Le décor peint de certaines de ces pièces céramiques imite nettement le décor en godron du métal. » Cela donne un nouvel intérêt à la trouvaille de Tôd. Voir les différentes formes et les décors variés des coupes pl. XXVIII et XXIX. Les coupes reproduites pl. XXVIII sont telles qu'on a retrouvées, intactes, dans le coffre d'Amenemhat I^{er}. La pl. XXIX reproduit quatre coupes encore plâtrées et huit coupes reformées

par M. André.

⁽²⁾ Ces dates m'ont été amicalement communiquées par M. Contonau qui a pu étudier ces cylindres sur des empreintes envoyées du Caire.

⁽³⁾ M. Perrot a trouvé à Mari, en Mésopotamie, des amulettes exactement semblables à celles de Tôd et qui, d'après lui, ne peuvent être postérieures au xxviii^e siècle ; cf. *Syria*, XVI, 1925, p. 127 (fig. 10) et p. 133 (fig. 14).

⁽⁴⁾ M. André, en dépliant les coupes s'est aperçu que quelques-unes d'entre elles étaient simplement préparées, et d'autres inachevées.

⁽⁵⁾ Dans une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur laquelle je reviendrai plus bas.

⁽⁶⁾ *Syria*, VIII, 1927, p. 85 et seq.



Tasses d'argent en pierre redressées du dépôt de Tod

grâces de son puissant voisin, avait envoyé à Amencmahat II tout un lot de présents.

3^e Enfin M. Dussaud, dans une très intéressante communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres au sujet de la trouvaille de Tôl, a émis l'hypothèse que ces objets auraient été en partie des ex-voto déposés dans un temple phénicien, ex-voto qui auraient été envoyés par le prince de l'endroit (ou par le grand prêtre) comme complément d'un lot de présents.

La première hypothèse me semble être difficilement soutenable. L'existence de ces gouverneurs égyptiens de Syrie constitue, en effet, jusqu'à présent du moins, un cas exceptionnel qu'il serait dangereux de généraliser en dehors de tout document convaincant.

La deuxième et la troisième hypothèses n'en forment en réalité qu'une seule. L'une et l'autre supposent, en effet, l'envoi par un prince syrien d'un présent au roi d'Égypte, présent constitué par des objets provenant, dans la première hypothèse, du Trésor du roi et d'ateliers royaux, et dans la seconde, du Trésor du roi et de celui du Temple. La signification du geste est la même dans les deux cas et c'est là l'essentiel, cependant la question de la destination première des objets n'est pas sans intérêt, car c'est en la précisant qu'il nous sera peut-être possible d'expliquer pourquoi les objets qui constituent le dépôt de Tôl sont de dates et de provenances diverses et pourquoi certaines pièces ont une valeur réelle alors que le reste semble, à première vue du moins, n'avoir aucune valeur.

D'après M. Dussaud, les pièces ayant une valeur réelle (comme les lingots) provenaient du Trésor du prince, les autres seraient des ex-voto qui auraient été envoyés en Égypte uniquement à cause de leur valeur religieuse : c'est ce qui explique que l'envoi du prince phénicien ait été déposé dans un sanctuaire égyptien et que les objets qui le composaient aient été aussi disparates.

Il peut sembler étrange que des pèlerins aient offert à une divinité des blocs de lapis-lazuli brut et des objets inachevés. Cependant, comme d'une part il faut bien admettre qu'un ex-voto ne tire pas son efficacité de sa valeur réelle, mais de l'intention de celui qui l'a déposé et de son contact avec lui et que d'autre part, des cylindres simplement ébauchés ont été trouvés dans des tombes, l'argument cesse de valoir contre l'hypothèse de M. Dussaud, hypothèse qui s'appuie par ailleurs, au point de vue psychologique sur le désir

naturel, même chez des pèlerins, de tromper la divinité tout en s'assurant, par un geste pieux, sa protection.

Mais il y a une chose qu'il ne faut pas oublier : c'est qu'en Égypte, l'argent et le lapis-lazuli étaient des matières premières importées et par conséquent relativement assez rares. C'est pourquoi il ne me semble pas nécessaire d'attribuer à la majeure partie des objets de Tôd une *valeur autre que la valeur marchande*. Comme il est difficile d'admettre que ces objets aient été envoyés comme *présents*, à cause de la pauvreté artistique de la plupart d'entre eux, je me demande s'ils ne constituent pas tout simplement un tribut que le roi d'Égypte avait prélevé, par droits de vasselage, sur un prince phénicien. Ce tribut aurait été payé dans la monnaie du temps, c'est-à-dire en matières premières, et pour le rassembler on aurait recueilli dans des ateliers tout ce qui avait pu s'y accumuler depuis des siècles, de façon à faire un poids donné d'or, d'argent et de lapis-lazuli¹⁰. Ainsi peut s'expliquer la diversité des objets, des dates et des provenances. Il n'est pas non plus invraisemblable que le roi d'Égypte, considérant le paiement de ce tribut comme une victoire morale, en ait fait hommage au dieu guerrier Montou.

JACQUES VANDIER.

Paris, le 13 novembre 1936.

¹⁰ Je parle d'ateliers parce que l'existence d'ateliers crétois en Phénicie, bien qu'elle ne soit pas attestée, jusqu'à présent du moins, me paraît tout à fait vraisemblable, mais il n'est pas impossible que ces objets aient été pris, comme le pense M. Dussaud, dans un dépôt

d'ex-voto. En tout cas, je crois qu'ils ont été envoyés en Égypte, non pas comme ex-voto et à cause de leur valeur religieuse, mais bien en tant que matières premières et à cause de leur valeur marchande, pour parfaire un tribut dont le montant était fixé à l'avance.

UNE LISTE DE NOMS PROPRES ÉTRANGERS ¹ SUR DEUX OSTRACA HIÉRATIQUES DU NOUVEL EMPIRE

PAR

G. POSENER

L'âge trouble qui succéda au Moyen Empire, l'époque obscure de la domination hyksos et les années agitées de la lutte libératrice des princes thébains contre les rois d'Avaris ont été suivis d'une renaissance rapide de l'Égypte sous l'égide des premiers souverains de la XVIII^e dynastie. La restauration de l'autorité royale allait de pair avec la restauration économique du pays. L'entreprise nécessitait des ressources matérielles dont la trésorerie thébaine ne devait pas disposer. Le moyen le plus expéditif de se les procurer était la guerre, et la situation politique internationale vers le milieu du deuxième millénaire était favorable à la solution belliqueuse du problème financier.

Nous avons là, sans doute, une des raisons qui inciterent les premiers pharaons du Nouvel Empire à entreprendre des expéditions militaires vers le nord et vers le sud. Chaque victoire amenait en Égypte un riche butin et des contingents importants de prisonniers. La répartition se faisait en trois parts inégales, les bénéficiaires étant la couronne, l'armée et le sacerdoce.

Ce dernier s'était beaucoup appauvri depuis le Moyen Empire. La restauration ou la reconstruction des temples, le fonctionnement régulier du culte, le payement des prêtres nécessitaient des subventions de l'état. La part des trophées et des captifs attribuée aux dieux était d'autant plus importante qu'elle se justifiait par l'aide miraculeuse qu'ils assuraient aux troupes royales. La foi dans l'efficacité de cette aide et l'idée que les conquêtes se font selon les desseins divins maintiendra la participation du clergé au partage des dépouilles même après le rétablissement de l'économie des temples.

La présence de la main-d'œuvre étrangère dans les ateliers, sur les terres

¹ Les caractères hiéroglyphiques de cet article ont été prêtés par l'Imprimerie Nationale.

et sur les chantiers des temples est attestée à travers tout le Nouvel Empire. Thoutmôsis I^{er} offre des prisonniers nubiens aux biens divins d'Amon de Karnak.⁽¹⁾ Hatchepsout présente des captifs aux différents temples.⁽²⁾ Thoutmôsis III, qui a entrepris de nombreuses expéditions étrangères, a donné à plusieurs reprises des contingents importants de prisonniers au temple d'Amon. Les mentions de ces dons sont fréquentes dans les textes officiels et dans les inscriptions de hauts fonctionnaires.⁽³⁾ On apprend ainsi que le dieu thébain a reçu à cette époque des Nubiens et des Asiatiques, dont 1 588 Syriens (*Hr*), et que ces captifs étaient employés comme tisserands, ouvriers agricoles,⁽⁴⁾ et maçons.⁽⁵⁾ Le temple funéraire de Thoutmôsis IV à l'ouest de Thebes reçoit des Syriens et des Nubiens.⁽⁶⁾ Dans la même région, le temple des Colosses, bâti par Amenophis III, « est entouré de villages syriens », et l'atelier de ce temple « est rempli d'esclaves » qui sont des prisonniers de guerre.⁽⁷⁾ Sous Amenophis III également, le temple de Montou à Karnak est pourvu d'un personnel composé d'« enfants de princes de tous les pays étrangers ».⁽⁸⁾ Sous Rê il existe une « place des Hittites » à Memphis. Sethtosis I^{er} offre des prisonniers, parmi lesquels on signale des Hittites, aux ateliers d'Amon.⁽⁹⁾ Le temple d'Osiris à Abydos reçoit sous ce roi des habitants du Retenou.⁽¹⁰⁾ celui de Min-Amon à Ouhéi Iffa n'est pas oublié.⁽¹¹⁾ et les dons de Ramsès I^{er} à ce temple.⁽¹²⁾ sont confirmés par son fils, Amon de Karnak reçoit des prisonniers ramenés par Ramsès II de la guerre contre les Hittites.⁽¹³⁾ Sous Ramsès III, les

(1) *Urk.* 4, 70, 1-3.

(2) *Urk.* 4, 248, 8-9.

(3) Et même dans les œuvres littéraires, cf. GARDINER, *Late-Egyptian Stories* (*Bibl. Aegyptiaca*) 1, 88, 1-2.

(4) *Urk.* 4, 742, 10-743, 8 = *Urk.* 4, 1147, 16-1148, 4.

(5) Cf. plus bas p. 185. Voir encore *Urk.* 4, 112, 6-8, 185, 10-13, 780, 4-7, 780, 10-781, 2; 793, 11-12, 796, 2-3, 6-7; 1109, 11-13; 1147, 7-11.

(6) PERROT, *Six Temples at Thebes*, pl. I, n° 7-8 et p. 9 et 20-21. Cf. BORCHARDT, *ÄZ* 36 (1898), 84, qui, le premier, a mentionné l'établissement des prisonniers sur les terres des temples.

(7) BRUNLIEN, *RT* 30 (1898), 40, 44 et 50.

(8) BONNIAVY, *RT* 43 (1890), 112. Amenophis III donne des captifs sans doute à d'autres temples encore: cf. BRUNLIEN, *anc. Rec.* 2, § 918.

(9) DAKESBY, *RT* 10 (1894), 124; cf. von BISSING, *ÄZ* 37 (1899), 79-80.

(10) SANDER HANSEN, *Historische Inschriften der 19 Dyn.* (*Bibl. Aegyptiaca*) IV, 7, 11-12, 9, 10-18, 11, 18-12, 2. LECLERC, *Ann. Serv.* 4 (1902), 113.

(11) SANDER-HANSEN, *ibid.*, 16, 2-3.

(12) BRUNLIEN, *anc. Rec.* 2, § 160.

(13) CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, 1, 1, 2.

(14) CHAMPOLLION, *Annales descriptives* 2, 123. KUNZT, *Bataille de Qadesh*, 245, 99.

distributions de captifs aux temples sont nombreuses et les dieux de Thebes, d'Héliopolis et de Memphis en bénéficient largement ¹⁷.

Il semble que les esclaves amenés de Palestine et de Syrie aient été souvent utilisés dans les travaux de construction et de carrière. Déjà sous Amosis I^{er} on voit des Asiatiques conduisant des bœufs qui traient des blocs de calcaire ¹⁸. Les *pr* employés au transport de pierres et mentionnés dans les textes de cette époque sont des étrangers. De nombreux termes architecturaux sont empruntés sous le Nouvel Empire au sémitique et témoignent de l'influence des Cananéens sur l'art de bâtir chez les Égyptiens ¹⁹. On trouve ainsi *lkr* (porte) dérivé de la racine *lkr* ²⁰, *lrrt* (mur) < *lrrt*, *sdrt* (salle hypostyle) < *sdrt*, *s'r* (porte, prison) < *sr*, *tr* (porte) < *tr*, *'rt* (grenier) < *mr*, *mktr*, *mkdr* (tour) < *mktr*, *hrl* (cachot) < *hrl*, etc. ²¹.

Dans le tombeau de Bekhmara, vizir de Thoutmésis III, un bas-relief représente des « prisonniers », dit le texte qui l'accompagne, « amenés par Sa Majesté pour les constructions du temple d'Amon », « faisant des briques pour bâtir à nouveau le magasin du temple de Karnak ²² », les transportant et les mettant en place ²³. Un ostracon hiéroglyphique du Musée de Berlin ²⁴ énumère les catégories d'ouvriers travaillant à une construction dans la nécropole thébaine sous les ordres du même vizir Bekhmara et mentionne dans le nombre 30 Syriens (*hr* = *hr*) ²⁵. Un autre ostracon hiéroglyphique ²⁶ qui doit, comme le précédent,

¹⁷ *Grand Papyrus Harris*, passim, et surtout 10, 15; 31, 8; 51a, 9. À rapprocher de *Medinet Habu* I, pl. 28, l. 88-89, et, en ce qui concerne Thèbes, de *Reliefs and Inscriptions at Karnak* I: *Rameses III's Temple*, pl. 23A, l. 21 et pl. 34A, l. 24. — Le papyrus de Bologne 1086 (date: fin de la XIX^e dyn.) parle d'un esclave syrien du temple de Thot situé sans doute à Memphis, cf. WOLF, *AZ* 65 (1930), 89-97. Voir encore le « champ de Chypre » (?) en Nubie sous Ramsès VI (Lepsius, *Denkmäler* 3, 229 o, l. 12). Il serait facile d'allonger la liste; cf. BAILLLET, *RT* 27 (1905), 184-194.

¹⁸ Lepsius, *Denkmäler* 3, 3a, *Urk* 4, 25.

¹⁹ EMMIS-KINNA, *Aegypten* 615.

²⁰ Étymologie différente dans ALLEN, *The Vocalization of the Egyptian Syllabic Orthography*, 65 (XX, A, 13).

²¹ Mot connu à l'époque éthiopienne.

²² Cf. BUCHENAUER, *Altkananaischen Fremdwörter und Eigennamen im Aegyptischen*, vol. 2, passim. — Ce titre sera abrégé par la suite: *ABE*.

²³ Comparer aux Hébreux mouvant des briques en Égypte, *Exode* I, 14; V.

²⁴ WASSMANN, *Atlas zur altägyptischen Antiquarische hie* I pl. 319-320 voir le texte dans *Urk* 4, 1173, r. 11.

²⁵ *Hierogl. Pap. aus den Königl. Mus. zu Berlin*, 3, XXX-XXXa, n° 10621; la transcription publiée dans *Urk* 4, 1174-1175 est moins bonne.

²⁶ Verso, ligne 9.

²⁷ Dans la collection de l'Université de Leipzig, publié par STRASSBURGER, *AZ* 38 (1900), 15-18, étudié par W. MAX MÜLLER, *OLZ* 5 (1902), 225-230; LUDWIG, *Ephemeris für*

provenir de la région thébaine et qui remonte également au règne de Thoutmôsis III¹, donne une liste de 21 noms propres étrangers intitulée « les nouveaux Syriens (Ar) ». Il serait hasardeux de tenter une identification entre ces Asiatiques et les ouvriers syriens de Rekhmara. Mais un rapprochement de ces trois documents contemporains s'impose. Il n'était pas rare que la main-d'œuvre étrangère fût employée au Nouvel Empire sur les chantiers de la Thébaine.

La « liste des nouveaux Syriens » n'est pas unique dans son genre. Le papyrus qui contient l'Hymne au Diadème du Roi et qui date de la fin de l'époque hyksos, a conservé un catalogue de 58 noms propres étrangers². Ils ne sont accompagnés d'aucune note explicative, mais l'éditeur du texte, Erman, pense qu'il s'agit d'esclaves travaillant pour le temple de Sebek au Fayoum³, lieu d'origine vraisemblable du papyrus. Ces noms contiennent de nombreux éléments communs et doivent appartenir au même groupe linguistique. Il est permis d'écarter l'origine sémitique, car aucun des 58 noms ne renferme les sons ^h (ʕ) et ^h (ʔ)⁴.

Une tablette du British Museum⁵ qui date du début de la XVIII^e dynastie nous fournit à côté d'autres textes fragmentaires, une liste de noms propres. En tête de la liste on lit « faire les noms crétois (*kftja*) ». Ce titre manque de précision, mais on peut supposer qu'il s'agit d'un exercice de scribe cherchant à se familiariser avec la construction des noms crétois et avec leur transcription égyptienne.

Le quatrième document de ce type est gravé dans la tombe de l' « amiral » Ahmôse, célèbre par la part qu'il a prise dans l'expulsion des Hyksos et dans les premières campagnes des rois thébains en Palestine et en Nubie. Énumérant les récompenses qu'il avait reçues de ses maîtres pour ses services, il

sem. Epigraphik, 3, 46-47; Gustav, *Az* 64-193⁶), 34-36. Le nom propre n° 17 de cet ostrakon (*imbf*), correspond sans doute à *im-bi-in* (CONTREAU, *Les tablettes de Karkouk*, dans *Babylonica* 9 (1926), 187).

⁽¹⁾ L'ostrakon n'est pas daté, mais la forme des signes, permet de l'attribuer avec certitude au règne de Thoutmôsis III, cf. MÜLLER, *Hierat, Paläographie*, 2, 8.

⁽²⁾ ERMAN, *Hymnen an das Diadem der Pha-*

raonen, dans *Abhandl. der Königl. preuss. Ak. der Wiss.*, 1911, 33-38.

⁽³⁾ *Ibid.*, 33 note 1.

⁽⁴⁾ L'absence de ce dernier son rend l'origine libyenne également peu vraisemblable.

⁽⁵⁾ N° 3647; PEET dans GASSON, *Excav. in Asgrun Archaeology presented to Sir A. Evans in honour of his 75th birthday*, 90-99 et pl. 45-46.

nous donne l'état nominatif des esclaves des deux sexes pris sur l'ennemi et attribués à lui⁽⁴⁾. Sur les 19 noms contenus dans la liste, quelques-uns (au plus 4) sont étrangers, mais le plus grand nombre est typiquement égyptien. Comme plus de la moitié de ces esclaves étaient des étrangers, le changement de noms sémitiques ou nubiens en noms égyptiens est évident. Il nous montre que le pourcentage des étrangers en Égypte, qu'on pourrait deduire de la fréquence des noms étrangers dans les textes égyptiens serait inférieur à la réalité⁽⁵⁾. Le cas des esclaves d'Ahmôse n'est pas unique : qui pourrait croire que l'esclave *Gm n i-hr-tm,tt*, mentionnée dans le papyrus 65.739 du Musée du Caire, l. 4, est une Syrienne, si son origine n'était pas précisée dans le texte⁽⁶⁾?

À ces quatre documents que nous venons d'énumérer on peut ajouter maintenant une quatrième liste d'étrangers qui s'apparente étroitement par sa forme et par son lieu de provenance à l'ostéon des « nouveaux Syriens ».

Il s'agit d'un texte hiéroglyphique écrit à l'encre noire sur deux éclats de calcaire qui se trouvent au Musée du Louvre (pl. XXX). Le premier porte le n° E 14.354, mesure 0 m. 14 de hauteur, 0 m. 105 de largeur et 0 m. 02 d'épaisseur et contient cinq noms propres disposés en une colonne, chaque nom occupant une ligne. Le verso de l'ostéon porte quelques traits indistincts ; il y manque une partie de la surface disparue par la chute d'un éclat superficiel. Le deuxième ostéon n° E 14.355 a 0 m. 115 de haut, 0 m. 125 de large et 0 m. 03 l'épaisseur⁽⁷⁾. Les neuf noms qui composent son texte sont rangés en deux colonnes, la première comprend six noms, la deuxième trois. Dans celle-ci l'exiguïté de la place a obligé le scribe à couper en deux le premier et le dernier noms qui sont

⁽⁴⁾ Urk. 4, 11, 4-14 et id. 4, Text, 5-8 (traduction); W. Max Müller, *Studien zur vorderasiatischen Geschichte*, 8-9. *Mitteil. der vorderasiat. Gesellschaft*, 1898, 3; GUARD et HANSEN *JEA* 5 (1918), 53.

⁽⁵⁾ Outre les esclaves, beaucoup d'étrangers résidant en Égypte adoptaient des surnoms égyptiens (cf. BEIMANUSO, *Z. für Assy.* 43 (1894), 49, qui devaient se soumettre progressivement à leurs noms de naissance. Les enfants d'immigrants, nés en Égypte, portent régulièrement des noms égyptiens, cf. EISSER-

KANZ, *Aegypten*, 610-617. Les exemples de ces deux phénomènes sont très nombreux.

⁽⁶⁾ CHAMISSA, *JEA* 24 (1935), pl. 13-14 et p. 141. Date du papyrus : début du règne de Ramsès II. Ces changements de noms d'esclaves sont connus en Mésopotamie, cf. MUSEKENS, *ÄZ* 29 (1904), 123-124, qui publie un contrat cunéiforme du temps de Samsylar sur la vente d'une Égyptienne portant un nom babylonien.

⁽⁷⁾ Je donne les plus grandes dimensions.

ainsi disposés sur deux lignes, les autres noms de cet ostracon occupent chacun une ligne. L'état de conservation des deux textes est parfait et la liste ne comporte pas de lacunes. Les deux éclats de calcaire ont été achetés simultanément et proviennent de la région thébaine. Leur lieu d'origine exact est inconnu. Ils sont écrits de la même main et font vraisemblablement partie d'un seul et même document.

L'écriture de ces noms insolites pour un scribe égyptien manque de cohésion, les signes sont espacés, les ligatures rares. Malgré cette absence de naturel, la paléographie permet de fixer approximativement la date des ostraca. La forme du signe *t*, des trois traits superposés et de l'homme portant la main à la bouche sont de la première moitié de la XIX^e dynastie. M. J. Černý me signale que la graphie particulière de l'oiseau *b*, avec l'aigrette en forme de *u* se rencontre sur l'osstracon Gardiner 89 recto 1,5 (inédit) qui date de la première moitié du règne de Ramsès II ou de celui de Séthosis I^{er}. Le trait horizontal à la base du signe *st* est à peine marqué, certains signes verticaux (*i* et le boumerang) ont un léger appendice ou un épaississement à leur partie inférieure. Ces caractéristiques se retrouvent dans le papyrus Harris 500 recto (Chants d'Amour) que Möller¹ place entre la fin du règne de Séthosis I^{er} et les toutes premières années de Ramsès II. Les deux ostraca du Louvre dateraient donc du début du XIII^e siècle.

Or, à cette époque, remarque Albright², l'emploi de l'écriture syllabique³ était encore très correct et la vocalisation des mots d'emprunt totalement rendue. Cette constatation augmente l'intérêt du nouveau document et nous incite à ajouter à la transcription consonantique des noms propres (système Burchardt) leur forme vocalisée (méthode préconisée par Albright).

L'étude des noms propres que nous allons maintenant aborder est essentiellement fondée sur la documentation égyptologique. Elle aura besoin d'être reprise et complétée par des semitisants et des hittitiques⁴.

¹) *AZ* 56 (1930), 43.

²) *The Vocalization of the Egyptian Syllabic Orthography* 12-13.

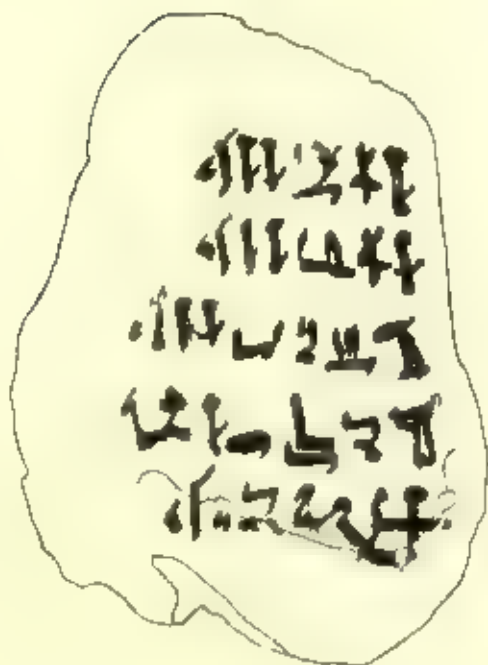
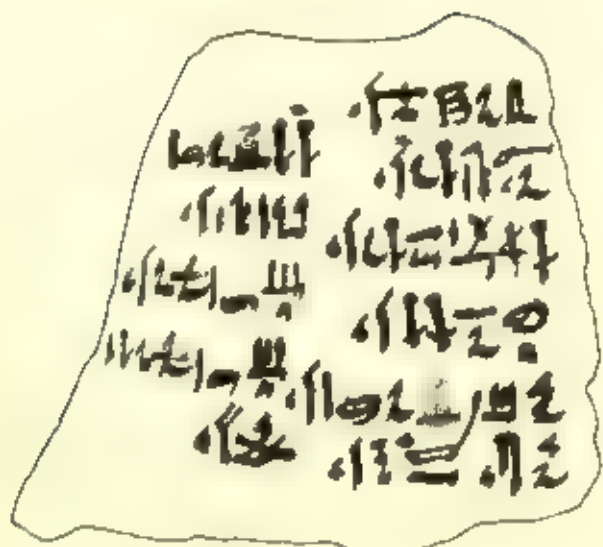
³) Écriture spéciale employée pour les mots étrangers et pour les néologismes dont

l'étymologie est obscure.

⁴) W. E. DODD a bien voulu lire cet article et m'a suggéré un certain nombre d'étymologies de noms propres. Je lui en exprime ici ma sincère reconnaissance.

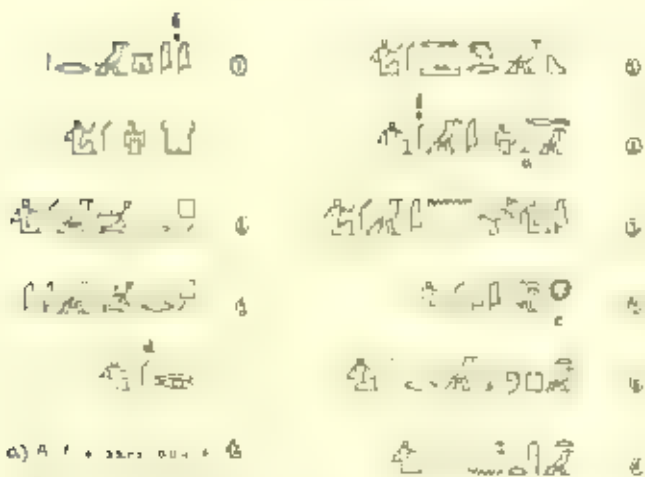
E 14374

E 14375

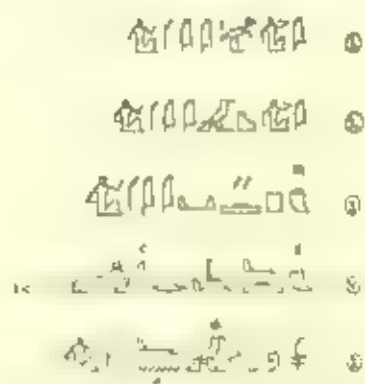


E 14376

E 14377




a) A f + sans ou + b
 B, T, H, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z
 c) D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z
 d) S, T, U, V, W, X, Y, Z
 e) A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z
 f) A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z



a) En fait de B et C nous voyons blabla
 b) C et D se lient avec E et ne forment
 qu'un seul mot " du Signe" sans pā - a
 plus pa de se de c) Plus de pas qu
 on ait un append e g a d et e et s'et mais
 sans a gu he

OSTRACON DU LOUVRE E 14354.

1.  *ibj* *ʿa-be-ia* = *ʿb*, *a-be-ia*¹, abréviation d'un nom propre composé; cf. par exemple *ʿb* < *ʿb* < *ʿb* < *ʿb*. Cet élément se rencontre dans un certain nombre de noms géographiques et de noms propres sémitiques transcrits en égyptien comme *ibsi* = *abi-sar*, *ibšmw* = *abi-samu*², *ibrm* = *ʿb*, *ibškb* = *ʿb*³.

L'égyptien a connu à toutes les époques les noms *ib*, *ibi*, *ibj* qui ressemblent à l'hypocoristique qui nous occupe de sorte qu'il est parfois difficile de décider si nous avons affaire à un étranger ou à un indigène. L'emploi de la graphie syllabique ne permet pas toujours de trancher la question en faveur du premier. Ainsi dans la tombe saine d'Aha (*ib*), le désir de varier les graphies du nom de son propriétaire⁴ a poussé le scribe à l'écrire tantôt sous les formes courantes de *ib*, tantôt en écriture syllabique⁵. Dans notre exemple, le déterminatif du bouvier et le voisinage d'autres noms étrangers excluent toute hésitation quant à l'origine non égyptienne de *ibj*.

Il n'en est pas de même dans le cas de *ibjhn* (*sa-ra-bi-ya-hi na*), prêtre de Baal et d'Astarte à Memphis, surnommé *ibj*⁶. Cet *ibj* est écrit trois fois en syllabique et deux fois en orthographe égyptienne courante. Burchardt⁷ conclut qu'il s'agit d'un *ʿb*. Nous ne voyons pas l'intérêt qu'aurait eu un étranger installé en Égypte, comme c'est le cas, à adopter un surnom non égyptien. Il paraît plus vraisemblable qu'à l'exemple de beaucoup d'immigrés, il ait pris un deuxième nom égyptien⁸. Nous croyons donc que *ibjhn* avait un surnom égyptien, choisi peut-être à cause de sa ressemblance avec *ʿb* et que les graphies syllabiques de cet *ibj* s'expliquent par le phénomène fréquent de

¹ GARD, *Rev. d'Assyr.*, 23 (1926), 74, n° 1 (tablettes de Kerkouk; date: vers 1400). Il n'est pas certain que *a-be-ia* soit l'équivalent exact de *ʿb*. Selon GARD, *ib.*, 63, il s'agirait bien d'un nom sémitique, mais on connaît des noms propres asiatiques composés avec l'élément *apibi* (COHN, *Tablettes de Kerkouk dans Babyloniaca*, 9 (1926), 204-205). *a-be-ia* pourrait être un hypocoristique de cette origine et *ibj* de notre texte, sa

transcription égyptienne.

² ALBRITTON, *The Vocalization*, 8.

³ BURCHARDT, *AFR*, 2, 2, 36 et 108.

⁴ Voir à ce sujet POSENER, *Ann. Serv.*, 84 (1934), 141-144, ALBRITTON, *ib.*, 21.



⁵ RANK, *Ägyptischen Personennamen*, 19-20.





⁶ LEROUX, *Brakmüller, Text*, 1, 16, date XVIII^e dynastie.






⁷ *AFR*, 2, 86.

⁸ Cf. *supra*, p. 187, note 2.

« dissimulation » graphique » et aussi peut-être par l'origine étrangère du prêtre qui a pu influencer le scribe.

Une généalogie de prêtres memphites datant de la XIII^e dynastie et comprenant 60 membres remonte jusqu'à la XI^e dynastie et emploie comme repères chronologiques des noms de rois, dont un certain   *ihj* *z-kn*, qui le suit, semble être un Hyksos⁽¹⁾, et *ihj* pourrait l'être aussi⁽²⁾ : le rapprochement avec *zkn* serait peut-être à envisager.

2.     *ihj* *'a-q-qa* = *hourette a-qi ur, a-ke ur*. Le même nom figure sous la même forme dans la liste des « nouveaux Syriens » dont il a été question plus haut. Que ce nom étranger se rencontre dans deux textes égyptiens, ceci n'a rien de surprenant : car il s'agit d'un hypocoristique très répandu et attesté maintes fois en cunéiforme : *a k q-ur* serait une abréviation de *ak q-tenb* : connu également en égyptien qui l'écrit *ihisb* *'u-ki-tu-s-ba*⁽³⁾, substituant *k* à la place de *k* (*ihj*)⁽⁴⁾ à l'exemple du cunéiforme *q-k*.

3.     *tpjly* (*ti-p-i-di-qa*). Le signe *ti* sans compléments et le groupe  ne sont inconnus dans l'écriture syllabique. Le signe hiéroglyphique suivant se lit régulièrement *di* et il est peu vraisemblable qu'il soit ici

(1) Voir p. 189, note 4.

(2) BORNHARDT, *Die Mittel zur zeitlichen Festlegung von Punkten der ägyptischen Geschichte und ihre Anwendung*, pl. 2 et 2a. 3^e registre, n^o 12 et 13 et p. 106. BORNHARDT traduit *'z-kn* l'*âne est ma force* (ou l'*âne est puissant*) et pense qu'il s'agit peut-être de l'animal de Seth adoré par les Hyksos. Ce sens correspond à l'orthographe employée, mais le nom ainsi obtenu paraît suspect. On ne connaît qu'un seul composé théophore nom divin + *kn*. C'est *imn-kn* qui, d'ailleurs, n'est peut-être qu'une inversion graphique de *kn-imn*, cf. *kn-hr*, *kn-hm-w*, etc. D'autre part, les noms théophores comprenant l'élément *kn* ne se rencontrent pas avant le Nouvel Empire. Aussi, pourrait-on se demander si nous ne sommes pas en présence d'une fautive étymologie d'un nom étranger (*'z*) *kn* (*zpy*) ou d'une corruption d'un nom royal égyptien comprenant les éléments *'z* et *kn*.

et *'z-kn-n-r* Apophis et *tz-'z-kn*? La même inscription mentionne un autre roi hyksos inconnu dans les textes égyptiens, à (1) *rk* (3^e registre, n^o 6), qui pourrait être Salatis de la tradition, cf. *ibid.*, 106-107.

(3) A moins qu'il ne s'agisse d'un roi de la XIII^e dynastie *nh-mj* *'t-r* dont on a voulu lire le deuxième nom *ibi*, cf. GAUTHIER, *Libre des Rois*, 2, 51, note 27.

(4) GUSTAVE, *AZ*, 64 (1939), 55, *Strasbourg*, *AZ*, 38 (1900), 18. LIEBOWITZ, *Ephemeris für semitische Epigraphik*, 2, 17 compare *'ihj* à *hjn*. W. MAX MÜLLER, *OLZ* 5 (1902), 290 : \sqrt{hjn} .

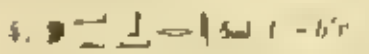




(5) GUSTAVE, *ZDPV*, 50 (1927), 8-9.

(6) RINKE, *Ägyptischen Personennamen*, 48, n^o 27. BORNHARDT, *AFE*, 2, 10; ALBRICHT, *The Vocalization*, 34 (III A 19).

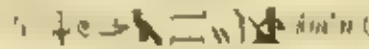
(7) Cf. aussi *krkmé* = *krkmé* et *ihk* = *ihk* (signalés par M. J. CHANT).

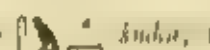
(8) Ce signe est très rare dans l'écriture syllabique. En dehors de notre exemple je ne


employé pour *mt* *mt*. Selon M. E. Dhorme, ce nom propre serait formé sur la racine *mt*.

4.  *t* - *h'r* (*ti* - *h-r*), nom theophore composé avec le nom du dieu *mt* les également certaines particularités graphiques sont à souligner. On y trouve le signe *ti* sans compléments, comme dans le nom précédent, le groupe  qu'on ne rencontre pas par ailleurs dans l'écriture syllabique et dans lequel le rouleau de papyrus pourrait être le déterminatif du premier élément du nom propre, enfin le groupe  vraisemblablement une erreur pour . L'omission de  qui figure à la fin de tous les autres noms de notre liste est à noter. Si ce n'est pas un oubli de scribe, il faudrait supposer que le nom propre ne s'arrêtait pas à la ligne 4, mais allait jusqu'à la fin de la ligne 5 où l'on trouve le déterminatif en question. On obtiendrait ainsi le nom *t' - h'r* *im'n*. Le groupement est peu plausible.

t' - h'r doit sans doute être rapproché de *pt' - h'r* = *ḥṭṭṭ* (cf. *ḥṭṭṭ*) connu par les textes égyptiens⁽¹⁾. Dans notre exemple le verbe *ḥṭ* serait à l'imperatif.

5.  *im'n* (*sa-ma' - n*). Il y a de fortes possibilités pour que nous ayons là le nom propre *ḥṭṭṭ* (*ḥṭṭṭ*) qui est écrit dans les textes cunéiformes *sa-ma-ah-ti-nu*. La racine *ḥṭ* avec le *t* exprime ne s'est pas rencontrée jusqu'ici dans les noms propres sémitiques transcrits en égyptien, mais on a pu trouver plusieurs exemples de ce verbe sous la forme assyrienne *semu* (*sem* dans les noms propres)⁽²⁾ : *ntu-smu* *Mitra a crâne*⁽³⁾, *hṭ-sm*⁽⁴⁾, *sm-h'r*⁽⁵⁾, *sm-rh*⁽⁶⁾, *sm-r*⁽⁷⁾. M. E. Dhorme pense que dans ces exemples *sm* serait plutôt le substantif *sm* *nom*⁽⁸⁾.

Spiegelberg a cru que  *im'na*, nom d'un roi hyksos, correspondant à *Sinon*⁽⁹⁾. Ce rapprochement a été rejeté⁽¹⁰⁾, car dans *ḥṭṭṭ* nous avons un

⁽¹⁾ J'ai trouvé qu'une seule fois, dans le groupe , cf. PERRY dans GARDNER, *Essays in Aegyptian Archaeology presented to Sir A. Evans in honour of his 75th birthday*, 93, 95 et pl. 15-16.

⁽²⁾ Voir l'ostéon E 14355, les noms 5, 7, 8 et 9 où l'on trouve ce dernier groupe.

⁽³⁾ BURCHARDT, *AFS* 2, 13.

⁽⁴⁾ BURCHARDT, *OLZ* 15 (1912), 133.

⁽⁵⁾ *Ibid.* Cf. W. MAX MÜLLER, *ibid.*, 232.

⁽⁶⁾ BAKER, *Ag. Personennamen*, 233 n° 20.

⁽⁷⁾ *Ibid.*, 317, n° 17; BURCHARDT, *AFS* 2, 44.

⁽⁸⁾ BAKER, *ibid.*, 327, n° 18.

⁽⁹⁾ *Ibid.*, 328, n° 19.

⁽¹⁰⁾ Voir sur l'emploi de ce mot dans l'onomastique sémitique occidentale, THOMAS-DARCI, *Syria*, 15 (1934), 142-143.

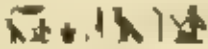

⁽¹¹⁾ *OLZ*, 1 (1904), 181-192; voir aussi du même auteur *Aegyptologische Randglossen zum Alten Testament*, 12.



⁽¹²⁾ BURCHARDT, *AZ* 50 (1912), 8; voir aussi ED. MEYER, *Die Israeliten und ihre Nachbarstämme*, 425, note 1.

Moyen Empire à la fin des noms propres (sans le déterminatif — avec le sens *abn*). Dans notre exemple ¹ ne doit pas avoir cet emploi qui permet de différencier deux personnes du même nom : la liste des « nouveaux Syriens » contient le nom propre *pr-h r ps sry* « *pr h r le jeune* » qui montre qu'au Nouvel Empire, après un nom étranger, un qualificatif de ce type aurait été précédé de l'article *ps* et écrit après le déterminatif.

Si la lecture *kd rj*² du nom propre est juste, il est possible, selon M. E. Dhorme, que nous ayons là le nom théophrase *קדור*, cf. *קדור*³.

Ainsi notre nom propre n'aurait pas d'éléments communs avec *kd rj* (*q (a-r-d a)-(a-r-de-gu)*⁴ qui a première vue lui ressemble, *kd rj* est le nom d'un prince philistinien ou syrien et selon Albright⁵, serait un hypocoristique hourrite. D'après Burchardt⁶, il s'agirait d'un nom sémitique composé avec la racine *קד*. Comme *kd rj* est sans doute un personnage littéraire⁷, on pourrait songer à l'expression *קצר ימים* *ma nim est (trop) courte*⁸, qui a sa traduction une ligne plus haut dans le texte égyptien où on lit *gn d.t-h* « *ta nim devient faible* »⁹.

2  *ka rj* (*kas-sa-r*). Ce nom ne doit avoir rien de commun avec le nom propre égyptien *ka*, courant au Nouvel Empire et qui s'écrit . Il est possible que nous soyons en présence de l'ethnique *Cassite* fréquemment employé comme nom propre sous les formes *kas-sa-a-a*, *kas-si-a*, *kas-su-r-a*¹⁰.

3  *ab m* « *a-bi-m* » = *a-bi (r)-m-m* des tablettes de Kerkouk¹¹. On connaissait déjà dans les textes égyptiens le nom propre *ibm* (*a-bi-m*)¹², mais sans la hiér.  qui apparaît d'une façon intermittente à la

(1) Papyrus Anastasi I 23 B.

(2) *The Vocalization*, III, XXI, B 2.

(3) AFE, 2, 49.

(4) Voir le contexte : une personne désespérée est comparée à *kd rj* lorsque celui-ci a été surpris par une hyène (?) dans un arbre, cf. GARDINER, *Egyptian hieratic texts, series I, Literary texts of the New Kingdom, part I*, 25^e et 34-35.

(5) — je suis trop impuissant ; GERSHVIN, *Handwörterbuch*¹⁷, 122, cite à ce propos le nom propre *Longimans*.


(6) Voir sur cette expression GARDINER, *Id.*, 25^e, note 9.

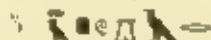
(7) TALLQVIST, *Assyrian Personal Names*, 263.


(8) GARD, *Rev. d'Assyr.*, 23 (1926), 71. M. H. DESSAULT me signale le nom propre *abn* dans les tablettes du Bas Shama, cf. GASTON SYRIA, 16 (1935), 226.

(9) Transcrit *im* par BURCHARDT, AFE, 2, 4; cf. ALBRIT, *The Vocalization*, 19; RANKE, *Ag. Personennamen*, 21, n^o 14; voir aussi (?) LIEBKNECHT, *Dict. de noms hiérog.*, n^o 2526. L'exemple le plus connu est celui du tombeau

fin des mots étrangers transcrits en égyptien¹. C'est la première fois qu'on rencontre ce nom déterminé par le bouvier et désignant sûrement un étranger.

4  *huj* (*hi-na-ya*). Les textes cunéiformes connaissent le nom propre *hi-an-ni-ia*, *hi-ni* etc.². Si ce nom dérive de la racine $\text{h} = \text{n} = \text{c}$ ³ on ne peut pas le rapprocher de notre exemple qui fait état de l'initiale *h* = $\text{n} = \text{c}$ ⁴ et non de *h* (= $\text{n} = \text{c}$)⁵, comme si le faudrait pour $\text{h} = \text{n} = \text{c}$ et le nom géographique *hryj-humf* (= $\text{h} = \text{n} = \text{c}$)⁶. Mais il est plus vraisemblable que *hi-an-ni-ia* n'est pas semitique⁷ et ne se rattache pas à la racine $\text{h} = \text{n} = \text{c}$. Il est donc permis de l'identifier au *huj* de l'ostracon. Ajoutons que *hi* (*hi-na*) entre comme deuxième élément dans la composition du nom propre *shyhn* (*sa-ra-bi-ya-hi-na*), dont il a été question plus haut⁸.

5  *tpqr* (*tu* ($\text{p} = \text{q} = \text{r}$) *i-n* *-qu-ra*). M. E. Dhorme pense que ce nom se décompose en *t* = *tu* ($\text{p} = \text{q} = \text{r}$)⁹ et *qr*¹⁰.

6  *istn* (*ta* ($\text{p} = \text{q} = \text{r}$) *-si-in*). Il ne faut sans doute pas tenir compte du *t* qui suit le $\text{p} = \text{q} = \text{r}$. Le groupe $\text{p} = \text{q} = \text{r}$ s'emploie couramment pour la 3^e personne fem. sing. du pronom-régime $\text{p} = \text{q} = \text{r}$ qui est d'un usage courant dans l'écriture syllabique. Dans notre exemple $\text{p} = \text{q} = \text{r}$ doit être mis à sa place et avoir la même valeur phonétique. Si le scribe voulait qu'on tienne compte de la consonne *t*, il l'aurait vraisemblablement notée par un groupe syllabique¹¹. Le groupe final *in* ressemble au pronom-régime de la 2^e personne *in* pluriel¹² *in* = *tn*, mais la graphie avec $\text{p} = \text{q} = \text{r}$ est surprenante au Nouvel Empire. Il s'agit peut-être simplement d'une combinaison de $\text{p} = \text{q} = \text{r}$ + $\text{p} = \text{q} = \text{r}$.

Le nom ainsi écrit pourrait se décomposer en *tu*, *te*, préfixe fréquent dans

de l'« amiral » Ahmès, fils d'Abina, cf. LAMONT, *L'inscription d'Ahmès*, 4 (*Bibl. d'Étude*, 1 III).

¹ BUCHANAN, *AFK*, I, 8, § 18.

² TALLQVIST, *Assyrian Personal Names*, 83, RABAN, *Neischr. Material*, 9.

³ TALLQVIST, *id.*, 284.

⁴ BUCHANAN, *AFK*, I, § 102.

⁵ *Id.*, I, § 98.

⁶ *Id.*, 2, 37.

⁷ CONTREAU, *Tablettes de Kerkouk*, dans *Babyloniaca*, 2 (1926), 195.

⁸ Voir p. 189.

⁹ 𐎧 𐎧𐎫𐎠𐎵 *tpqr*; Tu *tu* a *tu*, DHORME, *Rev. Bibl.*, 7 (1910), 66, note 4 et 507.

¹⁰ Sur *q* égyptien = $\text{p} = \text{q} = \text{r}$ cf. BUCHANAN, *AFK*, I, § 127, 2.

¹¹ BUCHANAN, *AFK*, I, § 128.

¹² Le pronom-suffixe de la même personne lui est identique et on pourrait se demander si ce n'est pas lui que le scribe entendait écrire. L'emploi parallèle des pronom-régimes *tu* et *ij* nous fait écarter cette alternative.

l'onomaistique de l'Asie Mineure ¹, et en *si-ta-na*, élément qu'on rencontre dans les noms propres de Kerkouk ².

7. *prka* (*ga-qa-ra-hu-na*). Selon M. E. Dhorme, ce nom serait un nom théophore composé avec le nom du dieu édonite *ga-us* (*ga-us*, *ka-us*) ³. Le premier élément pourrait être ou (de).

8. *prt* (*pr-ra-ti*). Ce nom est connu en hiéroglyphique par une annotation de l'archiviste égyptien sur une tablette de Tell el-Amarna ⁴. Une lettre de Touthratta à Amenophis III porte un petit texte donnant la date de l'arrivée du message et les noms des courtiers qui l'ont apporté. Le premier s'appelle *prt*; le texte babylonien donne *pr-r-i-ti*. La graphie du nom est identique à celle de notre ostrakon, avec cette différence que *t* est écrit au lieu de . Notons que ce dernier groupe est considéré par Burchardt ⁵ comme exceptionnel dans l'écriture syllabique. Nous le retrouverons dans le nom suivant de notre liste.

On a hésité à classer *prt* comme nom propre étranger ⁶. L'exemple de l'astrakon du Louvre permet de trancher la question dans le sens affirmatif. C'est déjà l'avis de Böldi ⁷ qui a rapproché *pr-r-i-ti* de selon Contenau ⁸ et Albright ⁹, ce serait un nom hourrite.

Signalons que la langue égyptienne du Nouvel Empire connaît le verbe *prt* (*pr-ra-ti*) visiblement emprunté au cananéen et dont le sens n'est pas clair ¹⁰. W. Max Müller ¹¹ le rapproche de la racine .

9. *prt* (*pr-ra-ti-ga*). Ce nom ne diffère du précédent que par l'adjonction de la finale *j-ga* et du déterminatif de l'œil. Un exercice hiéroglyphique d'écolier ¹² contient parmi d'autres termes étrangers le mot *prt*

¹ TALLQVIST, *Amyrian Personal Names*, 310.

² CONTENAU, dans *Babylonica*, 9 (1926), 489.

³ Cf. DHORME, *Rev. Bibl.*, 7 (1910), 198 et 8 (1911), 210-211; TALLQVIST, *ibid.*, 259.

⁴ KEMER, *AZ*, 27 (1889), 63.

⁵ AFE, I, § 141.

⁶ STETSDORFF, *Die keilschriftliche Wieder-gabe äg. Eigennamen* dans *Beiträge zur Assyriologie*, I (1890), 331 note, RANKY, *Keilschr. Material*, 24.

⁷ *Kanaaniter und Hebräer*, 66, cité par GEMELLI, *Handwörterbuch* ¹², 638.

⁸ *Tablettes de Kerkouk*, dans *Byblosica*, 9 (1926), 307.

⁹ *The Vocalization*, 43 (VII, C 3).

¹⁰ *Papyrus Anastasi I*, 23, 4. Le mot est déterminé par l'homme armé.

¹¹ *Studien zur vorderasiatischen Geschichte*, 29, note 3 (*Mittell. der Vorderasiat. Gesell-schaft*, 1898, 3).

¹² Ostrakon Petrie, n° 28 verso, l. 4. Je dois la copie de ce texte inédit à l'obligeance de M. J. Cuvier.

écrit comme notre nom (sauf \mathbf{a} e à la place de \mathbf{a}) et détermine également par l'œil. Le souvenir de ce mot a pu influencer le scribe de l'ostracon du Louvre lorsqu'il écrivait le nom propre *prt*, et l'a incité à ajouter ce signe. Dans ce cas il s'agirait d'une forme allongée du nom *prt*, cf. $\mathbf{kkt} = \mathbf{kgt}$ ⁽¹⁾. Mais il serait peut-être plus simple de supposer que le nom propre dérive du mot *prt* et que le déterminatif est bien à sa place.

Ainsi sur 14 noms fournis par les deux ostraca du Louvre, 10 sont nouveaux. En outre, on y relève quelques emplois de signes et de groupes inconnus jusqu'ici et qui complètent notre connaissance de l'écriture syllabique. Il faut enfin souligner une particularité dans le classement des noms propres. Sur l'ostracon E 14354 les deux premiers commencent par les signes \mathbf{a} et \mathbf{a} , le troisième et le quatrième par \mathbf{t} (\mathbf{t} sur l'ostracon E 14355), les n° 5 et 6 ont la même initiale \mathbf{a} (\mathbf{a} et \mathbf{a}), les n° 8 et 9 sont *prt* et *prt*. Le groupement partiel des noms d'après les premiers signes se trouve également dans la liste des « nouveaux Syriens » ⁽²⁾ et dans le catalogue du papyrus de l'Hymne au Diadème ⁽³⁾, mais la proportion des noms classés y est bien moindre que dans notre document ⁽⁴⁾.

Ce dernier, comme le prouve cet essai de classement, n'est pas la liste originale faite à la réception d'un nouveau contingent d'étrangers. La scriptum des noms d'hommes inconnus ne pouvant se faire que dans l'ordre où ils se présentaient et le classement alphabétique même partiel étant, dans ces conditions, impossible. Il ne s'agit pas non plus du registre matriciel des esclaves appartenant à une administration, ce document aurait été classé sur papyrus et comprendrait, outre le nom de l'esclave, ceux de ses parents et le sa ville d'origine et son lieu de résidence. Notre liste serait plutôt un extrait d'une

⁽¹⁾ ALANCOUR, *The Vocalization*, 60 (XVII, A 10).

⁽²⁾ Deux cas : n° 4 et 5 — \mathbf{j} (\mathbf{y}), n° 10 et 21 — \mathbf{i} (\mathbf{a}).

⁽³⁾ ERMAN, *Hymnen an das Diadem der Pharaonen* dans *Abhandl. der Königl. preuss. Ak. der Wiss.*, 1911, 53.

⁽⁴⁾ Hymne au Diadème 10 noms sur 58; « nouveaux Syriens » : 4 sur 21 (ce pourrait être une rencontre fortuite); ostraca du

Louvre : 8 sur 14. Les listes de noms propres égyptiens contiennent parfois aussi des essais de classement, voir par exemple, *Cat. Gén. du Musée du Caire*, C 2245, *Ostraca hiéroglyphes*, n° 25526, 25575, 25576, 25627.

⁽⁵⁾ Voir le papyrus de Bologne n° 1086, 11-12, qui donne sans doute un extrait de ce registre; cf. WOLFF, *AZ*, 65 (1930), 93, qui cite à ce propos le papyrus Abbott, 4, 13-14; cf. aussi le papyrus Anastasi III, 4-6 verso.

pièce de ce genre. Quant à la destination des ostraca, elle est difficile à préciser, en raison de l'absence de toute note explicative ¹. Ce que nous savons actuellement sur les étrangers résulant en Egypte sous le Nouvel Empire, et, d'autre part, sur les listes hiéroglyphiques de noms propres égyptiens écrits sur ostraca, nous permet de supposer que le document étudié était en relation avec le travail qu'on faisait exécuter par les étrangers (liste d'appel ou mémorandum de contremaître ?) et que ceux-ci étaient des prisonniers de guerre employés sur quelque chantier thébain.

G. POSENER.

¹ La liste pouvait être, en réalité, plus longue et son titre se trouver sur un ostrakon qui ne nous est pas parvenu.

ANTIQUITÉS SYRIENNES

PAR

HENRI SEYRIG.

22. — Iconographie de Malakkêl

Bien que Malakkêl ait des monuments plus nombreux qu'aucun autre dieu palmyrénien¹, et bien qu'il passe universellement pour un dieu solaire, sa nature est moins claire qu'on ne pourrait le croire.

Le nom de Malakkêl est un objet de controverse. Les uns² le traduisent par *Bel est roi*, mais cette exegèse, outre ses difficultés intrinsèques, souffre du fait qu'aucun nom divin de ce type ne se rencontre à Palmyre. D'autres³ y voient l'épithète du *messenger de Bel*, interprétation séduisante pour l'historien des religions. Enfin, l'on a proposé⁴ d'y voir un nom formé sur le modèle du nom phénicien de Mlkml. Mais tant que l'accord ne sera pas fait sur les questions difficiles⁽⁵⁾, l'analyse des monuments figurés restera notre seul moyen de connaître, si incomplètement que ce soit, la nature du dieu.

Il y a deux résumés récents de ce dieu Malakkêl. L'ÉPIPHANIE, *Malakkêl* dans l'encyclopédie de Pauly et Wissowa et FÉVRIER, *Religion des Palmyréniens*, p. 261 s. On leur renvoie au cours du présent article tous les monuments de Malakkêl dont je parle une nouvelle et je publie en appendice lesdessins de ce dieu. L'inscription d'Abila de Lysanias (dont j'ai fait usage moi-même *antiqu. Syria* X, 1929, p. 344 ss.) ne doit plus être regardée comme mentionnant Malakkêl. FÉVRIER, *Revue* 1 1934, p. 38.

¹ Voir, *Bulletin de l'Association française*, 1855, p. 138; REVILLE, *La religion à Rome sous les Sévères*, p. 51; LEBLANC, *Palmyrènes* (dans l'encyclopédie de Bastien), p. 93.

⁽²⁾ Ph. BUNTON, *L'ange d'Astarté* (Mélanges Rouss.), p. 37-55; ISID. LÉVY, *Revue des études*

orient. XLII, 1901, p. 1-8; LIEBERMAN, *Epheueria for Anna Epiph.*, 1 1902, p. 256 s.; GUTHMONT-GLASS, *Alt. u. Archæol.*, n. 5, p. 45a; LEBLANC, *Les Arabes en Syrie*, p. 171; GUTHMONT, *Chaque-Écriture de Palmyre*, p. 65; GUTHMONT, *Revue des études orientales*, p. 104, 8. A. COOK, *Religion of Ancient Palestine*, p. 213 s.; FÉVRIER, *Revue des Palmyréniens*, p. 65 s. ou cette étymologie est regardée comme incontestable. LEBLANC, *op. cit.* 1 1934, p. 37.

³ LEBLANC, *Revue des études orientales*, p. 38. Le nom de Malakkêl serait à comparer au phénicien Mlkml, ou balayon en Araméen. Cette théorie a été reprise en partie par M. FÉVRIER, *ib. id.* Les noms en question signifient *you est roi*, *Mlk est seigneur*.

⁴ Aujourd'hui que l'existence d'un dieu

Le plus connu de ces monuments est le bel autel du Capitole¹⁾, dont la dedicace bilingue traduit le nom de Malakbel en latin par celui de Sol. Une face représente un cyprès, consacré par une bandelette, et d'où émerge, chargé d'un chevreau une petite figure en qui l'on reconnaît sans doute avec raison le jeune dieu naissant du feuillage sacré. Les trois autres faces montrent trois étapes de la course du Soleil. Ces bas-reliefs ne laissent pas de donner une idée ambiguë du dieu²⁾. Trois d'entre eux montrent un dieu solaire, le quatrième un dieu de la végétation. Le conflit de ces deux aspects semble trop profond³⁾ pour que Malakbel ait pu les réunir autrement que par suite d'un syncretisme. C'est un point sur lequel les monuments de Palmyre jettent un peu de lumière lorsqu'on les classe d'une manière rationnelle, aussi les diviserons-nous, pour les examiner, en trois catégories, selon que le dieu y est associé au dieu anonyme et à Aglibôl, à Gad Tamm; et enfin à Aglibôl seul.

..

On rencontre à Palmyre⁴⁾ une triade dont le chef est le dieu anonyme, sans doute quelque aspect de Baalshamin. La place d'honneur a été de ce dieu celui que est invariablement donné au dieu lunaire Aglibôl — la seconde place à Malakbel. Dans cette fonction, Aglibôl et Malakbel sont revêtus de l'habit

Malak est parfaitement attestée à Palmyre (IGNOUX, *Berytus*, II, 1935, p. 401, SCHEUENBERGER, *Archäologischer Anzeiger*, 1935, p. 613), et que l'on y connaît aussi des noms divins composés des noms de deux dieux (BOLASTAR CARTIAGAS, *Syria*, XII, 1931, p. 131; BOLASTAR, *ibid.*, *Syria*, XIV, 1933, p. 193, probablement aussi ARSONBÊL sur une tessere inédite), on peut se demander si le nom de Malakbel ne serait pas un composé de Malak et de BÂL. MM. IGNOUX et CARTIAGAS me disent que la chose est possible au point de vue grammatical. Sur l'interprétation de cette catégorie de noms, voir BAUDOUIN, *Adonia and Esmen*, p. 353 s., Ed. MEYER, *Zeitschr. für die alttestam. Wissenschaftl.*, VIII, 1931, p. 5 s.

¹⁾ CUMONT, *Syria*, IX, 1918, p. 101 s.

²⁾ J'ai naguère insisté sur cette ambiguïté

(*Syria*, I, 1929, p. 349 s.) à propos de l'ambiguïté analogue que je crois déceler chez Mercure Héliopolitain, mais le peu d'expérience que j'avais alors des monuments palmyréniens m'a fait croire à tort que Malakbel avait été d'abord un dieu solaire, ensuite un dieu de la végétation, comme je crois que ce fut le cas pour Mercure Héliopolitain.

³⁾ FRAZER, *Adonia, Attis, Osiris*, I, p. 228, BAUDOUIN, *Adonia und Esmen*, p. 106, note 1, p. 141.

⁴⁾ J'ai classé les monuments de cette triade *Syria*, XIII, 1932, p. 493, XIV, 1933, p. 100 s. p. 281. Depuis lors M. SCHEUENBERGER a trouvé dans le désert au Nord de Palmyre un bas-relief qui la représente (indébit; cf. *Archäologischer Anzeiger*, 1935, p. 614).

militaire (cuirasse à lambrequins et chlamyde), et leurs têtes se détachent sur des nimbes radiés. Cet attribut s'explique tout naturellement chez Aglibôl, il s'explique aisément aussi chez Malakbêl par comparaison avec l'autel romain et avec les autres inscriptions (toutes deux étrangères à Palmyre) où ce dieu est assimilé à Sol¹ : on en conclura que Malakbêl, dans cette association, est regardé comme le Soleil.

..

Une inscription⁽²⁾ et un certain nombre de tessères³ montrent Malakbêl en compagnie de Gad Taimi, divinité peu connue, qui semble avoir eu les traits d'une déesse couronnée de tours. Dans ce groupe de monuments, le dieu est vêtu d'un pantalon et d'une veste extrêmement courte dont je ne connais pas d'autre exemple à Palmyre. Sa tête chevelue n'est entourée d'aucun nimbe, et tandis que sa main gauche se pose sur la poignée d'un glaive, sa main droite tient une harpe de la forme la plus caractéristique⁴.

On voit que cette catégorie de monuments présente Malakbêl sous un aspect tout autre que la précédente. Le dieu n'y porte aucun attribut solaire. En revanche, une des tessères émises en l'honneur de Malakbêl et de Gad Taimi présente l'image d'un arbre, dont la forme globuleuse se distingue nettement de celle du cypres, mais permet de conjecturer tout de même un culte de la végétation⁵.

(¹) Outre l'autel du Capitole (plus haut, p. 199 note 1) : Dessau, *Inscript. Latinae selectae*, 4338 (Rome), *CIL*, 3, suppl. 4, 7086 (Sarmisegetusa).

(²) *CISam.*, 2, 3927 (140 après J.-C.).

(³) Voir l'appendice, n° 1 à 7.

(⁴) Cette vieille arme chaldéenne a été adoptée très tôt par les Syriens, qui la passèrent aux Égyptiens dès le Moyen-Empire. Les trouvailles de Byblos attestent la persistance de son usage, et plusieurs dieux phéniciens en sont encore pourvus à l'époque gréco-romaine, comme Phanebal d'Ascalon, le

Persée de Ptolémaïs, le baal d'Orthosie (voir les monnaies, et Rouzevallet, *Mélanges de l'Université St. Joseph*, XVI, 1932, p. 16 n.). Sans doute cette harpe explique-t-elle au moins en partie que tant de dieux syriens aient été assimilés à Cronos : elle dut faciliter en tout cas la représentation de Malakbêl en Cronos sur l'autel du Capitole. Sur la harpe, son origine et sa diffusion, voir Heuzey, *Origines orientales de l'art*, p. 367 s.; Potvin, *Syria*, III, 1922, p. 201 s.; Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 173-180; Bonnet, *Waffen der Völker des alten Orients*, p. 85 s.



Stèle du Musée Capitolin à Rome - ad's au Palais des Conservateurs
 Aufnahme des Deutschen Archäologischen Instituts Rom - Inst. Neg. 1938.108

∴

Les monuments les plus nombreux associent Malakkbel à Aghibol seul, et donnent toujours la préséance à ce dernier ¹. Ici comme ailleurs, Aghibol porte la cuirasse, la chlamyde et le nimbe radié. Malakkbel au contraire porte le costume local, composé du pantalon et d'une tunique de forme variable ². Sa tête n'est jamais radiée, et dans un cas au moins il est armé de la harpé ³. Son aspect est donc le même que lorsqu'il accompagne Gad Taimi.

Trois reliefs importants, provenant l'un du temple de Bel ⁴, l'autre d'un sanctuaire du désert ⁵, le troisième de Rome ⁶, montrent Aghibol et Malakkbel se serrant la main. Grâce à l'amabilité particulière de M. Curtius, nous sommes à même de publier ici une vue excellente du dernier de ces monuments (pl. XXXI). La célébrité du type remonte certainement à une image très populaire, qui ne peut guère avoir été que celle qui se dressait dans le sanctuaire commun des deux dieux à Palmyre. Ce sanctuaire est représenté sur le relief du temple de Bel : il se composait d'une cour, d'un temple, de deux autels et de l'arbre sacré. Une tessère, qui nomme également Allat, figure justement ce cyprés à côté des autels ⁷.

Des textes enseignent qu'Aghibol et Malakkbel étaient cultives par un thiasé ⁸; qu'ils possédaient un jardin ⁹, et également un bain ¹⁰. J'ai cru pouvoir leur attribuer aussi une poterie, où l'on aurait fabriqué les nombreuses lampes qui portent leurs deux noms en caractères palmyréniens ¹¹.

⁽¹⁾ *Syria*, XIII, 1933, p. 493.

⁽²⁾ Sur la stèle du Capitole (note suiv. et pl. XXXI), on retrouve la tunique très courte que figurent les tessères où le dieu est associé à Gad Taimi (appendice, nos 3 et 7). Par-dessus cette tunique est passée une veste largement ouverte, qui est attestée à Palmyre aussi : *Syria*, XVIII, 1937, p. 32.

⁽³⁾ Tessère 1B. — M. COMONT, après avoir examiné de près l'instrument que tient Malakkbel sur la stèle du Capitole, et qui a été donné parfois pour une harpé (Halma, *Führer*, trad. Toulain, mais cette précision a disparu de la 3^e édition allemande (1912) I, p. 587, n° 888), veut bien m'assurer qu'il est impos-

sible de tirer aucune conclusion du monument dans son état présent : le dieu n'a plus dans la main qu'un fragment cylindrique.

⁽⁴⁾ *Syria*, XV, 1931, pl. XXII.

⁽⁵⁾ SCHUMMELER, *Archaeographus An. eger*, 1933, p. 618, fig. 13.

⁽⁶⁾ Photographie de l'Institut archéologique allemand, 1936, n° 1108.

⁽⁷⁾ Tessère 9.

⁽⁸⁾ *CISam.*, 2, 3980 (34 après J.-C.).

⁽⁹⁾ CLEMMENT-GASNIER, *Revue d'archéologie orientale*, VII, p. 166.

⁽¹⁰⁾ LENOULT, *Berytus*, 3, 1936, p. 109.

⁽¹¹⁾ *Syria*, XVII, 1936, p. 202.



Cette brève analyse des trois cultes de Malakbél montre qu'il y avait à Palmyre deux traditions iconographiques. L'une, celle de la triade du dieu anonyme, représentait Malakbél avec les attributs du Soleil et l'habit militaire gréco-romain. L'autre, originaire du temple d'Aglabôl et de Malakbél, ainsi que d'un culte où Malakbél était adoré avec Gad Tamm, représentait le même dieu avec l'habit parthe et la harpe, mais ne lui donnait aucun attribut solaire, ce qui est d'autant plus remarquable qu'elle avait su pourvoir Aglabôl de toutes les marques caractéristiques d'un lieu de la lumière. Or, il est notable que cette tradition soit justement celle où Malakbél est en rapport avec l'arbre sacré. La contradiction que nous avons trouvée sur l'autel romain semble donc ne pas exister dans l'iconographie proprement palmyrénienne.

Malakbél est associé au dieu anonyme sur trois monuments, qui remontent au III^e siècle. Il est appelé Sol dans trois inscriptions dont deux se laissent dater approximativement, et remontent aussi au III^e siècle. Au contraire, les nombreux monuments où il accompagne Gad Tamm ou Aglabôl, et où il apparaît comme un dieu de la végétation sans aucun attribut hélaque, s'échelonnent du début du I^{er} siècle jusqu'au III^e. Les apparences portent donc à croire que Malakbél était d'abord un dieu de la végétation, et qu'il a été assimilé au Soleil, autre dieu naissant et mourant, à l'époque où le syncrétisme solaire s'est fait jour dans la plupart des religions antiques. Cette époque est aussi celle où le dieu anonyme a eu sa plus grande vogue, et j'ai tenté de montrer ailleurs⁽¹⁾ le caractère tardif et artificiel de la triade où justement Malakbél représente à son côté le Soleil.

Il est très probable que les Palmyréniens du III^e siècle, et peut-être déjà ceux du II^e, voyaient en Malakbél le Soleil lors même qu'ils adoraient son image dépourvue d'attributs solaires. Ce qui vient d'être dit tend seulement à montrer que leur iconographie reflète une tradition plus ancienne, où l'on ne faisait pas cette confusion.

(1) *Syria*, XIV, 1933, p. 248 s.

..

C'est ici le lieu de mentionner un autel⁽¹⁾ vu jadis par Waddington et par Vogue, qui ont malheureusement négligé d'en reproduire et même d'en décrire le bas-relief. Je ne doute pas que cet autel, dédié en grec et en palmyrénien à Shamash-Hélios, ne soit le même qu'a revu M. Cantineau, et qui, fort abîmé, est aujourd'hui conservé à Palmyre (fig. 1)⁽²⁾. Les deux premières lignes sont très effacées, mais M. Cantineau a eu le mérite d'en lire une troisième, constituée par le seul nom de Malakhbél en lettres palmyréniennes. Ces lettres sont gravées sur la moulure supérieure du cadre qui orne le devant de l'autel, et désignent manifestement le personnage au-dessus de la tête duquel elles se lisent. Celui-ci, qui est donc Malakhbél, est sculpté là avec un autre personnage, sans doute le dedicant, qui sacrifiait sur un pyrée placé entre eux. Tous deux portent le costume à larges jambières, toujours antérieur au milieu du ^{II} siècle⁽³⁾. Il est clair que Malakhbél, d'ailleurs dépourvu de tout attribut solaire, n'est pas identifié à Shamash : c'est son image qui est dédiée à Shamash. Mais la combinaison de son image avec la dedicace indique peut-être déjà que l'on s'achemine vers l'assimilation dont nous venons de parler.

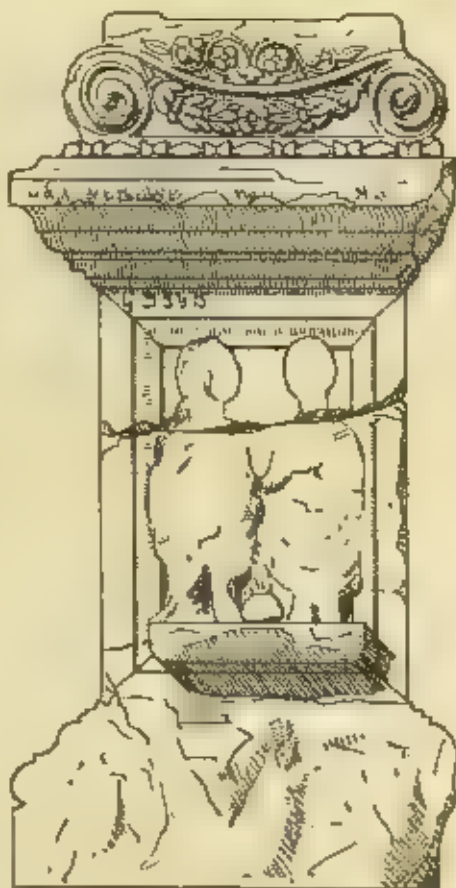


FIG. 1. — Sacrifice à Malakhbél, sculpté sur un autel dédié à Hélios-Shamash. — Palmyre.

⁽¹⁾ *Clém.* 2. 3979.

⁽²⁾ CANTINEAU, *Inscriptions palmyréniennes*

1930, n° 60.

⁽³⁾ Plus haut, p. 13.

..

Depuis l'ère d'un syncrétisme qui semble tardif, le culte de Malakbel apparaît comme celui d'un ancien dieu de la végétation, qui renaissait chaque année dans les branches d'un cyprès sacré. On se rappelle les exemples fameux que d'autres cultes de la végétation, comme ceux d'Attilis, d'Adonis et d'Osiris

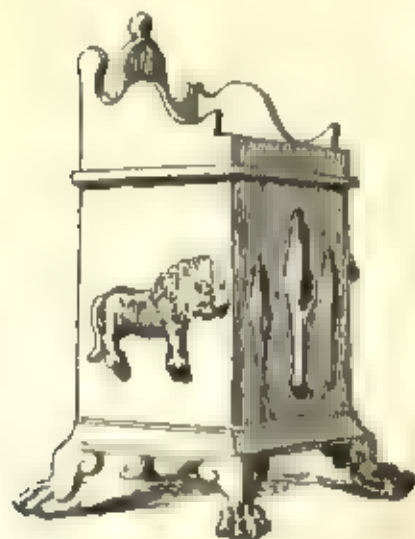


FIG. 2. — Bronze de Sidon, au Cabinet des Médailles

fournissent de ce mythe, et M. Cumont, dans son riche commentaire de l'autel du Capitole, en a tiré un autre du Code théodosien⁽¹⁾, où il semble être question de l'abattage rituel d'un cyprès dans le bois sacré de Daphné. Le fait qu'il s'agit-là d'un cyprès paraît d'autant plus digne de remarque, que cet arbre semble avoir reçu un culte dans diverses villes de Syrie. Les monnaies de Damas le représentent souvent⁽²⁾, et il en est de même à Aradus⁽³⁾, où cette dévotion est d'ailleurs attestée aussi par un relief du haut-lieu de Betocécé⁽⁴⁾. Trois cyprès ornent encore une sorte de trône de bronze (fig. 2) trouvé près de Sidon⁽⁵⁾, et il faut citer enfin un curieux ex-voto de plomb (fig. 3) découvert

dans la canalisation d'Ayn Djoudj près de Baalbek, où l'on voit un cyprès flanqué d'un cheval⁶. Tous ces monuments, dont l'exégèse est très malaisée dans l'état

⁽¹⁾ *Cod. Theodos.*, 10, 1, 7, 10, avec les notes de Glogeroto, cf. CUMONT, *Syria*, IX, 1928, p. 106 r.

⁽²⁾ SAUCOT, *Numismatique de la Terre Sainte*, p. 47 n., *British Museum Catalogue, Galatia, etc.*, p. 288.

⁽³⁾ *Ibid.*, *Phoenicia*, pl. VI et XXXVIII.

⁽⁴⁾ DUBOIS, *Revue archéologique*, XXX, 1897, p. 325.

⁽⁵⁾ BARCELON et BLANCHET, *Catalogue des bronzes de la Bibliothèque Nationale*, n° 1474. Peut-être faut-il ajouter à cette série le relief

de Tyr rapporté au Louvre par REYNAZ *Mission de Phénicie*, p. 540. Il est curieux de noter que le cyprès du milieu porte un mouleau de branche coupée, exactement comme le cyprès de Malakbel sur le relief du temple de Baal.

⁽⁶⁾ WINKELMANN *apud* WINKELMANN, *Baalbek*, I, p. 31. Notre photographie est due, comme celles des autres plombs que nous avons publiés naguère *Syria*, X, 1929, pl. LXXXIV, à la grande obligeance de M. ZAHN. Le cyprès est assurément peu distinct, mais on ne

présent de nos connaissances, attestent du moins la diffusion du culte de cet arbre vert et des conceptions qui y étaient liées. Et l'on peut être tenté d'y voir un indice de plus des liens qui liaient les cultes palmyréniens à ceux de la Syrie occidentale ⁽¹⁾.

Malakbel, en qui s'incarnait au printemps la force nouvelle de la sève des arbres, semble donc avoir été d'abord le protecteur des cultures de Palmyre, de cette oasis considérable même aujourd'hui, et que les besoins d'une grande ville avaient dû étendre encore dans l'antiquité. Mais il ne faut pas négliger non plus le chevreau que le dieu naissant porte déjà sur ses épaules. Ce petit animal est sculpté sur l'autel de Malakbel dans son sanctuaire de Palmyre ⁽²⁾, ce qui confirme l'importance qu'on lui attribuait dans le culte. C'est que le dieu protégeait sans doute aussi les éleveurs, qui attendaient de lui la même bénédiction printanière que les agriculteurs. D'autres témoignages, malheureusement encore peu clairs, semblent attester l'importance du chevreau dans divers cultes syriens ⁽³⁾.

Ces raisons, pourtant, ne suffisent pas à expliquer la popularité du dieu. Ce n'est pas pour l'abondance des récoltes ou la multiplication des troupeaux que furent dédiés les monuments palmyréniens de Rome ⁽⁴⁾. Et toutes les dedi-



FIG. 3. — Plomb de Baalbek. — Musée de Berlin.

doulera pas de son identification si l'on regarde les monnaies de Damas, citées plus haut, où il est aussi flanqué d'un cheval. Le plomb d'Aïn-Djoudj est malheureusement mutilé à droite, et l'on ne sait s'il faut y restituer, comme à Damas, un laureau.

⁽¹⁾ Cf. *Syria*, XIV, 1933, p. 231 s. ; XV, 1934, p. 139 ; 169 s. Ajouter l'inscription relative au culte de Becheh : GANTIAMAN, *Ibid.*, 17, 1936, p. 270.

⁽²⁾ *Syria*, XV, 1934, pl. XXII.

⁽³⁾ Statue d'un jeune dieu portant un chevreau et un rameau, trouvée à Yamouné sur Baalbek. VIROLLEMAN, *Syria*, 15, 1934, p. 143

SYRIA. — XVIII.

et pl. XXVII. Inscription dédicatoire intercalant de sacrifier la chèvre à Hauroun de lazzela. PLASSANT, *Sanctuaire et cultes du Cynthe*, p. 278 s. ; et ALAMIAWT, *American Journal of Semitic Languages*, 53, 1936, p. 5 n. ; DUBAUD, *Syria*, 17, 1936, p. 394. Peut-être faut-il aussi mentionner une monnaie de Sidon (le meilleur exemplaire reproduit par ROUVIN, *Journal internat. d'archéologie numismatique*, 5, 1902, p. 300, n° 1336), où l'on voit une divinité portant un dieu enfant, et mettant sa main sur une chèvre.

⁽⁴⁾ Outre les monuments cités plus haut *CIL*, 6, 34 (cf. *Syria*, XVI, 1935, p. 402).

caces faites par des soldats palmyréniens en Dacie¹, en Numidie², en Maurétanie³, ne sont pas les monuments d'un culte agraire. Probablement l'interprétation mystique donnée par M. Cumont aux bas-reliefs de l'autel du Capitole donne-t-elle la clé de ce succès. On se rappelle que trois faces de cet autel représentent trois étapes de la course du Soleil : le Soleil s'élançant sur son char ; le Soleil planant dans toute sa gloire sur les ailes d'un aigle, enfin, le Soleil à son déclin sous les traits de Saturne, le Soleil de la nuit ; la quatrième face représente la naissance du dieu dans le cypres. Peut-être dans le cycle de ces quatre images, la naissance est-elle conçue comme une renaissance : la croissance, l'apogée, le déclin et la renaissance du dieu auraient présenté au myste l'image de son salut. Cette hypothèse n'expliquerait pas seulement le lien des quatre tableaux : elle expliquerait encore la vogue particulière du culte de Malakbêl chez les auxiliaires palmyréniens, en un temps où les soldats mirent tous leurs espoirs dans les dieux qui leur promettaient un sort meilleur dans l'au delà⁴.

APPENDICE

Les tessères de Malakbêl ⁽⁵⁾.

1. Tessère rectangulaire 16 x 21. Pl. XXXII.

Face a ml wmy, nws', Bêl et les fils de Bônê. En bas à gauche deux globules.

Face b mlxw, wgd rym, Malakbêl et Gad Tarm. C. bimet des médailles inédites.

Ce petit monument paraît être le seul où Bêl et Malakbêl soient nommés ensemble : cf. *Syria*, 16, 1935, p. 402.

⁽¹⁾ *CIL*, 3, suppl. 1, 7934-7936; *Archäologisch-epigraphische Mitteilungen*, XII, 1890, p. 191.

⁽²⁾ *CIL*, 8, 2487; LUDMAN, *Ephemeris für semitische Epigraphik*, II, 1908, p. 72; CASCIANO, *Syria*, XIV, 1933, p. 40.

⁽³⁾ *CIL*, 8, 8195; *Ephemeris epigr.*, I, p. 286, n° 801.

⁽⁴⁾ CUMONT, *Mystères de Mithra*, 3^e éd., p. 418.

⁽⁵⁾ Sur l'usage des tessères : *Syria*, XVI, 1935, p. 394. — Les tessères décrites ci-

dessous sont en partie inédites, en partie connues, et empruntées, grâce à la permission de M. LACROIX, au recueil dont nous préparons tous deux la publication. Parmi ces dernières, dont nous n'avons donné qu'une bibliographie sommaire, il en est dont la lecture ou la description diffère des précédentes publications. Les lectures et les descriptions données ici reposent toutes sur une nouvelle inspection des monuments originaux.

2. Tessère rectangulaire. 14 x 18. Pl. XXII

Face a : mlkbl wgn rymr, *Malakbél et Gad Taimi*. Dans le champ, un astre à quatre rais. Face b : arbre touffu; dans chaque angle, un globule — Damas 522, Berlin 321. *Répertoire d'épigr. sémitique*, 1730.

2 bis. Tessère pentagonale, 13 x 23. Fig. 4.

Face a : en haut, buste de Malakbél entre deux globules, Grénétis. En bas, mlkbl wgn rymr, *Malakbél et Gad Taimi*. Face b : buste de Gad Taimi, flanqué de deux globules, dans un édifice à fronton. Le fronton contient un astre à huit rais entre deux globules — Damas 208. Inédite.



FIG. 4. Tessère 2 bis.

3. Tessère en forme d'équerre. 18 x 18. Pl. XXII

Face a : Malakbél debout, tête nue, la chevelure bouclée, vêtu d'un pantalon et d'une tunique très courte, la main gauche sur la poignée de son glaive, la main droite tenant une harpe abaissée mlkbl wgn rymr, *Malakbél, Gad Taimi* Grénétis. — Face b : rhrh na bwrp', *Arhai, fils de Barrepha*. En haut, rosace à neuf pétales, entourée de quatre globules, Grénétis. — Londres 102801, Louvre, coll. d'André Delacourte, *Catalogue des cylindres orientaux du musée du Louvre*, 1489.

Arhai est le personnage aux frais de qui, ou sous la présidence de qui, se donnait le repas sacré.

4. Tessère carrée. 20 mm. Pl. XXII.

Face a : mlkbl wgn rymr, *Malakbél, Gad Taimi*. De part et d'autre de la ligne 2 deux cercles. Face b : mouton à gauche. Dans le champ, bucrâne et cercle contenant un point. — Berlin 505. *Répert. d'épigr. sémitique*, 1731.

Le mouton, et probablement aussi le bucrâne, font allusion, comme souvent sur les tessères, aux sacrifices dont on consommait la viande dans les repas sacrés auxquels les tessères donnaient accès.

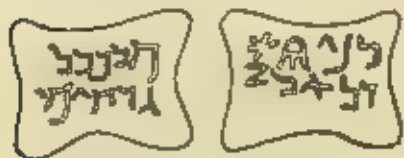


FIG. 5. — Tessère 5.

5. Tessère rectangulaire à côtés concaves. 19 x 24. Fig. 5.

Face a : mlkbl wgn rymr, *Malakbél, Gad Taimi*. Grénétis. — Face b : rhrh na bwrp', *Arhai, fils de Barrepha*.

A la fin de la ligne 1, le symbole palmyrénien et une étoile, à la fin de la ligne 2, signe en forme d'un Z latin Grénétis. — Damas 394, Copenhague, coll. d'André Delacourte.

Le symbole de la ligne 1, très fréquent à Palmyre, n'a jamais été expliqué. Voir *Syria*, XIV, 1933, p. 245, note 1.

6. Tessère rectangulaire. 22 x 17. Pl. XXII

Face a : buste de Malakbél, drapé, flanqué de deux cercles et de deux globules.

Au-dessous $\text{m}^{\text{a}}\text{b}^{\text{a}}\text{l} \mid \text{g}^{\text{a}}\text{d} \text{t}^{\text{a}}\text{m}^{\text{a}}$, *Malakbél, Gad Taimi* Grénets. Face b buste tourré de Gad Taimi, paré de boucles d'oreilles globuleuses, et flanqué de deux enseignes portant des croissants. Au-dessous $\text{r}^{\text{a}}\text{w}^{\text{a}}\text{q}^{\text{a}}\text{r}$, *Rôihar*. Une seconde ligne de texte a laissé de faibles vestiges grénets. — Damas 47. *Repertoire d'épigr sémit*, 514.

Les enseignes sont fréquentes dans les cultes palmyréniens. On comparera à celles-ci l'enseigne, également surmontée d'un croissant, qui se dresse à côté d'une déesse également parée de boucles d'oreilles sphériques, sur un relief de Khirbet Ramadan. SCHLIMMERER, *Archäologischer Anzeiger*, 1935, p. 621, fig. 15.

6 bis. Bulle ovale, 26 x 20. Fig. 10

Face a $\text{m}^{\text{a}}\text{b}^{\text{a}}\text{l}$ *Malakbél*. En bas, ornement des cercles et de chevrons. — Face b $\text{r}^{\text{a}}\text{w}^{\text{a}}\text{r} \text{t}^{\text{a}}\text{m}^{\text{a}}$, *les fils de Taimi*. De part et d'autre de la l. 1, un globule. — Damas 406. Inédite.

Cette tessère semble apporter une heureuse confirmation à l'hypothèse de M. Dussaud (*Notes de mythologie syrienne*, p. 73), qui voyait dans *Malakbél*, associé à Gad Taimi, une dévotion des Bene Taimi.

7. Tessère pentagonale, 20 x 15. Pl. XXXII.

Face a *Malakbél* debout, avec la harpe, dans la même tenue que sur le n° 3. A droite, peut-être, un pyrée. — Face b : buste de Gad Taimi, tourré, flanqué de deux anneaux. — Damas 195. Inédite.



FIG. 8. — Tessère 8.

8. Tessère triangulaire, 15 x 20. Fig. 6.

Face a : $\text{m}^{\text{a}}\text{b}^{\text{a}}\text{l} \text{w}^{\text{a}}\text{r} \mid \text{w}^{\text{a}}\text{r} \mid \text{b}^{\text{a}}\text{w}^{\text{a}}\text{r}$, *Malakbél et Allât et les fils de Bêlnourî*. — Face b : $\text{m}^{\text{a}}\text{w}^{\text{a}}$

$\text{w}^{\text{a}}\text{q}^{\text{a}}\text{w}$ (sir) \mid $\text{q}^{\text{a}}\text{r}^{\text{a}} \text{m}^{\text{a}}$, *Bêlnour, Moqimê, Hurân, Male*. — Damas 95. Inédite.

9. Tessère rectangulaire, 22 x 17. Pl. XXXII

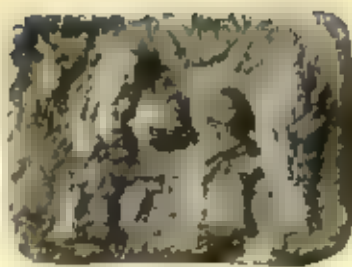
Face a : les autels d'Aglabél et de Malakbél, à côté du cyprés sacré, tels qu'ils apparaissent sur le relief monumental du temple de Bél. Au-dessus, un bœuf couché à gauche, surmonté d'un croissant. — Face b : Allât casquée, appuyée de la droite sur une lance, vêtue d'une très longue tunique et d'un manteau dont un pan retombe sur le bras gauche. De chaque côté, un grand pyrée de métal, à plusieurs renflements, sur lequel s'élèvent des flammes. — Londres 100664. ROSTOVZEV, *Caravan Cities*, pl. XXI, n° 3; id., *American Journal of Archaeology*, 37, 1933, p. 60 et pl. IX. Cf. *Syria*, XV, 1934, p. 178 et pl. XXI, n° 4.



FIG. 7. — Tessère 10.

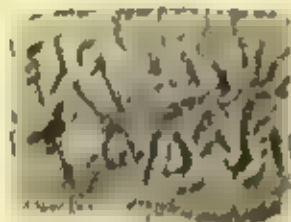
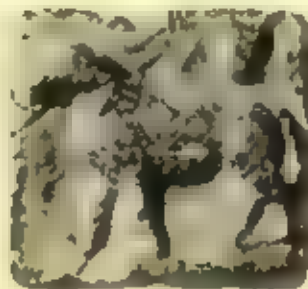
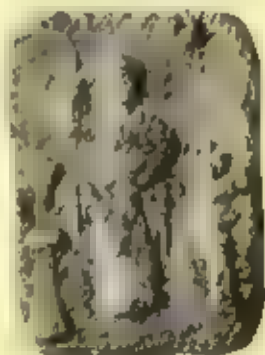
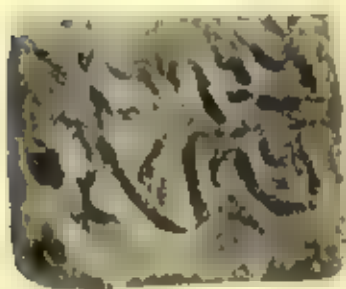
10. Tessère rectangulaire, 20 x 13. Fig. 7 et pl. XXXII

Face a : *Malakbél* debout, avec la harpe, dans la même tenue que sur le n° 3. A gauche $\text{a}^{\text{g}}\text{l}^{\text{a}}\text{b}^{\text{a}}$, *Aglabél*, à droite $\text{m}^{\text{a}}\text{l}^{\text{a}}\text{b}^{\text{a}}$, *Malakbél*. Face b : bœuf couché à gauche, au-dessus de lui, un croissant. — Berlin 3340. Inédite. — Je dois un moulage de cette intéressante tessère à l'amabilité de M. Andrieu.



2

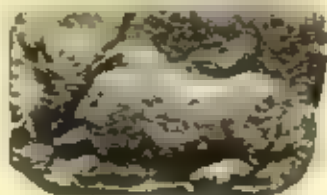
4



3



10



5



7



11. Tessère rectangulaire, 10 x 22. Fig. 8.

Face a : rosace entourée d'un filet [ʿcl]aw[cl] mik[cl], Aglibol, Malakbel — Face b
 nww[cl] pyra, Harous, Hairda. Cadre linéaire. — Cabinet des médailles (Schlumberger 278). Inédite.

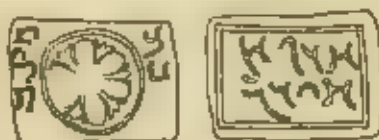


Fig. 8. Tessère 11.

12. Tessère elliptique, 15 x 20

Face a : 'claw[cl] mik[cl], Aglibol, Malakbel. A droite, une palme; en bas, sept cercles. — Face b
 'wmt, Gummai, flammeau de feuillage. — Université américaine de Beyrouth. Répertoire d'épigraphie sémitique, 1981 g. CHABOT et hoar d'inscriptions de Palmyre, p. 132, fig. 8.

13. Tessère circulaire, 19.

Face a : 'claw[cl] wmlak[cl] yam 12, Aglibol et Malakbel, 12^e jour. — Face b
 grappe de raisin. — Damas 531, Becho 337, Université américaine de Beyrouth. Répertoire d'épigraphie sémitique, 1980 c. 1732 CHABOT op. cit., p. 132, fig. 9.

Le 12^e jour du mois de la fête est la date du banquet auquel fait allusion la grappe.

14. Tessère circulaire, 18.

Face a : 'claw[cl] rwa, Aglibol, taureau. — Face b mik[cl], twa, Malakbel, taureau. — Université américaine de Beyrouth. Répertoire d'épigraphie sémitique, 1981 d.

Les taureaux mentionnés ci-dessus sont certainement les victimes dont la chair servait de substance au repas sacré.



Fig. 9. — Tessère 15.

15. Tessère rectangulaire, 17 x 18. Fig. 9.

Face a : 'claw[cl] [m]lak[cl], Aglibol, Malakbel. —

Face b, très fruste : croissant dans lequel on croit apercevoir des caractères. En bas, à droite, masque barbu et cornes; à gauche, objet en feston. — Damas 374. Inédite.

HENRI SEYRIG

Beyrouth, mars 1937



Fig. 10. — Tessère 6 bis.

BIBLIOGRAPHIE

CHARLES F. JEFFE. — *Le Milieu Biblique avant Jésus-Christ, III, Les idées religieuses et morales*. Un vol. gr. in-8° de xxxix et 727 pages, 78 dessins et 80 planches. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1936.

Le tome I exposait l'histoire et la civilisation du milieu biblique, le tome II traitait de la littérature, le tome III offre un large exposé des religions du proche Orient, à l'exception de l'ancien Israël, mais y compris le mouvement des idées dans le monde juif à l'époque hellénistique. L'auteur indique qu'il publie ainsi son cours. Il y a réuni une masse imposante de renseignements et l'ensemble a été remanié pour la publication. Tout particulièrement la spécialité du savant assyriologue y a pris un remarquable développement et rendra de grands services. Il faut le louer d'apporter une documentation directe et analytique, de ne pas craindre de citer le terme technique dans la langue originale.

Notons que le panthéon suméro-accadien, au prix d'un vaste dépouillement, y est étiqueté chronologiquement et l'on en retire, dans le détail tout au moins, une impression assez différente de celle que donnent les exposés où toutes les époques sont bloquées et les renseigne-

ments harmonisés. Il faut remarquer, cependant, qu'aux hautes époques la documentation est déficiente; il est donc prudent de ne pas trop se fonder sur l'argument *a silentio*. La découverte de nouveaux textes précisera la méthode.

L'illustration est des plus copieuses et à ce titre encore l'ouvrage rendra service. Plus de trois cents figures évoquent les découvertes les plus notables dans le paléolithique, Sumer, Accad, l'Élam, l'Assyrie, l'Égypte, la mer Égée, Canaan et Chypre.

R. D.

SEROS LLOYD. — *Mesopotamia. Excavations on Sumerian sites*. Un vol. in-12 de xix et 198 pages avec 6 fig. et 18 planches. Londres, Lovat Dickson, 1936.

Le grand public s'est pris d'un vif intérêt pour les fouilles en Asie occidentale; même, à la suite des trouvailles de Ur, le vocable de Sumérien lui est devenu familier. On comprend que les fouilleurs soient incités à mettre leurs découvertes à sa portée. C'est précisément le cas de M. Seros Lloyd, qui a fouillé de longues années en Iraq, envoyé par l'Oriental Institute de l'Université de Chicago. On lui devait déjà une étude intitulée *Sennacherib's aqueduct at Jerwan*.

Ayant dépensé plus particulièrement son activité à Tell Asmar (Eshnunna) au N.-E. de Bagdad et non loin de Khafadjé (Akshak), on trouvera nombre de renseignements concernant ces deux ruines dans cet aperçu sur les sites les plus notables de l'époque sumérienne. Les comparaisons qui s'imposent entre Khafadje ou Tell Asmar, d'une part, et les découvertes de Mari de l'autre, retiennent aussi l'attention de l'auteur. La figure 3 (p. 53) institue une comparaison entre le temple de Sin à Khafadjé et le temple d'Ishtar à Mari. Toutefois, si le même long couloir sert d'entrée et de chemin d'accès (notamment pour le bétail) dans la cour du temple, en laissant sur la gauche les locaux réservés aux prêtres, si la canalisation évacue de même les eaux usées des sacrifices, cependant le plan de la cella diffère complètement : le modèle sumérien du sanctuaire de Khafadjé n'apparaît pas à Mari. Ainsi, en dépit des analogies, nous sommes ici sur un autre terrain.

R. D

LOUIS DELAPORTE. — *Les Hittites (L'Évolution de l'Humanité)*. Un vol. in-8° de x et 371 pages avec fig. et cartes. Paris, La Renaissance du livre, 1936

Syrie a publié, il y a trois ans (1), un compte rendu, par M. E. Dhorme, du volume de M. Contenau sur la Civilisation des Hittites et des Mitanniens. M. L. Delaporte nous donne aujourd'hui un volume consacré aux Hittites seuls. Il n'était guère possible d'espérer un renouvellement de la question en un espace de temps si court. M. Delaporte n'a même

étudié que sommairement les monuments découverts dans ses fouilles de Malatya, qui ont pourtant l'attrait de l'inédit, les réservant sans doute pour une publication particulière. L'auteur a eu l'heureuse idée, au cours de son exposé, d'utiliser fréquemment les textes eux-mêmes, ce qui renouvelle notre intérêt pour des événements maintenant connus, et en rend le récit plus vivant.

Le plan comporte l'étude du pays et de son histoire, 1° avant l'arrivée du clan indo-européen, qui a fondé le grand empire hittite en réunissant sous sa domination les peuples non indo-européens qui habitaient auparavant l'Asie Mineure ; — 2° après la fondation de l'empire des princes de Boghaz-Keui.

M. Delaporte étudie ensuite les institutions de l'État, sa constitution « féodale », où l'on trouve en germe le système des fiefs, des vassaux, de la corvée qui sera caractéristique des sociétés du moyen âge. Il donne un résumé complet du droit, car grâce à la publication du recueil des lois, c'est un des points les mieux connus de la civilisation hittite.

La religion et l'art forment deux importants chapitres. On regrettera que M. Delaporte, qui s'est spécialisé dans l'étude de la hittite, n'ait accordé qu'un chapitre si court aux langues et à la littérature. Les travaux sur le déchiffrement des hiéroglyphes, événement capital de ces dernières années et la nature de la langue qu'ils expriment occupent moins de trois pages.

La dernière partie de l'ouvrage a trait aux Néo-Hittites de Haute-Syrie. Ces populations sémitiques parmi lesquelles se sont infiltrés des Hittites et des Mitanniens, ont essayé de recueillir les tradi-

(1) *Syrie*, XV (1934), p. 378.

lions de l'empire de Boghaz-Kaul, détruit dans la tourmente des Peuples de la Mer. Nous les connaissons surtout par leurs démêlés avec les monarques assyriens du I^{er} millénaire. Trois cartes, une bibliographie nourrie, un index, des figures au trait et quatre planches hors-texte complètent ce volume, appelé à rendre de grands services.

M. HIRTZ

GEORGE G. CAMERON. — *History of Early Iran*. Un vol. pet. in-8° de xvi et 200 pages. Chicago, The University of Chicago Press, 1936.

Rendant compte de l'ouvrage, par ailleurs si précis, de Clément Huart sur *La Perse antique et la Civilisation iranienne*, le regretté Edmond Pottier (*Syria*, VII, 1926), p. 96) s'étonnait que le savant auteur ait pris son point de départ avec l'entrée en scène des Assyriens (837 av. J.-C.), car la Perse avait une histoire beaucoup plus ancienne « et si l'on ne parle pas de la période élamite qui précède, on fait mal comprendre le développement si brillant de la Perse classique... Il est clair que l'Élam avait sa place toute marquée dans une Histoire de la Perse et il nous semble que c'est là une erreur bien regrettable dans le plan conçu (1) ». Encore Cl. Huart était-il en progrès sur la tradition qui, encore récemment, ne faisait débiter l'histoire des Perses qu'avec Cyrus.

(1) Ce qui était plus regrettable encore, c'est l'opinion que Huart exprimait, *Op. cit.*, p. 269, à savoir que les trouvailles de la Mission de Morgan « n'ont pas fait avancer d'un pas notre connaissance de la Perse antique ». Elles ont complété et rectifié les découvertes antérieures.

M. George G. Cameron aura été le premier à entrer dans les vues de Pottier en point qu'il a principalement porté son effort sur les périodes anciennes. Ce volume quoique limité à l'histoire dynastique, rendra de grands services par le soin avec lequel il a été établi et ses nombreuses références. Les tables de dynasties avec les principaux synchronismes seront appréciées. Pour le III^e millénaire les dates adoptées sont les plus basses qui aient été proposées, ainsi Sargon d'Agade est placé aux environs de 2330 et le règne d'Hammourabi de 1947 à 1903.

R. D.

ALFRED ALT. — *Volker und Stämme Syriens im frühen Altertum (Der Alte Orient, 34, 4)*. Une broch. in-8° de 38 pages. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1936.

L'auteur cherche dans les noms de pays, de peuples et de personnes fournis par les documents du III^e millénaire avant notre ère, des indications sur l'origine des anciennes populations de Syrie. Abstraction faite de la côte phénicienne du sud et en Palestine, un petit nombre seulement des noms de lieux fournis par les listes égyptiennes dérivent de semitiques. Cela ne fait que confirmer ce que nous savions du point de départ méridional de la migration des Sémites, qui les conduit, dès la seconde moitié du III^e millénaire, jusqu'à Ugarit. Il eut été utile de souligner ce gain récent de l'archéologie.

Depuis quand ces toponymes non sémitiques étaient-ils en usage en Syrie ? Il est difficile de le dire, mais on accordera à M. Alt qu'ils peuvent remonter à la fondation même des cités qu'ils désignent.

Pour les noms de personnes la difficulté est plus grande. Quant aux noms de peuples non sémitiques, celui des Khurrites est mis au premier plan et on le tient pour identique à celui des Horites de l'A. T. Les raisons qu'on en donne ne nous paraissent pas convaincantes. Si, comme on l'admet, les Khurrites n'ont été représentés en Syrie et surtout en Palestine que par un groupe de chefs, on se demandera de que cette aristocratie guerrière, voyageant en charalégère, se soit aliée faire dans le pays de Sé'ir et comment elle aurait donné son nom à l'ancienne population. Les Horites de cette contrée représentent une population locale qui fut dominée par Edom et non par les Khurrites.

Il n'est pas sans intérêt de rechercher le rôle en Syrie et en Palestine des populations non sémitiques, et M. Alt s'y est employé avec autant de science que d'ingéniosité. Il est à craindre seulement que le lecteur non averti, se rende mal compte du dynamisme sémitique qui s'affirme dès le III^e millénaire et se développe au II^e, au point que les dialectes sémitiques deviennent le grand véhicule de toute civilisation. Nous savons aujourd'hui par les découvertes de Ras Shamra que ce privilège ne fut pas limité aux vallées du Tigre et de l'Euphrate. D'ailleurs, le déchiffrement des tablettes de Mari, d'un demi-millénaire plus anciennes, précisera bientôt la question et forcera à reviser bien des points de vue.

R. D.

F. CHAPOUTHIER et R. JOLY. — Fouilles exécutées à Mallia. *Deuxième rapport, Exploration du palais* (1925-1926). (Études crétoises, IV.) Un vol. in-4° de

33 pages avec 12 fig. et 36 planches. Paris, Paul Geuthner, 1936.

Nous avons rendu compte en son temps du premier rapport (Syria, 1929, p. 68) dû à M^ll. Chapouthier et Charbonneaux, aussi de la publication par ce dernier savant des trois armées d'apparat découvertes au cours de la première campagne (Syria, 1927, p. 191). Les fouilles de 1925-26 ont vérifié la disposition générale du palais construit autour d'une cour centrale rectangulaire. Le plan en deux couleurs de la planche XXXV indique clairement le gain du nouveau dégagement. L'analogie avec le second palais de Cnossos est frappante.

Le point le plus remarquable du dégagement de 1925-26 se place dans le quartier XVI, appuyé à un escalier monumental qui n'est plus conservé qu'en partie. La frontispice reconstitue l'installation : par une porte au seuil monolithe on aperçoit, dans une première partie de la pièce, une colonne et dans la seconde partie, au sol un peu surélevé, une table d'offrande circulaire devant laquelle est une banquette, qui ne manque jamais dans les lieux de culte minoens. Au fond, l'escalier qui conduit aux appartements supérieurs.

La table d'offrande (pl. VI) est solidement fixée dans le sol à 0 m. 34 en avant de la banquette. Elle affecte la forme d'un cylindre de 0 m. 36 de haut et de 0 m. 90 de diamètre. Au centre, une cupule assez grande, profonde de 0 m. 078. Sur la périphérie ont été creusées 34 cupules plus petites, dont la plus grande est profonde de 0 m. 019. M. Chapouthier a déjà étudié cet objet (BCN, 1928, p. 292 et suiv.) où il voit un instrument du culte ana-

logue au *kernos* classique. Ce qu'on sait moins bien c'est la relation entre cette chapelle, curieusement ouverte à tous les vents, et le grand escalier. Si la cupule centrale était destinée à recevoir quelques charbons ardents sur lesquels on pouvait faire fumer de l'encens, on comprendrait que la disposition des lieux ait permis de faire partager cet hommage au puissant prince montant dans ses appartements. L'encensement s'adresserait surtout au prince.

La seconde partie de ce rapport est consacrée au mobilier qui se répartit, tant par la stratigraphie que par les types, en deux périodes bien distinctes, autrement dit, qui correspond à deux palais, l'un daté du M. A. III au M. M. I, le second du M. M. III à au M. R. I a. Les auteurs inclinent à attribuer la plus grande partie du palais conservé, notamment les façades sur la cour intérieure, au palais le plus récent.

Ainsi, dès le second rapport, se précisent l'ordonnance de ce remarquable palais et les dates différentes.

R. D.

Étienne CAVAIGNAC. — *Le Problème hittite* (Études d'archéol. et d'hist., dir. A. Piganiol). Un vol. in-8° de xix et 201 pages avec 10 planches et cartes. Paris, Librairie Ernest Leroux, 1936.

Après les mises au point successives de MM. Contreau et Delaporte, les Hittites sont l'objet, chez nous, d'une étude où s'expriment plus spécialement les recherches personnelles de M. Cavaignac. Cela suffit pour en marquer l'intérêt. Nous n'envisagerons que les points de détail qui visent plus spécialement la

Syrie, mais on ne perdra pas de vue que le *Problème hittite* s'attache à préciser les relations internationales (*).

Volons tout d'abord (p. 20) une bonne définition : « Les Hyksos étaient des Bédouins Sémites qui n'avaient aucune affinité avec les Hurrites. » Mais il y a, alors, contradiction quand on ajoute : « Les Hyksos semblent bien avoir apporté dans leur capitale Tanis le dieu hurrite, Hurun. »

Le dieu Hurun ne nous paraît avoir aucun rapport avec les Khurrites de la Haute Mésopotamie, car ce dieu était spécialement le dieu de Yabné (Iamnia) comme M. Virolleaud vient encore de le démontrer en le retrouvant dans les textes de Ras Shamra (**). Il avait aussi un sanctuaire à Bat-Horon ; c'était donc le dieu de la région que nous avons définie comme représentant le « Canaan primitif », autrement dit la Philistie et son prolongement le Négéb. La population mi-sédentaire, mi-nomade qui le peuplait et s'étendait de la limite du Delta du Nil aux bords de l'Euphrate constituait dès la fin du III^e millénaire une puissance remarquable qui n'avait nullement besoin de céder à la pression hypothétique des Khurrites pour faire irruption en basse Égypte.

Ces dernières années, les historiens ont traité avec une faveur particulière les Khurrites, au détriment des Hittites et surtout des Sémites. Il apparaît aujour-

(*) Page x, les indications sur les tablettes cappadociennes ne sont pas à jour. M. Hrosny en a découvert de nouveau un grand nombre (voir *Syria*, VIII, p. 4 et s.) et l'importante collection du Louvre est publiée en trois volumes.

(**) Voir *Syria*, 1936, p. 384.

d'hui, tant par les découvertes de Ras Shamra que par celles de Mari, que les Sémites ont constitué dès le III^e millénaire des groupes ethniques singulièrement actifs. Ils se sont étendus à la fois en Mésopotamie, en Asie mineure (Kanesch) ^(*) et en Arabie méridionale. Il y a lieu aussi de tenir compte du fait essentiel que la langue accadienne est devenue la grande langue de civilisation de l'Asie antérieure.

M. Cavaignac institue (p. 30 et s.) une intéressante discussion touchant la relation entre les lettres d'Alizî et le sac du Qatna dont M. du Mesnil du Buisson a relevé les traces au cours de ses fouilles. Tout s'explique par les deux interventions de Subbiluliuma à vingt ans d'intervalle. Une première fois, le grand roi hittite se contente d'emporter du butin et des otages, espérant que Qatna restera dorénavant dans l'obéissance. Mais il n'en est rien, Alizî cherche appui auprès du Pharaon. Aussi quand, vingt ans après, revient Subbiluliuma et qu'il « rendit frontières les pays de Kinta (Qadesh) et d'Amurru », il détruit Qatna. Comme le propose M. Cavaignac, les lettres d'Alizî visent le premier événement.

A propos de l'infiltration achéenne à Chypre et aux environs, au cours du xiii^e siècle, M. Cavaignac (p. 96) remarque qu'Ugarit « ne paraît pas avoir encore été affecté par ces courses ». La question méritait d'être précisée. Au xiii^e siècle les Achéens prennent la place des Phéniciens et, dès la fin de ce siècle, les nou-

veaux maîtres d'Ugarit ruinent violemment la civilisation phénicienne qui dominait dans la ville cosmopolite.

Il faut prendre garde qu'au premier millénaire avant notre ère le terme hittite était devenu synonyme de syrien. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'apostrophe d'Ezéchiel, xvi, 3, qui donne une Hittite pour mère à Jérusalem. Une démonstration de ce fait est apportée par le terme *bit-hilani* qui, comme son nom l'indique, n'est pas hittite, mais sémitique et ne désigne pas un « vestibule à colonnes » (p. 112), mais une maison à fenêtres ⁽¹⁾. Le savant professeur à l'Université de Strasbourg a porté une attention particulière à la chronologie et il aboutit à relever un peu les dates généralement reçues. Le lecteur eût aimé trouver quelques indications bibliographiques complémentaires ; c'eût été d'autant plus aisé à l'auteur que son volume condense de longues et consciencieuses recherches. En tout cas, le problème hittite est examiné ici du point de vue historique, par un historien ayant accès aux sources.

Dans la *Revue Hittite et Asiatique*, 6^e année, fasc. 24, juillet 1936, p. 240-244, M. Cavaignac groupe utilement les renseignements sur *Ras Shamra et l'empire hittite*.

Qu'il « n'y a pas trace d'interruption violente dans la vie de la ville haute » (p. 242) doit être corrigé par les constatations de M. Schaeffer dans son dernier rapport. Les relations avec Babylone

^{*} Il eût fallu utiliser l'article capital de M. Julius Lewy, *Les textes paléo-assyriens et l'Ancien Testament*, dans *Rev. de l'Hist. des Religions*, 1934, II, p. 29 et suiv.

⁽¹⁾ Syria, 1935, p. 350. Dans *Le problème hittite*, à la page 135, il est question de « haras égyptiens ». Comme l'Égypte voit rapidement dégénérer les produits de la race chevaline, c'est que le texte biblique cité n'est pas en ordre ; voir Syria, 1927, p. 189.

(p. 263) sont attestées dès le xx^e siècle avant notre ère par une tablette de Mari déchiffrée par M. Dossin et publiée dans le rapport de M. Parrot (*Syria*, 1937, p. 74). Ce qu'on lit, p. 264 : « on n'a relevé aucune trace de hiérote hiéroglyphique : c'est un indice de plus de l'absence de cet idiome dans la Syrie du Nord avant les mouvements de peuples des environs de 1200 » est contredit par l'article ci-dessus de M. Emil Forrer. Même page : « on n'a pas rencontré non plus l'égyptien » est contredit par plusieurs découvertes de M. Schaeffer publiées dans *Syria*, et qui méritent d'autant plus de retenir l'attention qu'elles fournissent de précieux synchronismes. R. D.

WILLIAM F. EGGERTON et JOHN A. WILSON. — *Historical Records of Ramses III. The Texts in Medinet Habu* vol. I and II, translated with explanatory notes (Orient. Inst. of the Univ. of Chicago. Studies in ancient oriental civilization, 12). Un vol. in-4° de xv et 439 pages. Chicago, Univ. of Chicago Press, 1936

On sait avec quels soins minutieux le regretté James H. Breasted avait organisé la collation des textes hiéroglyphiques gravés sur les murs de Médinet Abu. Le travail a été mené à bien par MM. Eggerton et Wilson, qui, à cette occasion, ont découvert des passages inédits. Les textes parfaitement édités et commodément groupés sont donc accessibles dans leur ensemble aux historiens. Il y est surtout question des guerres contre les Nubiens et les Libyens, mais aussi contre les peuples de la Mer et contre les Asiatiques.

Maintenant que les tablettes de Ras Shamra nous ont démontré qu'il a bien existé un dieu Ba'al et que ce dieu était Hadad, les documents historiques égyptiens, qui en font mention, prennent une tout autre valeur. Dans les textes de Ramsès III, le dieu apparaît quelques fois sous la forme B'r. Ainsi dans 37, 2 (p. 44) où l'on compare Montou d'Égypte à Ba'al des pays étrangers. Il ne serait pas difficile de souligner certaines analogies entre les deux divinités qui expliquent, peut-être, le dépôt dans le temple de Montou, à Toud⁽¹⁾, d'ex-voto qui on peut estimer provenir d'un sanctuaire phénicien. En effet, la nature des objets l'indique nettement et la façon dont ils ont été pliés ou mis en lingots a ses analogues à Ras Shamra.

Mais la comparaison entre le Pharaon et Ba'al est autrement précise. Dans 79, 22 et 87, 3 le cri de guerre du Pharaon est comparé au cri de Ba'al dans les cieux, autrement dit au tonnerre⁽²⁾. C'est pourquoi il est dit 86, 23 que le cœur du roi est impétueux (stormed) comme Ba'al dans les cieux. Une variante de la même idée se trouve dans 94, 7 : le cri de guerre du Pharaon est semblable à celui de Ba'al sur les cimes des montagnes.

Dans l'inscription de l'an 8, les Asiatiques, voyant le roi charger dans la bataille, s'écrient (46, 5, de même, 101, 22-23 ; comparer 115, 16) que le roi d'Égypte est exactement semblable à Ba'al. C'est

(1) Voir l'article ci-dessus de M. J. VANDIER.

(2) Comparer dans les textes de Ras Shamra. II AB, IV-V, 70 : « (Ba'al) fait entendre sa voix dans les nuages » et II AB, VII, 29 : « Ba'al donne de sa voix sainte. » Cf. *RAA*, 1932, I, p. 256 et 1936, I, p. 5 et suiv.

qu'en effet, les Phéniciens avaient, pour représenter Ba'al, adopté la pose classique du Pharaon abattant ses ennemis avec son arme⁽¹⁾. Très importante aussi pour la nature et la localisation de Ba'al, qui sera qualifié de *libanotes* et d'*akroreites*⁽²⁾, est cette défilation que le Pharaon est semblable à Ba'al sur les cimes des montagnes (80-83, 54-55 et ci-dessus 91,7).

Les identifications de noms géographiques n'ont pas sensiblement progressé. Dans 44,30 le scribe distingue *Tanip*, ville, de *Tenep*, pays étranger⁽³⁾. On relève encore dans ce passage *Pebkh* (p.-é. Mibog), *Qudas* (Qafis, Mahrifé), *Segetekh* (non identifié) et *Yarteg* (l'Éltogéh biblique)⁽⁴⁾.

Quand les peuples de la Mer marchèrent contre l'Égypte, on nous dit qu'auparavant aucun pays ne put résister à leur invasion et on les cite (46, 16-17) : *Hatti*, *Kode* (Cilicie), *Karkémish*, *Yereth* et *Yeras*. On s'accorde à reconnaître *Alasia* (Chypre) dans le dernier vocable. Quant à *Yereth* on incline maintenant à l'identifier avec *Arzawa* (Cilicie) plutôt qu'avec *Arwad* qu'on réserve pour la graphie *irid*. Cette précision phonétique est peut-être excessive, car on trouve ailleurs (88,40) *Yereth*, comme nom d'une ville qui aurait subi l'attaque de Ramsès III, ce qui exclut radicalement

l'identification, phonétiquement peu satisfaisante d'ailleurs, avec *Arzawa*. La plus probable est encore l'ancienne identification avec *Arwad* et l'on s'explique alors qu'on mentionne Ba'al dans le récit de la campagne. Dans ce cas aussi l'énumération des territoires soumis par les peuples de la Mer suit un ordre logique : elle part de l'intérieur des terres pour atteindre Chypre par *Arwad*. De plus, lorsque le texte ajoute que les envahisseurs établirent un camp en *Amurru* (16,17), il ne faut pas l'aller chercher en Célé-Syrie, mais plutôt sur la côte nord de Syrie, qui faisait partie d'*Amurru*. On peut songer à *Ugarit*, puisque M. Schaeffer y a relevé les effets du passage des peuples de la Mer et que, d'autre part, le port d'*Ugarit*, *Miset-el Berda*, est le meilleur de cette côte, à proximité de la Cilicie et de Chypre.

Puisque le rapprochement de *Fenkhu* avec le nom des Phéniciens a repris faveur, il faut relever qu'en 43,38; 123 A, 124 B, ce vocable est déterminé par une tête de veau et un rouleau. De plus il est spécifié que toutes les plaines et toutes les contrées montagneuses et impénétrables des *Fenkhu* sont soumises à *Horus*. Il faut reconnaître que ces mentions répondent assez bien à la défilation de la Phénicie.

R. D

(1) Voir nos *Découvertes de Ras Shamra (Ugarit) et l'Ancien Testament*, p. 41 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 89 et *RAA*, 1933, II, p. 26. Pour l'expression *arym qpn* « la plus grande hauteur du nord », résidence de Ba'al, voir *Syria*, 1935, p. 204 et suiv.

(3) Dans 90, 17 mention de « *Tunip des Hittites* ».

(4) Pour les identifications, consulter Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques*

HANS BAUER. — Die alphabetischen Keilschrifttexte von Ras Schamra (Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen herausg. von Hans Lietzmann, 168). Une broch. in-16 de 75 pages, Berlin, Walter de Gruyter, 1936.

Le savant professeur de Halle a groupé tous les textes en cunéiforme alphabétique

de Ras Shamra qui ont été publiés jusque fin 1935. On sait la part éminente que l'auteur a prise dans le déchiffrement de ces textes, obtenu sans le secours d'une bilingue. Les textes découverts en 1929 (n° 1-18) ont été l'objet d'une révision personnelle enregistrée déjà dans *Entzifferung der Keilschrifttafeln von Ras Shamra* (1930) avec additions dans *Alphabet von Ras Shamra* (1932).

Les textes en transcription latine sont accompagnés de notes brèves, mais substantielles. Le tableau des signes (p. 64) est suivi de remarques sur leur valeur, qui amènent l'auteur à conclure que l'alphabet de Ras Shamra aurait été tout d'abord imaginé pour une langue non-sémitique, comme le khurrite. Trois pages (p. 68-70) sont consacrées aux particularités du vocabulaire.

Tout cela est établi avec une remarquable précision et l'on y glane des vues nouvelles. Ainsi la lecture : *brl 'at tpr' ad[h]* « la vierge Anat découvrit (sa) poitrine » dans R. Sh. 1929, 6, 10. Il a reconnu une déesse dans l'appellation *plnt* et l'on peut penser, croyons-nous, qu'il s'agit de la déesse Nikal ; voir nos *Découvertes de Ras Shamra (Lgari)* et *l'Ancien Testament*, p. 82.

Signalons à cette occasion, un conseil bibliographique. M. Montgomery a, le premier, adopté pour caractériser les divers textes un système de sigles d'un principe différent de celui de M. Virolleaud. M. H. Bauer emploie, de son côté, un autre système sans indiquer les correspondances. Ainsi il note A° et A le I AB de M. V. tandis que B = II AB. Dans ses publications antérieures il désignait C le SS de V., aujourd'hui il change cette lettre en un chiffre n° 60.

Il désigne par Ca, le III AB, A, et par D le BH de Virolleaud alors que ce dernier désigne par D le texte de Danel. Pour peu que chaque savant adopte un système particulier, on ne pourra bientôt plus s'entendre, surtout si, comme c'est le cas pour la tablette A, on modifie encore la numérotation des lignes. Outre la confusion introduite dans les sigles, le système inauguré par M. Montgomery a l'inconvénient de ne pas parler à l'esprit et de dissocier les tablettes appartenant à un même poème.

R D

GROUPO JACOPI. — *Dalla Paphlagonia alla Commagene*, 26 pages et XXX planches. Rome, Istituto d'archeologia, 1936.

Ce rapport sur la première campagne d'exploration entreprise par le directeur de la nouvelle mission archéologique en Anatolie, nous conduit d'abord d'Ankara en Paphlagonie jusqu'à Inéboli (Ahenotichos) sur la Mer Noire, puis à travers la Galatie et la Cappadoce par Comane jusqu'en Commagène. Un journal de voyage concis mais substantiel est coupé par la publication des textes épigraphiques les plus importants et la description de monuments et de sculptures qui reproduisent cent treize petites figures. C'est assez dire la richesse archéologique que contient cette mince brochure. On pourrait y relever plusieurs découvertes qui intéressent indirectement la Syrie : ainsi à Tavium, en Galatie, une stèle funéraire au type de l'aigle tenant une couronne, dont nous nous sommes occupé dans nos *Études syriennes* (p. 38 ss.). Mais nous voudrions attirer

surtout l'attention sur un fragment de dédicace copié par M. Jacopi à Samosate, qui complète heureusement la fin mutilée de la grande inscription d'Antiochus I^{er} de Commagène trouvée par Puchstein à Gergor (Arsameia) et reprise par les PP. Jalabert et Moutarde dans leur recueil (n° 47, vi, p. 82). Elle offre, en effet, un intérêt tout particulier pour la connaissance de ce mazdéisme hellénisé qui était la religion de la dynastie gréco-iranienne de la Commagène; la race des impies, qui souillent la terre, doit être détruite par le « feu guerrier » de Dieu⁽¹⁾; l'homme pieux, qui aura offert des sacrifices et récité des prières dans le temple élevé, qui est proche de la demeure des dieux, peut espérer qu'après sa mort son âme s'élèvera « vers les trônes célestes d'Oromasdes »⁽²⁾; le juste, en accomplissant de bonnes ac-

tions, devient l'allié d'Oromasdes dans sa lutte contre l'Esprit du Mal⁽³⁾; toutes ces croyances, exprimées ou indiquées dans la remarquable inscription devenue mieux intelligible, sont purement mazdéennes, et nous avons ici un document précieux des croyances qui avaient cours chez les mages hellénisés d'Asie Mineure et de Commagène au premier siècle avant notre ère. Il serait très désirable que M. Jacopi pût obtenir de ce texte important un bon estampage, qui permettrait d'en fixer avec sûreté la teneur.

FR. CLERMONT

The Excavations at Dura-Europos, Preliminary Report of VI season of work (1932-3), edited by M. I. ROSSOWITZKY, A. B. BELLINGER, C. HOPKINS and C. B. WALKER. Un vol. in-8, xx et 518 pp 53 pl. New Haven, Yale University Press; London, Oxford University Press, 1936.

L'expédition d'excavation (1932-3) de Doura a été particulièrement brillante. On ne saurait songer à passer en revue ici tous les monuments qui font l'objet du volumineux VI *Report*⁽¹⁾. Il est même difficile de choisir entre les trouvailles les plus notables. Faut-il mentionner de préférence la découverte de sapes et de contre-mines, creusées pendant le siège sassanide de Doura, en 236, ou bien ces tableaux décorant une maison du III^e siècle qui évoquent singulièrement, dans la vérité de leurs traits individuels, les

(1) L. 21. [κοισι?] συνεγνωσθη ἀγαθὸν ἔργον αὐτοῦ Οὐρανίου.

(2) Il faut mentionner, en tout cas, un fragment du Diocésarion de Tadmor en grec, datant du IV^e siècle (p. 411).

(1) L. 10. ἀσθεῖας γένη, [τῆ] ἐμὴν γῆν, θεοὺ παλαίμω πυρὶ φλογέσθω, cf. II. 6-7: Διὸς τε/ Οὐρανόθεν κεραιόνος, et mon article sur la fin du monde selon les mages dans la *Revue hist. des relig.*, CIII, 1934, p. 39 ss.

(2) La phrase syriaque II. 13 se : γὰρ, ἡροῖς ἐν μακροῖς ἔργοις ἐπιδεικνύμενοι εὐδοκίαν δὲ ἐπὶ τοῖς καὶ ἡμετέρας τιμῆς βίον ἀγαθὸν εἰς ἐλπίδας ἀγγελλόμενοι ἴδωμεν, s'explique par une comparaison avec l'inscr. du Nemroud-Dagh (DERRASSANIAN, *Or.*, 383 *Inscr. Syrie* I, l. 108: εὐμένον εἰς τὴν ἡμετέραν ἐλπίδα καὶ μακροχρόνις ἐλπίδας ἴδωμεν ἀπὸ τοῦ τέχνης. Il s'agit du bonheur du juste dans l'autre vie; cf. *Ibid.*, l. 18: εὖμα πρὸς οὐρανὸν αὐτῶν, Οὐρανίου τοῦ θεοῦ, θεοῦ τε φῶς ἐν προσημῆται. — L'expression l. 14 de l'inscr. de Samosate : πλησιῶν [Οὐρανόθεν] Διὸς μέγαν ὑπεράνιον οἶκον ἐν γῆς ὑπεράνωτος [θεῖνος] a déjà été expliquée par le P. Jalabert, p. 83, note à l. 16. — Les lignes 19-20 doivent être lues : [μέχρι] πάντες οἱ ἀνθρώποι, μακροχρόνις, καὶ γὰρ πάντες τὴν ἐλπίδα πρέπουσιν, ἐπὶ τοῖς, cf. Gergor, III, 15 : μέχρι πάντες αἰώνος. Nemroud Dagh, 103: θεὸς τῶν ἑστιν γὰρ εὐδοκίαν.

portraits funéraires de l'Égypte hellénistique (pl. XLIV, 1, etc.) ? On nous permettra de nous attacher à deux monuments religieux, qui font ressortir deux aspects importants du syncrétisme syrien.

Déjà F. Cumont, dégagant à Doura le sanctuaire d'Artémis-Nanaïa, reconnaît le caractère babylonien du plan formé par une grande cour rectangulaire avec *cella* et plusieurs chambres et chapelles, adossées au mur de clôture. Une déesse, venue d'Erech, était vénérée dans le bâtiment, dont le dessin suivait la tradition mésopotamienne. Comme les fouilles de 1932-3 l'ont montré, ce sanctuaire a été érigé vers 40-32 av. J.-C. Mais il a été précédé sur le même terrain par des constructions successives dont le plan reproduisait celui des sanctuaires grecs. C'était d'abord une enceinte oblongue à colonnade autour d'un autel, bâtie au III^e av. J.-C. et détruite par le feu. C'était ensuite un petit temple rectangulaire entouré de colonnes et se présentant dans le sens de la longueur, suivant la tradition grecque. Ce dernier édifice, encore inachevé, fut démoli et ses pierres réemployées dans la construction du temple de Nanaïa. Le fouilleur, Mr. F. F. Brown, met ces deux constructions grecques en relation avec le culte d'Artémis et Apollon fondateurs (ἱεργαί) attesté sur le même site (III *Report*, p. 63). Il est difficile de se refuser à cette conclusion. Ainsi, les dieux des colons macédoniens furent vénérés dans un édifice de style grec. Quand, à l'époque parthe, Nanaïa, remplaça dans les mêmes lieux Artémis, et bien qu'elle lui ait été identifiée, comme à Suse, elle exigea un sanctuaire du type oriental. Encore quarante ans après (2 ap. J.-C.) Artémis et Apollon « fondateurs » se virent dédier

un autel, par l'initiative privée dans la cour de leur héritière babylonienne.

Ainsi, au I^{er} s. av. J.-C., le syncrétisme des spéculations théologiques n'influence pas le clergé indigène. Comme les chapelles d'Isis dans la diaspora portent l'empreinte égyptienne, comme les enceintes de dieux palestiniens à Délos reproduisent les enclos des sanctuaires sémitiques, comme « Artémis Perse » en Asie mineure est desservie en langue perse, ainsi Nanaïa reste encore vers 40 av. J.-C., une divinité purement babylonienne, même si on l'appelle en grec « Artémis ». Cet exemple n'est-il pas valable aussi pour les cultes syriens pendant l'époque gréco-romaine ?

Le Judaïsme est sorti, lui aussi, du pays syrien. La découverte d'une synagogue à peintures, construite en 244, ⁽¹⁾ ce « clou » des fouilles de 1932-3 à Doura, soulève la difficulté d'accorder l'aversion connue du Judaïsme rabbinique pour les images anthropomorphes avec la profusion de figures humaines dans les tableaux qui illustrent l'histoire biblique sur les murs de la synagogue de Doura. Pour la publication détaillée de ces peintures, le *Report* renvoie au volume spécial en préparation. Mais deux savantes dissertations rédigées par M. Pearson et par M. Kraeling, sur l'histoire et la décoration de la synagogue, permettent déjà d'élucider la question que nous avons posée et que pose aussi M. Kraeling (p. 381). Il y a quelques années encore on pouvait croire suffisant d'expliquer la représen-

⁽¹⁾ La date est assurée par l'indication de l'an 2 de l'Empereur Philippe. Mais « l'ère des pères » pour désigner l'ère des Séleucides est une expression insolite, et j'ai des doutes sur l'exactitude de la lecture de M. Obermann (p. 380).

tation d'êtres animés dans plusieurs synagogues par l'hypothèse que les constructeurs n'ont pas connu ou n'ont pas respecté les prescriptions rabbiniques⁽¹⁾. Mais les artistes qui travaillaient à Doura ne composaient pas les tableaux d'après leur fantaisie individuelle, ils dépendaient plutôt d'une tradition décorative. L'analyse des peintures ne permet aucun doute sur ce point (p. 382). Faut-il donc en conclure que ces tableaux nous révèlent l'existence d'un Judaïsme hétérodoxe, imprégné de traditions hellénistiques⁽²⁾? Mais les peintres de la synagogue suivent exactement, en interprétant les scènes de la Bible, des explications rabbiniques (p. 361, 364). Surtout, les représentations anthropomorphes n'apparaissent qu'à l'époque de la toute-puissance rabbinique. Elles restent abominables aux yeux de Philon et de Flavius Josèphe, au premier siècle, mais elles apparaissent, comme motifs de décoration sur les murs de certaines synagogues de Galilée au début du III^e, c'est-à-dire à l'époque de la codification de la Mishna, rédigée précisément en Galilée. Elles dominent dans la décoration de la synagogue de Doura, érigée en 244. On les emploie sans scrupule pour orner les synagogues, bâties en Palestine, au V^e et au VI^e siècles; c'est-à-dire dans le pays et à l'époque du Talmud. Voici donc un fait nouveau et capital, révélé par les fouilles de Doura.

Sous la synagogue de l'an 244 on en

a dégagé une autre, plus ancienne, ornée aussi de peintures, mais cette fois sans aucune figuration humaine. Des pierres et des fragments d'enduit de l'ancienne synagogue ont été remployés dans la nouvelle construction (p. 332). On n'admettra qu'assez difficilement qu'un mouvement hétérodoxe et paganisant avait envahi en 244 la communauté israélite de Doura, qui priait jusqu'à cette date et depuis un siècle, dans une synagogue parfaitement « orthodoxe ». Il semble qu'il faille chercher une autre explication. Or, on relève comme un trait typique du Judaïsme gréco-romain, depuis le temps des Macchabées, que tout en refusant de s'adapter aux principes du paganisme, il imite volontiers tel ou tel procédé de ce dernier, sitôt que la cohésion de ses adhérents les « immunise » contre la contagion émanant de la pratique qu'on emprunte⁽³⁾. Ainsi que les sanctuaires de Doura en témoignent, toutes les grandes religions rivales du III^e siècle, le Christianisme comme le Mithraïsme, par exemple, décorèrent leurs temples de tableaux, illustrant leur histoire sainte. La communauté juive ne se laissa pas distancer. Plusieurs générations de discipline pharisaïque permirent d'exposer, même dans le lieu sacré, les figures humaines, ou bien les représentations exactes des temples païens, aux yeux des fidèles sans craindre que ceux-ci ne s'abusent. Ainsi, l'histoire du peuple élu devint visible même aux illettrés sur les tableaux et les mosaïques, décorant telles synagogues érigées après la victoire du Rabbinisme.

E. BIKERMAN.

⁽¹⁾ S. KRAUSE, dans *Real-Encyclopädie der class. Altertumswissenschaft*, t. v. *Synagoga*.

⁽²⁾ I. HENRIK, *Zeitschr. f. alttest. Wissensch.*, 1933, 293; H. LARTZMAN, *Geschichte der alten Kirche*, II, 35; R. H. GOODENOUGH, *By Light, Light* (1935) et *Journ. of bibl. Liter.*, 1936, 319.

⁽³⁾ Je me permets de renvoyer à mon petit livre *Die Makkabäer* (1935).

A. S. MARMARDJI. — *Diatessaron de Tatien*. Texte arabe, traduit en français. Un vol. in-8° de cxx, 538 et 81 pages. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1935.

Le Père Marmardji, professeur à l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, nous livre le fruit d'un travail considérable qui ne peut manquer d'être utilisé par les spécialistes du Nouveau Testament.

Né vers 110 de notre ère, dans la région de Mossoul, Tatien demeura longtemps en Grèce et à Rome. Il revint d'Occident vers 172 et mourut probablement à Edesse en 180. Il est célèbre par une harmonie des quatre Évangiles appelée *Diatessaron*. On admet aujourd'hui, d'après la découverte d'un fragment à Doura, que Tatien établit son *Diatessaron* en grec et le traduisit ensuite en syriaque. Ce livre connut la plus grande faveur chez les Syriens et resta en vigueur jusqu'à ce que Rabbula, évêque d'Edesse (mort en 435) en interdît l'usage dans les églises de son diocèse pour le remplacer par la Peshitta.

Le texte qu'édite et traduit le savant orientaliste est la traduction arabe du *Diatessaron* syriaque. Le texte arabe désigne Aboul Faradj ibn al-Tayyib comme auteur de cette version, mais le P. Marmardji doute de la véracité de cette assertion.

R. D.

P. TOUILLER. — *L'Apocalypse et les cultes de Domitien et de Cybèle*. Un vol. in-8° de 192 pages. Paris, Librairie orientale Paul Geuthner, 1935.

Nous ne pouvons que signaler la position de l'auteur dont le mérite n'est pas

mince d'apporter une hypothèse originale et séduisante sur un sujet depuis si longtemps étudié. D'après lui, l'œuvre vise des faits contemporains, le culte de Domitien et celui de Cybèle; ceux-ci se manifestent sous les espèces des deux monstres que Satan met en mouvement. Pour encourager les chrétiens dans leur résistance, Jean établit un curieux parallèle entre les deux cultes: « Face au bélier mené, il dresse l'Agneau triomphant; face à la Mère légendaire, il montre l'Église, Mère et Flancée mystique; face au rituel de l'initiation, il fait songer à la destinée chrétienne qui, elle aussi, fait participer au sang de l'Agneau et à ses noces; face aux pompes éclatantes des grandes processions phrygiennes, il fait espérer la grande liturgie qui se déroulera devant le trône de Dieu. »

R. D.

JEAN-BAPTISTE FREY. — *Corpus Inscriptionum Judaicarum*. Recueil des inscriptions juives qui vont du III^e siècle av. J.-C. au VII^e siècle de notre ère. I. Europe. Un vol. in-8° de cxxiv et 687 pages. Cité du Vatican (et Paris, Librairie orientale Geuthner), 1936. Prix : 200 livres.

Il faut vivement louer le R. P. Frey pour la présentation et l'exécution de ce beau recueil de textes. Le soin avec lequel il l'a établi nous vaut d'assez nombreuses améliorations de lecture et quelques inédits. Ainsi ont été réunies pour Rome et ses environs 554 inscriptions, 180 pour le reste de l'Italie et de l'Europe, près d'un millier pour l'Asie et l'Afrique. Le présent volume en renferme donc 734, précédées d'une introduction

qui met en œuvre cette documentation.

Tout d'abord ce répertoire épigraphique atteste combien, aux dates envisagées, les Juifs étaient répandus en Europe, notamment en Pannonie, en Germanie, dans les Gaules, en Espagne, mais surtout en Italie, au cœur de l'Empire.

Ils se rattachent à des professions très diverses, s'occupant notamment de commerce et même de banque. Importante était la part des Juifs dans la grande entreprise que constituait l'Annona romaine. Il n'est pas tout à fait exact de dire qu'ils adoptèrent rapidement la langue du pays. En réalité, la langue écrite des Juifs, comme des Syriens en général, était le grec. C'est pourquoi on ne relève à Rome qu'une inscription entièrement en araméen, une bilingue grecque et araméenne, à peine une dizaine d'acclamations, *shalom*. Pour le reste, 74 p. 100 des inscriptions sont grecques et 24 p. 100 latines. Il n'en est que plus certain, comme le suppose le P. Frey, que « l'office synagogal se faisait, à Rome, en grec jusqu'au IV^e siècle, comme ce fut le cas pour la liturgie chrétienne jusqu'au III^e siècle. »

Un septième seulement des noms sont hébreux ou araméens. Il n'est pas surprenant que les affranchis empruntent le nom gentilice du maître ou les clients le nom du patron ; assez naturel aussi que les noms juifs soient souvent traduits en grec ; il est plus intéressant de voir porter des noms théophores païens à des Juifs. Cette remarque est particulièrement importante, observe le P. Frey, pour le commentaire du chapitre XVI de l'Épître aux Romains et en ce qu'elle écarte un critère de Harnack.

Ce ne sont là que quelques points que permettant d'établir, une fois groupés, ces simples textes funéraires.

R. D.

ASTORIA CHRISTENSEN. — L'Iran sous les Sassanides (Annales du Musée Guimet. Bibl. d'études, XLVIII). Un vol. gr. in-8° de 559 pages, 32 figures et 1 carte de l'Iran. Copenhague et Paris, Paul Gauthier, 1936.

Le savant professeur de Philologie iranienne à l'Université de Copenhague, reprend ici sous une forme élargie le volume qu'il a donné, il y a trente ans, sous le titre *L'Empire des Sassanides*. Le point de vue en est quelque peu différent, car dans l'ouvrage que nous annonçons c'est toute l'histoire de la civilisation sassanide qui est envisagée sous tous ses aspects. Même l'introduction résume nos connaissances sur l'État sassanide.

Cinq siècles et demi après la chute de l'empire des Achéménides, les Perses dominent de nouveau et fondent un empire oriental qui menace les possessions romaines en Orient. La province de l'ars ne pouvait guère servir de centre à cet empire ; Ctésiphon en devient la capitale et atteint sa plus grande extension sous Khosroès I^{er}. Elle embrassait plusieurs villes, notamment Ctésiphon et Séleucie, séparées par le Tigre. On connaît, par l'article de M. J. H. Schmidt (*Syria*, 1934, p. 1 et suiv.) qu'utilise M. Christensen, les installations de l'époque sassanide et leur curieux décor en stuc.

Une attention particulière est donnée à l'organisation de l'empire et aux religions qu'il a connues : zoroastrisme d'État (M. Christensen incline à faire vivre le

prophète du mazdéisme réformé au VII^e siècle av. J.-C.), manichéisme pour lequel le savant historien a pu, au dernier moment, utiliser les documents coptes récemment publiés, christianisme et judaïsme.

Cet empire iranien fondait ses traditions politiques sur une noblesse dirigeante et sur le clergé. Bien après l'effondrement des Sassanides, les Iraniens gardèrent la direction intellectuelle des peuples de l'Islam. M. Christensen attribue la décadence du peuple iranien à la démocratisation qu'amena l'Islamisme. Les classes nobles iraniennes se perdirent peu à peu dans le gros de la population et les qualités qui les avaient caractérisées disparurent avec leur raison d'être. Les Iraniens donnèrent encore une base solide au califat des Abbassides, notamment avec la famille des Barmécides. La valeur de la civilisation iranienne s'est d'ailleurs affirmée dans le maintien de sa langue et de sa littérature.

R. D.

HENRI CHARLES. — *Le Christianisme des Arabes nomades sur le limes et dans le désert syro-mésopotamien aux alentours de l'hégire.* (Bibl. de l'École des Hautes-Études, Sciences religieuses T. LII.) Un vol, in-8° de xi et 114 pages. Paris, Librairie Ernest Leroux, 1936.

Le pèlerinage a de tout temps été la manifestation religieuse du nomade. Cela est déjà attesté pour le temple de Hiérapolis et cela explique la diffusion à l'époque romaine du culte de Hadad et d'Atargatis en région arabe. Il en fut de même quand le christianisme installa son grand sanctuaire de Saint-

Serge à Rosafa et lorsque saint Siméon le Stylite attira les foules de tout l'Orient. Dans le pèlerinage à la Mecque, l'Islam conserve une vieille tradition arabe.

Mais la recherche que s'est proposée le P. Charles a surtout eu pour objet de déterminer si les tribus du désert de Syrie n'ont pas reçu une instruction religieuse plus effective. Il aboutit à la conclusion que seul, l'Église jacobite réussit à vivre au milieu de populations insaisissables et à s'épanouir en plein désert. Elle ne se contenta pas de s'établir sur le Limes et aux différents points d'eau, elle « sut, par surcroît, pendant près de trois cents ans, du VI^e au IX^e siècle de notre ère, d'Ahudemmeh jusqu'aux derniers « évêques des Tribus », faire vivre une chrétienté proprement nomade, phénomène unique dans l'histoire de l'Église ».

Cette enquête, bien conduite, classe avec soin des renseignements épars et utilise judicieusement une bibliographie souvent incertaine.

R. D.

HILMA GRANEVIET. — *Marriage conditions in a Palestinian village.* I, 1931 ; in-8°, 200 pp. — II, 1935 ; in-8°, 366 pp. Helsingfors, Akademische Buchhandlung.

En dépit de la facilité croissante des voyages, la famille musulmane demeure inaccessible. Les reportages ne nous livrent qu'un pittoresque superficiel, et les statistiques, des colonnes de chiffres assez souvent fallacieux ; mais le véritable fait humain continue à nous échapper. Sans parler des obstacles dus à la connaissance imparfaite des idiomes, à la méfiance des indigènes, à l'inadap-

tation des Européens; il reste que toute enquête se cantonne sur un terrain particulier et que l'on ne saurait sans imprudence en généraliser les résultats. Or, nous en sommes encore au premier stade de la recherche, qui consiste à amasser les éléments de l'induction.

L'enquête de Miss Grankvist porte sur le seul village d'Ortas: dans la montagne judéenne, à quelques kilomètres au sud de Bethléem. L'auteur y passa deux ans, introduite dans les maisons du village par Mlle L. Baldensperger, qui habite Ortas depuis une trentaine d'années. Grâce à ces circonstances favorables, Miss Grankvist a pu se renseigner sur les mariages célébrés depuis quatre à cinq générations et assister aux préparatifs et à la célébration de ceux qui furent conclus durant son séjour. Des tables généalogiques et d'ingénieux tableaux synoptiques permettent de suivre à tout moment la marche de l'enquête et d'établir la situation exacte des ménages. Le fait que la population d'Ortas est homogène et passablement réfractaire aux innovations, donne toute sa valeur à cette statistique. Du moins faudra-t-il ne pas perdre de vue que les filles y sont beaucoup moins nombreuses que les garçons, ce qui oblige les jeunes gens à chercher leurs épouses au dehors, à Bethléem ou dans la tribu des Tsamrès.

Aussi bien la rigueur apparente des chiffres est-elle fort heureusement tempérée et illustrée par l'observation concrète: on a tenu compte de tout: des prétextes allégués, et des motifs avoués ou dévinés. L'auteur examine successivement l'âge moyen des mariés, le mariage des enfants se justifiant par le fait de circonstances favorables que l'on

craint de ne pas voir se reproduire; puis le choix de la fiancée, les fiançailles croisées d'une famille à l'autre, et le prix de la fiancée; sur ce point l'auteur proteste contre l'idée trop simpliste que le futur mari achète sa femme; il n'y a pas plus d'achat ici qu'il n'y a *rachat* lorsqu'un meurtier verse le prix du sang: la femme ne devient pas la propriété absolue de son époux et il n'arrive guère que le beau-père du jeune homme conserve intégralement le *shahr*; encore le départ de sa fille le prive-t-il des services qu'elle rendait à la maison et les cérémonies du mariage comportent par ailleurs des dépenses qu'il y a lieu de compenser.

On lira attentivement les conclusions très nuancées de l'auteur sur la polygamie, sa fréquence et ses causes, ainsi que les pages consacrées aux relations entre la femme mariée et la famille de son père, au cas où abandonnant le domicile conjugal elle viendrait en *hardanah* y demander asile. Le livre se termine par une étude sur le divorce — assez rare — et sur la condition des veuves que la pratique du lévirat ou une union contractée avec un étranger qui les visite de temps à autre, le *djôr mûsarreb*, tire des inconvénients de la solitude sans les faire changer de famille ou de foyer.

Il est à souhaiter que se multiplient des enquêtes du genre et de la qualité de celles-ci. Alors seulement on pourra s'exprimer autrement qu'en lieux communs sur la famille en terre d'Islam.

A. G. BARRAIS.

S. MARLOUP. — L'Ancienne canalisation d'eau d'Alep (Le Qanayé de Haitan). (Institut français de Damas. Documents

d'Études orientales. Un vol. in-4^e de 96 p., 15 planches et 3 plans. Sans date

La ville d'Alep étant actuellement desservie par les canalisations de l'Ain et Tell, le Qanayé d'Alep a perdu beaucoup de son importance. Mais précisément il était intéressant de procéder à son étude comme vestige de l'antiquité. Le développement du réseau de distribution à l'intérieur de l'enceinte byzantine atteste son existence avant la conquête arabe. M. Maxloun pense que son organisation remonte plus haut, car dès au moins l'époque perse furent installées des canalisations souterraines, jalonnées de puits et de regards de visite comparables à ceux du Qanayé d'Alep, qui prend naissance à Hailan et se développe sur une longueur de 12 kilomètres

R. D.

PÉRIODIQUES

Sir AUREL STEIN. — *An Archaeological Tour in the Ancient Persia, dans Iraq*, III (1936), p. 111-230

La prospection dont Sir Aurel Stein donne le compte rendu porte sur un quadrilatère d'environ 240 km. de large sur 225 km. de long, Chiraz étant à peu près au centre du quadrilatère; elle a duré de novembre 1933 à mai 1934, et fait connaître les principaux monuments de l'ancienne Persie à laquelle répond le Fars actuel

En même temps que Sir Aurel Stein dressait une carte méticuleuse de la région, il décrivait les routes, les ruines rencontrées sur son passage; parmi les

monuments les plus importants, on peut citer ceux de Kirusabad, de Sarvislân (surtout d'époque sassanide), les citernes et le barrage d'Idj, la mosquée dans le roc à Sahr-i-Idj, l'autel du feu de Tang-i-Karam et les ruines de Dârdâb. La partie de la prospection sur laquelle je veux insister est la reconnaissance des installations très anciennes à céramique peinte, marquées par de nombreux tépés qui jalonnaient la route.

Cette céramique est de la classe générale qu'on a appelé le style d'Obéid, avec toutes les différences de détail que justifie l'éloignement de ces ateliers.

Le décor est le géométrique habituel du style d'Obéid (pl. XXI, 1), mais avec adjonction sur de nombreux tessons, du pointillé ou des lubrications grises de pointillé qui forment fréquemment le fond de la céramique de Tell-Halat (pl. XXII, 50, 64; XXIV, 30; XXV, 35, 37; XXVI, 41); de nombreux spécimens sont ornés d'une sorte de « gracque » (pl. XXII, 24, 29, 71; XXIV, 21; XXVI, 15) qui rappelle la céramique de Samarra

En même temps, cette céramique présente de nombreuses affinités avec celle des ateliers qui sont géographiquement les plus proches d'elle; on y retrouve soit le décor, soit la tendance à incurver les lignes géométriques (pl. XIX, 11, 13), ou le décor formé des parties du corps d'un animal stylisé que l'on rencontre à Susse (les cornes, par exemple, pl. XXI, 33), le décor qui rappelle soit des bustes humains, soit des bucrânes, des motifs d'après la céramique d'Arpachiyah (pl. XXIII, 8), la croix ou carré de Malte (pl. XXII, 43), la même figure simplifiant un animal (pl. XXV, 53), le swastika,

enfin la technique d'un fond noir où le décor est en réserve (pl. XXIII, 89) comme à Susse. Mais les céramistes du Fârs ont adopté cependant une stylisation très personnelle de l'oiseau (pl. XXII, 32), et aussi du bouquetin (pl. XXIV, 7, 8). On peut remarquer d'ailleurs que, dans ces stèles, les présentations de l'animal restent toujours plus originales que les combinaisons géométriques dont les possibilités sont limitées.

D'autres rapprochements avec le Balutchistan s'imposent (pl. XXII; XXII, 49; XXIV, 1, 6; XXV, 30; XXVI, 38).

Il est même un ornement de la céramique du Fârs à rapprocher de celui qu'on appelle le « sceau royal » propre à certaines céramiques ou à des cachets d'Anatolie. Il se présente plus ou moins développé sur les tessons recueillis par Sir Aurel Stein (pl. XXI, 41; XXII, 17; XXIII, 1; XXIV, 3; XXVIII, 17).

La conclusion générale qui se dégage de l'étude de la céramique archaïque du Fârs est qu'elle appartient à la civilisation à céramique peinte dite d'Obeïd dans le Sud de la Mésopotamie, de Samarra et de Tell-Halaf dans le Nord (étant entendu que le début du Tell-Halaf est contemporain de l'Obeïd, qui le remplace, d'ailleurs, sur bien des points au cours de son évolution). Cette céramique, à laquelle appartiennent les ateliers de Persépolis, de Susse I, du Balutchistan, persiste en Iran alors que la céramique du style d'Obeïd a depuis longtemps été remplacée, en Mésopotamie, par d'autres techniques (Uruk, Djemdet-Nasr, etc.). Comme on le voit, cette céramique couvre une aire correspondant à toute l'Asie Occidentale, sauf l'Anatolie.

La prospection de Sir Aurel Stein fait

suite aux voyages qu'il entreprit dans le Muhran et le Balutchistan, jusqu'à Kirman d'une part, à la sortie du golfe Persique de l'autre, et de là en remontant la côte jusqu'à Bouchir; l'exploration de 1933-1934 achève de faire connaître la nature archéologique de tout le Sud-Est de la Perse et prouve quels rapports commerciaux ont existé entre le Nord de l'Inde et l'Iran par le Balutchistan; c'est une tâche énorme, dont Sir Aurel Stein a le droit d'être fier.

G. CHÉZARAT.

THEODOR H. GASTER. — *New Light on early Palestinian religion. More texts from Ras Shamra*, dans *Religions* (Londres), janvier 1937, p. 7-36.

M. Gaster publie dans *Religions*, le journal de la *Society for promoting the study of religions*, qu'édite Sir E. Denison Ross, sa lecture du 23 novembre 1936. L'auteur est familier avec les textes de Ras Shamra et il en donne des extraits typiques.

M. Th. H. Gaster a eu quelque mérite à se convaincre dès le début de 1933 que les éléments sémitiques de la civilisation de Ras Shamra dérivent du sud palestinien. La première impression était que les nouveaux textes représentaient la langue sémitique locale et ce n'était pas inexact en ce qui concerne les textes découverts en 1929. Cependant, d'après certains indices relevés dans ces textes nous avons pu conclure que les fondateurs de la colonie phénicienne de Ras Shamra étaient des Tyriens (Syria, 1931, p. 74-75). Et dès la publication par M. Vissileaud de la lutte de Mot et d'Aliyan (Syria, 1934, p. 193-224) nous avons essayé d'intégrer ce mythe dans la

mythologie phénicienne (*Revue de l'Hist. des Rel.*, 1931, II, p. 333 et suiv.). De son côté, M. Virolleaud admit que les dieux révélés par ce poème étaient des dieux phéniciens (*Antiquity*, 1931, p. 403-414). Nous n'avons cessé de développer l'idée de l'origine phénicienne des grandes tablettes de Ras Shamra que nous proposons d'attribuer à Thabion ou à son école (*RHR*, 1931, II, p. 377 et suiv.) et bientôt nous avons pu trouver dans ces textes la preuve de l'origine sud-palestinienne des Phéniciens, en accord non seulement avec Hérodote, mais aussi avec le prophète Sophonie.

L'origine méridionale de la colonie sémitique de Ras Shamra, comme le dit M. Gasler (p. 31), *met with a very cool reception. The distinguished Palestinian archaeologist, Professor Albright, especially dismissed it summarily as a fantasy.* Pour maintenir son point de vue, après la publication de *La Légende de Keret* par M. Virolleaud, M. Albright est obligé de nier qu'il soit question du royaume d'Édom et de reporter l'action vers Babylone.

R. D.

Orientalistische Literaturzeitung, décembre 1936. — Robert Eisler, *Diktya von Byblos und die Zwiebeln* (syncretisme d'influences égyptiennes, mésopotamiennes et égéennes). E. Brögelmann, *Arawna* (serait un nom hittite, de même les Hyksos sont des Hittites, d'où on déduit que les Hittites ont fondé Jérusalem, en accord avec Ezéchiel, xvi, 3 et 45. Mais comment expliquer alors que le nom de Jérusalem apparaisse dans les textes d'exécration publiés par Selhe, et que ce nom de ville ait quelque apparence sémitique ?). Comptes rendus :

Louis Robert, *Villes d'Asie Mineure* (Josef Keil tient cette publication en très haute estime, ajoutant : « Man versteht, dass die scharfe Klinge seiner Kritik nicht jedermann sympathisch ist »). J. A. Montgomery et Z. S. Harris, *The Ras Shamra Mythological Texts* (O. Eissfeldt). H. L. Ginsberg, *The Ugarit Texts* (O. Eissfeldt).

Berytus. — Archaeological studies published by the Museum of archaeology of the American University of Beirut, III, I. Copenhagen, Levin et Munksgaard, 1936.

Dans un travail très approfondi : *Aspects of Parthian Art in the Light of Discoveries from Dura-Europos*, M. Clark Hopkins recherche tous les éléments qui, dans les représentations figurées de Doura, peuvent être classés comme étant d'origine parthe. Sous ce terme, d'ailleurs, on englobe peut-être arbitrairement toutes les influences venues de l'Est, y compris celles de l'ancien Iran, avant qu'il ne fut dominié par les Parthes, et aussi de l'Inde du nord, comme l'a signalé M. Herzfeld. Cependant, provisoirement tout au moins, acceptons cette large définition du terme de « parthe ». S'ensuit-il que la loi de frontalité si familière aux artistes de Doura et de Palmyre soit une des plus fermes caractéristiques de l'influence parthe ? Nous attendons qu'on ne se contente pas de l'affirmer, mais qu'on veuille bien le démontrer. Nous avons donné des raisons pour que cette mode de la frontalité soit considérée comme une manifestation de l'art syrien tardif, ou si l'on veut syro-hellénistique ⁽¹⁾. Cela n'explique-t-il

⁽¹⁾ *Artibus Asiae*, 1936, p. 191 et suiv.; cf. *Syria*, 1936, p. 390.

pas (p. 9-10) que la frontalité soit l'exception sur les monnaies parthes, et que les monuments parthes de Séleucie et d'Assour appliquent beaucoup moins cette règle que les artistes de Doura et de Palmyre — on peut ajouter de toute la Syrie à la même époque ?

À part cela, la contribution de l'art parthe peut très bien, en effet, consister en un apport « of certain crude and naive conventions in especially the horsemen », et en des éléments de costume ⁽¹⁾. Tout cela ne constitue pas une influence artistique notable et, de fait, dès qu'on se trouve en présence de véritables représentations parthes la différence saute aux yeux. Il suffit de comparer le haut de la planche VIII aux deux plaquettes en terre cuite du bas.

M. Hopkins ne relève pas comme étant d'influence parthe, comme le fait M. Seyrig ⁽²⁾, l'exagération dans le rendu des yeux. Là encore, nous ne pouvons voir qu'une mode locale consécutive à l'emploi du fard. C'est le cas de citer Jérémie, IV, 30

Quand tu te vêtirais de pourpre,
Quand tu te parerais de bijoux d'or,
Quand tu t'élargirais les yeux avec du fard, etc.

L'egoïsme des vêtements de couleur, l'abus des bijoux, l'attrait des grands yeux sont autant de traits qui caractérisaient l'art du Proche-Orient et spécialement syrien en opposition avec la sobriété classique.

N'empêche que l'article de M. Hopkins, très prudent et très balancé, plein de notations précises, reste un modèle du genre.

⁽¹⁾ Cette question a été traitée de façon approfondie par M. SUTER, dans *Syria*, 1937, p. 4 et suiv.

⁽²⁾ *Syria*, 1937, p. 33-34.

Bonne utilisation du matériel épigraphique, par M. H. STROCK, sous le titre : *Adoniskult in Nordafrika*, avec une ingénieuse restitution de CIS, I, 166

La question des sarcophages en plomb est reprise par M. Eugen von MANGELIN, *Untersuchungen zu den antiken Bleisarkophagen*, à propos d'un monument de ce type conservé à Hambourg.

M. Albrecht GÖTZE, *Eine attasyrische Rechtsurkunde auf einer Tontafel in Beyruth*, publie un texte cappadocien, provenant sans doute de Küllépé.

Le directeur de la publication, M. Harald INANOU, *Inscriptions and sculptures from Palmyra*, livre un certain nombre d'inscriptions et de reliefs trouvés par lui au cours de ses deux expéditions de 1924 et 1925 à Palmyre. Signalons, p. 83 et s., une étude très poussée de la *qubbā* « a specially decorated tent destined to house the image or the symbol of the divinity » ⁽¹⁾.

À la liste donnée p. 114, n. 245 des cadrans solaires, il faut ajouter celui qui est creusé dans le cippe nabatéen de Dmeir; cf. *Syria*, XIV, 1933, p. 76-77. Le bas-relief palmyrénien aux trois chameaux est remarquable; ce sont des animaux destinés à convoier les caravanes et à faire des patrouilles dans le désert; ils sont harnachés en conséquence.

R. D.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Travaux archéologiques à Chypre. — L'activité du Service des antiquités de

⁽¹⁾ Un bon exemple de *qubbā* se voit sur un bronze du Louvre; cf. *Monuments et Mémoires Piot*, t. XXX, p. 99-100, et pl. VIII. Même représentation sur un autel de la Glyptothèque de Ny Carlsberg, cf. *Syria*, XI (1930), pl. LVI

Chypre se manifeste par la publication du *Report of the Department of Antiquities Cyprus 1935* (Nicosie, 1936). On le félicitera tout d'abord d'avoir entrepris des travaux de réparation principalement aux monuments de Famagouste, qui arrivaient à la limite de résistance. M. Hilton en donne la liste et M. Mogabgab, avec un plan de Famagouste, expose les dégagements auxquels il a procédé. Miss Joan du Plat Taylor a travaillé dans des monuments chrétiens et il n'est pas sans intérêt qu'elle signale, comme trouvées à Chypre, de ces bois en faïence d'époque byzantine (xiv^e-xv^e siècles) qu'on a coutume d'attribuer à cette île. Enfin, M. Dikaios, dont nos lecteurs connaissent bien les remarquables découvertes⁽¹⁾, donne la liste des sites néolithiques de Chypre et expose les résultats de ses fouilles d'Ermi, en 1935. On lui doit une description des récentes acquisitions du Cyprus Museum et des indications sur les aménagements nouveaux du Musée. Le tout est illustré de 14 planches.

Cette utile publication est appelée à se développer. Le prochain volume contiendra la publication définitive d'Ermi.

H. D.

Palmyrene ܡܠܬܐ. — In *Syria*, XII, 130-1 and XVII, 274-8 Cantinena has published two Palmyrene inscriptions each of which refers to the construction of a ܡܠܬܐ in honour of certain deities. In the latter article he has endeavoured to determine the exact meaning of the term, and reaches the conclusion that it denotes « an edifice of humble propor-

⁽¹⁾ En dernier lieu, *La Civilisation néolithique de l'île de Chypre*, *Syria*, 1936, p. 326 et suiv.

tions and of religious character, designed to shelter a divine image, or some sacred object » (p. 276). I should like to illustrate the matter from other sources.

1. In the Ras Shamra Poem of Aleyan-Baal and Mol, Tablet II, i. 13, 18 and iv-v, 52, 58 the cognate term ܡܠܬܐ is used to denote a chapel or fane erected in honour of a deity. In both passages the word stands parallel to ܡܠܬܐ which, as I have pointed out in *JRAS*, 1935, p. 7, n. 1, equates with Sabaeen ܡܠܬܐ and Assyrian *masahu*, both of which are employed in the technical sense of « petty sanctuary », or « fane ».

The word is also restored conjecturally by Mittwoch and Schlobies at the beginning of a South Arabian inscription (Hamburg Mus. f. Volkskunde, No 31.309; 1010) published by them in *Orientalia*, 1936, p. 350. It is there associated with a term ܡܠܬܐ which they leave unexplained. This latter equates, however, with Ras Shamra ܡܠܬܐ, denoting the pavilion of the god El, in I AB, I, 7 and II AB, iv-v, 24. It connects with the Hebrew ܡܠܬܐ « beam », and is a case of *pars pro toto*, on the exact analogy of Sumerian *ki.urra* (lit. « place of beams ») used in a similar sense in the text published by Pinches, *PSBA*, 1911, p. 85 ff. r. 5.

2. The term ܡܠܬܐ corresponds to the Hebrew ܡܠܬܐ, which it serves to translate both in the Targum of Onkelos (e. g. Isaiah, 4, 6; Ps. 10, 6) and in Samaritan New. It is significant that the words ܡܠܬܐ and ܡܠܬܐ are indeed used, if only as a poetic expression; in the Old Testament, viz., Psalm., 76, 3; Lament., 2, 6; Job, 30, 29, to denote the habitation of Yahweh.

3. If the Assyrian term *sukku* is really identical with the Hebrew ܡܠܬܐ, ܡܠܬܐ

(rather than derived from the Sumerian *SUG*), the application of the latter term, and hence of the corresponding *מִזְבֵּחַ*, to a divine abode is illustrated by the fact that in II Rawlinson 35, a-b 14; 15 *sukku* is indeed registered as a synonym of *parakku*, meaning the inner fane of a temple. The words also stand parallel in II Rawlinson 66,9; 38 whilst in the syllabary S¹ 30 the ideogram DUL (Sam. « chamber ») represents both *sukku* and *jubtu*, the latter term being used like *מִזְבֵּחַ*, parallel to *מִזְבֵּחַ*, in the Ras Shamra texts cited above.

4. The erection of a special fane in honour of one or another deity would appear to have been a feature of the harvest-festivals in Semitic antiquity. This would at once explain the construction of such fanes in the Ras Shamra poem for, as I have elsewhere shown (*Archæ Orientalis*, 1933, p. 114-123; *Folklore*, 1933, p. 379-390; *Religions*, June 1934, p. 14-16; *JRAS*, 1934, p. 678-680), that poem, like several others from the same site, is really the mythos of a ritual performed at the autumnal feast of ingathering. Similarly, in the Assyrian poem *Kuuma Elā*, which is likewise the mythos of the Harvest-New-Year Feast in autumn, and which was in fact enacted thereon, the action ends with the building of a fane (*parakku* = *sukku* = *מִזְבֵּחַ* = *מִזְבֵּחַ*!) to the triumphant vanquisher of Tiamat (VI, 37-40), whilst the distinguishing feature of the Israelitic Feast of Ingathering (*Asph*) was, of course, the construction of *מִזְבֵּחַ*. — an ancient institution which was charged with a new and distinctively national significance.

This time honoured custom may,

indeed, explain the fact that both of the Temples at Jerusalem were dedicated at the Feast of *Asph*! This would have been a conscious or unconscious conservation of ancient and traditional usage. Moreover, if, as has frequently been maintained (v. Rankin, *The Origins of The Festival of Hanukkah*, p. 91-120), the Feast of Dedication in the month of Kislev is really a « postponed Booths » the feature of temple-dedication which bulks so largely in it may ultimately derive from this practice.

The custom is known also on non-Semitic soil. Deissmann has pointed out (*Light from the Ancient East*, English ed. p. 116) that an inscription of the second century B. C. from the island of Cos prescribes the erection of a booth (*σκαυεργαβιον*) in connection with some religious panegyry, apparently « held only once a year », and he has further observed that the noun *σκαυεργαβιον* is indeed used by the Septuagint to render the Hebrew *מִזְבֵּחַ*. In editing the aforesaid inscription (*Athenische Mittheilungen*, 1891, p. 413), Johannes Tappeler has adduced a number of pagan examples of the custom, whilst it is interesting to observe that in describing the Roman festival of *Sementivæ Feriæ* in January, Tibullius (ii. 1. 24) makes a point of saying « turba ludet et ex virgine extruunt ante casas ». Somewhat similarly, the celebrated *Pervigilium Veneris*, which really has reference to the *Festum Veneris Verticordiae et Virilis Fortunæ* in April, says specifically (l. 5): « Cras amorum copulatrix inter umbras arborum in plicat casas virentes de flageillo myricæ », and this, as Clementi has pointed out, bears allusion to the same custom.

Lastly, it is perhaps possible to see a survival of this erection of fanees at the autumnal harvest-festival in the German popular custom of dedicating chapels at this season (v. Sartioli, *Sitte und Brauch*, III, p. 245).

Recognition of the fact that the erection of these « booths » or « petty fanees » was an annual rite will at once explain the otherwise enigmatic conclusion of the inscription published by Cantineau in *Syria*, XVII, p. 274:

לְהַנְתִּים לְפָנֵינוּ כִּי כָל שָׁנָה נִבְנֶה לָהֶם בֵּיתִים, for this will now refer, as M. Cantineau has indeed suspected (p. 277), to the construction each year of a new מִבְרָא « to the honour » of the deities named.

THEODOR H. GASTER.

London, 12 th January, 1927.

Another Word on Qamr Al-Hair. — M. Gabriel, in his account of his discovery of Qamr al-Hair⁽¹⁾, suggests that the long walls, to the south of the Greater and Lesser Enclosures, were not part of the fortified enclosure but were intended for the retention of water, so as to form a great artificial lake, 7 km. long and 1500 m. wide the level of which could be controlled by the sluice gates at the end.

M. Seyrig, in 1931, suggested that instead of a lake there was « a vast garden enclosure protected by a defensive work that would certainly not have resisted a sufficiently organized enemy, but which would suffice to repulse a razzia such as might be feared from nomad tribes ». He also maintained that the sluices, on the analogy of the walled gardens at Palmyra, were more probably intended

to allow of the escape of flood water, after the torrential rain-storms to which this region is liable in the winter⁽²⁾. He discovered that these long walls of slope, after the first metre and a half or so, had originally been surmounted by upwards of twenty courses of mud bricks measuring 42 × 42 × 9 cm. He also found, by excavation, the lower parts of two monumental gateways in these walls⁽³⁾.

He therefore came to the conclusion that the area enclosed had been, not a lake but a garden, and that the walls had been intended to keep out bands of roving Bedawin.

But what does the word *hair* mean? I submit quotations from two early Arabic historians, which I maintain throw new light on this question.

1^o Ya'qūbī, describing the foundation of Samarrā by the Khalīf al-Mu'tasim in A. D. 836, says

« And wherever these streets of al-Hair touched land granted to other people, he would order the wall (of al-Hair) to be built farther back. Behind the wall were wild animals, gazelles, wild asses, deer, hares and ostriches, kept in by an enclosing wall, in fine broad open tract⁽⁴⁾. »

2^o Miskawihī, under the year 315H (925-6) says: « This year there was a rising of the disbanded cavalry, who went out to the Oratory, plundered the Palace called ath-Thurayya [the Palace of the Pleiades at Baghdad], and slaughtered the game in the Hair⁽⁵⁾. »

⁽¹⁾ *Ibid.*, XII, p. 317-318.

⁽²⁾ *Ibid.*, XII, p. 316-317.

⁽³⁾ *Baldān*, p. 263.

⁽⁴⁾ Margoliouth's text, I, p. 159; transl., I, p. 179.

⁽¹⁾ *Syria*, VIII, p. 309-310.

I maintain, therefore, that the enclosure 7 m. long and 1.500 m. wide at Qasr al-Hair was neither an artificial lake nor a garden, but a game preserve for the Khalif Hishām, and that the walls were meant, not to keep the Bedawin out but to keep the animals in.

In other words it was a Paradise, the very word used by Theophanes, when speaking of the works of the Khalif Hishām in the desert: « And he began to found palaces in open country and towns, and to create sown fields and Paradises, and to make water channels (1) ».

The name Qasr al-Hair should be translated as « Palace of the Game Preserve ».

K. A. C. CANAWELL.

Orientalistes français. — Dans un opuscule intitulé *Au Service de Clio* (Chalon-sur-Saône, Bertrand, 1937), le R. P. Schell groupe de très intéressants souvenirs sur ses voyages et sur ses fouilles. Car l'éminent assyriologue est aussi un voyageur infatigable et un fouilleur heureux. S'il ne mit pas la main sur le Code d'Hammourabi en creusant le site de Sippar, il eut la joie de le trouver à Susse où Shoutrouk Nakhounté l'avait transporté comme trophée.

Quelques pages sont consacrées à ses collaborateurs de la Délégation scientifique en Perse : J.-Et. Gauthier qui fouilla en Syrie l'île du lac de Homs à une époque où l'on connaissait mal la civilisation du bronze, puis en Egypte où il fit la belle trouvaille de la pyramide

(1) Kai ἡρεσεν ἀρχὴν καὶ τὰ γένην καὶ τὰς πόλιν καὶ τὰς ἀγορὰς καὶ τὰς ἐκκλησίας καὶ τὰς ἐκκλησίας καὶ τὰς ἐκκλησίας καὶ τὰς ἐκκλησίας ; Bonn ed., p. 610, de Boer's ed., p. 403

de Licht, enfin en Mésopotamie à Mousian, — et G. Lampra qui, de rédacteur en chef du *Triboulet*, devint secrétaire général de la Délégation en Perse. On y trouvera aussi une notice sur Hartwig Derenbourg à qui le P. Schell a succédé à l'Académie des Inscriptions.

D'autre part, M. D. Sideraky donne à la librairie orientaliste Paul Gauthier, *Quelques portraits de nos maîtres des études sémitiques*, qu'il a particulièrement connus : Ernest Renan, marquis de Vogüé, Clermont-Ganneau, Philippe Berger et Joseph Halévy, qui ont communiqué dans un même zèle épigraphique.

R. D.

L'influence orientale en Crète. — Dans une note très documentée et sous le titre de *Crète et Orient au temps d'Hammourabi*, M. Pierre Demargne se félicite (*Revue archéol.*, 1936, II, p. 80-91) de la tendance de sir Arthur Evans à faire de plus en plus place au facteur asiatique dans le développement de l'art minoen (1). « Et cependant, précise-t-il, nous irons plus loin que sir Arthur ; il nous semble que certaines perspectives nouvelles sont, par lui encore méconnues, qui s'imposent toujours davantage aux études égéennes, éclipsant, je crois, la perspective égyptienne. »

M. Demargne fournit ses arguments dans un raccourci impressionnant, et il faut reconnaître que les dernières découvertes en Syrie apportent de notables confirmations à sa thèse.

Ayant étudié dans la bijouterie minoenne la technique du grènotis, il conclut à une origine asiatique. Même ori-

(1) Sur ce point, voir CHARLES PICARD, *Journal des savants*, 1936, p. 193-213.

gine pour la technique de la granulation dans le trésor de Dababour « Une fois de plus, note-t-il, nous devons admettre que les ressemblances entre Crète et Égypte s'expliquent par la communauté des modèles d'Asie ». De même la glyptique crétoise dépend des modèles asiatiques et aussi les tablettes inscrites de la Crète des premiers palais. Il ne serait donc pas surprenant que l'iconographie minoenne, qui se constitue au temps des premiers palais, dérive en partie de la grande imagerie asiatique.

Les découvertes de M. Parrot à Mari, permettraient de reconnaître un des sites où s'est effectué le contact entre la civilisation sumérienne et la civilisation crétoise. Les fresques du palais de Mari, détruit la 34^e année d'Hammurabi, attestent une forte influence crétoise au point qu'il est probable que des artistes minoens, ayant pris la voie d'Ugarit, y ont participé. Nous voyons les fresques du palais de Mari portant la spirale avec imitation du marbre d'après un procédé en usage en Crète ⁽¹⁾. De retour chez eux, ces Crétois n'ont pu manquer d'y introduire des motifs orientaux, notamment le bouquetin, le lion, le griffon ⁽²⁾ et d'autres êtres fantastiques. La pénétration de l'influence crétoise en Syrie est attestée dans la plaine du lac d'Antioche, non plus seulement par les légendes grecques, mais aussi par la céramique découverte par sir Léonard Woolley ⁽³⁾.

⁽¹⁾ A. Evans, *Palace of Minos*, I, p. 356, fig. 255, et IV, p. 896, fig. 874.

⁽²⁾ C'est, croyons-nous, le griffon que les textes de Ras Shamra désignent sous le nom de « chien-oiseau » ; cf. *Les Découvertes de Ras Shamra (Ugarit) et l'A. T.*, p. 103.

⁽³⁾ Voir *ibid.*, p. 24 et 36.

L'invasion égéenne n'a pas cessé dans la suite, et puisque M. Albright, à qui M. Dhorme donne son assentiment, a établi que le nom de Niqmad, doit se lire *Ni-ig-me-daï* dans la lettre d'Ibira, il devient très probable que M. Hrozný a vu juste lorsqu'il en a rapproché le nom de Nikomédès. Ce roi d'Ugarit ne serait pas un Mitannien, mais un Égéen, qui a pu naître, d'ailleurs, sur la côte syrienne.

Nous avons insisté, à plusieurs reprises sur le rôle de ces immigrés égéens dans les échanges qu'on constate, et que M. Demargne fait remonter plus haut qu'on a coutume, entre les civilisations égéenne et asiatique. Cela autorise des rapprochements, que nous n'avons encore osé aborder, entre les cultes et les légendes de ces deux civilisations.

R. D.

Les sites archéologiques de Palestine et de Phénicie. — Sous le titre *Fouilles et champs de fouilles en Palestine et en Phénicie*, M. L. Monnequin, professeur au Grand Séminaire de Metz, a donné dans le *Dictionnaire de la Bible, Supplément*, dirigé par E. Pirot, fasc. XIII-XIV, col. 318-324, un important article venant compléter les articles *Archéologie biblique* de M. L. Delaporte (t. I, col. 602-613) et *Canaan du P. Barrois*. On y trouve sous une forme très pratique les renseignements essentiels, d'abord sur les missions archéologiques en ces pays, puis sur les résultats obtenus par elles. Les notices, forcément succinctes, mais bien documentées, sont appuyées par 134 figures. Pour répondre au programme initial du *Supplément*, l'enquête a été limitée aux découvertes pouvant se rapporter aux II^e

et I^{er} millénaires av. J.-C., en empiétant sur le I^{er} siècle de notre ère. L'inconvénient de ces limites est évident; aussi y est-il pallié par deux appendices: 1^o Archéologie préhistorique, et 2^o Les anciennes synagogues de Palestine et de Transjordanie.

L'information est étendue; le renseignement bref touche immédiatement le point essentiel et s'accompagne d'une bibliographie sommaire avec renvois à d'autres articles du *Dictionnaire*, parus ou à paraître. Ce travail analytique est le fruit d'un dépouillement très complet, mené par un esprit clair et méthodique.⁽¹⁾

Le lecteur jugera ainsi sur pièces des résultats considérables obtenus, grâce aux fouilles, dans des régions où l'on commençait à désespérer d'atteindre les hautes époques. Depuis quinze ans le voile « est déchiré sur le II^e millénaire et a fait apparaître en Canaan une civilisation singulièrement développée qu'on ne soupçonnait guère, et nous ne sommes qu'au début des découvertes et de leur utilisation.

M. Hennequin nous promet à l'article *Milieu biblique* une présentation d'ensemble des apports non seulement palestiniens et phéniciens, mais encore de ceux des grands empires d'Orient » dont

les riches civilisations ont dominé toute l'évolution culturelle de l'antiquité. »

R. D

Hans Bauer. — Les études de philologie sémitique ont fait une grande perte, le 8 mars 1937, en la personne du savant professeur de langues sémitiques à l'Université de Halle. Il venait, étant né le 16 janvier 1878, d'entrer dans sa soixante-huitième année.

Au sortir du gymnase de Bamberg, il étudia à Rome, à l'Université grégorienne, la philosophie, la théologie, les sciences naturelles et les langues, sans pouvoir se décider à fixer son choix. Les mathématiques et l'astronomie, aussi la médecine retenaient plus particulièrement son attention. Son collègue et ami, le professeur Otto Eiasfeldt, nous apprend⁽¹⁾ que ce sont ses aptitudes aux combinaisons mathématiques qui l'ont mis sur la voie du déchiffrement de l'écriture de Ras Shamra, qu'il a obtenu sans le secours d'une bilingue.

Il attendit l'automne 1906 pour se consacrer aux langues orientales qu'il étudia à Leipzig et à Berlin. Docteur en 1910, il fut nommé à Halle en 1912 où, en 1923, il succéda comme *Ordinarius* à Brückmann.

Hans Bauer possédait non seulement toutes les langues sémitiques et les langues européennes, mais d'autres encore. Son effort a porté principalement sur la grammaire de l'A. T. Il a publié en collaboration avec P. Leander deux œuvres magistrales: le tome I d'une *Historische Grammatik der Hebräischen Sprache*

⁽¹⁾ Voici quelques remarques de détail. Col. 377, le rapport officiel sur les fouilles de Ayn été donné par Mme Marquet-Krauss dans *Syria*, 1933, p. 325. — Col. 426, n^o 83, lire *Teil el-Montesellun*. — Col. 457, c'est le tome d'Ousarkhon I^{er} qui est au Louvre et non le fragment du siège de Sheshong I^{er}. — Col. 470 et fig. 316, la stèle de la collection de Clercq ne provient pas d'Amrit, mais d'un point plus au sud, vers l'embouchure du Nahr el-Abrash.

⁽²⁾ *Archiv für Orientforschung*, 1937, p. 402 et suiv.

des Allen Testaments (1922), dont on annonce que le tome II (Syntaxe) pourra être mis sur pied par un de ses collaborateurs, Hans Wehr⁽¹⁾, et une *Grammatik des Biblisch-Aramäischen* (1927).

Il se tenait au courant des découvertes épigraphiques qui se faisaient dans le domaine sémitique. C'est ainsi qu'il a étudié l'inscription de Kalamon⁽²⁾, qu'il a donné son avis sur le déchiffrement des textes du Sinal⁽³⁾, qu'il a discuté les inscriptions phéniciennes de Byblos⁽⁴⁾ et le texte araméen de Sadjin (Sefire). Mais sa participation la plus éclatante dans cette discipline a été son étude sur les

textes en cunéiforme alphabétique de Ras Shamra. Syria, dès le premier jour, en a marqué l'importance et on a rendu compte; nous y renvoyons nos lecteurs⁽⁵⁾. Il était venu à Paris pour collationner les textes de Ras Shamra 1929. En 1936, il a publié le texte annoté des documents de Ras Shamra, connus jusqu'alors, dans la collection des *Kleine Texte* de Hans Lietzmann, *Die alphabetischen Keilschrifttexte von Ras Shamra*⁽⁶⁾.

D'une haute valeur morale et jouissant d'une grande considération, Hans Bauer, outre son œuvre considérable, laisse d'abondants matériaux manuscrits qu'il sera probablement possible d'utiliser.

R. D.

⁽¹⁾ Auteur de la notice nécrologique dans *ZDMG*, 1937, p. 173-184 avec la bibliographie de Hans Bauer.

⁽²⁾ Dans *ZDMG*, 1913, p. 684-691 et 1914, p. 227-228.

⁽³⁾ *Zur Entzifferung der neuentdeckten Sinalschrift und zur Entstehung der semitischen Alphabets*, Halle, 1918.

⁽⁴⁾ *Eine phönizische Inschrift aus dem 13. Jahrh.*, dans *OriX*, 1923, p. 129-140; *Eine neue Inschrift aus Byblos (um 900)*, *Ibid.*, 1926, p. 154-166.

⁽⁵⁾ *Ein aramäischer Staatsvertrag aus dem 8. Jahrh. v. Chr. Die Inschrift der Sivre von Sudschin*, dans *Archiv für Orientforschung*, VIII (1932), p. 1-16.

⁽⁶⁾ *Syria*, XI (1930), p. 200-201, à propos de son premier essai de déchiffrement qu'il nous avait chargé de communiquer à l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres (voir *Comptes rendus*, 1930, p. 130-131); *Syria*, XV (1934), p. 203-204, à propos de *Das Alphabet von Ras Shamra* (1932); et *Die Ge'heften von Ras Shamra* (1933). Sur la question du déchiffrement, voir notre opuscule *Les découvertes de Ras Shamra (Ugarit) et l'Ancien Testament*, p. 48 et suiv.

⁽⁷⁾ Voir *Syria*, XVIII (1937), p. 317 et suiv.

Le Gérant : PAUL GRUTHNER.

LES INSTALLATIONS HYDRAULIQUES DE MEGIDDO

PAR

A.-G. BATHOIS

La proximité d'un point d'eau est un facteur essentiel dans la naissance et le développement des agglomérations de l'ancien Orient. Mais il arrive que la commodité du ravitaillement entre en conflit avec les nécessités de la défense et il n'est pas rare que l'une ou l'autre ait eu primauté. Pour assurer en temps de siège l'approvisionnement de leurs villes fortifiées, les habitants de Canaan imaginèrent des dispositifs souvent ingénieux qui permettaient d'atteindre, au terme d'un cheminement couvert, quelque nappe souterraine ou quelque source extérieure aux remparts et dissimulée aux regards de l'ennemi.

L'expédition de l'Institut Oriental de l'Université de Chicago a récemment découvert que de ces installations au flanc du tell de Megiddo, et de très larges crédits ont permis les fouilles, a eu le mérite de débiter en totalité les puits et galeries desservant la source (1). Les examens viennent compléter à propos les observations recueillies en des conditions nettement moins avantageuses par les officiers du *Survey* et les archéologues qui explorèrent à Jérusalem les tunnels et canaux de la cité de David.

Outre la source d'*el Kubb* au nord du tell, dont l'équipement antique est encore mal connu, les habitants de Megiddo utilisèrent les eaux souterraines affleurant au bas des pentes sud-ouest de la ville, au fond de la caverne C1 (fig. 2 et 3). Le creux d'eau primitif s'étant asséché par suite d'une baisse générale de la nappe phréatique, les usagers approfondirent la caverne et la dotèrent d'un escalier accessible de l'extérieur et qui conduisait à la chambre d'eau C2, tandis que l'ancienne fosse de puisement, artificiellement remplacée et pavée, joua dans la suite le rôle de poste de garde. Des trous de scellement visibles dans les parois durent recevoir des chevilles ou l'on suspendit les

(1) R. S. LAMON, *The Megiddo Water System*, n° 4 de 41 p. et VIII pl. Chicago, University Press, 1935.

lampes dont la fumée noircit le voût rocheuse. Le cadavre et des débris de bois et de vêtements valent à peine encore ce réduit. Il ne semble pas que l'on se trouve en présence d'une sépulture régulière, toutefois il est hasardeux d'échafauder un roman sur les circonstances dans lesquelles le malheureux trouva la mort.

Le premier dispositif de protection de la source n'est autre qu'une galerie dans une galerie G, resserrée entre deux murs de masque en gros blocs

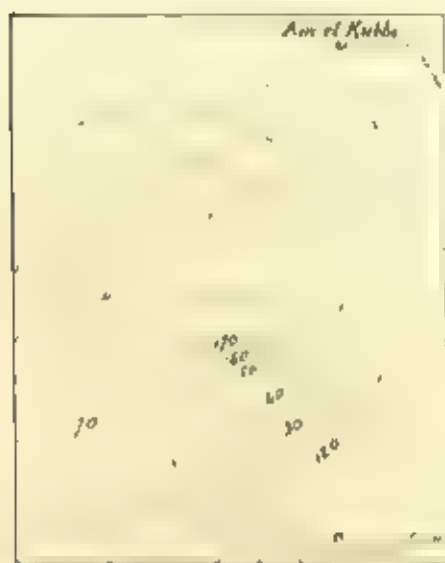


Fig. 1.

d'appareil à remplissage de moellons. Le passage, large d'un peu plus d'un mètre, étant pavé de dalles régulières. La hauteur conservée des parois atteint par endroits 2 mètres. On peut supposer une couverture en grandes pierres plates, l'ensemble de l'ouvrage étant dissimulé dans du remblai. Seule la partie supérieure du dispositif a été conservée, mais sa direction permet de considérer comme très probable sa connexion avec l'orifice de la grotte. Cette sorte de galerie couverte fut abandonnée avant la construction du mur de crête, daté par les fouilleurs de l'époque salomonienne. Un blocage vint obturer le couloir à sa partie

supérieure et reçut les assises de fondation du nouveau rempart.

Entre temps, les rogneurs de la ville avaient réalisé à grands frais une nouvelle installation, dont le thème général se résolvait en ces deux propositions : forer à l'intérieur de l'enceinte, en un point déterminé par les commodités de l'urbanisme, un puits vertical, et le relier par un tunnel horizontal à la chambre d'eau C2. L'orifice du puits creusé aux dépens des anciens niveaux d'occupation de la cité, affecta, après que les terres eussent été fixées au moyen de murs de soutènement, la forme d'un large entonnoir rectangulaire, et une deuxième section d'une dizaine de mètres, est percée verticalement dans le roc. Toutefois, les spires d'un escalier réservée le long des parois et qui prolonge les volées de marches construites le long des murs de soutènement, res-

treignent graduellement l'ouverture du forage qui ne mesure plus que 3 mètres environ à sa partie inférieure. Or, il s'en fallait encore de 10 à 12 mètres pour qu'on pût atteindre le plan d'eau. Les puisatiers creusèrent alors en plein roc, dans la direction de la source, une galerie inclinée, E1, dont les degrés du roc, qu'on fit sauter par la suite, sont attestés par leurs amorces encore visibles sur les parois.

Le plafond de cette galerie présente une série de décrochements qui semble indiquer des hésitations dans le contrôle du nivellement. Avec les moyens rudimentaires dont ils disposaient, l'opération était en effet des plus ardues. La multiplicité des réductions à l'horizontal dans l'axe de la caverne et le long des pentes du tell, puis à nouveau dans la galerie E1, nécessaires pour obtenir les données d'un nivellement par cheminement, amenèrent infailliblement une certaine incertitude sur la hauteur totale à donner au forage. Le contrôle de la direction, également malaisé, fut réalisé de façon satisfaisante. Il fallut déterminer par double jalonnement l'aplomb de la chambre d'eau. Les ingénieurs purent être aidés par cette circonstance toute fortuite que la pente moyenne du sol de la caverne est à peu près égale à celle du tell selon la même plan vertical. L'aplomb étant trouvé, il suffisait alors de jalonner en direction du forage, et se trouve que celui-ci se présente par rapport à cette ligne selon une diagonale, aussi pouvait-on couler, à une distance convenable, deux plombs sur lesquels les mineurs rectifieraient l'orientation de leur trace qui, de fait, ne présente aucune déviation vraiment grave.

Ils amorcèrent assez timidement le tunnel horizontal T1, à près d'un mètre au-dessus du plan d'eau, soit erreur de nivellement, soit à dessein, afin d'éviter l'évalouissement. On progressa d'un quinzaine de mètres sur un front de taille à peine suffisant pour un seul ouvrier, cependant qu'une autre équipe s'avancant de la caverne à leur rencontre, celle-ci étant beaucoup moins sûre de sa direction, à en juger par l'inflexion du tunnel en T2 et le repentir sur la paroi sud en T3. Lorsque les chantiers se furent rejoints, on procéda à une régularisation des parois du tunnel et de son radier. Une inspection minutieuse des saillies lissées sur le roc a permis aux fouilleurs de reconstituer avec une entière certitude la succession de ces retouches. La dernière en date, suggérée sans doute par l'usage, consista à ravaler le sol du tunnel au-dessous du plan d'eau, de façon à le transformer en un canal souterrain; on évitait ainsi un

long cheminement dans l'obscurité et l'on venait puiser au bas des marches de l'escalier de roc.

Une transformation plus importante fut de reprendre l'ancien projet de puisement direct au bas de l'escalier en colonnage P1. Il fallait pour cela prolonger vers l'est le tunnel horizontal et l'amener à l'aplomb du puits vertical.

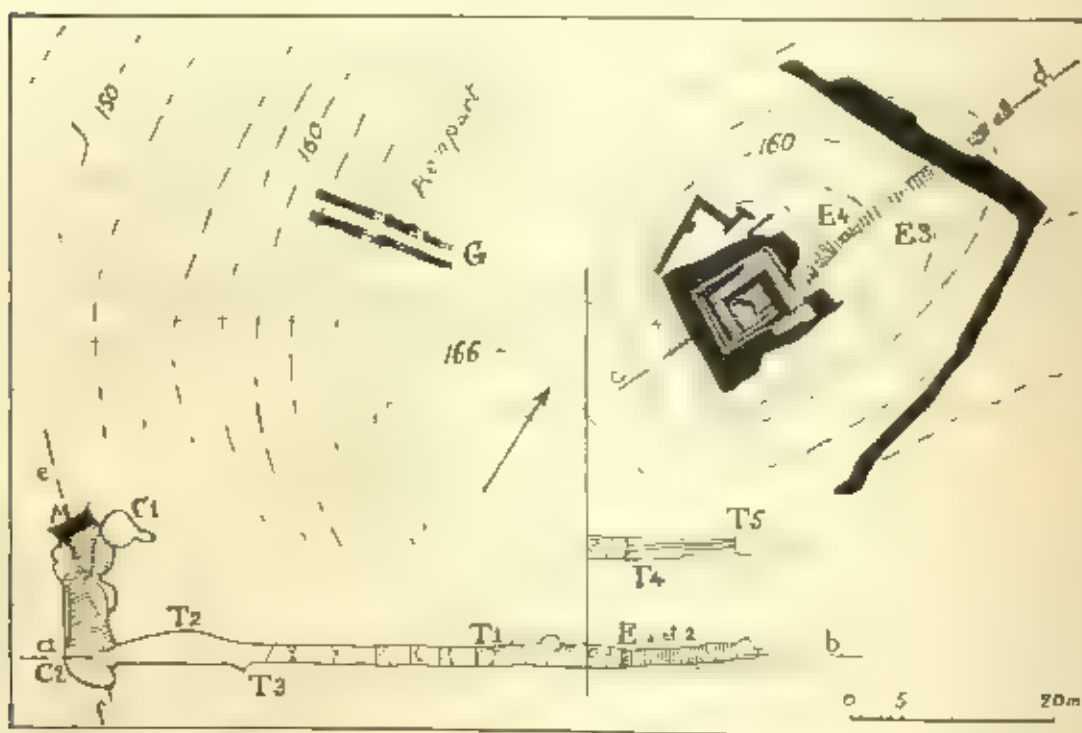


Fig. 2

Les déblais furent évacués par les degrés de la galerie E1. Toutefois, le chef mineur commit une amusante méprise : il poussa son équipe à une distance égale à la longueur non réduite de l'escalier de roc ; ainsi son tunnel T4 se trouva-t-il trop long de près de 5 mètres. Le forage vertical P2 recoupe exactement le nouveau tunnel et une fosse fut aménagée au bas du puits en T5 pour recueillir les eaux et faciliter le puisement qui dut s'effectuer dès lors au moyen de cordes. Le tunnel et la chaudière d'eau devaient habituellement être accessibles : on fit en effet sauter l'escalier de roc et la masse rocheuse triangulaire sur laquelle il reposait. L'amorce des marches de E1 et les débris de la voûte

de T4 encore visibles le long des parois sommairement ravallées sont les témoins irrecusables du système en son premier état et de l'ordre des opérations qui aboutirent au nouveau dispositif.

Cependant le mieux était, ainsi qu'il arrive souvent, l'ennemi du bien. Si le ravitaillement se trouvait facile par temps normal, il était fâcheusement compromis dès qu'une sécheresse prolongée faisait laisser la nappe soulever, car alors la fosse T5 cessait d'être alimentée par le canal. Aussi dut-on, après un abandon momentané de l'ouvrage, envisager à nouveau un cheminement jusqu'à la chambre d'eau primitive en G2. Dans ce but, on rétablit dans l'ancienne galerie inclinée sur un sommier de terre, un escalier de maçonnerie E2. Dans le radier du tunnel, plusieurs fosses furent creusées qui pouvaient se remplir par la crue et qui, tout au moins pendant les mois pluvieux, dispensaient les puisées d'une marche longue et pénible.

Dans les dernières années du système, un escalier E3, puis E4, à pente plus rapide, furent construits à l'orifice de P1 et aux dépens des murs de soutènement à la partie supérieure de l'entonnoir de descente. Les détails de cette longue évadation ont été minutieusement étudiés par les fouilleurs et les nombreuses photographies qui illustrent l'ouvrage de R. S. Lamon justifient le résumé que nous en faisons. L'avisable du directeur du chantier nous a d'ailleurs mis à même, au cours de plusieurs visites à Megiddo, de constater les faits que lui et ses collaborateurs ont si fidèlement enregistrés.

Si il est relativement aisé d'établir la succession des diverses phases du puits de Megiddo, il est beaucoup plus difficile de les dater avec exactitude. Les indices chronologiques sont rares, imprécis, et les conclusions qu'ils permettent admettent plus d'une échappatoire. Le point de départ est l'abondante céramique trouvée dans le remblai du poste de garde en G1 — dessous du bronze II et de la période de transition du bronze III au fer I, parmi ceux-ci, on distingue les restes caractéristiques d'une gourle chypriote et d'une jarre peinte du *pammetot style*. L'installation du réduit peut donc être datée approximativement du *xii^e siècle*. Lamon suppose comme plus probable que l'aménagement du poste appartient au premier stade de l'installation, c'est-à-dire à la galerie couverte à flanc de cote, qui dès lors ne serait pas antérieure au *xii^e siècle*. Il raisonne comme si la bouche de la caverne avait été immédiatement reliée à l'extrémité inférieure de la galerie : en ce cas, il est bien évident

que le garlien de la source ne pouvait se passer des lampes dont la fumée a noirci la voûte de sa loge. Mais cet éclairage n'eut pas été superflu même au cas où la caverne se fut ouverte à l'air libre. Elle ne mesure pas moins en effet de 20 mètres suivant la pente. Il se pourrait fort bien que le poste de garde avec sa plate-forme le carloogtis eût été installé postérieurement à la ruine de la galerie dont l'origine, en cette hypothèse, retombe dans l'indétermination, ainsi que l'auteur l'admet très loyalement. Elle fut, l'axe structural de la

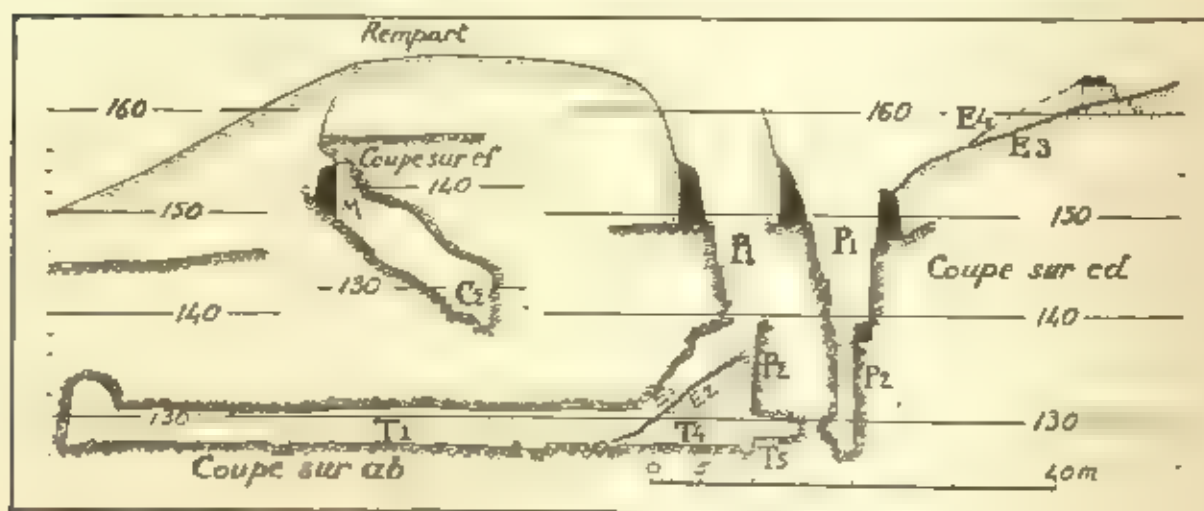


Fig. 2.

galerie s'accommoderont bien fort d'une date plus haute que le VII^e siècle. À Megiddo même il ne manque pas de maçonneries du bronze III qui présentent les mêmes caractères.

Il n'est pas aisé de décider à quelle période de l'oute l'installation fut édifiée le mur massif qui obtura la caverne en M. Cela ne peut être avant le forage du puits, de l'escalier de roc, et le percement du tunnel manifestement amorcé par les deux bouts. Sans doute cette réalisation exigeait, dit qu'on cherchât à prévenir toute surprise possible de la part d'un assaillant qui eût utilisé pour envahir la ville à l'improviste le trajet journalier et parcouru par les puits-seuses, mais on pouvait parer à moindres frais à ce danger en gardant soigneusement l'orifice supérieur du puits, de la sorte la source restait accessible du dehors; c'était peut-être un inconvénient en cas de guerre, en temps

de paix, les paysans, jardiniers et pâtres d'alentour y devaient trouver leur compte.

Le prolongement du forage vertical en P2 nous inviterait à penser qu'après l'adoption de cette solution moyenne, le désir d'une sécurité absolue l'emporta. Si l'on n'avait voulu que faciliter le passage au seau, on n'aurait pas pris la peine, lors de la première refecton du passage souterrain, de faire sauter l'ancien escalier de roc E1. Mais en fait, après cette opération des plus onéreuses, un ennemi qui aurait tenté de forcer le passage se fut trouvé arrêté par une paroi presque verticale de 12 mètres et n'offrant aucune prise, même à l'endroit le plus étroit, la largeur de la cheminée est encore trop considérable pour pouvoir « ramoner ».

Aussi nous nous demandons si, contrairement à l'hypothèse retenue par Lamon, qui d'ailleurs envisage l'alternative, il ne vaudrait pas mieux reporter la construction du mur d'obturation jusqu'à l'établissement de l'escalier de maçonnerie E2, qui rétablit pratiquement l'installation dans son premier état.

Les plus anciens tessons accumulés dans les anfractuosités de la caverne appartiennent à des types communs au fer I, ce qui donnerait le *xiii^e* siècle comme *terminus a quo* pour la mise en service des puits et tunnels. En tout cas, cette date ne peut être ramenée de façon plus précise si l'on tient compte de ce que le forage du puits vertical dans ses parties hautes a été pratiqué aux dépens de constructions appartenant aux niveaux d'occupation de la ville et dont l'une d'elles est datée par de la poterie du bronze III évolué.

Quant au remplissage qui supporte l'escalier de maçonnerie E2, il contient exclusivement des tessons de la première phase du fer I. Il n'est dès lors pas impossible que la reuse en état les installations hydrauliques de Megiddo à cette époque ait été le fait des préfets de Salomon. Il semble d'ailleurs que ce sont des matériaux provenant du curage du puits qui furent utilisés pour niveler la plate-forme des écuries royales.

A en juger par les strates où aboutissent les deux escaliers E1 et E4, construits à l'entrée du grand puits, l'installation avait encore été utilisée jusqu'au *viii^e* siècle, et peut-être jusqu'à la période gréco-perse. Elle fut alors abandonnée et le remarquable dispositif qu'avaient conçu les vieux ingénieurs de la cité tomba dans l'oubli jusqu'à nos jours.

Pour resumer cette note déjà trop longue, nous proposons cette succession, qui nous paraît la plus probable :

1° Puisement direct et approfondissement de la chambre d'eau.

2° Galerie G à flanc de côte. — Vers le xv^e siècle.

3° Chambre de garde, forage de P1, E1, et tunnel T1, T2, T3.
xiii^e siècle.

4° Forage de P2, T4 et T5; destruction de E1

5° Construction de l'escalier E2 et du mur d'obturation de la caverne. —
x^e-ix^e siècle.

A.-G. BARRON

Kaun, le 17 avril 1937.

TROIS CONTRATS DE RAS-SHAMRA

PAR

F. THUREL-DANGEN

Parmi les tablettes cunéiformes trouvées à Ras-Shamra par M. Schaeffer, au cours de sa huitième campagne (1936) figurent trois contrats qui remontent approximativement au temps d'El-Amarna. Ces tablettes, qui ont reçu, sur l'inventaire des fouilles, les n^{os} 8.145, 8.208 et 8.213, mesurent, la première 0 m. 072 x 0 m. 056, la deuxième 0 m. 05 x 0 m. 043, la troisième 0 m. 087 x 0 m. 058. Elles sont en argile fine et bien cuite.

Le texte commence au milieu de la face antérieure, immédiatement au-dessous d'une empreinte de cylindre. Fut le tour de la tablette sans aucune discontinuité et rejoint ainsi l'empreinte du sceau sur le recto. Si besoin est, le scribe emploie la tranche latérale gauche pour y inscrire les dernières lignes.

A la différence des contrats babyloniens ou assyriens, ceux-ci ne sont pas datés. C'est une particularité qu'ils ont en commun avec d'autres contrats du même temps, provenant de la région de Kerkouk.

La langue rappelle celle des tablettes cananéennes d'El-Amarna. Je me suis attaché à suivre dans la traduction l'ordre des mots, très différent de celui qu'exigerait la syntaxe accadienne.

M. Schaeffer a en outre recueilli pour ce lot fragments de tablettes d'un autre type.

•

tranche inférieure

craters

| tranche supérieure | |

fact

Branch:






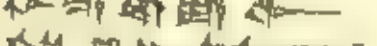
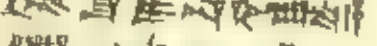
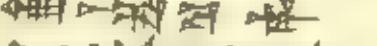
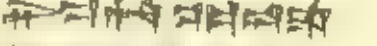
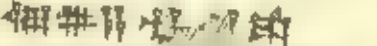
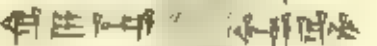
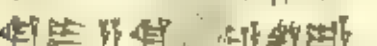
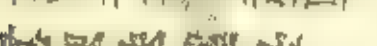
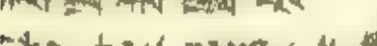
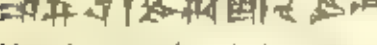


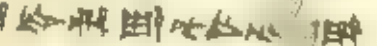


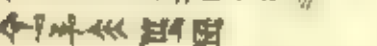

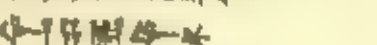
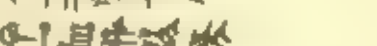
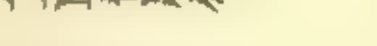


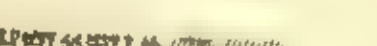
225014

trache superior

Page

franche laterale

H 8.208

		    
à la partie inférieure	5	    
revers	10	    
	15	   
franche supérieure		 
face	20	  
franche latérale		
au-dessus du sceau		
		 

⁵⁾ Il faut sans doute entendre qu'avant de

- ni ma-im-nu-mi-me-e i-na libbi-su-nu
(25) *ša ú-kab-bi-i* [i] *'Bi-da-wa*
'am ma su i-na su wa-bi ta na an-don

- [pa/p : An-tak mu mir : ¹ *'du-na*
[pau] ¹ *'Debi An-tum mir 'Bur-zu-mi*
[pân] ¹ *'Gal-be-wa mâr 'In-ai-me -*
(30) *pân 'Ad-du-mi-nu mâr 'Hu-li-m*
pân 'Gal-be-wa mâr 'A-bu-us -
'Bur-qa-nu ²² tap-sar ram

- « Mais celui d'entre eux
« qui aura honore *Bi-da-wa*,
« sa [mè]re, c'est à celui-là qu'elle don-
nera (les biens). »

- [De]vant *An-tak mu*, fils de ... ⁽²¹⁾ *-du-na*.
[Devant] *Abbi-An-tum*, fils de *Bur-zu-mi* -
[Devant] *Gal-be-wa*, fils de *In-ai-me* -
Devant *Ad-du-mi-nu*, fils de *Hu-li-m*
Devant *Gal-be-wa*, fils de *A-bu-us* - ..
Bur-qa-nu, scribe.

Les tablettes de ce type étaient vers le même temps, dans le pays d'Arrapha (région de Kerkouk), désignées par le nom de *tuppi sumu* « tablette de fixation » : « Jarimumu, par le document et qu'on veut de lire, » fixe » ce qui revient à sa femme et à ses deux fils, détermine leurs droits respectifs relativement à son héritage. En Babylone et en Assyrie, aussi bien que dans le pays d'Arrapha, un mari était autorisé par la loi ou la coutume à laisser tout ou partie de ses biens à sa femme « elle et à moins de remariage », en a la jouissance sa vie durant. Elle ne doit en principe en rien acheter ». Elle n'est

s'en aller il suspend sa lunette au pêne de la serrure. Il doit quitter la maison sans rien emporter, pas même son vêtement. Comparer ci-dessous, note 3.

⁽²¹⁾ Ici le signe Be n 442, avec une lecture inconnue.

⁽²²⁾ Sur les *tuppi šumti*, voir SESSIER, *New Kerkuk Documents*, dans *Annals of Amer Schools*, I, p. 40 ss., KOCHMARER, ZA, XLI, p. 39; CYRUS H. GORDON, ZA, XLIII, p. 102 :

⁽²³⁾ Remariée, elle perd tout droit sur les biens. Voir le texte d'Assur KAJ n° 9, traduit par KOCHMARER (*Neue Keilschriftliche Forschungen aus der El-Amarna Zeit*, p. 153 s.) et les textes de Nuzi cités par GORDON, ZA, XLIII, p. 163. D'après les textes de Nuzi, la femme doit sortir une de la maison. Voir, à ce sujet, les intéressants rapprochements suggérés par

ROTH (ZAW, NF, XI, p. 103 ss.) et par GORDON (*ibid.*, XII, p. 277 ss.) et comparer ci-dessus, p. 249, note 4.

⁽²⁴⁾ Une *tuppi šumti* spécifie qu'elle ne doit rien faire sortir de la maison ou vendre à qui que ce soit à la porte de la ville (voir GORDON, ZAW, NF, XII, p. 279). Dans la *tuppi šumti* HSS, V, n° 70 (traduite par SESSIER, *l. c.*, p. 35), la femme est au contraire autorisée à disposer des biens comme bon lui semblera. En fait, ainsi qu'on l'apprend par une autre tablette, elle les laisse aux héritiers de son mari, à ses deux fils adoptifs (voir SESSIER, *l. c.*, p. 20) Il s'agit d'ailleurs de biens meubles (dont une esclave qu'elle a acquise de ses deniers). Il est probable qu'en ce qui concerne les immeubles la règle ne souffrait aucune exception.

cependant pas seulement usufructière, car, s'il y a deux ou plusieurs fils, elle a en général le droit de choisir celui qui héritera¹. À cet égard le Code de Hammurabi est très explicite : d'après le § 170 « si une femme doit à la libéralité (posthume) de son mari champ, verger, maison ou biens meubles, elle peut l'insérer ces biens au fils qu'elle préfère, mais non à un étranger² ». Le même droit est reconnu à la femme par la tablette de Ras-Shamra.

RS 8 213

as-tu n-mi qa-al e-m¹

a-nu pu-m a-cil-le² šibū-ti

!Ja-ši-nu mār³ Adū-la-na

qā-ta-lur (bit) dūnta⁴⁽⁵⁾

(5) ša i-na eglēti⁶ Hu-wa-t[]

qā-du eglēti⁶ Šu-qa-al

⁷ si-ir-di-sa

qā-du kīrī kurān⁸ s[u]

qā-du kīrī-sa

(10) i-na A-me-al kaspi⁹

as-tu qāt¹⁰ 14 zi-ra-a[u]

À partir d'aujourd'hui,

devant témoins,

Ja-ši-nu, fils de Adū-la-na,

a libéré le castel⁽⁵⁾

situé dans les champs de Hu-wa-t[],

avec les champs de Šu-qa-al,

(avec) ses oliviers⁽⁶⁾,

avec son clos de vignes,

avec son verger,

au prix de quatre cents (sicles) d'argent,

de la main de A-me-al[u]

¹ Voir notamment HSS V, n° 73, l. 18-19 (Si, son fils, p. d. « celui parmi mes fils, par Z la femme préfère, c'est à celui-là qu'elle donnera »). Dans HSS V, n° 71, le droit de désigner l'héritier appartient également à la femme « sauf en ce qui concerne une maison dont un tiers seulement lui a été attribué, les deux autres tiers étant attribués à l'un des fils » c'est, comme il est naturel, ce dernier qui doit être l'héritier de la maison entière (voir Soden, l. c., p. 49 s.).

² Pour l'extension de l'étranger, voir en ce qui concerne l. 27 et HSS V, n° 73, l. 26 sq. Le « fils » n'est pas malade, chose « au n. du ».

⁽⁵⁾ Restauration conjecturale et très incertaine.

⁽⁶⁾ Mot à mot « la tour ». Par *dūnta* « tour »

on entendait apparemment une maison rurale fortifiée. Sur l'emploi de ce terme dans les contrats de la première dynastie babylonienne et dans les textes de Nuzi, voir KOCHAKER, *Rechtsh. aus der El-Amarna Zeit*, p. 62 s.

⁽⁶⁾ Parmi les arbres acclimatés par Sennachérib dans ses jardins de Ninive figure le *šidu* (voir, par exemple, col. VIII, 24 du prière publié par KISS dans C.T. XXVI). Un passage du même texte mentionne l'huile de *šidu* (voir l. 72). MARIANI (*Ass. St. V*, p. 19, note 2) en a conclu que cet arbre pourrait être l'olivier. Cette conjecture est confirmée par notre texte, car il est tout naturel qu'un domaine rural, sis près d'Ugaît, contînt un plant d'oliviers.

à *šē-lu gātī*¹⁾

¹ *Idi A da-ti mār* ¹ *Hu-ra-na*

su-na tuu suu-mu ur-ta-am

(15) *še-ru-am* ¹ *A-ta-tu*

u ¹ *Idi A da-tu mār* ¹ *Hu-ra-na*

u mār u ¹ *su-na mār u* ¹ *mār u* ¹ *su-na*

t-tūr <-ru> -um a-na lib-bi-su-na

1 bilat kaspam ¹ *a-ma-lu u*

(20) *a-na šarri*

ū šum-mu ¹ *Ja-si-nu* *ū mār u* ¹ *šū*

t-tūr ana *ū-na* *le* ¹ *šarri* ¹

1 bilat kaspam ¹ *ū-ma-lu u*

a-na šarri

(25) *pān* ¹ *Šub-am-mu mār* ¹ *Zi-zi*

pān ¹ *Ja-ri su na mār* ¹ *Nur* ¹ *A-na*

pān ¹ *Da-na-na mār* ¹ *Hi-na-na*

pān ¹ *Ur-te-nu mār* ¹ *A-mu-wa*

pān ¹ *Ma-ki* ¹ *šatamm*

30 *pān* ¹ *Ur* ¹ *šum-mu* ¹ *šatamm*

pān ¹ *A-na-na* ¹ *Šurru-mu* ¹ *mār* ¹ *Ši-bar*

Tesub

¹⁾ L'expression *urram šeram* se retrouve dans les textes de Boghaz-köi, voir BUAZ, *Boghazköi-Studien*, 3. Heft, p. 117, note 7; WEISSER, *ibid.*, 3. Heft, p. 80, note 5, et LABAT, *Lakkadica de Boghazköi*, p. 210. *Urrom* signifie « demain », voir LANDSBERGER, *OLZ* 1923, p. 71, note 1, et KRAUS, *MTAG* 36, 1, p. 139. Il est probable que, de même que *šumam urram* signifie « aujourd'hui, demain », c'est-à-dire « tous les jours » (cf. LABAT, *MTAG* 35, 3, p. 24, note c), *urram šeram* signifie « demain, après-demain », c'est-à-dire « à l'avenir ».

²⁾ Mot à mot « sur leur cœur ».

et de la main

de *Idi-A-da-ti*, fils de *Hu-ra-na*.

D'autre part, si demain,

après-demain ⁽¹⁾ *A-ta-tu*

ou *Idi-A-da-tu*, fils de *Hu-ra-na*,

ou leurs enfants, (ou) les enfants de leurs enfants,

reviennent sur leur accord ²⁾,

1 talent d'argent ils paieront au roi

Ou, si *Ja-ši-nu*, ou ses enfants,

reviennent sur les ustensiles de bronze ⁽³⁾,

1 talent d'argent ils paieront au roi.

Devant *Šub-am-mu*, fils de (femme) *Zi-zi*

Devant *Ja-ri-su-na*, fils de *Nur-A-na*.

Devant *Da-na-na*, fils de *Hi-na-na*.

Devant *Ur-te-nu*, fils de *A-mu-wa*.

Devant *Ma-ki*.... l'administrateur.

Devant *Hi-Šamū*, l'administrateur.

Devant *A-na-ni-Surru-mu*, fils de *Si-bar-Tesub*

⁽¹⁾ Il est probable que l'acquéreur avait prétendu racheter aussi le mobilier, notamment les « ustensiles de bronze », qui en constituaient sans doute la partie la plus précieuse. Les vendeurs se garantissent contre un renouvellement de la discussion à ce sujet.

²⁾ Peut-être la lecture *sur* est incertaine. Elle peut être *šarri*.

³⁾ Signe *šumam*?

⁽⁴⁾ Comparer les noms hurrites *Hi-šamū* *šurru-mu* (BOZAR, *ZA* XXXVI, p. 208), *Hi-mi-nu* *šurru-mu* (BOZAR, *ibid.*, p. 208), *Hi-mi-nu* *šurru-mu* (BOZAR, *ibid.*, p. 208), *Hi-mi-nu* *šurru-mu* (BOZAR, *ibid.*, p. 208).

⁽⁵⁾ Écrit «*u*». En l'absence d'un complément

pân ¹*Ha-wa-Il* ²«¹»[k]AB-GAN

pân ¹*A-ba-be-nu mâr* ¹*Ša-te-wa* ⁽¹⁾

pân ¹*La-i-wa* noir ¹*Im-mi-ia-na*

¹*U-arad* ¹*Su* ²«²»¹*tup-sa-ruu*

Devant *Ha-wa-Il*, le ...

Devant *A-ba-be-nu*, fils de *Ša-te-wa*.

Devant *La-i-wa*, fils de *Im-mi-ia-na*.

U-arad-Su, scribe

L'emploi du terme *pañā* « délier, libérer » apparente ce contrat à certains contrats babyloniens, du temps de la première dynastie qui ont pour objet de « délier, libérer » un fonds de la maison paternelle (*bīt abasi*). On a pensé que l'acquéreur exerçait dans ce cas un droit de retrait. Cette manière de voir a été contestée par Édouard Lugi, qui estime qu'il s'agit plutôt d'un rachat amiable (voir RA, VII, p. 133 et *Études sur le droit babylonien*, p. 205).

RS 8,208

ā-tu ā-mi ⁽¹⁾ [an-] ne-t

a-na pa-na aul-le ² *ši* <-bu-ti>

¹*Gal-be-en rābis bīt* ¹*sarra-ti*

a-wa-as-šar

(5) ¹*E-le-ia-na*

amta šu ¹ *na* ¹*Bit* ²«²»-a

¹ *Āš ta-ba-ak*

šamma a-na qaqqadi-ša

ū ū-za-ak-k[ī]-ša

(10) *ki i-me-e e-le* *ši zu-ku-ti*

ke i za ki-at *e-le* *na*

a-na da-ri-it-ti

sa ni-tam ¹*Bu-ri-ia-na* ²«²» *na-mu-a*

e-lu-ka *ša a-na nišati-šu*

(15) *ū at-ta-si* 20 *kaspi*

A partir d'aujourd'hui,

devant témoins,

Gal-be-en, intendant de la maison de la reine,
affranchit

(la fille) *E-le-ia-na*,

son esclave en présence ¹ de femme *Bit-a*

et de *Āš* il a versé

de l'huile sur sa tête.

En outre il l'a libérée

« De même qu'[il] son [regard], je suis libre,

de même [elle] est libre à mon regard

pour toujours. »

D'autre part, *Bu-ri-ia-na*, le *numa*,

l'a prise pour sa femme

En outre a apporté 20 (sicles) l'argent

pl. mēt que, la notation *ṣu-ub* ne peut être qu'une conjecture.

(1) Le clou vertical qui précède ce nom propre

SYRIA. — XVIII.

a été, par erreur, mis dans la copie

¹ Écrit *u-ti-kuu*.

var. *Abi-l-da-tum* (8-21), l. 13 et 16; *Ha-na-na-dal*, l. 27; *La-na-na-dal* (l. 14); *Ha-ra-si-na* (8-14), l. 11 sont comparés respectivement à *Abi-l-da-tu* (ancienne tablette l. 17; *Ha-na-na-dal*, l. 20; *La-na-na-dal* l. 5; *Ha-ra-si-na-dal*, l. 11 et 22). Dans le nom propre *Abi-l-da-tu* (variante *Abi-l-da-tum*), le second élément est certainement, comme M. Virolleaud me le suggère, le pluriel *abî « dame »*, dont une lettre en caractères alphabétiques, découverte à Ras-Shamra cette année même, offre plusieurs exemples.

F. ANCEY-DESOT.

LA DÉESSE 'ANAT

POÈME DE BAS SHAMRA

Troisième article, ou V AB, C) ⁽¹⁾.

PAB

CH. VIROLLEAUD

Du début de la col. III de V AB, il ne reste plus que le commencement de trois lignes, comme on l'a vu ci-dessus, pl. XVI; après quoi, il y a une lacune de 15 ll. environ. Viennent ensuite 90 lignes (fin de col. III et ce qui reste de la col. IV, dont les 28 premières lignes, soit V AB, 1, sont séparées de l'épisode qui suit — soit V AB, D —, par un double trait horizontal ⁽²⁾.

L'objet principal, sinon unique, de V AB, C, — à partir de 5⁸, du moins — c'est un message adressé par *Alepi-h'l* à 'Anat, message dont il n'est pas facile d'indiquer, d'un mot, la signification et la portée, et pour lequel le lecteur est prié de consulter le commentaire qui accompagne la traduction.

⁽¹⁾ Voir déjà *Syria*, XVII, 333-343 et XVIII, 87-102.

⁽²⁾ Il AB est, de même, composé de deux parties, ou plutôt de trois parties, car à la col. VIII, les quinze dernières lignes sont séparées de celles qui précèdent par un trait horizontal, comme si elles constituaient le début d'une scène (ou d'une série de scènes) qui se trouvent décrites dans I* + I AB. — Bien entendu, il pouvait y avoir, tout dans V AB

que dans II AB, un plus grand nombre de séparations de ce genre, mais les lacunes ne permettent pas d'en juger. — On notera, d'ailleurs que, dans II AB, il n'y a pas seulement (col. 5, 103 ss.) séparation entre deux scènes, mais invitation, pour le récitant ou le chanteur, à intercaler à cette place certain épisode (*mapr*), qui commencerait par les mots *h' liaka ḡlam*, et que nous ne possédons pas.

五
十
十五
二十
二十五

一、二、三、四、五、六、七、八、九、十、十一、十二、十三、十四、十五、十六、十七、十八、十九、二十、二十一、二十二、二十三、二十四、二十五、二十六、二十七、二十八、二十九、三十、三十一、三十二、三十三、三十四、三十五、三十六、三十七、三十八、三十九、四十、四十一、四十二、四十三、四十四、四十五、四十六、四十七、四十八、四十九、五十、五十一、五十二、五十三、五十四、五十五、五十六、五十七、五十八、五十九、六十、六十一、六十二、六十三、六十四、六十五、六十六、六十七、六十八、六十九、七十、七十一、七十二、七十三、七十四、七十五、七十六、七十七、七十八、七十九、八十、八十一、八十二、八十三、八十四、八十五、八十六、八十七、八十八、八十九、九十、九十一、九十二、九十三、九十四、九十五、九十六、九十七、九十八、九十九、一百。

1-5^a Fin d'instructions données aux Serviteurs

. *gd ? Pulg . ht . m*
 [] (1) [] (4) *akht . .] Fly . bt . rb .*
m(?)ât rent (2) l'orth . *dd . Argy (3) bt . y'ltir .*
mâr . l. dd . Alepn (3) H'l .

. (2) sur sa poitrine.

. . sur le sein (?) d'Alepn⁽¹⁾ l'p l.

(qui est) l'amour de Pulriya, fille de Lumière.

(4) la volupté de Taliya, fille d'Aboulance.

l'amant d'Arsiya (5), fille d'F'ltir.

Ces paroles sont adressées aux *glum* (72), soit par Alepn-h'l, lui-même, soit plutôt par un autre dieu (Baal⁽¹⁾ car Alepn-h'l est nommé aux ll. 23-32, comme s'il s'agissait d'une tierce personne. De tout ce matériel le *thm hwt*, qui sera annoncé aux ll. 4 et 11^a, exprime bien le vœu d'Alepn-h'l, communiqué à Anat par les *glum* ces « jeunes gens » qui exa et l au nombre de sept, l'après l' AB 5, 88-92.

1-2^a - *m(?)ât rent l'orth* Comparer l' AR 5, 23 *g[st² . .] l'orth* ou *h* désignant le fils de la gonisse (*st* ou *prt*), et d'Alepn-h'l, soit U3, *ibol.*, 18-22.

Il paraît y avoir *mât*, mais *bt* 2^a p. impf. serait bien plus satisfaisant. Les *glum* recevraient l'ordre d'orner la poitrine (*ort*) d'Alepn-h'l⁽¹⁾, et de l'orner de *rent*, ce mot paraissant correspondre à heb עֶרְוָה (*Ezerh*, xxvii, 10), qu'on traduit approximativement par « cornil ».

2-3^a - *mâr l dd Alepn-h'l* - *msr* pourrait être l'imp. d'un v. *msr*, qui se rencontrera plus loin (F 9-10) au šafel : *šmš . .*, mais il est plus vraisemblable que *msr* est un substantif, parallèle à *rent* et désignant aussi quelque objet de parure. S'il en est ainsi, en d'autres termes si le šafel 23-32 prolonge le sens de 12-22, *bt* signifiant « sein », l'on peut aussi *ort*. On sait cependant que, en

(1) Le pron. suff. -h désignant à l'avance le dieu, qui sera nommé expressément dans la phrase suivante (autres exemples, cf. ex. p. 2)

1, 23^a et 24^a 1^a

² V. de nous *msr* *msr*. [h]n *Uprt*, RS 1929, n° 2 18

heb., *dad* signifie exclusivement le sein de la femme, comme *da* et *dad*¹⁰. Mais se dans *l'etib* (2*) *b* peut, à la rigueur, représenter une autre personne que *Heqn-h'l*, il est bien évident que le *dt* de 2^e est celui de ce dieu.

3-5* - Trois lectures parallèles qualifiant *Heqn-h'l*. Après *ql*, il y a traces d'un signe qui a peut-être été effacé; ce pourrait être *qdt*, mais il n'y a pas assez de place pour *qdt* qui serait *qedidout de fer*, XII 7 ou *qedidut* (cf. Ps. XLV, 1 - Sur *ql* et *abht*, cf. parallélisme comme ici voir déjà II AB, I, 18-19 et *Syrat*, XVI, 206. — *dt* autre mot que l'2*, est évidemment heb., *dad*, qui s'est rencontré précédemment, ap. Nk 21.

Sur *Pdry*, *Tly* et *Argy*, voir *Syrat*, XVII 311 ss.

5-17*. - Les Serviteurs sont envoyés auprès de Anat pour transmettre à la déesse un message d'Aleyu-ba'l.

km glmm (6) *w*, 'rbn .

l p'a . 'at . [h]br (7) *w ql* .

tāthwy . kld . hyl

(8) *w rym* [...] *l bht* . 'at

(9) *šny* . l Ymml . lemm

(10) *thm* . Aleyu . b'l .

hwt (11) *Ahy* . qrdm .

gryy . b arx (12) *uthmt*

bt . b 'prt . ditym

(13) *sk* . klm . l kld . arx

(14) *arldl* . l kld . klm

(15) *hsk* . 'ak . 'hsk (16) 'my .

p'nk . tlmm . 'my

(17) *twth* . esdk . dm .

(Faîtes) aussi, (ô, jeunes gens (6) et (puis) entrez !

Aux pieds de 'Anat, [pe]nchez-vous (7) et jetez-vous,

Vous vous prosternerez, (et) honorez-la ;

(8) et dites à la Vierge 'Anat,

(9) répétez à la Yemamal des peuples

(10) la décision d'Aleyu-b'l,

la parole (11) d'Aley - qrdm :

a Viens me trouver sur la terre (12) du combat !

e Plante, dans la sol, des mandragores.

¹⁰ Sur *w*, cf. RS, cf. *David*, p. 21, n. 2. Quant au *sk* (ou *sl* de SS 24 et 61) cf. aussi certains num. d'un tout autre mot.

(13) « Verse le *šlm* dans le sein de la terre,

(14) « l'*arbdl* dans le sein des champs ».

(15) « Ton verger, ton arbre, ton *ks* (16) (sont) auprès de moi.

« Tes pieds, tu (les) feras courir auprès de moi

(17) « (Même si ?) tu couvrais(?) la jambe de sang ».

53-44. — LES SERVITEURS SONT ENVOYÉS AUPRÈS DE 'ANAT.

53-6. — *km glmm w 'rhm*.

La conj. *km* ne se rencontre pas ailleurs, ainsi employée. Voir cependant *km q' 'tqn* [], ap. II AB 7, 6 *Syria*, XVII, p. 343, n. 2. Pour *b km* devant l'impf., cf. I *Dan.*, 57, 58 et II AB 7, 42, et, après l'impf., IV AB 3, 30.

w 'rhm. On ne dit pas où les *glmm* doivent entrer; mais c'est, sans doute, dans la maison de 'Anat, dont il a été question ci-dessus, B 4 ss.

6-7 — *hbn w ql*. Ces deux verbes sont presque constamment associés, comme on l'a vu dès le début: I AB 1, 9, à noter que *ql* alterne, une fois, avec *npl* « tomber ».

tšhny kbl, association, fréquente aussi, de *šhy* avec *kbl*, mais ici le 1^{er} verbe est à l'impf., tandis que le second est à l'impér., la conj. *w* manquant alors qu'elle figure dans II AB 8, 28-29 et ci-dessous F 19-20⁽¹⁾.

Sur le pron. 3^e p. fem. *hgr*, voir *Syria*, XVII, 338, n. 4, à modifier d'après *Billet, Groupe chamito-sémitique*, t. II, p. 69 ss. et 73.

8-9 — *qym* et *sqy* « dire » et « repartir » comme *'ny* et *šb* « répondre » et « répliquer »: I *Dan.*, 180-181. IV *Dan.*, 2, 7-8 et ci-après D 6-16. I *mad.*, exemple unique — partout ailleurs le qualificatif de *hbn-'nt* s'écrit *hbn-tenn*.

10-11. — On notera que *Aleg-qrbm* ne se rencontre — toujours en parallélisme avec *Aleg b l* — que dans les formules du genre de celle-ci, annonçant l'envoi d'un message. Ainsi II AB 8, 12² ss. I² AB 2, 10-11² et 17-18, voir aussi ci-après F, 24-25⁴.

⁽¹⁾ *w* peut manquer aussi entre deux conj. conjuguées différemment, p. ex., *šd šd qy* III 1, 25 et ailleurs *lk škn*, « Va (et) teste-toi ». Au contraire *pr w du*, I *Dan.*, 190.

⁽²⁾ Comme il y a toujours *Aleg-qrbm*, il y a

de même toujours *šd yn-b l* sauf le cas de I² AB 2, 17-18 *Alegu bn b l*. Dans I² AB 5, 17 il y a (*Syria*, XV, pl. XL) *Aleg-b' l*, mais c'est une simple omission de l'éditeur.

Dès les premiers jours, nous avons proposé (*Syria*, XII, 196) pour *Aleg-gram*, — et, du même coup, pour *Alegu-b'l* —, une explication qui n'est sans doute pas bien satisfaisante, mais à laquelle il semble pourtant qu'il soit difficile d'en substituer quelque autre.

11^B-14. — LE MESSAGE D'ALEYN-BA'L. — 1^{re} PARTIE ⁽¹⁾

(11^B) *qrgy . b ars* (12) *ulhmt* .

it . b pr't . ddym

(13) *sk . ltm . l kld . ars*

(14) *arbdl . l kld . ltm*

11^B-12^B. — *qrgy*. Si, comme il paraît probable, le sens est « viens me trouver », on attendrait *qrgyq*, comme on a *mny*, l'AB 6, 38 et 8, et ailleurs *b'ny* « sous mon mari » ². Cependant, comme l'a fait observer M. R. LADAT (*Bulet. Groupe cham. semit.*, II, 74) *q* se rencontre parfois, en vieux assyrien, à la place de *-ny*.

De toute façon, A-B souhaite rencontrer (pour le v. *qrg*, voir aussi II *Dur.*, 6, 13 *laqrq*) 'Anat, et la rencontre doit avoir lieu dans le *ars ulhmt*, l'action qui paraît signifier « chaque bataille », bien qu'elle ne figure pas dans l'A-T, et que le *pr'tlm* (« est-à-dire *pr't* l) ne se rencontre pas à RS. — D'autre part, les trois stiques qui suivent (12^B-14), ayant trait à la fertilisation du sol, l'idée de combat, exprimée ainsi en tête du message, paraît surprenante. Mais il est vrai que, peu après, — comme on le verra dans A-AB, D — il sera effectivement question de luites, qui seront engagées par 'Anat elle-même contre divers adversaires, et cela en vue de la conquête de l'or.

12^B. — *it b pr't ddym*. — *'pr't* pl. de *'pr* (A-AB 2, 20), comme en heb., mais on écrit aussi *'prm*, ci-après D 67 et 73.

ddym a été expliqué d'abord (*Syria*, XII, 303), comme le plur. de *dy* « put », mais il paraît certain que ce n'est pas le sens, car le plur. de *dd* pour le sing., cf. RS 1929, n° 1, 43 *dd smn* et n° 12, 1, 7, 13 *dd smn* serait

¹ Les II 11^B et suiv. jusqu'à 101 ont été citées ap. *Syria*, XII, 303 et commentées, depuis lors par différents auteurs. Voir en par-

ticulier R. Dussard *Syria*, XVII, pp. 104 ss.

² Cependant *an ny* et *b ny* peuvent représenter l'imp. *anrg* 1-*ny*.

d'dm et non pas *ddqm* ¹ et en outre, le mot serait suivi sans doute, d'un nom indiquant le contenu des vases ². En réalité *ddqm* est le plur. de ³ mot qui se présente au plur. sous la forme aberrante et tardive ⁴. Vu les propriétés qu'on attribuant jadis à cette plante, le geste qui est fait ici — ou que *Alepn-b'l* demande à 'Anat de faire — a évidemment pour objet de stimuler les forces défaillantes de la nature.

13-14 L'emploi du v. *ast* indique suffisamment que le *dm* et l'*arbdl*, que 'Anat est requise d'introduire dans la terre d'Égypte, doivent être introduits profondément (« jusqu'au foie »), sans des hépites. La nature du *dm* est mal déterminée pour l'*arbdl*, on peut comparer ar. رمد *rdm* de rac. *rdt*, qui désigne une couleur, le gris cendre.

Comme nous l'avons indiqué déjà, les instructions proprement dites, ou les instructions essentielles, de *Uryu-b'l* à 'Anat se terminent ici. Lorsque, en effet, 'Anat répondra à A.-B. (D 662 ss.), elle dira *ayry . . . l'kdt idm*, mais elle n'ajoutera rien concernant le *bs* etc. (D 663 ss.) ni le *epu* (D 664 ss.) que A.-B. va confier ou révéler à la déesse.

15-17². — LE MESSAGE D'ALEPN-BA'L. — 2^e PARTIE

15-16². — *hāk 'ak 'bāk 'my*

Par analogie avec *ak* « arbre », *hāk* doit être rapproché d'ar. حشّ « verger » ; le 1^{er} terme *bs* appartient certainement à la même famille de mots, mais le sens exact nous échappe.

hāk désigne-t-il l'arbre en général, ou au sens collectif comme *bs* les arbres, ou bien un arbre, en particulier, et un arbre consacré spécialement à la déesse 'Anat ? Nous ne saurions le dire, et l'on peut se demander aussi si le *hāk* dont il s'agit ici est celui-là même dont il sera question plus loin (19-20), cet arbre dont la parole (*eqm*) s'associera au cluchatement de la pierre pour exhiler quelque plainte mal définie.

Quand *Uryu-b'l* dit à 'Anat « ton arbre » est avec moi », cela signifie-

(¹) Le plur. de *dd* « pot », qui n'était pas attesté jusqu'à présent, est bien, en effet *ddm* comme on le voit par un fragment nouveau de RS 1929, n° 12.

(²) Toutefois, dans 1 Sam., II, 14 etc., *dmd* (au sing. ou au plur.), est employé seul, sans qualificatif quelconque.

l-ai ce qui t'appartient, et plus particulièrement les végétaux qui t'appartiennent sont sous ma protection, ou j'y les prendrai sous ma protection, si tu fais, ou quand tu auras fait, ce que je viens d'ordonner (11^b-14).² Dans ce cas, 14-16^a, représenterait la conclusion de ce qui précède immédiatement. Mais le sens peut-être aussi : ce qui t'appartient se trouve (habituellement ou occasionnellement) auprès de moi, autrement dit : je détiens, actuellement, ce qui t'appartient ou doit te revenir : si donc tu veux en prendre possession, accours auprès de moi, et, si en est ainsi, 16^b-17^a se rattacherait étroitement à 15-16^a.

16^b. — *p'nk tlamm 'my*.

Sur le v. *tlam* = *tlamm*, voir déjà *Siqua*, XII, 223. Le verbe doit être ici au thème factitif *pacl* ou *hald*, le complément étant *p'nk* (comp. *Isa*, LIX, 17 ; « leurs pieds courent » (v. 7^{re}))....³

17^a. — *toth esdk dm*, complète sans doute le sens de 16^b, bien que le parallélisme des deux stiques ne soit pas rigoureux : mais il y a bien d'autres exemples du même genre.

esdk paraît correspondre au *p'nk* de 16^a, c'est peut-être *esd*, *eslu* de la rac. *sw* bien que *eslu* ait été rapproché d'hébr. *sw* *Hebra*, *Lexy* *Korperiede*, p. 128. — Le v. *toth* peut appartenir à une rac. *u* 1^{re} *u*, comme *ws* (II AB, 3, 19 et 6, 14) et *aw* (texte *me hit*) : le sens est très incertain, et d'autant plus que la même locution se rencontre dans VI AB, mais, au lieu de *toth* on lit *thth*, bien qu'il y ait ici, dans V AB, et très nettement, *toth*.

En gros, 16-17^a paraît signifier : comes le plus vite possible, même si tu devais mettre tes jambes en sang, ou bien encore : de façon à mettre tes jambes en sang, — comme si ce sang de 'Anat, ainsi versé, était nécessaire aussi à la fécondation de la terre⁽⁴⁾.

17^b-28. — LE MESSAGE D'ALEN-BA'L. 3^e PARTIE

rgm (18) *et* . *ly* . *aw* . *argmk*

(24) *rgm* . *l* *td'* *nam*

(19) *hwt* . *w* . *ainyk* .

wt *thm* 2) *hwt* *ars*

⁽²⁾ Dans VI AB, il y a *l'ai* après *tur?*) *th esdk dm*, *gr hs dm*, & le *gr* (voir ci-après, p. 268 ss.), contre le *hwt* (= le) de (ton) sang.

rgm (20) 's . w thst . abn
 (21) tant . ānm . 'm . ars
 (22) thnt . 'nm . kbkbm
 (23) abn . brq . dl . id' . ānm

atm . w ank (20) chjgh .
 btk . ggy . el . āpm
 (27) b qdš . b gr . nhlty
 (28) b n'm . h gb' . hlyt

J'ai un (18) message, et je te (le) dirai ;
 (19) j'ai un ordre, et je te (le) répèlerai ,
 c'est le message (20) de l'arbre et le chuchotement de la pierre,
 (21) le gémissement des cieux avec la terre
 (22) (et) de l'océan avec les étoiles.
 (23) Je crèrai l'éclair pour que tu instruises les cieux,
 (24) que tu fasses connaître aux hommes le message
 et que tu (le) fasses comprendre (25) aux foules (qui peuplent) la terre :
 Vous et moi (26) nous le haïssons (?),
 (car c'est) dans mon gr (que réside) le dieu du Šafōn ;
 (27) (c'est) dans (ce lieu) saint, (à savoir) dans le gr de mon héritage,
 (28) c'est) dans (ce lieu) agreuble, à savoir dans le gb' de ma (ou
 mes) hlyt.

On retrouvera plus loin, D 57^b 61, et à peu de chose près, la même déclaration qui sera adressée également, par les gbm d' A B , à la déesse 'Anat. En outre, VI AB contient une scène du même genre, mais dans laquelle c'est le dieu El qui parle, s'adressant à Koser. Le tableau synoptique ci-joint facilitera d'ailleurs la comparaison.

V AB, C, 17^b-28.V AB, D, 57^b-64.VI AB, 3, 12^b-16

I	17 ^b) rgm (18) 's ly w argmk (19) hwt w ānyk rgm (20) 's w thst abn	57 ^b) [rgm 's ly] w argmk hwt (58) [w ānyk] [rgm] 's w thst (59) [abn]	(12 ^b) r[gm 's ly w argmk] (13) hwt w ānyk [rgm 's w thst abn]
II		[rgm l id]' nām [w] tbn (60) [hwt a]rs	
III	(21) tant ānm 'm ars (22) thnt 'nm kbkbm	tant ānm 'm] ars (61) thnt 'nm kbkbm]	(14) tant ānm 'm [ars] [thnt 'nm kbkbm]

- IV (23) *aba brq dld' šmm* [aba brq] (62) *dlt[d' šmm]*
- II (24) *rgm ldl' nām* (15) *rgm l ldl' n [šm]*
wlšm (25) hmlt arš [wl šm hmlt arš]
- V *atm w ank (21) eb qgh* *atm w ml (63) eb qgh* (16) *at w ank eb qgh*
btk ggy el gpn [btk ggy el gpn]
- VI (27) *b qdš b ggr nšlty* (64) *b q[dlš b ggr nšlty]*
 (28) *b n'm b gh' llyt*

17-20 Sur les verbes *rgm* et *sqg*, voir ci-dessus, II, 8-9

Le *rgm* que possède A-B, et qu'il va transmettre à 'Anat est apparemment celui de l'arbre dont il sera question ci-après 19-20², le *hwt* pouvant correspondre au *hst* de la pierre. Cette expression *hst aba* a été citée déjà *Syria*, VII, 315, d'après le présent passage. Le *ra* *hst* est apparue sans doute à *wa*, qui ne se rencontre pas à RS.

Le *gpn* 's, c'est, à n'en pas douter, le bruissement des feuilles, considéré comme une voix ou un, en grec, les clones de Dodone), quand au *hst aba*, on peut supposer qu'il s'agit, par exemple, de l'entrechoquement des galets roulés par le flot ou du glissement des pierres dévalant de la montagne.

Sur les arbres et les pierres représentés comme des êtres vivants, voir *Journée*, II 27 et *Isis*, XIV, 8. Il sera fait mention, du reste (ci-après VI AB), des « Fils de la pierre », *ba-abum*, voir, en outre, les n. pr. *ba-abu* et *ba-ar*, ap. TG 24 et 25.

Que disent l'arbre et la pierre ? Peut-être se plaignent-ils, comme font les cieux et la terre, les océans et les arbres (21-22). Mais cette plainte n'est-elle qu'une vague murmure, ou bien a-t-elle un objet précis ? Sans doute, *rgm* a un sens très général, mais *hst* traduit l'idée de confiance, et *hwt* (enq, 21), exprime — ou nous paraît exprimer — la nature vraie. Les différents colloques, Comme la préoccupation dominante de 'Anat, et celle de *Rbt isat gm* également, c'est ici et dans II AB jusqu'à 4, 57, la construction du temple de Baal³, il semble que le poète cherche à peindre l'inquiétude qui s'est emparée

² De des deux temples, celui de Baal et celui d *šrya-b'* les mots *bh m e bkm* de II AB 5,

de la nature entière, en présence de cette injustice dont Baal est la victime, puisque de tous les Fils de El il est le seul qui n'ait pas de maison à lui, et cette plainte ou ce reproche à l'égard du père des dieux est exprimée à quatre reprises au moins deux fois ci-après V AB, F 1-62 et 46-47, et deux fois dans II AB, col 1, début et col. 1-10-57. D'ailleurs, la révolte des éléments ou l'insolence manifeste par les différents royaumes de la nature peut s'expliquer aussi et plus simplement peut-être¹ par les difficultés même que Baal rencontre dans la conquête du Sâfon: ce pays on s'en bavera, un jour sa maison mais qui est occupé maintenant encore par un autre dieu (voir ci-après 25^{ss.}), lequel sera chassé de son trône par 'Anat, assistée de Baal, comme on le verra bientôt, dans V AB, D.

21 22. — *tant émm 'm arx, thmt 'mm kkbm.*

Bien que *tant* var. *tant* dans VI AB) réponde exactement pour la forme, à הַרְצָה « désir ardent », *Jér.*, II, 24, de la rac. רָצָה, cependant le sens de הַרְצָה (*Isa.*, XXX, 2), de רָצָה paraît seul convenir ici. Si d'ailleurs *tant* était une forme verbale 3^e p. f. d'un v. *tant*, on comparerait ar. أَمْسَ qui signifie justement « gémir ».

Sur *'ann*, voir déjà I^{er} AB 5-20 *mah*. Il n'y a pas d'autre exemple de *'ann* devant un subst., dans un fragment de la même scène, qui sera publié ultérieurement: il y a, du reste, à cette place *'m*, comme d'ordinaire, et non pas *'mm*.

23 — *abu brq dl td' émm.*

abu nous paraît être la 1^{re} p. simplif. de *amu* le רָאָה². Il semble qu'« V B annonce à 'Anat qu'il va lui donner l'éclair, crée par lui, afin que la déesse puisse, au moyen de ce signe, annoncer aux cieux les événements qui se préparent » comme à la l. 23 *td'* est nécessairement au thème hith. on peut penser qu'il en est de même ici: cependant *amm* étant du genre fem. *dl td'* peut signifier « pour qu'ils soient instruits ». Sur *dl* = *l + l* correspondant à הַרְצָה voir déjà IV. AB 1, 1 *dl gd ba el*, on trouvera plus loin, dans

113-122 représentant souvent toute apparence des dieux. On sait que l'exemple sera fait non pas de pierres il est vrai mais de briques: I AB 48-61-62 et de cons. de cuire: *ibid.*, 6, 15-16.

¹ La forme *ann* en l. 1-10-57 n'apparaît en effet pour la première fois que longtemps après V AB, E, le mot *ann* est que la lute contre le mon. ou Sâfon est annoncée,

² Cf. Syria, XII 214

VI AB, *dt qthn* « qu'il s'en aille » — Il n'y a d'ailleurs pas d'autre exemple de cette conjonction.

24-25*. — *rgm l td' nām, w l thn hmlt arš*.

S'il ne faut rien moins que l'éclair pour informer les cieux, un simple *rgm* suffit pour la terre et ses habitants — sur ce *rgm* et sa nature, voir ci-dessus 17^s-20. Sur le verbe *thn* (li 72, de *wt thn*, voir II AB 5, 121-2, où l'imp. *qal* (*bn*) est parallèle à *dm'*.

hmlt arš est ici en parallélisme avec *asm*, comme dans II AB 7, 51-52, mais on notera que, dans I AB 2, 17-19, il y a *bn asm*, et dans II AB, 7, 52, *elm w asm*, au lieu de *asm* seulement. Pour *hmlt* (sans *arš*), et sym. de *tem*, cf. I AB 6, 24-25. — Le mot correspond vraisemblablement à li. 7225, sym. de 7227¹⁾ — mais on ne rencontre pas, dans A. T., *hmlt* associé avec *arš*, les locutions équivalentes sont, en heb., *hmlm w l'annamim* ou *qogim* ou *'annam*, voir, d'autre part, *l'annm* et *arš ap.* IV AB, 1, 8-9.

25^s-26*. — *atm w ank ebšyšk*.

Jusqu'à présent, A-B. s'adressait — par l'entremise des *qum* — à 'Anat seulement (cf. II 18 et 19 *argank, asnyšk*, et sans doute aussi *td'* 23-24 et *thn* 24).

Voici maintenant que le dieu s'adresse à deux divinités au moins ('Anat et Baal²⁾), mais son appel vise peut-être un bien plus grand nombre de personnes, les habitants des cieux et ceux de la terre, ceux-là du moins qui sont dévoués à Baal et dont 'Anat est la protectrice.

Après *atm w ank*³⁾, on attendrait un verbe à la 1^{re} p. plur., mais l'accord a été fait simplement, à ce qu'il semble, avec le pron. le plus rapproché; on pourrait, toutefois — à la rigueur, considérer *ebšy* comme un subst. de la même forme que *ebšy*⁴⁾, et si l'en était ainsi nous aurions affaire à une phrase purement nominale, comme il s'en rencontre tant. De toute manière une racine telle que *bšy* n'est pas attestée ailleurs, à HS, on peut comparer ar. *سعى* « demander, désirer » (dans A. T. 722), mais c'est là, un sens bien vague et qui ne servirait guère, autant qu'on en puisse juger — en harmonie avec le contexte⁵⁾.

¹⁾ Voir aussi Syria, XV, 301 n. 4.

²⁾ Dans VI AB v. p. 26a ci-dessus il y a *atm w ank nms* comme nous l'avons indiqué déjà la situation est tout autre, puisque c'est Baal qui parle et qu'il s'adresse à une seule

personne, Košer.

³⁾ I *keret*, 101-102 et *royon* V AB B 10.

⁴⁾ *سعى* suivi de la prépos. *على* signifie « bien s'opprimer », mais, dans notre passage, la construction est différente.

Pour le pron. suff. *-k* il désigne par avance¹, selon toute probabilité, le dieu du Šafon qui sera nommé dans la phrase suivante, et qui est l'objet de l'animalisation de A.-B. comme de 'Anat et de Baal, ainsi qu'on le verra par la suite.

28². — *hik ggy el špn.*

Cette simple déclaration pose deux importants problèmes, concernant l'un *špn* et l'autre *gr.*

On a vu, dès le début (V AB, A), que Baal avait été invité par son onneur (*Mt ou tzz*) à monter sur le Šafon. Mais ce n'était là sans doute qu'une feinte, et le triomphe de Baal devant être sans lendemain, à supposer même que Baal ait pu faire véritablement, dès ce moment-là l'ascension de la montagne sainte. Bien que la grande lacune (de 15 B env.) qui sépare A de B empêche de relier, de façon assurée, la suite des événements, il apparaît cependant bien probable que Baal n'a pas pu s'installer solidement sur le Šafon, et, s'il a échoué (ce s' peut-on penser, parce qu'il n'y avait pas alors, sur le Šafon, cette maison que 'Anat veut construire en l'honneur du dieu et pour sa sauvegarde, — maison qui ne sera construite que longtemps après et de la façon qui est relatée dans B AB, à partir de la col. A 1-18 Baal a dû être trahi³, par ceux là même, à ce qu'il semble, qui avaient reçu l'ordre de le servir, et ainsi s'expliqueraient ces massacres répétés que 'Anat a faits (V, AB, B, et qu'il était dans sa nature ou dans son rôle de faire.

Cependant 'Anat, aussi persévérante qu'elle est combative, poursuit son dessein, elle n'a nullement renoncé à faire de Baal le Maître du Šafon (*h' l špn*), et elle est aidée dans cette tâche par *Arqsd*, ce dieu dont le sort est lié, d'ailleurs, d'une façon si constante et si intime, au destin même de Baal. Mais, si c'est bien sur la montagne du Nord⁴ que la maison de Baal s'élèvera un jour, cette montagne est actuellement aux mains du dieu qu'on appelle *el špn* que le nom signifie « le dieu du Šafon », ou bien « le dieu Šafon ».

Ainsi *El špn* est installé dans *h'lk* le *gr.* dans « montagne », dit A.-B., parlant au nom de Baal comme en son nom personnel. *El špn*, pour Baal et les siens, c'est,

(1) Cas du même genre, ci-dessus, II, 2-3.

(2) Ici la trahison est exprimée à R⁵ comme on le verra dans III AB, B par la rac. *mgl*, h. *מגל*, ar. *مغل*.

(3) Exactement « dans cette la (ou les) armée

du Šafon », II AB, 5, 117.

(4) *El špn* apparaît également sous les formes, mais le nom ne figure pas dans la liste de divinités. R⁵ 1929, n° 47, à la l. 43, après *mlk* et *šm*. Voir Danel p. 107.

en quelque sorte l'usurpateur, il occupe un territoire qui ne lui appartient pas en réalité, ou qui, s'il lui a appartenu jadis et jusqu'au temps présent, doit revenir, et très prochainement sinon immédiatement, aux *b'lm*; la conquête du Nord et le détronement d'*El sp* feront en effet l'objet de la scène qui suivra et qui est décrite dans la 1^{re} partie de l'AB. C'est 'Anat elle-même qui, comme d'ordinaire, mènera le combat, elle qui revendra par là pour Baal et pour le Chevalier ur des nœues les dépouilles de l'ennemi, au premier rang desquelles figure l'or.

Pour le mot *qr*, sur lequel voir ci-dessus, p. 87, on sait que ce vocable se rencontre soit isolément, soit (et p. ex., ci-après II. 27-28) en parallélisme avec *qb'*. Si l'on admet que *qb'* correspond à *b' 𐤒𐤁𐤀* comme *l'* *qr*, quelle que soit l'étymologie du *qr* ne, désignerait une hauteur et pourrait être traduit par « montagne ». Il y a cependant des cas où ce sens paraît difficilement acceptable : ainsi II AB 8, 5 « sa *qr* l' *qdm* » « lève le *qr* sur les deux mains » et aussi II AB 7, 27 ss. « on l'apportera des *qr* *qdm* d'argent et des *qb'* *qb'm* d'or », location où, il est vrai, *qr* et *qb'* pourraient, à la rigueur, s'entendre au sens de masse ou monceau⁽¹⁾.

Dans certains cas *qr* précède des noms de pays⁽²⁾ et à ce qu'il semble, de pays étrangers au monde cananéen et, sans doute, de pays situés au nord, peut-être en Asie-Mineure, c'est-à-dire de hauts plateaux et de grandes montagnes ; ainsi *qr Trjz* et *qr Šrng*, II AB 8, 2-3.

D'autre part, et comme nous l'avons indiqué déjà, ci-dessus, p. 87, n. 1, *qr* est associé à *Sp* dans deux passages dont l'un est encore inédit. Et cette même association se retrouve ici même puisque V B dit s'adressant à 'Anat (« c'est ») dans mon *qr* (que se trouve) *El Sp* » comme si le dieu « fils de Baal » voulait, en terminant, appeler à sa protectrice qu'il y a là une situation intolérable et à laquelle il convient de mettre, sans délai, un terme.

27-28. — *b qdš b ġr nhlty, b n'm b qb' illyt*.

Développement de l'idée exprimée par 26. Le *qr* par excellence qu'est le Sifon est, en même temps, un *qb'* : les deux mots *qb'* et *qr* étant évidemment

(1) Comp. d'r, Donel, p. 148 et gl I keret, 11.

(2) C'est à ce point semble le sens de *qb' l'qr* voir Syriac XVII 237. Sur *qr* pris dans un autre sens et Syriac, XVIII 168.

(3) Il n'en est pas de même pour *qb'*, ainsi

Syriac. — XVIII

qu'on en puisse juger.

(4) Sur *qb' l'qr* et *dest* voir IV AB 7, 52 et Syriac XVII 170 ou le présent passage de V AB C. s'écrit le *māz* avec un *er* version acédente des deux locutions.

synonymes *. On comparera *gr nht* à *ms nht* (II AB 8, 13-14, I* AB 2, 16 et en ap. F 15-16), locution qui est elle-même parallèle à *asu sbt*.

Ce *gr-qb** est un lieu saint, *qds* et agréable « n m » sur n'm, « pays agréable », voir déjà Syria, XVII, 162 ss., sur *qds* « (lieu) saint », cf. J. Keret 197, on peut noter, à ce propos, que *qds* ne se rencontre pas ailleurs associé à n m, dont l'équivalent habituel est *gsm*, ainsi p. ex. IV AB 2 (3), et que — d'autre part, *qds* se trouve, une fois, en parallélisme avec *ndr* — la. 778.

En résumé, la fin du message d'A-B nous paraît contenir une sorte de déclaration de guerre, visant *El-Spa*, — déclaration formulée, du reste, de la façon la moins provocante — et en termes si mesurés que le sops n'en est qu'à grand peine perceptible, l'indétermination de la valeur de *rbqq*, l. 267, comme l'absence de tout verbe aux ll. 267-28, compliquant encore la tâche du traducteur.

À la haine dont il est animé à l'égard d'*El-Spa*, se mêle chez A-B l'espoir, et même la certitude, d'une victoire prochaine — car le fils de Baal sait bien qu'il peut compter, en cette circonstance comme dans toutes les autres, sur le courage et l'habileté de sa sœur, la déesse 'Anat.

Sans doute, les préoccupations qui se faisaient jour au commencement et qui concernaient la fertilisation des champs (l. 28 ss.) semblent maintenant perdues de vue, mais elles réapparaîtront, le moment venu, et d'ailleurs tout cela ne tend qu'à un objet unique — assurer le succès de Baal, esprit de la végétation, sur les ennemis qui cherchent, par tous les moyens, à retarder son avancement, autrement dit, à empêcher qu'on élève un temple à sa gloire — et pour sa sécurité.

Il convient d'ajouter que notre interprétation n'est pas fondée uniquement sur le texte que nous venons d'analyser, mais aussi et plus encore sur les épisodes qui suivront celui-ci, de telle sorte que c'est seulement au jour où V AB aura été publié en entier que le lecteur pourra juger si notre explication doit être admise, ou s'il faut, au contraire, la rectifier, et de quelle façon.

CH. VIBELLEAUD.

* Dans IV AB 3-32 il y a à n m b *gr nht*, au lieu de b n'm b *qb* nht*, ci-dessus. Les ll. 31-32 de IV AB 3 doivent être interprétées de la façon suivante : « Ainsi, elle ('Anat) monte sur le Arz et sur le Saffon, sur

ce lieu agréable, à savoir, sur le *gr* ou la (ou des) *nht* ».

* Voir cependant, dès le début (11-12), *gryy b arq mhtnt*.

REFLEXIONS SUR LA LOI FISCALE DE PALMYRE ⁽¹⁾

PAR

DANIEL SCHULMBERGER

Depuis cinquante-cinq ans qu'elle est connue la loi fiscale ² de Palmyre n'a guère cessé d'être étudiée, et le texte s'en trouve aujourd'hui notablement amélioré. Mais les questions qu'elle pose à l'historien sont loin d'être toutes résolues. L'économie même ne s'en discerne pas encore clairement la nature de ses diverses parties continue d'être en discussion. L'objet des lignes qui suivent est de soumettre à un nouvel examen les problèmes historiques soulevés par ce grand document.

Je rappellerai brièvement que le texte se divise en deux parties — une courte introduction, une partie principale ⁽³⁾.

L'introduction est un décret daté du 18 de Nisan 137, par lequel le Sénat de Palmyre promulgue un texte destiné à compléter une ancienne loi fiscale

⁽¹⁾ Les idées exposées dans le présent travail m'ont été inspirées par la lecture de la dernière publication dont la loi fiscale ait fait l'objet, celle du *Corpus Inscriptionum Semiticarum* (II, n° 3913). Je suis le premier à penser qu'une telle étude n'aurait dû être faite que par un historien qui fût aussi un sémitisant. Tel n'est pas mon cas je n'ai pu étudier le texte palmyrénien de l'inscription que dans la traduction latine du *Corpus*. Mais l'amitié du professeur Harald Ingholt a dû moins atténuer largement la difficulté ou je me trouvais. Son assistance, dont je lui exprime ici mes remerciements très vifs, ne m'a jamais fait défaut. On verra ci-dessous tout ce dont je lui suis redevable. A la bibliographie donnée par le *Corpus* ajouter : J. FÉVREUR,

Essai sur l'histoire politique et économique de Palmyre, Paris 1931, chap. iv-vi, et M. ROSTOVTSKY, *Seleucid Babylonia*, dans *The Classical Studies*, III (1932) p. 74-85.

⁽²⁾ Loi fiscale, *lex vectigalis*, comme le souligne avec raison M. ROSTOVTSKY, *loc. cit.*, p. 79-80, et non pas loi douanière.

⁽³⁾ Sur la disposition matérielle du texte qui s'étend sur quatre panneaux, voir *CIS*, II, III, p. 34. Une numérotation spéciale a été affectée aux lignes du premier panneau, lequel contient les textes grec et palmyrénien du décret. Deux lignes de grec (l. 14-15) et de palmyrénien (l. 12-13), qui appartiennent à la partie principale, ont été gravées en outre sur ce panneau parce que la place manquait ailleurs.

reconnue insuffisante. Ce texte codifiera les droits qui, jusqu'alors ¹, ne figuraient pas dans la loi, et étaient perçus selon la coutume.

Dans la partie principale, les derniers commentateurs s'accordent à reconnaître trois grandes subdivisions, que nous désignerons provisoirement, et par les lettres A², B³, C⁴, pour ne préjuger en rien de leur nature. La section A est regardée par la plupart des auteurs, et en dernier lieu par M. Férrier⁵, comme la « loi nouvelle », comme la modification ordonnée dans le décret du Sénat. Mais M. l'abbé Chabat⁶, suivi par M. Rostovtzeff⁷, y voit au contraire la loi ancienne. Inversement la section B, qui comporte elle-même deux parties fort distinctes, est considérée par M. Férrier comme la loi ancienne, par l'éditeur du *Corpus* comme la « loi nouvelle ». La section C est décrite par M. l'abbé Chabat⁸ comme « une sorte de commentaire ou d'explication relativement à certains articles déjà mentionnés plus haut, et à d'autres qui ne l'ont pas été ».

Pour parvenir à une intelligence véritable du texte il paraît indispensable de considérer successivement les quatre problèmes suivants :

- I. La partie principale correspond-elle à ce que fait attendre le décret ?
- II. Laquelle des deux sections A et B représente l'ancienne loi et, partant, laquelle contient la nouvelle tarification ?
- III. La section B possède-t-elle une unité ?
- IV. Qu'est-ce que la section C ?

¹ Introd. I. 4. ἐν τῇ αὐτῇ πάλαι γράμῃ; M. Rostovtzeff, *Gesch. d. Syriapacht*, p. 37, et *Yale Classical Studies*, III, p. 75 entend, dans des temps très anciens (« no doubt earlier than the time of Tiberius »). Je ne vois pas de raison d'adopter cette opinion, qui du reste ne paraît pas avoir été suivie. L'expression signifie « précédemment »; cf. LUGGEL and SCOTT, *Greek-English Lexicon*, s. v. πάλαι II.

² Grec, Introd. I. 14-15 et I. 1-93, palm. I. 1-52.

³ Grec, I. 94-149. Palm. I. 63-75. Les lignes 121-149 du grec n'ont pas de contrepartie dans le palmyrénien.

⁴ Grec, I. 150-231. Palm. I. 75-149.

⁵ *Histoire politique et économique de Palmyre*, p. 31.

⁶ *CIS*, II, III, p. 53 et 64, et aussi *Choix d'inscriptions de Palmyre*, p. 31.

⁷ *Yale Classical Studies*, III, p. 76.

⁸ *Choix d'inscriptions de Palmyre*, p. 33.

1. La relation de la partie principale au décret.

A quelque opinion que l'on se range sur la loi ancienne et sur la nouvelle codification, ainsi que sur le « commentaire », l'on doit reconnaître que le contenu de la partie principale ne correspond pas à ce que fait attendre le décret. Celui-ci prévoit l'établissement de la liste des droits perçus selon la coutume, et l'inscription de cette liste sur une stèle auprès de la loi ancienne ¹. On devrait donc trouver dans la partie principale d'une part, l'ancienne loi ; d'autre part une liste d'articles non inclus dans cette loi. Il ne devrait pas y avoir d'articles mentionnés deux fois. Or il y en a : d'une part quelques articles, auxquels certaines taxes sont imposées dans la section A, reparaissent avec des taxes différentes dans les sections B ou C. D'autre part plusieurs articles sont mentionnés, avec les mêmes taxes, dans la section A et dans la section C.

a) *Articles mentionnés deux fois avec des taxes différentes* — 1° La laine pourpre ², dont le droit, calculé par toison, à l'entrée et à la sortie, est de huit as dans la section A (palm. I 11-12, grec I, 16-18), de quatre deniers dans la section B (palm. I 67, grec I 101). La taxe fixée dans A est égale au huitième de celle qui est prévue dans B.

2° Les matières sèches dont le droit calculé par charge de chameau à l'entrée et à la sortie est de trois deniers (soit deux deniers, plus un denier de taxe sur l'animal ³ dans la section A (palm. I 8-10, grec I 9-13) de quatre deniers dans la section B (palm. I 66 ⁴). La taxe est, en A, égale à la moitié de ce qu'elle est en B.

3° Le froment, le vin, la paille. Ici la différence entre les deux taux n'apparaît pas à première vue. Le droit est fixé dans la section A (palm. I 19, grec I 89-91), à un denier « pour chaque voyage » c'est-à-dire à l'entrée et à la

¹⁰ Introd. grec I 9-11, palm. I, 8-10.

² La couleur *purpurea* du mot signifiant pourpre ne fait pas de doute, cf. CIS, n. III, p. 64 ad verbum 67.

Sur les raisons que l'on a de proposer ainsi cette taxe, cf. ci-après, p. 274, note 3.

¹¹ La mise en parallèle de ces passages dépend du vrai titre de la restitution (très vraisemblable à nos yeux) mais néanmoins subjective du mot signifiant « matières sèches » à la I. palm. 66. Cf. CIS, n. III, p. 64 ad verbum 66.

sorties, dans la section C (palm. I, 109-113 ; grec I, 187-191) et un denier également, à l'entrée et à la sortie. Mais il est établi qu'une taxe sur les animaux de transport, mentionnée dans la section C²³ et qui se superposait à la taxe sur les objets transportés, est au contraire fondée avec cette taxe dans la section A²⁴.

* Le texte ne nomme que les chameaux. Mais il résulte du tableau comparatif des taux que la même taxe s'appliquait aux ânes. Cf. *CIS*, II, III, p. 63 *ad verbum* 61.

²³ Grec I, 194-197 ; palm. I, 118-121. Taxe sur les chameaux tant chargés que non chargés.

²⁴ Mention du seul droit sur les chameaux non chargés (grec I, 92-93 ; palm. I, 61-62) parce que la taxe sur les chameaux chargés est incluse dans les taxes qu'énumère cette section. Le méfite de cette découverte revient à Des-
saut *Hermès*, XIX, 1884, p. 511-515; c'est lui qui a reconnu d'abord que la relation du simple au double où étaient d'une part les taxes

sur les fardeaux d'ânes et les fardeaux de chameaux, d'autre part, dans certains cas, les taxes à l'importation et à l'exportation avait été oblitérée, dans la section A, par l'addition de la taxe de un denier sur la bête de somme, ainsi que le montre le tableau ci-dessous d'après grec I, 9-15, 49-50, palm. I, 7-10, 43-45).

Aux articles « huile dans quatre outres » et « graisse dans quatre outres », l'on remarquera que le texte ne prévoit pas de droits pour la charge d'âne. Ceci s'explique très simplement si l'on admet que quatre outres ne pouvaient être portées par un âne, mais formaient un fardeau normal de chameau. Les taxes pour l'huile et la graisse dans deux ou-

	Charge de chameau	Charge d'âne
<i>Matières sèches</i>		
Importation . . .	2 + 1	2 1 1
Exportation . . .	3 7 + 1	
<i>Huile aromatique en " alabastra "</i>		
Importation	20 (11 + 1)	10 (12 + 1)
Exportation	13 (12 + 1)	6 + 1
<i>Huile aromatique en outres :</i>		
Importation	13 (12 + 1)	7 6 + 1
Exportation	7 6 + 1	1 3 + 1
<i>Huile dans quatre outres</i>		
Importation et Exportation	13 (12 + 1)	
<i>Huile dans deux outres :</i>		
Importation et Exportation	7 (8 + 1)	7 (6 + 1)
<i>Graisse dans quatre outres :</i>		
Importation et Exportation	13 (12 + 1)	
<i>Graisse dans deux outres :</i>		
Importation et Exportation	7 (6 + 1)	7 (6 + 1)
<i>Poissons :</i>		
Importation	10 (9 + 1)	perdu

L'on doit donc penser, avec M. Février ¹, que le denier dont la perception est prévue dans cette dernière section correspond à la taxe sur les animaux de transport, tandis que le denier mentionné dans la section G représente la taxe sur les objets transportés à laquelle venant, dans cette section, s'ajouter la taxe sur la bête (en d'autres termes que la taxe de un denier prévue par G) n'existe pas dans la section A.

b. *Articles mentionnés deux fois, avec les mêmes taxes.* Ces articles sont au nombre de cinq : ce sont les esclaves, les vivres, les chameaux non chargés, les prostituées, les peaux ⁽²⁾.

Ainsi, donc l'on ne peut nier l'existence d'un désaccord entre l'introduction, qui ne fait nullement attendre des mentions doubles de certains articles, et la partie principale qui offre de telles mentions. Je tenterai plus loin d'expliquer ce désaccord.

II. — Loi ancienne et nouvelle codification.

Le texte palmyrénien de la partie principale tient tout entier sur l'un des quatre panneaux de la stèle. Il est divisé en trois colonnes : au dessus d'elles, grave en caractères plus grands, regne le titre suivant : I 13 * *Lex rectigatis portus Hadrianae Palmyrae et fontium aquarum* [de] *legis Caesaris* ³. À la treizième ligne de la seconde colonne, mais sans qu'aucun intervalle, aucune graphie particulière ne le distingue du reste du texte, se lit le titre qui introduit la section B (I 63-65) : [*Lex rectigatis Palmyrae et fontium aquarum et sales qui est in civitate, secundum stipulationem*] *quae stipulata est contra Varrum praeside* ⁴.

Ce fait suffit à montrer qu'on a tort de vouloir le document comme contenant « deux lois fiscales successives portant chacune un titre particulier ».

ires sont identiques pour les chameaux et pour les ânes, parce que deux autres, qui suffisent à charger un âne, ne font qu'une demi-charge de chameau.

(¹) *Histoire de Palmyre*, p. 40-41, Dessau n'est pas mentionné.

(²) Cf. ci-dessous, p. 282.

(³) Traduction de M. l'abbé CHAMOT au Corpus. Je ne recourrai à la traduction française, plus

ancienne, du même auteur (*Choix d'inscriptions de Palmyre*) que dans les cas de désaccord entre les deux traductions.

(⁴) Autre restitution du même passage : *Journal Asiatique*, 1918, p. 303. M. LAGOUTE le regarde comme moins heureuse.

(⁵) FÉVRIER, *Histoire*, p. 33. Même opinion chez ROBERTSON, *Yale Class. Studies*, III, p. 80 : « I mean the two headings, one at the top of

La disposition du premier titre au-dessus du texte tout entier interdit d'admettre qu'il ne serve d'en-tête qu'à l'une de ses parties ⁽¹⁾. En d'autres termes l'on a : 1°) un titre général; 2°) les 61 lignes du texte A sans titre particulier, 3°) une loi particulière B, explicitement désignée comme telle par un titre particulier.

Cette constatation donne à elle seule un argument sérieux contre ceux qui voient dans la section B la loi nouvelle. Pour maintenir cette opinion il faudrait admettre que le titre général est en réalité le titre de la section A dans ce cas la loi ancienne, et qu'il a été gravé par erreur au-dessus de l'ensemble du texte. Il est plus simple d'admettre que B est la loi ancienne, et cette hypothèse semble confirmée par les trois observations suivantes.

1°) Palmyre est nommée Hadriana Tadmor dans le titre général Tadmor dans le titre de la section B. Cela ne s'explique naturellement, dans un texte officiel daté de 137, que si la section B est antérieure au temps où Palmyre reçut ⁽²⁾ le nom d'Hadriana ⁽³⁾.

2°) La section A se réfère à deux reprises à la coutume ⁽⁴⁾ dans un cas celle-ci est explicitement mentionnée (palma. l. 34, gr. l. 82) dans l'autre l'usage établi par un certain Célis ⁽⁵⁾ est invoqué (palma. l. 62, gr. l. 93). Sans doute

the ancient law, the other at the top of the new law ».

⁽¹⁾ L'absence d'un titre dans l'endroit correspondant du texte grec est une singularité remarquable. Elle s'expliquerait cependant, si le titre général grec se trouvait en tête de la stèle, comme l'a conjecturé Dessau (*Hermes*, XIX, 1884, p. 197, note 2). Ce titre se serait terminé par le protocole d'Hadrien et la date consulaire, dont les vestiges sont conservés. Le fait que, contrairement à ce que croyait Dessau, ce titre aurait régné au-dessus des deuxième et troisième paragraphes seulement (CIS, II, III, p. 36) n'enlève rien de sa valeur à cette hypothèse. Je la regarde comme des plus vraisemblables.

⁽²⁾ Probablement lors de la visite de l'empereur, qu'il faut dater soit de 133/34, soit de 135/36. La seconde date est généralement préférée, mais M. Robius veut bien m'écrire qu'il accorde au contraire à la première une proba-

bilité plus grande. Cf. Domsch, *Lady Ptolemaïsch*, LV, 1929, p. 190-193 (en allemand).

⁽³⁾ M. Fâraïen a fait usage de cet argument, *Histoire de Palmyre*, p. 36. Les deux autres arguments par lesquels il pense prouver que B est la loi ancienne, A la loi nouvelle me paraissent sans valeur.

Dessau (*Hermes*, XIX, 1884, p. 333) et Hirschfeld (*Revue de Numismatique*, p. 60, note 1) ont estimé que Célis, affranchi impérial, ne pouvait être qu'un fonctionnaire, percevant directement des impôts pour le compte de l'empereur. Dessau a supposé que le lieu de cette activité avait été quelque station domaniale de la province de Syrie, Hirschfeld au contraire a pensé qu'elle ne pouvait s'être exercée qu'à Palmyre, dont les revenus, naguère perçus par les empereurs, n'auraient été restitués à la ville qu'à une époque récente, sans doute par Hadrien lui-même. Je suis persuadé, comme Hirschfeld,

il n'est il pas inconcevable que la loi ancienne ait elle-même fixé une «*antiquitas*». Mais il est assurément plus simple d'admettre que les droits coutumiers fixés ici sont ceux dont le décret (introd. palm. L. 8, gr. I 9-10) prévoyait la codification. Et en effet la section A paraît donc être la plus récente.

Le fait que certains articles figurent avec des taxes différentes, d'une part dans la Section A, d'autre part dans les Sections B et C, il résulte nécessairement que l'une des mentions de chacun de ces articles est périmée. Or, la solution la moins absurde est certainement d'admettre que les droits périmés sont ceux qui figurent dans les sections B et C, et que toute la section A forme un bloc homogène de droits en vigueur. Dans le cas contraire en effet, ou la section B serait la loi nouvelle, il y aurait au milieu de la liste A, sans que rien l'annonçât, quelques articles dont les taxes seraient périmées, et les usagers du texte n'auraient trouvé les taxes en vigueur pour ces articles qu'une cinquantaine de lignes plus bas. Une telle disposition eût rendu notre inscription inutilisable dans la pratique.

Ainsi B^{de} doit être la loi ancienne — mais il n'en résulte pas que l'on puisse appeler A la «*loi nouvelle*». Cette expression, dont tous les commentateurs se sont servis, doit être rejetée. Elle ne figure pas dans l'inscription, qui ne mentionne explicitement que la «*loi ancienne*». La liste de droits, tout le décret sénatorial prévoit la rédaction n'a pas de titre, ne constitue pas une nouvelle loi, elle n'est qu'un complément à une «*loi ancienne*», qu'elle modifie sur quelques points, mais dont la plupart des articles restent en vigueur sans quoi le Sénat n'eût pas dû elle-même continuerait d'être affichée. À partir de 137, comme nous l'apprend le décret, la loi sera la loi ancienne, augmentée de ce complément, auquel s'ajoute encore un autre document, la section C.

Nous avons déjà vu que la nouvelle codification avait repris deux articles de la loi ancienne pour en abaisser les droits. Ce n'est pas le seul emprunt qu'elle ait fait à ce document. À la ligne qui suit ces deux articles dans la loi

que Giltz a été percepteur à Palmyre; mais il ne me paraît pas que sa qualité d'affranchi impérial doive détourner de voir en lui un publicain (Garnier, *Revue de Philologie*, VIII 1884, p. 333). L'hypothèse d'une perception impériale directe des revenus palmyréniens, au premier siècle, ne s'accorde guère avec la

présence d'un publicain à Palmyre, dès 58 de notre ère (CIS, II, 4235).

⁽¹⁾ Cela est concevable même si l'on adopte la conjecture développée ci-dessous, p. 285, sur la formation de l'ancienne loi.

⁽²⁾ Plus précisément Bn. Cf. ci-dessous, p. 281.

ancienne, nous lisons en effet palm. I 68: *Item, et per publicanos unum quibus ut supra scriptum est*. D'où l'on peut déduire, très vraisemblablement, que l'ancienne loi contenait à cet endroit une série de dispositions que la section A a reproduites, mais cette fois sans chargement, en sorte qu'il a été possible d'en remplacer l'énumération par ce renvoi. De cette constitution résulte un fait important. C'est que nous ne pouvons, dans la nouvelle codification, distinguer entre les articles jusqu'alors coutumiers, qui seuls auraient dû la constituer, et les articles tirés de l'ancienne loi.

III. — Les subdivisions de la section B.

En regard sur la section B y fait apercevoir deux parties, Ba (palm. I, 63-73; grec I 94-120) et Bb (gr. I 121-149), dont la seconde est unilingue et se distingue par là de la première, ainsi que de tout le reste de l'inscription. Or ces deux parties semblent différer par leur nature même. La première offre l'aspect d'un tarif, comme la section A, et réserve faite seulement du dernier article (disposition sur le sel palm. I 69-73) sur lequel je reviendrai, la brièveté de ce tarif ne doit pas surprendre puisque le renvoi dont il vient d'être question s'est substitué dans le dernier état du texte à une partie de ses articles. Au contraire, comme Vogue en avait déjà fait la remarque¹⁾, le passage unilingue Bb n'a plus le caractère d'un tarif.

Il est donc permis de douter *a priori* si M. l'abbé Chabot a raison de faire dépendre la section B tout entière du titre qui la précède. L'opinion de l'éditeur du *Corpus* paraît fondée sur un seul argument: on devrait reconnaître

¹⁾ « Du paragraphe 40 au paragraphe 46 le texte grec n'est plus un tarif, mais offre une série d'articles législatifs réglant la procédure à suivre en cas de contestation ou de fraude », dans *Inscriptions palmyréennes inédites* (Extrait du *Journal Asiatique*, 1883, p. 5). En fait le paragraphe 40 de l'itinéraire de VOUEZ (CIS, II, 5913, grec L 116-120; palm. I 72 74 et 75; sur cette intervention voir ci-dessous, p. 293) correspond à la fin de notre subdivision Ba. Deux raisons me portent à le rattacher à ce qui le précède: la première est qu'il est encore bilingue; on verra la deuxième ci-dessous, p. 285, note 1. — D'autre part, j'espère montrer ci-dessous, p. 289 ce que contenait le paragraphe 46 (grec L 152 et suivantes; palm. I 75 et suivantes; les L grec 150-151 et palm. 74 doivent y être rattachés). — Mais la remarque de Vogues reste excellente pour les paragraphes 41 à 43 (moins les deux dernières lignes de ce dernier), c'est-à-dire pour le passage unilingue.

cher à ce qui le précède: la première est qu'il est encore bilingue; on verra la deuxième ci-dessous, p. 285, note 1. — D'autre part, j'espère montrer ci-dessous, p. 289 ce que contenait le paragraphe 46 (grec L 152 et suivantes; palm. I 75 et suivantes; les L grec 150-151 et palm. 74 doivent y être rattachés). — Mais la remarque de Vogues reste excellente pour les paragraphes 41 à 43 (moins les deux dernières lignes de ce dernier), c'est-à-dire pour le passage unilingue.

district fiscal de Palmyre et des sources de César. Cette mention introduit sans doute des dispositions concernant les sources, car, comme l'a conjecturé l'éditeur du *Corpus*, c'est bien vraisemblablement à celles-ci que se rapportent à la l. 141 les mots *ἀπὸ τῶν πηγῶν τῆς πόλεως, ἀπὸ τῶν ἐκτὸς τῆς πόλεως*.

Si on admet ma restitution on observera d'une part la similitude des passages 1 et 4, qui nomment le district fiscal *ἐκ τῆς* le Palmyre, et les sources d'Archus César. L'on rapprochera d'autre part, les passages 2 et 3, où sont mentionnées seulement des sources anonymes (tr. les deux passages on paraissent des sources anonymes, l'un est ancien (titre de la loi ancienne), l'autre peut l'être, puisqu'il se trouve dans la section A, et que, comme je l'ai dit, nous ne pouvions, le plus souvent, distinguer dans cette section les articles qui fixent la coutume, de ceux qui reproduisent la loi ancienne. D'autre part des deux passages mentionnant les « sources de César » le premier est récent (titre général), et le second peut l'être, puisque je viens de montrer que la subdivision Bb, dont il fait partie, peut être distincte de la loi ancienne. Il résulte de là que l'existence même de ces sources pourrait être récente. Car rien ne contraindrait à partager l'opinion de M. Talbot-Chabot, selon laquelle les « deux sources » se confondraient avec les sources de César. Les premières, dont le passage 2 nous dit si explicitement qu'elles se trouvaient dans la ville ne peuvent être que les deux points d'écoulement de Palmyre « alimentés » encore aujourd'hui. Au contraire, dans les « sources d'Archus César » il est permis de voir avec Dittenberger ²⁾, quelque adhésion elle lue par ce prince, peut-être l'aqueduc de Palmyre ³⁾.

Les seuls passages où le *καρὸν* sont mentionnés sont ceux où il paraît en même temps que les sources de César. Le *καρὸν* pourrait donc être, lui aussi, d'existence récente. Ceci rend possible la conjecture suivante : postérieurement à la rédaction de l'ancienne loi, les diverses droits que le titre de celle-ci énumérait séparément soit les *τετακταὶ* les droits sur les eaux, les droits sur le sel, furent groupés sous la dénomination de revenus du *καρὸν*. Rien ne nous permet plus de dire quelle fut la portée de cette opération, et s'il faut voir dans la constitution du *καρὸν* une véritable réforme, ou seulement un change-

¹⁾ Cf. II, III, p. 53, ad versum 58.

²⁾ OCIS, II, p. 333, note 99.

³⁾ Sur les sources et sur l'aqueduc, voir

mon étude dans *Revue de l'Égypte* II (1903) p. 455, note 41.

ment de mots, l'introduction d'une dénomination simplifiée — mais peu nous importe ici. Le qui confère à notre hypothèse un haut degré de vraisemblance, c'est qu'elle explique pourquoi les sources et le sel qui figuraient dans le titre ancien n'apparaissent plus dans le titre général : ils ne demandent plus de mention particulière puisqu'ils sont de ceux qui recouvre la mention générale des revenus du *tax*. À ces revenus seront venus s'ajouter par la suite ceux de nouvelles eaux dites les « sources de César ».

Ainsi la section B paraît n'être qu'une création arbitraire des commentateurs. Nous considérerons Ba et Bb comme des documents distincts et probablement d'âges différents. En Ba je reconnais la loi ancienne, ou plus précisément ce qui nous est conservé de cette loi. Quant à Bb je me réserve d'indiquer plus bas ce que l'on peut y voir.

IV — La section C (grec l. 150 — palm. l. 74 — 116)

Lorsqu'on aborde le texte de la section C — l'on ne peut manquer de remarquer combien il diffère de celui des sections A et Ba. Celles-ci se délimitent aisément : ce sont, nous l'avons dit, des tarifs. Rien de plus difficile, au contraire, que de caractériser la section C — dont le trait le plus certain est le manque d'unité.

La section C — surtout elle — réunit des articles où sont fixés des droits. Ils ne sont pas les plus nombreux et je les étudierai d'abord. Ce sont les suivants :

- a) Esclaves (palm. l. 80-88 ? ou au delà ?)
- b) Vivres (grec l. 187-189, palm. l. 109-111)
- c) Chamelles et charges similaires (grec l. 194-197, palm. l. 118-121)
- d) Prostituées (grec l. 203-4, palm. l. 126-128).
- e) Sel (palm. l. 133).
- f) Peaux (palm. l. 142-143).

Ces articles n'ont pas tous pour objet exclusif de fixer des droits. Par exemple l'article sur les vivres va dans le grec — jusqu'à la ligne 191, dans le palmyrénien jusqu'à la l. 113, après avoir fixé le montant de la taxe, il précise que les vivres à destination ou en provenance des villages ne la paient

pas. De même l'article sur le sel ne se borne pas à le tenir le droit pesant sur cette denrée : les lignes 131 et 132 prescrivent en quel endroit il sera vendu ; les lignes 133 à 136 assument le sel (prolax) à Palmyre au sel importé.

Mais ces articles ont tous un caractère commun : ils se réfèrent à la loi ⁽¹⁾. En même temps ils reproduisent les dispositions des sections A et Ba, parfois en omettant l'une d'elles, parfois au contraire, avec précisions additionnelles, mais, semble-t-il, sans jamais les modifier ou les contredire. Cela est certain pour les passages sur les vivres et sur les prostituées, qui se bornent à répéter les stipulations précédentes. Il a été de même du passage sur les chameaux, puis je la différence avec le passage parallèle de la section A ne résulte que de la fusion réalisée dans celle-ci de la taxe sur les bêtes de somme avec la taxe sur les matières transportées. L'identité des deux passages sur les peaux est très probable, malgré la mutilation de l'un d'eux. Enfin je voudrais mentionner que les dispositions essentielles de la section A sur le sel et toutes les dispositions de la section Ba sur les esclaves se retrouvent dans la section C.

Voici comment je propose de comprendre les deux passages sur le sel :

1^{re} Section Ba. — Palm. I. 69-70. Quel que soit le sel on le sera pour une même prix de vente par boisseau de seize seliars, et ce dont (les particuliers) auront besoin pour leur usage leur sera fourni (à ce taux) ⁽²⁾.

Palm. I. 72-73. Celui qui possède du sel à Palmyre, ou dans le territoire de Palmyre livrera ledit sel au publican contre paiement (à par le publican) d'un as pour chaque boisseau.

Palm. I. 74 : celui qui ne livrera pas (son sel) paiera, pour chaque boisseau (non livré, une amende de) deux sesterces.

Je place la ligne 74 après la ligne 72 conformément à la disposition du texte

⁽¹⁾ Esclaves palm. I. 81, *alaut scriptum est in lege*. Vivres grec I. 187, αὐτὰς τῶν νόμων palm. I. 10^{re} et *in lege* et dans grec I. 13 496 *ex x. in lege* palm. I. 129 *aut in lege scriptum est*. Prostituées palm. I. 12, *et ut vendit in lege* palm. I. 13, *in lege* (= grec I. 215 νόμων ?). Le passage sur les peaux est trop mutilé pour que l'on puisse assurer qu'il faisait allusion à la loi,

mais cela est bien vraisemblable.

⁽²⁾ De l'avis de M. Ingholt, la restitution de la ligne 70 n'est pas complète, le *que* qui est effacé devant *ut* est écrit *ἵνα*. Le sel *prolax* qui est restitué n'est que les *verba* du texte antérieur. Mais la phrase parallèle aux lignes 133-134 me paraît néanmoins donner une grande vraisemblance au sens que je conjecture.

grec, dans lequel il est évident que les L. 116 et 118 correspondent à la ligne palm. 72, les L. 119 et 120 à la ligne palm. 74.¹ L'interversion qui s'est produite ici doit être attribuée à la négligence du traducteur.²

2^e SECTION C. — Palm. L. 130-132: le sel sera vendu en place publique

Palm. L. 133-134: le Palmyrénien qui achètera du sel pour son usage le paiera un as par boisseau.

Palm. L. 134-136: Le revenu du sel qui est produit à Palmyre sera, comme dans la province, recueilli (au taxicholas), et sera vendu au publicain, selon la coutume.

Pour ces deux dernières lignes je m'appuie aussi bien sur l'interprétation du *Capus*³ que de celle de M. l'abbé Chabot avant présentée précédemment dans son *Chron. d'inscriptions de Palmyre*. Par les traductions *rectipal satis* et *L'impôt du sel* il a marqué la dépendance du second terme de ces expressions se trouve par rapport au premier. Or, selon M. Fugholt, l'on attendrait que cette relation fût exprimée soit par l'état construit כספא די כספא , soit au moins encore par la particule די כספא די כספא (ainsi L. 102 כספא די כספא la taxe des boucliers, L. 125 כספא די כספא la taxe des court-salles). Le fait contraire, que le sens *rectipal satis* n'est pas probable, c'est la difficulté ou l'on se trouve de construire la phrase sans pour adopter ce sens. Cette difficulté s'appert jusqu'à dans les traductions de M. l'abbé Chabot: en français, il a donné à chacun des deux verbes un sujet particulier, « l'impôt du sel » au premier, « le sel » au second. Or ce second sujet ne se trouve pas dans le texte. La traduction latine fut de *rectipal satis* le sujet de l'un et le l'autre verbe, mais si *rectipal satis* = *rectipal* est possible, *rectipal satis*, *comet* ne se comprend pas. Au contraire, si l'on entend par כספא כספא la production des salines, le « revenu-sel », l'on a un sujet qui gouverne aussi bien le verbe « sera recueilli »

¹ Voir sur ce point M. l'abbé Fugholt, *op. cit.*, t. I, III, p. 85, ad verbum 143.

² Les commentateurs sont unanimes à voir dans le texte grec l'original du notre document. Le texte palmyrénien n'en est que la traduction souvent fautive. Qu'il me suffise de citer sur ce point l'opinion de M. Henzen, *Sprache der palmyrenischen Inschriften*, p. 26, note 3. Je me suis du reste s'il faut aller jusqu'à admettre, avec lui, que « la par-

te palmyrénienne de l'ascription n'est jamais *lao* ».

³ Cf. ci-dessous, p. 287, note 3.

⁴ Et etiam *rectipal satis* quod est Palmyrae sicut in *ligna lege 2* ad usum exiguntur et Palmyrenis venient secundum consuetudinem.

⁵ P. 37. « L'impôt du sel qui est à Palmyre sera, comme dans la province, évalué d'après l'as, et le sel sera livré aux marchands, pour être vendu selon la coutume ».

que je vende « sera vendu ». Il n'est plus nécessaire de donner au premier le sens de *sol cratic* qu'il n'a jamais ni « *cha de cratic* » que notre inscription rend régulièrement — par un autre verbe « *z* »). A la ligne 14, on s'ouvrira peut-être de la liberté que je prends de ne restituer que trois lettres « *z* »], publi-
cans là où M. Fabbe Chabot a voulu en mettre quatre « *z* »], marchands), puis cinq « *z* »] Palmyréens. Mais autre que ces trois lettres sont de celles qui prennent le plus de place. J'observe que Vagge avait proposé pour ce passage une restitution qui n'était pas plus longue, et surtout qu'il avait lu le *mon* qu'exige ma conjecture. Et où M. Fabbe Chabot restitue un *bay*.

Si l'on admet mon interprétation de ces deux passages, l'on m'accordera aussi qu'ils n'ont plus rien d'obscur. Ils montrent qu'un monopole du commerce du sel existait à Palmyre¹ car lorsqu'il nous est dit que le sel sera vendu aux Palmyréens, c'est-à-dire aux particuliers pour leur usage personnel, il faut comprendre évidemment pour la consommation mais non point pour en faire commerce. Comme les autres revenus municipaux, ce monopole était périodiquement mis en adjudication. Il était pris à ferme en même temps qu'eux par un fermier général, que l'on a d'habitude dénommé le sel ne devait être vendu qu'en place publique, et à un prix imposé. L'existence de salines dans le territoire palmyrénien constituait une difficulté. Il y était obvie par un article qui obligeait, sous peine d'amende², les producteurs palmyréens à vendre leur sel au publicain. Celui-ci le leur payait un as par boisseau, soit le prix auquel il le revendait. L'intérêt que les producteurs auraient pu trouver à faire concurrence au fermier en vendant clandestinement le sel au-dessous du prix officiel, était ainsi supprimé. Il était indifférent que le bénéfice du fermier sur le sel fut, par la même, réduit à rien car il lui restait le gain qu'il tirait de la vente du sel importé. La disposition par laquelle les producteurs palmyréens étaient contraints à la cession intégrale de leur sel n'avait l'autre objet que de permettre au publicain de réaliser ce dernier bénéfice en rendant effectif le monopole.

Ainsi la section Ba et la section C contiennent, si l'on n'a tort, les mêmes

¹ L. 1, 46, 67, 70, 71, 83, 89, 91, 92, 98, 106-110, 112, 126-129, 131, 140, 143-145.

² Plusieurs savants l'ont pensé. Voir en dernier lieu Hirschman, dans *Paulys-Wiss-*

Realw., R. E., s. v. Monopole, p. 198, 5.

³ Deux aseteres = huit as. Ils paieront huit fois ce qu'ils auraient reçu.

stipulations sur le sel — les lignes 69-70 correspondent aux lignes 113-114, les lignes 72-73 aux lignes 134-136. En outre, la section Ba (l. 71) précise qu'une amende frappe les contrevenants. La section C (l. 130-132) précise dans quel endroit se fera la vente.

J'en viens aux passages sur les esclaves. Les droits sont les suivants :

1^{re} SECTION A

a) Palm. I. 2-3. Importation d'un esclave : 22 deniers.

b) Palm. I. 4. Vente d'un esclave à Palmyre (non suivi d'exportation) : 12 deniers.

c) Palm. I. 5. Vente d'un esclave vétérân (sans doute dans les mêmes conditions) : 1[0] deniers.

d) Palm. I. 6. Exportation par l'acheteur d'un esclave (ou d'un esclave vétérân) : 12 deniers.

2^{re} SECTION C.

a) Palm. I. 80-81. Importation et exportation d'esclaves : 22 deniers.

b) Palm. I. 82. Achat d'un esclave à Palmyre (non suivi d'exportation) : 12 deniers¹⁰.

c) Palm. I. 83. Vente d'un esclave vétérân : 10 deniers.

d) Palm. I. 85. Exportation (par l'acheteur) : 12 deniers.

Ainsi, pour autant que la mutilation du second passage permette d'en juger celui-ci contient toutes les stipulations du premier. Il y ajoute — à la l. 81 — que les 22 deniers se perçoivent aussi à l'exportation, aux l. 84 et suivantes d'autres précisions, malheureusement perdues.

Le reste de la section C n'a pas pour objet de fixer des taxes mais de définir :

1^{re} si certains objets sont soumis ou non à l'impôt, 2^{de} la catégorie fiscale à laquelle appartiennent certaines matières, 3^{de} les modalités de perception.

1^{re} La Lune italique (grec l. 174-176 — palm. I. 96-97, les calvres d'ar-

¹⁰ Ce parallélisme, rapproché des autres parallélismes que nous examinons (ici) est la deuxième raison (deuxième p. 274, note 1, qui me porte à rattacher à l'ancienne loi les lignes 69-73, bien qu'elles n'aient pas pour

seul objet de fixer des taxes.

¹¹ M. Lucholt mesure que la restitution et qui *emul* et non *exchit* son et publication d. VII ne rencontre pas d'obstacle.

maux (grec l. 186 — palm. l. 108), les vivres provenant des villages, soit de l'intérieur des frontières palmyréniennes (grec. l. 189-191 — palm. l. 112-114), les peaux de chameaux (palm. l. 122-123) ne sont pas taxés. Les herbes (et légumes ? palm. l. 123-124), les troupeaux qui viennent pâture en Palmyrène (grec l. 233-235 — palm. l. 149) paient la taxe.

2° Les pommes de pins sont assimilées aux matières sèches (grec l. 191-193 — palm. l. 114-117), les statues de bronze au bronze (palm. l. 128-130).

3° La taxe sur les bouchers (grec l. 181-185 — palm. l. 102-107) sera perçue en monnaie italique, et au-dessous du denier, en petite monnaie locale.

Parmi les articles énumérés dans la section C il en est trois qui ne figurent pas dans les sections A et B, et qu'il n'est pas vraisemblable d'y restituer : ce sont ceux qui ont trait aux bouchers, aux herbes et aux bronzes. Il est digne de remarque qu'un droit n'est taxé pour aucun de ces trois articles. Dans ces conditions il est légitime de se demander si l'absence de ces articles, dans les tarifs qui occupent le début de l'inscription, ne s'explique pas par le fait que la taxe qui les frappent restait variable. Dessau¹ a fait une intéressante conjecture que je voudrais reprendre et développer ici. À l'origine tous les droits auraient été perçus *ad valorem*. Mais ensuite, pour un certain nombre d'articles — sans doute ceux dont la valeur était le plus stable, l'estimation en aurait été faite une fois pour toutes. C'est ainsi que l'on en serait venu à recueillir un premier tarif, celui que nous conserve en partie la section Ba. Pour les articles que cette loi ne contenait pas, l'estimation devait théoriquement continuer d'avoir lieu. Mais ces articles auraient été affectés à leur tour par la loi qui avait les droits variables à se transformer en droits fixes, et l'estimation aurait été remplacée dans la pratique par une tarification verbale : « l'estime ». En fin, dans notre inscription, cette coutume se serait muée elle-même en une tarification écrite. J'incline d'autant plus à adopter cette explication qu'il semble que la pratique de l'estimation, supposée par Dessau, se maintenait encore, en 137, pour un article au moins : la taxe à percevoir des marchands de vêtements (grec l. 86-87 — palm. l. 57) reste variable, et, quoiqu'il ne soit pas dit explicitement que le droit sera perçu *ad valorem*, il est raisonnable de supposer que c'est là le sens

¹ *Hermet*, XIX, 1894, p. 494.

de ce passage. Cette disposition s'expliquerait par la variabilité de la valeur des vêtements. Or la même explication pourrait s'appliquer aux droits sur les bouchers, sur les bronzes et sur les herbes ⁽⁹⁾.

J'achèverai cette étude des particularités de la section I, par deux remarques.

1° Presque tous les articles du texte s'appuient sur quelque source ou autorité :

a) Sur « la loi » huit références : ajouter aux cinq passages mentionnés ci-dessus p. 282, note 1, les trois suivants, grec l. 178 - palm. l. 90, grec l. 180 = palm. l. 101 ; grec. l. 232 = palm. l. 149.

b) Sur « la coutume ». Deux passages : grec l. 185 - palm. l. 107, palm. l. 136.

c) Peut-être sur des dispositions en vigueur dans la province de Syrie, car il me paraît probable que l'expression « comme dans les autres cités », à la ligne palm. 116-117 signifie « comme dans les cités de la province » ⁽¹⁰⁾. Et c'est aussi l'expression « comme dans la province » que je regarde comme la restitution juste de la ligne palm. 135 ⁽¹¹⁾.

d) Sur les lettres, les grands personnages romains du siècle précédent : Germanicus, grec l. 182-183, - palm. l. 103-104 ; Corbulo, grec l. 196-197 = palm. l. 121.

⁽⁹⁾ *CIS*, II, III, p. 63, ad verbum 57.

⁽¹⁰⁾ A moins que celles-ci ne soient comprises dans les matières auxquelles fait allusion la l. 80 à savoir ἐπεὶ τῶνδε πρῶτον, ἀνθρώπων, ἔχοντες καὶ τοιοῦτον γένος = palm. l. 89-90 *exigui publicanus pro onere frumenti, vini palani et omnium id genus*..

⁽¹¹⁾ C'est, selon moi, le gouverneur qui parle, cf. ci-dessous p. 290.

⁽¹²⁾ Quasor, *Glosses d'inscriptions de Palmyre*, p. 37, cf. ci-dessus, p. 283. Cette restitution (אֶתְרִימָא) calquée sur le grec ἑγέρτω a été ensuite abandonnée par son auteur, malgré la préférence qu'il conserve pour elle en tant que lecture (*CIS*, II, III, p. 74, ad verbum 185), parce que, à son avis, le palmyrénien pour « province » devrait reproduire *insayia* et non point ἑγέρτω. Mais le mot ἑγέρτω dans le sens de province est attesté

en grec (cf. Hérodote, VI, 7, 2). En palmyrénien, aucun mot signifiant province n'est connu, mais il est probable a priori que le mot en usage transcrivait un mot grec, comme presque toutes les expressions de la langue administrative (Rosenthal, *Sprache der palmyrenischen Inschriften*, p. 94 ; Castelnau, *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, p. 134-136). Et ce qui donne à la restitution אֶתְרִימָא une grande vraisemblance, ce n'est pas seulement que le mot palmyrénien pour gouverneur calque ἑγέρτω comme on l'a vu ci-dessus (cf. aussi Rosenthal et Castelnau, loc. cit.), mais en core que אֶתְרִימָא existe avec le sens requis, dans la Mishna, cf. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes*, II, 30, note 140. Or, le texte de la Mishna remonte précisément au second siècle de notre ère, *ibid.*, I, p. 121.

c) Sur l'accord (des parties en présence) grec l. 174-175 = palm. l. 96 ; palm. l. 144 ; grec l. 233 = palm. l. 148-149.

La taxation des herbes (palm. l. 123-124) est justifiée par référence implicite au principe, sans doute méconnu, que ce dont on fait commerce est soumis aux droits.

Les seuls articles de la section C ou de telles références manquent sont les suivants : cadavres d'animaux grec l. 185-186 = palm. l. 108 ; peaux de chameaux palm. l. 122-123 ; bronzes (palm. l. 128-134).

2° A trois reprises le rédacteur du texte fait usage de la première personne ⁽¹⁾.

Nous avons pris la section C avec connaissance suffisante pour pouvoir aborder maintenant le problème de sa nature et de sa destination. Telle que nous la possédons, elle fait partie de la loi, comme l'indique sans conteste nous l'avons déjà vu, sa disposition au-dessous du titre général. Mais les nombreux passages où elle se réfère à la loi nous font qu'elle a commencé par en être distincte.

Selon toute vraisemblance elle a donc existé à côté de la loi ancienne jusqu'au moment où elle s'est trouvée incluse dans la loi présente. Dans ces conditions je proposerais d'y retrouver le contrat par lequel les revenus de la cite de Palmyre et non domus à ferme. Je crois que cette hypothèse rend compte bien mieux que toute autre des particularités du texte.

Deux mentions du contrat d'affermage existent dans l'inscription. La première se trouve dans le décret. La seconde dans le titre de l'ancienne loi.

1° Le décret nous apprend, je le rappelle, agrément (l. 9) = palm. introd. l. 96, d'une part que la liste des droits condamnés à fixer par écrit doit être inscrite dans le contrat, dont le renouvellement, qui est sur le point de se faire, requiert encore l'agrément du soumissionnaire ⁽²⁾ ; d'autre part, que cette liste doit être gravée avec la loi ancienne. Ainsi, bien qu'il ne soit pas dit explicitement que le contrat aussi sera gravé sur la stèle, on peut s'attendre à l'y

⁽¹⁾ 1° Palm. l. 76 $\pi\tau\eta\tau\alpha\iota\epsilon\iota\mu\epsilon\tau\alpha$ *statui, quod*. M. ISCHOLT ne regarde pas cette restitution comme tout à fait sûre. 2° Grec l. 87-188 $\delta\eta\lambda\alpha\sigma\tau\epsilon\iota\mu\epsilon\tau\alpha\ \sigma\tau\alpha\tau\iota\sigma\tau\epsilon\iota\mu\epsilon\tau\alpha$ palm. l. 103-104 *statui exigendum esse denarium* ; 3° Palm.

l. 134, *nequum mihi videretur*.

⁽²⁾ 1° S. 11. II p. 77 $\alpha\gamma\gamma\eta\sigma\tau\epsilon\iota\mu\epsilon\tau\alpha$, le soumissionnaire s'oppose à ce qu'elle s'enferme, comme l'on la s'observe dans *Hermès* XIX 1886, p. 493.

rencontrer puisqu'il est stipulé, d'une part que la liste, elle, doit s'y trouver, et d'autre part qu'elle doit être incluse dans le contrat. L'on objectera que, justement, la section C n° contient pas la liste. Mais nous avons déjà vu que les prescriptions du Sénat n'ont pas été suivies à la lettre. De même qu'au lieu de la liste de droits coutumiers prévue, l'on a, en fait, une liste où ces droits sont mêlés à d'autres qui faisaient partie de l'ancienne loi, de même l'on aura ici, au lieu d'un document en incluant un autre, deux documents distincts.

2° Le titre de la loi ancienne nous apprend incidemment⁴¹ que l'un des précédents contrats avait été conclu en présence d'un personnage, Marmus, qui qualifié de *ἑταῖρος*, or, ce mot n'est que la transcription littérale du grec *ἑταῖρος*. L'on s'accorde généralement à reconnaître dans ce *ἑταῖρος* un gouverneur de province. Si la section C est bien le contrat, nous pouvons donc nous attendre à voir figurer dans la proposition qui en forme le début non seulement les Palmyréniens et les publicains, soit les parties qui concluaient le contrat, mais encore le gouverneur en présence duquel il se concluait. Or, il semble qu'il en soit ainsi : la première ligne (grec 110, palm. 74) contenant les noms d'un personnage romain, dont malheureusement le prénom seul (dans) est conservé, suivi, dans la version araméenne, du mot *ἑταῖρος*. L'équivalent de ce titre dans le texte grec doit être cherché à la fin de la ligne 130 et au début de la l. 141, où Dillenberger a restitué les mots *ἑταῖρος, καὶ* *καὶ ἑταῖρος*. Les noms des parties viennent ensuite. M. l'abbé Chabot traduit à la ligne 70 du palmyréen : *inter Palmyrenos et* et M. Ingholt restitue, en effet, à la fin de la ligne 71, au lieu de *ἑταῖρος* proposé par l'éditeur du *Corpus*, le mot *ἑταῖρος* qui correspond à *et*⁴². M. Ingholt m'indique de plus que le mot traduit l. 76 par *certopha* peut aussi bien se lire *publicani*, ou même si l'on doute du *ad* qui ferait de ce mot un pluriel, *publicanus*. Ce *ad* a été lu par M. l'abbé Chabot, mais pourrait n'être que la partie supérieure de *l'ad* du mot *ἑταῖρος publicanus*. Sur la photographie publiée par Vogüé⁴³, je vois

⁴¹ Cette indication paraît ne figurer là que comme une référence à une source (Cf. ci-dessous, p. 292).

⁴² OGIS, II, p. 394.

⁴³ OGIS, II, III, p. 61 ad versum 75.

⁴⁴ Cette restitution est fondée sur la tour-

nure exactement semblable employée à la ligne 1 de l'introduction : *inter mercatores et*.

⁴⁵ *Journal Asiatique*, 1883, extrait n° 5, pl. II.

comme terminaison du mot qui précède, non point le *tau* qu'a vu M. l'abbé Chabot, mais un *samek*. Cette lettre conviendrait comme finale d'un nom propre, celui du publicain. Entre le *qaf* lu par M. l'abbé Chabot, et le *samek* que je propose au lieu du *tau* final, M. Ingholt croit lire un *nom*, et me fait remarquer que ces trois lettres *qaf, samek, samek* forment la fin du nom d'Al-cimon qui se lit deux lignes plus bas, et qui doit être le nom d'un publicain, puis qu'il est précédé du verbe *condamnat*. La l. 452 du grec pourrait donc se restituer *αὐτῷ* *Ἰαλ[μυρῶν καὶ Ἀλκιμου — —]νομῷ* ⁽¹⁾.

De ce qui précède, l'on peut conclure à un double rôle du gouverneur :

1^{re} Lors de la conclusion du contrat, de même réunion ou se rencontrèrent sous sa présidence, le soumissionnaire et les représentants de la cité de Palmyre, en débattant les conditions, dans lesquelles le publicain exercerait son activité ; c'est au gouverneur qu'appartenait la décision ^{2e} ; c'est lui qui montrent les trois passages à la première personne aux quels je viens de faire allusion, et où ses paroles sont conservées telles qu'il les a prononcées, tandis que, dans tous les autres, elles sont transformées à l'impassible. Cette décision, le gouverneur avait presque toujours soin d'en indiquer la raison : elle était conforme à la loi, à la coutume en usage à Palmyre, aux règles parallèles suivies dans la province ; elle enregistrait l'accord des Palmyréniens et du publicain, elle se referait à quelque principe reconnu de tous. Ainsi le contrat était l'œuvre du gouverneur qui y fixait les conditions, l'application de la loi, après avoir amené les parties à un accord.

2^e Le contrat une fois en vigueur, le gouverneur était juge en dernier ressort des contestations que pouvait soulever son application. Car il est bien probable que les lettres de Germanicus ³ et de Trajan à Stabius et à Bar-

¹ La lacune qui subsiste dans cette restitution serait de six ou sept lettres, et je ne sais trop que proposer pour la combler. Peut-être faut-il restituer ici le patronymique d'Al-cimon.

² Cette vue ne me paraît pas en contradiction avec le passage du décret (grec l. 40, palm. l. 6) où est mentionnée l'acceptation, par le soumissionnaire, de la liste inscrite dans le contrat ou d'autres termes du contrat dans son dernier état. Le Sénat de Palmyre

présentait une addition au contrat ; cette addition, qui abaissait certains droits, portait atteinte aux intérêts du publicain ; il est naturel, dans ces conditions, que l'adhésion de ce dernier ait semblé l'essentiel, et que l'on n'ait mentionné qu'elle. Mais je n'en suis pas moins persuadé que seul l'acquiescement du gouverneur permettait la mise en vigueur du contrat.

³ Les pouvoirs exceptionnels de Germanicus (Tacite, *Annales*, II, 43) sont supérieurs

hurs répondaient à des questions posées par ces derniers, et relatives à des litiges dans lesquels ils étaient soit partie, soit juges. C'est ici qu'intervient le problème de savoir quelles étaient les fonctions de Statilius et de Barbarus. On les considère le plus souvent comme des procurateurs¹. Je ne vois pas sur quoi se fonde cette opinion. M. Lathéolaut² pense aussi que Barbarus pourrait être le chef « de quelque stat ou *deamire* ». Mais je doute qu'il y ait eu des stations douanières. La nécessité on l'on s'est trouvé de rappeler dans un article (grec, I, 189-191; palin, I, 111-113) que les denrées en provenance ou à destination des villages (de Palmyrene) ne sont pas taxées, montre, à mon avis, que les droits étaient perçus à Palmyre même³. S'ils avaient été perçus aux frontières⁴, un tel énoncé n'aurait pas été compris. Au reste il serait surprenant qu'un gouverneur eût écrit directement à un chef de station douanière. Car si de tels personnages avaient existé, ils auraient pu être que les agents du publicain Statilius et Barbarus sont, à mon avis, comme l'a pensé M. Lathéolaut⁵, soit des *stat* ou *deamire*, soit des publicains. Je rappelle que selon les lignes 127 à 140 du Texte grec les litiges entre le publicain et les fermiers étaient portés devant le *stat* ou *deamire*. Dans la première hypothèse que j'adhère à préférer, ce serait ce magistrat qui aurait transmis au gouverneur les requêtes par lesquelles se portaient les appels. C'est à lui que le gouverneur aurait adressé la lettre par laquelle il faisait connaître sa sentence. Notamment je crois que l'on doit envisager aussi l'hypothèse dans laquelle Statilius et Barbarus seraient les publicains. Notre inscription ne contient qu'une seule mention du *stat* ou *deamire*, et cette mention se trouve dans le

à ceux d'un genre ~~grec~~ mais ils sont de même nature. Lorsqu'il prend, à l'égard des villes, des mesures contrecontrées auxiliaires par Pison, il agit comme un gouverneur (Tacite, *Annales*, II, 60). C'est aux lieux et place de Pison qu'il a dû répondre à Statilius. Il était le gouverneur effectif.

¹ DESSAU, *Hermes*, XIX, 1884, p. 582; DITTENBERGER, *OGIS*, II, p. 336, note 119; CIS, II, III, p. 68 *ad verbum* 104, p. 70 *ad verbum* 121.

² Choix d'inscriptions de Palmyre, p. 36.

³ Comme il est naturel dans une région

dont les frontières sont peu étendues, et où d'autre part, la rareté de l'eau ne permet pas au trafic d'éluder la ville et ses sources. Aujourd'hui, malgré l'éloignement de la frontière, Palmyre est station douanière.

⁴ Les inscriptions encore inédites montrent que contrairement à l'opinion de DESSAU (*Hermes*, XIX, 1884, p. 511), le territoire palmyrénien était très étendu. Cf. provisoirement Arch. *Ant.*, 1933, p. 634, note 2.

⁵ *Revue de Philologie*, VIII, 1884, p. 141.

passage Bb, qui est selon moi de la fin du règne d'Habrien (voir ci-après). Il n'est donc pas prouvé que ce magistrat existait déjà à l'époque de Germanicus et de Corbulo. Dans le décret grec L 12-13, palm L 10-11, les magistrats palmyréniens apparaissent comme les protecteurs du public contre les empiétements éventuels du publicain. Je me figure inversement que c'est au gouverneur romain que le publicain devait s'adresser lorsque son activité rencontrait des résistances. Les lettres de Germanicus et de Corbulo auraient été, dans ce cas, des réponses à de telles requêtes du publicain.

Le contrat était rédigé par le gouverneur, la loi par le Sénat de Palmyre. C'est là une preuve de plus que les deux documents étaient distincts à l'origine. Ils n'en avaient pas moins des avant 137 un rapport très étroit. La loi aussi bien le publicain, et cela était spécifié dans le contrat grec introd L 6, palm introd L 6. Et l'on peut sans doute déduire d'un passage inutile du contrat¹, que le texte de la loi y était annexé, les deux documents étant scellés du même sceau. Ainsi doit s'expliquer, dans le titre de l'ancienne loi, la référence au contrat conclu devant Maritus. Elle indique que le texte est tiré de la loi qui était jointe à ce contrat.

C'est ici le lieu de revenir sur la section Bb. Je me suis borné jusqu'à présent à indiquer, après Vogt, qu'elle n'a pas le caractère d'un tarif et à montrer que rien n'oblige à la rattacher à l'ancienne loi. Nous voyons maintenant que c'est, au contraire, de la section C, qu'il convient de la rapprocher pour autant que l'état du texte permette d'en juger. Elle a pour objet, comme la majeure partie de cette dernière, de préciser certaines conditions de l'activité du publicain. À la ligne 136 se trouvait probablement l'une de ces références à la loi qui sont caractéristiques de la section C. Je propose donc de regarder la section Bb comme une partie du contrat.

La datation du texte du contrat est un problème insoluble. Chacune de ses phrases peut remonter à une date différente, comme le montrent les passages qui nomment Germanicus, Corbulo. On peut faire cependant les remarques suivantes. Les passages qui se réfèrent à la coutume doivent être antérieurs à la rédaction de la nouvelle codification sans quoi c'est à elle, c'est-à-dire à la loi, que l'on eût renvoyé. Il en va de même du passage sur les chameaux,

¹ L. 179-180. [19] ὁ δὲ τῆς ἀρχῆς ἐκείνης ἐπὶ τῆς ἀρχῆς. Cf. DITTENBERGER, *OGIS* 10, p. 335, note 115.

puisque la taxe sur la hôte n'est pas encore fondue avec la taxe sur le fardeau.

Et, d'autre part, une partie au moins du contrat peut être située dans le temps avec précision : la section Bb est datée de la fin de 136 ou du début de 137¹ par la mention « la 13^e du grec des « sources de César », identiques aux « sources d'Aelius César » du titre général palmyrénien. Il me paraît donc extrêmement vraisemblable que cette section est une addition au contrat précédent (le document G), rédigée en même temps que le préambule, et que la section A sous la forme où nous l'avons, soit en avril 137.

Le texte du contrat avait dû se former peu à peu. Les passages qui mentionnent *Germanicus* et *Carabon* montrent de quelle façon il avait pu s'allonger et chaque renouvellement la section de gouverneur faisait jurisprudence, la règle sur laquelle s'était fondé son jugement dans quelque litige particulier venait prendre place dans le contrat suivant. Mais à mesure que chaque renouvellement et les perfectionne, de tels textes ont une tendance à se figer. La stabilité politique et commerciale de l'époque d'Hadrien d'et favorise, à Palmyre, une évolution semblable à celle par laquelle, à Rome, peu d'années auparavant, l'édit des préteurs urbains, était devenu un « édit perpétuel »². En 137, le texte du contrat avait pris une forme que l'on pouvait croire définitive et c'est pourquoi il fut incorporé à la loi.

Il reste à expliquer :

1° Pourquoi le passage malinague ne se trouve pas à la fin de la section C.
Je ne saurais voir là que l'effet d'une erreur. Si l'on avait deux documents distincts, l'un contenant le texte du précédent contrat, l'autre l'annexe nouvelle,

¹ Cf. deesse, p. 274, note 3.

² Le fait qu'il n'y a pas eu de texte C tout peut être à ce que l'usage du grec était se généralisant; cf. GUTHRIE, *Grammaire du Palmyrénien épigraphique*, p. 5.

L'adoption par Hadrien de L. Aelius Commodus, qui prit alors le nom de L. Aelius César, eut lieu dans l'été de 136 et, PAULY-WISSOWA, *R. E.*, III, 1830, s. v. Commodus, L. M. Galbe LA CAÏRE, *Égypte*, II, p. 10, pense que les « Sources de César » pourr. lui aussi avoir leur nom d'Hadrien. Le même. Mais

c'est l'épithète d'*Hadrianus* que l'on attendrait dans ce cas. Cf. *Hadriana Palmyra*. J. regarde la date proposée comme valable pour tout le section Bb, dont l'autre est suffisamment indiquée par le fait qu'elle est la seule partie de l'original grec qui n'ait pas été traduite en palmyrénien.

³ Avant 129, cf. PAULY-WISSOWA, *R. E.*, V, 1945, L. 1, s. v. *editum*.

⁴ *Edictum perpetuum* au nouveau sens de l'expression, *ibid.*, L. 10. Dans *Antiqua Syria*, de la *De la langue des Antiquités*, II, p. 349.

il est relativement aisé de comprendre qu'une telle erreur ait pu se produire.

2^e Comment la section C contient des passages qui fixent des taxes et inversement comment la section Ba contient un passage (sur le sel) qui n'a pas, ou pas exclusivement, pour objet d'en fixer. Je pense qu'il ne faut pas craindre d'expliquer ce fait par la maladresse des rédacteurs. Tous les passages de la section C qui fixent des taxes se réfèrent à la loi, la reproduisent : ce qui montre qu'ils n'auraient pu être absents de cette section, et que, même pour ces articles, c'est la loi qui est le véritable tarif. Et dans le passage sur le sel, la fixation du prix de vente est si étroitement liée aux autres conditions du monopole qu'il n'est pas surprenant que ces dernières aient passé dans le tarif, tandis que la première était reproduite par le contrat.

CONCLUSIONS

Voici en résumé comment peut se reconstituer l'histoire du texte, si l'on admet les conjectures faites ci-dessus.

En 137 de notre ère la perception des divers revenus de la Gâté de Palmyre était réglée :

1^o Par le contrat qui adjugait ces revenus à un fermier général, 2^o par une loi, 3^o par la coutume. Le Sénat de Palmyre prit cette année-là, dans sa session ordinaire du 18 de Nisan, les décisions suivantes :

1^o Les droits jusqu'alors perçus selon la coutume seraient désormais fixés par écrit.

2^o La liste de ces droits serait incluse dans le contrat (qui était précisément sur le point d'être renouvelé, et augmenté de paragraphes nouveaux).

3^o Le contrat, dans son dernier état, aurait désormais force de loi.

4^o Certains droits de l'ancienne loi seraient diminués.

Les Archontes et les Dix ne suivirent pas exactement les instructions du Sénat.

Au lieu d'une liste ne comportant que les droits coutumiers, ils rédigèrent une liste qui reproduisait, à l'exception d'un seul, tous les articles déjà contenus dans la loi ancienne.

Au lieu d'inclure cette liste dans le contrat, ils l'en laisserent distincte.

Il ne faut certainement pas voir là l'effet d'une divergence de vues entre les Archontes et les Dix d'une part, et le Sénat d'autre part, sur la forme que recevrait le texte. Si les Archontes et les Dix avaient pris le parti de le rédiger à leur façon, en négligeant de propos délibéré les instructions du Sénat, ils auraient pu obtenir un bien meilleur résultat : ils auraient pu exprimer en un seul texte la substance de la loi ancienne et de la coutume, évitant ainsi de reproduire des dispositions caduques, éliminer du contrat les dispositions qui faisaient double emploi, bref, construire un texte clair, homogène et complet. Je me figure au contraire qu'ils n'eurent pas le sentiment de s'écarter beaucoup des décisions du Sénat. Ils voudrent bien plutôt les exécuter. Le Sénat avait prescrit que la loi ancienne continuerait d'être affichée : c'est pourquoi les Archontes et les Dix ne la fondirent pas dans le texte nouveau, mais la laisserent subsister avec son titre, comme un document particulier. Le Sénat avait décidé que le contrat recevrait force de loi : les Archontes et les Dix le maintinrent tel quel⁴, sans en retrancher les dispositions qui fixaient des taxes. L'on aboutit ainsi au texte que nous possédons, texte déplorable, où les redites, avec parfois des différences dans la forme, et des lacunes de détail (sel) mais surtout les articles périmés qui sont conservés de l'ancienne loi⁵, devant donner à l'usager bien des occasions d'incertitude et d'erreur.

Je voudrais examiner, enfin à la lumière de ma nouvelle interprétation de la loi fiscale, le problème difficile des relations de Palmyre avec l'Empire romain.

Admettre, comme je le fais, que les lignes palma. 116-117 et 118 de notre inscription font allusion à des règles en usage dans la province de Syrie, revient

⁴ L'on objectera que ce n'est pas ce qu'ils avaient fait dans la loi ancienne, d'où ils avaient précisément éliminé les passages faisant double emploi. Mais cette opération était sans doute plus facile à réaliser dans la section Ba, dont le texte était un tarif, que dans la section C, où les passages qui fixent des taxes sont exceptionnels, et se mêlent étroitement à d'autres dispositions.

⁵ On peut chercher à expliquer ce maintien de droits périmés par le désir qu'aurait eu le Sénat de permettre la comparaison avec les droits réduits qu'il venait de consentir, et de rendre ainsi l'importance de ces réductions sensibles au public. Mais, si l'on se place au point de vue des usagers, l'absurdité demeure.

à penser ¹ que Palmyre était extérieure à la province ² lors de la rédaction de ces passages. Et le fait que la cite conservait en 147, la jouissance de ses revenus est favorable à l'hypothèse qu'il en était encore ainsi à cette date.

D'autre part, nous savons aujourd'hui que Palmyre était depuis longtemps, au plus tard depuis le début du règne de Trajane en rapports suivis avec l'Empire romain. Aux témoignages ³ relatifs à ces rapports, est venu s'ajouter tout récemment une inscription ⁴ qui nous conserve le souvenir d'une intervention de Cretens Silanus, gouverneur de Syrie de 126 à 137 ap. J.-C. dans les affaires de Palmyre. Du faisceau de ces informations il ressort avec évidence que le lien de la ville avec l'Empire, bien que je me figurerais volontiers comme un *factus nequum*, la plaçant en fait dans la situation d'une vassale. Le rôle que j'ai cru pouvoir assigner au gouverneur de Syrie dans l'adjudication des revenus de la cite confirmerait combien cette dépendance était étroite. Le libéralisme ⁵ avec lequel les Romains avaient laissé aux Palmyréniens la gestion et le profit de leurs revenus n'est, selon moi, qu'une apparence. Le fonctionnement de la ferme générale était sous le contrôle effectif de Rome. Le contrôle remontant à l'époque de Germanicus, il était donc, à ce qu'il semble, aussi ancien que les relations mêmes de Palmyre avec l'Empire. Et tel contrôle ne s'explique guère que si les Romains avaient part, de quelque manière, au gain que les Palmyréniens tiraient de l'adjudication. Rome n'aurait laissé à Palmyre avec une

¹ ROSTKOWITZ *op. cit.* de *Chronik der röm. III* p. 75, *Syria Syria* ALI (1932) p. 273, note 1 = *Antiquities Syriae* p. 39, note 1.

² Je repousse l'opinion de MM. ALI, ORIN et ROSTKOWITZ *op. cit.* *Syria* 1932 également *loc. cit.* et *Social and Economic History of the Roman Empire* p. 332 qui pensent même que Palmyre n'a jamais été incluse dans la province. Voir aussi l'interprétation de KOSKUNEN (*Die unrichtigen Grenzen des römischen Kaiserreichs, dans Studien, Latkes Monner* Leipzig 1934) p. 112. Tibère et ses successeurs ont évité l'annexion, ils ont pratiqué une politique de pénétration pacifique.

³ Remis par M. SEVERUS *Antiquities Syriae* 3. *Incorporation de Palmyre à l'Empire romain* Syria, XIII, 1932, p. 261-277. La

nom grec de Palmyre s'explique par le fait que l'antique *Melange d'Asie et d'Arabie* (1934) p. 38. Le bronze *Urologos* apparaît déjà dans des inscriptions datées de 117 et de 130 de notre ère. *Urologos*, II, 1, 1924, p. 30.

⁴ Je la publierai prochainement.

Une stèle en bronze, trouvée dans le temple de Bel portait sur sa face antérieure dans lequel se trouvait une plaque de bronze, la figuration en bas-relief de la Louve allaitant les jumeaux sous le figuier Rutilius. M. SEVERUS m'a suggéré qu'il s'agit d'une stèle sur cette stèle pourrait avoir été celui du *fedus*.

⁵ Libéralisme peu habituel, dont s'est étonné JESSUP, *op. cit.* V X 1881, p. 127-28.

Hypothèse de MOURMANN *Ann. Gesch.* V p. 428, note 1.

certaine autonomie administrative, l'illusion de l'indépendance¹. Mais elle aurait, sitôt qu'elle le put, exigé sa part des richesses que procurait le commerce avec l'empire parthe, les Indes et l'Extrême-Orient².

DANIEL SCHAUMBERGER

Aley (Liban), août-septembre 1936

¹ Cette vue me paraît la moins difficile à concilier avec le texte bien connu où Pline (*Natur. histor.*, V, 88) nous montre Palmyre indépendante entre les Parthes et les Romains. Dèsau déjà (*Hermès*, XIX, 1884, p. 526) avait indiqué quelles réserves il convient de faire sur ce passage, et les découvertes de ces dernières années (SERRA, *loc. cit.*) ont confirmé son sentiment. Il est impossible d'admettre que Palmyre soit restée, jusque sous les Flaviens, libre de se rallier en cas de conflit à l'un ou l'autre empire. Et je suis très enclin à croire que l'exposé de Pline dérive au réalité de sources beaucoup plus anciennes. SERRA, *loc. cit.*, p. 51. Mais si

Palmyre restait extérieure à la province de Syrie, si elle conservait une indépendance formelle, la contradiction entre cet exposé et les faits est moins flagrante, et l'on s'explique mieux que Pline ait pu ne pas l'apercevoir. Ainsi pourraient être combinées la première et la troisième des solutions que M. SERRA, *ibid.* avait imaginées pour la résoudre.

² Le seul contact de Palmyre avec les Romains, dont nous ayons connaissance avant l'ère chrétienne, est une expédition des cavaliers d'Antoine; cette expédition est déjà une tentative de s'approprier les richesses de la ville (ARÉTA, *Guerres Civiles*, V, 8).

CONSOLIDATION ET RESTAURATION DU PORTAIL DU TEMPLE DE BÉL A PALMYRE

1933

MICHEL ECOCHARD

I. — Les travaux ⁽¹⁾.

Au mois de juin 1932, le Service des Antiquités entreprit la consolidation et la restauration du portail du temple de Bél à Palmyre, dont l'existence était

fortement compromise, et dont la chute aurait porté une grave atteinte à la beauté de l'édifice, pour la compréhension duquel il est essentiel.

Le portail (pl. XXXIII-XXXIV), inséré dans la colonnade et précédé d'un plan incliné, donne accès au péristyle juste en face de la porte de la cella (fig. 1). Il mesure 18 m. 28 en hauteur, 9 m. 60 en largeur totale hors-œuvre, et 4 m. 40 sur 10 m. 14 d'ouverture. Il comporte sur sa face Ouest un chambrant enrichi d'un décor, surmonté d'une corniche très saillante, que soutiennent deux consoles. Sur sa face Est, un autre chambrant est surmonté d'un fronton. Les faces Nord et

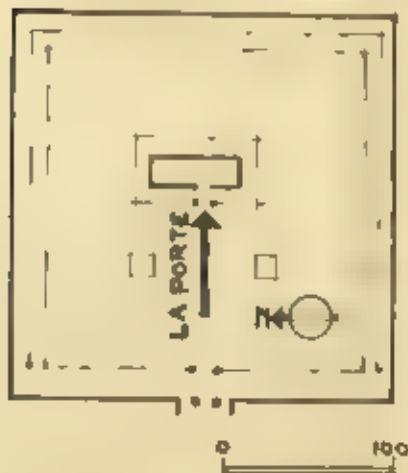
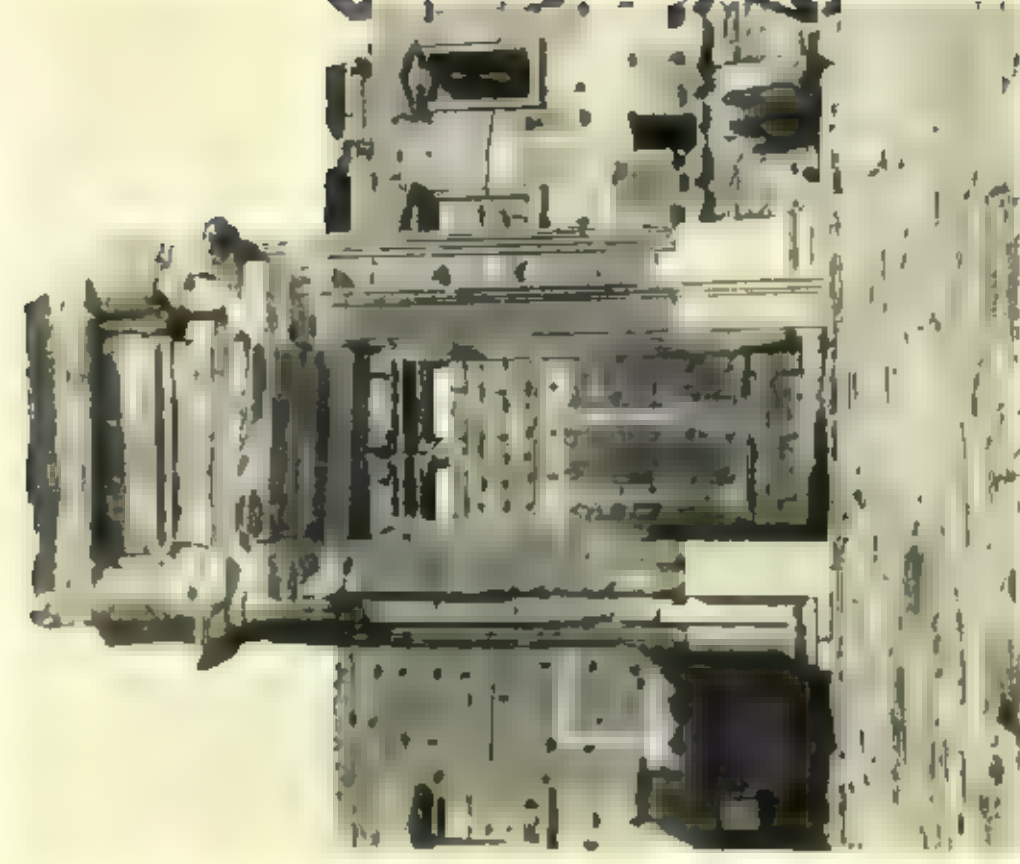
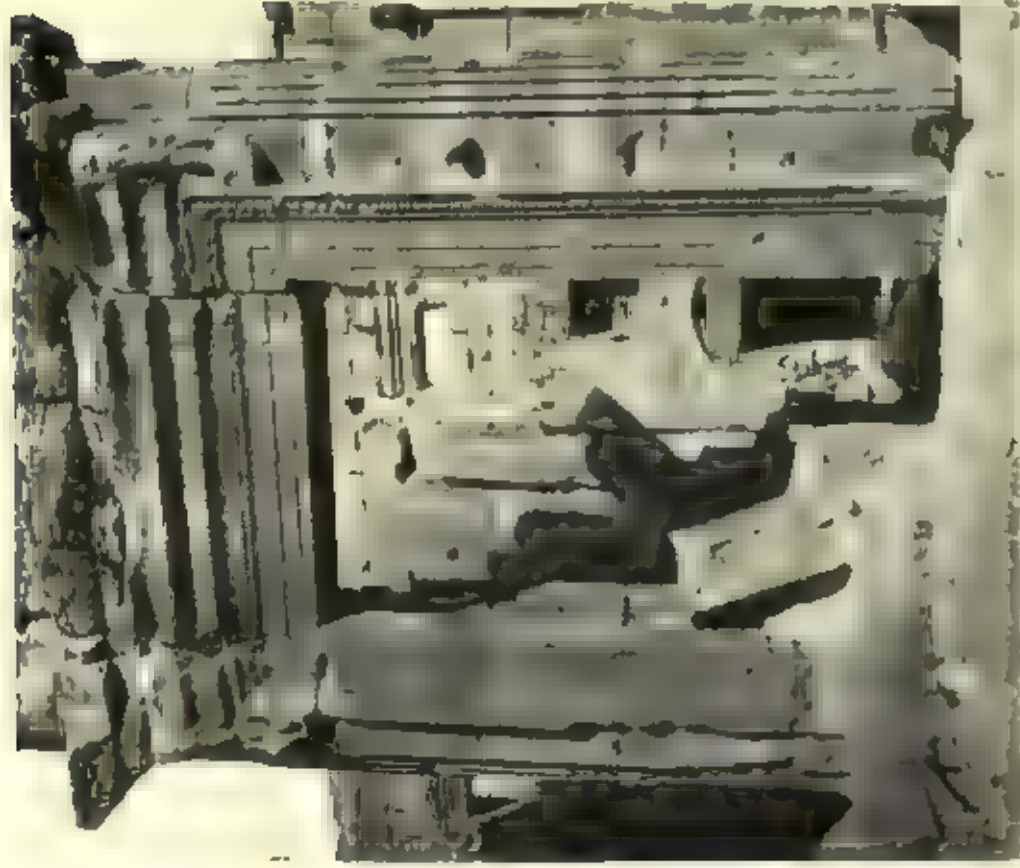


Fig. 1. — Plan du temple de Bél à Palmyre.
1/500.

Sud sont percées chacune d'une colonne engagée semblable à celles de la colonnade, dont l'entablement s'élève à la partie supérieure du portail. — Le matériau de construction est un calcaire très dur, présentant à la coupe de minces veines rouges.

Après l'état de l'ensemble (fig. 2) et l'enlèvement des mesures et des

(1) Les relevés ici publiés ont été exécutés en collaboration avec M. Amy.



The portico of the temple of Amenhotep III, showing the hieroglyphs on the wall.

deblais qui entouraient les piedroits du portail, on constata que ceux-ci étaient rongés sur une hauteur de 3 m., et que la surface d'appui de chacun d'eux avait été ramenée par l'usure de 4 mq. 5 à 2 mq. (fig. 3). Le portail présentait, pour une hauteur de 18 m., un dévers de 42 cm. en avant. Le linteau Est était tombé. Le linteau Ouest, brisé en deux endroits, était descendu de 10 cm. Des sondages effectués en cours de travaux révélèrent aussi que les fon-



FIG. 2. — L'ensemble des échafaudages, vu du Nord.



FIG. 3. — Le piédroit Sud avant sa restauration.

dations, faites de moellons calcaires peu résistants, avaient cédé. — D'autre part une étude exacte montra (fig. 4) que le centre de gravité du portail s'était tombant juste au bord du tiers central de la base primitive (etait loin de tomber dans le tiers central de la base actuelle) seule en cause pour la sécurité de l'édifice dans l'état où il se trouvait.

Le plan de travail d'un tel aussi précaire eût été de démonter complètement le portail pour le remonter dans son aplomb primitif, mais les moyens d'une telle entreprise faisaient défaut, et nous dûmes nous contenter de rétablir la stabilité en réparant la base des piedroits et en déplaçant, au prix de sacrifices peu importants, le centre de gravité.

Dans la partie rongée des piédroits, les surfaces verticales furent retaillées

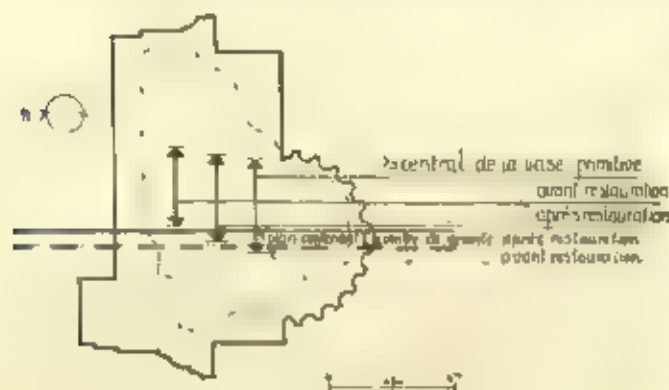


FIG. 4. — Étude de stabilité. Plan du pilier Sud.

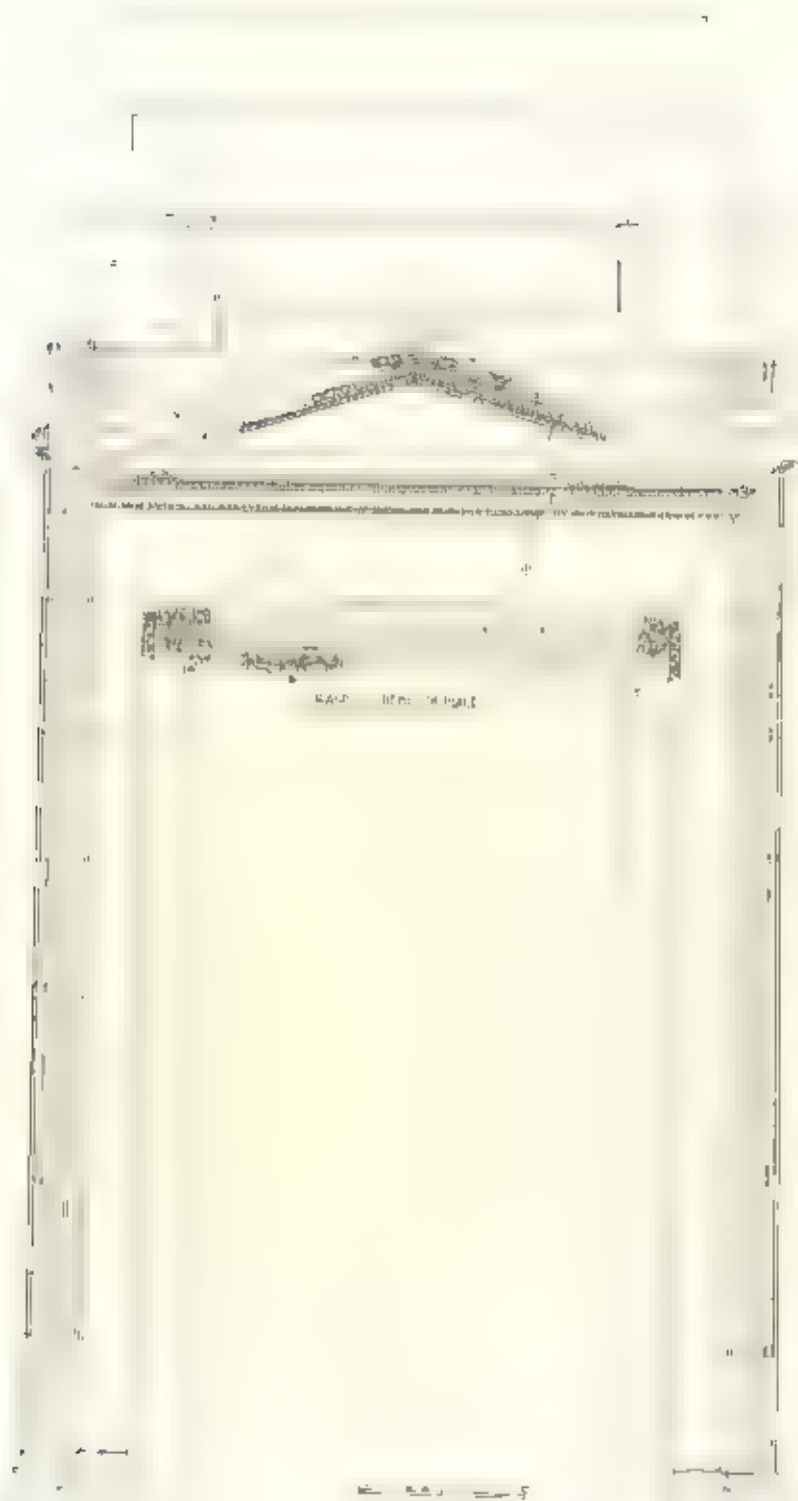
l'assiette du portail. Quant au déplacement du centre de gravité, il fut obtenu par diverses mesures qui eurent pour résultat de le faire le portail vers l'avant et le charger vers l'arrière. D'une part nous dûmes nous résoudre à supprimer deux éléments dont la position était trop dangereuse, et dont l'extrême détérioration ne justifiait pas les risques qu'ils faisaient courir à l'ensemble : ce sont (fig. 9) une corniche D et le bloc de frise E, tous deux rendus méconnaissables par les intempéries. D'autre part, le collage de deux fortes poutres de béton armé (pl. XXXV), destinées par ailleurs à maintenir certaines parties hautes du portail, chargea l'arrière du poids nécessaire. La première de ces poutres (A) remplaça le linteau Est, perdu à l'exception d'un petit fragment, la seconde (B) fut coulée en arrière de la corniche Est du portail, et reliée à la première par des tirants (a 1. à 2) qui ceinturent complètement la clé (F), tout en faisant travailler les deux poutres comme une seule.

et apprêtées (fig. 5), puis reçurent des poteaux de béton armé, qui recouvrirent des plaquettes de calcaire taillées au minimum d'épaisseur (fig. 6). Des injections de béton sous pression furent faites sous les piédroits, pour pallier à un effondrement éventuel des fondations.

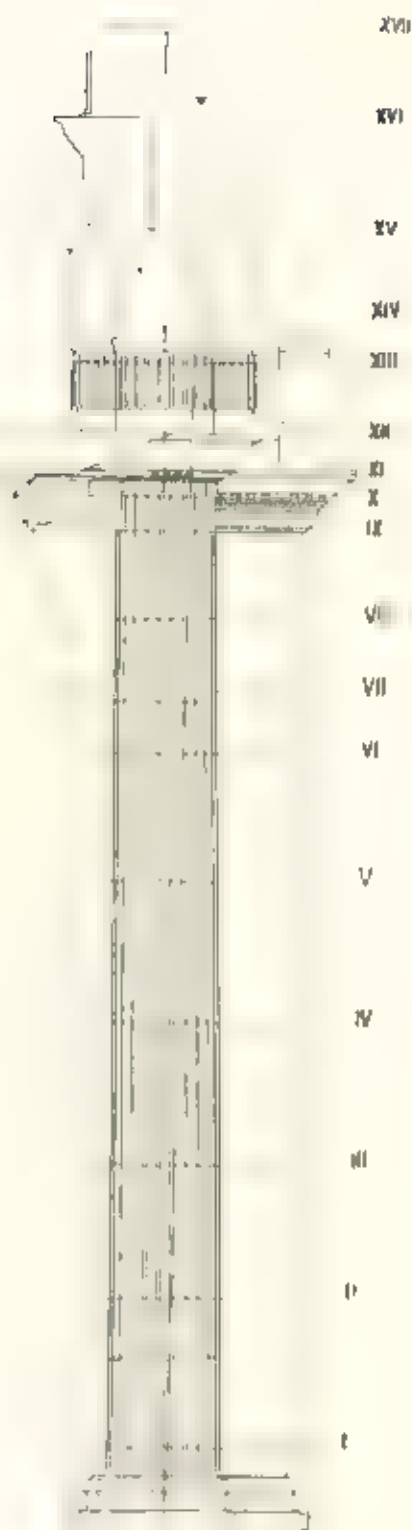
Ainsi se trouva assurée



FIG. 5. — Le piédroit Sud, après sa retaille et avant la pose des poteaux de béton et des plaquettes.



Face Est.



a) Face Sud.

Partiel du temple de Baal

L'ensemble de ces mesures eut pour résultat de déplacer de 10 cm. le centre de gravité, qui tombe maintenant à 5 cm. à l'intérieur du tiers central de la base restaurée (déduction faite des plaquettes de revêtement)

La consolidation des parties hautes fut complétée (pl. XXXV) par la coulée d'une poutre C, liée à la poutre B par des poutrelles (c 1, c 2, c 3, c 4) qui permettent, en cas de rupture des pierres GIIIK (actuellement en très mauvais état), de reporter leur charge au droit des piliers à la manière d'un pont. — Enfin les trois poutres A, B et C travaillent comme tirants grâce à la forme spéciale de leurs extrémités et des ancrés qui y sont disposés. Comme ces tirants s'opposent à l'écartement des deux piliers, le linteau Ouest, cassé et formant clé, ne risque plus de descendre.

3. — Particularités archéologiques.

1. *Tracé des bases.* — La demi-colonne B-6-7 (fig. 7), identique aux colonnes du péristyle, et qui flaque le montant de la porte, repose sur une base dont la moulure, au point 8, se retourne d'une manière qui est encore visible. Cette moulure s'arrête-elle contre le chambranle, comme il est classique, ou en faisant-elle le tour, comme il arrive quelquefois à Palmyre ¹⁾ ? — C'est la première de ces hypothèses qui est la vraie, car la saillie des chambranles Ouest (1-2-3) et Est (9-10-11), qui ont un dessin différent, est la même (27 cm.), et compense exactement celle de la moulure de base.

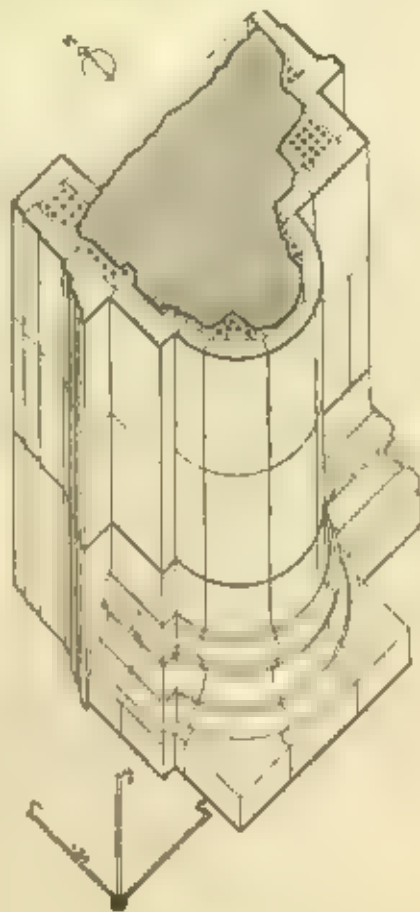


FIG. 8. — Base du pylon Sud, vue cavalière.

¹⁾ Par exemple au tombeau de Julius Aurelius Male (Jacquot *Berytus*, 2, 1935, pl. 35).

2 *Modification du plan au cours de la construction du temple.* Les demi-colonnes du portail ne sont pas seulement identiques aux colonnes du péristyle, et alignées sur elles, mais la distance de leurs axes à l'axe du portail est égale à un entraxe de la colonnade (fig. 8). Cette circonstance mérite d'autant plus

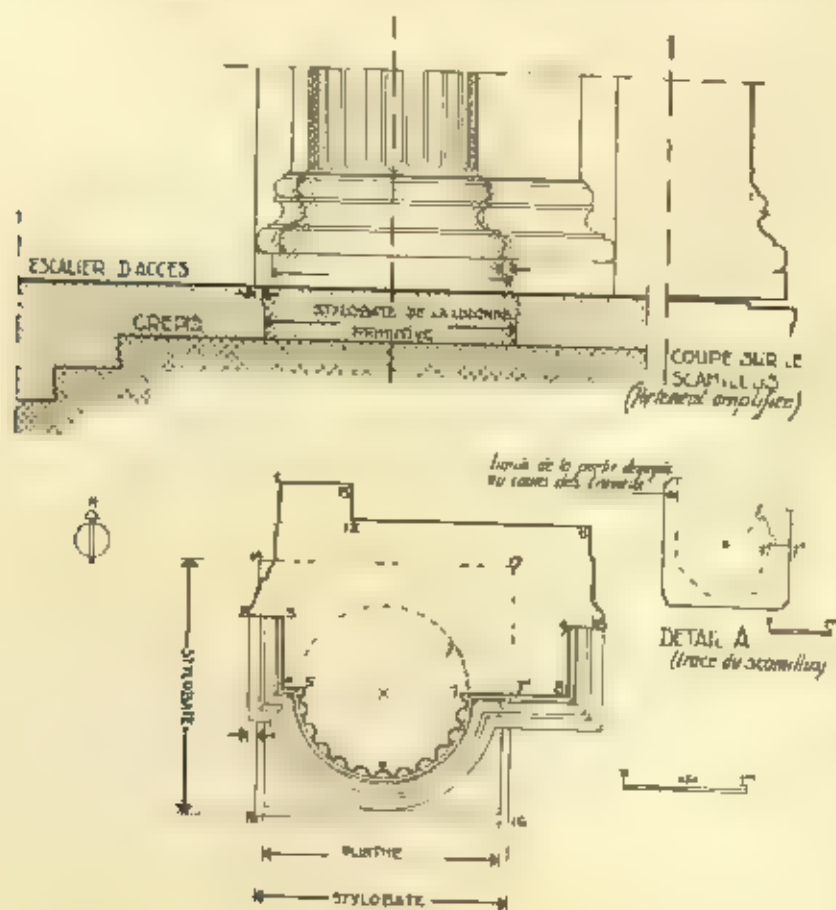


FIG. 7. — Tracé des bases. Pédroul Sud.

d'attention que les piedroits du portail ne sont pas posés sur des blocs taillés à leur dimension, mais bien sur des blocs (en 14-15-16-17 fig. 7) trop petits pour eux, identiques à ceux sur lesquels sont posées les colonnes du péristyle, et pourvus sur leur face de la même feuillure que tous les autres blocs du stylobate, comme si cette face n'avait pas été destinée à disparaître sous l'escalier d'accès au temple. Une feuillure semblable et continue, existe sur tous

les autres degrés de la crepis, et a été masquée par l'adjonction de l'escalier d'accès. Par surcroît les travaux de restauration ont permis de voir que le bloc sur lequel repose le piédroit Sud porte à son lit d'attente la trace, mal effacée, (détail A fig. 7) de la saillie circulaire (*scamillus*) que l'on ménageait sur ces blocs lorsqu'ils avaient à porter une colonne. Ces constatations montrent que la crepis du temple avait été préparée pour recevoir sur sa face Ouest une colonnade continue, sans portail ni escalier d'accès, et que l'on décida seulement après l'achèvement de cette crepis de supprimer la colonne M et de remplacer les colonnes L et N par les piédroits d'un portail, ainsi que de construire un escalier, qui existe encore en grande partie. Cette décision a laissé sa trace elle aussi sur le bloc qui porte le piédroit Sud : le *scamillus* y fut arasé (incomplètement d'ailleurs), et l'on grava au lit d'attente un trait (détail A fig. 7, en 7-7') qui indique l'alignement du piédroit. — Bien entendu les piédroits débordent également le stylobate sur sa face antérieure, et leur partie débordante reposait de ce côté sur les blocs de l'escalier.

Obligés de remplacer par des blocs neufs, dans la restauration du portail, les blocs effrités du stylobate sur lesquels reposaient les piédroits, nous avons décidé de rendre sensibles ces deux étapes de la construction du temple, en présentant sous le piédroit Nord la crepis telle qu'elle figurait dans le premier projet, et sous le piédroit Sud la crepis masquée par l'escalier.

3. — Composition du portail (fig. 8).

L'architecte du temple de Bel se trouvait, au moment de construire la porte, devant la triple nécessité :

1^{re} de placer cette porte à l'endroit qu'elle occupe dans le long côté Ouest, comme l'exigeaient certaines raisons sur lesquelles nous n'avons pas à nous étendre ici, et qui seront discutées dans la publication de l'édifice ;

2^{de} de donner à la porte, en raison de son importance, une largeur supérieure à un entrecolonnement normal tout en tenant compte d'une crepis déjà existante ;

3^{de} de donner à cette porte le caractère voulu pour que le regard du fidèle se porte immédiatement sur elle après avoir passé le propylée.

Ces considérations l'amènèrent à concevoir un portail monumental, occupant la largeur de deux entrecolonnements, inséré dans la colonnade à la façon d'un édicule indépendant. Des exemples analogues se voient dans certains temples pseudoprostyles de l'Égypte gréco-romaine¹, et dans les façades des

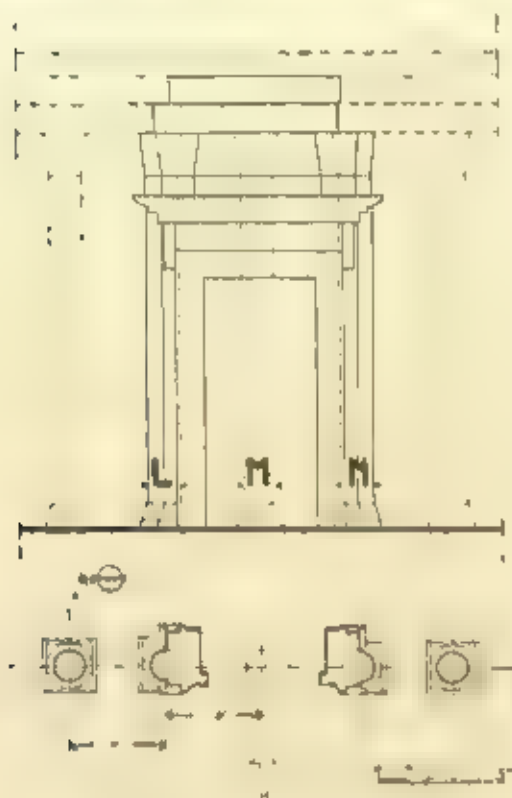


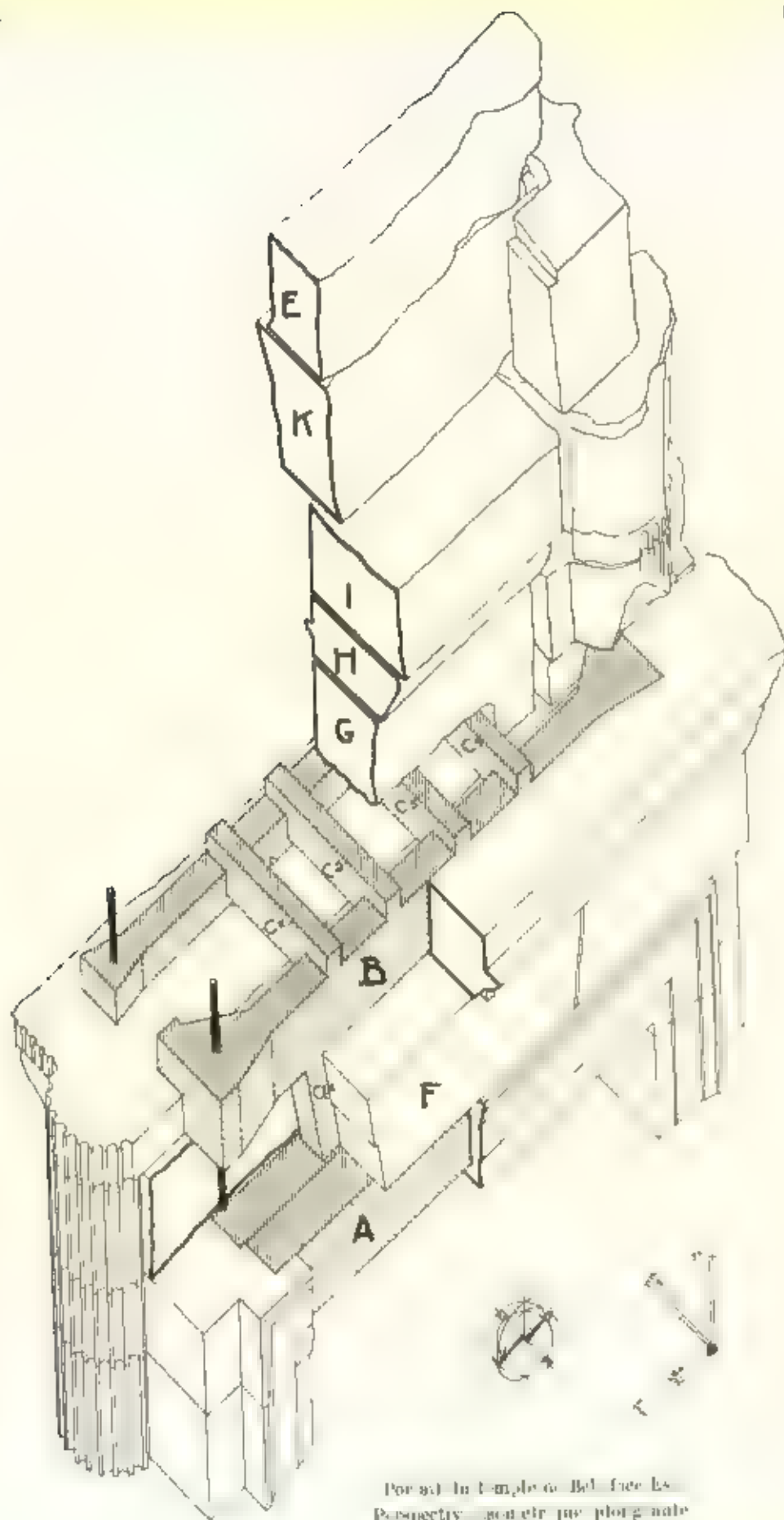
FIG. 8. — Insertion du portail dans le péristyle

arrière de l'architrave K, présente une large surface d'appui pour les dalles qui couvraient le péristyle entre porte et cella. Cette raison de construction est encore accusée très nettement par le corbeau que forme sur sa face Est la pierre H, et par le rôle de pont que joue la pierre G, la quelle, en soutenant les pierres H et I et les dalles qui y reposent, reporte le poids de l'ensemble au delà des clés sur les contre-clés.

¹ Voir par exemple *Cuma. Aboules du terre de ses antiquités de l'Égypte*, XXXII p. 59 et pl. I (temple-tombe à Hermoupolis).

deux thalamos du temple de Bél lui-même. Il semble impossible de nier que le résultat trahit quelque gêne, sensible surtout dans la maladresse de certains raccords : la corniche de la face Ouest coupe malencontreusement la colonne engagée (pl. XXXIV b et fig. 8), et les corniches du fronton Ouest butent lourdement contre ces mêmes colonnes (pl. XXXIV a).

En revanche les pierres G, H, I (fig. 9 et pl. XXXV), qui semblent à première vue être un remplissage entre la corniche supérieure du portail et l'architrave K filant avec la colonnade, ont en réalité une raison de construction. Pour s'en rendre compte, il suffit d'examiner la face Est de ces pierres, et l'on s'aperçoit que la pierre I, très en



Porcel. In temple w. Bel. face E.
Perspective - not etr. par plong. nat.

4 — Fragment sculpté du chambranle Est.

Le chambranle Est était orné d'un cadre sculpté en deux bandeaux, qui n'a cependant jamais été exécuté sur les p-droits — seul le linteau avait été

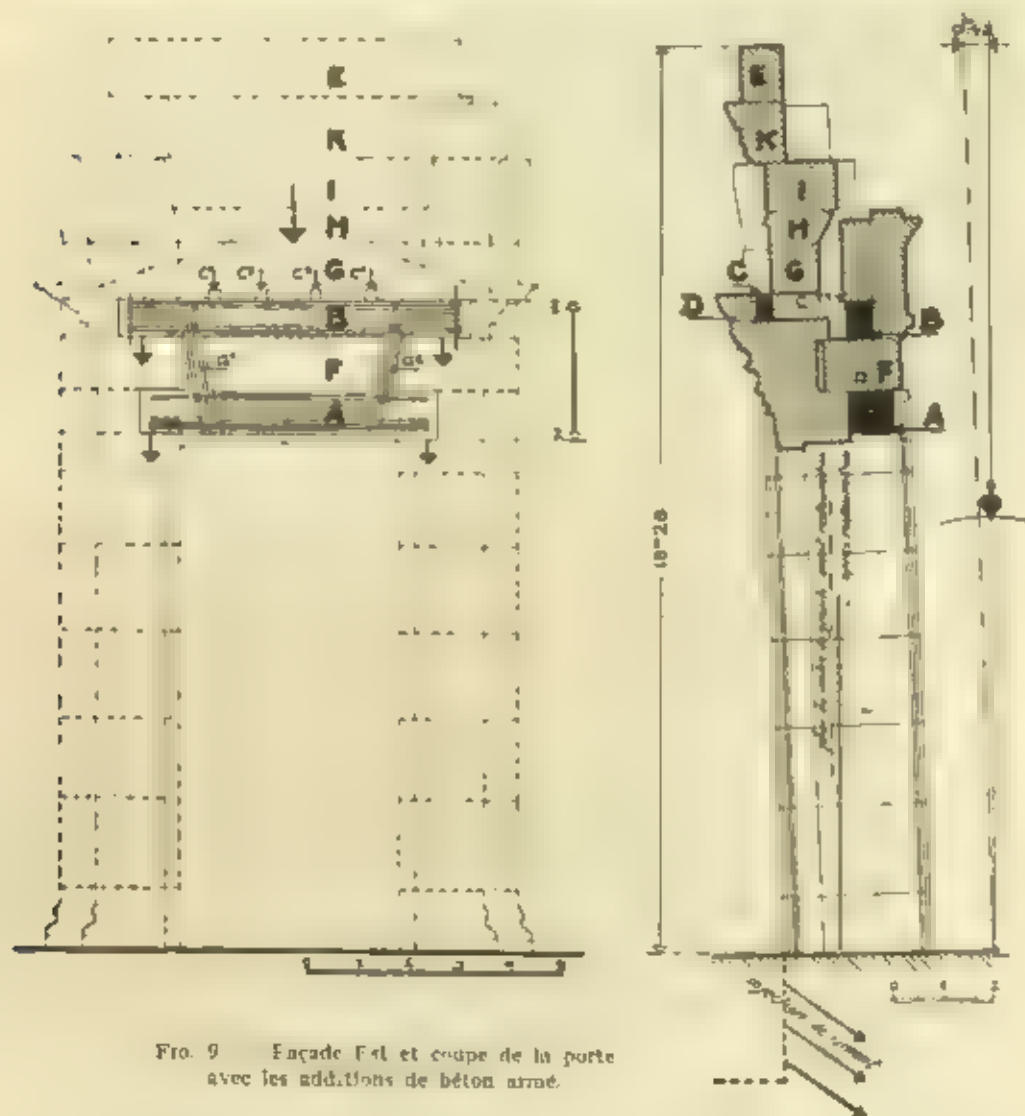


FIG. 9 — Façade Est et coupe de la porte avec les additions de béton armé.

terminé, et comme il a presque entièrement disparu, on ne pouvant juger du décor qu'à ses deux extrémités restantes. Le bandeau extérieur est orné d'un

rinceau de vigne (fig. 10), le bandeau intérieur portait un rinceau de lierre, dont il ne subsistait qu'un infime fragment, très abîmé. Cependant le dégagement des pieds du portail amena la découverte d'un fragment où nous reconnûmes le même rinceau de lierre (fig. 11) ainsi que la trace du rinceau de



FIG. 10. — Partie de l'arrière, linteau en place. A la partie basse, amorces du décor de lierre qui se poursuit sur le fragment de la figure 8.

de la corniche visible en Q ont permis de restituer très exactement celle-ci et de savoir qu'elle se retournait sur la face Ouest avec le même profil. Un doute subsistait encore : la corniche filait-elle droit au-dessus de la porte, ou se décrochait-elle ? La solution nous fut donnée par l'assise qui forme, dans la corniche, les denticules et le bandeau lesbique inférieur. Cette assise, fortement rongée vers l'extérieur, a gardé sa face postérieure intacte. Elle porte à sa face supérieure deux

trous de bardage R et R' (pl. XXXV). Si l'on considère que ces trous, suivant l'habitude palmyrénienne et pour permettre le l'vage en équilibre, se trouvent

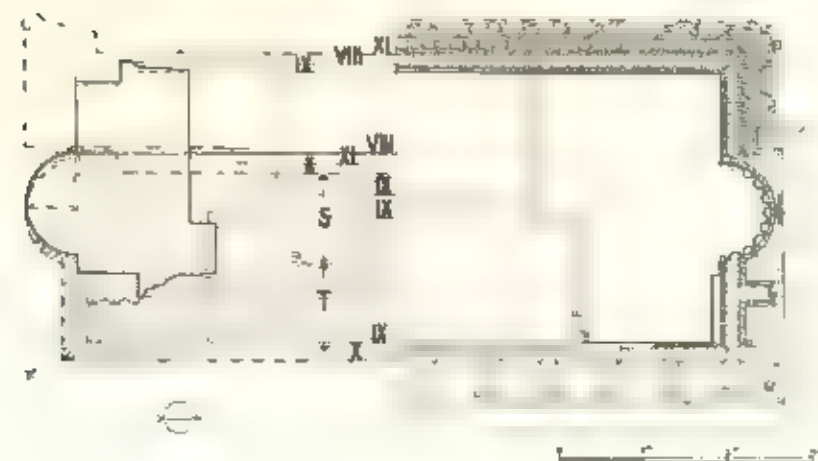
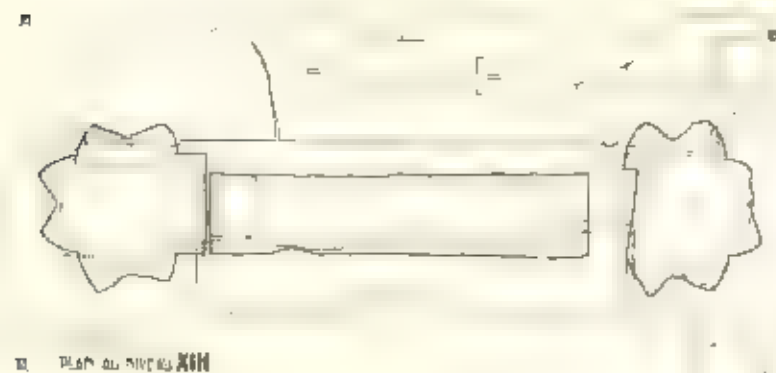
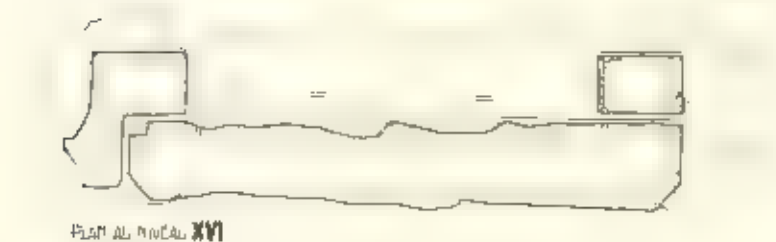
vigne du bandeau contigu. Le rapport de ces deux rinceaux sur le fragment, et le caractère symétrique du décor par rapport à l'axe du portail, nous ont permis de déterminer exactement la position originale du bloc, et de l'y remettre

5. — Restitution des corniches du portail.

Les éléments existant encore sur la face Sud de l'extrémité



FIG. 11. — Fragment de l'arrière-linteau, avant sa remise en place.



Portail du temple de Baal Plan des assises hautes.

dans le même plan vertical que le centre de gravité du bloc, il suffira, vu la forme régulière de celui-ci, de reporter en T la longueur connue S (pl. XXXVI) : on obtiendra ainsi la saillie moyenne de l'assise inférieure de la corniche, puisqu'on peut, sans erreur appréciable, estimer à 45° l'angle que forme la face de celle-ci avec un plan horizontal ou vertical. Or tout décrochement dans cette face doit être regardé comme impossible, car il aurait rompu l'équilibre prévu pour le levage du bloc.

Cette solution est d'ailleurs confirmée par le fait que la longueur de la face Sm contient un nombre entier et impair d'entraxes de modillons, ce qui donne, comme il est de règle, un vide dans l'axe de la porte.

MICHEL EGOCHABE.

BIBLIOGRAPHIE

Reliefs and Inscriptions at Karnak. Tome I, pl. 1-78 (The University of Chicago Oriental Institute Publications, XXV). **Ramses III's temple within the great inclosure of Amon, part I.** Un vol. in-f° de xxi pages et 78 planches. **Tome II**, pl. 79-128 (XXV). — **Ramses III's temple within the great inclosure of Amon, part II, and Ramses III's temple in the precinct of Mut.** Un vol. in-f° de xiv pages et 47 planches. Chicago, The University of Chicago Press, 1936.

Jusqu'à ces dernières années l'activité de l'expédition épigraphique de l'Institut Oriental de Chicago à Thèbes s'était limitée à la rive ouest du Nil. Nous avons eu ainsi la belle publication du temple de Ramsès III à Médinet Habou. Maintenant la mission américaine passe de l'autre côté du fleuve et nous livre les premiers résultats de son travail à Karnak.

Les volumes I et II de la nouvelle série sont consacrés au temple de Ramsès III encasté dans le mur bubastite sud de la grande cour du temple d'Amon, et au temple construit par le même roi dans l'enceinte de Mout, à l'ouest du lac sacré de cette déesse. Les deux édifices sont consacrés à Amon. Le premier, après les restaurations récentes, peut être considéré comme une des œuvres les plus complètes

de l'architecture religieuse du Nouvel Empire ; le deuxième, au contraire, nous est parvenu en ruines et il n'en subsiste que les assises inférieures. Les reliefs et les inscriptions du premier sont d'un style nettement inférieur à la décoration de Médinet Habou. Plusieurs scènes des deux monuments de Karnak s'inspirent des représentations qui couvrent les murs des temples plus anciens.

Le choix de ces édifices, pour le début d'une nouvelle série, s'explique par leur date qui les rapproche de Médinet Habou et permet des comparaisons instructives. Il se justifie également par le manque d'ouvrages relatifs à ces temples. On ne reprochera donc pas à M. H. H. Nelson et à ses collaborateurs d'avoir entamé la publication du Karnak par des monuments qui ne sont pas de tout premier intérêt ; d'ailleurs ce choix n'a pas été entièrement libre.

Nous ne reviendrons pas sur le procédé de reproduction qui allie le travail du photographe, du dessinateur et de l'épigraphiste. Il peut être considéré comme le plus parfait que l'égyptologie ait connu jusqu'à ce jour. Relisons plutôt les reliefs et les textes intéressant les relations de l'Égypte avec les pays voisins.

La façade du temple qui donne sur la grande cour bubastite est décorée de la

mène classique du roi frappant ses ennemis en présence d'Amon. Ce tableau qui est reproduit des deux côtés de la porte (pl. 4-5) manque d'originalité; les noms des pays étrangers inscrits dans des ovales surmontés de prisonniers enchaînés se rapportent en grande partie à la Nubie. Les bases des statues placées devant l'entrée n'apportent pas non plus de notes géographiques intéressantes (pl. 8).

Plus importantes sont les scènes de guerre gravées sur le mur extérieur ouest (pl. 81-83) et qui sont restées jusqu'ici inédites⁽¹⁾. Au registre supérieur, le roi monté sur son char livre un combat aux Syriens et revient en triomphe de l'expédition asiatique ramenant des captifs. Le registre inférieur, primitivement réservé à la guerre contre le Retouou, a été ensuite modifié et les Syriens transformés en Libyens. A gauche, Ramsès III poursuit l'adversaire qui s'enfuit dans la montagne, un ennemi percé d'une flèche cherche refuge dans une caverne. Or, les textes égyptiens parlent à plusieurs reprises des grottes où se cache l'ennemi par crainte du Pharaon. Les deux exemples les plus anciens datent de Thoutmôsis III et se rapportent au Mitanni⁽²⁾ et au Nahrina⁽³⁾ région de la boucle de l'Euphrate où les cavernes sont nombreuses⁽⁴⁾. Sous la XVIII^e dyn. le thème des grottes-refuges est appliqué aux Libyens. Il en est question dans une inscription de Sethôsis I à

Karnak⁽⁵⁾. Sur la « Stele d'Israel » les Libyens dont le pays vient d'être devasté par Merneptah s'exhortent : « Il vaut mieux se cacher : on n'est sain et sauf que dans les cavernes ». Celles-ci sont désignées dans les deux derniers textes par un mot emprunté au cananéen et qu'on retrouve dans l'hébreu צִמְצִימ. La scène du temple de Ramsès III nous donne une intéressante illustration de ces textes.

Le tableau suivant représente le roi transperçant de sa lance un chef libyen. Plus loin on assiste au dénombrement des mains coupées aux ennemis tués sur le champ de bataille, moyen classique de calculer les pertes de l'adversaire.

Le temple de Ramsès III, élevé dans l'enceinte de Mont, est publié à la fin du deuxième volume et occupe les planches 113-125. La plupart des scènes substantielles se rapportent aux expéditions du roi en Syrie et en Libye (pl. 114-120 et 123). L'intérêt historique de ces tableaux est réduit en raison de leur mauvais état de conservation et de leur manque d'originalité. Comme le remarquent les auteurs de l'ouvrage, il s'agit de copies des reliefs décorant le temple de Medinet Habou et certains édifices de Ramsès II à Karnak. Les artistes travaillant pour Ramsès III n'ont pas hésité à reproduire un passage de la « bataille de Qadech » (pl. 115), scène et texte qui ne pouvaient d'aucune façon s'appliquer à ce roi. Cet exemple nous rappelle à la plus grande prudence dans l'utilisation historique des reliefs et des inscriptions du Nouvel Empire décadent.

Si pour l'historien de la Syrie la moisson

⁽¹⁾ CHAMPOLLION, *Notices descriptives*, 2, II, nous donne qu'un bref aperçu.

⁽²⁾ SETNA, *Urkunden* 4, 931 = BRASCHER, *Ancient Records*, 2, § 773.

⁽³⁾ SETNA, *Ibid.*, 4, 613 = BRASCHER, *Ibid.*, 2, § 65.

⁽⁴⁾ MUNK, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1933, p. 8.

⁽⁵⁾ CHAMPOLLION, *Notices descriptives*, 2, 99-100 = BRASCHER, *Ibid.*, 3, § 126.

⁽⁶⁾ Ligne 11; SPICQ, *Revue de l'Égyptologie*, 34 (1930), 4 et 113.

de renseignements n'est pas très riche. Il n'en est pas de même pour l'égyptologue qui étudiera avec intérêt les représentations des fêtes de Min, d'Amon-Ra (pl. 17-25) et d'Opel (pl. 84-93), les décrets de Ramsès III en faveur d'Amon-Ra (pl. 104) que M. H. H. Nelson vient de commenter dans une étude pénétrante⁽¹⁾, les changements apportés par l'art assyrien aux détails de certaines scènes.

Actuellement l'Institut Oriental de Chicago prépare la publication du temple de Khonsou à Karnak dû également à l'activité architecturale de Ramsès III. Lorsque les monuments de ce roi seront épuisés, il faut souhaiter que la mission américaine obtienne l'autorisation de publier quelque partie essentielle de Karnak, telle que la grande salle hypostyle. Espérons aussi que les difficultés matérielles que rencontre à l'heure présente cette fondation seront de courte durée et que celle-ci trouvera les ressources nécessaires pour poursuivre son œuvre utile à la science.

G. POISSON

- (1) J. Gadd. — *The Stones of Assyria, the surviving remains of Assyrian sculpture, their recovery and their original positions*. Un vol. in-4° xvi et 252 pages avec appendice de 14 pages et 50 planches. Londres, Chatto and Windus, 1936.

Le savant conservateur-adjoint du British Museum a consacré un bel ouvrage à la sculpture assyrienne; mais son objet est assez particulier et fort utile, car il a

⁽¹⁾ *Journ. of Am. Or. Soc.* 36, 231-241 et pl. 1-3.

surtout voulu mettre en évidence le mérite des explorateurs de la première heure: Rich, Botta et Flandin, Layard, Place, Rassam, Loftus et Bouchet. Ces deux derniers explorateurs, gênés en 1834 et 1835 par la guerre de Crimée publièrent incomplètement les résultats obtenus. Aussi leur rapport est-il donné en appendice.

M. Gadd met justement en valeur l'activité et les mérites de Layard à qui il dedie son volume, *viri apud majores praecuri*. On lui doit des descriptions précises en deux volumes. Toutefois, les publications de Botta et de Place, avec le concours des architectes Flandin et Thomas, restent incomparables.

Dans une seconde partie, M. Gadd dresse l'inventaire des principaux monuments assyriens conservés dans les collections publiques de l'Ancien et du Nouveau Monde en s'efforçant de retrouver la position originelle dans les bâtiments qu'ils décoraient, sans cependant s'attacher à publier un *Corpus* des monuments assyriens, laissant ce soin à M. Weidner qui réunit la documentation nécessaire.

Ainsi *The Stones of Assyria* fournit des renseignements précis qui seraient malaisés de trouver ailleurs. Une abondante illustration donne des exemples typiques d'un art presque entièrement consacré aux exploits guerriers et cynégétiques des rois assyriens.

R. D.

- (1) POISSON. — La première domination perse en Egypte. Recueil d'inscriptions hiéroglyphiques Bibl. d'Étude de l'Inst. fr. d'arch. orient., t. XI). Un vol. in-4° de xv et 206 pages avec 17 planches.

Le Caire, Imprimerie de Florentin Marché, orient., 1936.

On n'a jamais songé à grouper les inscriptions hiéroglyphiques contemporaines de la première occupation perse. C'est ce que M. Posener a entrepris et conduit avec un soin minutieux et un grand sens critique. On est surpris par l'ensemble des renseignements directs qu'il met en valeur pour l'histoire de l'Égypte sous Cambyse, Darius I^{er}, Xerxès et Artabanès I^{er}. Comme il le reconnaît lui-même, les textes hiéroglyphiques n'apportent qu'un complément d'information et un moyen de contrôle, mais combien utile quand il s'agit de fixer le degré de crédibilité d'Hérodote.

L'Égypte a attiré de bonne heure les monarques achéménides. Mâch Cyrus pensait à cette conquête et il semble que toute la politique perse fut dominée par cette idée. De là les attentions du grand roi pour les Phéniciens, pour les Israélites, qui y gagnent de reconstruire le temple de Jérusalem, pour les Bedouins de l'athlone de Suez.

On connaît les récits montrant Cambyse, pêle de folle, commettant des atrocités en Égypte et bafouant la religion du pays. M. Posener estime que les textes qu'il a réunis ne confirment pas ces renseignements, mais à leur tour ils peuvent verser dans un excès d'optimisme, car l'Égypte n'en fut certainement pas exempte.

Darius I^{er} réorganise l'Égypte qui, avec les autres provinces africaines, forme la sixième satrapie. Des architectes et des ouvriers égyptiens sont appelés à travailler à Susa. Quant aux travaux édilitaires du Grand Roi en Égypte, ils sont bien connus.

La précision du commentaire philologique et historique de M. Posener fait de ce recueil un document important qui servira de guide aux historiens.

R. D.

SCHLESINGER (KALMAN). — *Die Gesetzelehre von Schimon der Wahrhaftigen bis zum Auftreten Hillels*, 86, p. in-12, RM 1, 25.

REIFFENBERG (ADOLF). — *Denkmäler der jüdischen Antike*, 60 p. et 63 planches in-12 RM 2,50. Berlin, Schocken Verlag, 1937.

Je voudrais signaler ici ces deux petits livres parus dans une collection de vulgarisation (*Bücherei des Schocken-Verlags* n° 71 et 75-6) mais qui servent à les mettre aux spécialistes. Le recueil de M. Kalmanowitsch réunit les textes talmudiques (avec une traduction en regard) relatifs aux plus anciens docteurs de la Loi (les *Saïdika*) qui étaient contemporains et, en partie, sujets des Séleucides. Mais pourquoi n'a-t-on pas réuni les témoignages grecs (Josèphe et Pseudo-Aristote) sur les anciens scribes et pourquoi Jésus fils de Sirach n'a-t-il pas trouvé place parmi ceux-ci? M. Reiffenberg donne un choix riche et judicieux des monuments d'archéologie juive : les monnaies et les mosaïques, les peintures de Doura et les runes de Palestine, se suivent dans son recueil. On regrettera l'absence de certains monuments (comme les monnaies de Neapolis-Sichem et d'Apanée-Celina se rapportant à la religion juive), on fera des objections au sujet de quelques explications (sur l'antériorité des runes d'Araq et Emir à Jean Hyrcan est sûrement un *lapsus calami*), mais on reviendra tou-

jours avec plaisir et avec profit à ce recueil de 63 planches bien réussies qui reproduisent quelquefois même les monuments inédits de la collection de l'auteur.

F. HILKMAN

A. DELATTE. — *Herbarius. Recherches sur le cérémonial usité chez les anciens pour la cueillette des simples et des plantes magiques*. Un vol. in-8° de 126 pages (Collection d'Études anciennes de l'association G. Budé). Paris, Les Belles-Lettres, 1936.

Les monographies de M. Delatte sont des modèles d'érudition du meilleur aloi avec un sens très avisé des pratiques magiques (*). On a souvent tenu pour un jeu de l'imagination la description qu'au livre VII des *Métamorphoses*, Ovide donne des cérémonies par lesquelles Médée s'efforce de rajeunir le père de Jason. Non seulement ce point de vue est complètement erroné, mais même celui qui prétendrait que le poète « a fait un amalgame d'observances et de cérémonies magiques hétéroclites qui n'ont avec l'action entreprise aucun rapport interne ». Par la comparaison avec les prescriptions données par les auteurs anciens, médiévaux et modernes à propos de la cueillette des simples, M. Delatte démontre que les gestes de Médée, ses prières, les rites qu'elle pratique sont conformes aux règles en usage.

Les exemples abondent de prise de possession de la plante au moyen de gestes magiques, de prières ou de conjurations,

(*) Voir les c. r. sur la *Caloptrumancie* dans *RHR*, 1933, I, p. 89 et *Les conceptions de l'enthousiasme*, dans *RHR*, 1933, II, p. 249.

précédant l'extirpation qui s'accompagne de multiples précautions. Le caractère magique de ces opérations apparaît notamment en ce qu'elles s'effectuent de nuit. M. Delatte montre que tout est soigneusement calculé dans le choix du moment, comme celui d'une nuit sans lune, ou bien par pleine lune ou dans la période de croissance ou celle du déclin, ou encore en un jour précis de la lune. Comment expliquer que ces prescriptions soient souvent contradictoires pour une même plante et que certains traités formulent une seule prescription pour toutes les plantes? M. Delatte a été conduit à la bonne explication par certaines remarques de la *Lettre de Thessalus à Néron*, publiée par M. Guimont, à propos de la pivoine. « Cette plante, dit l'auteur, croît et décroît en sympathie avec la lune. Si donc on l'arrache pendant la croissance de cet astre, sa racine ne peut être employée pour l'expulsion des démons; tout au contraire, elle aggrave la maladie du patient. Il faut donc l'arracher pendant le déclin de la lune. » Cela est conforme à une des croyances les plus répandues dans la doctrine botanique et dans l'agriculture des anciens. On peut donc en conclure qu'une partie des contradictions, relevées dans les prescriptions relatives aux phases de la lune, s'expliquent par les effets différents que l'on escompte de l'usage des simples. Naturellement, l'astrologie vient souvent compliquer la question en faisant intervenir la planète qui gouverne la vie de la plante.

En général, il est prescrit de procéder à l'arrachage des racines ou à la simple cueillette à l'aurore, avant le lever du soleil. La raison est claire: « La cueillette de la plante précieuse étant regardée,

soit comme un attentat aux droits de la nature divine, soit comme un larcin commis aux dépens de la Terre Mère, soit encore comme un acte de mauvais gré à l'égard de la plante elle-même, à laquelle une personnalité est reconnue, cette mauvaise action doit être perpétrée sans témoin et surtout en l'absence du témoin par excellence, le soleil. »

La personne de l'herboriste est aussi l'objet de prescriptions diverses ; notamment il doit opérer en état de pureté rituelle, ce qui lui permet d'entrer en rapport avec le monde surnaturel au moindre risque possible. Parfois il revêt des vêtements propres ou spéciaux, à moins qu'on lui impose la nudité rituelle. La Mède d'Ovide dénoue sa ceinture, déchausse l'un de ses pieds ou les deux. Tête nue et les cheveux épars, elle tend les bras vers le ciel, tourne trois fois sur elle-même et trois fois elle s'asperge d'eau vive. La Mède de Sophocle suit un rite plus archaïque en procédant toute nue à la cueillette des simples.

Une attention particulière est accordée au cercle magique qu'on trace généralement autour de la plante à arracher. Les raisons de cet acte sont diverses ; certaines pourraient valoir pour expliquer le nimbe — rapproché bien à tort par certains archéologues des étiquettes de momies. Nombre d'objets utilisés dans la cueillette ont une destination apotropaïque et secondairement cathartique. Les fumigations répondent au même objet.

Les rites oraux ne sont pas moins variés. Ce sont des incantations chantées ou débitées sur un ton de mélopée, c'est le cri particulier, *lulalulas*, que conserve

encore l'Orient. Mais c'est aussi le salut, la conjuration et la prière. » Il est recommandé d'indiquer quelle est la maladie ou quel est le malade pour la guérison desquels la cueillette de telle plante est faite. »

À propos des prières ou invocations, dont on rapporte (p. 71-72) un remarquable exemple, on constate qu'« à la conception natariste, qui reconnaît une personnalité à la plante, est venue se superposer la doctrine démonologique, qui la regarde comme consacrée à un génie qui en est distinct ».

Mède prie à genoux et l'on remarque que « cette attitude n'est pas, dans les religions anciennes, celle de la prière ordinaire, mais celle de la supplication et elle a une vertu en quelque sorte magique ».

À tous ces rites, en liaison notamment avec la prière, se superpose une offrande qui prend la place de la plante cueillie. « La Mère des plantes se trouvait lésée par l'enlèvement de ses enfants et elle demandait satisfaction : un gâteau de froment au miel, offrande apaisante par excellence, et une poignée de grains et de fruits variés qui pouvaient donner une nouvelle moisson de vie, apparaissaient comme la meilleure des réparations. » Il n'est presque jamais question d'un véritable sacrifice⁽¹⁾ et la simplicité même de l'offrande souligne son caractère primordial.

Les préparatifs achevés, l'herboriste n'a plus qu'à arracher la plante ou à la cueillir. Ici aussi les prescriptions abondent, visant notamment l'instrument à

⁽¹⁾ Le sacrifice d'une brebis noire par Mède ne vise pas la récolte des simples.

employer. Le plus souvent on recommande d'arracher ou de couper les simples avec la main, généralement une seule main. Un procédé plus curieux consiste à attacher la racine à la patte d'un chien ou d'un oiseau; en s'enfuyant l'animal arrache la plante, mais souvent il en meurt. On peut d'autant plus rapprocher cette pratique de celle du bonc emissaire et des oiseaux qui se chargent du péché et l'emportent au loin en s'en volant, que d'après les exemples cités la pratique pourrait être d'origine orientale.

L'importance de toutes ces prescriptions tenait à ce qu'elles assuraient l'efficacité des simples dans l'usage médical, encore tout imprégné de magie. Aussi, non seulement l'avènement du christianisme et l'hostilité manifestée contre les herboristes par l'école de Galien n'eurent pas raison de ces pratiques magiques et fœnéciennes patennes, mais les prêtres chrétiens durent les tolérer et y participer. L'Eglise s'efforça de remplacer les prières et conjurations païennes par des prières chrétiennes, et « les rites cathartiques et apotropaiques par des exorcismes et des cérémonies de bénédiction et de consécration ». Mais « l'exorcisme est le successeur direct des conjurations et des rites cathartiques du paganisme ». Encore de nos jours le couvent des simples cueillies au solstice d'été se perpétue dans les « herbes de la Saint-Jean ».

Ces indications rendent mal l'abondance et la variété des renseignements groupés par M. Delatte et aussi la précision et la maîtrise de son commentaire, qui nous révèle des croyances fermement ancrées dans l'âme antique et remontant à des temps très reculés.

R. D.

PERIODIQUES

JOHN GARSTANG. — Jericho: City and necropolis, report for sixth and concluding season, 1936, avec 15 planches, dans *Annals of Archaeology and Anthropology*, vol. XXIII, n° 3-4, décembre 1936.

La sixième et dernière campagne de fouilles, menée par le professeur Garstang et ses collaborateurs à Jéricho, a été consacrée à l'exploration des couches préhistoriques du site. Dix-sept niveaux ont été déterminés. Les sept premiers à compter de la surface actuelle de la colline (layers I à VII), sont attribués à l'âge du Bronze ancien, les dix suivants (layers VII à XVII) à l'époque néolithique.

Les couches du Néolithique aux VII à XVII) ne contiennent pas de poterie, mais seulement un outillage lithique qui sera publié ultérieurement. Dans les mêmes couches ont été recueillies des ossements grossières d'animaux en terre glaise ainsi que des colliers en coquillages. Les maisons étaient construites en briques crues et le même revêtement couvre les sols. Une des habitations du niveau VI présente un plan qui se rapproche de celui d'un mégaron avec portique supporté par six poteaux de bois et d'un grand hall intérieur. Au voisinage ont été recueillis de nombreuses figurines d'animaux ainsi que des phallus modelés en terre glaise, ce qui indique le caractère cultuel de cette construction.

Sous le sol des maisons, des tombes ont

10. Voir J. Garstang, *L'art néolithique à Jéricho*, dans *Syria*, 1935, p. 353-357.

été rencontrées. Dans l'une d'elles reposaient deux squelettes masculins dont l'un avait le crâne retourné et le corps chargé d'une assez grande pierre. Les bras semblent avoir été ligotés derrière le dos. Cette disposition rappelle les squelettes ligotés et recouverts de pierres découverts dans certaines stations néolithiques de France (dép. du Bas-Rhin). On l'a considérée comme une précaution contre les revenants.

Le niveau du Néolithique ancien de Jéricho, sans poterie, peut être mis en parallèle avec les couches inférieures du niveau V de Ras Shamra ainsi qu'avec les stations néolithiques de Chypre (Petra Ion Limniti, Khirokitia, etc.) où la céramique fait également défaut.

Au Néolithique moyen le site de Jéricho fournit la même industrie lithique; la poterie apparaît sous forme de vases très primitifs façonnés à la main dans une terre mal cuite et s'effritant facilement. Mais dès la seconde phase du Néolithique moyen les potiers de Jéricho savent mélanger à la terre plastique des dégrasants (paille hachée ou sable), obtenant ainsi une plus grande dureté des vases à la cuisson. Les vases (pl. XXIX-XXX) conservent des formes très simples, parfois à fond plat, les anses attestent la rapide évolution. A la 3^e phase du Néolithique moyen certains vases présentent des triangles ou zigzags peints généralement en rouge sur engobe beige (pl. XXXI); au Néolithique récent le décor s'enrichit de la gravure (pl. XXXII-XXXIII).

Les couches du Néolithique ancien caractérisées par la poterie non peinte semblent être contemporaines des couches à céramique unie, parfois lustrée, du

niveau V de Ras Shamra, comme le suppose l'auteur (p. 73). D'autre part, on peut tenir la céramique peinte ou gravée, parfois avec association des deux techniques du Néolithique moyen et récent de Jéricho pour équivalente à la poterie peinte des couches inférieures du niveau IV de Ras Shamra, de celle d'Erlan et de Kythrea à Chypre, ainsi que de celle du niveau XV de Chaker Bazar sur le Khabour. La dénomination première employée par l'auteur pour ces niveaux dans ses rapports antérieurs, le « Chalcolithique », nous paraît donc préférable. En effet, dans son étude sur la céramique de Jéricho, faisant suite au rapport de fouilles, M. J. Ben-Dor déclare ce Néolithique tardif de Jéricho contemporain du Chalcolithique de Ghassul. Il insiste à cette occasion sur le caractère étranger de cette civilisation caractéristique des deux sites, ce qui permet d'admettre qu'à cette époque (fin du V^e millénaire ?) la Palestine, comme la Syrie, a été le théâtre de vastes mouvements ethniques.

La belle céramique peinte polychrome brillamment représentée à Ras Shamra, niveau IV, à Tell Halaf, à Arpachivah et à Chaker Bazar, manque complètement à Jéricho. Dès le IV^e millénaire la civilisation paléstinienne comparée à celle de Syrie paraît bien plus sobre, pour ne pas dire pauvre.

La poterie du Bronze ancien de Jéricho (pl. XXXIV à XXXVI) est identique jusqu'au détail à celle de la nécropole d'Ay. Certaines cruches à panse sphérique peinte de farceaux de lignes parallèles, parfois entrecroisées, présentant à la base du col une petite anse de suspension par exemple, pl. XXXVI, 1 et 4, analogue à Ay, Syrie, 1935, pl. LVIII, n° 5091 et

3340) rappellent nettement des types chypriotes de la même époque (cf. GARSTANG, *Swedish Cyprus Expedition*, I, pl. C, 7; CI, 6; CV, 8 ou SCHAEFFER, *Missions en Chypre*, fig. 54 et 55). Après avoir perdu la petite anse de suspension ce type est resté en usage dans l'île ainsi qu'en Syrie jusqu'au Bronze moyen (cf. KULOPOVA, J. L. MYRAS, *Excavations in Cyprus, Journal Hell. Stud.*, XVII, 1897, et Ras Shamra, *Rapport préliminaire, dans Syria*, 1932 et 1933).

Les couches du Bronze moyen et récent ayant été remaniées dans la zone explorée pendant cette dernière campagne, l'auteur renvoie à ses précédents rapports.

Résumant les résultats obtenus pendant les 6 campagnes à Jéricho, le professeur Garstang maintient que la chute de la cité se place entre 1400 et l'avènement d'Amenophis IV. C'est précisément à cette époque qu'Ugarit a été ravagée et partiellement détruite par un tremblement de terre et que l'avance hittite commence à être la cause de troubles en Syrie et en Palestine. Les niveaux plus récents de Jéricho attestent une réoccupation partielle du site pendant cinq siècles sans que l'enceinte ait été relevée. Celle-ci n'a été restaurée que pendant le second âge du fer.

Au voisinage de l'ancien palais un sondage a permis de retrouver un niveau initial du début du Bronze récent fournissant, outre un certain nombre de vases points chypriotes, des fragments de céramique peinte du temps de Thoutmés III et d'avant Amenophis III. La céramique mycénienne ainsi que les faïences et faïles si caractéristiques de l'époque amarnienne n'y ont pas été rencontrées. A

Jéricho, comme à Ras Shamra-Ugarit, ce n'est qu'à partir du milieu du XIV^e siècle que les produits mycéniens commencent à inonder les marchés de la côte palestinienne-syrienne, précisément au temps où le prestige égyptien subit une éclipse sous le règne d'Amenophis IV.

Le même fascicule de *Iraq* contient un article du professeur V. GOSHOE GULSON sur des haches de Markop et leur rapport avec la métallurgie du Bronze caucasien (*The axes from Markop and Caucasian Metallurgy*, p. 113 à 119, avec 2 planches). L'auteur montre que certains types d'outils ou d'armes dont l'invention a été attribuée par M. Frankfort au Caucase, ont été utilisés à des époques antérieures en Mésopotamie ou en Syrie. L'auteur n'est pas disposé à accorder à la région caucasienne en tant que productrice de cuivre aux hautes époques une importance particulière, en opposition à l'opinion de M. R. Dussaud (cf. *La Lydie et ses voisins aux hautes époques*, p. 76 et suiv.). Il faut, en effet, remarquer que la plupart des nécropoles de la région caucasienne dont la richesse en objets de bronze s'explique par le voisinage des gisements cuprifères, sont tardives et ne datent que du début du Fer. Le problème ne pourra être utilement discuté qu'après l'prise des fouilles dans ces régions explorées avec une méthode insuffisante aux temps héroïques des recherches archéologiques dans l'Asie Antérieure. Les archéologues russes rendraient un grand service en portant leurs efforts sur ce terrain si fructueux ou en ouvrant ces régions à l'exploration de leurs collègues étrangers.

G. F. A. SORREYEN

Orientalistische Literaturzeitung, janvier 1937. — Leo Oppenheim, *Die nicht-semitischen Zahlwörter der Nuzi-Texte*. Herbert W. Dada, *Zeitgenössische türkische Prosa* (c. r. de E. Saussey, *Prosateurs turcs contemporains*, dont on loue la traduction). Comptes rendus : R. H. McDowell, *Stamped and inscribed objects from Seleucia on the Tigris* (W. Kolbe). Fr. W. Freiherr von Hissling, *Ägyptische Kunstgeschichte* (G. Walzinger). G. Contonnan et R. Ghirshman, *Fouilles de Tépé-Guyon près de Néhavend, 1931 et 1932* (V. Christian). Du Mesnil du Buisson, *Le site archéologique de Mishrif-Qalua* (Peter Thomson critique la méthode employée dans la fouille : il explique par là que bien des points restent obscurs et craint que cela ne rende difficile la suite du travail). J. Contineau, *Grammaire du palmyrénien épigraphique* (Fr. Rosenthal). A. L. M. Nicolas, *Manuscrits de Habs en Perse* (W. Hinz). Fr. Maclet, *Manuscrits arméniens de Transylvanie* (K. Mikoy).

Idem, février 1937. — G. Jaschke, *Neuere Literatur über die türkische Republik*. H. Baugr, *Zur Entzifferung der Handschrift von Ras Shamra*, se justifie d'une insinuation désobligeante qui n'avait été prise au sérieux par aucun de ceux qui ont suivi les étapes du déchiffrement des textes de Ras Shamra. *Publications du Service des Antiquités du Maroc*, fasc. 1 (E. Prübsler). Raymond Weil, *Le champ des roseaux et le champ des offrandes dans la religion funéraire et la religion générale* (H. Houvet). Eric Burrows, *Ur Excavations Texts*, II (A. Falkenstein). E. A. Speiser, *Excavations at Tepe Gawra*, I (A. Moortgat insiste sur la différence fondamentale du Suse I et de

la céramique de Tell Khafaj). *Festschrift Georg Beer* (Curt Kuhl). Arm. Momigliano, *Ricerche sull'organizzazione della Giudea sotto il dominio romano* (43 a. C.-70 d. C.) (San Nicolò). J. Contineau, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, VIII (Joseph Schacht).

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Fouilles de Tépé Gawra. — Depuis le compte rendu que nous avons donné (*Syria*, 1936, p. 185) de la découverte des six premiers niveaux, M. Speiser a continué en profondeur l'exploration de ce site voisin de Nave et, à la date de février dernier, vingt niveaux avaient été dégagés. Les six premiers niveaux appartiennent à l'époque dite historique. Le troisième niveau, que les explorateurs placent au V^e millénaire, a révélé une installation fort importante.

Il s'agit d'une acropole avec trois constructions, le temple Nord, le sanctuaire de l'Est et le temple central, ouvrant tous sur une cour principale entourée de maisons. Les murs sont en partie en pierre. Les édifices comportent des colonnes et des pilastres. Un brélo-parfum en terre cuite reproduit des éléments d'architecture d'après lesquels une reconstitution des bâtiments pourra être faite.

La poterie correspondante est peinte de motifs floraux ; elle est abondante et de bonne fabrication.

Le fait le plus frappant est le degré de civilisation que ces constructions et l'organisation de cet ensemble supposent chez une population d'une époque si reculée.

Ornithomanie et hépatoscopie chez les anciens Phéniciens. — Dans ses *Ras Shamra Notes VI: The Danel Text* (*Journal of the American Orient. Soc.*, 50, 4, p. 440-445), M. James A. Montgomery nous apporte une importante contribution en dégagant la forme archaïque du pronom *hwt* (acc. *hwtu*), « il »⁽¹⁾, *hwt* (acc. *hwti*), « elle », et *hwt*, conservé dans le phénicien classique, « ils, eux ». Plus typique encore que le rapprochement avec l'accadien est celui avec le sabéen qui a conservé *hwt*, *hwt* et *hwt* comme pronoms démonstratifs. C'est un fait, et des plus décisifs, à ajouter à tous ceux qui indiquent pour la langue des textes épiques de Ras Shamra une origine méridionale.

D'autre part, comme M. Dhorme, M. Montgomery incline à rapprocher du mythe d'Adapa l'acte de Ba'al brisant les ailes des aigles. Il serait fort intéressant de saisir un tel contact entre mythes phéniciens et mythes suméro-accadiens, mais nous ne pensons pas que ce soit le cas ici. Dans le texte de Danel (sigle D), il s'agit exclusivement d'ornithomanie et d'hépatoscopie.

Une difficulté pour expliquer le passage tient au sens attribué à *d'ey*. Parfois on y voit avec M. Virolleaud, qui traduit par « épervier »⁽²⁾, un parallèle à *nîr*, « aigle ». Le principal appui de cette

⁽¹⁾ Le rapprochement avec l'accad. *awātū*, « parole, décision, ordre », proposé par M. Virolleaud, doit être malotieu dans l'expression *hūpū hwtū*. « De sa bouche, que sorte le message, de ses lèvres son ordre », cf. I D, 75; 113; 127-128, 143. De son côté, M. Virolleaud (Voir *Syria*, 1936, p. 333, n. 4) a entre temps dégagé le pronom *hwt*.

⁽²⁾ Virolleaud, *La légende phénicienne de Danel*, p. 143.

explication est I D, I, 17 et suiv. : *km nîr*,... *km d'ey*; mais ce passage est particulièrement obscur et il est dangereux de s'y fier. En tout cas, M. Montgomery (p. 443) reconnaît que le sens « épervier » ne saurait convenir à I D, 108 et 114 où il explique *d'ey* par « sternum ». Le parallélisme de la phrase nous paraît faire de *d'ey* un doublet de *kap* « aile » et nous proposons de comprendre :

107 108 *kap nîrū h l yar*
h t ym d'ey h t

(107-108, Ba'al brisera l'aile des aigles.¹
Ba'al brisera leur aile (ou leurs ailes).⁽²⁾)

Les aigles abattus vont servir à Danel pour en tirer un présage.

109) (Les aigles, s'abattront⁽³⁾ à mes pieds, Je fendrai leur foie et (110) Je proclamerai⁽⁴⁾.)

« Voici, il y a de la désolation, »⁽⁵⁾
Voici, il y a (111) du malheur.⁽⁶⁾

⁽¹⁾ On sait que Ba'al était un chasseur démi-god.

⁽²⁾ M. Virolleaud a proposé : « Ba'al brise l'oiseau du verbe. » De même dans II D, V, 30 et 31 il faut comprendre :

Sera et honore-les (les dieux) *hwt hwt*,
(c'est-à-dire) Ba'al et la troupe ? de El tout entier.

D'où on conclura que l'expression *hwt hwt* (ainsi II AB, VIII, 28-29), signifie : « honore-le ».

⁽³⁾ Le verbe est à la troisième pers. fem. plur. suivant une règle qui a des analogies en arabe pour les noms de chose. De même dans ID, 32 : *'l bt 'abb nārm irpū*, nous comprenons : les aigles voleront sur la maison de son père.

⁽⁴⁾ Hébr. *hōd*. Comme l'a reconnu M. Montgomery (l.c., p. 444), *yhd* n'est pas un personnage Yahu, nous en avons une autre forme du même verbe.

⁽⁵⁾ Hébr. *shemama*.

⁽⁶⁾ Sens donné par l'arabe.

Je pleurerai et je l'ensevelirai¹¹⁶;
(117) Je déposerai les aromates pour les
deux chthoniens.

Au cours d'une autre opération, l'exa-
men donne un tout autre résultat :

(116) Il fend leur soie et il proclame :
(117) « Il n'y a pas de désolation !
Il n'y a pas de malheur ! »
Il élève la voix (118) et il crie :
« (Que) Ba'al répare l'aile des aigles !
(qu'il) répare leurs ailes !
« ô aigles (120) ouvrez vos ailes et envoyez-
vous ! »

Cette scène se répète, artifice littéraire,
pour toute la compagnie des aigles.
Hargob, le père des aigles, puis Semel,
la mère des aigles. On constate que les
mauvais présages apparaissent tant que
les rites de doul et d'ensevelissement ne
sont pas accomplis ; ils cessent dès que
ces rites sont terminés.

Par suite, on pourrait voir une men-
tion abrégée d'opérations similaires, dans
I D, 33 : *ybr hbl d'eym* qui ne signifie
peut-être pas : « Il examine le vol des
éperviers » (Vivolleaud) ni même « Il
examine la troupe des vautours » (Mont-
gomery), mais : « Il coupe le lien des
ailes », autre expression pour dire que
les ailes sont brisées ; nous y reviendrons
dans un instant.

Nous comprenons I D, 148-150 :

(Que) Ba'al brise l'aile des aigles.
(Que) Ba'al brise leurs ailes
(parce qu') ils ont volé sur le tombeau de
mon fils¹¹⁷.

¹¹⁶ Il s'agit d'ensevelir Aghal, fils de Danel.

¹¹⁷ Ce sens pour *d'n* a été déterminé par
M. Vivolleaud, cela appuie la valeur « aile »
que nous donnons au substantif *d'ey*.

¹¹⁸ Ce fils est Aghal ; c'est donc son père
Danel qui parle.

Il est bien évident que ce survol n'a pu
s'effectuer qu'avant le moment où Ba'al
a brisé les ailes des aigles. Ce survol
était considéré comme de mauvais aug-
ure, comme il résulte encore de I D, 32
et suiv. Cela rappelle Abraham chassant
les oiseaux de proie qui s'abattaient sur les
chairs du sacrifice (*Gen.*, xv, 11).

Dans cet échec de difficultés que
M. Vivolleaud a souvent débrouillé avec
bonheur, on trouverait encore, à son av. s.,
une autre pratique divinatoire (Vivol-
leaud, *op. cit.*, p. 137-138) consistant à
frapper une cruche (*kd*) contre deux autres
récipients *qât* (calice) et *q'ât*. M. Montgo-
mery (*l. c.*, p. 443) élève des doutes sur
cette interprétation et il propose de voir
dans *qât* non un calice, mais un arc (*ibid.*,
p. 444). C'est la valeur que nous avons
proposé d'attribuer au même terme dans
IV AB, II, 6-8⁽¹⁾. Nous avons même dé-
duit de ce passage que *q'ât* désignait les
flèches. Nous comprenons donc I D, 14-
15 :

emhah kd l q'ât
(15) *emhah l q'ât*

Je le frapperai, certes, à cause de son arc,
Je le frapperai à cause de ses flèches.

Et cela explique *'ap q'ât lln* (17) *ly* (?).
« même tu me donneras son arc ». Quant
à l'incise : *Awl* (16) *l'ahw*. M. Montgomery
propose : « lui, je (le) prendrai vivant ».

La partie conservée du texte ne permet
pas de déterminer le personnage auquel
Aghal cherche à dérober les armes. On
peut, toutefois, supposer que c'est *Ylpa*

⁽¹⁾ Voir *Syria*, XVII (1936), p. 286.

⁽²⁾ « Type achevé, dit M. Vivolleaud, *op. cit.*,
p. 138, de ces phrases qui, prises isolément,
offrent un sens parfaitement clair, mais qui,
considérées dans leur contexte n'ont qu'une
signification incertaine. »

qui, dans la suite, l'emportera et tuera Aqim. A moins que ce soit Kousor-el-Hasis que nous verrons intervenir plus loin.

De même quand les aigles survolent la demeure de Danel et que (I D, 33) celui-ci leur « coupe le lien des ailes », Pagat s'afflige, car il y a là un aigle de mauvais augure. A notre avis, elle ne « brise » pas alors les coupes de Danel; mais elle les apprête ⁽¹⁾, parce que Danel, si nous avons bien compris ce passage ⁽²⁾, va s'efforcer de parer à la menace de pluie en pleine moisson.

Cet épisode se termine, comme l'a indiqué M. Viroilleaud, par une réconciliation de Pagat, la sœur d'Aqim, avec le meurtrier de ce dernier, Yatpan. Pagat avait le cœur ulcéré (I D, 223), mais tout s'efface, car elle accepte le vin que lui offre Yatpan :

324. Deux (fois, elle boit son (haut) vin ⁽³⁾,
elle boit son vin

Nous avons dit plus haut que c'était peut-être Kousor-el-Hasis qui réclamait la possession des arcs et des flèches. Précisément, dans II D, V — à notre avis II D doit se lire avant I D — il est question de huit arcs — non de vases magiques — et de quatre flèches par arc, si cette expression ne désigne pas plutôt un grand nombre de flèches :

(2)... j'apporterai huit arcs
(3) Je quadruplerai les flèches,
pendant (?) sept jours.

(1) Dans I D, 36 : *lmz' lkt Dnel-ml-37* rpt, nous comprenons *lmz'*, apprêter, d'après l'accad. *maru*.

(2) Voir *Les découvertes de Ras Shamra (Ugarit)* et *l'Ancien Testament*, p. 90.

(3) Et non « le vin du verbe ».

C'est Danel, comme on le voit dans II D, V, 11 et suiv., qui fournit Kousor-el-Hasis d'arcs et de flèches à l'occasion de son départ. Après le repas de communion, Danel (II D, V, 26-28) bénit l'arc de Kousor-el-Hasis. L'arc est d'autant plus en situation qu'il est question de chasse (II D, V, 37-38). On trouve plus loin (II D, VI) un échange d'arcs et de flèches avec la déesse guerrière 'Anat, mais comme le dit M. Viroilleaud p. 212, le passage compte parmi les plus obscurs.

R. D.

Corpus Inscriptionum Semiticarum. —

Cette vaste entreprise, assumée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à l'instigation d'Ernest Renan, dont c'était, disait-il, l'œuvre préférée, ne devait comprendre, quand le projet en fut établi, en 1867, que deux volumes. Or, rien que les textes phéniciens et puniques compteront bientôt trois volumes et la matière ne sera pas épuisée, car on en prévoit cinq au total.

Les inscriptions araméennes demanderont également au moins cinq volumes au-
delà.

Les inscriptions hébraïques, grâce aux découvertes de ces dernières années, pourront faire l'objet d'un volume.

Restent environ 7 000 textes qui comprennent d'abord un groupe sud-arabique ou hiézarite pour lequel on prévoit cinq volumes dont les trois premiers ont paru.

Enfin, il est prévu une addition au plan primitif, celle d'une cinquième partie, qui réunira en trois volumes les inscriptions safariques, libyennes et thar-
sennes id est

M. J. B. Chabot, qui a pris une si large part dans la publication de ce *Corpus* a présenté, au nom de la Commission compétente, un rapport (*C. r. Acad. des Inscrip.*, 1936, p. 247-256) donnant les précisions nécessaires sur la publication. On sait que, pour pallier les lenteurs obligées de l'entreprise, l'Académie publie un *Répertoire d'Epigraphie sémitique*, qui a enregistré plus de 4.000 articles.

R. D.

Les collections numismatiques du Musée de Stamboul. — Le 15 Mars 1937, le Musée d'Antiquités de Stamboul inaugurait la nouvelle salle où sont installées les collections numismatiques. A cette occasion le Directeur actuel, M. Aziz Ogan, a prononcé une allocution où il a tracé, dans ses grandes lignes, l'histoire du Musée. La première collection de monnaies fut commencée en 1815 alors que l'institution officielle du Musée ne date que de 1868. On sait qu'entreposées d'abord à Sainte-Irène puis transportées en 1875 à Tchouli Köshk, les antiquités ne furent installées définitivement qu'en 1908 dans les beaux bâtiments qu'elles occupent aujourd'hui.

M. Aziz Ogan rappela les vicissitudes de la collection de monnaies qui demeura pendant longtemps enfermée dans les coffres-forts du Ministère de l'Instruction Publique et sur laquelle, en 1876, on préleva 800 pièces d'Alexandre et de Philippe, vendues pour couvrir les frais d'entretien du Musée. Le Directeur donna également quelques détails intéressants sur le règlement appliqué aux trouvailles de monnaies. Celui qui déclare une découverte faite dans sa propriété reçoit une récompense équi-

valant à la moitié de la valeur de la trouvaille. Si il s'agit d'une découverte faite en dehors de sa propriété, celui qui en avise l'Etat reçoit une somme égale à 20 % de la valeur. On doit reconnaître que les collections du Musée proviennent presque exclusivement d'achats et de donations. En fait, on a peu d'occasions d'appliquer le règlement : lorsqu'un paysan découvre un trésor, il cherche évidemment à en tirer le plus grand



Couronne d'or provenant de Pergame.

bénéfice possible et trouve toujours des amateurs ou des intermédiaires décidés à lui acheter sa trouvaille à un prix supérieur, et de beaucoup, à l'indemnité que lui verserait le Musée.

La nouvelle salle, située au premier étage, est spacieuse et bien éclairée. Les vitrines sont disposées perpendiculairement aux fenêtres de manière à rendre aussi aisé que possible l'examen des monnaies. D'autres vitrines, placées le long des murs, contiennent des bijoux et des objets précieux notamment deux célèbres couronnes en or, l'une, de feuilles de chêne, provenant des fouilles allemandes de Pergame, l'autre, de feuilles de laurier, dont l'origine exacte n'est pas attestée, mais qui, vraisemblablement,

fut trouvée dans l'île de Rhodes. Tout cet ensemble est présenté avec le zèle partiel qui a présidé à l'installation générale du Musée.

Les collections numismatiques de Stamboul comprennent plusieurs groupes : à côté des monnaies grecques et romaines, on trouve une collection de pièces sassanides et un ensemble très riche et très précieux de monnaies byzantines.



Coronée d'or provenant de Rhodes

De celles-ci, il existe des catalogues complets dressés par des numismates turcs connus : Ismail Galib, Mehmed Muharek, et Ahmed Terhid, un des plus érudits spécialistes de l'Orient médiéval. Pour l'étude des monnaies sassanides on a fait appel à M. Zambaur et pour les monnaies antiques à M. Hegling, du Musée de Berlin. Nul doute que d'ici peu on ne possède le catalogue complet des séries antiques qui offrent tant d'intérêt pour l'histoire de l'Anatolie.

Ainsi, chaque année, se manifeste, par l'ouverture d'une salle ou d'une collection nouvelle, l'activité continue du Musée d'Antiquités de Stamboul. La tâche accomplie par l'actuel Directeur, M. Aziz Ogan, est digne de celle de ses illustres

prédécesseurs ; mais on ne pénétré jamais dans ces galeries spacieuses, si bien éclairées, sans évoquer le souvenir de celui qui en fut le vrai fondateur, Hamdi bey, grand ami de notre pays. En même temps que la salle de numismatique, on inaugurait le 15 Mars dernier un buste d'Atatürk, dû à un jeune sculpteur turc. C'est pour Hamdi bey une grande joie de voir la place importante que les arts, sous toutes leurs formes, tiennent dans la Turquie d'aujourd'hui et les encouragements officiels qui leur sont prodigués. L'ancien élève de Jérôme aurait applaudi à bien des initiatives. Son frère et successeur, Halil Etem, qui reste une des grandes figures de la Turquie contemporaine, après avoir pendant de nombreuses années dirigé le Musée avec une incomparable autorité, est aujourd'hui réputé de Stamboul et joue un rôle important dans les conseils du gouvernement. Ainsi les collections archéologiques de la Turquie bénéficient encore de la tutelle éclairée d'une famille qui est à l'origine de leur création.

ALBERT GABRIEL.

La faïence de Damas. — Notre excellent collaborateur, M. Armetag Schistan, a activement collaboré avec le regretté Gaston Migeon, à qui il apportait son expertise des collections locales, à l'histoire de la céramique de Turquie, du xiii^e au xviii^e siècle. Il a pu ainsi établir que la sévère faïence de Rhodes, bien connue des catalogues de vente, était, en réalité, originaire d'Anatolie. Mais il n'a pu pas qu'on mette à l'actif de Nice les faïences de Kotahya et de Damas. Cette industrie a eu, en Turquie,

des centres multiples dont Nicée et Kothya sont les deux principaux. Au ^{xvii}^e siècle, la seconde de ces villes ne le cède pas à la première comme production de faïences. M. Sakisian apporte des témoignages écrits indubitables.

« Les plats connus jusqu'ici sous le nom de Damas — chefs-d'œuvre de la céramique orientale classique — posent une question d'une solution plus délicate, » dit M. Sakisian. Non seulement ces plats ignorent le rouge tomate vif dont s'est éprise la céramique d'Anatolie, mais ils sont décorés avec un violet de manganèse et un vert-gris caractéristiques. Il est probable que des ouvriers persans vinrent en Syrie et à Damas, car ces « faïences peuvent être définies comme persanes de coloris et anatoliennes de dessin, avec toutefois une plus grande place faite aux éléments stylisés ». On a donc fait fausse route en essayant de déhaptiser les plats de Damas.

R. D.

Le P. Sébastien Ronzevalle. — Né en 1885 à Philippopolis, Sébastien Ronzevalle semble avoir été prédestiné dès le berceau à une carrière archéologique : c'est en effet le célèbre Champoiseau, auquel le Louvre doit la Victoire de Samothrace, qui le tint sur les fonts du baptême ; et ce jeu de coïncidences parut se poursuivre lorsqu'en 1909, l'Académie des Inscriptions appela le P. Ronzevalle à succéder comme correspondant à son parrain.

Venu à Beyrouth avec son père, que la carrière du drogmanat amena à occuper divers postes dans nos consulats du Levant, il apprit les langues sémitiques, et dès son entrée à l'université Saint-Joseph, s'adonna à l'étude des antiquités. Tout

ceux qui s'intéressent à ce domaine se rappellent ses travaux au temple de Baal-Markod (le haut lieu de Bêryte), et la longue série des mémoires archéologiques dans lesquels, depuis 1900, il a étudié les catégories les plus diverses des monuments syriens. Inscriptions grecques, latines ou sémitiques ; bas-reliefs, bronzes, pierres gravées, monnaies — tout séduisit sa curiosité bien qu'elle fût orientée particulièrement vers les témoins des religions du passé. Ayant depuis longtemps la confiance des marchands et des collectionneurs, on lui apportait de toutes parts les objets, et il avait réuni ainsi de longues séries d'empreintes et de photographies, des notes innombrables qui lui fournissaient, le moment venu, la matière de ses rapprochements.

Les dernières années de P. Ronzevalle furent assombries par des infirmités douloureuses, qui le contraignirent à une vie retirée, mais ne parvinrent pas à accabler ce travailleur infatigable. Malgré son corps souffrant, sa vue et son ouïe affaiblies, il ne cessa pas de lire et d'écrire, comme s'il se croyait tenu de mettre en œuvre la riche matière qu'il lui avait été donné d'accumuler. Les derniers tomes des *Mélanges* contiennent tous de considérables mémoires sortis de sa plume, et l'on imprimait, quand il est mort, le dernier, un grand travail relatif au culte de Baalbek, dans lequel il a concentré sa longue expérience des anciens cultes syriens. Ainsi seront closes ces *Notes et études d'archéologie orientale*, dont la série constituera toujours une mine inépuisable de monuments rares et curieux, de rapprochements sagaces, de discussions fructueuses.

Les Mélanges de l'université Saint-Joseph

publieront, en même temps qu'une bibliographie complète, une notice détaillée sur leur collaborateur de tant d'années, mais *Syria* doit elle aussi un souvenir à cet archéologue éminent, qui a sauvé de l'oubli, et souvent de la destruction, tant de précieux monuments de l'antiquité.

HENRI SEURIG

Department of Egyptian and Assyrian antiquities British Museum. — Nous recevons la communication suivante :

Students are requested to note that the Students Room of this department on the

upper floor will be open on Monday May 10th 1937 and thereafter regularly, with the exception of the usual holidays, for the use of students of Egyptian papyri and Assyrian and Babylonian tablets. Other classes of written documents and the archaeological material will be made available as the re-arrangement of the collections is completed.

Students who desire to continue their use of the room should renew their tickets immediately, and are requested to give notice of their requirements before presenting themselves.

SIGBERT SMITH, Keeper.

ERRATA

C'est par erreur que le relief rupestre sassanide, reproduit à la planche II *Syria*, 1937 y est donné comme situé à Nakch i Rostem ; les lecteurs de l'article auront remarqué (p. 11) qu'il faut lire en réalité Nakch i Radjab.

Page 14, ligne 6 à partir du bas, lisez : fig. 2.

Le Gérant : PAUL GEUTHNER

8218-37. — TONIN, Imprimeur AUBUSSEUR et C^e.

LES PEINTURES DU PALAIS DE MARI

ANDRÉ PARROT

Parmi les multiples trouvailles faites dans les ruines du Palais de Mari, les peintures murales constituent, malgré leur mutilation, un ensemble encore imposant et particulièrement précieux. La variété des éléments dégagés (des menus fragments ramassés dans les éboulis au grand panneau découvert *in situ*) atteste que le concours des artistes peintres fut largement mis à contribution pour décorer avec les ressources d'une technique déjà fort habile et les conceptions d'un talent souvent novateur, certains appartements, certaines cours ou pièces de réception de la demeure royale. C'est une chance étonnante que des documents aussi fragiles et si malmenés par la main des destructeurs antiques, voués ensuite aux ravages du temps, aient survécu à travers quatre millénaires. Le sol de Mésopotamie, avec ses pluies torrentielles pendant les mois d'hiver et ses terres imprégnées de salpêtre, est fatal aux peintures, puisque rien n'a été recueilli à Ashmunnak ou à Ur. La région du Moyen ou du Haut-Euphrate est une heureuse exception avec Til-Barsip ou Dura-Europos, mais si Mari apporte moins de documents, ceux-ci sont d'une antiquité infiniment plus haute, ce qui ajoute encore à leur importance, car grâce à eux, c'est un chapitre de l'histoire de l'art qui pourra s'écrire avec de nouveaux éléments.

Les peintures de Mari, avec leur tradition où nous discernerons deux courants étroitement mêlés, sont-elles à l'origine des grandes compositions qui se dérouleront plus tard, largement, sur les murs des palais assyriens? Se sont-elles inspirées du réalisme et de l'élégance de la civilisation crétoise, ou bien, au contraire, cette dernière n'aurait-elle pas hérité quelques-uns des concepts mésopotamiens? Car si l'on a pu rapprocher des fragments de vases ornés en relief, sortis d'Eridu, les pièces magnifiques recueillies à Haghiat-Triada, en posant comme possible, sinon probable, un emprunt ornemental

des Crétois aux Mésopotamiens ¹, pourquoi ne pas l'étendre aux autres formes de l'art et à la peinture en particulier ? Toutes questions et tous problèmes que l'on peut tout au moins poser, car les réponses ou les solutions ne sau-



FIG. 1. — Frise en bleu de cobalt décorant la cour 31 du Palais de Mari

raient être définitives. Mais il est permis cependant de constater que la base s'élargit et que les fouilles récentes obligent dès maintenant tous ceux qui songeraient à écrire une histoire de la peinture préhellénique et hellénique, à tourner d'abord leurs regards « vers l'Asie, autant que vers l'Égypte » ².

Les premières traces de peintures murales dans le Palais de Mari apparurent dans la zone nettement identifiée avec les appartements privés du souverain. La cour 31 ⁽³⁾, sur laquelle ouvrent les diverses chambres réservées à la vie intime du roi, était dé-

¹ HALL, *La Sculpture babylonienne et assyrienne en British Museum*, p. 31.

⁽²⁾ CH. PICARD, *Courrier de l'Art antique*, dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1937, I, p. 146.

⁽³⁾ Le plus récent plan publié du Palais de

Mari, avec la numérotation des salles, dans *Syria*, XVIII (1937), pl. VIII.

⁽⁴⁾ *Syria*, XVII, p. 48.

Syria, XVII, p. 28, fig. 13.

étaient toutes deux ornementées semblablement d'une triple bande, noire, ocre rouge, noire courant sur les parois à 1 m. 50 en moyenne au-dessus du pavement (fig. 2) et rehaussée vraisemblablement de rosaces disposées à intervalles réguliers sur une ligne centrale ⁽¹⁾. Enfin dans la chambre 34, réservée aux audiences privées, nous ramassons des morceaux suggestifs (main

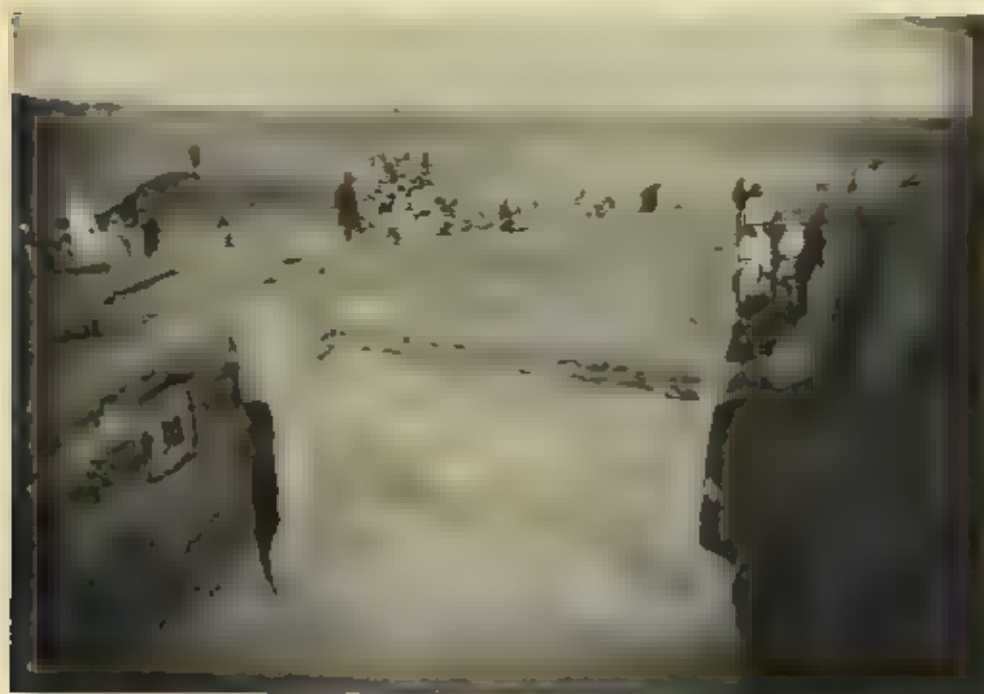


FIG. 2. — Décoration (bandes noire, ocre rouge, noire) de la chambre 43 du Palais de Mari.

ouverte, pan d'un vêtement festonné, etc.), mais disparates. Toutes ces peintures étaient posées à même le revêtement de boue, constituant l'enduit mural.

Autres traces de peintures sur les plinthes du passage 31-34 et sur le « jeu de palets » de la cour 31, ici et là, pour imiter le « faux marbre ». Des constatations faites au printemps 1935 permettaient d'espérer mieux. Le dégagement repris pendant l'hiver 1935-36 nous apportant, en effet, des documents infiniment plus importants et mieux conservés, car les couleurs étaient posées cette fois sur plâtre.

⁽¹⁾ *Syria*, XVII, p. 19.

Nous avons déjà signalé le podium de la pièce 64 avec sa décoration où des panneaux de faux marbre se trouvent encadrés par une bande qui utilise le thème de la spirale à enroulements multiples et des flammeches (pl. XXXVII, 1 et fig. 3)¹⁾. La cour voisine (106, avait été tout spécialement aménagée et la décoration y avait été particulièrement soignée. C'est la région du Palais qui nous aura donné nos plus belles peintures. Les encadrements des portes (il y en

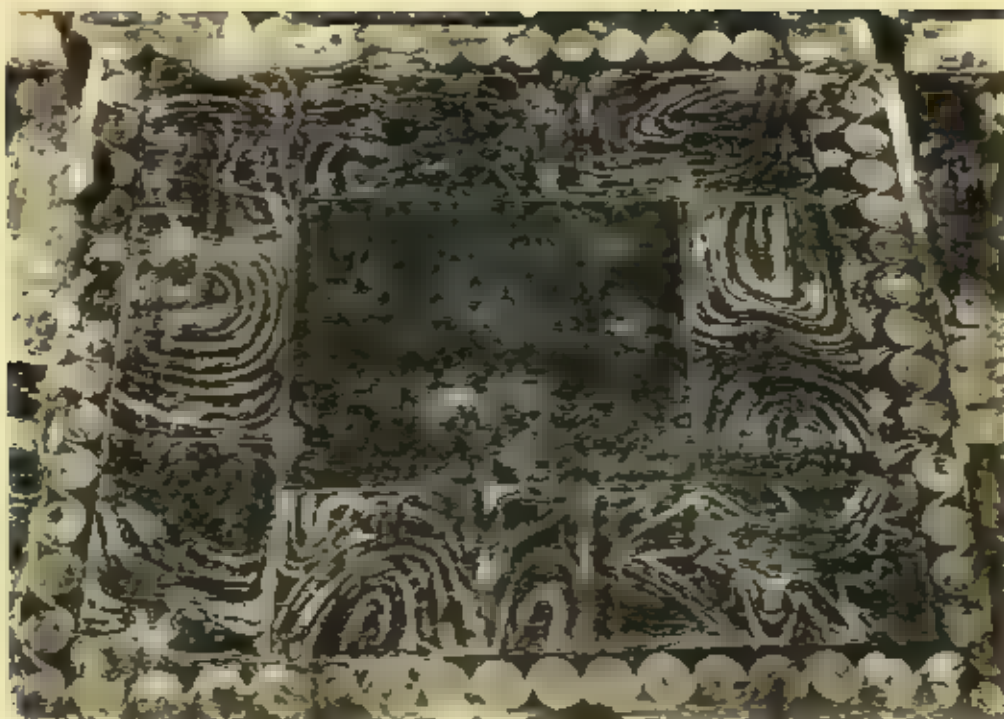


FIG. 3. — Face supérieure du « podium » (pièce 64).

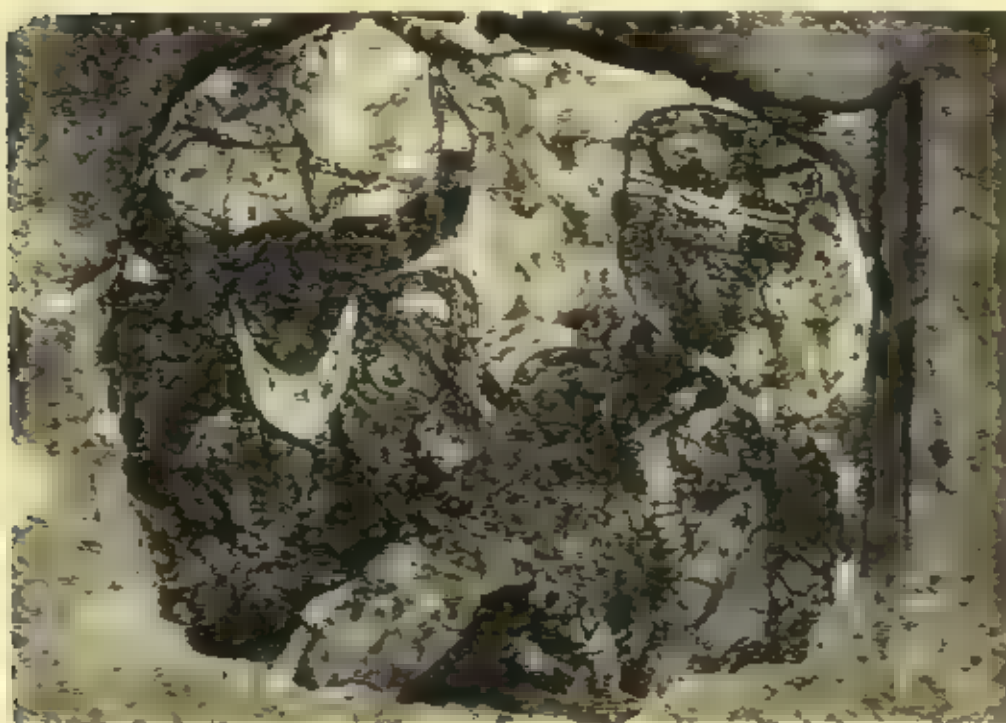
(Dessin de H. Dura.)

à six) étaient relevés de bandes rouges, les murs revêtus de plâtre, étaient rehaussés par l'éclat d'une triple bande (ocre rouge, bleu de cobalt, ocre rouge). Le mur méridional et les retours oriental et occidental étaient en grande partie couverts de grandes compositions, les unes placées très haut (à plus de trois mètres du pavement), mais malheureusement effondrées dans les éboulis, une autre beaucoup plus bas, au-dessus de la plinthe, à droite du portail (106-64) et encore *in situ*. Les éléments épars furent recueillis précieusement, catalogués avec indication précise du point de chute. Notre regretté collaborateur, Paul François, réussit, après un labeur fait d'intuition et de soin méticuleux

(¹⁾ *Syria*, XVIII, p. 70.



1. Face supérieure du « podium » aux marches,
flammeches. Pièce 104



2. Taureau paré, conduit au sacrifice. Pièce 106

PALAIS DE MARI

(fig. 4), à regrouper deux grands éléments, donnant le thème d'une des compositions centrales. Nous en donnons ci-après la description. Des innombrables morceaux, ramassés et classés dans nos caissiers, sortiront peut-être d'autres ensembles plus ou moins importants. Quant au panneau *in situ*, il fut déposé en juillet 1936 par M. Pearson, de la mission de Dura, assisté de notre collaborateur, G. Telfier, M. Jean Laufray, attaché en 1936 à la mission de Mari,



FIG. 4. — Regroupement par P. François des morceaux de peintures effondrées (cour 100)

en fit une copie en couleurs et un relevé au trait. Copie et relevé facilitent singulièrement l'étude de ce monument trop sombre pour donner des photographies bien nettes. Nous avons ainsi, grâce à cette documentation multiple, une idée très précise de l'ornementation picturale, dans un palais de la fin du III^e millénaire, documentation plus riche que ne le laissaient soupçonner les seules bandes rectilignes d'un décor purement géométrique. Alors que les artistes de Mari surent non seulement représenter des hommes, des plantes et des animaux, mais encore les distribuer en de véritables compositions¹⁴¹.

¹⁴¹ La 2^e campagne (automne 1937) que nous venons de terminer, a donné de nouvelles peintures dont nous ne pouvons faire état ici.

Peintures sur enduit de terre, dont le dégagement n'a pu être achevé et sera repris ultérieurement.

1. — FRAGMENTS DE GRANDE SCÈNE SACRIFICIELLE.

A. — *Le taureau conduit au sacrifice* (longueur 0 m. 55, hauteur 0 m. 40, (pl. XXXVII, 2). — Le taureau pare (le bout des cornes recouvert d'une enveloppe d'or ou d'argent, croissant de même matière suspendu sur le front), un anneau passe dans les naseaux et auquel est attachée une corde qui pend, passe à droite. Entre les cornes, est dessinée l'étoile à huit branches hélicoïdales¹. Les mèches du pelage sont légèrement ondulées et figurées en noir. L'animal est de profil à droite, mais, par une convention, le haut du front est représenté de face, de même que les cornes, l'étoile, le croissant et l'œil droit.

Le taureau est conduit et comme apaisé par un homme barbu et moustachu (fig. 5). Celui-ci est de profil à droite, mais le reste de son corps est tourné vers la gauche, ce qui donne à son allure quelque chose de déséquilibré. S'occupant attentivement de ce qui se passe vers la droite (les apprêts du sacrifice ?) il apaise et maîtrise l'animal qu'il conduit, en lui plaçant sur le front, sa main gauche dont la paume se trouve exagérément fléchie et les doigts très allongés. L'homme est coiffé d'une sorte de bonnet-polo, à forme très irrégulière, en étoffe ou poil noir, serré par un double bandeau blanc. Le visage est peint en ocra rouge, ce qui accentue par contraste le noir de l'iris du soleil, de la paupière et de l'iris de l'œil, de la moustache débordante, de la barbe très fournie qui ne cache pas le menton en galoché et remonte sur les tempes jusqu'à la chevelure, elle aussi noire, et descendant assez bas sur une nuque rasée. Le dessin de l'oreille est étrange avec un astragale soufflé et l'hélix retroussé. Le nez charnu, la coupe de la barbe, le menton très galoché, caractérisent un type assez différent de celui rencontré jusqu'ici à Mari.

Le costume par contre, cadre avec ce que nous connaissons par ailleurs. Il couvre tout le corps, y compris l'épaule droite (de même dans la petite statue

¹ Il est difficile de ne pas songer à la tête de taureau en argent du tombeau IV de Mycènes, où la rosette est fixée entre les cornes. PERROT, *Histoire de l'Art*, VI, p. 821 fig. 398. LAGRANGE, *S. B.*, 1907, p. 590, EVANS, *The Palace of Minos*, II, p. 534. Pour d'autres exemples, et entre autres le taureau de la

stein de Dageir. THOMAS-DAGGIE, *Til Barsip*, p. 60. La rosette est détachée et dans le champ des cornes sur la fresque du tombeau de Senmut, à Thèbes. DESSAT, *Les Civilisations préhelléniques*, p. 53. Voir aussi un petit taureau en or du musée de Damas, provenant du Hauran.

de Idri-ilum, trouvée en 1937), mais les volants festonnés qui se croisent, ne se retrouvent que sur l'épaule et le côté gauches. Ce vêtement est serré à la taille par une ceinture double, sous laquelle passent les bandes festonnées. Sur



FIG. 5. — Le taureau conduit au sacrifice.

(Copie de Paul François.)

l'épaule droite, l'étoffe est une. Elle était taillée sur le cou en un décolleté arrondi.

Un autre personnage précédant ce groupe, dont il ne reste que peu de chose : l'épaule droite, le bas d'une bande festonnée et une petite partie de la ceinture. Cet individu touche de son épaule le conducteur du taureau et il en résulte un peu de déséquilibre dans la composition.

Couleurs employées : noir, blanc, ocre rouge, ocre rouge foncé, ocre rouge plus clair, posées directement et en teintes plates, sur le plâtre.

B — *Grand fragment* appartenant à la même scène, avec personnages distribués en deux registres et dominés par une autre silhouette représentant vraisemblablement le roi, qui est dessinée à beaucoup plus grande échelle. (Longueur 1 m. 35 ; hauteur 0 m. 80) (pl. XXXVIII, 1).

Registre supérieur. — Il ne reste que les pieds et le bas des jambes de deux personnages passant à droite, la plante des pieds légèrement fléchie, la ligne de marche figurée par un trait noir. La cheville est marquée par un crochet arrondi. Le muscle du jarret est souligné sur la jambe de droite, avec le style qui sera de rigueur chez les Assyriens plusieurs siècles après.

Registre inférieur. — Deux personnages et un animal. Celui-ci, de même que son conducteur, ont été fortement reconstitués par Paul François, grâce au fragment A, mais tout étant assuré par des éléments suffisamment explicites. Par contre, le personnage qui les précède et que nous appellerons l'*ordonnateur*, fut retrouvé quasi intact (fig. 6). Il se présente de la façon suivante : coiffé d'un bonnet turban très haut, peut-être en feutre blanc ou beige, comme les derviches que l'on voit encore de nos jours, il s'avance hiératiquement vers la droite. Absolument imberbe, de profil droit le front droit s'enfonçant sous une chevelure noire qui débordé du bonnet. Le nez droit est charnu. La lèvre supérieure débordé sur la lèvre inférieure retroussée, ce qui accentue le menton en forte galoche. Œil de face, la cornée blanche, sourcils, cils et iris noirs. Un petit trait noir, qui émerge du profil à hauteur du regard, indique les cils de l'œil gauche invisible. La mâchoire est solide et le muscle inférieur dessiné vient s'attacher au lobule de l'oreille rendue de la même façon que sur le fragment A. Le cou est large, orne par-devant d'une breloque ronde (ou circulaire) dont la bélière de suspension est encadrée par deux perles rondes.

Le vêtement est la robe à chape festonnée, qui drapé les deux épaules. Sur l'épaule gauche, deux rangs de festons, tombant parallèlement, cependant que le coude se devine sous l'étoffe et que la main fermée, qui tient un bâton blanc (ou un rouleau ?), sort de l'emmanchure. L'épaule droite est bien moulée, mais le vêtement, qui s'arrête sur l'avant-bras en une bande festonnée, laisse sortir le bras qui tombe verticalement.

Le personnage qui suit est une réplique du conducteur du fragment A. Il



1. Grand fragment d'une scène sacrificielle. Cour 106



2. Gardien à la porte du ciel. Pièce 132

PALAIS DE MARI

en diffère par le haut bonnet blanc, arrondi, par la breloque suspendue au cou et par l'arrangement un peu différent du costume qui est semblable à celui de l'ordonnateur.

Teintes et technique — Le dessin est fait d'une ligne noire sur le fond blanc du plâtre qui fournit, en outre, la couleur des bonnets, de la cornee des yeux, de la breloque et des festons. Les couleurs employées se réduisent au noir, à l'ocre rouge, soit foncé (les visages, les corps), soit clair (les vêtements). L'animal du sacrifice a été fortement restauré, mais sa place et sa silhouette sont certaines et les éléments de restitution confirmés par le fragment A. Il s'agit donc d'un laureau paré (bout des cornes, croissant), conduit par une longe, attachée à un anneau passé dans les naseaux.

Du grand personnage, il ne reste malheureusement que le bas du buste, la ceinture, le bas du bras droit et les jambes. Parmi les éléments recueillis à quelque distance, peut-être



FIG. 6. — L'ordonnateur du sacrifice. Détail d'une peinture, cour 100.

trouverait-on un bras gauche et une main tenant un glaive qui risqueraient de lui appartenir. La richesse du costume, l'échelle imposante, permettent d'identifier ce personnage avec un roi. Celui-ci porte un vêtement à volants festonnés, retombant sur la poitrine et serré au bas du buste par une ceinture à triple enroulement, dont l'extrémité tombe au bas du dos, s'épanouissant en pompon « lotiforme » (?). Les volants passent sous la ceinture et retombent en arceaux sur le devant des jambes, nues à hauteur des genoux. De même leurs volants multipliés retombent à la gauche du corps et jusqu'aux genoux

et après un enroulement qu'on peut supposer sur le bras gauche. Le bras droit est tendu, détaché du corps, ce qui accentue l'idée de la marche décidée, déjà marquée par les jambes. La musculature est indiquée au coude droit et surtout sur la jambe gauche. La main droite est fermée, le pouce allongé et retroussé mais moins démesurément que chez l'ordonnateur. Au poignet, deux bracelets, l'un fait d'un anneau plein, l'autre d'un assemblage de perles rondes.

Même technique que précédemment, le dessin est en noir, mêmes teintes employées : ocre rouge, plus ou moins foncé, pour le corps et le vêtement en blanc (la couleur du plâtre support), les volants festonnés (sauf de temps en temps, un feston ocre rouge), le bout de la ceinture, le bracelet rigide, la bordure des plis du vêtement et une sorte de jaquette qui part de la ceinture et coupe en diagonale la cuisse gauche.

Cette grande scène sacrificielle était peinte à plus de trois mètres de haut, sur la paroi méridionale de la cour 106, entre la baie 106-04 et la porte donnant accès à 55 (fig. 7). Sans doute était-elle protégée contre les intempéries (vent, pluie), par un auvent débordant et par le velum que nous suggèrent les petits culs percés d'un trou, enfoncés dans le sol et qui assuraient la stabilité des lampes mobiles supportant cette couverture légère¹. Elle fut retrouvée, effondrée et cassée en milliers de morceaux (fig. 7), en partie regroupés par P. François.

La présence d'une telle décoration confirme bien s'il était nécessaire, l'utilisation religieuse de toute cette partie du Palais. Cette offrande de gros bétail, paré rituellement et vraisemblablement voué à l'immolation, alors que l'exécution ne semble pas avoir eu lieu en cet endroit, car nous n'en avons retrouvé aucune trace, est un élément essentiel de l'histoire du culte dont l'importance n'a pas besoin d'être soulignée. Quant à la divinité que l'on venerait ici, il est difficile de l'identifier. On pourrait peut-être songer à Sin, le croissant d'or suspendu au front des victimes se rapportant au symbolisme du dieu lunaire. Mais si l'on rapproche ce croissant de l'étoile dessinée sur le front du taureau, l'association de l'étoile et du croissant suggère une autre identification. On sait que Martu, dieu occidental importé en Babylone par la dynastie amorrite, seigneur de l'orage et des éléments, apparaît très souvent

¹ *Syria*, XVIII, p. 74.

dans la glyptique en relation directe avec le disque étoilé (très proche de l'étoile simple) figure dans le croissant, et, comme il est connu à Mari, ce pourrait être la divinité à qui l'on sacrifieait. Si, par contre, on considère le croissant comme une parure, et si l'on s'attache uniquement à l'étoile dessinée entre les cornes de l'animal, étoile dont le symbolisme apparaît évident, l'identification différencierait encore, et il faudrait alors songer à Shamash, en

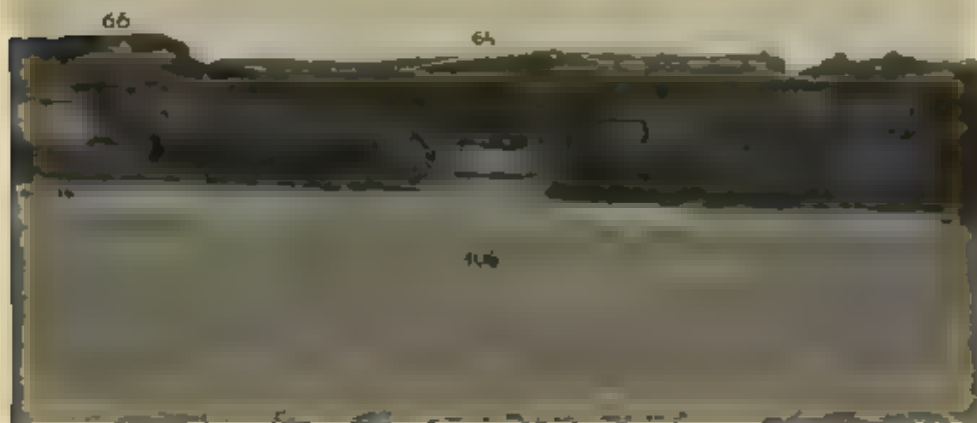


FIG. 7. — Situation des diverses peintures de la cour 106. A, B, scène sacrificielle. Dans le cadre, à droite de la porte: scène de l'investiture du roi. Dans l'axe du portail, le « podium ».

grande vénération, nous le savons, à Mari ⁽¹⁾. Dans l'état présent de notre documentation, toute précision nous semble impossible.

2. — L'INVESTITURE DU ROI DE MARI.

Grand panneau en situ, cour 106 (longueur : 2 m. 50, hauteur : 1 m. 75); mur meridional, à droite du passage 106-64 ⁽²⁾ (pl. XXXIX et fig. 7).

Grande composition, où une scène centrale à deux registres est encadrée d'arbres, d'animaux, de divinités et de cueilleurs de dattes, disposés symétriquement. L'ensemble, dans un cadre fait intérieurement d'une spirale à enrou-

⁽¹⁾ Statue Cabane, représentant Shamash sortant de la montagne. L'inscription publiée par

TH. DARGOIS, dans *R. A.*, XXXIII (1934), p. 144.
⁽²⁾ *Syria*, XVIII, p. 14.

lements multiples et extérieurement, en haut et en bas, d'une bande frangée à petits glands noués.

A. — *Scène centrale*, limitée par un cadre fait sur trois côtés de six bandes concentriques, la base étant la spirale rehaussée d'un filet (fig. 8).

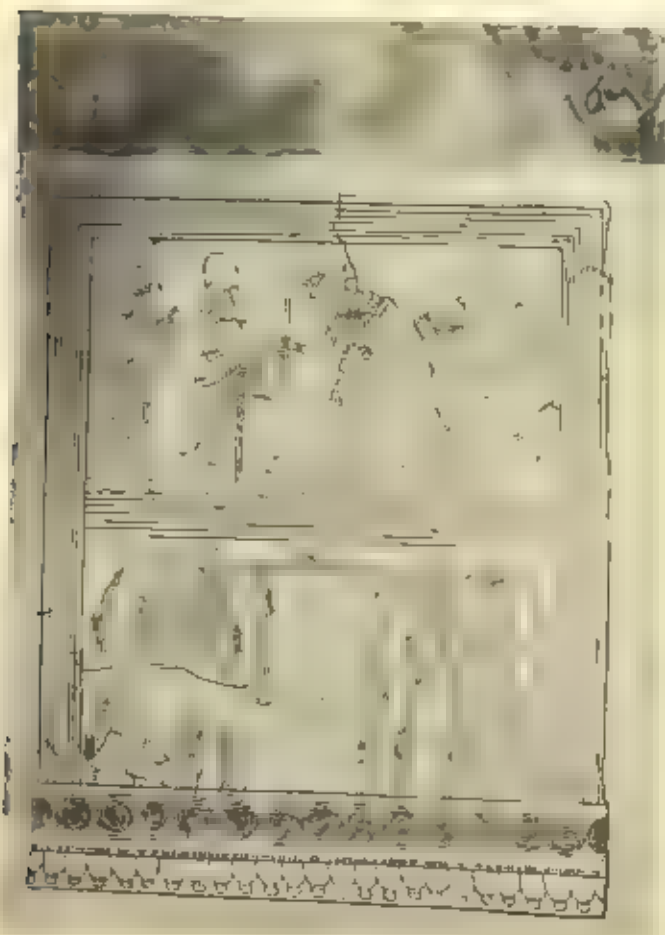


FIG. 8. — L'investiture du roi des mains d'Ishtar.
(Copie de J. Lauffray.)

contre d'Ishtar. Il porte le turban à haute calotte, caractéristique de la 1^{re} dynastie babylonienne et le vêtement dit à châle frange, qui semble laisser l'épaule droite dégagée et retombe en un pli vertical sur l'avant-bras gauche.

¹ Cette scène est classique dans la glyptique du temps. Par exemple, DELACOURT, Co-

atalogue des cylindres orientaux, II, Acquisitions, A. 307, 308.

a) *Premier registre* : scène d'investiture⁽¹⁾. Le roi, qu'assiste une déesse, reçoit des mains d'Ishtar la baguette et le cercle, insignes du commandement, en présence de deux autres divinités, une déesse et un dieu. Tous ces personnages (hauteur moyenne : 0 m. 35) ont eu le visage mutilé par des coups portés avec un instrument pointu, mais le profil d'Ishtar a un peu moins souffert que les autres. Malgré les teintes très assombries par le temps (fig. 9), le dessin est facile à discerner, les contours ayant été tracés à la pointe, avec une très grande sûreté de main.

Le roi, passant à droite, s'avance à la ren-



INTÉRIEUR DE LA MAISON DU PALAIS DE MARI

Scène d'intérieur — le roi et sa femme, avec des maîtres d'œuvre, à l'œuvre.

(copie de la planche)

Le roi est barbu, mais son profil est complètement mutilé. Son corps est teinté en ocre rouge, sa jambe gauche, nue, est visible jusqu'à mi-cuisse, celle-ci apparaissant serrée dans de simili « jarretières »⁽¹⁾ aux couleurs voyantes, qui ne retiennent pourtant aucun bas, puisque la couleur de la jambe montre qu'elle est nue. Le roi a la main gauche tendue pour recevoir les présents d'Ishtar, mais son bras droit est fléchi et sa main levée en un geste de respect.

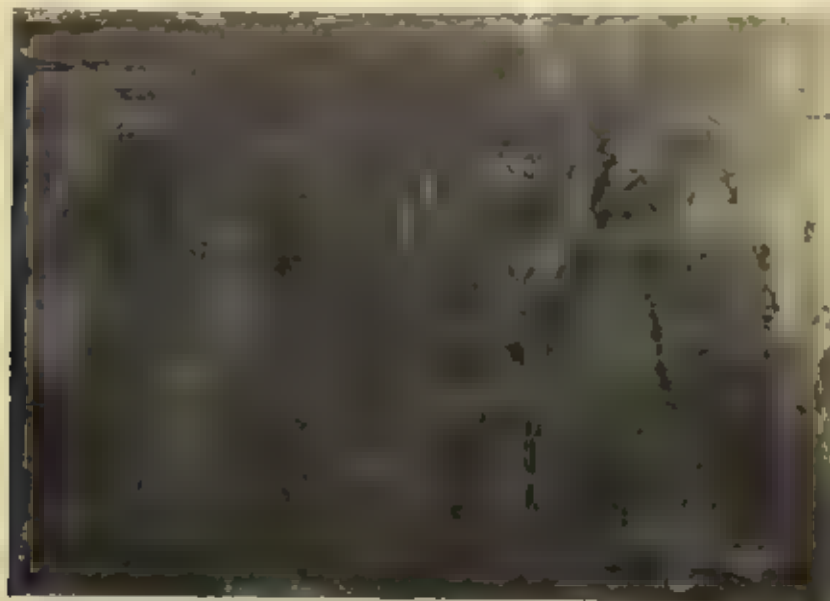


FIG. 9. — L'investiture du roi, recevant d'Ishtar la baguette et le cercle.
Photo de la peinture encore *in situ*

La déesse Ishtar (fig. 10) est figurée sous son aspect guerrier⁽²⁾, armée et le pied droit posé sur une lionne couchée, gueule ouverte et queue relevée. Elle tend donc au roi le cercle et la baguette⁽³⁾ qu'elle tient de la main droite, sa main gauche maintenant pendante une longue harpe⁽⁴⁾. L'armement est com-

¹ Accessoire vestimentaire bien documenté par la glyptique.

⁽²⁾ « Ishtar, la reine de la bataille et du combat, qui abat les récalcitrants », dit le texte des lions du TII-Barsip, TH.-DANON, *op. cit.*, p. 149.

³ Ce que Delaporte (*Catalogue*... *Acquis*

lors p. 124 appelle « le sceptre à boudin latérale », mais où nous voyons deux objets Cf. WARD, *The Seal Cylinders of Western Asia*, p. 413, D. OWE, *A. J. O.*, XI (1937), p. 353, y voit un « Bägelschäfte ».

⁽⁴⁾ Arme habituelle d'Ishtar, comme on le voit sur de nombreux cylindres (DELAPOURTE,

plété par deux masses « fleuries » ⁽¹⁾, portées en bandoulière ⁽²⁾, d'où le croisement sur la poitrine des courroies qui en assurent le maintien. Ceci n'exclut pas, chez la déesse, la parure féminine : le collier, à quadruple rang de



FIG. 10. — La déesse Ishtar, offrant la baguette et le cercle. Détail de la grande peinture, cour 106.

perles variées ; les bracelets (trois au poignet droit, un au poignet gauche) et l'élégance d'un vêtement bien coupé : corsage à manches courtes, décolleté en pointe, la taille bien prise dans une ceinture, robe ouverte par devant, tombant jusqu'aux chevilles, et faite, ce semble, de longues bandes juxtaposées verticalement, la bande antérieure débordant sensiblement l'ourlet du bas. Les bras nus, la jambe droite, qui sort du vêtement jusqu'à mi-cuisse, serrée dans des jarretières, donne au personnage une grande nuance d'allure. La mutilation antique s'est portée sur le front de la déesse, son profil étant respecté — et peut-être avec intention — mais une cassure,

antique elle aussi, a fait disparaître la plus grande partie de la tiare, dont il

Catalogue..., II, A. 370, 371, 372 ; I, D. 47, 48, pl. 51).

⁽¹⁾ « Masse entre deux arcs courbes à trancheut convexe surmontées d'une tête de lion » (Delaunay, *Catalogue... Acquisitions*, p. 122 et A. 284) et pour d'autres, un « caducée » (Wied, *Cylinders and Other Ancient Oriental Seals*, p. 54, n° 91 ; *The Seal Cylinders of West-*

ern Asia, p. 138).

⁽²⁾ Lorsque Ishtar tient de la main la masse d'armes, elle porte en bandoulière des carquois (Delaunay, *Catalogue... Acquisitions*, A. 370, 371, 372, de même sur des figurines de terre cuite de Larsa, ainsi L. 304, identique à celle du Louvre, *Leveau Manuel*, p. 830).

reste en tout cas trois rangs de cornes. La chevelure sombre était repliée sur la nuque et serrée dans un large bandeau.

Une *déesse* assiste le roi, les mains levées, en geste d'adoration. Elle porte une tiare à quadruple rang de cornes, qui s'épanouit en un « cimier » orné en son centre d'une cocarde. La robe est du type classique, à volants superposés, s'évasant de haut en bas et composées de petites bandes aux contours longitudinaux ondulés. Sur les épaules, une sorte de cape, des emmanchures de laquelle sortent les avant-bras nus jusqu'aux coudes. Plusieurs colliers soulignent, ainsi qu'il convient, le décolleté en pointe. Les bracelets aux poignets ne sont pas certains. La chevelure sombre s'écroule sur la nuque, selon la mode conuée, en un chignon allongé que maintient un bandeau. Dans le dos, tombe la longue nalle qui se replie à hauteur du mollet en une boucle terminale⁽¹⁾.

La *déesse* qui suit immédiatement Ishtar est dans la même attitude et porte un costume identique. Bracelets aux poignets, colliers au cou, la *déesse* a les mains levées en signe de respect. Sans doute s'agit-il avant tout de marquer ainsi la solennité de la cérémonie. Les cassures antiques ont fait disparaître la presque totalité de la tiare et tout le haut du visage dont il n'a subsisté que la bouche et le menton.

Un *dieu* ferme la marche, dont l'attitude contraste avec tout le reste. Coiffé de la haute tiare à double rang de cornes, barbu et chevelu, il est drapé dans une étoffe festonnée, couvrant l'épaule gauche, mais laissant la droite dénudée, tombant inégalement, plus derrière que devant, où elle s'arrête au-dessus des genoux⁽²⁾. Ses deux bras semblent croisés, mais seul le droit est visible, le gauche étant caché par la draperie dont il maintient l'arrangement. Le geste est tout d'attention respectueuse.

b) *Deuxième registre* — les *déeses* au vase jaillissant⁽³⁾. Ce registre est

⁽¹⁾ C'est le costume et la mode bien documentés à Mari, *Syria*, XVIII, p. 19 et pl. XIV, 1. *Déesse* respirant le parfum d'une fleur.

⁽²⁾ Haute tiare et coupe du vêtement festonné rappellent le costume que l'on appellera « syro-hittite » (cf. le cylindre de la collection P. Morgan, *Wand, Cylinders*..., n° 229). Il s'agirait peut-être ici d'un *dieu* du Nord importé (*Wand, The Seal Cylinders of Western*

Asia, p. 386). Ce détail, tout autant que les animaux ailés décrits plus loin, et en particulier les sphinx, montre bien que la région du Moyen-Euphrate est une zone de transition.

⁽³⁾ Thème très en faveur à Mari, cf. *Syria*, XVIII, p. 19 et pl. XIII. Étude d'ensemble de E. van Buren, *The Flowing Vase and the God with Streams*.

séparé de l'autre par une bande faite de six zones horizontales, de couleurs alternant ocre rouge, ocre jaune, blanc), la zone supérieure constituant la ligne de marche des personnages du premier registre.

Ici la composition s'inspire du thème de la fertilité, telle que le symbolisent les eaux jaillissantes. Deux déesses se font vis-à-vis, tenant des deux mains le vase d'où sortent les flots et la plante aux feuilles opposées⁽¹⁾. Quatre flots⁽²⁾ sortent en ondulant de chacun des deux vases. Deux courants enferment la divinité, l'un, tombe devant son corps, l'autre, passe par-dessus sa tête et retombe par derrière, deux autres courants jaillissent par devant, à deux hauteurs différentes, et du flot supérieur un bras jaillit horizontalement qui vient rejoindre son vis-à-vis. Ainsi, le registre est vuë, en longueur comme en largeur, aux eaux jaillissantes et « vivantes », puisque le long des flots, des poissons montent et descendent⁽³⁾ et que de chaque vase surgit le rameau. Les deux déesses (liées à deux rangs de cornes) sont vêtues semblablement d'un long vêtement fait de bandes verticales juxtaposées et dont l'ondulation rappelle certainement le mouvement de l'eau. Les bras sortent entièrement nus de la ligne des épaules, le décolleté semble arrondi, à chaque poignet, trois bracelets. Le bas de la robe, légèrement évasé, disparaît dans la ligne du sol (limite inférieure du registre, sur laquelle retombent les eaux jaillissantes⁽⁴⁾).

Telle est l'allure générale de cette composition centrale. Nous essayerons d'en indiquer plus loin une interprétation, en replaçant la peinture dans l'histoire même de la ville. Caractérisons brièvement la technique. L'artiste a généralement d'abord dessiné à la pointe le contour des personnages⁽⁵⁾, et ses

(1) Stèle de Gadès, cylindre de Ur-Dun, stèle de Ur-Nammu, stèle de Suse (COSTE, *Manuel*, II, p. 737, 788, 777, 805), pour ne citer que ces quelques exemples, où la végétation est mise en étroite relation avec l'eau de la libation. Mais il y a cependant une nuance, car ces monuments montrent que le végétal dépend de l'eau qu'il reçoit et qui en assure la croissance, alors que dans la peinture de Mari, eau et végétal sortent du vase. Un épi de blé, pour HEUXET, *Les Origines orientales de l'art*, p. 167.

(2) HEUXET, *op. cit.*, p. 169, croyait que les quatre fleuves rappelaient peut-être la tra-

dition des quatre fleuves du Paradis terrestre. Voir aussi K. VAN BUREN, *op. cit.*, p. 3, et un récent document, dans ANDRAE, *Ein assyrisches Tempel-Wasserbecken*, dans *Bericht aus den preussischen Kunstsammlungen*, 1937, p. 30, fig. 1.

(3) Aperçus suggestifs dans ANDRAE, *op. cit.*, p. 32.

(4) Les eaux qui retombent sont souvent recueillies dans d'autres vases (ex. : cylindre de Gadès); ici, elles imprègnent complètement la terre.

(5) Même technique à Knossos ou à Haghi-Triada, DUBAUD, *op. cit.*, p. 77.

silhouettes nous montrent un effort remarquable dans le sens de l'exactitude. Les costumes, en particulier, ont été tracés avec un souci étonnant du détail, que soulignent encore les couleurs, où les clairs alternent avec les sombres. Bien que ne disposant que de quelques tons où dominent l'ocre rouge et l'orange, le peintre en forçant le carmin ou le jaune, en utilisant le blanc et en composant le vert, a su parer son panneau d'un éclat que l'on devine encore, malgré les ravages du temps et le l'incendie, qui ont foncé considérablement l'ensemble. Mais cette vivacité et cette richesse de teintes sont pourtant encore très nettes dans le costume d'Ishtar et dans la longue robe des deux déesses aux yeux jaillissantes, sans oublier le végétal qui sort du vase et qui y est resté étonnamment vert.

Remarquons enfin, pour nous en tenir ici aux seuls traits essentiels, que l'artiste n'a pas su choisir l'angle uniforme sous lequel il devait représenter les personnages. Alors que le roi est complètement dessiné de profil, les autres acteurs de la scène sont habituellement vus de profil (tête, bas du corps) de face le cou, et, chez Ishtar, toute la poitrine, sans doute à cause des bandes croisées) et en léger trois-quarts (les épaules). Cependant, est-ce bien un manque de métier ou, si l'on veut, un défaut dans l'art du temps? Nous n'osons pas être trop catégorique, car la sûreté de main, la parfaite observation et l'exact rendu dont cette peinture offre dans d'autres sections des exemples incontestables, témoignent, au contraire, d'un art en possession de tous ses moyens. À noter aussi, que les couleurs ont été souvent, dans cette section centrale, non pas posées au pinceau, mais placées en léger relief, comme une marqueterie encastrée dans le logement réservé entre les lignes creusées à la pointe du dessin d'ensemble. Il y a là un aspect de cette technique et assez curieux pour qu'on doive le signaler tout spécialement. Car on ne le rencontre ni dans les parties extrêmes de la peinture ni dans les fragments de la scène sacrificielle décrite plus haut.

B. — Le panneau central se trouve accompagné d'autres éléments : une huitième échelle, distribués de part et d'autre, avec la plus juste symétrie, ce qui permet de reconstituer, sans aucune incertitude, des parties malheureusement endommagées lors de la destruction du Palais.

Si l'on examine la partie droite, on rencontre donc successivement un arbre au feuillage très stylisé, puis des animaux superposés, ensuite un pal-

mier-dattier auquel grimpent deux hommes, entre une déesse. La même répartition se retrouve à gauche, rigoureusement symétrique et une seule description suffit.

L'arbre stylisé dont les frondaisons supérieures s'élevaient bien au-dessus du panneau central est difficile à identifier, mais ne semble pas être un palmier. Son tronc est, en effet, agrémenté sur toute la hauteur, de bourgeons et de petites fleurs, qui s'épanouissent largement au sommet, retombant harmonieusement de chaque côté en rameaux opposés. Le fût porte lui-même d'une fleur unique le même type ou les pétales défilés découpent une corolle en forme de bachelier recourbé aux deux extrémités⁽¹⁾.

Trois animaux sont en marche vers cet arbre, les pieds posés sur une ligne de sol, qui divise ainsi le champ en trois registres. En haut, un sphinx aux ailes au lieu des épaules, coiffé de la tresse à plumes, la queue relevée et retroussée⁽²⁾. Au-dessous, une sorte de griffon, ailes éployées, le poitrail traité en tressaillement, la queue relevée et enroulée dans son enroulement en dispartie segmenté hélicoïdale⁽³⁾. L'animal postérieur traîne sur le tronç de l'arbre et relève la tête, comme s'il se heurtait à quelque obstacle. En bas, un taureau à bosse⁽⁴⁾, barbu et sans doute androcephale (le malencontreux

⁽¹⁾ Un élément qui rappelle le dessin de Mari et où l'on avait vu un éventail, a été trouvé à Tychoon, J. HAZARDAN, *Tychoon*, p. 63 et pl. IX. L'auteur est d'ailleurs perplexé et ne présente son hypothèse qu'avec réserve (cette référence m'a été fournie par M. Ch. Picard).

⁽²⁾ La coiffure de la tresse à plumes est connue dès le début du III^e millénaire (reliefs de Nippur, fragment de vase de Berlin, etc.) combinée avec les cornes divines. Une coiffure avec les plumes seules, identique à celle de Mari, sur des reliefs de Ninive du temps d'Assurbanipal, HALL, *The Sculpture of Assyria*, pl. XXXIX, J. H. HALL, *Handbuch der altorientalischen Kunstgeschichte*, p. 105, fig. 79, E. WEISSER, *A. f. O.*, XI, 1937, p. 340, 341, reliefs de même époque à la Royal Geographical Society à Londres, vache ailée à tête humaine coiffée d'une tresse

cylindrique à plumes, sur une sculpture de Ninive (Hall, op. cit., pl. LVIII) ; sphinx ailé sur un cylindre cassite ou assyrien (DALLA-ROSA, *Catalogue...*, *Acquisitions*, A 819, pl. 83, 14) ; sphinx ailé, sans tresse, sur un cylindre du II^e millénaire (DALLA-ROSA, *Catalogue...*, *Acquisitions*, A 924, et d'autres très nombreux exemples « syro-babyloniens », ainsi WARD, *Cylinders...*, Pierpont Morgan, n^{os} 309, 317, 319, 323, 334, 335, etc. Pour les sphinx minoens, EVANS, *The Palace of Minos*, II, p. 378 ; III, p. 415-418, DUBOIS, *Les Civilisations préhelléniques*, p. 74.

⁽³⁾ Les léistes variées font apparaître en clair quatre segments disposés de façon à constituer un swastika, symbole solaire évident.

⁽⁴⁾ Un taureau à bosse sur des moules de Mari, Syria, XVIII, p. 76, fig. 12, et pl. XII, f.

caissures empêchent de préciser), le corps de profil mais la tête le face. Detail que l'on ne retrouve que dans le cas des taureaux inférieurs — au cas que les pattes de l'arrière-train marchent sur un sol dur — les sabots antérieurs se posent sur un terrain montagneux — symbolise schématiquement par un petit triangle qui domine un petit plateau, le relief étant marqué comme le contour par des incrustations.

La composition jusqu'ici très conforme au goût hiératique du temps, change radicalement d'allure avec la scène de la cueillette des dattes. On dirait qu'elle est l'œuvre d'une tout autre main, telle que l'est le style d'Israël. Plus rare que la copie d'un épisode courant — au tronc d'une dune grand palmier-dattier — deux hommes court-vêtus, un petit caleçon et une soie de maillet ajustée pour n'être en rien gênés dans l'escalade — grimpent symétriquement, s'autant de l'extrémité de leurs pieds qui prennent appui sur les « cradles » de l'arbre. Ils sont maintenus en outre par une corde ou une courroie qui les ceinture, en même temps qu'elle fait le tour du tronc sur lequel elle se croise et se tend. Pratique encore en usage aujourd'hui dans les zones palmyrales du Sud-mésopotamien, car elle est aussi simple qu'efficace¹. Les deux

¹ La glyptique babylonienne fournit des rapprochements intéressants (Dunlap, *op. cit.*, A. 177, 648, 740, 943, 947, où la stylisation est plus ou moins accentuée; A. 690 avec un rendu plus naturel), mais l'égée ne saurait être négligée, Evans, *The Palace of Minos*, I, p. 254, II, p. 403-406, non plus que l'intermédiaire naturel, Bas Shamra, *Syria*, XVI, pl. XXXV, reproduit dans l'*Encyclopédie Tel*, 13, n° 104. Cependant tous ces documents sont de date plus basse. Mais il existe des cylindres du III^e millénaire avec représentation de palmiers-dattiers, ainsi dans Waco, *The Seal Cylinders of Western Asia*, n° 302 (Berlin, var., 608), 335 (B. M.), 380 (La Haye). Sur un cylindre assyrien du British Museum, Ishtar guerrière, avec une coiffure à plumes, debout sur une bûche, derrière, un palmier (J. B. Smith, *Handbuch der Orientalischen Altertumskultur*¹, p. 343, fig. 179 a).

Les reliefs des palais assyriens s'y ajoutent naturellement, avec leurs grandes composi-

tions où les palmiers-dattiers abondent, mais sont traités dans un tout autre style. Représentation de palmiers-dattiers, très caractéristiques, sur des reliefs nouvellement publiés par R. Weissen, dans *A. f. O.*, XI (1911), p. 296-297. H. Dautine a réuni une énorme documentation dans un ouvrage, *Le palmier-dattier et les arbres sacrés dans l'éconographie de l'Asie occidentale ancienne*, 1931 (sous presse quand nous écrivons ceci).

² On retrouve le même usage ou l'expliquent, pour l'antiquité, par des terres cultes (Penaud, *Les terres cultes grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, p. 130 et pl. XCIX n° 325; cet ouvrage m'a été signalé par M. Merlu). La « courroie » est pour Frédéric, une « corde de palme tressée »; c'est la *zaw*, ou la *visita ceratix* de Placé (*Hist. nat.*, XIII, 29), et on la voit figurée sur la peinture du columbarium de la villa Pamphili (Penaud, *op. cit.*, p. 130).

hammes dont les têtes manquent malheureusement, décrochent ainsi sans trop de peine, les lourds régimes dont le poids fait fléchir les rameaux qui les portent ⁽¹⁾. Sur les vigoureuses frondaisons vertes, un oiseau vient de se poser, la queue empennée et les ailes d'un blanc bleuâtre encore déployées. Malgré l'échelle trop grande, comparativement aux grampes, cet oiseau apporte une nouvelle touche de vie qui complète harmonieusement cette scène de nature ⁽²⁾.

On retrouve immédiatement après le hiératisme conventionnel, avec la grande déesse de très haut rang chargée de quatre rangs de cornes — ou, de l'autre côté du palmier, semble prendre tout l'ensemble de la composition sous sa bene dictio (fig. 11). Car ses mains levées symbolisent bien certainement les grâces supérieures attribuées aux mortels. Debout et en marche, la déesse porte le costume féminin de la longue robe à volants et à capeline, des emmanchures de laquelle sortent les bras nus jusqu'aux coudes. Bracelets à chaque poignet et sans doute colliers au cou. La ture se termine en cône orné d'une « cocarde » — la barre de la grande déesse à gauche porte deux « cocardes », et elle recouvre une abondante chevelure soignée, dont les flots se replient sur la nuque pour former le chignon allongé serré dans un ruban, cependant qu'une « anglaise » s'enroule et se détache de côté ⁽³⁾. Une longue natte tombe dans le dos et s'arrête comme de coutume, par une boucle à hauteur du mollet.

Toute la partie supérieure gauche a été détruite, de même qu'un grand

⁽¹⁾ Nous avons pensé à la coquette des dattes, mais on ne peut exclure tout à fait l'opération de la fécondation (suggestion de M. Anoldt, séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 9 juillet 1937). Pour la fécondation des dattiers femelles, PAKONAKT, *op. cit.*, p. 120 et R. A., X (1913), p. 3. Sur les terres cuites d'Égypte, l'idée de fécondation est figurée par le penis accroché au poignet du grimpeur (PAKONAKT, *op. cit.*, pl. XCIX, n°s 354, 355).

⁽²⁾ H. Daubhne dont nous citons plus haut l'ouvrage, *Le palmier-dattier et les arbres associés...*, me signale un bas-relief inédit de Tell Halaf, où un homme grimpe à un arbre

extérieur au dattier, et le sommet du palmier est perché un oiseau.

⁽³⁾ Sur les terres cuites d'Égypte, des divinités (Préque, Préque-Harpothé, Apérouthé) sont parfois représentées debout, sous des palmiers (PAKONAKT, *op. cit.*, pl. XLVII), vraisemblablement pour demander aux dieux la prospérité des palmiettes (*Ibid.*, p. 129). C'est peut-être la même idée exprimée sur la peinture de Mari.

⁽⁴⁾ Voir la plaquette de pierre trouvée précédemment dans le Palais, Syria, XVIII, p. 78 et pl. XIV, 1, pour l'arrangement de la chevelure. Pour la tiare, voir la stèle d'Ur-Nammu.

morceau, entre le panneau central et la bordure du haut. Mais on peut, grâce à la bonne conservation de la zone droite, reconstituer facilement toute la zone gauche (tant du palmier de l'arbre stylisé « vaseau » et compléter ce qui a été à demi mutilé (grimpours, sphinx ailé), la partie centrale étant sans doute vide de décoration et tenant lieu de fond, ici un ciel délicatement bléuté.

Toute cette grande composition, malgré ses éléments au premier abord un peu disparates, forme évidemment un tout. Le thème essentiel en est, il va de soi, l'investiture du roi, mais au lieu que ce soit un dieu ⁽¹⁾, on l'espèce habituellement Shamash, qui lui remette les insignes du pouvoir ⁽²⁾, c'est Ishtar qui officie. À ma connaissance, on n'a jamais vu cette déesse être préposée à pareille cérémonie ⁽³⁾, et cela mérite explica-



FIG. 11. Grande déesse à droite du panorama (détail de la grande peinture, cont. 106).

(1) Sur des cylindres (DALLMONT, *Catalogue...*, Acquisitions, A 121, 307, 308).

(2) Sicles de Suse, Code de Hammurabi (CORTY, *Manuel*, II, p. 805, 835, 853, 885), relief de Abou Habba (KING, *Boundary Stones*, pl. 98).

(3) Lorsqu'elle accueille un personnage venu pour l'honorer, Ishtar a ordinairement une arme à chaque main (harpé et massé d'armes). Nombreux exemples dans la glyptique (DALLMONT, *Catalogue des cylindres orientaux*, I, B. 37, 47, 48 (pl. 51). II, A. 370, 371, 372). Plus rarement elle a une main libre (JANSEN, *Hordlark*, , fig. 173 a). Voir la grande figu-

rine représentant Ishtar, nue, les mains tenant la baguette et le cercle, publiée dans *ILN*, 1936, p. 1017 et revue par D. OROTH et E. VAN LEEUW dans *UO*, VI, 1937, p. 350, 357. Des doutes sérieux sont pourtant permis quant à l'authenticité totale de ce dernier monument, antique ou ant-étre, mais vraisemblablement sculpté par un lapidaire. Voir aussi *Basen*, VI, p. 16.

lion. On la trouverait volontiers dans la situation politique du temps. Cette peinture ne présentant aucune trace de restauration fut sans doute exécutée après la première prise de Mari (an 33 d'Hammarabi¹), donc à un moment où le conflit était aigu avec Babylone, et où la guerre restait une éventualité quasi certaine. Dans ces conditions, la divinité, reine des combats, avait le pas sur le dieu de la justice et du droit, d'autant que sa protection sur les champs de bataille s'accompagnait aussi de dispensations plus pacifiques dans le domaine des jardins irrigués et fertilisés par l'eau poissonneuse de l'Euphrate distribuée vers l'intérieur par d'innombrables canaux. Au si le panneau central soulignant les deux aspects de cette investiture : la guerre et la paix, ou si l'on veut, la vie protégée par les armes, quelque chose comme la mise en application avant la lettre du *si vis pacem, para bellum* latin. Dès lors, les autres éléments s'expliquent aussi : les fètes superposées ou bien appartenant à la suite d'Ishtar, ou bien sont les animaux symboliques accompagnant chacune des trois divinités qui assistent à l'investiture, ou mieux encore constituent la garde vigilante protégeant la récolte des dattes, un des aspects de la richesse du « pays de Ura ». Les grandes hymnes, chaque extrémité symbolisent la bénédiction toute spéciale qui repose sur le regne d'éternité du roi, vraisemblablement Zimri-lim. Ce qui n'empêchait pas qu'en l'an 35 de son règne Hammarabi revenant et couronné définitivement sous sa domination le protégé d'Ishtar, cependant que ses soldats saccageaient la peinture au symbolisme impuissant.

3. — LE SACRIFICE DE L'EAU ET DU FLE.

Grand panneau effondré, pièce 132 longue et dans l'état actuel : 2 m. 50, hauteur : 2 m. 30) (pl. XL).

Dans la pièce qui ouvre sur la grande cour d. Palais (114) par un large portail précédé d'un caratier semi-circulaire (fig. 12), le mur occidental était décoré d'une très importante composition, retrouvée malheureusement non pas *in situ* : elle était placée très haut, à plus de deux mètres du sol de la pièce, mais effondrée en éléments plus ou moins cohérents et souvent dispersés, ce

⁽¹⁾ *Reallexikon der Assyriologie*, II, p. 180, 181.



Salon de l'eau et du festin — 11

PALACE OF SHALMANESER V

qui rend la reconstitution très malaisée. Les couleurs étaient celle fois posées directement sur la boue du revêtement mural, support infiniment moins résistant que le plâtre. En outre, la violence de l'incendie, qui s'exerça largement, a eu considérablement à la conservation des couleurs qui n'ont gardé un peu d'éclat que dans les parties ayant le moins souffert du feu.

Le dégagement de ces débris n'étant pas terminé, la description que nous en donnons ci-dessous aura sans doute à être complétée plus tard, quand le sol de la pièce 132 se trouvera complètement déblayé.



FIG. 12. — La pièce de réception (132). Sous l'abzi (tôle et terre) grande peinture effondrée.

Comme pour le panneau *in situ* de la cour 106, il s'agit encore d'une grande scène religieuse, mais infiniment plus complexe, avec aussi des touches de réalisme et des « traquis d'après nature », qui montrent une fois de plus cette interpénétration de deux courants : l'un tout imprégné de hiératisme, l'autre très porté à rappeler constamment la vie simple d'aujourd'hui, en l'espèce celle des gens des bords du fleuve.

a) *Panorama principal* (pl. XI). Il était distribué en plusieurs registres, certainement trois et en tenant compte de divers fragments, quatre et même cinq zones : les zones centrales hautes de 0 m. 70 environ, les autres moins importantes, car les personnages y apparaissent à un plus petit échelle. Nous décrivons d'abord les deux registres principaux que nous appellerons provisoirement, premier et deuxième registres.

Premier registre. Scène d'affrontement. Une divinité féminine, assise de profil à droite (le haut du visage mutilé) étend le bras gauche pour recevoir le bal que lui présente une divinité de rang inférieur, qui s'approche, la main gauche levée en signe de respect. Il est impossible d'identifier la divinité ainsi servie, car les attributs sont incertains, à cause de la mutilation. Tout au plus pourrait-on songer à des épis ou desoiseaux surtant des épaules — mais aussi à des armes⁴¹, si l'on en croit un faisceau de traits dont l'extrémité, qui serait concluante, manque précisément. Vêtue d'une longue robe à volants faite d'éléments ondulés disposés verticalement, la déesse porte colliers et bractées et sa chevelure noire s'épand en lourdes ondes sur les épaules. Plus à droite, le sens de la scène change. Une divinité de rang inférieur passe à droite, mais si l'on croit reconnaître un bras tendu, on ne peut en dire davantage car la mutilation n'a laissé que des lambeaux de personnages — un bas de robe, puis des jambes d'homme, nues, et après une rupture cassure, les éléments d'un homme passant à droite et s'opposant immédiatement à un autre individu, jambe nue, dont un bras se porte dans sa direction⁴².

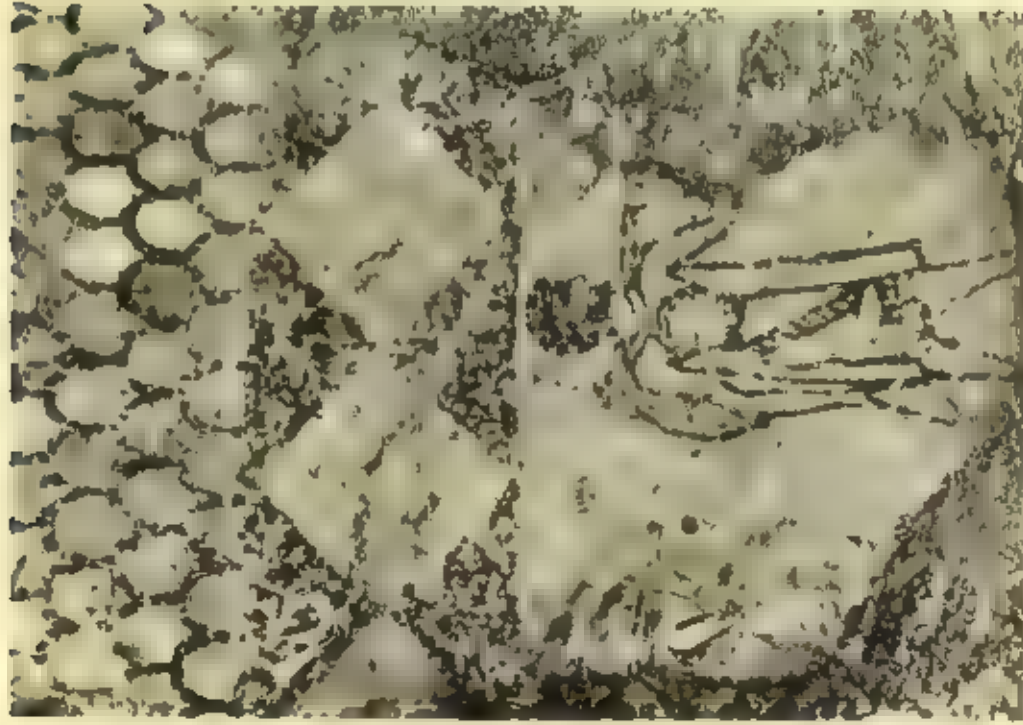
Deuxième registre. Scène sacrificielle. Les deux registres sont séparés par un large mur et c'est dans l'encadrement de deux traits épais, l'un d'eux servant de ligne de sol aux personnages du registre supérieur,

À gauche, une divinité à robe nue est assise sur la montagne, qui constitue tout à la fois le siège avec dossier et l'estrade qui le supporte. Les cassures empêchent toute identification certaine du dieu, auquel est associé un animal vraisemblablement un taureau, agenouillé sur la montagne — mais on peut penser pourtant à Shamash.

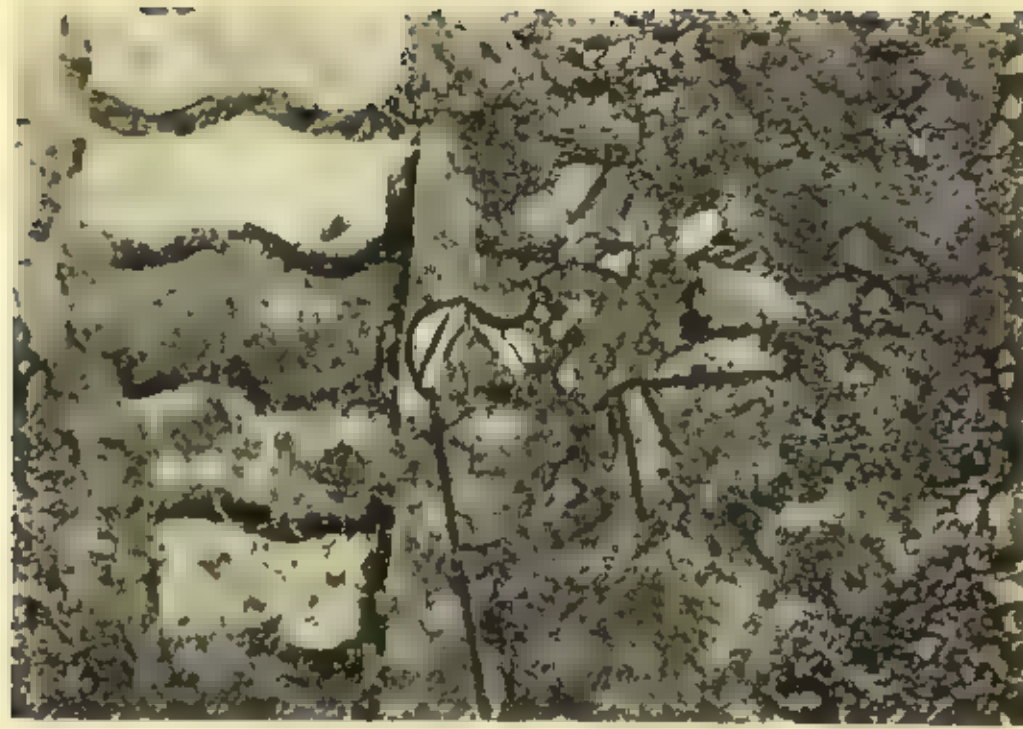
Ce dieu accueille une procession conduite par un personnage important suivi d'au moins trois divinités. Le personnage important est facile à identifier avec un roi d'anté le costume d'Irre-talabment de celui porté par le roi du pantheon de la caverne. Il est essentiellement fait de la longue robe à volants, composés de ces éléments verticaux juxtaposés — et dont le dessin évoque assez bien la stylisation de l'oiseau — qui laisse l'épaule et le bras gauches entièrement nus, l'épaule droite quelque peu dénudée par le glissement du vête-

⁴¹ Il s'agirait alors ou de Nisaba, cf. Jéray, *Le dieu sumérien*, p. 73, ou d'Ishtar présentée assise (Waka, *The Sumerian*, n° 407, 408.

⁴² Il s'agirait d'une scène de lutte voir le cylindre 44 de la Bibliothèque Nationale



1 Pêcheur rentrant de la pêche (détail)



2 Soldat armé de flèches (détail)

PALAIS DE MARI, PIÈCE 132.

ment on se frappe le bras droit. Coudé de la ceinture turban longue barbe, le roi qui s'avance sur la montagne tient de sa main gauche un cornet qu'il incline et d'où tombe un liquide recueilli par deux supports en céramique. Plus avant, d'un étroit pyrée jaillit une flamme triple. On croit, en outre, distinguer les éléments d'une table d'offrande entre le pyrée et les pieds du dieu. Le sacrifice est donc parfaitement caractérisé ici sous le double aspect d'une libation et d'une combustion. Contraste avec celui d'un temple où dans la cour il y avait ou apparaissaient les gros animaux.

Le roi est assisté de divinités qui le suivent processionnellement. D'abord une déesse en marche vers la montagne contre laquelle son pied droit vient buter, qui porte le costume classique à velans. La barre à son rang exécuté les mains sont levées en signe d'assistance. Bracelets au poignet droit de gauche marqué, colliers au cou, nattes qui tombent sacrées sur le dos.

Un dieu la suit, vêtu d'un pique court qui lusse le bas du et s'arrête au dessus du genou laissant apparaître les longues jambes courbées. Le dieu barbu, coiffé de la calotte à turban porte sur l'épaule gauche la masse de combat et serre de la main droite un foudre à triple rais.

Derrière la divinité qui vient derrière il n'y a que l'attrait le vase d'où jaillissent les flots.

Troisième registre. Les pochoirs p. 211, 1. 1. Les parois calées les registres est faite d'une bande ou les triangles noirs, opposés par la pointe, délimitent un alignement de losanges ou rose rouge. Peu de chose reste de cette zone, que deux personnages (un seul caducéphale) et très petit caducéphale (hauteur 0 m. 28), recueillis sur un morceau écarté du grand panneau mais rapproché de lui

¹ Cette déesse pourrait être tout bien, si elle ne se rapporte pas au mariage qui la suit, Anou Ala, par exemple Shamash (B. MEISSNER, *Babylonien und Assyrien*, II, p. 21).

² Le dieu à la masse est un des personnages caractéristiques de la première dynastie babylonienne, mais d'ordinaire il tient son arme de la main gauche, ramenée à la ceinture. Il est toujours court vêtu, la torse nu ou à demi drapé. Il participe souvent à des cortèges d'adorants, mais parfois aussi des divinités l'adorent. Pour les cylindres du Louvre, DELA-

PORTA, *Antiquités*, II, p. 237. Le dieu de Mari, ou Sumérien, Abul di ou le dieu importé de la région d'Amara (B. MEISSNER, *op. cit.*, II, p. 22), dont la déesse parée est Shala. Si la divinité qui, sur notre peinture, la précède n'est pas Ala, ce pourrait donc être Shala. On retrouve cette déesse, associée aux deux dieux, sur de nombreux cylindres (WAND, *The Seal Cylinders of Western Asia*, p. 178, 380, DELA-PORTA, *Catalogue des Acquisitions*, A, 410, 411; EVANS, *The Palace of Minos*, II, p. 265).

grâce au repeint des imbrications de la montagne. Il s'agissait d'une scène de la vie courante, puis on eût fait intervenir des pêcheurs; l'un d'eux était fort bien conservé. L'artiste l'avait représenté passant à droite, à demi nu, vêtu d'une sorte de pagne frangé, replié en biais par-devant et serré à la ceinture. Dans le dos, tombait une sorte de pèlerine, nouée sur le haut de la poitrine par deux languettes. Barbu, mais lèvres supérieures rasées, chevelu, le nez fort et les yeux perçants, le pêcheur tenait le soc. L'as gauche fleché, un trident posé sur l'épaule gauche auquel pendait un long poisson. La main droite en tenant encore un autre¹.

Une deuxième silhouette, de même attitude et de même profil, suivait, mais la cassure, résultant de l'effondrement antique, limite à ces dimensions restreintes (0 m. 50 x 0 m. 30) le seul élément qui nous reste de ce troisième registre.

b) *Fragments* — *soldat et arc de flèches* (pl. XLII 2 et fig. 13). Presque au début du déblayement, un morceau appartenant certainement au grand panneau fut dégagé, avec une représentation fort curieuse. Un soldat à turban blanc et à double mentonnière de même couleur², vêtu du pagne court et de la pelerine blanche, arrache de sa main droite une longue flèche qui vient le l'attendre au front. Deux autres traits l'ont déjà si bien frappé, qu'il nous manque de peu, à la hauteur du côté droit.

Les *bas* du personnage, marqué ce fragment appartenait à un registre, separe d'une zone supérieure par une bande décorée sur toute sa hauteur d'éléments verticalement juxtaposés, en forme d'arcs aux stylisés, où le blanc alterne avec le rouge. Du registre supérieur, seul, nous subsiste le jupon avant subsiste.

c) *Fragments* — *le gardien de l'entrée* (pl. XXXVIII 2 et fig. 14). Personnage dont l'allure évoque assez celle de *tal-ganesh*, représente le face, les bras étendus, comme pour s'armer un voleur, chute de points blancs, qui peut être aussi bien le symbole du ciel que de la nuit et née. Le visage est large et le dessin sous-maire des yeux, du nez et de la bouche bien saignée, lui donne un peu

¹ Comparer avec l'attitude la relief de Tello, *Les Nouvelles Fouilles de Tello*, pl. I 2.

² On rapporte aussi la tunique recouverte par nous au cours de la IV^e campagne (printemps 1937), qui reproduit ce même arran-

gement ou trépan et l'a bien enroulée la première scène de la destruction qui sera peinte dans le premier nombre de *Syria*.

l'allure d'un masque. Les cheveux plaqués sur le haut de la tête retombent de part et d'autre sur les épaules, en deux longues boucles qui se touchent. Le peintre n'a utilisé que trois couleurs. L'ocre rouge (le contour du personnage et du voile), le noir (le corps de l'homme, le voile) et le blanc (les points du voile, ceux-ci apposés en pastillage).

A-dessus, on retrouve la limite entre deux registres, analogue à celle



FIG. 13. — Grand fragment peint : guerrier percé de flèches (pièce 132)

connue déjà par le grand panneau, d'un large bandeau rouge, ondulé, cantonné de deux lignes noires. Le fragment appartenait donc, semble-t-il, au registre où le roi sacrifie à la divinité de la montagne et devrait être placé en regard au point de chute, à la droite de la scène.

Certainement nous avons ici la représentation picturale d'un mythe cosmogonique, où nous verrons volontiers un épisode de l'édifice de Triamat, de pérec en deux morceaux par le ministre de Marduk (ou de Ninurta), qui en soulève un qui devient le ciel. A la porte, il pousse un verrou et place un gardien qui doit surveiller les eaux de l'océan céleste. Ceci est confirmé par un commen-

* LANGE, *The Babylonian Epic of Creation*, p. 137. R. LAMAR, *Le Premier tourbillon de la création*, p. 137-138.

laire astral du poème *Ennuu elish*, où le gardien doit barrer la route aux eaux de l'océan céleste dont l'irruption signifierait un déluge cosmique et le rétablissement de la suprématie de l'Annuat⁽¹⁾. Dès lors, le fragment de peinture que nous étudions s'insère parfaitement dans la tradition : le gardien, bras tendus, ferme le passage par où pourraient s'engouffrer les eaux (le bandeau ondulé), localisées dans le ciel (le voile étoilé)⁽²⁾.

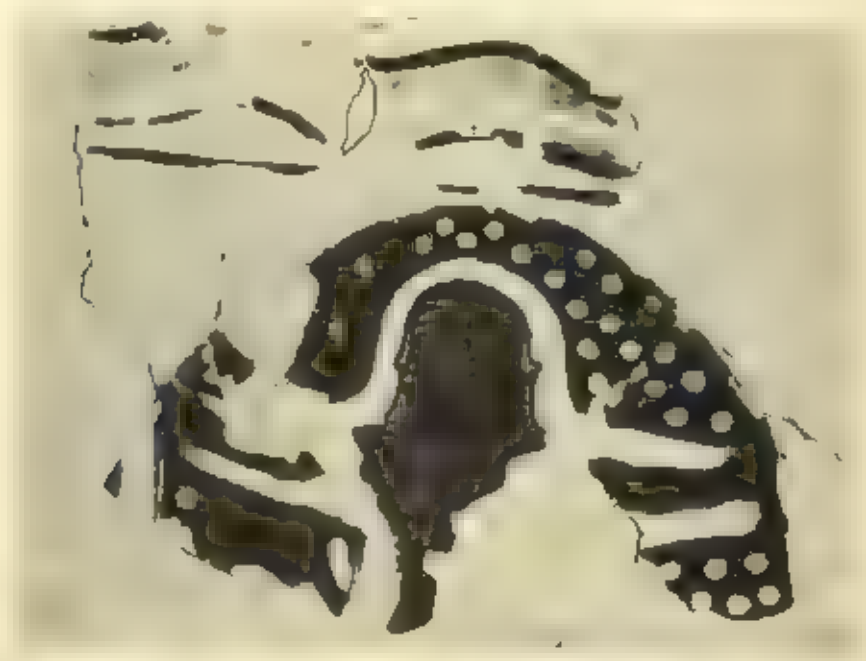


FIG. 11 - Le gardien à la porte du ciel. Fragment de la peinture de la plaque 132.

d) *Fragments divers : divinités*. Des morceaux de revêtement plus ou moins grands ont été encore recueillis, avec des éléments de décoration dont l'emplacement précis demeure incertain. Quatre nouvelles divinités sont ainsi documentées : une déesse de rang inférieur (à placer dans le premier registre), un dieu, dont la coiffure est faite d'une calotte surmontée d'un croissant et le haut de deux tiaras à cornes (personnages à placer dans le deuxième registre),

⁽¹⁾ JEREMIAS, *Handbuch*, p. 152. KERN, *The Seven Tablets*, I, 209.

⁽²⁾ On a souvent vu que les Égyptiens ont mis à l'échelle de leur monde le monde des dieux.

présentant le ciel et soulevé par l'air, Shou, au-dessus de la terre (voir MONNET, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, p. 130 et pour la représentation JEREMIAS, *op. cit.* p. 110 fig. 8).

Cette imposante composition décorait une pièce réservée certainement aux audiences officielles, le roi y siégeant face au grand portail, à quelques pas de la plus grande cour du Palais. Dans cette « salle du Conseil », les délibérations et les décisions étaient en quelque sorte imprégnées d'une atmosphère religieuse. Les princes ne réservant donc pas à leurs seuls cylindres, objets personnels, la représentation de leurs gestes liturgiques ou rituels. Les peintres-décorateurs avaient ainsi dû reproduire à grande échelle les scènes minuscules, mais précises dans le plus intime détail, des sceaux royaux. Sur le mur de la cour 106, c'était l'investiture des mains d'Ishtar, dans cette salle 132, le sacrifice au dieu de la montagne. Ici et là, l'interpénétration rigoureuse et logique de la religion et de la politique, le roi n'étant, dans son État, que l'homme-lige d'une puissance à ménager et à satisfaire. Mais ici et là aussi, ces petites touches de vie, faisant craquer le moule du hiératisme figé et conventionnel : cueilleurs de dattes, ceintures au palmier, pêcheurs rentrant les mains pleines.

« Maîtrise et réalisme, élégance et exactitude » disions-nous autrefois ¹, pour caractériser l'art de Mari, tel qu'il venait de nous être révélé après une première campagne, avec les statuettes du temple d'Ishtar. Les grandes statues sorties ensuite du Palais ont confirmé ce double aspect de la civilisation du Moyen Euphrate ². Les peintures dégagées dans le même Palais et dont nous venons de donner ci-dessus un aperçu sommaire, y ajoutent encore.

Profondément influencés par les Sumeriens, les Semites de Mari ont ajouté à leurs modèles ce quelque chose de spontané, propre sans doute à leur tempérament. Mais qui sait si le charme de l'Egée n'aura pas joué lui aussi son rôle et dans quelle mesure, par un véritable « choc en retour », l'Egée n'aura-t-elle pas subi l'influence asiatique ?

On parlait, à l'égard du Palais de Mari et le roi phénicien y avait envoyé une mission d'études ³. Pourquoi les rois de Knossos ou de Phaestos, par exemple, auraient-ils ignoré l'existence de cette construction géante et peut-on supposer qu'ils aient été moins curieux ? Car pour ne prendre qu'un seul exemple,

¹ *Syria*, XVI, p. 140.

² Le shakkanak Ishup-dum (*Syria*, XVII, pl. VII), la déesse au vase jaillissant (*Syria*, XVIII, pl. XIII), la tête d'albâtre et la petite statue acéphale d'Ishtar (encore inédites), prouvent qu'à Mari les sculpteurs savaient aussi

bien copier exactement et selon toutes les règles du hiératisme du temps que faire preuve d'indépendance à l'égard des conventions reçues.

³ Tablette déchiffrée par G. Bresson et publiée dans notre rapport, *Syria*, XVIII, p. 74.

la technique de la spirale ¹ telle qu'on la trouve exécutée à Mari est si parfaitement égéeenne ², qu'on a peine à concevoir que les artistes du pays de Haman aient pas été en s'en rapport, de quelque façon que ce soit, avec des peintres crétois. Et quand des spécialistes de mentalité et de formations différentes, se rencontrent, il est impossible que les uns apportent tout et les autres rien. Un cylindre, un vase et une statuette se réclament aisément ³. Une peinture murale ne se transporte pas et un palais non plus. Ce qui implique, si l'on constate trop de points de comparaison, des déplacements d'individus, soit civils, soit soldats.

Depuis l'expédition de Sargon d'Accad débarquant dans l'île de Chypre, les rapports avaient dû être plus pacifiques avec les populations de la vallée de l'Euphrate et celles des rives méditerranéennes. Artistes et architectes égéens en face des artistes et architectes mésopotamiens, tel nous apparaît le sujet à préciser maintenant à la lumière du dégagement du Palais de Mari et de ses grandes peintures murales.

ANDRÉ PARROT.

30 juillet 1937

¹ Pour le thème de la spirale conjuguée, CHAPOTUEN, *Revue des Études anciennes*, XXXII p. 214 sq., qui a signalé ces le M M I sur un vase de la Mésopotamie. On la retrouve sur tout à Knossos (fresques de M M III), sur le sarcophage d'Hagia Triada (M M II), ainsi qu'avec des motifs centraux qui manquent à Mari, et DESAYES *op. cit.*, pl. II et fig. 297. On en trouve dans le Megaron de Mycènes, SCHUMANN, *Excavations*, p. 283, fig. 284 a.

² Que l'on compare par exemple la spirale qui décore la face postérieure de la poterie (pièce 64) du palais de Mari et malgré le décalage de temps celle qui orne la fresque des Dauphins du palais de Knossos (CHAPOTUEN,

BEAUX, *L'Art égéen*, pl. XI).

³ Parmi les objets mésopotamiens trouvés en Crète les plus évocateurs sont les cylindres provenant de l'emporion de la 1^{re} dynastie subal nomme EVANS *The Palace of Minos*, I p. 38 qui sont trouvés à Thirakia près de Gortyne avec la représentation du dieu Martu et une bourse, II, p. 36, un cylindre trouvé près de Candie, avec la représentation d'Ishtar, de Gilgamesh, de Martu et d'une déesse. Au du Silihi, se en qu'on l'associe à Shamash ou à Martu. Pour l'influence asiatique en Crète voir ce qu'en a écrit en 1934 DESAYES *Les Civilisations préhelléniques*, p. 80-445.

RECONNAISSANCES DANS L'ANCIEN PORT DE TYR (1934-1936)

PAR

LE R. P. POIDEFARD

La question des ports anciens de Tyr, spécialement celle du mouillage sud, se posa de suite à mon esprit quand j'eus à survoler la côte libanaise, pour établir les lois de la photographie aérienne en brume de mer et celle de la transparence des fonds. L'avion, qui avait permis de retrouver les traces de la frontière romaine enfouies sous la terre du désert, allait-il aider à percer suffisamment la surface brillante et l'éblouissement interne de la mer, pour découvrir les restes de l'ancien port actuellement disparu ?

Les premières photographies, obtenues en été 1934, montrèrent que, la encore, le fouilleur devait venir à l'aide de l'aviateur, pour contrôler et compléter les observations recueillies. Le scaphandrier s'imposait comme membre essentiel de l'équipe. Les recherches devaient être à la fois aériennes et sous-marines. À la suite des reconnaissances de 1934, qui furent guidées par le capitaine de corvette Gizard, de la Division navale du Levant, l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres voulut bien encourager et subventionner les recherches ⁽¹⁾.

Trois campagnes ont été entreprises, en 1934, 1935 et 1936. La dernière fut la vérification des deux précédentes ⁽²⁾. On donnera ici les conclusions admises par l'expertise finale ⁽³⁾.

⁽¹⁾ À l'initiative de l'Aviation et de la Division navale du Levant, vint se joindre, pour les Recherches sous-marines, celle non moins importante du Ministère de la Marine. Service des Recherches Scientifiques et Service Hydrographique. Les fonds nécessaires furent fournis par l'Académie des Sciences, la Caisse des Recherches Scientifiques du Ministère de l'Éducation nationale et le Haut-

commissariat de Beyrouth (Service des Antiquités).

⁽²⁾ Voir les comptes rendus de l'Académie des inscriptions communications les 1^{er} mars 1935, 1^{er} janvier et 1^{er} novembre 1936.

⁽³⁾ En fin de campagne octobre 1936, on contrôla des observations du scaphandrier et ce la documentation recueillie fut la sur place par M. André Prostet, architecte de

Problème et méthode

Depuis un siècle, une discussion archéologique était engagée sur le problème de l'ancien port de Tyr. Elle portait surtout sur l'organisation du mouillage sud ⁽¹⁾.

Les textes historiques ⁽²⁾ disent que Tyr était une île avant qu'Alexandre pour attaquer la place (332 avant J.-C.) reliait la ville à la côte par une jetée. Celle-ci, par ensablement, détermina un isthme. Au témoignage de Strabon, il y avait deux ports, l'un au nord, du côté de Sidon, l'autre au sud, du côté de l'Égypte. Enfin, Arrien raconte en détail l'attaque de la flotte d'Alexandre qui prit la ville par assaut sur le port méridional.

Se fondant sur l'affirmation des plongeurs, le Tyr qui par la pêche aux éponges, connaissait les moindres détails du fond de la rade, certains archéologues avaient prétendu que les avancées des deux ports avaient été jadis protégées par des brise-lames actuellement immergés. On aurait alors aménagé les hauts-fonds pour former barrière contre la houle fameuse de ces parages. Les voyageurs assuraient que, de la surface et par temps calme, ils avaient entrevu ces constructions. Ils furent vivement contredits. Dans la chaleur de la discussion, tous s'accordaient cependant sur un point : seule une enquête sous-marine, sérieusement menée et strictement contrôlée, pouvait aboutir à la solution du problème.

C'est cette enquête qu'il fallait tenter.

Dans son étude sur les anciens ports de Méditerranée, parue en 1923, le

l'École des Beaux-Arts, directeur du Service archéologique de France. Sur la bienveillante entremise de M. Alfred Lacroix, de l'Académie des Sciences, M. Cheyux, directeur du Laboratoire de géologie du Collège de France, et M. Raoult, de la Monnaie, voulurent bien se charger de l'analyse des prélèvements de roches.

* (1) J. DE BERTON, *Essai sur la topographie de Tyr*, Paris, 1849; POULAIN DE BOSSAT, *Recherches sur Tyr et Palastyr*, Paris, 1863, EXAMET BEKAS, *Musées de Phénicie*, 1864.

DE LORAIN, *Voyage d'exploration à la mer Morte...*, 1874-1876, I, p. 28 ss.; V. GUÉRIX, *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, III, Galilée, 1880, J. DE BERTON, *La topographie de Tyr d'après les derniers explorateurs* (Mémoires Académie des Inscriptions, 4^{re} série, t. IX, 1^{re} partie), K. LEHMANN-HARTLEBEN, *Die antiken Hafenanlagen des Mittelmeeres* (Klio, XIV, 1923).

(2) STRABON, *Géographie*, XVI, II, 23; ARRIEN, *Anabases*, II.



savant allemand Lehmann-Hartleben avait fait le point. Son texte a servi de base aux recherches : « L'emplacement et le plan des ports de Tyr restent un problème controversé. Le port septentrional est vraisemblablement à sa place, bien que le port ancien ne semble pas avoir eu la même étendue que celui du moyen âge. Le port sud est entièrement disparu¹. » Quant aux affirmations sur l'existence de brise-lames avancées en rade, on ne doit y donner aucune croyance tant qu'une recherche vraiment décisive dans les récifs situés à la partie méridionale de l'île n'aura pas établi ce qu'il y a vraiment de constructions anciennes dans ces restes sous-marins⁽²⁾. »



Pour avancer raisonnablement et sûrement dans une étude aussi délicate, il fallait aborder séparément les divers points du problème.

1° Dans le mouillage sud de Tyr, y a-t-il, sur le rivage, traces d'un port et, au fond de la rade, restes de constructions artificielles qui ne soient pas de simples récifs ou hauts-fonds naturels ?

2° Quelle a pu être la cause de l'immersion de ces restes ?

3° Quelle en est l'origine ?

Le premier point relève d'un constructeur (architecte ou ingénieur). Le second, du même spécialiste aide d'un géologue, pour l'analyse et l'interprétation des documents recueillis. Le troisième relève de l'archéologue. La méthode de recherches serait celle des ingénieurs chargés d'expertiser une construction sous-marine⁽³⁾.

En pareil travail, l'enquête d'un scaphandrier exercé est le procédé de base. Ordinairement, et ce fut notre cas, il est impossible d'avoir sous la main un ingénieur entraîné à la plongée et capable de faire l'enquête lui-même. Notre scaphandrier, conscient de sa responsabilité, demandait que l'on soumit ses

¹ Les mers émergent, cependant aux deux extrêmes, d'autres affleurent le fond en sable. Certains archéologues prétendaient y voir les restes d'un ancien quai et d'une ville recouverte par la mer et méritaient en doute l'existence d'un port.

⁽²⁾ *Op. cit.*, p. 93.

SYRIA, XVIII.

³ Le côté technique du problème, difficultés préventées par l'observation et la photographie sous-marines et les procédés ou méthodes employées dans l'enquête ont été exposés en détail dans la *Revue Maritime*, organe du Ministère de la Marine, n° de juillet 1931, p. 33 ss.

observations à un contrôle rigoureux. Voici ce qui fut décidé : préparées par photographie aérienne et surveillées par observation d surface avec lunette de calfat (1), ses reconnaissances seraient contrôlées et complétées par photographies sous-marines. Les vues sous-marines seraient prises, soit de surface, verticalement, soit par le scaphandrier (à-mieu), du fond et horizontalement. On aurait ainsi les objets immergés sous deux dimensions. Les rapports de plongée seraient dictés par le scaphandrier et signés d'avant lemontes. Les points observés, jalonnés de bouées nauticoles, seraient portés sur la carte marine, après mesure au cercle hydrographique (2). Des prélèvements de roche seraient faits et cotés pour analyse à un géologue.

Résultats de l'enquête (pl. XLII).

L'enquête dans le mouillage meridional de Tyr a occupé trois campagnes : 1934, 1935 et 1936.

Les reconnaissances du scaphandrier, préparées par observations de surface et photographies aériennes, ont été complétées par des sondages sur le rivage (1935, 1936) et contrôlées par des prises de vues sous-marines verticales et horizontales. Elles ont été prolongées soixante-dix heures environ.

Voici les résultats vérifiés et admis par l'expertise :

Dans le mouillage meridional de Tyr, on a reconnu : *au port*, atterrissement vers le sud aux édifices et l'enceinte de la ville antique, et *une rade* délimitée d'abord par des rochers qui prolongent des brise-lames construits sur les hauts-fonds.

(1) On connaît l'instrument des pêcheurs d'oursins et des pêcheurs d'éponges, appelé vulgairement *lunette de calfat*.

Cette lunette d'eau, munie d'une simple vitre, étend le mirrolement superficiel de la mer et permet de voir distinctement les fonds jusqu'à 12 et parfois 20 mètres.

L'instrument que nous avons employé était muni d'une excellente glace d'appareils d'optique et avait été construit par les Établisse-

ments Richer) pour servir, à la fois, à l'observation et à la photographie sous-marines.

Le scaphandrier a pu ainsi être suivi et contrôlé dans toutes ses plongées.

(2) Les cartes du Service hydrographique de la Marine utilisées dans les reconnaissances furent la carte originale des sondages, *Abords de Sour*, 1/10 000 (1911) et l'édition au 1/20 000, *Mouillage de Sour*, publiée en 1923.



Photo Pouchou 4, 9/37

TYR
Vue aérienne, prise du Sud

A. — Petit son (pl. XLIV ; fig. 1, 2, 3).

Le port actuellement immergé, sauf en ses deux extrémités, a été retrouvé dans toutes ses lignes principales (rades, quais et bassins). Les photographies aériennes ont guidé les sondages. Le scaphandrier et des plongeurs, dans le fond ensablé ou encombré de blocs épars et d'une abondante végétation d'algues (fig. 1).

Dans la partie orientale du port, le quai au pied de la falaise, et une partie du mole extérieur (extrémité est) ont été dégagés par fondilles sur la greve (fondilles 1945 et 1946). Les soulèvements du mole extérieur ont été étudiés par une tranchée sous marine creusée par le scaphandrier (sondage 1947, fig. 3). Un avant-plan a été établi au théodolite par un officier de la Division navale du Levant. En même temps, une base géométrique a été déterminée par repères et mesurée au sol par la restitution exacte des vues aériennes et l'établissement du plan définitif.

Au sud, le port est limité par un mole de 700 mètres de longueur et de 7 m 50 d'épaisseur. Il était construit sur la table rocheuse de la presqu'île, en blocs de calcaire taillés et assisés. La partie émergente, constituée en blocage de béton, était, semble-t-il, munie d'un parement extérieur en blocs taillés de grande dimension (fig. 2, coupes A et B)¹.

À l'ouest, la protection contre la houle du large était assurée par un mole semblable, de 16 m 30 d'épaisseur, muni d'un entee défilée (disposée en chicane) (fig. 1, 2).

Le port était divisé en bassins. La partie ouest comprenait un bassin polygonal et un bassin rectangulaire. La partie est, un bassin polygonal et un bassin dallé, qui semble avoir servi à la mise à sec et à la réparation des bateaux. L'entrée principale, ouverte dans le milieu du mole sud, était flanquée, à l'extérieur, d'un ouvrage de défense et, à l'intérieur, de deux larges terre-pleins formant goëlet. Les quais étaient constitués par des terre-pleins construits en blocage de béton et munis, comme parement, de murs en blocs taillés. Le dallage, qui semble avoir existé, a entièrement disparu².

¹ Un de ces blocs a été retrouvé dans le bassin ouest, tombe au pied du mole.

² Les constructions du port ont disparu par démolition de main d'homme. Les blocs

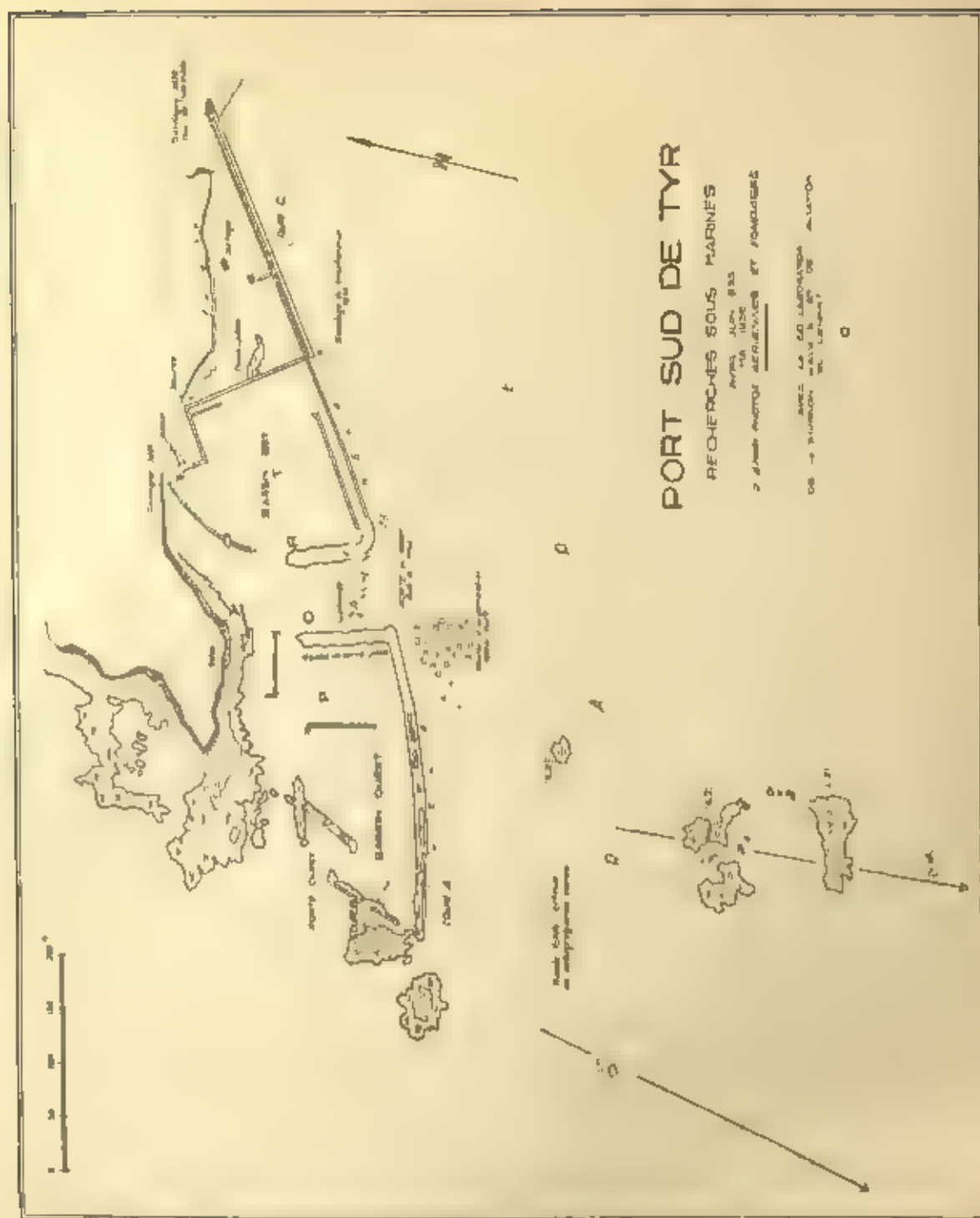
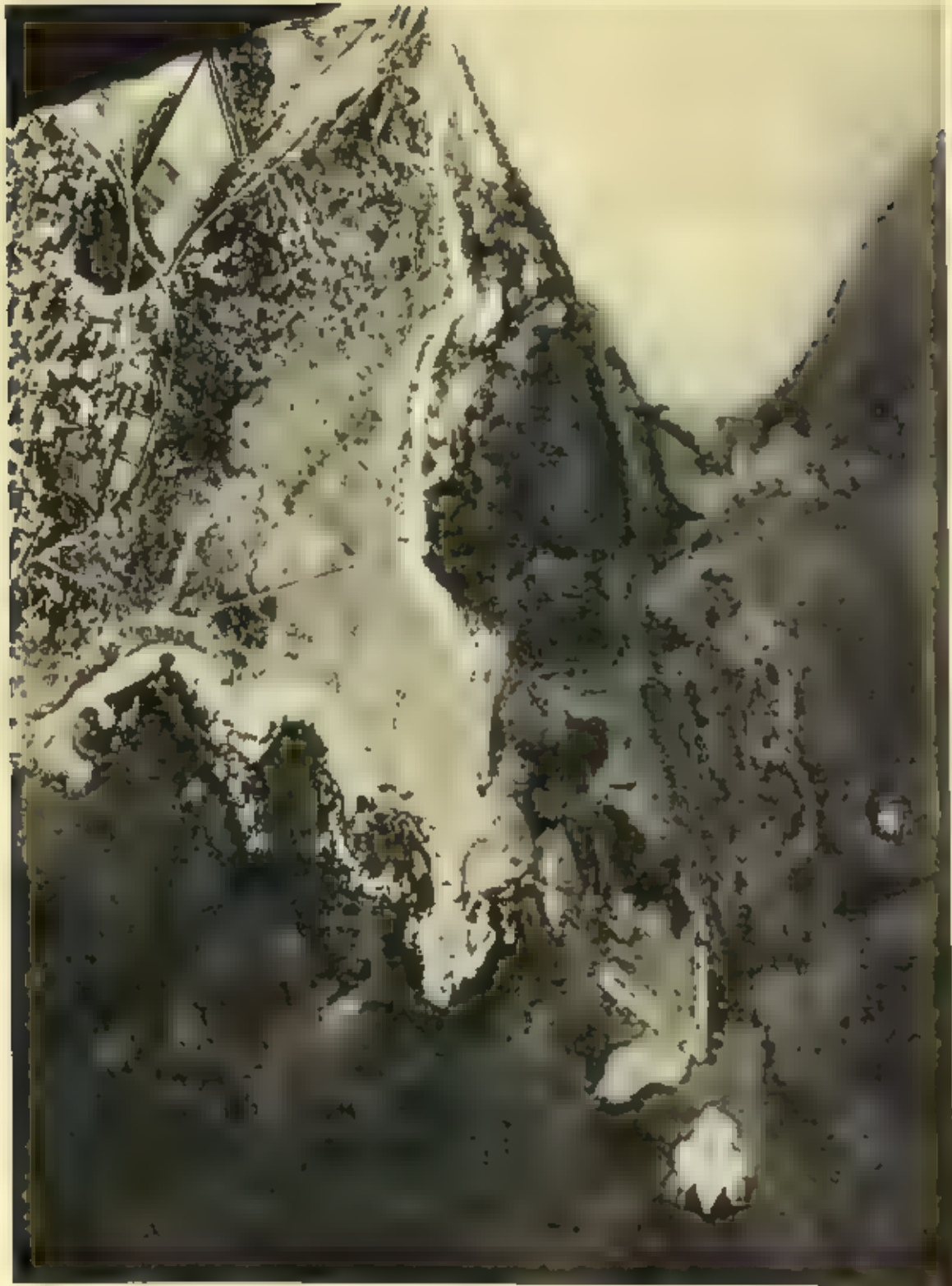


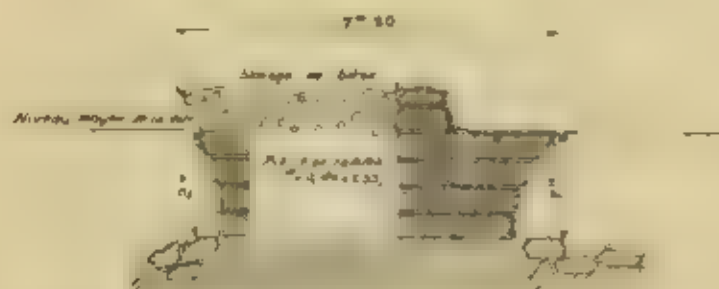
FIG 1 — Port end de Tyr



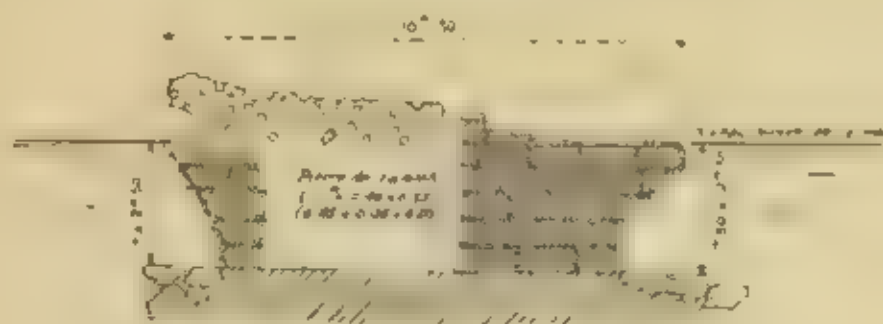
PORT SÛD DE TYR
Vue aérienne verticale

Plat. Poudrette, 1915

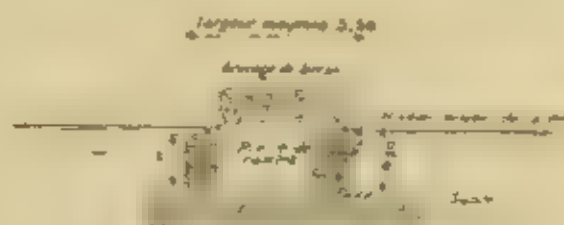
PORT SUD DE TYR MÔLE EXTERIEUR COUPES



COUPE DU MÔLE SUD DU BASSIN OCCIDENTAL — COUPE A



COUPE DU MÔLE OUEST DU BASSIN OCCIDENTAL — COUPE B



COUPE DU MÔLE SUD DU BASSIN ORIENTAL — COUPE C

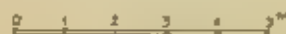


FIG. 2.

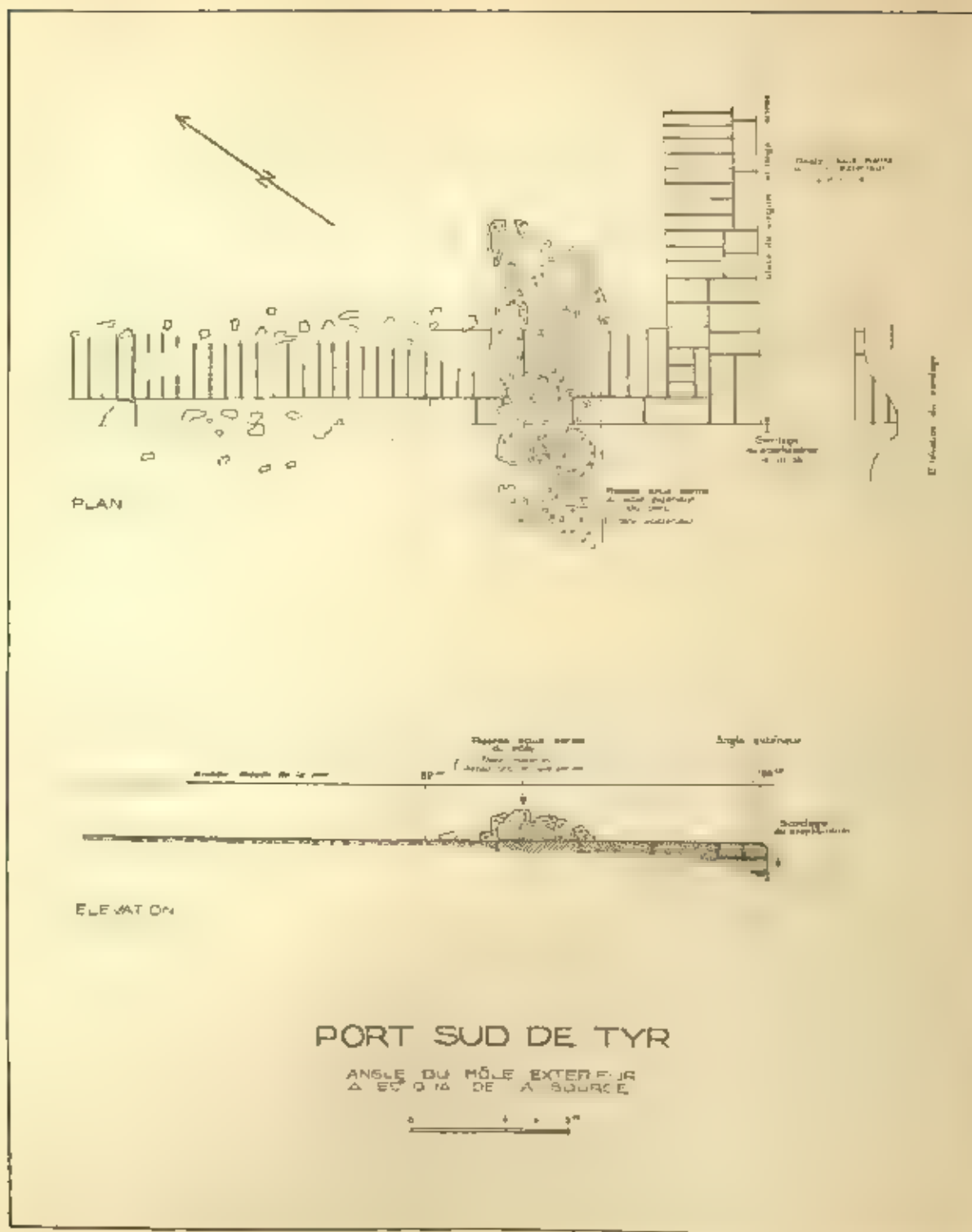


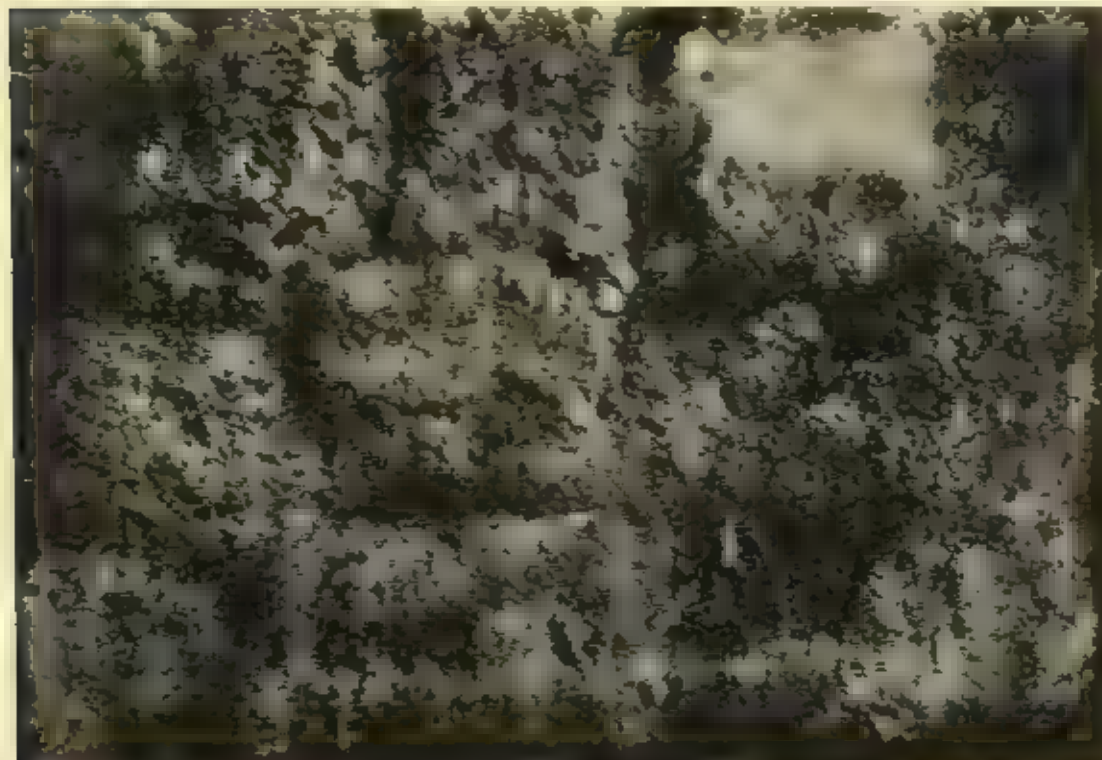
FIG 3



←
Reflet de la
montée sur
le b. 10

Phot. Poulchard, 1934

1. Plongeur remontant après reconnaissance des assemblages



←
Reflet de la
montée sur
le b. 10

Phot. E. Gizard, 1934

2. Vue sous marine prise verticalement avec une tête de collat
sur q. 10 de fond environ

OUVRAGE IMMERGÉ O. P. PRÈS DU POINT O

A ses deux extrémités, le môle extérieur venait se joindre à l'enceinte fortifiée de la cité. Soubassements du môle et de l'enceinte, dans leurs parties profondes, revelent la même technique de construction¹⁾.

B. — Rade sud (pl. XLII, XLIII, XLV-XLVII; fig. 4).

a) *Rade naturelle* (pl. XLII).

La rade était desservie d'abord, dans la partie voisine du port, par un prolongement rocheux de l'île primitive émergeant, il y a deux siècles, et formant baie naturelle (ligne de récifs et de hauts fonds D C B B'). Sur cette ligne actuelle de récifs et de hauts-fonds, la reconnaissance du scaphandrier n'a pu encore être suffisamment prolongée pour affirmer définitivement qu'il n'y a pas traces d'aménagement artificiel contre la houle (certains blocs taillés ont été retrouvés épars sur le sable, dont il faudrait déterminer la provenance).

Un point important est acquis cependant. Les nombreuses observations, faites de surface avec lunette de calfat et complétées par photographies

taillées des murs et des dallages ont été exploitées comme matériaux pour les édifices des villes voisines, spécialement Beyrouth, Acre et Jaffa (Tuouaou, *The Land and the Book*, 1888, p. 181). Les blocages de béton, privés de leurs parements, ont été affouillés et détruits par la mer.

¹⁾ Le plan indique, dans la partie orientale du port, un double tracé du môle extérieur (fig. 1, 3).

Le tracé intérieur, dont les blocages émergent encore par fragments, chevauche en un point le tracé extérieur qui, entièrement envasé, affleure le fond du port. Il y a eu reconstruction postérieure sur un nouveau plan.

Le tracé extérieur (tracé ancien) a pu être entièrement suivi par sondages. Il part du quai du bassin, allé sur le rivage au pied de la falaise, et, après deux angles droits réguliers, aboutit à une tour de l'enceinte, enfouie

sous la dune de la côte est.

Les sondages ont permis de constater que les soubassements du tracé extérieur (tracé ancien) sont de mêmes matériaux et de même technique d'assemblage que les substructures profondes de la tour. Blocs de calcaire, bien taillés en forme allongée, butant contre les blocs de la bordure (fig. 3).

C'est en ce point de jonction du môle ancien du port et de l'enceinte de la ville antique qu'une fouille profonde s'imposerait, si l'on tentait de déterminer l'origine première des ouvrages.

Les superstructures des quais du rivage (quai du bassin, fouillé en 1935), qui sont apparemment d'époque romaine, ne s'élèvent-elles pas sur des fondations d'âge antérieur?

La fouille serait à conduire au moyen de dispositifs spéciaux, au-dessous du niveau moyen de la mer.

aériennes et plongées rapides du scaphandrier, établissent que le haut-fond et la base des récifs émergents sont en désagregation active¹⁾.

Elles permettent d'avancer, en se reportant aux indications de la carte (couches des fonds de 3 et 5 mètres), que, il y a plusieurs siècles, le haut-fond devait émerger en une longue crête de récifs presque continue. (Deux passes semblent avoir existé alors, en C et en B² S.) Ainsi devait être formée une rade naturelle protégée contre la houle du large, venant de l'ouest et du sud-ouest. Les brisants qui déterminaient cette baie étaient encore visibles au XVIII^e siècle. En 1697, le voyageur anglais Maundrell indique que la crête des récifs existait alors en partie³⁾.

b) Aménagement de récifs en brise-lames. Ouvrages A Q T et O P (pl. XLII)

Cette baie naturelle ne semble pas avoir été jagée une protection suffisante contre la houle car, plus au sud, on trouve, sur les hauts-fonds qui prolongent sa ligne de récifs, traces d'aménagement de brise-lames. Ouvrages A Q T et O P)

En 1935, utilisant les premières indications de la campagne précédente, le scaphandrier, en trente-deux heures de plongée, avait reconnu ces deux lignes. Il avait constaté des traces d'aménagement artificiel. Son compte rendu insistait sur « l'impression très nette que ces massifs n'étaient pas des récifs, mais avaient été bâtis » sur les pointes du haut-fond, qu'ils présentaient des resles nets « de mur construit » (fig. 4)⁴⁾.

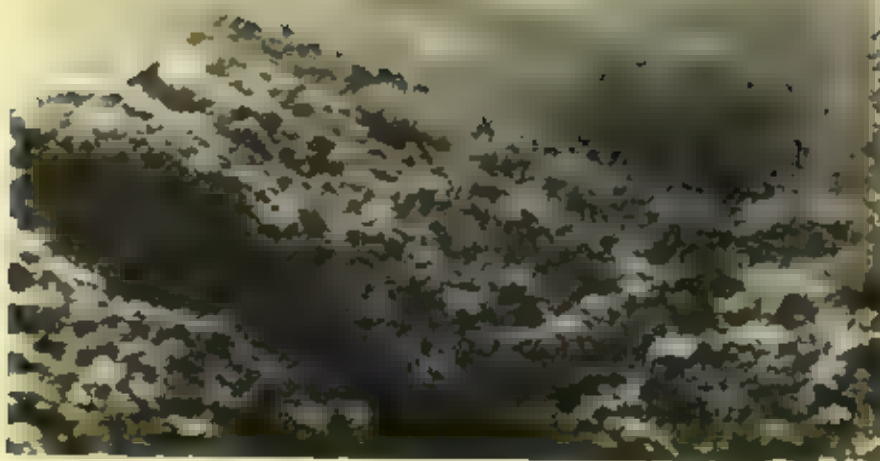
¹⁾ En plus de la destruction de la roche par l'action de la mer et des animaux marins, apparaît, en certains points, trace évidente de brisure et de dislocation. Les régions C et B sont affectées de failles importantes dont nous laissons la détermination d'origine (mouvements aléiques, tassements ou érosions, aux spécialistes.

²⁾ Maundrell, *A Journey to Aleppo*, p. 124 n. : « L'île de Tyr est avec Plinthe deux larges baies, l'une au nord l'autre au sud. Ces baies sont protégées en partie contre la mer, chacune par une longue crête

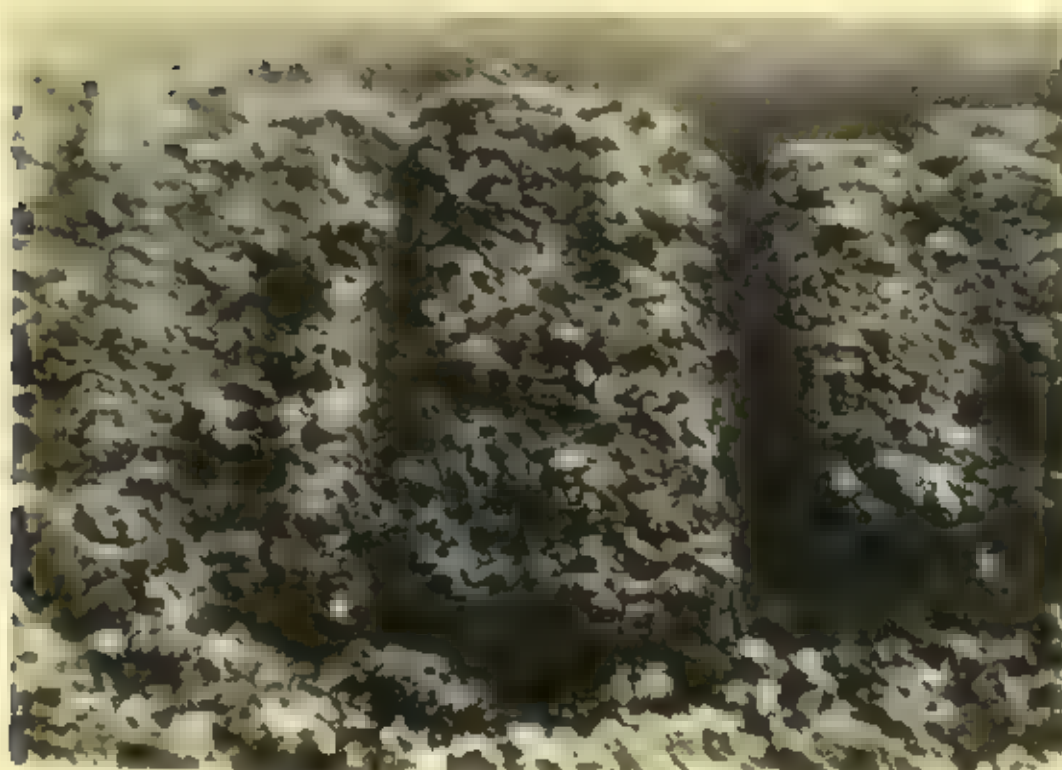
(« ridge »), semblable à un môle, partant directement, des deux côtés, du cap de Plin. Ces arêtes sont-elles des murs ou des rochers, j'étais trop loin pour le discerner. »

Des attestations de témoins oculaires, recueillies par le capitaine du port de Tyr, affirment que depuis quelques années (depuis 1880 environ), deux points précis du haut-fond se sont abaissés d'à peu près un mètre.

³⁾ Communication à l'Académie des Inscriptions du 17 janvier 1936, *Rapport de la campagne de Tyr, 1935. Documents I et II. Rapport du scaphandrier.*



Blocs déversés sur le bord



2. Blocs déversés sur le bord. Bloc médian $2^m \times 1^m$
 Vue sous-marine prise horizontalement par le scaphandrier
 par $11^m,50$ à 13^m de fond

BORDURE DE L'OUVRAGE IMMERGÉ O. P. BOUÉE 2

Des photographies, prises de surface et du fond, puis un croquis schématique de l'ouvrage O P décrivant le genre de construction, enfin de nombreux prélèvements les roches soumis à l'analyse confirmaient son témoignage.

En 1936, la contre-enquête a été prolongée trente-trois heures et a été limitée aux deux massifs en question. Quelques rapides sondages furent également effectués dans le nord de la rade. Le compte rendu, dû le devant temons, par le scaphandrier, porte confirmation expresse des observations de 1935 ⁽⁴⁾.

Massif A Q T (pl. XLVII, 1).

Il a été de nouveau suivi et étudié par le scaphandrier.

A l'extrémité nord, à partir du point Q l'ouvrage se prolongeant par une courbe rentrante vers le nord-est (en R S T).

A l'extrémité sud, les restes d'aménagement (blocs taillés et assemblés en construction) cessent exactement au point A. Le talus du récif continue alors sur la table plate du haut-fond, mais sans traces de massif artificiel. Il est remarquable, d'après la carte, que toute organisation de brise-lames étant nulle au sud de ce point. La protection contre la houle du sud-ouest était assurée par l'ouvrage O P.

Les dimensions de l'ouvrage A Q T sont de 390 mètres sur environ 30 mètres de largeur (mesures prises au cercle hydrographique d'après le jalonnement des bouées).

Pour la technique de construction, le scaphandrier remarque, dans son compte rendu, que du côté ouest de l'ouvrage, la paroi extérieure s'élève verticalement (de une ou deux fois sa hauteur) sur un fond de roche très plat.

A la bouée R, une photographie verticale a été prise, donnant l'assemblage des blocs de la bordure faisant front vers le large. Blocs de 3 mètres x 3 mètres et de 0 m. 75 d'épaisseur disposés en parement et arc-boutés par blocs allongés de 3 mètres x 1 mètre (pl. XLVII, 1). Ce mode d'assemblage est à rapprocher de celui du môle extérieur du port dans son tracé ancien (fig. 3).

⁽⁴⁾ Communication à l'Académie du 13 novembre 1936, *Compte rendu du scaphandrier. Campagne de Tyr, avril-mai 1936.*

Massif O P (pl XLV, XLVI; fig. 4).

Le massif O P, le plus avancé en mer, était destiné à délimiter le sud-ouest de la rade.

La section incurvée O P¹ avait été observée en détails, puis jalonnée de bouées et relevée au cercle hydrographique, en 1935 (pl XLV, fig. 4).

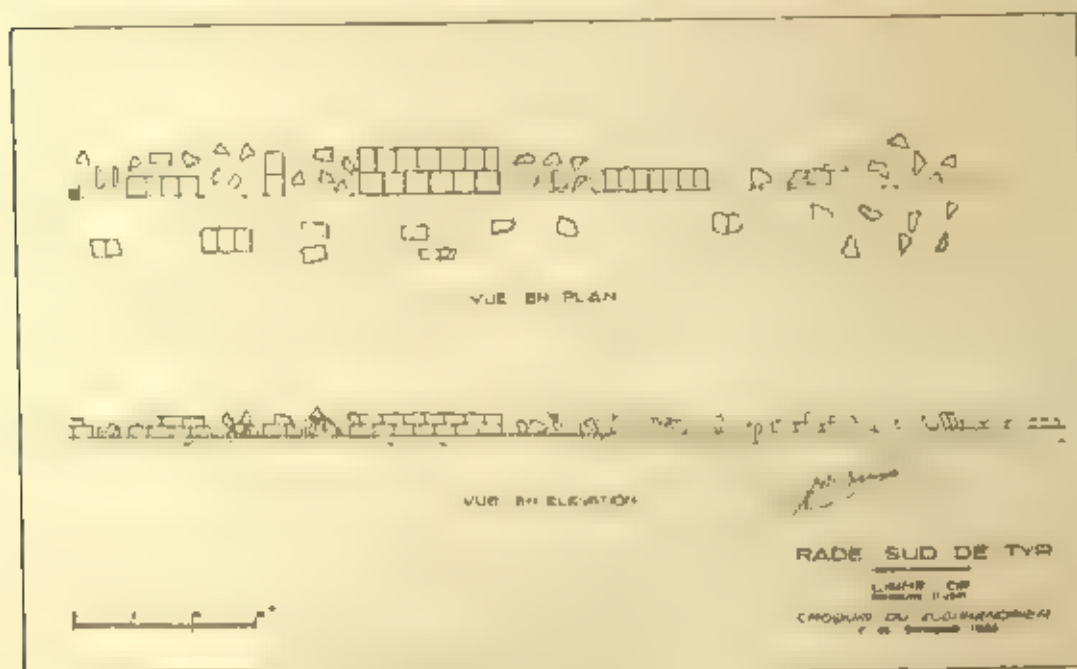
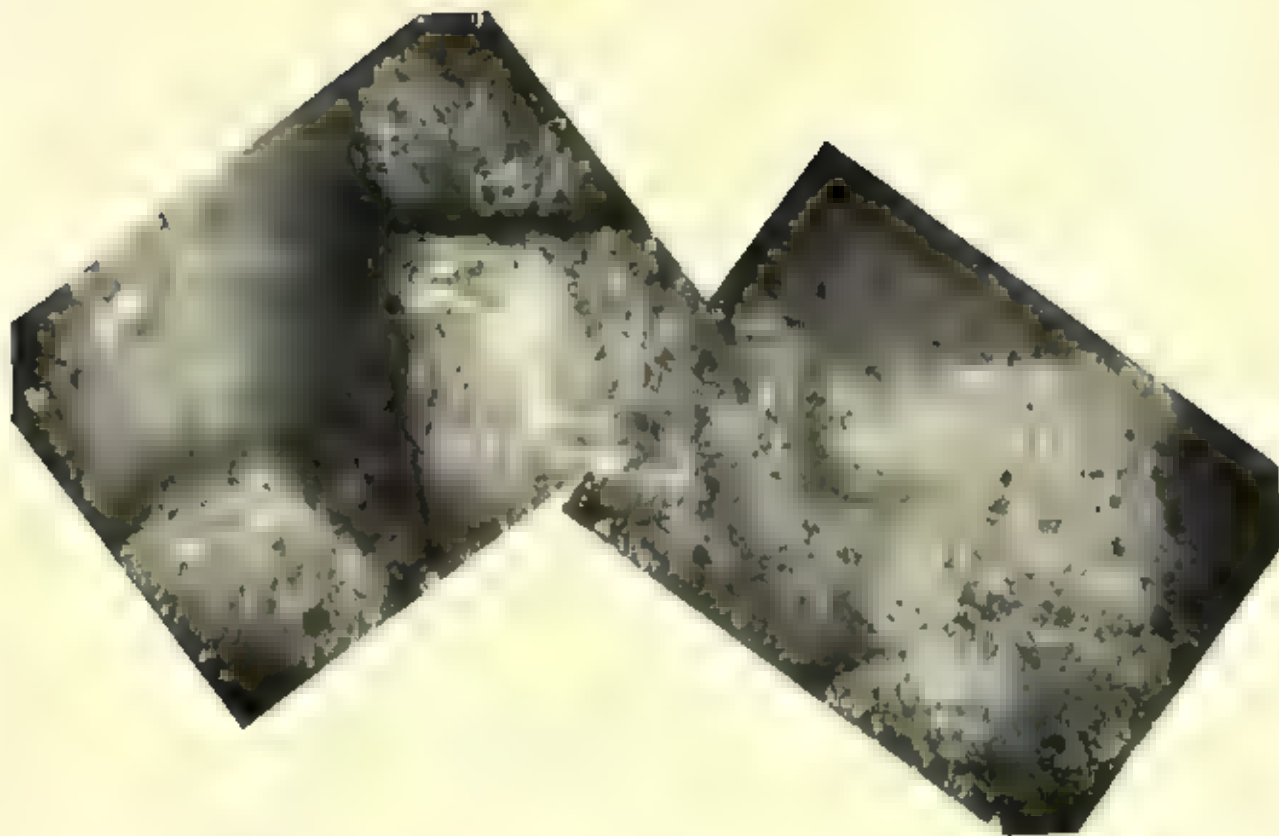


Fig. 4.

En 1936, elle a été étudiée de nouveau par le scaphandrier. L'abondante végétation des algues a gêné la prise de vues photographiques à l'horizontale. En deux points cependant (bouées 2 et 3) de nouvelles photographies ont pu être obtenues, donnant les blocs réguliers de l'ouvrage (pl XLVI).

À la bouée 3, l'alternance des joints dans la paroi a été de nouveau vérifiée, en écartant les algues. Une vue de l'alternance des joints dans les assises avait été prise en 1935, confirmant le croquis du scaphandrier (fig. 4).

La section P¹ P², reconnue en 1935, n'a pu encore être jalonnée de bouées à cause de la houle. Le sens exact de la direction vers le sud droit ou



1. Ouvrage A.C.T. Bouché II. — Fragment de la base des blocs. — Assemblage des blocs.
Dimensions des blocs : 3 m. x 3 m. et 3 m. x 1 m. épaisseur 0 m. 50 environ. (Vue prise verticalement
avec lanterne de calfat sur un fond de 7 m. 80)



2. Le scaphandrier dégorgant les blocs.



3. Le scaphandrier photographant

incurvé) reste à déterminer. Le point P² a été fixé sur la carte marine à la suite de sondages.

Le prolongement de l'ouvrage vers le sud et, à l'est, vers la côte, n'a pu être étudié. Le scaphandrier a signalé qu'au delà de P² l'ouvrage continuait encore.

Les dimensions de O P, dans la partie reconnue, sont donc de 500 mètres environ, sur 30 mètres d'épaisseur. 250 mètres pour la section O P¹, 250 mètres environ pour la section P¹ P².

c) Lignes de hauts-fonds plus au large M. N, E, E² O) (pl. XLII).

Plus au large, une ligne de hauts fonds rocheux (fonds de 5 mètres) devait former jadis une première barrière à la houle. Les points reconnus présentent une roche en désagregation active. Il est remarquable qu'ils sont bien placés pour protéger contre houle du sud et du sud-ouest, les passes existant dans la ligne de hauts-fonds et d'ouvrages (Passes C, B² S, A O).

Conclusion

Jalonnés de bouées numérotées, les restes des brise-lames, actuellement immergés par des fonds variant entre 8 et 15 mètres, ont été reportés sur la carte marine, après mesure au cercle hydrographique.

Le plan indique qu'une judicieuse organisation de la rade contre les vents régnants et dominants à Tyr avait été envisagée.

De nouvelles reconnaissances par scaphandrier seraient encore nécessaires pour achever le relevé de l'organisation ancienne du mouillage, au nord et au sud de la presqu'île. Elles ne sont pas envisagées pour l'instant.

L'enquête sous-marine, demandée pour la solution du premier point du problème, peut être considérée comme terminée, laissant à l'ingénieur, au géologue et à l'archéologue le soin d'interpréter les données acquises.

Elle établit, au jugement des experts, qui ont bien voulu nous aider de leur précieux concours, qu'il y a, au fond de la rade sud de Tyr, en avant du port, des restes de constructions artificielles, aujourd'hui immergées, qui ne

sont pas de simples récifs ou des hauts-fonds naturels. Ces restes sont preuves qu'on a tenté l'organisation de la rade par brise-lames régulièrement construits en blocs assemblés et solidement accrochés aux pointes des hauts-fonds qu'ils aménageaient.

Ces ouvrages sont souvent démolis et, par endroits, entièrement détruits. L'abondante végétation des algues et l'ensablement en rendent fréquemment l'observation très difficile. Leur existence ne peut plus être mise en doute, non plus que leur origine artificielle.

De l'avis des experts, les massifs en question se distinguent, comme forme, disposition et nature des matériaux, du récif que l'on voit surgir en leur milieu. Les assemblages de blocs que l'on a pu photographier sont contraires aux lois de la désagregation naturelle de la roche du fond. Ils ne cadrent, ni avec l'hypothèse de couches naturelles redressées, ni avec celle de couches horizontales découpées par la mer.

Il ne nous appartient pas de discuter la cause de l'immersion, ni l'origine de ces restes. Il nous suffit de constater que l'avion qui nous avait aidé à retrouver les ruines antiques perdues ou enfouies dans le désert syrien, peut, secondé par le scaphandrier, être considéré comme un instrument essentiel dans la recherche des ruines immergées.

Le seul but de notre enquête aérienne et sous-marine dans le mouillage de Tyr était l'ébauche d'une méthode

A. POIREVANO.

ANTIQUITÉS SYRIENNES

1934

HENRI SEYRIG

21 Deux inscriptions grecques de Palmyre

M. Cantarella a récemment publié ¹ une dédicace de statue, faite à un personnage dont les mérites avaient été signalés par la ville de Palmyre, notamment au moyen de décrets à l'attention du gouverneur de la province romaine de Syrie — c'était alors le fameux Avidius Cassius, dont le nom, chose curieuse, n'est pas martelé comme il l'est dans les autres inscriptions qui commémorent en Syrie son gouvernement. C'est évidemment à un texte du même genre qu'appartient le fragment suivant ², trouvé au Sud du sanctuaire de Bel.

ΙΧ ΧΧΙ / Δ, ΔΙΧ ΦΡΟΝΙΜΟΤΗΤΟΣ ΤΙΟΧ [—Ω]
[Δ.] ΑΝΙ ΒΡΟΥΤΙΩ ΠΡΟΚΤΕΤΙ ΑΝΙ ΤΙΩΛΙΩ Μ[— —]
[— — Ω]ΠΑΤΙΩΝΙΣ ΕΥΧΕΣ ΕΜΟΥ, ΕΛΕΘΕΝΩ [— — —]

Le nom du bénéficiaire manque malheureusement comme il manque dans le texte publié par M. Cantarella, mais on ne doutera pas nécessairement qu'il fut palmyrénien. Nous savons par l'inscription sur les honneurs de Sosios ³ que les gouverneurs de Syrie — il s'agit en ce cas de Publius Marcellus, vers 132 et de ses successeurs — complimentaient par lettres et rescrits les Palmyréniens qui favorisaient les intérêts du commerce — Sosios, qui avait construit à ses frais le temple des empereurs dans l'établissement palmyrénien de Vol-

CANTARELLA, *Syria* 1, 1936, p. 278.
του Θ. ΔΙΔ ΦΡΟΝΙΜΟΤΗΤΟΣ — — — — —
ΙΜΑΡΕΤΙΩΝ ΚΑΙ Σ ΑΝΘΩΝΙΩ ΚΑΤΕΤΙ ΑΝΙ Δ ΑΠΙΩΝ
ΤΑΤΩ ΙΝΔΡΥΩ.

¹ Hauteur 51 cm., largeur 38 cm., épais-

seur 20 cm. brisé de tous côtés sauf en bas. Hauteur des lettres : 2 cm.

² MOUTERD, *Syria*, 12, 1931, p. 106
[= *Supplém. épigraph. grecam*, 7, 135]; cf.
ROSTOWTZEFF, *Mélanges Olol.* 2, p. 799 a.

gésiade, avait même été gratifié de lettres impériales. Ces faits montrent assez quels étroits rapports unissaient la ville à la province, à supposer même qu'elle n'y fût pas incorporée¹⁾.

De graves difficultés empêchent l'identification des deux gouverneurs — le nom l'un d'eux même semble perdu — que mentionne notre texte. Celui-ci ayant été grave en avril 138 (Natalices 449 seulement), ils ont dû remplir leurs fonctions avant cette année, et l'on peut même admettre avec vraisemblance qu'ils les ont remplies avant 132, car les fastes de la province semblent à peu près complets entre celle dite et celle de notre deducce²⁾. Pour le premier de ces gouverneurs, Bruttius Praesens, on peut songer à deux personnages connus. L'un, dont on ignore la carrière, était l'ami de Plinie le jeune et rien ne s'oppose à ce qu'il ait été consul, puis légat de Syrie, au début du II^e siècle. L'autre, très probablement son fils, est à peine mieux connu, mais on sait qu'il a été consul pour la seconde fois, en 149, comme collègue d'Antonin le Pieux, et qu'il avait gouverné la Galatie sous Héliogabale, d'août en 117 au plus tôt³⁾. Si l'on calcule que cette légation dut être immédiatement suivie du premier consulat et que six ou sept ans au moins s'écoulaient alors, en général, entre cette charge et la nomination au poste d'Antioche⁴⁾, on conclura que le second Bruttius Praesens, si jamais c'est lui qui a gouverné la Syrie, l'a probablement gouvernée entre 124 et 132.

¹⁾ Sur ces relations, dont la nature n'est pas exactement connue, voir *Syria*, 13, 1932, p. 271 s.; Rostovtzeff, *Caravan Cities*, p. 103, *Economic History of the Roman Empire*, 532; G. MOY, *Cambridge Ancient History*, 11, p. 559.

²⁾ C. Publilius Marcellus fut remplacé provisoirement dès 132, semble-t-il, par un gouverneur intérimaire, C. Julius Severus, puis définitivement en 135 ou 136 par Sex. Minicius Faustinus. HANSEN, *Studies in the History of the Roman Provinces of Syria*, p. 30 s.; GROS, *Minicius 10* (Pauly-Wissowa). — La liste la plus complète des gouverneurs de Syrie a été donnée par M. ROUXEMONT, *articles Syria* (Pauly-Wissowa), p. 1678 s., et *Syro-phoenice*. Elle doit être corrigée sur quelques points, et complétée par quelques documents

nouveaux. IKEMOLT, *Syria*, 13, 1932 p. 281 s.; HANSEN, *Salengaber der premarischen Akademie*, 1933, p. 412 (et plus loin, p. 371); SYMA, *Philologus*, 51, 1936, p. 278 s.; ajouter une inscription de Baalbek relative à un légat de Phénicie-Syrie sous Dioclétien, L. Aetorius Pius Maximus, que je publie dans le *Bulletin du musée de Beyrouth*, 1, 1937 p. 21.

³⁾ GROS, *Protonograpia Imperii rom.*, *Bruttius 161 et 164*.

⁴⁾ Tel est le moindre délai à cette époque, attesté pour A. Cornelius Palma, consul en 99, légat de Syrie en 104, et peut-être pour A. Julius Quadratus (cos. 93). Mais le délai est déjà de 7 ans pour le futur empereur Héliogabale (cos. 108) et son successeur Catilina Severus (cos. 110), et de 8 ans pour Minicius Faustinus (cos. 127); il augmente encore par la suite.

Le nom de l'autre gouverneur est muette, et ce qui en reste est banal : le gentilibre de Julius et la lettre M. initiale du surnom. Sans oublier que l'on ne connaît pas tous les consuls des de ce temps, il reste permis de chercher parmi les noms connus ceux qui pourraient convenir ici. On pense d'abord à Sex. Julius Major ⁽¹⁾, qui a très probablement été légat de Syrie, et dont le consulat tombe en 132 ou 133. Cependant le délai qui sépare ces deux charges est généralement de sept ou huit ans à cette époque — et, d'autre part, nous avons dit que la liste des légats ne semble pas offrir de vacance entre 132 et 138, aussi cette solution n'est-elle guère de probabilité. Mais il en reste une autre, qui reconnaît ici L. Julius Marinus Coelius Simplex, consul en 101 ou 102 ⁽²⁾. Ce personnage, dont on ne connaît guère la carrière que jusqu'au cotulal, pourrait avoir gouverné la Syrie. Or, cette conjecture est rendue très spéculative par le fait que la loi fiscale de Palmyre mentionne justement, dans son texte palmyrien, un gouverneur appelé Marinus ⁽³⁾. La loi a été promulguée en 137, mais on a fait valoir d'excellentes raisons pour reconnaître dans le paragraphe où intervient Marinus un document sensiblement plus vieux que le texte de 137 aurait repris ⁽⁴⁾. Tout paraît donc s'accorder assez bien pour appuyer la restitution de ce nom dans notre dédicace, et l'on pourrait conjecturer sans inconvénient que Marinus a gouverné la Syrie vers 108, peut-être comme successeur de Cornelius Palma.

Si cette hypothèse devait se confirmer, elle mènerait à reconnaître dans notre Brutus Praesens l'ami de Plin., et non le collègue d'Antoan le Pieux, car le texte mentionne probablement les deux gouverneurs dans l'ordre chronologique, et Praesens y passe avant Marinus.

Je saisis cette occasion pour dire un mot sur un autre légat de Syrie, qui a fait récemment connaître une inscription de Pergame, L. Julius Quadratus Bassus. Le dernier élément de ce texte assure que ce personnage, consul en 105, aurait gouverné la Syrie entre 97 et 100 ⁽⁵⁾, mais il ne justifie par

⁽¹⁾ *Index A. Julius III* Pauly-Wissowa.

⁽²⁾ *Id.*, *Julius 341* (Ibid.).

⁽³⁾ *CISN* 1 3913 ligne 65 Cf. *Pauly*, *Sabinus*, p. 21, qui a bien fait le rapprochement avec le consul de 101.

⁽⁴⁾ *Fénelon*, *Revue de l'histoire de Palmyre*, p. 362. Cette discussion a été reprise avec de nouveaux arguments par M. *Saint-Ghénès* (*Syria* 16 (1937) p. 276).

⁽⁵⁾ *Revue*, *Sitzungsberichte der preussischen*

aucune raison cette carrière invraisemblable. La légation de Syrie est la plus haute des légations consulaires, et Bassus doit venir s'inscrire dans la liste des gouverneurs, normalement, quelque six ans après son consulat, donc vers 111.

..

L'inscription dont on va lire le texte a été découverte à Palmyre en 1933, et M. Schlumberger, qui se trouvait alors sur les lieux et l'a lue et copiée le premier, veut bien me céder le droit de la publier. Le bloc sur lequel elle est gravée (pl. XLVIII) a été extrait du rempart de la ville, à l'Est du sanctuaire de Bel. Sa hauteur est de 68 cm., sa largeur de 89 cm., et il est brisé en haut et en bas.

- — — — — ΙΟC καὶ αὐτοῦ δ-
[χρηστῆς τῶν Συρίων] αυτοκρατορῶν ἐπαρχιαρχεύοντος
ΙΟΝ ἄλλος καὶ ἄλλος παρῖνους διὰ τὴν ἐπιστη-
μοὴν καὶ στέγη, καὶ περιεργαζόμενα τὴν πᾶσαν ἀποφύ φερ-
5 εἶναι Βασιλοῦ βασιλῆος, καὶ φιλοτιμιώμενον εἰς τὸ κατὰ
μα τῶν ἑαυτοῦ ἀρχόντων βασιλῆος ἀρχόντων εἶναι παλαιά, καὶ με-
τα ταῦτα εἰς διαδοχὴν αἰδίου τοῖς ἑκαστοῖς τοῦ βασιλῆος εἰς ἡμέ-
ρας, ἑκατονταετίας καὶ Σαταταχίδου, καὶ πᾶσι δὲ καὶ
καὶ ἑκατονταετίας, καὶ ἑκατονταετίας, καὶ εἰς τὸν αὐτὸν χρόνον,
10 θανάτου ἑκατονταετίας εἰς αἰ. Λόγου, καὶ εἰς προσημῖαν αἰ.
πρώτου τῶν ἐπομένων τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ἐμπροσθέν Μαν-
νίου βασιλῆος ἑκατονταετίας ἑκατονταετίας ἡμέρας τῶν ἑαυτοῦ
ἐκ τῆς ἐκδομῆς αἰ. πρῶτου, καὶ ἑκατονταετίας, καὶ τῶν ἑαυτοῦ
[αἰ] τοῦ εἰς ἡμέρας ἐπὶ πέραν [ἡμέρας καὶ, προτιμιώμενον τὴν
15 ἡμέραν] θανάτου ἑκατονταετίας [καὶ τῶν ἑαυτοῦ βασιλῆος αἰ.

ΕΝΗΝΙΕΡΩ

L. 3. Sur le mot *παρῖνους* cf. *Syria*, 17, 1936, p. 260. L. 5. La lecture ΒΩΠΡΟ-ΑΩΝΟΥ est assurée, la lettre Α ayant la base malgré sa mutilation (une trace non douteuse de sa barre horizontale). L. 13 et 14. Le milieu de ces deux lignes, assez sautillé, a été lu et restitué par M. Louis Robert.

schon Akademie, 1933, p. 408 s. La dernière proposition de Bassus se distingue beaucoup moins claire que ne paraît le supposer l'en-

sur. Voir également Bousquet, *Revue des Études grecques*, 47, 1936, p. 375 s.

Le fragment que l'on vient de voir doit appartenir à un décret honorifique, qui énumérerait les donations de son bénéficiaire. La première de ces largesses est la de l'haac, faite pour la conservation perpétuelle des empereurs, de deux colonnes de marbre avec leur entablement et leur couverture. Les offrandes de ce genre sont banales à Palmyre¹, et une fâcheuse mutilation du texte nous empêche, dans le cas présent, de savoir à quelle colonnade étaient destinées ces deux colonnes : on distingue seulement qu'elles ont eu en rapport avec un bois sacré, dont il ne semble pas que l'on ait d'autres mentions.²

Le second titre de notre personnage a la gratitude des Palmyréniens à l'égard du dieu Bérroaônos. Ce nom étrange apparaît pour la première fois, et je dois laisser aux philologues le privilège d'en proposer une explication. Bérroaônos, nous dit le texte, possédait un braccard, *pegon*, comme Jupiter Héliopolitain possédait son *percutum*³. Les appareils étaient très fréquents dans les cultes syriens où les idoles — en traitement à ce qui se passait en Grèce, par exemple — trônaient inaccessibleles dans un *sancti des-sancti*, dans une tribune au-dessus de laquelle pénétraient que les plus hauts dignitaires⁴. Les fidèles n'avaient donc le sentiment de la présence divine que lorsque l'idole sortait, et se promenait par eux, et s'exposait directement à leur vénération⁵. De la l'extrême importance

¹ GASTRICK, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, t. 4; 5, 7-10. Cet usage est fréquent dans les cultes orientaux. On le trouve en Asie-Mineure : A. B. COOK, *Zeus*, 2, p. 580; L. ROBERT, *Études anatoliennes*, p. 526 à 540, dans le sanctuaire des dieux égyptiens à Delphes; *Cultes égyptiens à Delphes*, p. 135, et dans celui des dieux syriens : L., *Delphes colonie athénienne*, p. 257, 268, 415. — En Syrie : FOSSEN, *Bulletin de correspondance hellénique*, 21, 1897, p. 48 (Dael, Hauran); PARRYER, *American Exped. Greek and Latin Inscriptions*, n° 32 à 34; DUBEL DRAZ, *It., Princeton Exped. Northern Syria. Greek and Latin Inscriptions*, n° 939. Sur l'haac, etc.

² On se rappelle cependant le rôle joué par certains arbres sacrés à Palmyre, le palmier près duquel s'accomplit un certain sacrifice (Syria, XV, 1934, pl. XXII), le cyprès de Malakbel (*ibid.*, pl. XXII). En revanche, il n'y a pas de raison d'attribuer un caractère sacré au jardin

SYRIA, XVIII

de Aglibel de Malakbel (CHAMPOLLON, *Recueil d'archéologie orientale*, 7, p. 166).

³ MACROB., t. 23, 13 *vehitur enim simulacrum dei Heliopolitani ferulo*.

⁴ C'est ce que spécifie LUCIEN (*Dea Syr.*, 31) pour Héliopolis Bamiacé. Des tribunes de ce genre se rencontrent dans un grand nombre de temples, notamment dans ceux de Baalbek, dans celui de Bél à Palmyre, dans divers temples du Liban.

⁵ Les processions de statues de culte ne sont pas tout à fait usées du culte grec mais elles y ont un autre caractère. La procession n'y trouve pas son but en elle-même elle a pour objet l'accomplissement d'un autre rite. Sur les processions grecques, classées d'après leur objet, voir NILSSON, *Jahrbuch der archäologischen Instituts*, 31, 1916, p. 300 s.; ZIEGLER, *Beiträge zur griechischen Religionsgeschichte*, 3 (Christiania, 1920), p. 86 s. Il n'est pas sans intérêt d'observer que la

Les processions en Syrie, par les textes et les monuments, notamment les monnaies, nous renseignent abondamment sur ce rite. Tantôt les idoles se déplaçaient en voiture, comme les statues à Philadelphie de la Décapole⁽¹⁾, comme la pierre noire d'Émèse⁽²⁾, comme le betyl de Sidon⁽³⁾; tantôt on les portait à dos de cheval ou de chameau — le plus souvent elles voyageaient sur des brancards — et l'on se disputait alors le privilège d'être parmi les porteurs. A Hierapolis, les prêtres se réservaient cette charge⁽⁴⁾; à Baalbek, Jupiter Heliopolitain se faisait véhiculer sur les épaules des personnes les plus nobles de la province⁽⁵⁾; à Seleucie de Piérie, les *ceraunophores* qui portaient la foudre, image de Zeus Kerainios, étaient inscrits dans les fastes⁽⁶⁾, ce qui prouve assez la distinction de leur charge.

Le grand dessein érétrise était parfois portée sur une statue, dont on a découvert un modèle à Cnossos dans le lateral de la déesse à la colonne Evans, *Palace of Minos*, I, p. 224. Or, celui-ci remonte au plus ancien moyen période où se voient les traits d'une forte influence asiatique dans le costume, dans les ornements barbares. L'usage des talismans, le culte des amulettes Evans, *ibid*, p. 14 s. Cf. Desmarest, *Revue archéologique*, 1936, 2, p. 81 s.

Un témoignage d'autant plus typique qu'il est très tardif est celui d'Arabo d'An-Nashe (I, p. 246, Bickell), mort vers 400. *Belshamsi, le maître des dieux, dont les sacrifices ont disparu de Harrân, est encore officiellement promené dans Nisibe au son de la trompe et du tambourin. Voir d'autres textes et des monuments figurés aux notes suivantes.*

⁽¹⁾ *British Museum Catalogue, Antiquities, etc.*, pl. 38 n° 1.

⁽²⁾ HERODIAN, I, 62. — Monnaies romaines *Bamacha Mitteilungen*, 16, 1901, pl. 12, cf. LEROUX, *Revue archéologique* (Sogho-Pollier). Monnaies provinciales. *British Museum Catalogue, Palestine*, pl. 10, n° 12 s. (Arabe Capito); pl. 6, n° 13 (Hierapolis) — D'après HANCOCK, l'empereur marchait à reculons devant le char et dirigeait l'alléage. Ce rite où le roi accompagné l'image se retrouve dans les textes assyriens. Fils de Bélit à

Natvo. Tu sors, dans des pays, Bélit... à la sortie de la dame de Ninive... à côté d'elle tu sors Assourbanipal, maître des rois; tu te baignes au temple (Peters, *Étude sur les textes concernant Ishtar-Atarté*, Paris, 1921, p. 251 s.)

⁽³⁾ *British Museum Catalogue, Phoenicia*, pl. 35 s. Cf. PAUL BIANCHI, fragment 240 (p. 367 s, Muller), sur le vase *Tayogopépa* de Sidon. — L'acte de Sidon vient d'être étudié, d'après les monnaies, par le P. ROUSSEAU, *Mélanges de l'Université St-Joseph*, 16, 1932, p. 81 s., 18, 1934, p. 109 s.

⁽⁴⁾ LAMBERT, *L'Arabie occidentale avant l'Islam*, p. 101-110; COMPTON, *Études syriennes*, p. 270 s.; et le relief du temple de Bêl Syria, 18, 1934, pl. 19.

⁽⁵⁾ C'est M. HILL qui a eu le mérite de reconnaître des brancards processionnaires sur les monnaies des villes de Phénicie (*Journal of Hellenic Studies*, 31, 1911, p. 61 s.) On en trouve aussi à Antioche (voir plus loin), à Damas (*British Museum Catalogue, Antiquities, etc.*, pl. 35, 1), et à Baalbek (ROUSSEAU, *Mélanges de l'Université St-Joseph*, 18, 1934, p. 148).

⁽⁶⁾ LUCIAN, *Dea Syr.*, 36.

⁽⁷⁾ *Metamorph.*, I, 29, 43 et suivent *plerumque provincias proceres raso capite, laevi temporis* (*Metamorph.*, p. 11).

D. RICHARDSON, *On the Greek and Latin literature*, 246, ligne 47.

Les inscriptions de Palmyre, jusqu'ici, n'ont mentionné aucun rite de procession, et parmi les monuments figures seuls, un relief du temple de Bel nous a présenté une procession, où un objet peu distinct est porté à dos de clouveau dans une tente sacrée le couvoige. Pourtant le temple de Bel témoigne par sa structure même d'un usage qu'il faut mentionner ici. Des deux *tholoms* qui encadrent les extrémités, celui du Nord contenait très probablement les statues du culte, et l'on y montait par un escalier, aujourd'hui démolé, mais dont on mesure encore exactement la pente. Le *tholom* du Sud, au contraire, dont le contenu reste au objet de conjecture, et est accessible par une rampe inclinée, qui ne veut seulement de plan ou plan, quelques degrés très lacs. Il paraît certain que ce dispositif s'explique par la nécessité d'introduire et d'extraire périodiquement du *tholom* du Sud un objet très pesant, ou j'enrais que l'on peut voir avec beaucoup de vraisemblance une image processionnelle. Et comme un plan incliné tout à fait analogue relie la court à la *cella*, j'aurais pu le conclure par cette image sortant alors du temple pour être promenée dans le sanctuaire ⁽⁴⁾.

Mais revenons au bracelet de Borraueros. Le titulaire d'un tel *bas* est le seigneur pour avoir argenté la partie de cet appareil que l'on nomme *στέφανος*. Le mot désigne habituellement la vue qui s'étend devant un spectateur, mais peut signifier aussi le point d'où l'on joint de cette vue le belvédère. C'est ainsi que Strabon, décrivant la bourgade d'Eleusis sur la bouche canopique du Nil, dit que les visiteurs de ce lieu de pèlerin, de cette « *voie capitale des amusements* », y trouvaient *διαίτας καὶ ἀνελκας, « des salons et des belvédères pour tous ceux qui voulaient s'amuser »*. On ne comprend bien ce texte qu'en regardant les mosaïques qui peignent le paysage et les plaisirs de Carthage, par exemple la mosaïque de Palestina ou les parques chargées de promeneurs glissent sur les bras du Nil, ou d'innombrables garnitures et vêtements de verdure ornent la joyeuse compagnie. Les cercles des arborescences, navrés de toutes parts

⁽³⁾ Voir le plan en M. AMY, *Syria*, XIV, 1933, p. 234.

⁽⁴⁾ Peut-être s'agissait-il d'une idole sténée, qui se prêtait au *hathlalan* (*Syria*, XIV, 1933, p. 260 a).

⁽⁵⁾ STRABON. 890 *Ἰταλίας ἀπὸς ἀστυς* — — — — —
ὅτι αὐτὸς ἱεροῦ καὶ ἀστυς, τοῦ κατὰ τὴν πόλιν

καὶ τῆς ἐκτὸς ἀστυς. — Cf. PLUTARCH., *Lucullus* 1
καὶ αὐτὸς ἱεροῦ καὶ ἀστυς, τοῦ κατὰ τὴν πόλιν
ἀστυς.

⁽⁶⁾ Voir une série de ces tableaux réunie par
Salomon REINACH, *Repertoire des peintures*,
p. 371 s.

sur la vue, et où l'on pouvait prendre le frais, ce sont les *areôles* de Straban, et l'on saisira tout de suite leur rapport au brancard de Héroôdnos si l'on se rappelle les monnaies ou sont figures les appareils processionnels des dieux syriens. Je ne citerai que la plus remarquable de ces pièces (fig. 1). La célèbre Fortune sculptée par Eutychide pour la ville d'Antiochie y est posée sur un brancard dont on voit distinctement les six barres, destinées aux porteurs¹, et le brancard porte un pavillon, au toit en forme de tente, pour abriter l'image. Il est aisé maintenant de se figurer comment on a pu *reconstituer d'argent, entièrement, le pavillon du brancard du dieu Héroôdnos*.

Les derniers bienfaits que nous le décret consistent en versements d'espèces aux prêtres de Bel-Nagou, ce legs, paraît-il, le bienfaiteur en question avait contribué de ses deniers à la construction du sanctuaire de ce grand dieu, mais depuis lors, il avait encore marqué sa générosité par deux donations. D'une part, au nom de ses deux fils Iarhumole et Salumallath, il avait donné six mille deniers en vue d'une distribution perpétuelle aux prêtres de Bel, qui devaient se faire à certains jours fixes; d'autre part, en son propre nom, il avait offert une somme égale sans doute pour une distribution semblable, fixée au 16 du mois (16 août), et, en outre, il avait prévu une troisième somme, de quatre cents deniers pour que ses revenus permissent une distribution de viande à tous ceux qui seraient invités le même jour à manger en présence du dieu Manna. Ce dieu n'est connu, semble-t-il, qu'en Palmyrène, par des reliefs et inscriptions des régions désertiques du Nord², et par deux tessons que j'ai pu le plus loin. C'est un dieu cavalier, dont les textes semitiques écrivent le nom M N ou M NW et qui est souvent associé à un boucchameher Saïd ou Saïdon (S D, S DW). Celui-ci est bien connu en Arabie³ et il est probable de voir en Maan, ou Maanon, un dieu arabe également.

¹ Je reproduis l'exemplaire où les barres apparaissent le mieux. Gnosn, *Catal. of the Mac Clellan Collection* pl. 343, 12.

² SCHUMMERER, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1933, p. 230 s.; *Archäologischer Anzeiger*, 1933, p. 595 s. On trouve d'ailleurs dans les inscriptions, en Syrie, des mentions de ces salles à manger. DUBASP, *Musée de Soueida*, n° 217. Cf. pour Palmyre,

l'inscription commémorative des largesses de vin faites par un symposiarque (des prêtres de Bél); JACQUET, *Syria*, 7, 1926, p. 136 s. — Sur les repas et banquets: CUMONT, *Religions orientales*, p. 236 s.

³ WELLSHAUSER, *Reste arabischen Heidentums*, p. 59; KIEHLER, *Handbuch der altarabischen Altertumskunde*, 1, p. 102, 196, 233 s.

Le 16 août était peut-être la fête particulière de Maanou. On y offrait en tout cas un repas solennel en présence de ce dieu, un repas auquel certaines personnes étaient officiellement invitées :

c'est à ces seules personnes que se fera la distribution de viande prescrite par le bienfaiteur. J'ai parlé ailleurs des lectisternes de Palmyre, notamment de ceux de Bél et de Baalshamin⁽¹⁾. Je publie aujourd'hui (fig. 2), pour donner une nouvelle illustration de ce rite, une tessère qui représente le lit d'Astarté, devant lequel est posé un autel à encens, flanqué de deux oiseaux qui sont très probablement les colombes de la déesse. Le nom de celle-ci ('ŠTRT) est inscrit au-dessus du lit, qui est vide. Peut-être



FIG. 2. — Tessère du musée de Damas.

ce lit n'est-il que le symbole de ceux que l'on préparait pour les convives, peut-être est-ce celui de la déesse, qui et n'est supposée y prendre place. D'autres tessères paraissent montrer que dans certains cas, tout au moins, une image divine était posée sur le lit². Jusqu'ici on n'a trouvé à Palmyre aucun local nuagé pour ces repas, mais les temples découverts par M. S. Blumberger dans le désert en possédaient de nombreux : les fidèles s'y étendaient sur de larges banquettes disposées en *trichlinion* et pourvues quelquefois d'un rebord plat où l'on pouvait mettre les aliments, tandis qu'un vaste cratère de pierre servait à mêler le vin⁽³⁾. Des installations toutes semblables sont comprises à Delos dans le sanctuaire des dieux de Therapolis-Bambyce et attestent cet usage au début du 1^{er} siècle avant J.-C.⁽⁴⁾.

¹ Syria, XIV, 1933, p. 260 s. : 260 s., 273 s.

⁽²⁾ Notamment la tessère publiée par M. JONGHELT et où l'on voit Baalshamin étendu rochalement sur une couche : *Acta archæologica*, 3, 1932, p. 16.

⁽³⁾ Cf. ci-dessus, p. 176, note 2.

⁽⁴⁾ ROUSSET, *Acta archæologica*, p. 129.



FIG. 1. — Statue de la Fautane d'Astarté sur un brancard processional à baldaquin (monnaie de Trébonien-Galle, 2 : 1).

Les largesses du donateur semblent n'avoir été accomplies définitivement que par ses fils, et le décret prend soin de les en louer, l'autant plus qu'ils y ont ajouté eux-mêmes une donation faite au sénat local, de 4 000 deniers en souvenir de leur père. Les circonstances de ce bon étaient relatives dans la fin du texte, qui a malheureusement disparu.

..

L'occasion semble bonne de publier ici les deux tessères qui nomment le dieu Maanou, et qui ont été trouvées pour doter à leurs porteurs l'accès à un banquet ou à une distribution analogues à ceux dont nous venons de parler.

1. Tessère rectangulaire 20 mm. x 17 mm. Buste raillé du dieu lunaire Aglibol, avec la cuirasse et le manteau, le croissant aux épaules. Dans le champ, quatre croissants \times 1 ban. GLBW. Aglibol. Les rayons qui forment le nimbe du dieu se terminent par une petite boule. — Revers. Buste drapé de Maanou, avec la lance à la main droite, le petit bouclier rond au bras gauche, la chevelure bouclée. En bas. M NW. Maanou cercle. Grénelle. — Musée de Damas (fig. 3).



Fig. 3. — Tessère du musée de Damas.



Fig. 4. — Tessère du musée d'Oxford.

2. Tessère rectangulaire 21 mm. x 19 mm. M NW, S'DW (GN). Maanou Sydon génius. A la fin de la ligne 1, croissant \times . En haut et en bas, croissants. — Revers. Chacireau à gauche. Devant lui le symbole palmyrénien surmonté d'un globe. derrière lui, astro à huit rais surmonté d'un croissant. — Musée d'Oxford (fig. 4). Je dois à l'amabilité de M. Mitne une photographie de cette tessère.

Bejrout, juillet 1937.

HENRI SEYRIG.

LE CHATEAU DE SERVANTIKAR EN CILICIE, LE DEFILE DE MARRIS ET LA FRONTIERE DU COMTE D'EEDESSE

PAR

PAUL DESCHAMPS

Un des pionniers qui ont rendu le plus de services à l'histoire des Croisades, E.-G. Rey, a eu le grand mérite, dans une brève communication faite le 16 janv. 1897 à la Société nationale des Antiquaires de France¹, de préciser la situation du château de Servantikar qui commandait au nord de la chaîne de l'Amanus, un défilé conduisant de Cilicie en Syrie. Il pensait que ce défilé constituait les *Pylæ Ciliciae* dont il est question dans les historiens de l'Antiquité². Il ne semble pas qu'on ait suffisamment insisté sur l'importance de cette position stratégique qui fut de Servantikar, pendant les Croisades, un château de frontière.

Pour une armée qui, venant de Cilicie, voulait pénétrer en Syrie, ou inversement, deux principaux passages se présentaient. L'un était celui du littoral, le plus proche d'Alexandrette; la route resserre entre le rivage et les contreforts de l'Amanus franchissant d'abord les *Pylæ Ciliciae*, probablement à Sarsakli et Sadjoutlan; les Croisés appelaient ce passage la *Portella*, puis les *Pylæ Syriae*, probablement à l'entrée du col de Boylan³.

¹ *Bulletin de la Soc. nat. des Antiquaires de France*, année 1897, p. 216-217 (carte). Après avoir publié cette note, Rey pourrait-il ne s'être inquiété sur Servantikar avec le concours d'un religieux, le P. Philippe, qui résidait dans la région, à la Trappe de Chekké. Ce lui-ci fit, en 1898, plusieurs reconnaissances dans l'Amanus pour E.-G. Rey. Plus tard, Rey songeait avoir tiré parti, semble-t-il, dans les lettres du P. Philippe à l'érudit Camille Favre qui, à son instigation, avait fait un voyage en Cilicie, en 1871, et qui continuait à étudier

cette contrée. La famille de Camille Favre a bien voulu me remettre les documents réunis par le P. Philippe. Je lui en exprime ma très vive gratitude.

² Notamment Quinte-Curce, III, 8 : « Darius, ad eum locum quem Amanicas Pylas vocant, pervenit ».

³ H. Dessau, *Topographie histor. de la Syrie antique et médiévale*, p. 118. — *Revue des Etudes Grecques*, Document armen. I, introd. p. xxvi-xxv.

Les chroniqueurs et les géographes anciens

L'autre, à l'est de la Cilicie, passait par le col du Gucur Daglı, chaînon septentrional de l'Amanus et menait vers la Syrie intérieure et la Mésopotamie. Servantikar commandait ce dernier passage ⁽¹⁾.

Ces deux issues étroites formaient pour la plaine de Cilicie, entourée de montagnes, de véritables portes qu'il était indispensable de tenir pour assurer la sécurité du pays.

Aussi les voit-on maintes fois figurer au titre de postes de frontière dans les traités conclus par les souverains des nations diverses qui occupèrent successivement la Cilicie. Lorsque, en 1194, le prince d'Antioche se voit obligé d'abandonner définitivement au prince chrétien de Petite-Arménie la Cilicie que lui et ses prédécesseurs avaient disputée pendant cent ans aux Turcs aux Byzantins et aux Arméniens, c'est à la Portelle qu'il est obligé de fixer la frontière de sa principauté ⁽²⁾.

Le rôle de la position géographique de Servantikar, l'existence des textes historiques qui en font mention, nous montreront combien sa possession était précieuse aux maîtres de la Cilicie. Servantikar commande en réalité le plus septentrional de ces grands passages transversaux, qui franchissent les chaînes de montagnes bordant, du nord au sud de l'Asie antérieure, la Fosse Syrienne, cette grande dépression qui s'étend sur 900 kilomètres de Marash à la Mer Rouge. Ce passage traverse le Gucur Daglı au col le P'Arslan Beghaz (1 640 m.) appelé encore le col de Baghche. Par là on arrive dans la plaine d'el Anq, arrosée par le Qara-Sou qui coule vers le Sud entre les chaînes parallèles de l'Amanus et du Kurd Daglı. La grande route venant d'Adana y conduit par ce col et bifurque au nord vers Marash, au sud vers Antioche, à l'est vers Artab. Le chemin de fer d'Adana à Alep emprunte la même voie.

varient dans la dénomination des Pylæ dont il vient d'être question.

⁽¹⁾ En 1069, les Turcs, faisant une offensive contre l'empereur byzantin Romain Diogène, ravagent la Cilicie malgré le duc d'Antioche Khatchatur qui essaye de leur couper la retraite. Il est obligé de leur rendre leur retraite vers Antioche passant par le col du Gucur Daglı. Voy. HART H. MANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, von 862 bis 1071, t. III de A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*,

Bruxelles, 1935. *Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae*, 3), p. 121, et n. 2.

⁽²⁾ GUILLAUME DE TYR. XXVI, 36, *Hist. Ger. Crois.*, II, p. 213. Voy. R. GAGNANT, *Histoire des Croisades*, 1926. III p. 132.

⁽³⁾ On Serfandekar. Ce château figure sur la carte au 200.000^e de l'État-major ottoman, sous le nom de Savranlı Kula. On trouve encore Savranlı ou Savrandy Kula.

⁽⁴⁾ J. GAGNANT, *The land of the Hittite*, I, 14.

Servantikar est perché à 500 mètres sur un rocher au pied duquel passe un ruisseau, le kade Tchak, affluent du Hakkous Souyouk qui se jette dans le Djerdan.

Cette roche volcanique d'Adma est garnie par plusieurs canchoux avant l'arrivée à la hauteur de Servantikar. C'est d'abord sur cette rivière de Djezzir, puis sur le haut du djebel Kade, le château des Serpents, qui est le plus conservé et muni d'une triple enceinte dont les murailles composées en blocs basaltiques semblent s'être rocher aux aspérités du rocher.

Puis, plus à l'est, se trouve le château de Toprak Kade. Cette forteresse grosse sur un fumus de 80 mètres, le haut est construit en basalte trapézoïdal. Elle est pourvue de deux enceintes. L'enceinte extérieure a une longueur de 100 mètres sur 70 de largeur. Elle commande au sud une gorge étroite qui mène vers Issus, et à l'est le chemin qui se dirige vers Servantikar. Du sommet du château de Toprak Kade on a vers le nord et l'ouest une vue très étendue sur la partie de Cilicie et le cours du Djerdan. On aperçoit le haut promontoire d'Anazarra et plus loin les rochers qui couronnent la citadelle de Sis qui fut la capitale des princes de Petite Arménie. Plus à l'est, un peu après Osmaniye, se trouvent le petit fort de Frenk Kallas et le château de Tchardak Kaldé⁽¹⁾.

Enfin, à une vingtaine de kilomètres au nord de Toprak Kade et de Tchardak, se trouvent deux châteaux commandant la vallée du haut Djerdan, c'est Hameh Kade et Boudroum Kade. Ce dernier, perché sur un étau de granit, a une silhouette analogue à celle si étrange de la chapelle Saint-Michel d'Angès au Puy, plantée au sommet d'un roc escarpé de basalte.

Ces châteaux, en arrière de Servantikar, défendent l'accès de Cilicie, de Cilicie et ses principales villes et de Djezzir, Mousler, Adana, Anazarra, Sis. La ligne montagneuse qu'il fallait franchir pour passer de Cilicie en Syrie se trouve à une quinzaine de kilomètres et c'est le Servantikar.

À la vérité, il n'y a pas un seul col qui traverse le Grand Dagh. Le

⁽¹⁾ Sur la légende qui se rattache à ce nom voy. le P. M. A. S. *Syrie*, 1890. Voir aussi *Cilicie*, Venise, 1890.

⁽²⁾ On voit plus facilement à l'horizon le fort de Frenk Kallas et celui de Tchardak.

⁽³⁾ On ne peut pas dire que les Arméniens aient des maisons et où ils couchent pendant la belle saison. Ils campent en montagne. En hiver, on construit des chaumières en forme de plume.

P. Philippe, qui parcourut cette région en 1898, en comptait cinq et il semble que Servantikar se trouvait en un point de jonction qui pouvait surveiller ces divers chemins. De ceux-ci, le col de l'Arslan Boghaz ou de Bagiché est le plus au nord.

Le deuxième chemin retrouvé par le P. Philippe est situé à la hauteur de Hassan Beyli, et garde à son extrémité par le fort de Karafenk Kalasse. Après Karafenk, on franchit la passe en un point élevé à 1.250 mètres. Depuis le P. Philippe, une route moderne a été construite sur la trace de cet ancien chemin.

On note un peu plus au sud le passage du Meydan. Celui-ci, bien meilleur, paraît être le plus direct pour qui vient de Servantikar, il descend vers Islahyé, l'ancienne Nicopolis. Le P. Philippe a reconnu à l'entrée du col les restes d'un petit fort.

Un quatrième chemin suivant la ligne Osmanliyé, Yarpouz, Islahyé. Avant Islahyé la passe était commandée par le château d'Edilli Kalasse. Enfin le dernier passage le plus au sud, est celui qui va d'Eran à Islahyé en passant au pied du mont Doumanleu. Le P. Philippe formulait l'hypothèse que Darius et ses Perses fuyant devant Alexandre avaient dû prendre, en venant de la plaine d'Issus, le chemin le plus court, c'est-à-dire celui-ci, plutôt que de remonter à près de vingt kilomètres plus au nord jusqu'au col de l'Arslan Boghaz.

Aboulféda parle du château de Servantikar dans sa *Géographie* : « Sirfandakar est une forte citadelle située dans une vallée sur un rocher. Plusieurs de ses côtes sont dépourvues de murs fortifiés qu'ils sont naturellement par des rochers. Cette citadelle est près du Djaidhan sur sa rive méridionale, elle commande la route du défilé de Marri. Le défilé de Marri se trouve à l'est de Sirfandakar à moins d'une marche. Dans tout l'espace compris entre le défilé et Sirfandakar il croît des pins incomparables pour la taille et pour la grosseur... »

Il sera question plus loin d'une bataille livrée dans ces parages par les Egyptiens aux Arméniens, en 1266, les historiens arméniens l'appellent la bataille de *Mari*.

Et l'on n'a pas remarqué jusqu'à présent, croyons-nous, que ce même nom

de *Marr* ou encore *Marr* par Rey et le P. Polignat malice leurs étiquettes ont pas reculé devant la *toponymie* et l'ont figuré dans le *Itinéraire* de l'explorateur, l'ont tiré du conte d'El Fesse lorsque l'ennemi des quatre États constituaient la grande coalition française. C'est en 1110, *quartus erat conatus Elassane per ab et syria per totam Marra, in theatro alia Euphraten protenditur*, »

Son traducteur écrit : « La quarle barrière clout le contreez le Roches Robert El Fesse qui ce parueost d'ice for est que l'on apele *Marriz*. »

Jacques Le Vray ¹⁰ reprend le même énoncé et commence par le conte d'El Fesse : « *Primus est Elassane quatuor conatus in regione Marra, astra quatuor per d'icem Marra habens totum protenditur autem totos fluvium Euphraten rivum pariter orientales*. »

Enfin, dans le *Ty* parle une seconde fois de la forêt de *Marris* quand il raconte en 1137 son voyage de l'émigration, vers la principauté d'Antioche, de la population frénétique du conte d'El Fesse en 1110 sous la protection du roi de la seule *Byndor III* : « *In sequentibus diebus populo sine modestia per septem que in illa Marra et aspe ad lura nostri ditionis abdit et reduct dominus rex in Antiochum se recepit* ⁽¹⁾. »

Cette forêt de *Marrum* *Marris*, *Marra* est évidemment la forêt de pins de *Marr* de la carte Voisin datée entre Servantik et les cols du *Tamar Dagli* menant de Cilicie ou Syrie.

Il nous reste à aborder les détails historiques que nous avons pu recueillir sur Servantik.

Il apparaît dans l'Histoire des Croisades dès le début ; Raymond de Saint-Gilles, ayant pris en 1144 le commandement d'une grande armée de Croisés venus surtout de l'Occident, fut vaincu au début d'août par le sultan seldjoukide El-Qutayb al-Arslan, vaincu du littoral de la Mer Noire, et du sud de Samsat. Les Croisés firent des prisonniers effrayants, massacre. La tombe de Raymond put, respectée, se voir par et 2300, presque sous Constantinople.

⁽¹⁾ *Itinéraire* de l'explorateur, t. I, 2^e part., p. 755.

⁽²⁾ *Historia Hieroni*, t. I, éd. Bongars, *Geogr. Hist.*, p. 1067.

⁽³⁾ *Itinéraire* de l'explorateur, t. I, 2^e part., p. 789.

⁽⁴⁾ Voy. H. G. Sarras, *Histoire des Croisades*, t. I (1934), p. 126-129.

Quelques mois plus tard il arrivait à Antioche ou Lancerade, qui assurait alors la régence de la Principauté. Le fil prisonnier. D'après Mathieu d'Edesse¹, il l'aurait enfermé quelque temps à Sarouk et qui paraît correspondre à Servantikar.

On voit dans le courant du x^e siècle les princes chrétiens d'Arménie conquérir en Cilicie des positions stratégiques qui vont leur permettre d'étendre leur pouvoir sur le pays, d'abord au détriment des Turcs, puis aux dépens des Byzantins. Ce sont de filiales alliés des Francs et les unions entre familles princières latines et arméniennes sont fréquentes, mais, à mesure que leur puissance s'affermir, les princes de la dynastie de Roupen manifestent une politique plus audacieuse et s'affranchissent de toute espèce de vassalité vis-à-vis des princes d'Antioche, qui considéraient la Cilicie comme une province de leur État. Des rivalités selatent entre Francs et Arméniens.

Le prince Léon I^{er} devenu chef de la famille Roupenienne en 1129, n'hésite pas à combattre les Byzantins et vers 1132 leur enlève trois cites importantes de Cilicie : Tarse, Adana, Mamistra. Puis, en 1135, il occupe le château de Servantikar et recit la bataille avec les Francs², car ce château relevait du Comte Franc de Marash. L'année suivante (1136) la guerre éclate, Baudouin de Mares (Marash) et de Haisun est soutenu par le pape d'Antioche, Raymond de Poitiers et par Fouque, roi de Jérusalem. D'autre part, Léon est appuyé par un prince franc, Jocelin II, comte d'Edesse, qui est son neveu. Après avoir vaincu Baudouin de Mares, le prince arménien est fait prisonnier par Raymond de Poitiers qui ne lui rend la liberté que dix mois plus tard, grâce à l'intervention de Jocelin. Le prince d'Antioche exige la reddition de Servantikar en se faisant donner, en outre, une rançon de 60 000 tubégans ainsi que les villes d'Adana et de Mamistra.

Un demi-siècle plus tard, Servantikar était de nouveau aux mains des Arméniens, puisqu'en 1185 Roupen III, prince d'Arménie, est fait prisonnier par trahison par Bohémond III d'Antioche et, pour recouvrer la liberté, il cède à Bohémond les châteaux de Servantikar, de Thul et de Djeger³.

¹ *Hist. des Croisades, Doc. armén.*, I, p. 57.

² SEURAN, *Chronique du royaume de la Principauté-Arménie, Rec. des Hist. des Crois., Documents arméniens*, I, p. 619. cf. RÖHNIGK,

Gesch. des König. reichs Jerusalem, p. 209, *Art. Revue de l'Orient lat.*, IV, p. 359.

³ GROSSET, *Hist. des Croisades*, II, p. 52-53.

⁴ SEURAN, *Docum. arm.*, I, p. 628, *chro-*

Leon II, dit le Magnifique, prince d'Arménie, vint dans la première année de son règne 1187, son domaine envahi par des maraudeurs turcomans, il les alla parer, tua leur chef Roustem, poursuivit et massacra les fuyards jusqu'à Servantikar⁽¹⁾. Ce prince, ayant par une sage politique affirmé sa puissance, parvint, comme on l'a vu plus haut, à se libérer 1194, de la suzeraineté du prince d'Antioche, puis à faire de sa principauté de Cilicie un royaume; il reçoit la couronne de roi de Petite-Arménie le 6 Janvier 1198⁽²⁾, et à cette occasion la liste des seigneurs, qui assistaient au couronnement, fut dressée; elle nous a été conservée. Parmi ces seigneurs figure Sempad, seigneur de Servantikar⁽³⁾.

Au mois d'août 1266, le sultan d'Egypte, Beibars, s'inquiétant de l'alliance conclue par Hethoum I^{er} roi de Petite-Arménie avec les Mongols, chargea l'émir de Hama, Mahk el Mansour, d'envahir la Cilicie. Les troupes arméniennes allèrent garder les passages donnant accès à la Cilicie. L'armée musulmane se porta au nord de l'Amanus et vint camper à Nicopolis qu'on a identifiée avec Islahiye. La troupe arménienne se trouvait près de là (sans doute entre Islahiye et Servantikar) et surveillant le défilé de Marriç. Mais les musulmans trompèrent sa surveillance et, évitant les passages naturels, franchirent les crêtes. Les deux armées s'affrontèrent près de Servantikar et les Arméniens furent écrasés. Les deux fils d'Hethoum combattirent courageusement, l'aîné, Leon, fut fait prisonnier, le cadet Thoros fut tué et plusieurs nobles arméniens succombèrent à ses côtés⁽⁴⁾.

niques rimée de Vahan, *Doc. arm.*, I, p. 300-310, et le P. ALISHAN, *Sissouan*, p. 238. Dje-guer est peut-être Payass, aujourd'hui à la frontière de la Turquie et des États sous mandat français.

⁽¹⁾ SEMPAD, *Doc. arm.*, I, p. 629. Cf. le P. ALISHAN p. 238.

⁽²⁾ *Doc. arm.*, I, introd. par DELAQUIER, p. LXV.

⁽³⁾ *Doc. arm.*, I, p. 638. Des seigneurs de Servantikar appartenaient à la grande famille des Héthoumides, seigneurs de Lampron qui, en 1226, remplacèrent la dynastie des Rouspéniens sur le trône de Petite-Arménie. Voir un essai de généalogie des seigneurs de Servan-

tikar dans le P. ALISHAN, *Sissouan*, p. 238-239 et mieux dans *Documents arméniens*, t. II, p. 839, note d.

⁽⁴⁾ GUÉGOIRE ABOULYFARAD, *Chronicon syriacum*, édit. Bruns et Kirsch, 1769, p. 569. — SAMUEL D'AST, *Doc. arm.*, I, p. 481. — *Table chronol. de Hethoum*, *Doc. arm.*, I, p. 487.

Chronique rimée de Vahan, *ibid.*, p. 521-523. — *Contia de Sempad*, *ibid.*, p. 652. — JUAN BARCEL, *Chronique d'Arménie*, *ibid.*, II, p. 12 « s'entre rencontrèrent les deux rois près d'une place nommée Marry. » ABOULYFARAD, *Annales Hist. orient. Crois.*, I, p. 154.

Cf. le P. ALISHAN, *Sissouan*, p. 479-481. — ROUBICAT p. 91, 934.

Cette bataille que certains chroniqueurs appellent la bataille de Mari fut un terrible désastre pour les Arméniens : Sis, la capitale des rois de Petite-Arménie fut prise et toute la région fut dévastée.

Trois ans plus tard, en 1269, un tremblement de terre détruisit le château de Servantikar : « il se fendit de haut en bas et se renversa enterrant sous ses ruines presque tous ses habitants » ⁽¹⁾.

En 1271, Constantin, seigneur de Servantikar, fils du baron Djofre (Geoffroy) et frère du baron Sempad signa une charte confirmant un accord avec les Chevaliers Teutoniques qui avaient des possessions dans le voisinage et avaient établi tout près de Servantikar, à la « Tour noire », un peage qu'ils percevaient sur ceux qui suivaient la route à proximité du château ⁽²⁾. Ce poste de douane avait été naturellement placé sur un étroit passage où le contrôle des voyageurs était facile et cette charte nous montre à nouveau que Servantikar constituait un fort d'arrêt et se trouvait en un lieu dont géographiquement le choix s'imposait comme poste de frontière.

En mars 1276 le connétable Sempad, qui fut au ^{xiii}^e siècle le principal historien de la Petite-Arménie, combattit les Égyptiens près du défilé de Servantikar, il les battit, les poursuivit jusqu'aux environs de Marash et trouva une mort glorieuse dans cette poursuite ⁽³⁾.

En 1298, le sultan d'Égypte envoya ses troupes envahir la Cilicie et les divisa en deux corps, l'un qui passe par la Portelle et l'autre par le défilé de Marris.

Les deux corps se réunirent au bord du Djedhan. Lors de cette campagne ils s'emparèrent de Servantikar ⁽⁴⁾.

C'est vers 1337 que les Arméniens perdirent définitivement Servantikar. Les Égyptiens ayant envahi la Cilicie et l'ayant ravagée pendant plusieurs mois, le roi Leon V demanda la paix. Il fut obligé pour l'obtenir de céder aux

⁽¹⁾ GRÉGOIRE ABOUKARADJ, *Chr. syr.*, p. 512. Voy. ALISHAN, p. 239.

⁽²⁾ Voy. traduction de cette charte arménienne, dans ALISHAN, p. 239 ; et *Documents arméniens*, II, p. 340.

⁽³⁾ *Doc. armén.*, I, p. 530, n° 1, p. 607-608. — ALISHAN, p. 75.

⁽⁴⁾ Autobiographie d'ABOUKARADJ, *Hist. orient.*

Crois., I, p. 169. — *Gestes des Chevaliers, Doc. arm.*, II, p. 839 (à la date de 1299). « Et en cest meismes an vos diray que le royaume d'Écrénie estoit en trop mal estat ; ... y avoient pris les Sarazins aucuns chastiaus, c'est à sçavoir la Roche Huillierme et un chastiau qui a nom Kalat el Rom et Salvendegar. »

Musulmans toute la contrée à l'est du fleuve Djedim avec quatorze châteaux dont Servantikar.

Voilà tout ce que nous savons sur ce château arménien qui fut à plusieurs reprises en la possession des princes d'Antioche et qui gardait la frontière orientale de leur territoire.

PAUL DESCHAMPS

A PROPOS DU BLASON SOUS LES MAMLUKS CIRCASSIENS

PAB

L. A. MAYER

Il y a quelques mois un bassin en cuivre parut sur le marché des objets d'art. Ce bassin, ainsi que quelques autres, est d'une importance capitale au sujet de la forme du blason sous les mamluks circassiens. Comme il est sans doute d'origine syrienne, qu'il me soit permis de le présenter aux lecteurs de *Syria*.

Il s'agit d'un bassin de cuivre étamé, de forme cylindrique, de 28 cm. de diamètre, de 14 cm. de hauteur, entièrement couvert d'ornements à l'extérieur. Dans la bande, au milieu de ce décor, quatre éléments se répètent : un médaillon rond rempli d'ornements en forme de Y, un champ d'écriture, un blason, un champ de vrilles. Cette bande est encadrée de deux bordures marginales, dont chacune est constituée d'un ornement sacciforme étroit et d'un large guilloché double entrecroisé de svastikas à six branches (pl. ALIX).

L'inscription est conçue en ces termes :

« بعد رسم حجاب العلي موني * المحدث ومي القاصوي محب الدين كاتب حرائر
المعر لاشراف لسفي قدسوه بجنوي * كاهن المملكة الحاء الحلبة عظم شاه »

« Voici qui a été fait pour Sa haute Excellence *djannab*, notre maître, le bien servi, le Qadi Mahubb ad-din, scribe des magasins (*katib al-khazam*) de Sa très noble Excellence, Saif ad-din Qansuli al-Yahyawî, gouverneur général de la province d'Alep, que sa situation soit considérable. »

Ce blason consiste en un cercle divisé en trois parties, avec une écriture ¹ sur la partie du milieu.

¹ Ici, comme ailleurs, je me suis eu autant que possible de me servir des termes tech-

niques employés dans le blasonnement européen.

Bien qu'on ne puisse l'identifier ni à Qaṣa Muluḥ ad-dīn tout court ¹, la date du bassin se restreint à la période de dix années — pendant laquelle Qaṣuḥ al-Yahyawī fut gouverneur d'Alep, de Rabi' II 874 (octobre 1469) à Rabi' I 884 (1479), ayant alors été nommé gouverneur général de Syrie ². Et voici où commencent les difficultés. D'après la photographie (cf. pl. XLIX), et même si l'inscription ne le prouvait pas, la pièce appartient sans aucun doute à la seconde moitié du xv^e siècle ³, tant pis que le blason, cercle divisé en trois parties avec un emblème sur la partie du milieu, est caractéristique du xiv^e siècle.

Notre bassin est, à n'en pas douter, exécuté d'un seul jet; dans l'inscription aucune correction ni retouche. Comment donc expliquer cette contradiction?

Lorsque les spécialistes commencerent à s'occuper des blasons musulmans, on s'accordait généralement à croire que tous les blasons musulmans étaient soumis aux mêmes lois et qu'il n'existait aucune différence entre les blasons à un seul motif et ceux à plusieurs. L'auteur de cet article a essayé de prouver, pour la première fois pendant le Congrès des Orientalistes à Oxford (1928), et ensuite dans son *Syriac Heraldry* (p. 29 ff.) qu'il existe entre les blasons simples et les blasons composés une différence fondamentale, et qu'il ne faut pas leur donner la même interprétation.

Heureusement. Le blason simple consiste en un seul ou même plusieurs emblèmes paraissant sur un seul champ de métal divisé ⁴ ou non. C'est un blason *presque* toujours acquis, qui se transmet héréditairement de père en fils en tant que titre, et dont l'emblème symbolise, dans la plupart des cas, la dernière fonction exercée par le possesseur du blason avant sa promotion à l'émirat ⁵; dans d'autres cas c'est la marque de la tribu (*tanpha*) ou quelque autre symbole.

Le blason composé, par contre, consiste en plusieurs emblèmes disposés

¹ Comme l'epithète Muḥibb ad-dīn est fréquemment jointe au nom de Muḥammad, il va sans dire qu'elle n'est pas rare.

² Ibn Ḥayyā, II, p. 114, l. 23, 186, l. 24. TAJMAH, *A'ṭām an-nubalā'*, III, p. 67, 80.

³ Cf. WIKT, *Objets en cuivre*, pl. LXVI, LXIX.

⁴ Autant que je sache, il n'y a que deux exceptions: le blason de Qasraḥ (cf. L. A. MAYER, *Syriac Heraldry*, p. 188) et celui

d'un émir anonyme (à un cimier avec un croissant au dessus et deux maillets au dessous), cf. AZZI, *Un brûle-parfum armé* in *Bulletin de l'Institut égyptien*, 4 sér., n° 6, p. 15., mais dans les deux cas, il s'agit en réalité de blasons composés dans lesquels — pour des raisons qui nous échappent — on a mis d'indiquer les champs.

⁵ Cf. MAX VAN BRACHEN, *Corpus Inscriptionum Arabicarum, Jérusalem Ville*, p. 290.

sur plusieurs champs de l'écu divisé en trois parties. C'est un blason *collectif*, qui, selon notre théorie ¹, aurait été porté par les émirs précédemment mamluks du même sultan, comme symbole de leur parti.

Jusqu'à l'avènement des Circassiens on ne connaît, en général, que le blason simple. Ce n'est que sous les derniers sultans bahris que quelques tentatives hésitantes se produisent pour introduire des blasons composés ², et à partir de Barquq, l'usage en est définitivement établi. Ces emblèmes se sont graduellement multipliés sur les écus, de sorte que nous pouvons compter sept emblèmes différents sur un écu sous Qasim et Qasim al-Ghauri, au lieu des deux emblèmes du temps de Barquq.

A cette théorie du blason composé il y avait une objection : on sait qu'il y a eu vingt quatre sultans parmi les mamluks circassiens. En comptant tous les prétendants qui furent assez longtemps au pouvoir pour arriver à avancer leurs mamluks au rang d'émirs, et leur donner la chance d'ornez leur équipement de blasons, nous arriverons peut-être au chiffre de trente, déjà trop élevé. Quant aux blasons composés, nous en connaissons cinquante-deux, et, même après toutes les soustractions nécessaires, il en restera quarante-six. Comment donc expliquer cette différence ? Evidemment par le fait que, outre les grandes factions mamluks — les *Zahiriyya*, les *Ma'ayyadyya*, les *Ashrafiyya*, etc. — il y avait aussi d'autres fonctionnaires subalternes à porter des armoiries.

Nous savons que, sous les mamluks circassiens, le nombre des fils d'émirs, les « *awlad an-nas* », qui parvenaient au gouvernement ne cessait pas de s'accroître ; l'autre part, nous savons aussi que divers fonctionnaires considérés sous les mamluks bahris comme ecclésiastiques ou administratifs, portèrent

¹ *Saracenic Heraldry*, p. 38.

² Le blason de Tughaytamar est le plus ancien « écu rond divisé en trois parties ; sur la partie supérieure, une écriture ; sur celle du milieu, une coupe, la pointe est en blanc ».

³ Dans *Saracenic Heraldry*, p. 38, nous avons présenté une planche avec 52 blasons composés. Otons-en quatre qui ne sont que des variantes insignifiantes (n° 2, 3, 30, 41), ôtons-en deux en plus : le blason de Tughaytamar an-Nadimi (n° 44), mentionné dans la note

précédente, et celui d'un anonyme qui n'est connu que par les monnaies (n° 45). Le premier, parce que Tughaytamar a vécu sous les mamluks bahris, et le dernier, parce qu'il est probablement le blason d'un sultan, et, comme tel, soumis à d'autres lois. J'espère pouvoir traiter amplement l'héraldique des mamluks dans l'introduction de mon « Catalogue des monnaies mamluks du Musée archéologique du Gouvernement palestinien » actuellement en préparation.

au ^{xv}^e siècle des titres militaires dans leur protocole. Mais les qualifications pour l'exercice de leurs fonctions n'ayant point changé, ces offices furent conférés aux candidats du même type que précédemment, c'est-à-dire aux élèves ecclésiastiques, avant tout aux qadis, et nous les retrouvons dès lors (comme le témoignent les inscriptions) parfois avec les titres les grades militaires. Comme le blason était un des insignes des dignités militaires, il leur fallait des armoiries. Mais il est bien caractéristique de l'esprit de l'aristocratie mamluke que l'on puisse discerner les blasons de ces dignitaires civils qui diffèrent essentiellement des blasons contemporains de la caste des vrais militaires, c'est-à-dire de ces chefs qui avaient commencé leur carrière au marche des esclaves.

Parmi les porteurs de quatre types de ce blason non conforme chez les Circassiens les suivants nous sont connus⁽¹⁾ :



Type I.



Type II.



Type III.



Type IV.

Type I²

Abu Bakr b. 'Ad al-Barr (*SHer.*, p. 40), Abu Bakr b. Muzkur, satab dawawm al-mshu (*Unes.*, p. 174, *SHer.*, p. 46), Alut-l-Baqo b. al-Dyran, amstauft diwan al-djash (*Cauces.*, No. 180), Ahmad b. Aydanur (*Cauces.*, No. 9008), Faradj b. Salaj (*Cinq blasons.*, p. 302), Ibrahim b. Abd ar-Razzuq (*SHer.*, p. 121 s.), Muhammad al-Khudr, al-khawadja (*SHer.*, p. 266), Muhammad b. Muharikshah (*SHer.*, p. 162), Shadbak (*SHer.*, p. XIII), Yusuf al-Halabi, al-khawadja³, (*Cau-*

(1) Notes les abréviations suivantes : *Cinq blasons* = *SAUVAGE*, *Cinq blasons* in *Journal Asiatique* 1900; *Cauces* = Y. ARTIN PACHA, *Contributions à l'étude du blason musulman*; *Cauces.* = WITT, *Objets coiffés*; *Unes.* = L. A. MAYER, No. *Material for Mamluk Heraldry* (in *Journal of the Palestine Oriental So-*

cety 1937) *SHer.* = L. A. MAYER, *Syriac Heraldry* (*Unes.*); *Mamluk*, *Deux notes in Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, vol. VII.

(2) Il y a naturellement des variantes insignifiantes entre les divers spécimens de chaque type.



Deux vues d'un bassin de cuivre étamé (xv^e siècle)

eres No. 8453), Qudr Zayn ad-din chef du *hwaq* al-msha'a Damas (*Contes* No. 9592).

Type II

'Abd al- Azim, katib al-mamalik (*N Hat*, p. 52), 'Abd al-b. Muhammad b. Idris (*SHer*, p. 51), 'Abd al-b. Muhammad al-Malaṭi (*Contes*, p. 126), 'Alī b. Muhammad b. as-Sadlūh (*SHer*, p. 57), Ibrahim b. Muhammad (*SHer*, p. 123), Muṭabb al-din, katib al-khazana promu au rang de mustaufi al-khass (*SHer*, p. 166), Muḥyi al-din al-Qudiri (*SHer*, p. 167).

Type III

'Abd al-Qādir, fils du dragoman (*SHer*, p. 46).

Type IV

Mahmūd al-'Aini (*SHer*, p. 150).

A l'exception de Shadbak ils sont tous porteurs de noms arabes, donc d'origine autochtone, ou bien fils et petits-fils de « vrais » mamluks, donc hors du cadre normal des grandes factions militaires.

L. A. MAYKE.

BIBLIOGRAPHIE

H. DE GENOUILLAC. — Fouilles de Telloh
Tome II. Époques d'Ur III^e dynastie et
de Larsa. Un vol. in-4^e de 170 pages et
120 planches. Paris, Paul Gauthier,
1936

Ce second volume, consacré aux fouilles dirigées par M. H. de Genouillac à Telloh, apporte un complément remarquable de documentation fourni par des sculptures, figurines, cylindres, objets de métal, céramique et inscriptions. En même temps, l'auteur a essayé d'éclaircir la topographie de l'ancienne Lagash et l'ordonnance de ses monuments. Le peu de méthode des fouilles précédentes et la destruction amenée par les fouilles clandestines des Arabes, ont rendu l'entreprise fort difficile. Du moins la confrontation des textes, à laquelle le savant assyriologue a procédé, sera-t-elle appréciée.

Les figurines et les plaquettes en terre cuite sont l'objet d'une étude attentive. En ce qui concerne la destination, nous ne demandons qu'à faire créance aux archéologues, « ceux qui fouillent, dont les mains ont remué la terre et vidé les tombes des morts et les demeures des vivants », mais est-il certain qu'ils « sont tous portés à voir dans notre petite sculpture des jouets et des souvenirs, pour les enfants et les adultes » ? Jouait-on avec

les couples divins ou avec les dieux, avec les scènes religieuses, telles que les « scènes dites de présentation », le prince aux mains jointes ou l'orant à la main levée ? Et ne doit-on pas étendre la valeur rituelle de ces représentations aux danses et musicales, à l'exemple de M. de Genouillac lui-même, qui retrouve Nans dans la jeune femme nue et qui qualifie de votifs les petites liti, chars et barques en terre cuite ?

En appendice, on trouvera un rapport de M. Roman Ghirshman sur ses fouilles dans le site voisin de Medain. Les trouvailles, composées principalement de céramique et verre, sont au plus tôt de l'époque hellénistique et se prolongent sous la domination arabe. Enfin, M. Marc Cohn explique une coupe acaméenne des VI-VIII^e siècles.

R. D

AYTON JIRAL. — Die ägyptischen Listen palästinensischer und syrischer Ortsnamen *Ägypt. Beibl.* XXXVIII Neue Folge, Heft 25. Un vol. in-8^e de 64 pages. Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchh., 1937

Le besoin se fait de plus en plus sentir de reprendre d'ensemble la documentation égyptienne touchant les peuples et les pays d'Asie. Des entreprises surgis-

sent à ce propos de toute part. M. Jirku nous donne ici, sous une forme très pratique et en transcription, toutes les listes égyptiennes intéressant la Syrie et la Palestine depuis Thoutaïs III jusqu'à Taharqa. Il est utile d'avoir sous les yeux les listes elles-mêmes, parce qu'il y a là un élément d'appréciation de la situation relative d'une localité qu'on cherche à identifier. La comparaison des listes permet de se rendre compte de la dépendance des unes aux autres. A la collecte de ses prédécesseurs, M. Jirku ajoute quelques listes encore inédites (N^{os} VI, XIX et XXVII) qu'il a relevées sur place. Un commentaire précis accompagne les toponymes, un peu trop sommaire peut-être, car on eût aimé connaître les raisons qui lui font écarter nombre d'identifications déjà proposées, comme par exemple *Pbh* avec *Mabbog*, *lry* avec *Eltoqeh*, ou d'autres vocables avec *Alasia* ou *Arwad*⁽¹⁾.

Voici quelques observations de détail : P. 7, 14 : puisque *lir* est inséré entre Damas et Hamah, ce pourrait être *Atera* de Ptolémée (*Adara* de Peutinger), voir notre *Top. hist.*, p. 266-267. Dans ce cas *lir* (n^o 15) serait *Abila* de Lysanias. — P. 8, 20 : *Mdn* pourrait être Meidhoun, *Top. hist.*, p. 57. — P. 11, 40 : pourquoi *Arma* ne serait-il pas une localité karmel, près de *lâ-qû* nom du cap du Carmel, comme l'a proposé le P. Abel ? — P. 14, 78 : on est surpris que l'auteur se refuse au rapprochement de *lîpîr* avec Yoseph-El. Encore voudrait-on savoir pourquoi. — P. 18, 24 : *Trau* fait penser à Talamania = Tell Mannas. — P. 20, 84 : *Tadr* est probablement Zinzar, voir

Shorzar. — P. 20, 107 : *Nîp* peut correspondre à Nisab; cf. *Top. hist.*, p. 509. — P. 23, 233 : *Tnar* s'interpréterait bien par Touneir. — P. 42, 14 : *Taj*, p. 4. Touneir; cf. *Top. hist.*, p. 110. — P. 45, 71 : n'est guère douteux que *Rhal* soit Libnah. — P. 45, 73 : *Qrbîq* répond à Qir Bezeq, puis simplement Bezeq. — P. 45, 80 : *îpq* est Apheq. — P. 45, 90 : *Qrtpu* est Qir-Saphon, devenu simplement Saphon. — P. 45, 111 : *Rwur* ne peut être que Lewi'el. — P. 47, 24 : *Swed* représente le Sawad de *Top. hist.*, p. 381-382.
R. D.

† DHOUME. — La Religion des Hébreux nomades. Un volume in-8^e de 370 pages. Bruxelles. Nouvelle Société d'édition, et Paris. Gonthier, 1937.

Voici le premier volume d'une série d'études consacrées à l'évolution religieuse d'Israël dont on appréciera la solide information et les vues originales. Il y faut distinguer deux choses, d'abord une documentation de premier ordre qui rend cet ouvrage indispensable à toute bibliothèque, ensuite une théorie générale ou, si l'on veut, un essai de reconstitution des temps héroïques d'Israël, qui atteste une singulière maîtrise et qu'on admirera même si l'on éprouve quelque doute sur la solidité de certaines parties de l'édifice.

M. Dhorme a bien choisi son titre, car il souligne ainsi l'intention d'élargir la part des survivances de l'époque nomade dans le culte israélite. Les découvertes de Ras Shamra et de Mari l'y autorisent; mais c'est peut-être compliquer les choses que de s'attacher étroitement au récit du Code sacerdotal (*Gen.* xi, 24-32; xii, 4-5) sur la migration d'Abraham, parti

⁽¹⁾ Ce dernier nom ne peut guère être absent des listes égyptiennes; voir *Syria*, XVIII (1937), p. 217.

d'Ur sur l'Euphrate, s'établissant à Harran, puis se rendant en Canaan. Manifestement, il y a contradiction entre la conception du nomadisme des anciens Hébreux et le point de vue du Code sacerdotal qui fait suivre à Abraham la route des caravanes. Le raisonnement de la page 69 : « Tout exégète impartial doit reconnaître que cette simple indication d'un voyage d'Ur à Harran est en tout point conforme à la vraisemblance historique », est en défaut parce que cette indication fait d'Abraham un sédentaire⁽¹⁾ et non plus un nomade.

Le nomadisme a toujours eu pour centre le désert de Syrie *lato sensu*, où le nomade est soumis à un rythme saisonnier de transhumance qui l'oblige à peupler sur les terres en bordure de l'Euphrate ou, en sens opposé, dans les terres syriennes. Le nomade se rend dans les villes, comme au marché, pour pourvoir à son ravitaillement et pour vendre ses troupeaux, mais il ne s'y établit pas et, surtout, il ne se met pas de ville en ville; il regagne en hâte ses pâturages. Il se déplace encore vers les villes soit pour le combat, soit lors des pèlerinages qui sont la principale manifestation religieuse du nomade à toutes les époques⁽²⁾. Le Code sacerdotal dénature les conditions d'existence des Hébreux nomades au même degré que le rédacteur de Gen., xiv, défigure l'histoire.

⁽¹⁾ On ne peut tourner la difficulté en arguant que les Abrahamites occupaient près des villes, car Gen., xiv, 10, qualifie Harran de *Ur Nabor*, c'est-à-dire ville où habitait Nabor.

⁽²⁾ Voir ce que nous disons dans *Syria*, XVIII (1931), p. 224, à propos de l'étude de P. Guiraud, *Le Christianisme des Arabes nomades*.

Se fonder encore sur le Code sacerdotal pour élucider l'ethnographie primitive des Hébreux ne va pas sans difficulté. Comment concilier la migration des Hébreux venus d'Ur et de Harran avec ce qui est dit p. 112 : « Les Moabites et les Ammonites, bien qu'ils soient depuis toujours installés en Transjordanie, sont de même souche que les Amorréens, les Cananéens et les Hébreux? » Les rédacteurs bibliques ont harmonisé les récits tirés de diverses sources, dont P est naturellement la plus sujette à caution. Le premier soin de l'historien doit être de rompre cette harmonisation artificielle et non de s'y plier, car accepter les contradictions ce n'est ni les supprimer ni les expliquer.

Les découvertes de ces dernières années permettent de distinguer deux faits historiques qui se sont produits, probablement, indépendamment l'un de l'autre. D'une part, un important mouvement de nomades à travers le désert de Syrie, aux environs de 2.000 avant notre ère, pour fixer les idées. De l'autre, et à une époque un peu plus ancienne, une migration de sédentaires venue de Mésopotamie. Cette dernière migration a laissé sa trace dans une abondante céramique à Tel Barsib, sur l'Euphrate, et à Qajna dans la vallée de l'Oronte. Ces deux mouvements, l'un de sédentaires, l'autre de nomades, ont l'un et l'autre contribué à la diffusion des cultes d'Ur. Si on accepte que les anciens Hébreux étaient des nomades, on doit régler leurs mouvements d'après les caractéristiques nomades.

Tout au contraire, la migration d'Abraham telle que la conçoit le Code sacerdotal adapte d'anciens souvenirs, touchant la transhumance des tribus à travers

le désert de Syrie, à la seule forme de cheminement que pouvaient concevoir les Israélites nomades sédentaires, c'est-à-dire par la voie des caravanes et des routes assyriennes (¹). Les tablettes de Mari permettent de rétablir la véritable situation en ce qu'elles nous montrent la tribu de Benjamin (²) participant aux guerres du temps d'Hammourabi ou se rendant en pèlerinage à Harran dans le temple de Sin. Le caractère guerrier de Benjamin s'exprime dans *Gen.*, xix, 27 et se conserve dans *Juges*, v, 14 et xv-xxi. Les textes de Ras Shamra nous montrent d'autres tribus en action, Asher et Zabulon. La préhistoire d'Israël est tout autre chose qu'on pouvait l'imaginer il y a quelques années. Aussi ne sommes-nous pas impressionnés par l'argument qui écarte l'identification des Khabiri avec les Hébreux sous le prétexte (p. 80 que l'histoire des Khabiri « n'a rien de commun avec celle des Hébreux ». En réalité, nous commençons seulement à entrevoir cette dernière histoire. Il faut, toutefois, reconnaître que la vigoureuse résistance, opposée par M. Dhorme à la dite identification, ne manque pas de raisons solides. La question reste en suspens.

Le savant orientaliste débâcle avec habileté ce qui, dans une légende, un rite ou une loi de l'A. T. remonte à l'état nomade. L'explication de la Pâque comme développée d'une cérémonie de nomades est

¹ Voir la reconstitution de l'ancienne route de Sichem à Jérusalem dans *Revue de l'Hist. des Relig.*, 1937, II, p. 428 et suiv.

² Douzet, *Comptes rendus Acad. des Inscriptions*, 1937, p. 12 et suiv., a donné un premier aperçu du contenu des tablettes de Mari. Le savant assyriologue reviendra sur le sujet dans un prochain fascicule de *Syria*.

particulièrement séduisante. Également ce qui a trait à l'offrande des premiers-nés du petit bétail.

On comprend que, dans cette large exposition, l'auteur ne puisse pas pousser à fond les explications des rites (¹); mais on est surpris d'une certaine tendance rationaliste qui se fait jour par places, d'ailleurs, qu'on y insiste. Ainsi l'utilisation première de l'encens aurait eu pour objet de rendre moins insupportable l'odeur des viandes et du sang dans les sacrifices. Puisque la viande grillée était si agréable aux dieux, elle devait l'être plus encore aux humains moins bien nourris. D'ailleurs, l'encens intervenant surtout dans le sacrifice non sanglant.

Il y a longtemps qu'on a renoncé à expliquer les règles religieuses concernant le pur et l'impur, le sacré et le profane, comme des prescriptions de propreté et d'hygiène. Un texte de l'Arabie méridionale, cité p. 340, indique précisément qu'il s'agit d'autre chose puisqu'il est prescrit de se confesser et de faire pénitence. Parler d'hygiène à haute époque est un singulier anachronisme. *A priori*, l'explication rationaliste n'est pas valable pour expliquer un fait religieux, puis-

¹ M. Dhorme refuse de comprendre *nochr ha-el Bethel* de *Gen.*, xxxi, 13 : « Je suis le dieu Bethel ». A la vérité le cas est tranché un peu rapidement, bien qu'on y revienne à deux reprises (p. 154 et 162). L'appel pris sur Bandrusin et son explication embarrassée, a été réfuté d'avance dans *Revue de l'Hist. des Relig.*, 1935, I, p. 428 et 1937, II, p. 473 et suiv. On ne peut échapper à l'analogie d'*la...* xiii, 5; *ha-el Yahweh*. D'ailleurs, la position de l'auteur est quelque peu en contradiction avec ce qu'il dit p. 165. On regrettera aussi que les *Arhlungstexte* de Sebebe aient été systématiquement écartés.

qu'elle vide au préalable en dernier de son contenu religieux. Cette remarque s'applique à ce qui est dit de la prostitution, de la circoncision (¹), etc.

On retiendra, par contre, l'hypothèse touchant le pacte d'alliance, le *harat herit*, ou ce que le sort de la victime est réservé à celui des participants qui transgresse l'alliance. Mais on devrait expliquer au lecteur que c'est la conséquence des rites qui identifiaient le sacrifiant et son partenaire à la victime. M. Dhorme fournit à l'appui de son explication plusieurs exemples étrangers, et après les meilleures précédées de la méthode comparative. Nous croyons que la même idée subsiste dans le rite de contrainte employé (*Juges*, xix) par le lévite dont on avait violé la femme. Il s'ensuit la destruction de la tribu de Benjamin ou presque. N'est-ce pas une légende destinée à expliquer que la grande tribu de Benjamin, qui était allée combattre jusque sur les rives de l'Euphrate, était maintenant réduite à un petit nombre d'hommes?

Ce ne sont là que des points particuliers qui se remarquent à peine dans l'ensemble. Parment on a groupé tant de renseignements sur les anciens Hébreux en les présentant d'une manière aussi vivante et agréable à lire. Les opinions pourront différer dans le détail, mais tout le monde s'accordera à reconnaître dans cet ouvrage une nouvelle et très intéressante manifestation de la maîtrise de l'auteur.

R. D.

GORDON LOUD. — *Khorsabad, Part I. Excavations in the Palace and at a City Gate With chapters by H. Frankfort*

(¹) Flottement dans les explications de p. 292 et de p. 284.

and Thorkild Jacobsen. (The University of Chicago Oriental Institute Publications. Vol. XXVIII.) Un vol. gr. 4^e 139 p. et 120 illustr., prix 10 \$ The University of Chicago Press, Chicago, décembre 1936

Du temps encore tout proche où l'activité de l'Institut Oriental de Chicago s'étendait à un nombre toujours plus grand de sites en Orient, la concession du site de Khorsabad, la première fouille assyrienne, exécutée par la France de 1842 à 1844 et de 1852-1854, lui fut accordée par l'Iraq. Mais la malchance semble poursuivre Khorsabad, voici que l'Institut Oriental ferme ses chantiers d'Orient les uns après les autres : la fouille de Khorsabad sera-t-elle poursuivie? Les résultats obtenus par les premières campagnes font souhaiter que le site, qui peut encore tant donner, ne retombe pas dans un nouvel oubli. M. G. Loud donne ici un rapport définitif des premiers travaux.

Deux phases sont à considérer dans ces fouilles, l'une, la recherche de monuments, rendue facile par les travaux de Botta et de Place qui en ont noté soigneusement la place, l'autre, l'extension des recherches sur des points jusqu'ici inexplorés. M. Loud insiste aujourd'hui sur la première partie et rend un juste hommage à ses devanciers en dédiant son volume à la mémoire de Victor Place et de Félix Thomas. Les travaux de la Mission ont surtout porté sur la chambre 7, le passage qui fait communiquer la salle VII à la cour VIII le complexe des temples et de leurs cours (XXVI et XXVII du plan de Place).

Ce rapport est précédé d'une étude de M. Frankfort sur la porte 7, la plus voi-

asse du palais. Cette porte, en forme d'arche à sommet de briques, était revêtue jusqu'à hauteur d'homme de pavement de pierre unie. Elle était flanquée, sur le côté, d'une chambre dont le toit en voliges recouvertes de terre s'était effondré. Un enduit de chaux recouvrait les murailles, et le pavage, prenant naissance à l'intérieur de la ville, garnissait le sol de la porte et se perdait dans la campagne. Il est à noter que cette porte ne fut jamais en service; un mur de blocage la condamnait et aucune trace d'usage n'est à relever sur les parties qui la constituent.

Derrière l'angle inférieur gauche de la cour VIII, la mission a mis au jour la chambre avec salle de bains dallée de Sargon II; des bas-reliefs, dont il ne reste que la partie basse, en garnissaient les murs; au-dessus de ces bas-reliefs, la paroi, enduite, était ornée de dessins géométriques et de l'habituelle rosace assyrienne en bleu, rouge et noir sur le blanc du plâtre.

La cour VIII, entièrement dégagée, a donné des bas-reliefs qui ont pu être restaurés, mais qui pour la plupart étaient mutilés à partir de la taille ou des épaules des personnages; ils représentent des tributaires apportant des présents ou amenant des chevaux, et conduits par des officiers devant le roi; ces bas-reliefs avaient été soigneusement relevés dans l'ouvrage de Botta. Les taureaux ailés qui étaient situés à l'entrée d'un passage, dans cette cour, ont été retrouvés assez abîmés; néanmoins leur transport a été effectué, car ils sont susceptibles de restauration.

Dans la salle du trône, du bons fragments de bas-reliefs rappelant une campagne contre Marduk-apat-iddin ont été découverts; certains autres appartenant

au socle sur lequel se dressait le trône du roi sont d'une fort belle qualité. La salle du trône était peinte, comme la salle de bains, de dessins géométriques en noir, bleu, rouge, sur fond blanc.

Le complexe des temples du palais (qu'on avait jadis identifié à tort au harem), a donné lieu à des investigations. On y a retrouvé un spécimen des statues (perdues dans le naufrage du Tigre), que la mission française avait exhumées dans la cour et dont la particularité était de supporter un dé de pierre sur leur tête. Des inscriptions recueillies, il résulte que les temples étaient dédiés à Adad, Ninurta, et Ningal.

Ce volume complète heureusement, sur plusieurs points, les recherches effectuées par les missions de Botta et de Place et décrit les monuments laissés en place par les premiers fouilleurs, qu'a déterrés l'Institut Oriental. Dans les volumes suivants, la mission rendra compte des résultats tout à fait nouveaux qu'elle a obtenus sur le terre-plein non du palais, mais des palais, car il s'en trouvait plusieurs à côté de celui de Sargon.

G. COHENAU.

CLAUDE F. A. SCHAEFFER. — *Missions en Chypre (1932-1935)* (Acad. des Inscript. et B.-L. Fondation Marius Fontane, *Voyages archéologiques*). Un vol in-4° de ix et 163 pages avec 35 fig. et XII planches.

La fondation que Mme Marius Fontane a instituée auprès de l'Académie des inscriptions, en souvenir de son mari, porte ici son premier fruit et on reconnaît qu'il est substantiel.

Le réveil dont témoigne depuis quel-

ques années l'archéologie chypriote ne pouvait laisser indifférents les archéologues français et tout particulièrement M. Schaeffer qui, sur le site de Ras Shamra, a dégagé une masse considérable de céramique chypriote. Tout naturellement, l'Académie des Inscriptions lui a confié la mission de travailler dans la grande île. En dehors d'une prospection générale où notamment il a étudié en spécialiste le matériel préhistorique, M. Schaeffer a poursuivi des fouilles dans la riche nécropole de Vounous, sur la côte nord de l'île, en collaboration avec M. Dikaios, l'excellent conservateur du Cyprus Museum à Nicosie. Puis, il a porté son effort sur le site d'Enkomi au voisinage de Famagouste.

La céramique rouge lustrée de Vounous est très belle et elle a considérablement enrichi la collection chypriote préhellénique du musée du Louvre. Elle est d'un type développé non seulement par l'habileté avec laquelle sont dressés des vases souvent de grandes dimensions, mais encore par la variété du décor, et particulièrement du décor incisé. Aussi M. Schaeffer nous paraît-il pleinement justifié de resserrer l'activité de cette industrie entre 2 500 et 2 100 environ avant notre ère (p. 36). Les synchronismes qu'il établit avec Ras Shamra (Ugarit) et Troie II sont tout à fait probants. D'ailleurs, le métal, notamment le bronze à faible teneur d'étain, n'est pas rare dans les tombes de Vounous.

Les fouilles tentées à Enkomi étaient entreprises non pour compléter les fouilles anglaises d'il y a quarante ans, ou les fouilles suédoises de 1930, mais pour trouver des termes de comparaison avec Ras Shamra et se rendre exactement

compte des produits importés ou exportés de l'un et l'autre port.

Dix neuf tombes nouvelles ont été fouillées, dont la plus ancienne remonte à la première moitié du II^e millénaire; elle a fourni en particulier des vases du type dit de Tell el Yehoudiyé en Égypte. Au sujet de ces derniers (p. 69 n° 1), M. Schaeffer écarte avec raison l'origine nubienne proposée par Junker; la même tombe renfermait des vases d'origine syrienne. Les autres tombes appartiennent aux XV-XVI^e siècles. Nous serions tenté de n'y reconnaître, à part quelques exceptions, que des produits céramiques de l'île. Certes, le bilbil s'est si bien répandu en Syrie qu'il s'y est acclimaté, mais son origine chypriote — Chypre est la patrie du vase sphérique, — n'est guère douteuse. Nous en dirions autant des hautes cruches en terre rouge lustrée, les *spinules bottles*.

En dehors de la céramique, la mission a découvert de nombreuses pièces en métal dont une très curieuse table de bronze à pieds circulaires (pl. XL), des bijoux (pl. XXXVI) et un très beau cylindre en hématite (fig. 47 et 48) gravé par une main chypriote de thèmes mycéniens dont l'assemblage est fort curieux (voir Syria, 1935, p. 225).

Malgré l'exploration de M. Schaeffer a encore obtenu un résultat tout à fait inattendu sur ce site visité et fouillé depuis si longtemps, à savoir la découverte de la ville mycénienne à laquelle les tombes appartenaient. Il a même pu établir que, si cette installation avait eu son plein développement à l'époque mycénienne, cependant elle remontait jusqu'à la fin du III^e millénaire. Il y a là une découverte dont l'importance et le mérite ne doivent pas être méconnus.

Bien documenté par des dessins et des planches très réussis, l'ouvrage de M. Schaeffer, soigneusement et méthodiquement présenté, apporte des renseignements d'une remarquable précision et marque un progrès certain dans une archéologie dont les ressources sont loin d'être épuisées.

R. D.

Encyclopédie photographique de l'Art. —

Le Musée du Louvre, n° 13, 14 et 15; n° 3, 4 et 5 du tome II, déc. 1936, et janv.-févr. 1937. Éditions Tel. 32 pl. chaque fasc.

C'est un plaisir de signaler une œuvre bien faite. L'*Encyclopédie photographique de l'Art* en est une.

Après les cinq premiers fascicules consacrés aux collections égyptiennes du Louvre, le projet primitif de l'*Encyclopédie* prévoyait un nombre égal de cahiers pour la publication des œuvres les plus importantes du département des antiquités orientales. Mais ces cinq fascicules n° 6 à 10 du volume I, étaient vite remplis par les seuls monuments de l'ancienne Mésopotamie (Suse et Perse, Tello et Elam, Mari, Babylone et Assyrie), et l'on n'avait parcouru encore que la moitié du département.

On devait donc continuer à promener les appareils dans la grande galerie assyrienne et dans les salles exposant les monuments du Louvrian, de Ras Shamra et de la Syrie ancienne, de Palestine, de Carthage et de Chypre. Une autre série de 5 fascicules, n° 11 à 15, du tome II, fut ainsi publiée. Nous signalons, en particulier, ici, n° 13, 14 et 15, qui viennent de nous parvenir.

Le premier présente un choix d'environ

140 cylindres tirés des séries si riches et si variées du Louvre. Les empreintes plus ou moins fortement agrandies permettent l'étude du détail. Les dimensions originales sont indiquées dans les légendes explicatives dues à Mlle Rulten, de sorte que l'impression par trop monumentale que l'on ressent devant l'un ou l'autre de ces petites œuvres glyptiques peut facilement être rectifiée.

Les dates avancées sont prudentes, dans la plupart des cas, on s'est contenté d'indiquer le millénaire, à l'exception des quatorze cylindres de Ras Shamra qui ont permis une datation plus précise. Nous nous contentons de signaler ici deux petites rectifications: le cylindre 101 n'a pas été trouvé dans la couche des *xv^e-xiv^e siècles*, mais à un niveau inférieur; le numéro 102 est également plus ancien.

Grâce à la qualité de la reproduction technique, cette publication rendra les meilleurs services, non seulement aux visiteurs des collections des antiquités orientales, mais aussi aux spécialistes.

Le fascicule 14, intitulé *Canaan (Phénicie et Judée), Arabie*, est précédé d'un résumé des grands événements ayant marqué l'histoire cananéenne depuis le *iv^e millénaire* jusqu'à la conquête d'Alexandre, et d'une récapitulation en un tableau synchrone de trois colonnes: Phénicie, Palestine, Chypre. Nous ne méconnaissons pas les difficultés de ces sortes d'inventaire des faits historiques. Mais il nous semble que, dans la colonne Phénicie, ils gravitent trop autour de Byblos et de quelques aspects locaux de la civilisation syrienne (Kafar Djarra). Il y avait lieu de citer ici les événements importants, mentionnés dans le résumé de la page précédente. Pour

la Palestine aussi, la liste est trop pauvre.

La prise de vue et la reproduction technique des monuments méritent les plus grands éloges. Pour le choix, très heureux en général, on s'est parfois laissé guider par le pittoresque. Le chariot aux deux idoles en fritte, p. 103, le seul objet des collections de Ras Shamra présentant une reconstitution sur la caractéristique hypothétique de laquelle nous avions d'ailleurs expressément insisté, a ainsi eu l'honneur d'une page entière. Les planches 106 et 107 montrent ce que l'on peut tirer, par l'effet d'un éclairage habilement ménagé et d'une opposition savante des tons, d'une simple petite terre cuite primitive. C'est un vrai plaisir de contempler ces images. L'art du photographe s'est surpassé en présentant, agrandi, pl. 123, un de ces cruchons comme les tombes cananéennes des xvii^e-xvi^e siècles en ont livré par milliers. C'est réaliser presque un mirage oriental...

Le fascicule 15 nous apporte quelques-uns des curieux monuments de Carthage, notamment les stèles puniques, puis l'admirable Dame d'Elché, la reine de beauté indiscutée du département, enfin, un choix des chefs-d'œuvre céramiques des époques préhistoriques et archaïques de Chypre, où la maîtrise du photographe s'est encore surpassée.

CLAUDE F. A. SCHAEFFER.

Aus der 'Araba. I, *Reiseberichte von Fritz Frank* (extr. de ZDPV, t. 57, 1934) in-8° de 280 p., 32 pl. et 28 plans. II-IV, *Römische Kastelle und Straßen, Inschriften und Felszeichnungen, Ortsregister*, von ALMUTH ALT (extr. de ZDPV, t. 58, 1935). In-8° de 78 p., avec 7 gra-

vures et 15 pl. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1934 et 1935.

M. Fr. Frank a entrepris des relevés intéressants, en 1932 et 1933-1934, dans le sud palestinien, de par et d'autre du fossé, appelé al-'Araba, qui relie la dépression de la mer Morte à celle de la mer Rouge. Les résultats de ce bon observateur ont été fort bien mis en valeur par le professeur Albrecht Alt. Cette région prend de plus en plus d'intérêt, d'une part grâce aux découvertes épigraphiques de Ras Shamra; de l'autre, par la remarquable prospection que conduit le professeur Nelson Glueck, actuellement directeur de l'American School of Oriental Research à Jérusalem.

Les observations et relevés de M. Frank ont été utilisés par M. Alt pour reprendre la question des fortins romains assez nombreux dans cette région. Le savant épigraphiste et palestinologue a institué une comparaison étroite entre les fragments d'édits que Clermont-Ganneau a le premier étudiés avec sagacité⁽¹⁾, et la *Notitia dignitatum*. Un croquis cartographique (p. 24) restitue sur le terrain la position des sites romains mentionnés et aussi les routes romaines. De Bersabée à Aïla (el-'Aqaba) on pouvait suivre deux routes, passant toutes deux par Elusa et Rhoda, mais bifurquant ensuite, la plus courte par Ad Dīanām (Ghadiān), l'autre par Pétra. Cette dernière était plus longue, mais avec des relais plus nombreux, fort appréciables en une telle région.

Les identifications des fortins romains de la *Notitia* et de l'édit, les uns certains, les autres probables, que M. Alt

(1) *Revue d'archéol. orient.*, VII, p. 257 et suiv.

à fixées sur la base des découvertes de M. Frank, constituent un gain très appréciable. A la suite de cette importante étude, le savant auteur publie quelques textes relevés par le même voyageur.

R. D.

PETER THOMSEN. — *Die Palästina-Literatur Eine internationale Bibliographie*, avec la collaboration de J. de Groot et A. Gustavs V (*Die Literatur der Jahre 1925-1931*) Livraisons 1 et 2. Deux vol. in-8° de xi et 464 pages. Leipzig, J. G. Hinrichs, 1936 et 1937. Prix : 45 RM chaque.

Cette suite à la bibliographie de Palestine et de Syrie que *Syria* a récemment annoncée (XVII, 1936, p. 386), paraît avec une remarquable régularité, puisque deux copieux fascicules collectionnant 6.261 numéros viennent de paraître. L'éloge n'en est plus à faire; on peut seulement constater qu'aucune discipline ou aucun pays ne possède un pareil instrument de travail⁽¹⁾. On y trouve non seulement les ouvrages et articles que leur titre appelle dans une des rubriques adoptées, mais on y signale encore tel chapitre, par exemple, le chapitre vi de A. M. ARR. *Rois et dieux d'Égypte*, parce qu'on y traite des voyages des Égyptiens en Asie. C'est dire avec quel soin intelligent le dépouillement a été poursuivi. R. D.

DAGHER (J.-A.). — *L'Orient dans la littérature française d'après-guerre, 1919-1933*, Beyrouth, Angeld, 1937. 50 francs.

Après la bibliographie de M. Bianquis (voir *Syria*, XVI, 1935, p. 219), voici un

⁽¹⁾ Les erreurs sont très rares. Signalons que pour les n° 5454 et 5565-66, l'auteur est Maurice Dunand.

nouvel ouvrage, dont l'objet est analogue, et qui couvre une période un peu plus longue, puisqu'il cherche à comprendre tout ce qui est paru entre 1919 et 1933. Les archéologues y trouveront de nombreux renseignements bibliographiques, et l'ouvrage mérite de leur être signalé. À vrai dire, les périodiques parus en 1933 semblent à peine avoir été mis à contribution, et il serait plus juste de dire que le dépouillement s'est arrêté à 1933. Les quelques coups de sonde que j'ai donnés m'ont révélé les lacunes suivantes : Cantineau, Textes palmyréens du temple de Bêl (*Syria*, XII, 1931); Deschamps, La France dans la Méditerranée au moyen âge et les villes franques de Terre Sainte (*L'Urbanisme aux Colonies et dans les pays tropicaux*, 1932); Dassaud, Les missions archéologiques françaises dans le proche Orient en 1929 (*Revue de Paris*), id., Bas-relief palmyrénien (*Bulletin des musées de France*, 4, 1932); id., Deux nouveaux bronzes de Jupiter Héliopolitain (*Monuments Piot*, 30, 1930); id., Le sanctuaire des dieux phéniciens de Ras Shamra (*Revue de l'histoire des religions*, 103, 1932); id., Israël d'après un livre récent (*ibid.*, 104, 1931); Perdrizet, A propos d'Alargata (*Syria*, XII, 1931); Rostovtzeff et Little, La maison des fresques à Doura (*Mémoires de l'Acad. des inscriptions*, 43, 1932). Bien que la bibliographie couvre une période plus étendue, les travaux de M. Cumont y comptent deux numéros de moins que dans la bibliographie de M. Bianquis.

La présentation de l'ouvrage aurait gagné à être plus soignée. Les fautes d'impression fourmillent, et la ponctuation ne suit aucune règle. Les travaux de M. Cumont sont fâcheusement mêlés avec

ceux de M. Cuq, et augmentés en outre, sous le numéro 987, d'un article qui a pour auteur M. Danaud. Les œuvres de Max van Berchem sont parfois confondues avec celles de Mlle Marguerite van Berchem, bien que les premières figurent en général à la lettre B, les secondes à la lettre V.

HENRI SEYRIG

PUBLICATIONS DIVERSES ET PÉRIODIQUES

Nous avons reçu nombre d'ouvrages et de tirages à part fort intéressants, que l'abondance des matières ne nous permet pas de signaler comme ils le mériteraient.

— La librairie Payot édite une traduction par A. et H. Collin Delavaud d'un ouvrage de vulgarisation du directeur des célèbres fouilles de Mohenjo-Daro: Ernest MACKAY, *La Civilisation de l'Indus* in-8° de 203 pages avec 16 planches, 1936). On sait tous les problèmes que pose la découverte d'une ancienne civilisation à Mohenjo-Daro (qui signifie « le lieu des morts ») et à Harappa plus en amont dans la vallée de l'Indus. Tout ce qu'on peut affirmer pour l'instant ce sont les rapports certains entre cette population et celle de la basse Mésopotamie, rapports de commerce dont on ne peut établir au juste l'influence sur les civilisations respectives. M. Mackay donne un exposé précis de la construction, de l'industrie du métal, des arts et métiers tels qu'ils ressortent de ses trouvailles.

— Dans un important compte rendu (*ZDMG*, 1937, p. 204-214) sur le Subartu d'Arthur Ungnad (voir *Syria*, 1937, p. 113-115), M. J. FARMACHY établit que la

langue des textes de Nuzi est bien subartéenne; mais il ne se prononce pas définitivement sur le point de savoir s'il faut adopter le terme « subartéen » avec Ungnad ou celui de « khurrite » avec Speiser et Goetze. Il se demande si les deux vocalises ne désignent pas, en réalité, une seule et même chose, comme par exemple Héllénica et Grecs. Que le nom de Subartu apparaisse dès le III^e millénaire, alors que Khurri n'est attesté qu'au II^e millénaire, cela pourrait tenir à notre défaut d'information.

En fait, M. Friedrich incline plutôt vers l'opinion que Khurri est le nom indigène pour le pays, le peuple et la langue. Reste, cependant, une grosse difficulté, c'est la mention, côte à côte, dans un texte de Ras Shamra de *hry* et de *šbr*.

— Le professeur W. F. ALANANT, *The Canaanite God Hauron (Hérôn)* dans *Amer. Journal of Semitic languages and literatures*, LIII, octobre 1936, a repris la question de cette divinité, révélée en premier par une inscription grecque de Délos⁽¹⁾, puis par la découverte du groupe de Tanis⁽²⁾.

Le savant professeur de la *Johns Hopkins University* s'attache principalement aux textes égyptiens mentionnant « le vaillant berger Hauron », qui rend « impuissants les crocs du méchant loup ». Les découvertes se succèdent si rapidement en ces matières que, depuis la publication que nous annonçons et qui ne date que d'octobre 1936, deux trouvailles

⁽¹⁾ Voir *Syria*, XI, (1930), p. 228.

⁽²⁾ P. MONTET, *Un dieu cananéen à Tanis Hauron de Ramsès*, dans *Revue Biblique*, 1935, p. 153 et suiv.; cf. SEYRIG, *Syria*, 1935, p. 417 et suiv.

capitales ont surgi. D'abord, M. Virolleaud a relevé le dieu Hauron dans les textes de Ras Shamra dans des termes particulièrement intéressants puisqu'ils appuient le texte de Délos mettant le dieu en relation directe avec Yahué de Palestine (1).

Non moins curieux est le fait que le temple d'Aménophis II, habilement dégagé par le Service des Antiquités d'Égypte dans la région des Pyramides, près du Sphinx, était consacré à Hourouna, qualifié par de multiples stèles « Horus dans tout le Soleil levant », comme sur la statue de Tanis. Ce nom de Hourouna avait été donné au Sphinx lui-même. Le musée de Brooklyn a acquis, dans le commerce, les plaques de faïence constituant le dépôt de fondation de ce temple d'Hermakhus.

Si compliqué que tout cela paraisse, cependant, il en ressort, comme nous l'avions présumé dans *Syria*, 1936, p. 394

et comme M. Albright y incline aussi — que le dieu Houroun est de la classe des « dieux fils ». Puisque à Délos il est associé à Héraclès — ce qui fait obstacle à l'identification des deux dieux envisagée par M. Albright, qui s'inspire de considérations de Baudissin qu'il faut écarter — on peut conjecturer qu'il en est le fils, car Héraclès, notamment à Tyr, n'est autre que Ba'al. Cela ne concorde pas très bien avec les conceptions égyptiennes ; mais il n'y a pas lieu d'en être surpris puisque Ba'al et Houroun sont des étrangers dans la vallée du Nil et ne

peuvent que se mal adapter aux divinités locales (2).

— Le Dr B. MATSUDA, dans *Journal of the Palestine Oriental Society*, XVI (1936), p. 130 et suiv., reprend l'étude de la « Table généalogique », publiée par M. Virolleaud, *Syria*, 1934, p. 244 et suiv. Voir *Syria*, 1935, p. 223 (Gaster) et p. 227 (R. D.). La restitution de la ligne 1 : *mdr[']* « register of families » empruntée à M. Ginsberg, ne saurait être retenue puisqu'il ne s'agit pas de généalogies, mais d'un « état numérique » de recrues militaires ou autres.

— OTTO EISSFELDT, *Eine Einschmelzstelle am Tempel zu Jerusalem (Forschungen und Fortschritte, 1^{er} mai 1937)* développe l'explication de Torrey sur Zacharie, XI, 13 (voir MATTHIEU, XXVII, 3-10). La coutume d'offrir ses bijoux et objets précieux au Temple, projetée dans le désert par Exode, XXXII, 4, est attestée par d'autres passages bibliques. M. Eissfeldt illustre la pratique de conservation de ces objets destinés à la fonte par les découvertes de M. Schaeffer à Ras Shamra. On peut en rapprocher aussi le dépôt trouvé dans le temple de Tôd en Égypte, ce qui confirme que cet ensemble provient d'un temple de la côte phénicienne.

— Le même savant exégète a eu l'attention attirée sur les planches 43 et 46 de Walter ANDERSON, *Die jüngeren Ishtar-Tempel in Assur*, où des plaquettes de plomb figurent le *hiérogamos*. Il en a ingénieusement rapproché le chapitre XVI

(1) Virolleaud, *Comptes rendus Acad. des Ins.*, 1936, p. 237 et suiv. ; cf. *Syria*, 1936, p. 394. Il est vrai que plusieurs exégètes repoussent la lecture « Hauron de Yhu ». On a, cependant, 'Ašt ym, Ashêrat-de-la-mer, et Ba'al souvent déterminé par un nom de lieu.

(2) La filiation de Horus n'était d'ailleurs pas très bien assurée, puisque les dieux durent en délibérer.

d'Ezechiel : *Hesekiel Kap 16 als Geschichtsquelle* (*Journal of the Palestine Oriental Society*, XVI (1936), p. 286 et suiv.) Les paroles d'Ezechiel, xvi, 23-33, prenant dès lors un sens très précis, fondé sur une pratique en usage dans le culte assyrien que les gens de Palestine connaissent bien depuis la fin du viii^e siècle. L'accusation de prostitution aux cultes étrangers n'est pas une simple image. Toutefois, la notion du *hierogamos* suffit et il n'y a pas lieu jusqu'à plus ample informé d'y voir le don généralisé de la virginité comme le propose M. Eissfeldt.

— James A. MURDOCK, *Aesthetics in Hebrew Religion* (*Journal of Biblical Literature*, 1937, p. 35 et suiv.) demande que dans la définition à laquelle on a abouti pour caractériser l'A. T. « *Ethical Monotheism* », on n'oublie pas le côté esthétique, à savoir la poésie qui y a pris un si grand développement. C'est une ancienne tradition cananéenne, comme en témoignent les poèmes de Ras Shamra, d'exalter dans la forme poétique les actes divins. M. H. L. Ginsberg n'a-t-il pas dans *Psaumes*, XXX, tenté de retrouver un primitif hymne à Hadad ?

— E. L. STUBBS, *A chalcathic necropolis at Jeddah*, (*Journal of the Palest. Or. Society*, 1937), publie les résultats des fouilles dans la plaine de Saron où l'on a trouvé de curieux ossements au terre cuite peinte.

— Vittorio Pisani, *Original dell' alfabeto*, (*Annali della R. Scuola normale super di Pisa, Lettere, storia e filosofia*, 1936, p. 267 et suiv.) ne s'occupe pas de la forme même des caractères alphabétiques.

ques, mais de la constitution interne de l'alphabet, et cela depuis l'Inde jusqu'en Occident.

— Henri SERRA, *Talhoes, Totoes et le sphinx panthées* (*Annales du Service des Antiq. de l'Égypte*, t. XXXV, p. 197 et suiv.) pose la question de comparaison avec le sphinx composite de certains reliefs du Carchemisch, Zondjirli et Tell Khelaf. Le même auteur étudie une inscription relative au commerce maritime de Palmyre (*Annuaire de l'Institut de philologie et d'hist. orientales et slaves. Mélanges Franz Cumont*, t. IV) (1936), p. 307 et suiv., où il découvre ingénieusement un témoignage du commerce de Palmyre avec l'Inde.

— Dans la *Revue des Études sémitiques*, 1936, p. xiviii et suiv., M. Adolphe LOPEZ, sous le titre *Archéologie et Ancien Testament*, développe de suggestives observations sur les découvertes récentes dans le Proche-Orient du point de vue biblique. Les Papyrus grecs de la Bible, récemment découverts en Égypte, sont décrits par M. LOPEZ, dans le *Journal des savants*, 1936, p. 256 et suiv., d'après les publications de sir Frederic G. KENYON.

— La première campagne de Chapour (1935-1936), dans la province du Fars, a été l'objet de deux articles de M. R. GINSBURGH, *Rapport préliminaire* (*Revue des Arts Antiques*, X (1936), p. 117 et suiv.) et *Inscription du monument de Chapour I^{er} à Chapour* (*ibid.*, p. 123 et suiv.) dont la date paraît répondre à l'an 256 de notre ère.

— M. J. GASTRICH présente la première partie d'une importante enquête

intitulée : *Études sur quelques parlers de nomades arabes d'Orient* (Faculté des Lettres de l'Université d'Alger, *Annales de l'Institut des Études Orientales*, t. II, 1936). La conscience et la précision apportées par le savant linguiste sont sans égales sur le terrain du Proche-Orient, comme on peut en juger en considérant les multiples nuances de la transcription.

— Le professeur Carlo COZZI ROSSINI (Langues et histoire d'Abyssinie à l'Université de Rome) a donné une *Bibliografia Etiopica* (1927-juin 1936) (*Aevum*, X, oct.-déc. 1936) qui est complète et parfaitement ordonnée. En réalité, le professeur Cozzi Rossini nous offre un commentaire critique de toutes les publications parues sur l'Abyssinie en ces dix dernières années.

— Le tome II (Planches) de l'*Inventaire archéologique de la région au Nord-Est de Hama*, dû à M. Jean LANGE, vient de paraître. Les recenseurs (voir *Syria*, 1936, p. 390 et suiv.) regretteront de n'avoir pas eu cet album de 50 planches à leur disposition quand ils ont rendu compte du volume de texte; ils auraient mieux apprécié le mérite de ce travail qu'on pourrait songer à étendre à toute la Syrie.

Signalons du même byzantinologue un amusant article *Dans les rues d'Antioche*, *Bulletin d'Études Orientales*, t. V (1935), où la simplicité des mœurs modernes permet la comparaison avec la vie antique représentée sur les mosaïques d'Antioche.

— *Le Courrier de l'art antique* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1937, I, p. 193-220), que donne M. Charles PICANO, accorde une

large place aux monuments orientaux. Rien ne montre mieux l'importance des découvertes, faites en Orient et particulièrement en Syrie, que l'écho qui s'en répercute dans ces notes sur l'art antique où se joue la remarquable érudition de l'ancien directeur de l'École française d'Athènes. D'abord des considérations sur la fresque orientale où sont exprimées, avec plus d'autorité, des vues semblables à celles esquissées dans *Syria*, 1937, p. 234. Puis le lot de statues de bronze hellénistiques de la région des Monts Bakhtiari, la mosaïque de Daphné près Antioche, les boucliers de Doura-Europos « d'origine syrienne ».

— Dans les *Mélanges Franz Cumont* (*Annuaire de l'Inst. de Philol. et d'Hist. gr.*, IV, p. 483 et s.), M. Paul PERRONNET a reconnu avec perspicacité Alargathia dans une statue de Rn en calcaire blanc d'Égypte, trouvée à Zagazig. On y voyait jusqu'ici une œuvre chypriote. Une colombe est représentée aux pieds de la déesse.

— M. William SEXTON analyse dans ses *Alimenta l'Eglise et le Baptistère de Doura-Europos* (extr. des *Annales de l'École des Hautes Études de Gand*, t. I, p. 161 et suiv.) et particulièrement les peintures, moins intéressantes au point de vue de l'art que par ce qu'elles nous révèlent de la pensée de la petite communauté chrétienne de Doura, bien éloignée de la mystique paulinienne. La petite salle dégagée en 1931 « n'est ni un oratoire privé, ni un martyrium; c'est le baptistère de la communauté qui se réunissait, au début du troisième siècle, non dans une basilique, mais dans une salle banale,

pour y célébrer l'Eucharistie. Le catéchumène pouvait lire sur les murs du baptistère, traduit en images, le *credo* qu'on lui avait enseigné : « la foi dans le Christ ressuscité, vainqueur des forces de la Nature et de la Mort, est la première condition du salut ; puis les péchés sont pardonnés ; par Jésus, prophète et Messie, les hommes sont affranchis du péché originel comme des entraves de la Loi mosaïque ; enfin, le baptême leur donne une arme contre le Malin ; et le Bon Berger les introduira dans « la demeure éternelle » des enfants de Dieu. »

On voit, par cette citation, la portée de l'étude de M. Seaton. Ajoutons ce trait : « A la même époque, les chrétiens de Rome professaient la même théologie de la résurrection ; mais leur art se contentait de juxtaposer les images tirées de l'Écriture sainte, comme si les prêtres ou les fidèles étaient incapables d'y mettre le lien d'une pensée systématique. »

— M. Paul Romanoff publie un *Onomasticon of Palestine, a new method in post-biblical topography* (extrait des *Proceedings of the American Academy for Jewish Research*, t. VII), New-York, 1937, qui témoigne de longues et patientes recherches dans la littérature talmudique et aussi dans les publications modernes. Il est certain que *La Géographie du Talmud* d'Adolph Neubauer est, depuis longtemps, reconnue comme insuffisante. M. Romanoff semble très bien armé pour y suppléer. Cependant, le spécimen qu'il fournit, appelle quelques réserves en ce que l'auteur ne paraît pas dominer un matériel à vrai dire considérable et de valeur inégale. Un *Onomasticon* n'est pas un sujet de lecture, mais de consultation

et il doit être disposé de telle sorte que le chercheur ne s'égare pas dans les développements discursifs. La nouvelle méthode gagnerait à rechercher l'ordre et la clarté.

— Presque en même temps que l'ouvrage de M. J. Cantineau, *Grammaire du palmyrénien épigraphique* (voir Syria, 1936, p. 306) a paru le travail de M. Franz Rosenthal, *Die Sprache der palmyrenischen Inschriften und ihre Stellung innerhalb des Aramäischen* (in-8° de 114 pages, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1936). Il n'y a pas lieu de regretter cette rencontre puisqu'elle prouve l'unité de doctrine et qu'à peu de chose près, les deux excellents grammairiens aboutissent à des solutions très voisines. Le compte rendu que M. Cantineau a donné dans *Archiv für Orientforschung*, 1937, p. 377-384, de l'œuvre de son émule l'attesterait s'il en était besoin. Même sur la question de différenciation entre langue écrite et langue parlée à Palmyre (hypothèse Cantineau), il semble qu'un rapprochement s'établisse. Quant à mûrir si discuté, nous renvoyons à la note de M. Th. Gaster, dans Syria, 1937, p. 230 et suiv., qui paraît faire la lumière. Signalons aussi que M. Rosenthal revient à l'ancienne explication, abandonnée par Lidzbarski, de 'ga « protège un tel ». Dans un prochain fascicule de Syria, M. Cantineau discutera certains points de détail de l'ouvrage que nous annonçons, de même qu'il parlera avec une compétence spéciale de la dissertation de M. Wolf Goldmann, *Die palmyrenischen Personennamen* (Leipzig, A. Teicher, 1935).

— Avec un groupe de spécialistes, M. L. A. Mayer, le distingué professeur à l'Uni-

versité hébraïque de Jérusalem, entreprend une *Annual Bibliography of Islamic Art and Archaeology, India excepted*, dont le premier tome, consacré à 1935, vient de paraître (Jérusalem, *Divan Publishing House*, 1937).

La littérature concernant l'Inde est écartée de cette bibliographie par la raison qu'elle fait déjà l'objet d'une publication par le professeur J. P. Vogel, du Kern Institute de Leyde. Le matériel pré-islamique est exclu par définition quand il ne comporte pas de référence à l'art islamique.

Cette bibliographie est bien établie, bien classée, clairement éditée, avec une brève note précisant le contenu de chaque ouvrage ou article; elle rendra de grands services.

— M. Friedrich Sauer, *Die Selçuk Kabartması (Ein seldschukisches Relief im Museum von Ankara)* (*Türk Tarih*, 1936) rapproche un bas-relief d'Ankara de deux autres pièces de même époque seldjouicide où se conserve le motif de la chasse à cheval si en faveur à l'époque sassanide, et qu'on a relevé à Doura-Europos et à Qasr el-Hair el-gharbi.

— Le P. ANEL, 'Afrabala-Forbetet et l'Ophra de Gileon (*Journal of the Palestine Oriental Society*, 1937, p. 31 et suiv.), place cette localité à Et-Tayiba, dans le district de Beisan, à 7 kilomètres à l'ouest de Kaukab el Hawa.

R. D.

Orientalistische Literaturzeitung, mars 1937. — Hans Hartmann, *Zur neuen Inschrift des Xerxes von Persepolis* (il s'agit des importantes inscriptions découvertes, en 1935, à Persépolis et publiées par Herzfeld). Comptes rendus: W. Andrus, *Die jünge-*

ren Ishtar-Tempel in Assur (O. Reuther marque la valeur de cette publication). *Palästina-Jahrbuch des Deutschen evangelischen Instituts zu Jerusalem*, 31. Jahrg. (1935) (J. Herrmann signale l'étude de Martin Noth, *Bethel und Ai*, où l'auteur, discutant les chapitres VII et VIII de Josué, insiste sur l'utilité qu'il y a à se fonder non seulement sur la topographie et la géographie historique, mais encore sur les données purement archéologiques). Fr. Rosenthal, *Die Sprache der palmyrenischen Inschriften und ihre Stellung innerhalb des Aramäischen* (J. G. Février). W. Goldmann, *Die palmyrenischen Personennamen* (Fr. Rosenthal).

Idem, avril 1937. — W. Freih. von Bissing, *Zur Entwicklung des ägyptischen Grabes* (d'après G. A. Reissner, *The Development of the Egyptian Tomb down to the accession of Cheops*); A. Hermann, *Die Stufenpyramide von Sakkarä* (d'après les publications de J. Ph. Lauer, Firth et Quibell). F. Batavand, *Le Secret du texte étrusque de la momie de Zagreb* (P. Meriggi ne souscrit pas aux lectures de l'auteur). J.-B. Frey, *Corpus Inscriptionum Judaicarum*, I. (J. Bagrich: bon instrument de travail, commode et soigneusement établi). J. Cantinseau, *Le Dialecte arabe de Palmyre*. (C. Brockelmann en donne un compte rendu très favorable.)

Idem, mai 1937. — R. Pettazzoni, *La Confessione del Peccati*, Parte Sec. Vol. III Siria, Egitto, Asia Minore, Grecia (H. T. Gay). Leroy Waterman, *Royal Correspondence of the Assyrian Empire* (Albert Schott). Jean Lassus, *Inventaire archéologique de la région au Nord-Est de Hama*. I. (R. Hartmann). R. Blachère, *Un poète*

arabe du IV^e siècle de l'Hégire, al-Motanabbî (Gaston Richter : monographies de valeur), J. Hackin, *Recherches archéologiques en Asie centrale* (Friedrich Welser,)

Idem, juin 1937. M. Noth, *um Palmyrenischen*, rapproche ce terme, trouvé par M. J. Cantineau, *Syria*, XII (1936), p. 354, dans un texte palmyrénien, de celui qui est apparu avec le sens de « maîtresse », en parlant d'une déesse, dans l'inscription d'Eliba'al et une inscription phénicienne d'Ur. Cet emploi insolite en palmyrénien indique peut-être une condition particulière de la femme ainsi désignée par rapport à son mari. *Comptes rendus* : P. Thomsen, *Die Palästina-Literatur*, V, 1 (E. Honigsmann); G. Levi della Vida, *Elenco dei Manoscritti arabi islamici della Bibliotheca Vaticana* (R. Strothmann); A. Barthélemy, *Dictionnaire arabe-français*. Dialectes de Syrie, I, (E. Littmann, l'auteur a réuni, mis en ordre et expliqué un matériel extrêmement riche); W. Ivanow, *Katâmi Pir*, A Treatise on Ismaili Doctrine (O. Spies).

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

La date des grands tombes de Til-Barsib.

— On sait les abondantes trouvailles faites par la mission Thureau-Dangin dans des tombes dallées, sises à 5 mètres au-dessous du niveau du palais assyrien. A ce propos, nous corrigerons une coquille de notre compte rendu, c'est 1.045 vases qui furent trouvés dans la grande tombe, de 5 m 40 sur 3 mètres, et non 7.045. Nous avions estimé un peu trop basse la date (1750 av. J.-C.) attribuée par M. Dunand à cet ensemble. M. Mallowan (*The Syrian*

City of Til Barsib, dans *Antiquity*, 1937, p. 333 et suiv.) propose une date plus haute encore pouvant remonter jusque vers 2500. Ses recherches personnelles en Haute Djéziré donnent à son opinion une grande valeur.

Ainsi, les vases en forme de « coupe à champagnes » peuvent remonter d'après les récentes découvertes jusque vers 2500. C'était la céramique la plus caractéristique au point de vue de la datation. Dès lors, M. Mallowan estime que l'ensemble de la grande tombe doit se placer entre 2500 et 2300; peut-être des pièces plus récentes ont-elles été introduites après coup, mais elles ne sauraient descendre après 2000.

R. D

Les fouilles de l'Université de Chicago dans la plaine d'Antioche. — M. C. W. Mc Ewan vient de donner, dans l'*American Journal of Archeology*, XLI (1937), p. 8-13, des renseignements sur les trouvailles faites à Tchatal Huyuk, Tell Djedide (ces deux sites près de Ribanityé) et Tell Tainat, sur la route d'Antioche, en face de Tell Atchana qu'explore M. Woolley et dont M. Schaeffer traitera prochainement.

Tell Tainat a livré un palais, dit hittite, du VIII^e siècle av. J.-C., avec une base de colonne dressée sur deux lions accroupis côte à côte, d'un très beau style. L'entrée du palais est munie de trois colonnes dont la base est richement ornée sur le type connu à Zandjirli. Le principe de ces trois colonnes fait penser au dispositif crétois. En tout cas, elles paraissent commander deux portes — et non trois comme le propose le plan restitué. Les ailes du palais ont chacune leur entrée, dont celle de droite en chicane — ce qui également rappelle le dispositif crétois.

Il ne pourrait agir, évidemment, que de lointaine survivance.

La fouille de Tchatal Huyuk a surtout fourni cinq mille vases entiers et de petits objets de l'âge du fer.

A Tell Djedéidé on a procédé à un sondage en profondeur pour établir la

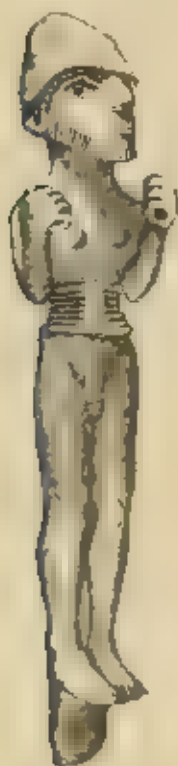


Fig. 1



Fig. 2

chronologie du site et l'on est sur ce point parvenu à des résultats de grande importance. Les pages 10 et 11 définissent les XIV niveaux relevés, le premier appartenant à l'époque chrétienne, le VI^e répondant au Récent Bronze, les VII^e-VIII^e au Moyen Bronze, les IX^e-XI^e à l'Ancien Bronze. Le niveau XII est antérieur à 3100 et correspond à la période de Djemdet Nasr; le métal est assez com-

mun. Le niveau XIII paraît représenter l'époque d'Uruk. Plus anciennement se place la céramique correspondant à celle de Tell Khafat Ensu, le niveau XIV correspond à Ninive I.

Le niveau XII (quatrième millénaire) a livré un lot de six surprenantes statuettes en cuivre : trois hommes et trois femmes. La statuette reproduite ci-contre (fig. 1), haute d'environ 0 m. 21, est celle d'un homme circoncis, portant pour tout vêtement une ceinture et un casque en argent. La femme (fig. 2) soutient ses seins dans un geste assez particulier. Cette découverte ne manquera pas de susciter mainte hypothèse ; mais il faut attendre une publication plus complète. On se contentera de souhaiter que l'Université de Chicago, dont la persévérance est si bien récompensée, entreprenne l'exploitation totale du site.

R. D

Joseph Chamouard. — L'annuaire de l'École normale supérieure publie, sous la signature de M. Philippe Legrand, une notice détaillée sur la vie et les travaux de Joseph Chamouard, mort le 26 novembre 1936. Sans insister longuement ici sur ce que fut l'activité du défunt à l'École normale et à l'École d'Athènes, nous voudrions retracer en peu de mots son action très efficace comme fondateur et premier directeur du Service des antiquités du Syrie.

Né à Lyon en 1863, élève de l'École normale en 1887, Joseph Chamouard devint membre de l'École d'Athènes en 1891, et participa en cette qualité, d'une part aux fouilles de Lagina en Carie (avec Hassid bey en 1892), d'autre part au déblaiement du théâtre de Délos (en 1892

et 1893). Rentré en France en 1893, il devait revenir à Délos, rappelé par Holleaux, alors directeur, en 1904, 1905 et 1906, puis devenir secrétaire de l'École d'Athènes en 1908 à 1912. En 1914, la déclaration de guerre le trouvait de nouveau à Délos : il s'engagea et ne tarda pas à devenir officier-interprète. Aux Dardanelles, il collabora aux fouilles d'Eléonte. En 1920, il était chargé de former le Service des antiquités en Syrie, et consacra dix mois à cette tâche avant de revenir à son activité principale ; en 1924, il était de nouveau à Délos pour terminer sa grande publication des maisons (*Fouilles de Délos*, VIII), et il devait encore y revenir en 1930 pour fouiller la « Maison des masques », ornée de splendides mosaïques.

L'œuvre de Chamonard en Syrie est essentiellement une œuvre de première organisation et Chamonard lui-même n'avait accepté de l'entreprendre qu'à condition que sa liberté lui fût rendue promptement. Aussi bien, les circonstances politiques ne permettaient-elles que de tracer les grandes lignes sur lesquelles l'administration des monuments historiques et des fouilles aurait à s'établir dans les années suivantes. Chamonard prévit toute l'organisation de l'inspectoral, la formation d'une bibliothèque et d'archives photographiques, la fondation des musées. Dès son arrivée, il fit préparer des projets d'entretien pour les ruines de Baalbek, pour la cathédrale de Tortose, pour la tour des lions à Tripoli, et seules les difficultés insurmontables qu'offraient alors les voyages et les transports l'empêchèrent de s'attaquer aux monuments situés dans l'intérieur du pays. Un de ses premiers soins fut aussi

de négocier l'envoi en France de jeunes Libanais et Syriens pour y recevoir une formation qui les mit en posture de diriger avec compétence les musées locaux. Une législation des antiquités fut élaborée après une étude attentive de celle que d'autres états avaient édictée auparavant. Enfin, tout un plan de missions et de publications fut tracé, et Chamonard appela notamment en Syrie, pour en réaliser les premières sections, Enlart et le docteur Contenau, au même temps qu'il confiait aux pères Delabert et Monierde le soin de reprendre l'œuvre de Waddington pour publier un recueil des inscriptions grecques et latines de la Syrie. Seules les difficultés de l'heure l'empêchèrent de mener à bien deux projets qui lui tenaient extrêmement à cœur, celui d'associer le service des antiquités aux travaux d'urbanisme qu'il regardait comme indispensables, et celui de créer à côté de ce service un service des beaux-arts qui eût son mot à dire lors de la construction des bâtiments officiels. Par l'agrément de son caractère, par l'ouverture de ses vues, Chamonard sut obtenir, dans cette période difficile, l'aide de tous les services, et notamment ceux de l'armée, avec laquelle il inaugura la tradition de collaboration cordiale qui subsiste jusqu'à ce jour, et qui marque d'une façon si particulière les travaux archéologiques de Syrie.

Cette très brève énumération suffit à montrer que tous les germes de l'organisation actuelle sont contenus dans les plans que Chamonard a tracés dans les quelques mois de son séjour en Syrie. Il n'a jamais cessé, depuis lors, de s'intéresser au développement de l'œuvre qu'il avait fondée. Tous ceux qui l'ont connu

garderont le souvenir de son dévouement, de son affabilité, du désintéressement vraiment inouï qui forme peut-être la marque dominante de son caractère. Sa mémoire méritait à coup sûr d'être rappelée dans cette Revue, comme celle d'un des premiers artisans de l'œuvre que la science française s'est vu imposer par l'institution du mandat.

HENRI SKIRING

Edmond Saussey. — C'est avec une profonde affliction que les maîtres et les amis d'Edmond Saussey ont appris sa disparition brutale et prématurée à l'âge de 38 ans. Né en 1894, à Sète, où il commença ses études secondaires, élève de l'Université de Montpellier, puis de la Sorbonne, il fut d'abord attiré vers les études classiques et après sa licence de lettres, obtint le diplôme d'études supérieures de grec. C'est alors qu'il se tourna vers l'orientalisme et aborda l'étude de l'arabe, du persan et du turc. A la Sorbonne, à la Faculté d'Alger, à l'École des Langues Orientales et au Collège de France, il fut l'élève de Gaudefroy-Demombynes, de Marçais, de Maassignon, de Massé, de Jean Dénys. Tous ces savants éminents s'accordèrent pour reconnaître les qualités de leur élève et pour l'encourager dans sa tâche ardue. Une mission à l'Institut du Caire, puis à l'École archéologique française de Jérusalem⁽¹⁾ mirent Saussey en contact direct avec les réalités de l'Orient. Un long séjour à l'Institut de Damas fit de lui un jeune maître, sagace et subtil, qui donna la

mesure de sa science et de son talent dans une étude pénétrante de littérature comparée intitulée : Une adaptation arabe de *Paul et Virginie*, publiée dans les *Mémoires de l'Institut de Damas* (t. I, 1931, p. 49-80). Mais tout en poursuivant des recherches sur la langue et la littérature arabes, Saussey avait manifesté déjà une prédilection particulière pour les études turques et un premier travail : *Les mots turcs dans le dialecte arabe de Damas* avait paru en 1928, dans le tome I des *Mélanges de l'Institut de Damas* (p. 75-120). J'avais suivi avec un vif intérêt une carrière qui donnait les plus légitimes espérances et lors d'un séjour à Damas, je m'étais longuement entretenu avec Saussey, qui me confia son désir de se consacrer entièrement à l'étude de la langue et de la littérature turques. Aussi, lorsqu'en 1933 une place de membre fut devenue vacante à l'Institut de Stamboul, je proposai au Comité d'y nommer Saussey. Il prit possession de son poste en avril 1933, et y demeura jusqu'en juin 1936.

Ce que fut son labeur durant ces trois années, les deux ouvrages qu'il a publiés dans nos « *Études orientales* » le disent éloquemment. Les *Prosateurs turcs contemporains* (1935) et la *Littérature populaire turque* (1936) attestent avant tout une connaissance solide et raisonnée de la langue turque. Les critiques, turcs ou étrangers, n'y ont relevé que des vétillies, quelques inexactitudes très pardonnables dans un tel ensemble de traductions. Tous les spécialistes compétents se sont accordés, par contre, pour reconnaître la valeur du travail et son importance comme élément véridique d'information. Mais les Français et ceux des Turcs qui

(1) De ce séjour en Palestine, il rapporta une intéressante étude : *La céramique phénicienne, dans Syrie*, V (1924), p. 169 et suiv.

possèdent à fond notre langue ont apprécié, en outre, la forme séduisante, le style clair, élégant et nuancé des traductions. Je puis témoigner de la conscience scrupuleuse avec laquelle Saussey, pendant de longs mois, poursuivait son labeur. Non seulement il entendait ne rien escamoter, ne rien déformer de la pensée de l'auteur, il voulait encore que transcrit du turc en français le texte gardât son caractère, sa couleur. Tous ceux qui se sont livrés à une telle besogne en connaissent la difficulté. Ils conviendront sans peine que les traductions de Saussey ne sont pas, comme tant d'autres, des décalques laborieux, mais des interprétations à la fois sincères et sensibles où s'exprime jusque dans les moindres nuances le caractère des textes originaux.

Mais là ne s'est point borné le rôle d'Edmond Saussey qui, dans l'introduction de ses *Prosateurs turcs*, a tracé un tableau d'ensemble de la littérature contemporaine. Avec ce souci constant de la forme dont tous ses travaux portent l'empreinte, il réussit, dans une synthèse harmonieuse, à mettre en pleine lumière les aspirations profondes de la Turquie moderne et à montrer dans quelles limites la production littéraire en était le reflet. Je ne veux point établir de comparaison entre l'œuvre de Saussey et les études du même ordre dues à des orientalistes étrangers, mais nul d'entre eux n'a pu se montrer plus objectif et plus impartial. Saussey appartenait à cette génération de jeunes hommes entrés dans la vie intellectuelle après la guerre, débarrassés de tous ces préjugés qui trop souvent ont obscurci le jugement de

leurs devanciers. Il débarqua à Stamboul sans idées préconçues, se perfectionna dans la connaissance de la langue, observa la vie et la transformation du pays avec intérêt d'abord, puis avec une sympathie raisonnée et croissante. Patiemment, il élabora son œuvre qui est avant tout une œuvre de bonne foi.

L'homme valait le savant. Marié jeune avec la femme de son choix, qui fut pour lui la compagne la plus dévouée et la plus attentionnée, père de trois enfants qu'il adorait, il trouvait à son foyer toutes les joies d'un époux et d'un père modèles. Il abandonnait alors cette froideur et cette réserve qui, à certains moments, pouvaient paraître excessives. Mais ceux qui ont connu Saussey dans l'intimité et reçu ses confidences savent quelles étaient la délicatesse de son esprit, l'élévation de sa pensée. Dans la famille des orientalistes, sa mort sera cruellement ressentie et l'on regrettera sans doute que les circonstances n'aient point permis de lui confier un poste autre que celui de professeur au collège de Béthune. Il est certain, d'ailleurs, que dans un avenir très proche l'occasion se fût offerte de mieux utiliser ses connaissances et son talent. Pour ma part, je n'avais pas renoncé à revoir Saussey à Stamboul et à l'associer à nouveau à nos travaux. J'avais déjà sollicité sa collaboration pour les prochaines conférences du Centre d'études turques, et il me l'avait très généreusement accordée. Tous ici, nous garderons de ce bon compagnon, enlevé en pleine force, le souvenir fidèle et ému dû à l'un des pionniers de notre œuvre commune.

ALBERT GABRIEL

TABLE DES MATIERES DU TOME DIX-HUITIÈME

I. — ARTICLES

	PAGES
A.-G. BARROIS, Les Installations hydrauliques de Megiddo	237
PAUL DESCHAMPS, Le Château de Dervantikar en Cilicie, le Défilé de Marris et la frontière du Comté d'Edesse	379
MICHEL ÉLOCHARD, Consolidation et restauration du portail du temple de Bél à Palmyre	298
EMIL FORREN, Note sur un cylindre babylonien et un cachet hittite de Ras Shamra	154
L. A. MAYER, A propos du blason sous les mamluks circassiens	389
ANDRÉ PARROT, Les Fouilles de Mari. Troisième campagne. Hiver 1935-36	54
— Les Peintures du Palais de Mari	325
R. P. POINTEBARD, Reconnaissances dans l'ancien port de Tyr 1934-1936	355
G. POSENER, Une liste de noms propres étrangers sur deux ostraca hiéroglyphiques du Nouvel Empire	183
CLAUDE F. A. SCHAFFER, Les Fouilles de Ras Shamra-Lagarit. Huitième campagne (Printemps 1936). Rapport sommaire	125
DANIEL SCHIMMELREUTHER, Reflexions sur la L. 1. 1. fiscale de Palmyre	245
HENRI SEYRIG, Antiquités syriennes. IV, Note sur Hérode, prince de Palmyre	
20, Armes et costumes romains de Palmyre	21
21, Sur quelques sculptures palmyréniennes	1
— 22, Iconographie de Malakbel	198
23, Deux inscriptions grecques de Palmyre	360
FR. THUREAU-DANGU, Trois contrats de Ras Shamra	240
J. VANDIER, A propos d'un dépôt de provenance asiatique trouvé à Tod	174
CHARLES VIROLLEAUD, La déesse Anat. Poème de Ras Shamra. Deuxième article, ou V AB, B	85
— États nomenclatifs et pièces comptables provenant de Ras Shamra	159
— La déesse Anat. Poème de Ras Shamra. Troisième article ou V AB, C	250

II. COMPTES RENDUS.

R. P. ABEL, <i>Arabische Felsenschriften und die Ophra de Gedon</i>	409
W. F. ALBRICHT, <i>The Canaanite God Hauron-Horon</i>	404
ALBRECHT ALT, <i>Völker und Staaten Syriens im frühen Altertum</i>	212
— Voir FRITZ FRANK.	
HANS BAYER, <i>Die alphabetischen Keilschrifttexte von Ras Schamra</i>	217
BELLINGER, voir ROSTOVITZEFF.	
Berytus, III, I	228
GEORGE G. CAMERON, <i>History of Early Iran</i>	212
I. CANTINEAU, <i>Inventaire des Inscriptions de Palmyre</i> , 8.	118
Études sur quelques poèmes de nomades arabes d'Orient	406
EUGÈNE CAVAIGNAC, <i>Le Problème hittite</i>	214
— Ras Schamra et l'empire hittite	215
LUCIEN CAYRO, voir THUREAU-DANGIN.	
F. CHAPOUTHIER et R. JOLY, <i>Fouilles exécutées à Mallia</i>	213
R. P. HENRI CHARLES, <i>Le Christianisme des Arabes nomades sur le littoral et dans le désert syro-mésopotamien aux alentours de l'hégire</i>	224
ARTHUR CHRISTENSEN, <i>L'Iran sous les Sassanides</i>	223
CARLO CONTI ROSSINI, <i>Bibliografia Etiopica</i>	407
J.-A. DACHET, <i>L'Orient dans la littérature française de après guerre, 1919-1933 (H. Seyrig)</i>	403
LOUIS DELAPORTE, <i>Les Hittites (M. Ratten)</i>	211
ÉDOUARD DHOORME, <i>La Région des Hébreux nomades</i>	395
GEORGES DOSSIN, voir THUREAU-DANGIN.	
MAURICE DUNAND, voir THUREAU-DANGIN.	
WILLIAM F. EDGERTON et JOHN A. WILSON, <i>Historical Records of Ramses III.</i>	216
OTTO EISSFINGER, <i>Eine Eisenblechstele am Tempel zu Jerusalem</i>	405
— Hosekiel Kap 18 als Geschichtsquelle	405
Encyclopédie photo-graphique de l'art (Cl. Schaeffer)	401
FRITZ FRANK et ALBRECHT ALT, <i>Aus der 'Araba</i>	402
JEAN-BAPTISTE FREY, <i>Corpus Inscriptionum judaeicarum</i>	222
J. FRIEDRICH, sur <i>Subartu</i>	404
C. J. GADD, <i>The Stones of Assyria</i>	310
JOHN GARSTANG, <i>Jericho City and necropolis, report for sixth and concluding season, 1936 (Cl. Schaeffer)</i>	214
THEODOR H. GASTER, <i>New Light on early Palestinian religion</i>	227
HENRI DE GENOUILLAC, <i>Fouilles de Tellah, II</i>	394
R. GIBBS-SMITH, <i>Rapport préliminaire sur la première campagne de Chapour</i>	406
Inscription du monument de Chapour 1 ^{er} à Chapour	408
ALBRECHT GOTZ, <i>Hethiter, Churriter und Assyrier</i>	115

	Pages
HILMA GRANKVIST, Marriage conditions in a Palestinian village (<i>Barrois</i>)	224
JOHN HOPKINS, Aspects of Parthian Art.	228
— Voir ROSTOVITZEV.	
HARALD INGHOLT, Inscriptions and sculptures from Palmyra	229
GIULIO JACOPI, Dalla Paphlagonia alla Commagene (<i>Fr. Cumont</i>).	218
CHARLES-F. JEAN, Le milieu biblique avant Jésus-Christ, III.	210
ANTON JIRKU, Die ägyptischen Listen palaestinensischer und syrischer Orts- namen	394
R. JOLY, voir F. CHAPOUTHIER.	
JEAN LASSUS, Inventaire archéologique de la région au Nord-Est de Hama, II (Planches)	407
SETON LLOYD, Mesopotamia	210
ADOLPHE LODS, Archéologie et Ancien Testament	406
GORDON LOYD, Khorsabad, I (<i>G. Contenau</i>)	398
ERNEST MACKAY, La Civilisation de l'Indus	404
B. MAISLER, Sur la Table généalogique.	405
A.-S. MARMADJI, Distessaron de Tatiene	222
L. A. MAYER, Annual Bibliography of Islamic Art and Archaeology.	408
S. MAZLOUM, L'ancienne canalisation d'eau d'Alep	223
DU MESNIL DE BUISSON, Inventaire des inscriptions palmyrénennes de Doura	119
JAMES A. MONTGOMERY, Aesthetic in Hebrew Religion.	406
Orientalistische Literaturzeitung 120, 228, 317,	409
A. A. PALLIS, Phyllada tou meghalou Alexandrou (<i>Sakisian</i>).	118
PAUL PERRIERT, Atargatis	407
CHARLES PILARD, Courtier de l'art antique	407
VITTORE PISANI, Origini dell'alfabeto	406
G. POSENER, La première domination perse en Égypte.	310
ADOLF REIFENBERG, Denkmäler der jüdischen Antike (<i>Bikerman</i>)	311
Reliefs and Inscriptions at Karnak (<i>G. Posener</i>).	308
PALL ROMANOFF, Onomasticon of Palestine, a new method in post biblical topographie	408
S. RONSERVALLÉ, Bronzes libanais	117
FRANZ ROSENTHAL, Die Sprache der Palmyrenischen Inschriften und ihre Stellung unterhalb des Aramäischen	408
M. I. ROSTOVITZEV, A. B. BELLINGER, C. HOPKINS et C. B. WELLES, The Excavations at Dura-Europos. Preliminary Report of VI season of work (1932-33) (<i>E. Bikerman</i>)	219
FRIEDRICH SARRE, Bir Selçuk Kabartması	409
CLAUDE F.-A. SCHAEFFER, Missions en Chypre (1932-1935)	399
KALMAN SCHLESINGER, Die Gesetzlehrer von Schumran der Wahrhaftigen bis zum Auftreten Hillels (<i>E. Bikerman</i>).	311
WILLIAM SESTON, L'Église et le Baptistère de Doura-Europos	407

	Pages.
HENRI SEYRIG, <i>Tithos, Totos et le sphinx panthée</i>	406
SIR AUREL STEIN, <i>An archaeological Tour in the Ancient Persis (G. Contenau)</i>	226
E. L. SUKERNIK, <i>A chalcolithic necropolis at Hederah</i>	406
PETER THOMSEN, <i>Die Palästina-Literatur</i>	403
F. THUREAU-DANGIN et MAURICE DUNAND, <i>avec le concours de LUCIEN CAYRO et de GEORGES DOSSIN, Til-Barsib</i>	103
P. TOUILLEUX, <i>L'Apocalypse et les cultes de Domitien et de Cybèle</i>	222
ARTHUR UNGNAD, <i>Subritu</i>	113
CHARLES VIROLLEAUD, <i>La légende phénicienne de Danel (E. Dhorme)</i>	104
C. B. WELLES, <i>Royal Correspondence in the hellenistic Period (Bikerman)</i>	117
— Voir ROSTOVITZEFF.	
JOHN A. WILSON, voir EDGERTON.	

III. — NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES.

Congrès International des Sciences préhistoriques et protohistoriques, deuxième session, Oslo, août 1936: Mallowan, Unvalla, Schaeffer, Filow, Hutchinson, Dikaos, E. de Manneville, Myres, Kansu, Arik, Kosay, Valois, Pittard (*Cl. F. A. Schaeffer*), p. 120.

Travaux archéologiques à Chypre, p. 229. — *Palmyrene mitta (Theodor H. Gaster)*, p. 230. — Another Word on Qear al-Hair (*K. A. C. Creswell*), p. 232. — Orientalistes français, p. 233. — L'influence orientale en Crète, p. 233. — Les sites archéologiques de Palestine et de Phénicie, p. 234.

Fouilles de Tépé Gawra, p. 317. — Ornthomancie et hépatoscopie chez les anciens Phéniciens, p. 318. — *Corpus inscriptionum Semiticarum*, p. 320. — Les collections numismatiques du Musée de Stamboul (*A. Gabriel*), p. 321. — La faïence de Damas, p. 322.

La date des grandes tombes de Til-Barsib, p. 410. — Les fouilles de l'Université de Chicago dans la plaine d'Antioche, p. 410.

Correspondance, Lettre de M. Sidney Smith.	324
Nécrologie : HANS BAUER, par R. D.	235
Le P. SÉBASTIEN RONZEVILLE, par HENRI SEYRIG.	329
JOSEPH CHAMONARD, par HENRI SEYRIG.	411
EDMOND SAUSSEY, par ALBERT GABRIEL.	413
Errata.	324
Table des Matières.	415

Le Gérant : PAUL GEDTNER.

5255-33. — Tours, Imprimerie ARNAULT et C^{ie}.







"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

L. B. 142. N. DELHI.